

Le duel des Gémeaux

Robert Ludlum

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Robert Ludlum

Le duel des gémeaux



Savarone passa devant la secrétaire, entra
dans le bureau de son fils et traversa
sa la pièce au sol couvert d'une
moquette épaisse, jusqu'à la fenêtre

POCKET

Robert Ludlum

Le duel des gémeaux



Savarone passa devant la secrétaire, entra
dans le bureau de son fils et traversa
la pièce au sol couvert d'une
moquette épaisse, jusqu'à la fenêtre

POCKET

ROBERT LUDLUM

LE DUEL DES GÉMEAUX

ROBERT LAFFONT

Titre original :
The Gemini Contenders

Traduit de l'américain par Patrick Berthon

Pour Richard Marek, mon éditeur.

Le sens de l'humour au service d'un esprit brillant ; une perspicacité surpassant l'imagination de tout écrivain. Le meilleur, tout simplement.

Et pour la ravissante Margot qui sait soigner les détails.

LIVRE PREMIER

PROLOGUE

9 décembre 1939
Salonique, Grèce

Dans la clarté indécise qui précède l'aube, la file de camions peinait pour grimper la route escarpée du nome de Salonique. Après avoir atteint le sommet de la côte, les véhicules prenaient de la vitesse : leurs conducteurs étaient pressés de retrouver dans la descente l'obscurité de la route qui traversait la forêt.

Les conducteurs des cinq camions étaient pourtant tenus de maîtriser leur nervosité. Ils devaient veiller à ne pas laisser le pied glisser de la pédale de frein et ne pas trop appuyer sur l'accélérateur. Les yeux plissés, ils scrutaient la route, sans relâcher leur attention, afin de pouvoir réagir instantanément à un brusque ralentissement ou un virage inattendu.

Car ils roulaient dans le noir, tous feux éteints ; la petite colonne avançait dans la nuit grecque qu'éclairait chichement le croissant de lune filtré par une couche de nuages bas.

Le voyage constituait un exercice de discipline. Et la discipline n'était pas étrangère aux conducteurs des camions, pas plus qu'à leurs passagers.

Tous étaient des prêtres. Des moines. Membres de l'ordre de Xenope, le plus rigoureux des ordres monastiques dépendant du patriarcat de Constantinople ; pour eux, une obéissance aveugle allait de pair avec la capacité de ne compter que sur soi-même. Des hommes disciplinés jusqu'à l'instant d'affronter la mort.

Le jeune prêtre du camion de tête enleva sa soutane, sous laquelle il portait des vêtements d'ouvrier, chemise épaisse et pantalon de grosse toile. Il roula la soutane, la fourra dans un compartiment ménagé derrière le siège à haut dossier, entre des pièces de toile et de tissu, puis se tourna vers le conducteur en costume ecclésiastique.

— Il reste à peine un kilomètre, fit-il. La voie ferrée est parallèle à la route sur une centaine de mètres, en terrain découvert. Cela devrait suffire.

— Le train sera là ? demanda son compagnon, un moine plus âgé, à la forte carrure, sans quitter la route des yeux.

— Oui. Quatre wagons de marchandises. Un seul mécanicien, pas de chauffeur, personne d'autre.

— Alors, c'est toi qui manieras la pelle, fit le conducteur en souriant, mais d'un sourire sans joie.

— Je manierai la pelle, répondit simplement le jeune moine. Où est l'arme ?

— Dans la boîte à gants.

Le prêtre en tenue d'ouvrier se pencha et ouvrit le compartiment. Il glissa la main à l'intérieur et sortit un pistolet de gros calibre. Il éjecta prestement le chargeur pour vérifier les munitions et le remplaça d'un coup sec dans le magasin. Ce bruit métallique avait quelque chose d'irrévocable.

— Une bonne arme, fit-il. Italienne, si je ne me trompe.

— Oui, répondit le conducteur, une note de tristesse dans la voix.

— C'est ce qu'il faut, poursuivit le cadet, en glissant l'arme dans sa ceinture. Et je suppose qu'il faut le prendre comme une bénédiction du Ciel. Tu préviendras sa famille ?

— Ce sont mes instructions...

À l'évidence, le conducteur voulut ajouter quelque chose, mais il se retint. Il serra le volant en silence, avec plus de force qu'il n'était nécessaire.

La lune apparut furtivement dans une trouée entre les nuages, baignant de sa clarté laiteuse la route bordée d'arbres.

— Quand j'étais gosse, reprit le jeune prêtre, je venais jouer ici. Je traversais la forêt en courant, je ressortais trempé des ruisseaux... Après, j'allais me sécher dans les grottes et je faisais semblant d'avoir

des visions. J'étais heureux dans ces collines. Le Seigneur m'a permis de les revoir ; Il est miséricordieux.

La lune disparut derrière un nuage, plongeant de nouveau le paysage dans l'obscurité.

Les camions abordèrent un large virage vers l'ouest ; à travers les arbres plus clairsemés, sur le fond gris du ciel, on distinguait au loin la forme noire et indécise de poteaux télégraphiques. La route s'élargit à la sortie du virage et déboucha dans une clairière large d'une centaine de mètres, bordée des deux côtés par la forêt. Un terrain plat, dénudé, au cœur de la multitude de collines boisées. Au centre de la clairière, à peine visible dans l'obscurité, un train était à l'arrêt.

À l'arrêt, mais prêt à se mettre en mouvement. De la locomotive montaient des spirales de fumée qui se perdaient dans le ciel.

— Autrefois, reprit le jeune prêtre, les fermiers des environs conduisaient ici leurs troupeaux et apportaient leurs récoltes. Mon père m'a raconté que cela se passait dans le plus grand désordre. Tout le monde se disputait pour savoir à qui appartenait quoi. J'ai entendu des histoires amusantes... Le voilà !

Le faisceau lumineux d'une torche déchira la nuit. Il décrivit deux cercles, puis s'immobilisa sur le dernier wagon de marchandises. Le prêtre en tenue d'ouvrier sortit le stylo-torche de la poche de sa chemise, le dirigea vers l'avant et appuya sur le bouton pendant deux secondes. La réflexion de la lumière sur le pare-brise du camion éclaira fugitivement l'intérieur de la cabine. Le regard du jeune prêtre se fixa immédiatement sur le visage de son compagnon. Il vit qu'il s'était mordu la lèvre si fort qu'un filet de sang coulait sur son menton et se perdait dans sa barbe grise.

— Arrête-toi devant le troisième wagon. Les autres feront demi-tour et commenceront à décharger.

— Je sais, fit le vieux moine, qui tourna doucement le volant vers la droite pour s'approcher du troisième wagon.

Le mécanicien, en bleu de chauffe et casquette de peau de chèvre, s'avança vers le camion tandis que le jeune prêtre ouvrait la portière et sautait de la cabine. Les deux hommes se regardèrent et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Tu as l'air différent sans ta soutane, Petride. J'avais oublié à quoi tu ressemblais.

— Tu exagères. Quatre ans sur un total de vingt-sept, ce n'est quand

même pas l'éternité !

— Nous ne te voyons pas assez souvent. Toute la famille s'en plaint.

Au moment où le mécanicien retirait ses grosses mains calleuses des épaules du prêtre, la lune apparut de nouveau entre deux nuages, éclairant le visage du cheminot, un homme proche de la cinquantaine, aux traits burinés par les longues expositions au vent et au soleil.

— Comment va maman, Annaxas ?

— Bien. Un peu plus faible à mesure que les années passent, mais toujours très présente.

— Et ta femme ?

— Encore enceinte. Cette fois, cela ne l'amuse pas du tout, et elle me fait des reproches.

— Elle a raison, fit le prêtre en riant. Mon frère est un vieux bouc lubrique. Il vaut mieux servir l'Église et je me félicite de le faire.

— Je lui répéterai tout ça, fit le mécanicien avec un sourire.

— Oui, reprit le cadet après un silence. Tu n'as qu'à le lui répéter.

Il se tourna vers les wagons autour desquels régnait une grande activité. Il vit, par les portes ouvertes, des lanternes à la lumière voilée, suffisante pour les opérations de chargement, mais pas assez forte pour être remarquée de l'extérieur. Les ombres de prêtres en soutane allaient et venaient rapidement entre camions et wagons, transportant des caisses, de gros cartons dans une armature de bois. Sur chacune de ces caisses s'épalaient le crucifix et la couronne d'épines de l'ordre de Xenope.

— Tu as les victuailles ? demanda le mécanicien.

— Oui, répondit son frère. Fruits, légumes, aliments séchés, blé. Il y a de quoi satisfaire les douaniers.

— Où ? poursuivit l'aîné.

Il n'était pas nécessaire d'être plus précis.

— Dans ce camion. À l'arrière, sous des balles de tabac. Tu as posté les guetteurs ?

— Le long de la voie ferrée et sur la route : deux kilomètres dans les deux directions. Ne t'inquiète pas. Un dimanche matin avant l'aube, il n'y a que les prêtres et les novices qui travaillent et se déplacent.

Le regard du jeune moine se fixa sur le quatrième wagon. Le chargement se faisait rapidement, les caisses s'empilaient à l'intérieur. Les longues heures d'entraînement portaient leurs fruits. Le moine aux côtés duquel il avait voyagé, s'arrêta devant la porte du wagon, un carton dans les mains. Les deux hommes échangèrent un regard, puis le conducteur détourna les yeux et souleva son fardeau qu'il fit basculer par l'ouverture. Petride se retourna vers son frère.

— Quand tu as choisi ce train, as-tu parlé avec quelqu'un ?

— Le chef du mouvement, bien entendu. Nous avons bu un thé noir ensemble.

— Qu'a-t-il dit ?

— Je ne voudrais pas te choquer en répétant ses paroles. Ses instructions indiquaient que les wagons devaient être chargés au dépôt par les moines de Xenope. Il n'a pas posé de questions.

Le père Petride jeta un coup d'œil sur la droite, vers le deuxième wagon. Le chargement serait bientôt terminé et ils pourraient passer au troisième.

— Qui a préparé la locomotive ? demanda-t-il.

— Une équipe d'entretien et des mécaniciens, hier après-midi. D'après les instructions, c'était une machine de réserve. C'est une précaution habituelle, avec notre matériel qui tombe tout le temps en panne. Nous sommes la risée des Italiens... J'ai tout vérifié, il y a quelques heures.

— Se pourrait-il que le chef du mouvement téléphone au dépôt ? Là où nous sommes censés charger les wagons ?

— Quand je l'ai quitté, il dormait, ou presque. Les premiers mouvements ne commencent pas avant... (Le mécanicien leva la tête vers le ciel encore sombre.) Avant au moins une heure. Il n'a aucune raison de téléphoner où que ce soit, à moins que la radio ne signale un accident.

— Nous avons provoqué un court-circuit, lança vivement le jeune prêtre.

— Pourquoi ?

— Pour le cas où il y aurait des problèmes. Tu es certain de n'avoir parlé à personne d'autre ?

— Pas même à un vagabond. J'ai regardé dans tous les wagons pour m'assurer qu'il n'y avait pas de passager clandestin.

- Tu as eu le temps d'étudier notre itinéraire. Qu'en penses-tu ?
- Je n'en reviens pas, mon frère, répondit le cheminot avec un petit sifflement admiratif. Comment est-il possible de... d'arranger tant de choses ?
- Ce n'est pas la mer à boire. Mais parlons plutôt du temps ; c'est l'élément primordial.
- S'il n'y a pas de problèmes sur la voie, la vitesse pourra être maintenue. La police des frontières du poste de Bitola ne refuse jamais un pot-de-vin et un train de marchandises grec est une proie rêvée pour ceux de Banja Luka. Nous n'aurons d'ennuis ni à Sarajevo ni à Zagreb : ils ont d'autres chats à fouetter.
- J'ai parlé du temps, pas des pots-de-vin que nous distribuerons en route.
- La durée du voyage en dépend. Il faut marchander.
- Seulement si l'absence de marchandage risque d'éveiller les soupçons. Pouvons-nous arriver à Monfalcone en trois nuits ?
- Si les dispositions que tu as prises sont efficaces, oui. Si nous perdons du temps, nous le rattraperons en voyageant de jour.
- Seulement si nous y sommes contraints. En principe, nous voyageons de nuit.
- C'est de l'entêtement.
- De la prudence.

Le prêtre tourna de nouveau la tête vers le train. Le chargement des deux premiers wagons était terminé ; pour le quatrième, c'était l'affaire d'une ou deux minutes.

- As-tu dit à la famille que tu conduisais un train vers le golfe de Corinthe ? reprit-il, se retournant vers son frère.
- Oui, à Naupacte et aux chantiers navals du détroit de Patras. Ils n'attendent pas mon retour avant une petite semaine.
- Il y a des grèves à Patras, les syndicats sont en ébullition. Si tu étais retardé de quelques jours, ils comprendraient.

Annaxas étudia attentivement le visage de son frère. Il semblait surpris par les connaissances pratiques du jeune prêtre.

- Ils comprendraient, confirma-t-il, une hésitation dans la voix. Ta belle-sœur comprendrait.

— Parfait.

Les moines, rassemblés autour du camion de Petride, attendaient ses instructions.

— Je te retrouve dans la loco dans un instant.

— D'accord, fit Annaxas en s'éloignant, la tête tournée vers les moines.

Petride prit son stylo-torche et se dirigea vers le camion. Il chercha du regard parmi les moines celui qui lui avait servi de chauffeur. Ce dernier comprit, il s'écarta du groupe et rejoignit Petride devant le camion.

— C'est la dernière fois que nous nous parlons, déclara le jeune prêtre.

— Que la grâce de Dieu...

— Je t'en prie, le coupa Petride. Le temps presse. Je te demande seulement de garder en mémoire chacun de nos mouvements de cette nuit. Absolument tout. Tout devra être reproduit avec la plus grande exactitude.

— Ce le sera. Les mêmes routes, les mêmes camions dans le même ordre, les mêmes conducteurs, des papiers identiques pour franchir les frontières jusqu'à Monfalcone. Le seul changement, c'est que l'un de nous manquera.

— Telle est la volonté de Dieu. C'est pour Sa gloire. Un privilège dont je suis indigne.

Le panneau arrière du camion était fermé par deux gros cadenas. Petride avait une des clés, le conducteur l'autre. Ils glissèrent tous deux leur clé dans une serrure. Les charnières jouèrent. Les cadenas retirés, les morillons se relevèrent et les panneaux s'ouvrirent.

À l'intérieur se trouvaient d'autres caisses en carton sur les côtés desquelles, entre les planches de l'emballage, étaient peints des crucifix et des couronnes d'épines. Les moines commencèrent à les manipuler et à les déplacer, tels des danseurs, leur soutane flottant dans la clarté diffuse. Ils transportèrent les colis jusqu'à la porte coulissante du troisième wagon. Deux d'entre eux sautèrent sur le plancher rugueux de la voiture et entreprirent de les empiler dans le fond.

En quelques minutes, le camion fut à moitié vide. Au milieu, séparée des autres colis, une caisse était recouverte de tissu noir. Un peu plus volumineuse que les cartons de vivres, elle n'était pas rectangulaire comme eux, mais cubique. Un cube de un mètre de côté.

Les prêtres formèrent un demi-cercle devant les panneaux ouverts. Des rayons de lune filtrés par les nuages se mêlaient à la lueur jaune de la lanterne. L'étrange combinaison de cet éclairage et des silhouettes en longue robe noire, groupées devant l'ouverture ténébreuse, évoquait l'entrée d'une catacombe, d'une excavation profonde renfermant les reliques de la Sainte Croix. La réalité n'était pas si éloignée, mais ce qui était enfermé à l'intérieur du coffre d'acier – car il s'agissait d'un coffre-fort – avait infiniment plus de valeur que n'en aurait eu le bois du gibet du Christ.

Plusieurs moines, les yeux clos, priaient. D'autres, le regard fixe, demeuraient pétrifiés par la présence de l'objet sacré, l'esprit paralysé, la foi nourrie par ce qu'ils connaissaient du contenu du coffre.

En les observant, Petride se sentit loin d'eux ; c'était mieux ainsi. Ce qui s'était passé six semaines auparavant afflua dans son esprit, même s'il avait l'impression que cela ne remontait qu'à quelques heures. On était venu le chercher dans le champ où il travaillait pour le conduire dans les appartements blanchis à la chaux du Supérieur de Xenope. Il avait ensuite été introduit auprès du très saint homme qui se trouvait en compagnie d'un autre religieux.

— Petride Dakakos, avait commencé le haut dignitaire, assis à son épaisse table de bois, vous avez été choisi parmi tous vos frères de l'ordre de Xenope pour accomplir la tâche la plus difficile de votre existence. Pour la gloire de Dieu et la préservation de l'équilibre de la chrétienté.

On lui avait présenté l'autre prêtre, un homme d'aspect ascétique, aux yeux pénétrants, qui parla d'une voix lente et précise.

— Nous sommes les gardiens d'un coffre, un sarcophage, si vous préférez, resté enfermé dans un tombeau profond pendant plus de quinze cents ans. À l'intérieur de ce coffre se trouvent des documents dont le contenu est si dévastateur que leur divulgation provoquerait l'éclatement de la chrétienté. Ce sont les preuves de nos croyances les plus sacrées, mais leur mise au jour dresserait les uns contre les autres les croyants, les sectes et des peuples entiers dans une guerre sainte... Le conflit avec l'Allemagne prend de l'ampleur, ce coffre doit quitter la Grèce où des rumeurs sur son existence courent depuis plusieurs décennies. Les Allemands le chercheraient avec la minutie d'un scientifique devant son microscope. Des dispositions ont été prises pour le transporter dans un lieu où nul ne pourra le trouver. J'aurais dû dire, pour être tout à fait précis, que la plupart des dispositions ont été déjà prises ; vous êtes le dernier maillon de la chaîne.

Le prêtre lui avait ensuite décrit le trajet et expliqué les instructions.

Dans toute leur gloire. Et la crainte qu'elles engendraient.

— Vous n'aurez de contacts qu'avec un seul homme, Savarone Fontini-Cristi, un grand padrone de l'Italie du Nord, qui vit dans un vaste domaine, à Campo di Fiori. Je m'y suis rendu pour lui parler. C'est un être extraordinaire, d'une intégrité sans égale, qui se consacre entièrement à la défense de la liberté.

— Il est membre de l'Église catholique ? avait demandé Petride d'un ton incrédule.

— Il n'appartient à aucune Église, il est de toutes les Églises. C'est une force au service de ceux qui préfèrent penser par eux-mêmes et c'est un ami de l'ordre de Xenope. Il se chargera de mettre le coffre à l'abri... Lui et vous, rien que vous deux. Il vous restera ensuite à... Mais nous y reviendrons ; vous êtes le plus privilégié de tous les hommes.

— Le Seigneur soit loué !

— Il te faudra être digne de ce choix, mon fils, déclara le Supérieur de Xenope, en fixant sur lui un regard pénétrant.

— Vous avez un frère, m'a-t-on dit. Un employé des chemins de fer, mécanicien de métier.

— En effet.

— Avez-vous confiance en lui ?

— Une confiance aveugle. C'est le meilleur homme que je connaisse.

— Tu regarderas le Seigneur dans les yeux, reprit le saint homme, et tu soutiendras Son regard. Dans Ses yeux, tu trouveras la grâce.

— Le Seigneur soit loué ! répéta Petride.

Il secoua la tête, cligna les yeux, s'efforça de chasser son inquiétude. Les moines se tenaient toujours immobiles autour du camion ; il discernait dans la pénombre leurs lèvres qui remuaient et percevait le murmure indistinct d'un psaume.

Ce n'était l'heure ni de méditer ni de prier. C'était l'heure d'agir, avec célérité, et d'exécuter les directives de l'ordre de Xenope. Petride écarta doucement ses frères qui se tenaient devant lui et bondit sur la plate-forme du camion. Il savait pourquoi il avait été choisi : il était capable de toute la fermeté nécessaire. Le Supérieur de Xenope le lui avait fait clairement comprendre.

Était arrivé le temps pour des hommes comme lui.

Que Dieu lui pardonne !

— Venez, ordonna-t-il calmement. J'ai besoin d'aide.

Les moines des premiers rangs échangèrent des regards hésitants, puis, un à un, cinq d'entre eux grimpèrent à l'arrière du camion.

Petride retira le drap noir qui recouvrait le coffre. Enfermé dans le gros carton et son cadre de bois, d'aspect semblable aux autres caisses, le réceptacle sacré différait pourtant par ses dimensions et sa forme. Mais aussi par son poids ! Six paires de bras robustes furent nécessaires pour tirer et pousser le contenant jusqu'au bord de la plate-forme et le charger dans le wagon de marchandises.

Dès que le coffre fut en place, le ballet des moines reprit son cours. Petride resta dans le wagon pour disposer les caisses de sorte qu'elles dissimulent le réceptacle sacré, devenu une caisse parmi les autres, sans rien qui pût attirer le regard.

Le wagon chargé, Petride referma la porte coulissante et la cadenassa. Il regarda le cadran lumineux de sa montre ; l'ensemble de l'opération avait pris huit minutes, trente secondes.

Il savait que c'était dans l'ordre des choses, mais c'est avec agacement qu'il vit ses frères s'agenouiller sur le sol. Un jeune Croate solidement bâti, son cadet, qui avait à peine achevé son noviciat, commença à psalmodier le Symbole de Nicée en donnant libre cours à ses larmes. Les autres le reprirent en chœur, et Petride, en tenue d'ouvrier, se laissa lui aussi tomber à genoux. Il écouta mais ne joignit pas sa voix à celles de ses frères. Le temps leur était compté ! Ne le comprenaient-ils donc pas ?

Afin de détacher son esprit des paroles sacrées, il glissa la main à l'intérieur de sa chemise et palpa le sac de cuir fixé par des lanières autour de sa poitrine, où se trouvaient les documents qui allaient lui permettre de parcourir des centaines de kilomètres en territoire inconnu. Vingt-sept feuilles de papier. Le sac était solidement attaché ; il sentait les lanières mordre sa chair.

Leur prière terminée, les prêtres se relevèrent en silence. L'un après l'autre, ils s'avancèrent vers Petride, qui se tenait devant eux, et lui donnèrent une longue accolade affectueuse. Le dernier fut son chauffeur, celui de ses frères dont il se sentait le plus proche, qui n'eut pas besoin d'ouvrir la bouche : les larmes coulant sur son visage aux traits énergiques parlaient pour lui.

Les moines regagnèrent rapidement leurs camions tandis que Petride s'élançait et grimpait dans la locomotive.

Il inclina la tête, et son frère commença à actionner manettes et volants. Des crissements stridents de métal s'élevèrent dans la nuit.

Quelques minutes plus tard, le train roulait à vive allure. Le voyage avait commencé. Un voyage pour la plus grande gloire du Seigneur tout-puissant.

Petride s'agrippa à une barre d'acier faisant saillie sur la paroi métallique. Les yeux fermés, le sifflement du vent dans les oreilles, il laissa les trépidations du train engourdir lentement ses pensées et ses craintes.

Quand il ouvrit les yeux, fugitivement, il vit la silhouette massive de son frère penché à la fenêtre, la main droite sur le régulateur, le regard fixé sur les rails.

Annaxas le Fort, tel était le surnom que tous lui donnaient. Mais Annaxas n'était pas seulement fort ; il était bon. À la mort de leur père, Annaxas, déjà costaud, mais âgé seulement de treize ans, était devenu cheminot, un métier dont les longues et pénibles heures de travail venaient à bout de la résistance d'hommes mûrs. Il rapportait de quoi faire vivre la maisonnée et permettre à ses frères et sœurs de recevoir un minimum d'éducation. Un des frères avait eu la chance d'en recevoir beaucoup plus. Non pas pour la famille, mais pour la gloire de Dieu.

Le Seigneur éprouvait les hommes. Il éprouvait maintenant son serviteur.

Petride inclina la tête et les paroles du Credo, gravées en lettres de feu dans son esprit, franchirent ses lèvres en un murmure inaudible.

Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible.

Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles : il est Dieu, né de Dieu, lumière, née de la lumière, vrai Dieu, né du vrai Dieu, engendré, non pas créé...

En arrivant à la gare de triage d'Edhessa le train bifurqua sur une voie de garage ; dans un poste d'aiguillage, une main anonyme remit sur la voie principale le convoi de Salonique qui poursuivait sa route vers le nord. À Bitola, après le passage de la frontière yougoslave, les policiers attendaient nouvelles de Grèce et pots-de-vin avec une égale impatience. Le conflit faisait rage au nord et s'étendait rapidement, les armées de Hitler balayaient tout sur leur passage et tout le monde s'accordait pour dire que les Balkans ne tarderaient pas à tomber. Les Italiens, versatiles comme toujours, se rassemblaient dans la rue pour

écouter les exhortations à la guerre éruptées par ce cinglé de Mussolini et les partisans arrogants du régime fasciste. Il n'était bruit que d'une invasion prochaine.

Les Yougoslaves acceptèrent plusieurs caisses de fruits de Xenope, les meilleurs de Grèce, et souhaitèrent, sans y croire, bon voyage à Annaxas.

Dans le courant de la deuxième nuit, ils atteignirent Mitrovica. L'ordre de Xenope avait pris toutes les dispositions utiles ; aiguillé sur une voie libre, le train de Salonique poursuivit sa route jusqu'à Sarajevo, où un homme, sorti de l'ombre, s'adressa à Petride.

— Dans douze minutes, le train sera dirigé sur une autre voie. Vous irez jusqu'à Banja Luka, où vous passerez la journée sur une voie de garage. Il y aura beaucoup d'activité. On vous contactera à la tombée de la nuit.

À 18 h 15 précises, après une journée passée à l'arrêt dans la gare de triage, un ouvrier en bleu de chauffe s'approcha de la locomotive du train de Salonique.

— Vous avez fait ce qu'il fallait, dit-il à Petride. Pour le service du dispatching, votre convoi n'existe pas.

À 18 h 35, à un signal donné au poste d'aiguillage, le train de Grèce fut dirigé sur Zagreb.

À minuit, au dépôt de Zagreb, un autre homme sortit de l'ombre et tendit à Petride une longue enveloppe de papier bulle.

— Voici des papiers signés par le ministre des Transports du *Duce*. D'après ces documents, votre convoi fait partie du *Ferrovio* de Venise. C'est l'orgueil de Mussolini ; personne ne l'arrête, sous aucun prétexte. Vous attendrez au triage de Sezana et suivrez le *Ferrovio* à la sortie de Trieste. Vous n'aurez pas d'ennuis au poste frontière de Monfalcone.

Trois heures plus tard, à Sezana, la grosse locomotive était au repos sur une voie de garage. Assis sur le marchepied, Petride regardait Annaxas manipuler les manettes et les soupapes de sûreté de la machine à vapeur.

— Tu es formidable, dit-il avec sincérité.

— Ce n'est pas grand-chose, protesta Annaxas. Cela ne demande aucune connaissance particulière ; il suffit de répéter les mêmes gestes.

— Je trouve quand même cela formidable. Jamais je ne pourrais en

faire autant.

Son frère tourna vers lui un regard attentif. Les reflets rougeoyants du foyer jouaient sur son visage plein aux yeux écartés, mélange de fermeté et de douceur. Une force de la nature. Et un homme de bien.

— Toi, tu peux tout faire, reprit gauchement Annaxas. Toi, tu as des idées et tu parles bien.

— Ne dis pas de bêtises ! fit Petride en riant. Je n'ai pas oublié l'époque où tu me donnais des fessées pour m'inciter à faire mes devoirs avec plus d'application...

— C'est loin tout ça ; tu n'étais qu'un enfant. Mais tu as toujours aimé étudier. Tu valais mieux que les chemins de fer et tu as échappé à cette existence.

— Grâce à toi, mon frère, à toi seul.

— Repose-toi, Petride. Nous devons tous deux nous détendre.

Ils n'avaient plus rien en commun maintenant ; telle était la conséquence de la bonté et de la générosité d'Annaxas. L'aîné avait fourni à son cadet les moyens d'échapper à sa condition, de le dépasser, lui qui assurait son avenir..., jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de commun entre eux. Ce qui rendait la situation difficile à supporter, c'est qu'Annaxas le Fort avait conscience de l'abîme qui s'était creusé entre son frère et lui. À Bitola comme à Banja Luka, il avait déjà insisté pour qu'ils prennent du repos au lieu de parler. Ils n'auraient plus guère d'occasions de dormir jusqu'au poste frontière de Monfalcone et, une fois en Italie, il ne serait plus question de fermer les yeux.

Le Seigneur les mettait à l'épreuve.

Dans le silence de la cabine, sous le noir du ciel, au milieu des ténèbres enveloppant le convoi, bercé par le halètement de la locomotive, Petride eut l'étrange sensation que ses pensées et ses perceptions étaient suspendues, comme si, d'un poste d'observation élevé, il considérait quelqu'un d'autre à travers une paroi de verre. Et il commença à songer à celui qu'il allait rencontrer dans les Alpes italiennes, celui qui avait fourni à l'ordre de Xenope les itinéraires des chemins de fer dans le nord de l'Italie, les détours et les crochets qui leur feraient traverser à plusieurs reprises la frontière avec la Suisse, jusqu'à ce que leur piste soit définitivement brouillée.

Cet homme s'appelait Savarone Fontini-Cristi et son domaine Campo di Fiori. D'après les Supérieurs de Xenope, la famille Fontini-Cristi

était la plus puissante au nord de Venise et assurément l'une des plus riches au nord de Rome ; une puissance et une fortune attestées par les vingt-sept documents contenus dans le sac de cuir fixé autour de la poitrine de Petride. Qui d'autre qu'un homme jouissant d'une influence considérable aurait pu se les procurer ? Mais comment l'ordre de Xenope était-il entré en contact avec lui ? Par l'entremise de qui ? Et pourquoi un Fontini-Cristi, dont la famille ne pouvait appartenir qu'à l'Église catholique, apportait-il un tel soutien à une communauté orthodoxe ?

Autant de questions dont les réponses n'étaient pas de son ressort, mais qui ne cessaient de le tracasser. Petride savait ce que renfermait le coffre-fort du troisième wagon. Son contenu avait plus de valeur que ne l'imaginaient ses frères en religion.

Infiniment plus de valeur.

Les Supérieurs lui avaient révélé tout ce qui était nécessaire pour qu'il comprenne. Il en savait assez pour lever les yeux vers Dieu sans doute ni hésitation. Et il avait besoin de ces certitudes.

Il glissa machinalement la main sous l'étoffe rugueuse de sa chemise et palpa le sac de cuir. Le frottement des lanières avait provoqué des irritations. Il passa la main sur sa peau rêche et tuméfiée ; elle ne tarderait pas à s'infecter. Mais pas avant que les vingt-sept feuilles n'aient été utilisées. Après, cela n'aurait plus d'importance.

Soudain, à moins d'un kilomètre au nord, il vit le *Ferrovia* de Venise qui quittait la gare de Trieste à vive allure. Le contact de Sezana sortit en hâte du poste de régulation et leur ordonna de se mettre en route.

Annaxas poussa les feux au maximum, et le convoi, suivant le *Ferrovia*, se mit en branle en direction de Monfalcone.

Les gardes du poste frontière acceptèrent l'enveloppe de papier bulle et la remirent à leur supérieur. L'officier cria à pleine gorge à Annaxas de poursuivre sa route sans délai. Le convoi grec faisait partie du *Ferrovia* ! Le mécanicien ne devait pas perdre de temps !

Les choses prirent une tournure plus bizarre à Legnago, quand Petride remit au chef d'aiguillage le premier des documents de Fontini-Cristi. L'homme blêmit, son attitude devint celle du plus obséquieux des fonctionnaires. Petride surprit le regard du cheminot qui cherchait à jauger furtivement le jeune prêtre pour déterminer de quelle autorité il était investi.

La stratégie élaborée par Fontini-Cristi était remarquable. Toute sa force résidait dans sa simplicité : elle était fondée sur la peur, sur la

menace de représailles immédiates de la part de l'État.

Le convoi venu de Grèce n'était pas un train grec. C'était l'un de ces convois formés dans le plus grand secret sur ordre du ministère des Transports et de l'inspection générale des chemins de fer. Ces trains sillonnant le réseau ferroviaire transportaient des fonctionnaires chargés du fonctionnement de l'ensemble du transport par voie ferrée et de la rédaction de rapports dont certains, prétendait-on, arrivaient sur le bureau de Mussolini.

Le réseau ferroviaire du *Duce* faisait l'objet de nombreuses plaisanteries, mais sous l'ironie perceait le respect : il était le meilleur d'Europe. Sa qualité était le résultat d'une des méthodes consacrées du régime fasciste : évaluations secrètes effectuées par des enquêteurs conservant l'incognito. Le poste des agents du chemin de fer dépendait des appréciations portées par ces *esaminatori*. Promotions et révocations étaient souvent le résultat de quelques instants d'observation. Il allait sans dire que, lorsqu'un *esaminatore* révélait la nature de sa mission, il obtenait une coopération sans réserve et l'assurance d'une discrétion absolue.

Le train de marchandises de Salonique était devenu un convoi italien circulant avec l'autorisation confidentielle de Rome. Ses mouvements n'étaient soumis qu'à la présentation des laissez-passer remis aux dispatchers. Les instructions accompagnant ces laissez-passer étaient assez bizarres pour émaner de l'imagination tordue du *Duce* en personne.

Dans chacune des agglomérations qui se succédaient – San Giorgio, Latisana, Motta di Levenza –, le convoi de Salonique était aiguillé sur une voie, à la suite d'un train de marchandises ou de voyageurs. Son itinéraire tortueux le fit passer par Trévise, Montebelluna, Valdagno et Valcesine, sur la rive du lac de Garde qu'il traversa sur un gros chaland indolent avant de faire un crochet vers le nord, par un col, le *passo della Presolana*.

La peur rendait tout le monde coopératif. Partout.

Après Côme, le convoi grec cessa de faire des crochets et fila à toute vapeur vers le nord avant de redescendre jusqu'à Lugano, puis de longer la frontière suisse jusqu'à Sainte-Marie-Majeure pour la franchir à Saas Fee, où il retrouva sa nationalité, avec une légère modification.

Ce fut réglé grâce au vingt-deuxième laissez-passer dont Petrìde était muni. Cette fois encore, c'est Fontini-Cristi qui avait trouvé une solution toute simple. Le Comité international de la Croix-Rouge de Genève avait accordé à l'Église d'Orient l'autorisation de traverser les

frontières avec le ravitaillement nécessaire à sa retraite jusqu'aux abords de la vallée de Gressoney. Cela laissait supposer que les frontières se fermentaient bientôt à ces trains de ravitaillement. La guerre prenait une terrible ampleur ; il n'y aurait bientôt plus de convoi en provenance des Balkans ou de Grèce.

De Saas Fee, le train de Salonique gagna la gare de triage de Zermatt à la tombée de la nuit. Ils devaient attendre la fin des mouvements pour que l'on vienne leur annoncer qu'ils étaient aiguillés sur une nouvelle voie pour redescendre en Italie, dans la région de Champoluc.

À 20 h 50, ils virent un cheminot sortir de l'ombre dans laquelle était plongée la gare de triage. L'homme couvrit les cent derniers mètres au pas de course et les héla d'une voix forte.

— Dépêchez-vous ! La voie de Champoluc est libre ! Il n'y a pas de temps à perdre ! Le poste d'aiguillage est relié au poste central et l'alerte pourrait être donnée ! Dégagez tout de suite !

Annaxas commença aussitôt à pousser les feux de la puissante locomotive restée sous pression, et le train s'enfonça dans les ténèbres.

Le signal devait être donné dans la montagne, près d'un col. Personne ne savait précisément où.

Personne, sauf Savarone Fontini-Cristi.

La neige qui commençait à tomber mêlait, au clair de lune, ses flocons ouatés au tapis d'albâtre qui recouvrait le sol. Le convoi traversa des tunnels percés dans la roche et poursuivit sa route vers l'ouest, entre montagnes et précipices. Le froid était devenu plus vif. Petride ne s'y attendait pas ; il n'avait pas pensé à la température, à la neige et à la glace. Car il y avait de la glace sur la voie.

Chaque kilomètre parcouru semblait dix fois plus long ; chaque minute semblait durer une heure. Le jeune prêtre gardait le regard fixé sur les rails éclairés par le faisceau lumineux du phare qui transperçait la neige. Il mit la tête à l'extérieur, mais ne distingua rien d'autre que les silhouettes d'arbres géants dans l'obscurité.

Où était-il ? Où était donc Fontini-Cristi, le *padrone* italien ? Peut-être avait-il changé d'avis ? Fasse le Seigneur miséricordieux qu'il n'en soit rien ! Il devait chasser de telles pensées de son esprit. Ce que contenait le coffre sacré pouvait plonger le monde dans le chaos ! L'Italien le savait, et le patriarcat avait une confiance totale en ce *padrone*...

Petride avait le crâne parcouru d'élancements, le sang battait à ses tempes. Il s'assit sur le marchepied du tender, s'efforçant de retrouver

son calme. Il baissa les yeux sur le cadran de sa montre. Dieu tout-puissant ! Ils étaient allés trop loin ! Dans une demi-heure, ils auraient quitté la montagne !

— Voilà ton signal ! s'écria Annaxas.

Le cœur battant, les mains tremblantes, Petride se releva d'un bond et se pencha à l'extérieur en s'agrippant à un barreau de fer fixé au plafond. À quatre cents mètres, au bord de la voie ferrée, la lumière tremblotante d'une lanterne montait et descendait au milieu des flocons de neige.

Annaxas actionna les freins. La machine ralentit avec de puissants halètements. Sur le fond blanc de la neige et avec l'aide du faisceau lumineux de la locomotive, Petride distingua au loin, dans une échappée longeant les rails, une silhouette près d'un véhicule de forme bizarre. L'homme portait d'épais vêtements, avec un col et une toque de fourrure. Le véhicule ressemblait à un camion sans en être véritablement un. Ses pneus étaient plus gros à l'arrière qu'à l'avant, un peu comme ceux d'un tracteur. Mais le prêtre songea que le capot n'était ni d'un camion ni d'un tracteur. Il lui rappelait autre chose.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Quand il comprit, il ne put retenir un sourire. Au long des quatre jours de son voyage en train, il avait vu plusieurs centaines d'engins de ce type. Le capot de l'étrange véhicule était prolongé par une plate-forme de levage.

Fontini-Cristi était aussi ingénieux que les moines de l'ordre de Xenope. Mais le sac de cuir attaché autour de sa poitrine l'avait déjà amplement prouvé à Petride.

— Vous êtes le prêtre de Xenope ? demanda Savarone Fontini-Cristi d'une voix grave, aristocratique, une voix habituée à donner des ordres.

Sous les vêtements chauds adaptés aux rigueurs du climat, le corps était long et mince ; de grands yeux pénétrants et enfoncés surmontaient un nez aquilin. Mais l'homme était plus vieux que Petride ne l'avait imaginé.

— Oui, *signore*, répondit le prêtre, posant le pied dans la neige.

— Vous êtes très jeune. Les Supérieurs de votre ordre vous ont chargé d'une responsabilité écrasante.

— Je parle votre langue. Je sais que ce que j'ai à faire est juste.

— Je n'en doute pas, reprit le *padrone* après l'avoir longuement dévisagé. Que pourriez-vous faire d'autre ?

— Vous ne le croyez pas ?

— Tout ce que je sais, répondit simplement Fontini-Cristi, c'est qu'il y a une guerre dans laquelle nous devons nous engager. Il ne saurait exister de division entre ceux qui combattent les fascistes. Voilà à quoi se résume ce que je sais. Venez, ajouta-t-il en levant brusquement les yeux vers la locomotive. Il n'y a pas de temps à perdre ; nous devons être de retour avant l'aube. Vous trouverez des vêtements dans le tracteur. Mettez-les. Je vais donner mes instructions au mécanicien.

— Il ne parle pas italien.

— Moi, je parle grec. Dépêchez-vous.

La porte du wagon de marchandises fut placée en face du tracteur. Le réceptacle sacré dans son armature de bois fut arrimé avec des chaînes et des courroies de cuir, et le pesant fardeau, les chaînes gémissant sous son poids, fut transporté sur la plate-forme de levage.

Fontini-Cristi vérifia la solidité de l'arrimage sur toutes les faces du chargement. Satisfait, il recula, et le faisceau de sa torche éclaira les symboles peints sur la caisse.

— Enfin sorti de terre au bout de quinze siècles, fit-il à voix basse. Et pour retourner à la terre. La terre, le feu et l'eau. J'aurais dû choisir les deux derniers, mon jeune ami. Le feu ou l'eau.

— Ce n'est pas la volonté de Dieu.

— Je me réjouis d'entendre des propos aussi directs. Vous autres, hommes de Dieu, ne cesserez jamais de m'étonner avec votre sens de l'absolu.

Fontini-Cristi se tourna vers Annaxas et s'adressa à lui en grec, langue qu'il parlait avec aisance.

— Arrêtez votre machine pour que je puisse dégager la voie. Il y a un petit sentier de l'autre côté du bois. Nous serons de retour avant l'aube.

Annaxas acquiesça de la tête. Il se sentait mal à l'aise en présence d'un homme si imposant.

— Bien, Votre Excellence.

— Je ne porte pas ce titre. Et vous êtes un bon mécanicien.

— Merci.

Embarrassé, Annaxas s'éloigna vers sa locomotive.

— C'est votre frère ? demanda doucement Fontini-Cristi à Petride.

— Oui.

— Il ne sait rien ?

Le jeune prêtre secoua la tête en silence.

— Vous aurez besoin de l'aide de votre Dieu.

L'Italien pivota sur lui-même et se dirigea vers le tracteur, du côté du conducteur.

— Venez, mon père, nous avons beaucoup à faire. Cet engin a été conçu pour les couloirs d'avalanche. Il transportera notre chargement là où aucun être humain ne pourrait le hisser.

Petride grimpa sur le siège avant. Fontini-Cristi mit en marche le moteur de l'engin et passa prestement les vitesses. La plate-forme abaissée pour donner une meilleure visibilité, le puissant véhicule se mit en mouvement avec une secousse et disparut en cahotant dans la forêt.

Les yeux fermés, le moine s'enfonça dans son siège et pria. L'engin conduit par Fontini-Cristi poursuivit son ascension à travers la forêt pour rejoindre les sentiers de montagne les plus escarpés.

— J'ai deux fils plus âgés que vous, déclara Fontini-Cristi au bout d'un long moment. Je vous emmène sur la sépulture d'un juif, reprit-il, après un silence. Je pense que c'est de circonstance.

Ils regagnèrent la clairière au moment où les premières lueurs grisâtres du jour commençaient à dissiper les ténèbres. Fontini-Cristi dévisagea Petride tandis que le jeune prêtre descendait de l'étrange véhicule.

— Vous savez où j'habite, dit-il. Considérez ma maison comme la vôtre.

— Nous habitons tous la maison du Seigneur.

— Comme vous voulez. Adieu, mon jeune ami.

— Adieu. Que le Seigneur soit avec vous !

L'Italien manœuvra le levier de vitesses, et le tracteur gagna

rapidement la route au tracé à peine visible, en contrebas de la voie ferrée. Petride comprit que Fontini-Cristi n'avait plus une minute à perdre. Chaque heure passée loin de son domaine risquait de susciter des questions. Ils étaient nombreux en Italie à considérer les Fontini-Cristi comme des ennemis du régime. Les faits et gestes de toute la famille étaient surveillés.

Le jeune prêtre s'élança dans la neige en direction de la locomotive où son frère l'attendait.

Quand le jour se leva sur les eaux du lac Majeur, ils étaient sur le chaland de Stresa ; le vingt-sixième laissez-passer leur tenait lieu de passeport. Petride se demanda ce qui les attendait à Milan, mais, au fond de lui-même, il savait que cela n'avait plus d'importance.

Plus rien n'avait d'importance. Le voyage touchait à sa fin.

Le chargement sacré était en lieu sûr. Il ne serait pas exhumé avant de longues années. Peut-être resterait-il enfoui sous terre pendant un autre millénaire. Nul ne savait ce qu'il en adviendrait.

Ils reprirent leur route sur la voie principale, à toute vapeur vers le sud-est, traversant Varèse et Castiglione. Ils n'attendaient plus la tombée de la nuit... Plus rien ne comptait. Dans les faubourgs de Varèse, sous un soleil de plomb, Petride vit un poteau indicateur :

CAMPO DI FIORI, 20 KM

Dieu avait choisi un homme de Campo di Fiori. Le lourd secret appartenait maintenant à Fontini-Cristi.

Le paysage défilait rapidement ; l'air était froid, limpide et vivifiant. Les immeubles de Milan apparurent ; les fumées des usines brouillaient la voûte céleste, en suspension au-dessus de l'horizon comme une pesante chape grise. Le train de marchandises ralentit juste avant la gare de triage.

— Nous y sommes ! s'écria Annaxas. Une journée de repos et nous rentrons chez nous ! Je dois avouer que vous êtes formidables !

— Oui, approuva simplement Petride. Nous sommes formidables.

Le prêtre regarda son frère. Les bruits de la gare de triage étaient une musique familière pour Annaxas qui avait entonné une chanson de son pays et balançait le haut du corps au rythme rapide de la mélodie.

C'était une étrange chanson qu'Annaxas avait choisie. Une chanson qui n'avait rien à voir avec le chemin de fer, mais parlait de la mer. Une chanson de marin, une des préférées des pêcheurs de Thermaïkos.

C'est bien, songea Petride, qu'il ait choisi cette chanson, à ce moment-là.

La mer est la source de vie de Dieu. C'est à partir de la mer qu'il a créé la terre.

Je crois en un seul Dieu..., créateur du ciel et de la terre...

Le prêtre de Xenope prit le lourd pistolet italien sous sa chemise. Il fit deux pas en avant, en direction de son frère bien-aimé, et leva le canon de l'arme. À quelques centimètres de la base du crâne d'Annaxas.

... de l'univers visible et invisible... et en un seul Seigneur, Jésus-Christ : il est Dieu, né de Dieu...

Il pressa la détente.

La détonation se répercuta dans la cabine. Le sang, la chair et les organes, projetés en tous sens, s'écrasèrent sur le verre et le métal.

... lumière, née de la lumière, vrai Dieu, né du vrai Dieu...

Le prêtre ferma les yeux, retourna l'arme contre lui, et, le canon sur sa tempe, il poursuivit d'une voix forte, avec exaltation :

... engendré, non pas créé ! Je regarderai le Seigneur dans les yeux et je soutiendrai Son regard !

Il appuya une seconde fois sur la détente.

PREMIÈRE PARTIE

29 décembre 1939
Milan, Italie

Savarone passa devant la secrétaire, entra dans le bureau de son fils et traversa la pièce au sol couvert d'une moquette épaisse, jusqu'à la fenêtre donnant sur le vaste complexe de Fontini-Cristi Industries. Son fils n'était pas là, bien entendu. Ce fils aîné, Vittorio, était rarement au bureau ; il était même rarement à Milan. Le premier-né, l'héritier présomptif des Fontini-Cristi, était incorrigible. Arrogant par surcroît et trop préoccupé par son petit confort matériel.

Mais Vittorio était très intelligent. Beaucoup plus que le père, qui lui avait tout appris, ce qui ne faisait qu'accroître l'exaspération de Savarone. Un être pourvu de tels dons avait de plus lourdes responsabilités que le commun des mortels. Il ne pouvait se contenter d'accomplir des tâches quotidiennes qui lui étaient naturelles. Il ne devait pas perdre son temps en beuveries, à courir les filles ni à jouer à la roulette et au baccara. Il ne devait pas passer des nuits entières à faire la fête. Il ne pouvait se désintéresser des événements qui déchiraient sa patrie et la poussaient vers le chaos inéluctable.

Savarone entendit derrière lui une toux discrète et se retourna. La secrétaire de Vittorio venait d'entrer dans le bureau.

— J'ai laissé un message pour votre fils à la Bourse, dit-elle. Je crois qu'il avait rendez-vous avec son agent de change cet après-midi.

— C'est peut-être ce que vous croyez, mais je doute fort qu'on en trouve la trace sur son agenda. Pardonnez-moi, reprit Savarone en

voyant rougir la jeune femme. Vous n'êtes pas responsable de la conduite de mon fils. Vous l'avez probablement déjà fait, mais je pense que le mieux serait d'essayer les numéros de téléphone personnels qu'il vous a laissés. J'attendrai ici ; je suis comme chez moi dans ce bureau.

Il enleva son manteau en poil de chameau et son chapeau tyrolien, les posa sur le dossier du fauteuil placé près du bureau.

— Bien, monsieur, fit la secrétaire en quittant rapidement la pièce.

Il n'était pas nécessaire de le signaler à la jeune femme, Fontini-Cristi était véritablement comme chez lui dans ce bureau ; deux ans auparavant, c'était encore le sien. Pourtant, plus grand-chose n'y rappelait sa présence : les lambris de bois sombre étaient le seul vestige de ce passé. Vittorio avait conservé les murs. Absolument rien d'autre.

Savarone prit place dans le large fauteuil pivotant du bureau, ce genre de siège qu'il n'aimait pas. Il était trop vieux pour se faire secouer en tous sens par d'invisibles ressorts et des roulements à billes cachés. Il plongea la main dans sa poche et sortit le télégramme qui lui avait fait quitter Campo di Fiori pour Milan. Ce télégramme expédié de Rome et annonçant que les Fontini-Cristi étaient considérés comme suspects.

Mais suspects de quoi ? Par qui ? Sur l'ordre de qui ?

Impossible de poser ces questions au téléphone, car ce dernier était un instrument du régime. Toujours le régime. Visible et invisible. Observant, suivant, écoutant, épiant. N'étant pas en mesure de parler au téléphone ni de donner de réponse, l'informateur de Rome avait utilisé les mots de code convenus.

Sans réponse de Milan, prenons la liberté de vous télégraphier. Cinq lots de tiges de pistons d'avion défectueux. Rome exige remplacement immédiat. Répète immédiat. Prière confirmer par téléphone avant fin de la journée.

Le chiffre « cinq » faisait référence aux Fontini-Cristi, car il y avait cinq hommes dans la famille, le père et ses quatre fils. Tout ce qui avait un rapport avec le mot « tige » signifiait qu'il y avait un danger immédiat. La répétition du mot ne faisait que souligner l'urgence : il n'y avait pas une minute à perdre, il fallait téléphoner à Rome pour accuser réception du télégramme arrivé à Milan. Il conviendrait ensuite de prévenir d'autres hommes, d'analyser des stratégies, d'élaborer des plans. Maintenant, il était trop tard.

Le télégramme avait été envoyé à Savarone dans l'après-midi. Vittorio avait dû recevoir le câble avant 11 heures, mais son fils n'avait téléphoné ni à Rome ni à Campo di Fiori pour l'avertir. La journée

touchait à sa fin. Trop tard.

Une telle conduite était impardonnable. Jour après jour, des hommes risquaient leur vie et celle de leur famille en luttant contre Mussolini.

Il n'en avait pourtant pas toujours été de même, songea Savarone, le regard fixé sur la porte, dans l'attente du retour de la secrétaire qui lui indiquerait peut-être où se trouvait Vittorio. Autrefois, les choses étaient différentes ; au début, les Fontini-Cristi avaient soutenu le *Duce*. Face au faible et velléitaire Victor-Emmanuel III qui laissait sa patrie partir à vau-l'eau, Benito Mussolini incarnait l'espoir d'un changement et il s'était rendu en personne à Campo di Fiori pour rencontrer le patriarche de la famille Fontini-Cristi et établir les bases d'une alliance – comme Machiavel qui, jadis, avait recherché de la même manière le soutien des princes. À l'époque, Mussolini était passionné, débordant de vie, plein de projets pour l'Italie.

La rencontre remontait à seize ans ; depuis, le dictateur s'était grisé de sa propre rhétorique. Il avait privé la nation de son droit de penser et le peuple de sa liberté de choisir, il avait trompé les aristocrates, renié leurs objectifs communs après s'être servi d'eux. Il avait plongé le pays dans une guerre inepte, en Éthiopie. Tout cela pour sa gloire personnelle de nouveau César. Savarone avait fait le serment de renverser celui qui avait dévasté l'âme de sa patrie ; il avait réuni les « princes » de l'Italie du Nord et orchestré discrètement la révolte.

Mussolini ne pouvait risquer un affrontement ouvert avec les Fontini-Cristi. À moins qu'une accusation de trahison puisse être établie d'une manière si irréfutable que les partisans les plus fervents de la famille seraient obligés d'en conclure qu'ils avaient été, à tout le moins, stupides. L'Italie s'apprêtait à entrer en guerre aux côtés de l'Allemagne. Mussolini devait faire montre de prudence ; cette guerre n'était pas populaire, les Allemands encore moins.

Campo di Fiori était devenu le lieu de rendez-vous de la rébellion. Les hectares de pelouses, de bois et de collines se prêtaient à la clandestinité des assemblées qui se tenaient en général de nuit. Mais pas toujours, car certaines réunions ne pouvaient avoir lieu qu'en plein jour ; celles où des hommes jeunes étaient initiés par d'autres, jeunes aussi, mais déjà expérimentés, à un art étrange et nouveau : celui de la guerre. Le couteau, la corde, la chaîne et le crochet. Ils s'étaient même forgé un nom : *partigiani*.

Les partisans. Un nom qui se propageait d'un pays à l'autre.

Tels sont les jeux de l'Italie, songea Savarone. C'était l'expression de son fils, une expression employée avec dérision par un aristocrate

arrogant et égocentrique, ne prenant au sérieux que ses propres plaisirs... Non, ce n'était pas tout à fait vrai. Vittorio prenait aussi au sérieux la direction des affaires de la famille, dans la mesure où les contraintes de la profession s'adaptaient à son propre emploi du temps. Et il faisait en sorte que ce soit le cas. Il était sans pitié dans l'utilisation de sa puissance financière et faisait étalage de ses compétences, acquises aux côtés de son père.

Le téléphone sonna. Savarone esquissa un geste pour décrocher mais se retint. C'était le bureau et le téléphone de son fils. Il se leva, quitta le fauteuil détesté pour s'avancer jusqu'à la porte. Quand il l'ouvrit, il entendit la secrétaire répéter un nom.

— ... *Signor* Tesca ?

— C'est Alfredo Tesca ? demanda brusquement Savarone.

La jeune femme acquiesça de la tête.

— Dites-lui de rester en ligne. Je lui parle.

Savarone repartit rapidement vers le bureau de son fils et décrocha. Alfredo Tesca était contremaître dans une des usines familiales, c'était aussi un partisan.

— Fontini-Cristi, dit Savarone.

— *Padrone* ? Je suis heureux que ce soit vous. La ligne est sûre ; nous vérifions tous les jours.

— Rien ne change, mais tout s'accélère.

— Oui, *padrone*. Il y a une urgence : un homme vient d'arriver de Rome en avion. Il doit absolument rencontrer un membre de votre famille.

— Où ?

— La maison Olona.

— Quand ?

— Dès que possible.

— Tesca ? fit Savarone, tournant la tête vers le manteau et le chapeau posés sur le dossier du fauteuil. Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé il y a deux ans ? La rencontre dans l'appartement de la place del Duomo ?

— Oui, *padrone*. Il n'est pas loin de 6 heures. Je vous attends là-bas.

Fontini-Cristi raccrocha. Il mit son manteau et son chapeau, puis regarda sa montre. 17 h 45. Il lui restait à attendre quelques minutes. Il avait juste le parking à traverser pour arriver à l'usine et entrer dans le bâtiment au moment de l'affluence, à l'heure où l'équipe de jour partait et où celle de nuit prenait la relève.

Son fils avait su tirer le meilleur parti du développement de la machine de guerre du *Duce*. Les usines de Fontini-Cristi Industries fonctionnaient nuit et jour. Quand Savarone en avait fait le reproche à son fils, Vittorio avait répliqué :

— Nous ne fabriquons pas des munitions. Nous ne sommes pas équipés pour cela et la conversion serait trop coûteuse. Nous ne faisons que des bénéfices.

Son fils, le plus doué de toute la famille, avait en lui de la fausseté.

Les yeux de Savarone se posèrent sur une photo dans un cadre d'argent, sur le bureau de Vittorio. Souvenir cruel. La photo était celle d'une jeune femme, jolie selon les critères en usage, avec l'air buté et insolent d'une enfant gâtée à l'aube de la maturité. Elle avait été l'épouse de Vittorio. Dix ans plus tôt.

Cela n'avait pas été un bon mariage ; plutôt une alliance entre industriels, entre familles immensément riches. La jeune épousée n'avait pas apporté grand-chose à cette union ; boudeuse, indolente, uniquement guidée par son penchant pour les biens de ce monde.

Elle avait trouvé la mort dans un accident de voiture, à Monte-Carlo, à l'aube, après la fermeture des casinos. Vittorio ne parlait jamais de ce matin funeste où un autre homme se trouvait aux côtés de sa femme.

Vittorio avait passé quatre années orageuses avec une épouse qu'il ne pouvait supporter mais dont, dix ans plus tard, le portrait trônait encore sur son bureau. Savarone lui avait, un jour, demandé pourquoi.

— Le veuvage, avait répondu son fils, confère une certaine respectabilité à mon style de vie.

17 heures 53 ; il était temps de se mettre en route. Savarone sortit du bureau et s'avança vers la secrétaire.

— Voulez-vous téléphoner pour demander que l'on amène ma voiture à la grille ouest. Dites au chauffeur que j'ai une réunion place del Duomo.

— Bien, monsieur... Désirez-vous me laisser un numéro de téléphone où votre fils pourra vous joindre ?

— À Campo di Fiori. Mais je dormirai déjà quand il appellera.

Savarone emprunta l'ascenseur privé jusqu'au rez-de-chaussée, prit l'entrée de la direction et déboucha sur le parking. À une trentaine de mètres, devant lui, il vit son chauffeur se diriger vers la limousine arborant les armes de la famille sur les portières. Les deux hommes échangèrent un regard, puis le chauffeur inclina légèrement la tête : il savait ce qu'il avait à faire. C'était un *partigiano*.

Savarone s'avança sur le parking, conscient des regards attachés sur lui. Il s'en réjouit ; cela lui rappelait le temps, deux ans auparavant, où la police secrète du *Duce* surveillait ses faits et gestes et s'efforçait de découvrir l'existence d'une cellule antifasciste. La sirène de l'usine retentit, annonçant la fin du travail de l'équipe de jour. Dans quelques minutes, sur le parking et dans les couloirs, la foule des ouvriers de l'équipe de nuit – ils devaient être à leur poste à 18 h 15 – franchirait la grille ouest.

Savarone monta les marches donnant accès à l'entrée du personnel et s'engagea dans le couloir bruyant et encombré. Il enleva son manteau et son chapeau dans la bousculade. Tesca était adossé au mur, à mi-chemin de la porte du vestiaire des ouvriers. Aussi grand et mince que son patron, il prit les vêtements de Fontini-Cristi, l'aida à enfiler son propre imper, de la poche duquel dépassait un journal, puis il lui tendit une grande casquette de toile. L'échange s'effectua sans un mot, au milieu de la cohue. Tesca accepta l'aide de Savarone pour passer le manteau en poil de chameau. L'industriel remarqua qu'il s'était donné la peine, comme il l'avait fait deux ans plus tôt, de mettre un pantalon au pli impeccable, des chaussures bien cirées, une chemise blanche et une cravate.

Le *partigiano* se fondit dans la foule qui se dirigeait vers la sortie. Savarone le suivit, restant une dizaine de mètres en arrière, puis s'arrêta sur la terrasse, dans le va-et-vient continu, et déplia le journal qu'il fit semblant de lire.

Il vit ce qu'il désirait voir. Le manteau en poil de chameau et le chapeau tyrolien vert tranchaient sur les blousons de cuir élimés et les bleus de travail. Deux hommes échangèrent un signe dans la cohue et commencèrent la filature, jouant des coudes au milieu des ouvriers pour rattraper l'homme au manteau. Savarone se mêla à la foule et atteignit la grille à temps pour voir la limousine des Fontini-Cristi démarrer et s'éloigner dans la via di Sempione. Les deux poursuivants attendaient au bord du trottoir. Une Fiat grise s'arrêta ; ils y montèrent.

La Fiat démarra sur les chapeaux de roues. Savarone prit la direction

opposée et se dirigea d'un pas alerte vers l'arrêt d'autobus du carrefour.

La maison, naguère peinte en blanc, construite au bord de la rivière, était laissée à l'abandon depuis une décennie. De l'extérieur, elle paraissait délabrée, mais les pièces, petites, étaient propres et bien agencées ; c'étaient des lieux de travail pour les membres d'une cellule antifasciste.

Savarone entra dans la pièce dont les fenêtres donnaient sur les eaux de l'Olona, noyées dans les ténèbres. Trois hommes assis dans des fauteuils à dossier droit, disposés autour d'une table, se levèrent pour le saluer avec chaleur et respect. Il en connaissait deux et supposa que le troisième venait de Rome.

— Le code « tige » a été utilisé ce matin, commença Savarone, Qu'est-ce que cela signifie ?

— Vous avez reçu le télégramme ? demanda le Romain, l'air incrédule. Tous les télégrammes expédiés aux Fontini-Cristi, à Milan, ont été interceptés ! C'est pour cela que je suis ici. Toutes les communications avec vos usines ont été coupées.

— J'ai reçu le mien à Campo di Fiori. Je présume qu'il est passé par la poste de Varèse et non par Milan.

Savarone se sentit légèrement soulagé de savoir que son fils n'avait pas désobéi.

— Avez-vous des détails ? reprit-il.

— Pas beaucoup, *padrone*, répondit le Romain. Mais nous en savons assez pour affirmer que c'est grave. Le danger est imminent. L'armée s'intéresse soudain de très près au mouvement d'opposition du Nord. Les généraux veulent l'écraser et ils cherchent à prouver la culpabilité de votre famille.

— De quoi veulent-ils nous accuser ?

— D'être des ennemis de la nouvelle Italie.

— Que nous reproche-t-on ?

— De tenir des réunions à caractère séditionnel à Campo di Fiori, de répandre des propos calomnieux sur le gouvernement, de tenter de saboter ses objectifs et de saper les fondements de l'industrie du pays.

— Ce ne sont que des mots !

- Quoi qu'il en soit, ils veulent faire un exemple. L'armée l'exige.
- Ridicule ! Jamais Rome ne s'attaquera à nous sous des prétextes aussi minces !
- C'est précisément le problème, *signore*. Il ne s'agit pas de Rome, mais de Berlin.
- Comment ?
- Les Allemands sont partout, ils donnent des ordres à tout le monde. Le bruit court que Berlin a décidé que les Fontini-Cristi seraient privés de toute influence.
- Ils préparent l'avenir, c'est certain, observa l'un des deux autres hommes, un partisan d'âge mûr, en s'avançant vers la fenêtre.
- Comment pensent-ils arriver à leurs fins ? interrogea Savarone.
- En faisant irruption dans une réunion clandestine, à Campo di Fiori, et en contraignant les participants à témoigner contre les Fontini-Cristi. Je pense que ce serait moins difficile que vous ne l'imaginez.
- Je le pense aussi, et c'est pourquoi nous prenons tant de précautions... Quand cela doit-il se produire ? En avez-vous une idée ?
- J'ai quitté Rome à midi. Je ne puis que supposer que le code a été utilisé à bon escient.
- Une réunion est prévue pour ce soir.
- Cela justifie l'utilisation du code d'urgence. Annulez la réunion, *padrone*. À l'évidence, quelqu'un a parlé.
- J'aurai besoin de votre aide. Je vais vous donner quelques noms que vous appellerez... Nos téléphones ne sont pas sûrs.
- Fontini-Cristi commença à écrire sur un bloc avec un stylo que lui avait tendu le troisième partisan.
- À quelle heure est prévue la réunion ?
- 22 h 30, répondit Savarone. Nous avons le temps.
- Je l'espère. Berlin ne laisse rien au hasard.

La main de Fontini-Cristi s'immobilisa au-dessus de la feuille, et il leva les yeux.

— Voilà une étrange remarque, dit-il. Les Allemands peuvent bien aboyer des ordres au Capitole, ils ne sont pas à Milan.

Les trois partisans échangèrent des regards ; Savarone comprit qu'ils ne lui avaient pas tout dit. Le Romain prit la parole.

— Comme je l'ai déjà dit, nous ne connaissons pas tous les détails, mais nous savons un certain nombre de choses. Que Berlin attache une grande importance à cette affaire, par exemple. Le haut commandement allemand exige que l'Italie choisisse clairement son camp. Mussolini hésite, pour de nombreuses raisons dont la moindre n'est pas l'opposition d'hommes puissants, des hommes comme vous...

Le Romain laissa sa phrase en suspens. Il hésitait, non pas, semblait-il, sur la valeur de ses informations, mais sur la manière de les présenter.

— Où voulez-vous en venir ?

— Le bruit court que la Gestapo est derrière cet intérêt soudain que Berlin prête aux Fontini-Cristi. Ce sont les nazis qui demandent qu'un exemple soit fait et qui veulent écraser l'opposition à Mussolini.

— C'est bien ce que j'avais cru comprendre. Et alors ?

— Ils ne font guère confiance à Rome et pas du tout aux autorités de province. La descente sera effectuée par des Allemands.

— Des Allemands venus de Milan ?

Le Romain hocha la tête en silence.

Savarone posa son stylo et le regarda dans les yeux. Mais son esprit était ailleurs, il songeait au train de marchandises de Salonique qu'il avait attendu dans la région de Champoluc. Il songeait au chargement de ce convoi, au coffre envoyé par le patriarcat de Constantinople, maintenant enseveli dans les terres gelées de la haute montagne.

Cela semblait incroyable, mais l'incroyable devenait banal en ces temps de folie. Berlin avait-il eu vent de l'existence du convoi grec ? Les Allemands avaient-ils découvert la nature du précieux chargement ? Sainte Vierge ! Il ne fallait surtout pas les laisser s'en emparer ! Ni eux ni leurs semblables !

— Vous êtes sûr de vos renseignements ?

— Absolument.

Il sera toujours possible de s'arranger avec Rome, songea Savarone. La nation a besoin de Fontini-Cristi Industries. Mais, si l'intervention allemande avait un rapport avec le convoi grec, Berlin ne tiendrait aucun compte des besoins de Rome. La possession du précieux coffre était d'une importance primordiale.

Sa protection était en conséquence la priorité absolue. Le secret qu'il renfermait ne devait à aucun prix tomber dans ces mains-là ! Pas maintenant. Jamais, peut-être, mais surtout pas maintenant.

Vittorio était la clé. Toujours Vittorio, le plus doué de la famille. Malgré tous ses défauts, Vittorio était un Fontini-Cristi. Il ferait honneur à son nom et à ses responsabilités ; il était de taille à tenir tête aux Allemands. Le moment était venu de lui révéler l'existence du convoi de Salonique. De lui exposer les dispositions qu'il avait prises avec l'ordre de Xenope. Le moment était bien choisi, la stratégie irréprochable.

Une date inscrite sur la pierre, gravée pour un millénaire, ne pouvait être qu'un indice, au cas où son cœur viendrait à lâcher brusquement ou s'il venait à périr de mort soit naturelle, soit violente. Ce n'était pas suffisant.

Il devait tout raconter à Vittorio, l'investir d'une responsabilité dépassant son imagination. Comparé aux documents de Constantinople, plus rien n'avait d'importance.

Savarone leva la tête et regarda longuement les trois hommes.

— La réunion de ce soir est annulée. La police ne trouvera qu'une grande réunion de famille. Tous mes enfants et petits-enfants seront rassemblés. Mais, pour que ce soit complet, il faut que mon fils aîné soit lui aussi à Campo di Fiori. J'ai vainement essayé de le joindre tout l'après-midi. À vous de le trouver. Décrochez vos téléphones, appelez tout le monde à Milan, trouvez-le ! S'il doit arriver en retard, dites-lui de passer par la route de l'écurie. Il ne faut pas qu'il entre avec la police nazie.

29 décembre 1939
Lac de Côme, Italie

L'Hispano-Suiza douze cylindres blanche, la capote de cuir blanc cassé à moitié relevée, découvrant le siège avant de cuir rouge, s'engagea à grande vitesse dans la longue courbe. Sur la gauche miroitaient en contrebas les eaux limpides du lac de Côme ; sur la droite se dressaient les montagnes de Lombardie.

— Vittorio ! s'écria la jeune femme assise à côté du conducteur, retenant d'une main sa chevelure blonde ébouriffée, serrant de l'autre son col de fourrure. Je vais être toute décoiffée, chéri !

Le conducteur sourit, le regard fixé sur la route, plissant ses yeux gris pour se protéger de l'éclat du soleil et manœuvrant le volant d'ivoire avec habileté et délicatesse.

— L'Hispano-Suiza est très supérieure à l'Alfa Romeo, lança-t-il. La Rolls anglaise elle-même ne soutient pas la comparaison.

— Ce n'est pas à moi que tu dois le prouver, mon chéri. Seigneur ! Je refuse de regarder le compteur de vitesse ! Je vais être dans un état épouvantable !

— Tant mieux. Si ton mari est à Bellagio, il ne te reconnaîtra pas. Je te ferai passer pour une adorable petite cousine de Vérone.

— Si mon mari est à Bellagio, répliqua la jeune femme en riant, c'est lui qui nous présentera une adorable petite cousine !

Ils éclatèrent de rire. La voiture sortit du virage, le conducteur redressa et la jeune femme vint se nicher contre lui. Elle glissa la main sous la manche de la veste de daim, sur le gros pull blanc à col roulé, et posa la joue sur l'épaule de l'homme.

— Cela m'a vraiment fait plaisir que tu appelles, dit-elle. Il fallait que je change d'air.

— Je l'ai lu dans tes yeux, hier soir. Tu t'ennuyais à mourir.

— Et toi, alors ? Quel dîner sinistre ! Et ces discussions interminables ! La guerre par-ci, la guerre par-là. Oui à Rome, non à Rome ! Benito toujours ! J'en ai par-dessus la tête de ces histoires ! Gstaad est fermée, Saint-Moritz grouille de juifs qui jettent l'argent par les fenêtres et Monte-Carlo ne vaut plus rien ! Tu sais que les casinos vont fermer... C'est ce que tout le monde dit, en tout cas. Cela devient assommant, à la fin !

La main droite du conducteur lâcha le volant, descendit et s'avança vers le pli du manteau de fourrure. Elle en écarta les pans et commença de courir sur l'intérieur de la cuisse avec autant d'habileté et de délicatesse qu'elle manœuvrait le volant. La jeune femme poussa un gémissement de plaisir, tendit le cou et approcha la bouche du lobe de l'oreille du conducteur qu'elle commença à lécher à petits coups de langue.

— Si tu continues, nous allons terminer dans l'eau. Je suppose qu'elle est glacée, en cette saison.

— C'est toi qui as commencé, mon beau Vittorio.

— J'arrête, fit-il avec un sourire, en reposant la main sur le volant. Je n'aurai plus les moyens de m'offrir une petite merveille comme celle-ci avant un long moment. Aujourd'hui, on ne fabrique plus que des chars d'assaut et les chars rapportent beaucoup moins.

— Je t'en prie ! Je ne veux plus entendre parler de cette guerre !

— Tu n'entendras pas un mot de plus de ma bouche, acquiesça Fontini-Cristi en riant. À moins que tu ne veuilles négocier un achat pour Rome. Je peux tout te vendre, du tapis roulant à la moto, en passant par des uniformes, si cela te tente.

— Tu ne fabriques pas des uniformes !

— Nous possédons une société qui en fabrique.

— J'oubliais... Tout appartient aux Fontini-Cristi, au nord de Parme et à l'ouest de Padoue. C'est du moins ce qu'affirme mon mari, avec toute

l'envie que tu peux imaginer.

— Ton mari, le « comte qui dort debout », est un homme d'affaires déplorable.

— Il ne le fait pas exprès.

Fontini-Cristi sourit tout en braquant pour engager le long véhicule dans une courbe descendant vers le lac. À mi-chemin, sur le promontoire de Bellagio, se dressait l'élégante Villa Lario, ainsi baptisée en l'honneur de l'ancien poète de Côme. C'était une résidence somptueuse, réputée pour sa beauté et sa clientèle triée sur le volet.

Quand le gratin allait s'amuser dans le nord, c'était à la Villa Lario. La fortune ou le nom servaient de sauf-conduit. Le personnel, déferent et discret, n'ignorait rien des goûts des clients et veillait avec rigueur à l'établissement des réservations. Il était très rare qu'un client de l'un ou l'autre sexe, marié ou non, reçoive un coup de téléphone discret suggérant de retarder son arrivée. Ou de précipiter son départ.

L'Hispano-Suiza s'engagea sur le pavement bleu du parking. Deux domestiques en livrée jaillirent de la guérite chauffée et se précipitèrent vers la voiture dont ils ouvrirent les portières en s'inclinant obséquieusement.

— Soyez le bienvenu à la Villa Lario, *signore*, fit celui qui était du côté de Vittorio.

Jamais ils ne disaient : « C'est un plaisir de vous revoir, *signore*. »

— Merci. Nous n'avons pas de bagages. Nous ne sommes là que pour la journée. Vous vérifierez le niveau d'huile et l'essence. Le mécanicien est là ?

— Oui, *signore*.

— Demandez-lui de regarder le parallélisme. Je trouve qu'il y a du jeu dans la direction.

— Bien sûr, *signore*.

Fontini-Cristi descendit. Grand – près d'un mètre quatre-vingt-cinq –, avec ses cheveux châtain foncé retombant sur le front, il avait hérité des traits fins et anguleux de son père. Sous les paupières baissées pour se protéger du soleil, les yeux étaient vifs. Il avança le long du capot blanc, posa distraitement la main sur le bouchon du radiateur en souriant à sa compagne, la comtesse d'Avenzo. Ils s'avancèrent côte à côte jusqu'au perron de pierre donnant accès à la Villa Lario.

— Où as-tu dit à tes domestiques que tu partais ? demanda Fontini-

Cristi.

— À Trévis. Tu es censé être un entraîneur qui veut me vendre un cheval arabe.

— Rappelle-moi de t'en offrir un.

— Et toi ? Qu'as-tu dit au bureau ?

— Je n'ai pas donné d'explications. Il n'y a guère que mes frères qui pourraient demander à me parler ; sinon, tout le monde attendra patiemment.

— Mais pas tes frères, fit la *contessa* en souriant. Cela m'amuse de savoir que le grand Vittorio est harcelé par ses frères.

— Détrompe-toi ! À eux trois, ces petits frères chéris ont trois épouses et onze enfants. Ils se débattent dans de sempiternels problèmes domestiques. J'ai parfois le sentiment d'être une sorte d'arbitre. Au fond, cette situation m'arrange ; elle les occupe et les tient à l'écart des affaires.

Ils s'arrêtèrent sur la terrasse, devant la grande baie vitrée du hall, pour contempler la vaste étendue d'eau et les cimes à l'arrière-plan.

— Magnifique, murmura la comtesse. Tu as réservé une chambre ?

— Une suite, au dernier étage. La vue y est extraordinaire.

— C'est ce que j'ai entendu dire, mais je ne l'ai jamais occupée.

— C'est le privilège d'un petit nombre.

— J' imagine que tu la loues au mois.

— Ce n'est pas vraiment nécessaire, répliqua Fontini-Cristi en se retournant vers la baie vitrée. Il se trouve que la Villa Lario m'appartient.

La *contessa* éclata de rire.

— Tu es un homme impossible, amoral ! Tu ne cesses de t'enrichir sur le dos de tes pareils ! J' imagine que tu pourrais faire chanter la moitié de l'Italie !

— Seulement de *notre* Italie, ma chère.

— C'est déjà beaucoup !

— À peine suffisant... Mais je n'ai jamais eu à le faire, si cela peut te rassurer. Je ne suis qu'un client comme les autres. Attends-moi ici, je te prie.

Vittorio se dirigea vers le comptoir de marbre de la réception. Le concierge en habit le salua respectueusement.

— Quel plaisir de vous voir, *signore*.

— Tout se passe bien ?

— On ne peut mieux, *signore*. Voulez-vous vous donner la peine de... ?

— Non, répondit Vittorio sans le laisser achever sa phrase. Je suppose que ma suite est prête.

— Bien sûr, *signore*. Comme vous l'avez demandé, un dîner vous sera servi de bonne heure. Caviar iranien, ballottine de canard, Veuve Cliquot 1928.

— Et puis ?

— Des fleurs, bien entendu. Le masseur est prêt à annuler ses autres rendez-vous.

— Vous ne m'avez pas tout dit...

— Aucune complication à craindre pour la *contessa*, répondit vivement le réceptionnaire. Il n'y a aucun de ses amis en ce moment.

— Merci, fit Fontini-Cristi.

Il s'apprêtait à s'éloigner, quand la voix du réceptionniste lui fit tourner la tête.

— *Signore* ?

— Oui ?

— Je comprends parfaitement que vous ne souhaitiez pas être dérangé, sauf en cas d'urgence, mais votre bureau a appelé.

— A-t-on dit qu'il s'agissait d'une urgence ?

— On a seulement dit que votre père s'efforçait de vous joindre.

— Ce n'est pas une urgence. C'est un caprice.

— Je pense que tu vaudrais bien un pur-sang arabe, trésor, murmura la comtesse.

Elle était étendue près de Vittorio dans le grand lit de plume, nue jusqu'à la taille, le bas du corps couvert par l'édredon.

— Tu es merveilleux, reprit-elle. Et si patient.

— Pas tout à fait assez patient, répliqua Fontini-Cristi.

Adossé à l'oreiller, il regardait la jeune femme en fumant une cigarette.

— Pas tout à fait, acquiesça la *contessa* en souriant. Tu ne veux pas éteindre ta cigarette ?

— Attends une minute. Je vais l'éteindre, tu peux en être sûre. Un peu de champagne ?

Il tendit le bras vers le seau en argent posé sur son trépied, dans lequel une bouteille débouchée, cravatée d'une serviette blanche, trônait au milieu de la glace pilée.

La *contessa* le regarda, la respiration de plus en plus courte.

— Sers-toi, dit-elle. Je sais ce que j'ai envie de boire.

Avec un mélange de douceur et de vivacité dans les gestes, la jeune femme se retourna et fit descendre ses deux mains le long du corps de Vittorio. Puis elle souleva l'édredon et posa la joue sur le ventre de son amant. L'édredon retomba sur sa tête et elle commença à se tortiller langoureusement en poussant des gémissements étouffés.

Les serveurs débarrassèrent et sortirent en emportant la table roulante ; un *commesso* alluma le feu dans la cheminée et servit le digestif.

— Quelle journée merveilleuse, chuchota-t-elle. J'espère que nous pourrons recommencer souvent.

— Le mieux serait d'établir un calendrier. En fonction de ton emploi du temps, bien entendu.

— Bien entendu, approuva la *contessa* avec un rire de gorge. Tu es un homme très pratique.

— Pourquoi pas ? Si cela peut faciliter les choses.

Le téléphone sonna. De son fauteuil placé devant la cheminée, Vittorio tourna la tête vers l'appareil, l'air contrarié. Il se leva, se dirigea vers la table de chevet et décrocha avec irritation.

— Oui ? fit-il d'un ton brusque.

La voix au bout du fil était vaguement familière.

— Tesca à l'appareil. Alfredo Tesca.

— Qui ?

— Un contremaître des usines de Milan.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Comment osez-vous m'appeler ici ? Comment avez-vous obtenu ce numéro ?

— J'ai menacé de mort votre secrétaire, *padrone*, répondit Tesca après un silence. Et je l'aurais tuée si elle ne me l'avait pas donné. Vous pouvez me renvoyer dès demain. Je ne suis qu'un contremaître, mais avant tout un *partigiano*.

— C'est fait ! Vous êtes renvoyé ! À partir de maintenant !

— Comme il vous plaira, *signore*.

— Je ne veux pas entendre parler...

— *Basta !* rugit Tesca. Il n'y a pas de temps à perdre ! Tout le monde vous cherche... Le *padrone* est en danger, toute votre famille est en danger ! Revenez à Campo di Fiori ! Immédiatement ! Votre père vous demande de prendre la route de l'écurie !

Il y eut un déclic et la communication fut coupée.

Savarone traversa le vaste hall et entra dans l'énorme salle à manger de Campo di Fiori. Tout était parfaitement en ordre. Dans la pièce étaient réunis ses fils et ses filles, leurs conjoints et leur bruyante progéniture. Les domestiques avaient disposé sur les tables de marbre des plateaux d'argent contenant les *antipasti*. Un grand pin dont les branches atteignaient le plafond aux poutres apparentes faisait un arbre de Noël de toute beauté, orné de chapelets d'ampoules et d'une profusion de décorations chatoyantes dont les reflets se posaient sur les tapisseries et les meubles anciens de la salle.

Dans l'allée circulaire longeant l'escalier de marbre de l'entrée principale étaient alignées quatre automobiles éclairées par des projecteurs fixés sur l'avant-toit. Ces véhicules n'avaient rien d'extraordinaire, conformément aux souhaits de Savarone. À son arrivée, le détachement allemand ne découvrirait qu'une innocente réunion de famille. Rien d'autre qu'un dîner, à l'occasion des fêtes de fin d'année.

Mais les Allemands se trouveraient face au patriarche courroucé de l'une des plus puissantes dynasties d'Italie. Le *padrone* des Fontini-Cristi exigerait de savoir qui était responsable de cette intrusion barbare.

Seul Vittorio manquait, et sa présence était indispensable. Son absence risquait de susciter des questions pouvant elles-mêmes en engendrer d'autres. C'est sur Vittorio, qui les soutenait à contrecœur et se gaussait de leurs activités clandestines, que risquaient de peser des soupçons injustifiés. Que représentait un grand repas de famille sans le fils aîné, l'héritier de la dynastie ? En outre, si Vittorio faisait son apparition au moment de la descente de police, et s'il refusait avec son arrogance coutumière de fournir à quiconque des explications sur son retard, il pourrait y avoir du grabuge. Vittorio refusait de regarder les choses en face, mais Rome était bel et bien sous la coupe de Berlin.

Savarone fit un signe au cadet, Antonio, qui écoutait avec sa gravité habituelle son épouse réprimander l'un des enfants.

— Oui, père ?

— Va voir Barzini à l'écurie. Dis-lui que, si Vittorio arrive pendant la visite des fascistes, il prétexte du travail qui l'a retenu dans l'une des usines.

— Je peux le lui expliquer au téléphone.

— Non. Barzini n'est plus tout jeune et, même s'il s'en défend, il devient dur d'oreille. Va le lui expliquer de vive voix.

— Très bien, père, acquiesça le cadet. Comme tu voudras.

Mais qu'est-ce que son père avait donc fait ? Qu'avait-il bien pu faire pour fournir à Rome un prétexte suffisant pour que l'on ose s'attaquer de front aux Fontini-Cristi ?

Toute votre famille est en danger.

Ridicule !

Mussolini courtoisait les industriels du Nord : il avait besoin d'eux. C'étaient, pour la plupart, des hommes déjà âgés, attachés à leurs habitudes, et le *Duce* savait qu'il obtiendrait plus par la douceur que par la menace. Quelle importance si une poignée de Savarone jouait à des jeux stupides ? Ils avaient fait leur temps.

En réalité, il n'y avait qu'un seul Savarone, distinct et différent de tous les autres. Peut-être était-il déjà devenu cette chose effrayante que l'on nomme un symbole. Avec sa bande de stupides *partigiani* ! Des illuminés qui arpentaient les champs et les bois de Campo di Fiori en jouant aux sauvages, comme une tribu de chasseurs de fauves.

De véritables enfants !

Tout cela allait cesser ! *Padrone* ou pas, si son père était allé trop loin et les avait mis dans une situation embarrassante, une explication s'imposerait. Deux ans auparavant, quand il avait pris la direction de Fontini-Cristi Industries, Vittorio avait clairement indiqué qu'il serait le seul à tenir les rênes.

Il lui revint brusquement à l'esprit le voyage à Zurich que Savarone avait fait une quinzaine de jours plus tôt. C'est du moins la destination qu'il avait donnée, fournissant des explications assez confuses que Vittorio avait écoutées d'une oreille distraite. Mais, pendant cette absence de quelques jours, plusieurs contrats imprévus avaient été conclus, pour lesquels la signature de son père était indispensable. Il avait donc téléphoné à tous les hôtels de Zurich pour le retrouver, mais sans résultat. Personne n'avait vu son père qui n'était pourtant pas quelqu'un à passer inaperçu.

De retour à Campo di Fiori, malgré l'insistance de Vittorio, exaspéré par ces mystères, Savarone avait refusé de dire où il était allé, mais promis de tout expliquer quelques jours plus tard. Un incident aurait lieu à Monfalcone et, quand cela se produirait, il dirait la vérité à son fils. Il y serait obligé.

Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire ? Quel incident devait survenir à Monfalcone et en quoi cela pouvait-il les concerner ?

Absurde !

Mais un voyage à Zurich n'avait rien d'absurde ; la ville regorgeait de banques. Savarone y avait-il effectué des opérations financières ? Avait-il transféré d'Italie en Suisse des sommes colossales ? Des lois avaient été promulguées pour interdire ces pratiques ; Mussolini avait besoin que toutes les devises restent à l'intérieur des frontières. De plus, la famille disposait de réserves confortables à Berne et à Genève ; les avoirs des Fontini-Cristi en Suisse étaient suffisants.

Quel que fût le secret de Savarone, il ne recommencerait plus. Puisque l'engagement politique devenait si important pour lui, il pouvait aller prêcher la bonne parole ailleurs. Pourquoi pas en Amérique ?

Vittorio secoua lentement la tête, l'air résigné, tandis que l'Hispano-Suiza s'engageait sur la route de Campo di Fiori, à la sortie de Varèse. Qu'est-ce qu'il s'imaginait ? Savarone serait toujours Savarone, le chef de la dynastie. Malgré ses qualités et ses compétences, le fils aîné n'était pas le *padrone*.

Prenez la route de l'écurie.

Pour quoi faire ? La route de l'écurie commençait à la pointe

septentrionale du domaine, à cinq kilomètres de la grille est. Il allait quand même suivre les instructions de son père, qui devait avoir une raison de lui demander de passer par-là, raison certainement aussi futile que les jeux idiots auxquels il s'adonnait, mais Vittorio tenait à conserver les apparences du respect filial. Le fils s'apprêtait à être très ferme avec son père : il exigerait de savoir ce qui s'était passé à Zurich.

L'Hispano-Suiza passa devant l'entrée principale du domaine, sur la route de Varèse, et parcourut cinq kilomètres. Au premier carrefour, Vittorio tourna à gauche et suivit la route sur trois kilomètres jusqu'à la grille nord avant de tourner de nouveau à gauche pour entrer dans le domaine. L'écurie se trouvait à douze cents mètres de l'entrée ; le chemin était sablonneux, plus souple pour les sabots des chevaux, dont les cavaliers se dirigeaient vers les champs et les sentiers, au nord-ouest de la forêt, derrière la grande maison, que coupait en deux un large cours d'eau venu des Alpes.

À la lumière des phares, Vittorio reconnut au bord de la route la silhouette du vieux Guido Barzini qui agitait les bras et faisait signe d'arrêter. Le bonhomme, au corps noueux, faisait partie du mobilier de Campo di Fiori, où il avait passé toute sa vie au service de la famille.

— Vite, *signor* Vittorio ! lança le palefrenier par la vitre baissée. Laissez votre voiture ici ! Vous n'avez plus le temps !

— Le temps pour quoi ?

— Le *padrone* m'a parlé, il y a cinq minutes. Il m'a dit que, dès que vous arrivez, vous devez lui téléphoner de l'écurie avant de vous rendre à la maison. Il est presque la demie.

Vittorio regarda la pendule du tableau de bord : 22 h 28.

— Mais que se passe-t-il ?

— Vite, *signore* ! Je vous en prie ! Les *fascisti* !

— Quels *fascisti* ?

— Le *padrone*... Il vous expliquera.

Fontini-Cristi descendit de voiture et suivit Barzini le long de l'allée menant à l'écurie. Ils entrèrent dans la sellerie où mors, brides, licous et rênes étaient accrochés aux murs avec d'innombrables rubans et médailles proclamant la supériorité des couleurs des Fontini-Cristi. Sur l'un des murs se trouvait aussi le téléphone reliant l'écurie à la demeure familiale.

— Que se passe-t-il, père ? demanda Vittorio. Tu n'imagineras jamais qui a eu le front de m'appeler à Bellagio...

— *Basta !* rugit Savarone au bout du fil. Ils vont arriver d'une minute à l'autre ! Une descente de la police allemande !

— Allemande ?

— Oui ! Rome croit qu'ils vont débarquer au beau milieu d'une réunion de partisans. Il va sans dire que ce ne sera pas le cas... Tout ce qu'ils vont interrompre, c'est un repas de famille. N'oublie surtout pas que ce dîner était inscrit sur ton agenda, mais que tu as été retenu à Milan !

— Qu'est-ce que les Allemands ont à voir avec Rome ?

— Je t'expliquerai plus tard. N'oublie pas ce que je t'ai dit...

Vittorio perçut soudain des crissements de pneus et des rugissements de moteurs. Une colonne de puissantes automobiles venant de la grille est roulait à tombeau ouvert vers la grande maison.

— Père ! s'écria Vittorio. Est-ce que tout cela a un rapport avec ton voyage à Zurich ?

Il y eut un silence qui se prolongea quelques instants avant que Savarone ne réponde.

— C'est possible, dit-il. Il faut absolument que tu restes où tu es...

— Que s'est-il passé ? Que s'est-il passé à Zurich ?

— Rien à Zurich. À Champoluc.

— Quoi ?

— Plus tard ! Je dois retourner auprès des autres. Reste où tu es et ne te montre pas ! Nous parlerons quand ils seront repartis.

Vittorio entendit le dé clic du téléphone qu'on raccrochait et se tourna vers Barzini. Le vieux palefrenier était en train de fourrager dans les tiroirs d'un meuble bas rempli de pièces de harnachement. Il trouva ce qu'il cherchait : un pistolet et des jumelles qu'il tendit à Vittorio.

— Venez ! dit le vieillard, les yeux étincelants de colère. Nous allons regarder. Le *padrone* va leur donner une bonne leçon.

Ils descendirent au pas de course le chemin de terre qui partait vers la demeure et les jardins. Quand le sol devint dallé, ils coupèrent sur leur gauche pour gravir le talus dominant l'allée circulaire. De ce poste d'observation, invisibles dans l'obscurité, ils découvrirent en contrebas

l'esplanade illuminée par les projecteurs.

Trois automobiles s'approchaient à vive allure, trois puissants véhicules noirs dont les phares trouèrent les ténèbres avant de se fondre dans la lumière blanche des projecteurs. Elles prirent la courbe de l'allée sur les chapeaux de roues, passant sur la gauche des véhicules en stationnement, et s'arrêtèrent avec un ensemble parfait devant le perron donnant accès à la lourde porte de chêne de l'entrée.

Des hommes jaillirent, tous en civil, manteau noir, une arme à la main.

Ils étaient armés !

Les yeux écarquillés, Vittorio regarda ces individus – sept, huit, neuf – gravir le perron. Celui qui ouvrait la marche, un homme de haute taille, exerçait à l'évidence le commandement du groupe. Il leva la main et fit signe à ceux qui le suivaient de se poster de chaque côté de la porte. De la main gauche, il tira sur la chaîne de la sonnette, laissant sa main droite, celle qui tenait un pistolet, pendre le long du corps.

Vittorio leva les jumelles et les porta à ses yeux. Le visage de l'homme était tourné vers la porte, mais il régla l'instrument sur le pistolet. C'était un Luger, une arme allemande. Il déplaça les jumelles de droite à gauche pour observer les armes des hommes postés de chaque côté de la porte.

Toutes allemandes. Quatre Lugers et quatre pistolets-mitrailleurs Bergmann MP38.

Une expression incrédule sur le visage, le cœur étreint par l'angoisse, Vittorio sentit son estomac se nouer. Comment avait-on pu permettre cela à Rome ? C'était incroyable !

Il braqua les jumelles sur les trois automobiles et fit la mise au point : dans l'ombre de chaque voiture était assis un homme dont il ne distinguait que la tête par la lunette arrière. Vittorio concentra son attention sur le véhicule le plus proche et sur son passager.

L'homme changea de position et tourna la tête vers la droite ; la lumière des projecteurs tomba sur ses cheveux. Courts et grisonnants, ils étaient barrés par une longue mèche blanche partant du front. Il y avait quelque chose de familier chez cet homme, dans la forme de sa tête et la mèche de cheveux blancs, mais Vittorio ne parvenait pas à mettre un nom sur son visage.

La porte d'entrée fut ouverte par une domestique qui s'immobilisa sur

le seuil, surprise à la vue du grand homme en noir et de son arme. La rage au cœur, Vittorio suivit la scène en se répétant que Rome paierait pour cette infamie. L'homme en noir écarta la domestique, poussa le battant d'un coup d'épaule et entra, suivi par les huit membres de son unité, l'arme pointée devant eux.

Rome paierait très cher !

Des cris retentirent à l'intérieur de la maison. Vittorio reconnut un rugissement de colère poussé par son père et entendit les protestations véhémentes de ses frères.

Il y eut ensuite un violent fracas de verre brisé et de bois défoncé. Vittorio plongea la main dans sa poche pour saisir le pistolet, une main puissante se referma sur son poignet.

C'était Barzini. Sans relâcher son étreinte, le vieux palefrenier continua de regarder en contrebas, par-dessus son épaule.

— Ils sont trop bien armés, dit-il simplement. Si vous faites usage de votre pistolet, cela ne règlera rien.

Un bruit retentit, plus proche d'eux. Le battant gauche de la lourde porte de chêne fut tiré avec violence, et une file de silhouettes commença à sortir. D'abord les enfants, la mine égarée, certains pleurant à chaudes larmes. Puis les femmes, les sœurs de Vittorio et les épouses de ses frères. Ensuite vint sa mère, la tête haute, son dernier enfant dans les bras. Son père et ses frères fermaient la marche, poussés sans ménagement par les individus en noir qui leur enfonçaient dans les reins le canon de leur arme.

Ils furent rassemblés devant la maison, au milieu de l'allée circulaire. D'une voix forte qui couvrit toutes les autres, Savarone exigea de savoir qui était responsable de cet outrage.

Mais, quand l'outrage commença réellement, Vittorio Fontini-Cristi crut que son cerveau explosait. Assourdi par un bruit de tonnerre, aveuglé par des éclairs, il projeta son corps vers l'avant, rassemblant toutes ses forces pour dégager sa main de l'étreinte de Barzini, s'efforçant désespérément de libérer son cou et sa mâchoire inférieure immobilisés par le palefrenier.

Les hommes en noir avaient ouvert le feu. Tandis que les femmes se jetaient sur les enfants pour les protéger, ses frères s'avançaient en titubant vers les armes automatiques qui trouaient la nuit de leurs traits de feu et de mort. Les hurlements de terreur et de douleur s'amplifiaient à la lumière aveuglante des projecteurs du toit. Au milieu de nuages de fumée, des corps demeuraient immobiles, comme

suspendus, les vêtements trempés de sang. Des enfants étaient coupés en deux par les rafales, les balles déchiquetant les visages, projetant alentour des fragments de chair, d'os et d'intestins. Un petit corps fut pulvérisé dans les bras de sa mère. Mais Vittorio Fontini-Cristi était incapable de se libérer pour aller rejoindre les siens.

Il sentit un poids énorme l'écraser, une main se refermer sur sa bouche, une main qui l'étouffait et empêchait le moindre son de franchir ses lèvres.

Au milieu de la cacophonie de hurlements et de détonations, il perçut soudain des mots lancés d'une voix retentissante, que le bruit saccadé des rafales d'armes automatiques ne parvenait à étouffer.

C'était la voix de son père. Son père s'adressait à lui au moment de basculer dans l'abîme de la mort.

— *Champoluc... Zurich, c'est Champoluc... Zurich, c'est la rivière... Champoluuuc...*

Vittorio planta les dents dans les doigts qui s'étaient glissés dans sa bouche et lui tordaient la mâchoire. L'espace d'un instant, il parvint à dégager sa main, celle qui tenait l'arme, et leva le pistolet pour faire feu.

Il ne put achever son geste. Le poids écrasant recommença à peser sur lui, la torsion de son poignet l'obligea à laisser tomber l'arme. La main énorme qui avait lâché sa mâchoire lui enfonceait maintenant la tête dans le sol froid. Il sentait le sang emplir sa bouche et couler sur ses lèvres avant de se mêler à la terre.

Vittorio perçut une dernière fois le hurlement affreux lancé au seuil de la mort.

— *Champoluc !*

Puis tout devint noir.

30 décembre 1939

Champoluc... Zurich, c'est Champoluc... Zurich, c'est la rivière...

Ces mots, cris d'un agonisant, résonnaient dans l'esprit de Vittorio. Il revoyait l'éclatante lumière blanche, la fumée accompagnant les détonations, les tramées de sang. Les hurlements de terreur éclataient encore dans ses oreilles, il était sous le choc du spectacle des corps déchiquetés, de la souffrance sans nom, de ces morts atroces.

Il n'avait rien perdu de toute la scène. Il avait vu l'exécution de ces hommes dans la force de l'âge, de ces enfants tremblants de peur, de ces épouses et de ces mères. Tous les siens !

Vittorio secoua la tête et enfouit son visage baigné de pleurs dans l'étoffe rêche d'un drap grossier. Ce n'était plus la terre dure et froide qu'il sentait sur sa peau, mais du tissu : on l'avait transporté dans un lit. Son dernier souvenir était celui d'une main pesant sur lui avec une force prodigieuse, enfonçant son visage dans le sol dur du talus. Totalement immobilisé malgré ses efforts, les paupières closes, les lèvres couvertes d'un mélange de sang chaud et de terre froide.

Seule son ouïe lui avait permis de suivre le martyre des siens jusqu'au bout.

— *Champoluc !*

Comment avaient-ils pu faire cela ?

Les Fontini-Cristi avaient été massacrés à la lumière des projecteurs de Campo di Fiori. Tous les Fontini-Cristi, à l'exception d'un seul. Mais la

vengeance du survivant serait terrible. Le dernier des Fontini-Cristi détacherait chacune des couches de la peau du visage du *Duce*. Il garderait les yeux pour la fin ; la lame s'y enfoncerait lentement...

— Vittorio... Vittorio !

Il entendit son nom, sans vraiment l'entendre. Ce n'était qu'un murmure, un murmure pressant, qui se fondait dans les images du cauchemar.

— Vittorio.

Encore ce poids sur ses bras, dans l'obscurité. Le murmure venait d'en haut. Il distingua le visage de Guido Barzini à quelques centimètres du sien ; une lumière diffuse se reflétait dans les yeux éplorés du palefrenier.

— Barzini ? fit-il, incapable d'articuler autre chose.

— Pardonnez-moi... Je n'avais pas le choix, je ne pouvais pas faire autrement. Vous auriez été massacré avec tous les autres.

— Oui, je sais. Exécuté... Mais pourquoi ? *Pourquoi* ?

— Les Allemands. Nous n'en savons pas plus pour l'instant. Les Allemands ont voulu la mort des Fontini-Cristi, ils veulent aussi la vôtre. Tous les ports et les aérodromes sont surveillés, il y a des barrages sur toutes les routes du nord de l'Italie.

— Rome les a laissés faire, fit Vittorio, qui avait encore un goût de sang dans la bouche et la mâchoire douloureuse.

— Rome courbe la tête, dit doucement Barzini. Il est difficile de faire parler les gens.

— Que disent-ils ?

— Ce que les Allemands leur demandent de dire. Que les Fontini-Cristi étaient des traîtres, qu'ils ont été massacrés par leurs amis. On raconte aussi que votre famille soutenait les Français, leur faisait parvenir des armes et de l'argent.

— Ridicule !

— Le ridicule est partout à Rome. Avec la lâcheté. On a retrouvé l'informateur ; il est pendu par les pieds, nu, sur la place del Duomo, le corps criblé de balles, la langue clouée sur la tête. Un *partigiano* a placé sous le corps une pancarte qui dit : « Cette ordure a trahi sa patrie ; son sang coule des stigmates des Fontini-Cristi. »

Vittorio tourna la tête. Les images demeuraient gravées dans son esprit : la fumée blanche dans la lumière blanche, les corps comme suspendus, pétrifiés dans la mort, criblés d'une multitude de taches d'un rouge ardent, les enfants déchiquetés par les balles.

— Champoluc..., souffla Vittorio Fontini-Cristi.

— Pardon, *signore* ?

— C'est ce que mon père a dit. Juste avant de mourir, il a crié le nom de Champoluc. Il s'est passé quelque chose à Champoluc.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas. Champoluc est un village des Alpes, au cœur du val d'Aoste. « Zurich, c'est Champoluc ; Zurich, c'est la rivière. » Voilà ce qu'il a dit. Voilà ce qu'il a crié à l'instant de sa mort. Mais il n'y a pas de rivière à Champoluc.

— Je ne peux pas vous aider, soupira Barzini en se redressant, l'anxiété perceptible dans son regard perplexe. Nous n'avons pas beaucoup de temps pour réfléchir, ajouta-t-il en frottant gauchement ses grosses mains.

Vittorio leva les yeux vers le palefrenier assis sur le bord du lit grossier. Dans cette pièce aux murs en rondins, il y avait sur sa gauche, à quatre ou cinq mètres, une porte entrouverte, mais pas de fenêtres. Il voyait plusieurs autres lits, mais ne savait pas exactement combien. C'était une cabane où logeaient des ouvriers agricoles.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Sur l'autre rive du lac Majeur, au sud de Baveno. Dans une ferme où l'on élève des chèvres.

— Comment sommes-nous arrivés ici ?

— Un voyage incroyable. Les partisans nous ont aidés à fuir. Ils sont venus nous prendre en voiture sur la route, à l'ouest de Campo di Fiori. Le *partigiano* de Rome connaît les drogues ; il vous a fait une piqûre.

— Vous m'avez porté du talus jusqu'à la route ?

— Oui.

— Cela fait au moins un kilomètre et demi !

— C'est possible, fit Barzini en se levant. Vous êtes grand, mais pas très lourd.

— Vous m'avez sauvé la vie, poursuivit Vittorio en se redressant, le dos contre le mur, les mains à plat sur la couverture rêche.

— Ce n'est pas dans la mort que l'on peut satisfaire son désir de vengeance.

— Je comprends.

— Nous avons chacun un voyage à faire. Vous allez quitter l'Italie, moi, je retourne à Campo di Fiori.

— Vous retournez là-bas ?

— C'est là que je serai le plus utile. Que je ferai le plus de mal.

Fontini-Cristi considéra longuement le vieux palefrenier. Comme il fallait peu de temps pour que l'inconcevable devienne réalité ! Peu de temps pour que les hommes réagissent sauvagement à la sauvagerie ! Et cette réaction était une nécessité. Mais le temps pressait. Barzini avait raison : la réflexion viendrait plus tard.

— Quel moyen employer pour quitter le pays ? Vous m'avez dit que des barrages avaient été établis dans tout le nord de l'Italie.

— Sur les voies de communication les plus utilisées. La chasse à l'homme est organisée par les autorités italiennes sous la direction des Allemands. Mais il existe d'autres moyens. On m'a assuré que les Anglais sont disposés à vous aider.

— Les Anglais ?

— C'est ce que l'on m'a dit. Ils ont été toute la nuit en contact radio avec les *partigiani*.

— Les Anglais ? J'aimerais comprendre pourquoi.

C'était un vieux camion de fermier, avec de mauvais freins, un embrayage moribond, des pneus lisses, mais robuste et adapté aux routes de campagne. Bien plus lent que les motocyclettes et les voitures officielles, c'était le véhicule idéal pour se déplacer dans cette région d'élevage ; un camion comme tant d'autres, transportant quelques têtes de bétail ballottées sur le plateau découvert, entouré d'un châssis à claire-voie.

Comme le conducteur, Vittorio portait des vêtements boueux, tachés de sueur, d'un ouvrier agricole. On lui avait fourni une vieille carte d'identité écornée, établie au nom d'Aldo Ravena, ex-*soldato semplice* de l'armée italienne. Un homme censé avoir reçu une éducation sommaire qui, s'il était interrogé par la police, devrait répondre avec

simplicité et brusquerie, voire une pointe d'hostilité.

Après avoir roulé depuis le lever du jour en direction du sud-ouest, ils traversèrent Turin ; à la sortie de la ville, ils prirent la route d'Alba, au sud-est. Si tout se passait bien, ils atteindraient leur destination à la tombée de la nuit.

Dans un bar d'Alba, sur la place San Giorno, ils devaient prendre contact avec les Anglais, deux agents du MI-6, dont la mission consisterait à accompagner Fontini-Cristi jusqu'à la côte en évitant les patrouilles qui surveillaient le littoral, de Gênes à San Remo. Personnel italien, efficacité germanique, avait-on dit à Vittorio.

Cette partie du rivage du golfe de Gênes était considérée comme la plus propice aux infiltrations. Elle constituait depuis des années l'une des principales voies d'accès des contrebandiers corses. En fait, les membres de l'*Unio Corso* affirmaient être chez eux sur ces plages et cette côte rocheuse qu'ils avaient baptisées le ventre mou de l'Europe et dont ils connaissaient chaque centimètre carré.

Les Anglais trouvaient cela bien utile : ils employaient les Corses qui proposaient leurs services au plus offrant. L'*Unio Corso* aiderait les envoyés de Londres à amener Fontini-Cristi jusqu'à la côte, en évitant les patrouilles. Un rendez-vous avait été fixé au large de l'île, au nord de Rogliano, où un sous-marin de la Royal Navy devait faire surface et prendre le fugitif à son bord.

Tels étaient les renseignements communiqués à Vittorio par ceux qu'il qualifiait d'illuminés jouant à des jeux puérils et pour qui il n'avait eu que mépris. Il devait la vie à ces êtres débraillés, au regard farouche, qui avaient conclu une alliance contre nature avec des hommes comme son père. Ils étaient en train de lui sauver la vie. Des paysans efflanqués, des brutes, en liaison directe avec les Anglais..., si loin et si près à la fois. Les Anglais qui étaient à Alba.

Comment était-ce possible ? Pourquoi ? Que pouvaient bien manigancer les Anglais ? Quel objectif poursuivaient-ils ? Et ces hommes sur qui, toute sa vie, il avait à peine jeté les yeux, à qui il avait tout juste adressé la parole, et seulement pour leur donner des ordres, que cherchaient-ils ? Et pourquoi ? Il n'était pas des leurs ; même s'ils ne le considéraient pas comme un ennemi, il n'était pas leur ami.

Telles étaient les questions qui effrayaient Vittorio Fontini-Cristi. À peine sorti d'un cauchemar de lumière aveuglante et de sang, il se sentait incapable de songer à sa survie et même de se demander s'il souhaitait vivre.

Ils n'étaient plus qu'à une douzaine de kilomètres d'Alba, sur un chemin vicinal sinueux, parallèle à la route principale reliant Turin à la côte. Le partisan qui conduisait avait les yeux rougis par les longues heures passées au volant du camion sous un soleil éclatant. Les ombres s'allongeaient à l'approche du soir et sa vue commençait à lui jouer des tours ; son dos le faisait souffrir. Hormis quelques arrêts pour prendre de l'essence, il n'avait pas bougé de son siège. Il importait avant tout de ne pas perdre de temps.

— Laissez-moi conduire un peu, proposa Vittorio.

— Nous sommes presque à Alba, *signore*. Vous ne connaissez pas cette route, moi, si. Nous allons arriver par l'est, par la route de Canelli. Il y aura peut-être des soldats à l'entrée de la ville. Vous n'avez pas oublié ce que vous devez dire ?

— Le moins possible, si j'ai bien compris.

Le camion s'engagea sur la via Canelli, où la circulation était fluide, et conserva ses distances avec les autres véhicules. Comme le conducteur l'avait pressenti, deux soldats étaient postés à l'entrée de l'agglomération.

Ils firent signe au camion de s'arrêter. Le véhicule s'immobilisa sur l'accotement sablonneux ; un sergent s'avança vers la portière du conducteur tandis que le soldat qui l'accompagnait attendait placidement du côté de Fontini-Cristi.

— D'où venez-vous ? demanda le gradé.

— D'une ferme, au sud de Baveno, répondit le partisan.

— Vous avez fait une longue route pour transporter bien peu d'animaux. J'ai compté cinq chèvres.

— Ce sont des reproducteurs et des laitières. Ils valent plus cher qu'on ne l'imagine. Dix mille liras pour les boucs, huit mille pour les chèvres.

— Je me demande si *vous* valez ça, *paisan*, répliqua le sergent, le visage dur, en haussant les sourcils. Vos papiers !

Le partisan fouilla dans sa poche revolver et en sortit un portefeuille défraîchi. Il prit une carte d'identité qu'il tendit au sous-officier.

— D'après ce document, vous venez de Varallo.

— Je suis originaire de Varallo, mais je travaille à Baveno.

— Au *sud* de Baveno ! rectifia le gradé avec froideur. Et vous, ajouta-t-il, s'adressant à Vittorio. Vos papiers !

Fontini-Cristi glissa la main à l'intérieur de sa veste, effleurant au passage la crosse de son pistolet, et sortit sa carte. Il la tendit au conducteur qui la fit passer au sous-officier.

— Vous avez servi en Afrique ?

— Oui, sergent, répondit simplement Vittorio.

— Quel corps ?

Fontini-Cristi garda le silence ; il n'avait pas de réponse. Il fouillait désespérément dans sa mémoire pour retrouver le nom d'une unité ou un numéro.

— Le Septième, dit-il enfin.

— Je vois, fit le sergent en rendant sa carte à Vittorio, qui soupira.

Mais son soulagement fut de courte durée. Le gradé saisit brusquement la poignée de la portière qu'il ouvrit violemment.

— Descendez ! Tous les deux !

— Quoi... Mais pourquoi ? protesta le partisan d'une voix geignarde. Nous devons livrer les bêtes avant la tomber de la nuit ! Il ne nous reste plus beaucoup de temps !

— Descendez !

Le sergent avait sorti son revolver d'ordonnance de l'étui de cuir noir et braquait l'arme sur eux. Il aboya des ordres à son subordonné par-dessus le capot.

— Fais descendre le tien ! Au moindre geste, tu tires !

Vittorio tourna la tête vers le conducteur. Il comprit à l'expression du regard du partisan qu'il devait faire ce qu'on lui demandait. Mais il lut aussi dans les yeux de son compagnon qu'il fallait demeurer vigilant, être prêt à passer à l'action.

Quand ils furent descendus du camion garé sur le bas-côté, le sergent leur ordonna de le suivre au poste de garde qui se trouvait près d'un poteau télégraphique. Un fil téléphonique pendant d'une boîte de dérivation était relié au toit de la petite construction dont la porte étroite était restée ouverte.

À l'heure du crépuscule, la circulation était devenue un peu plus dense sur la via Canelli ; c'est du moins ce qu'il sembla à Vittorio. Les véhicules, en majorité des voitures particulières, avec, de loin en loin, un camion du genre de celui qu'ils utilisaient, ralentissaient à la vue

de deux militaires, l'arme au poing, conduisant deux civils vers le poste de garde. Puis ils appuyaient sur le champignon, pressés de s'éloigner.

— Vous n'avez pas le droit de nous retenir ! s'écria le partisan. Nous n'avons rien fait d'illégal ! Ce n'est pas un crime de travailler !

— Mais c'est un crime de donner de faux renseignements, *paisan*.

— Nous n'avons pas donné de faux renseignements ! Nous sommes des ouvriers agricoles de Baveno ! C'est la vérité, la Vierge m'est témoin !

— Prenez garde à vos paroles, répliqua le sergent d'un ton sarcastique. Nous pourrions ajouter le blasphème aux charges qui pèsent sur vous.

Vu de près, le poste de garde était plus petit qu'ils ne l'avaient imaginé du bord de la route. Il ne faisait guère plus d'un mètre cinquante de profondeur, à peine deux de largeur. Ils avaient du mal à tenir à quatre à l'intérieur. La lueur brillant dans les yeux du partisan indiqua à Vittorio que l'exiguïté du lieu était à leur avantage.

— Fouille-les, ordonna le sergent à son subordonné.

Tandis que le deuxième classe posait son fusil au sol, le canon contre la cloison, le partisan eut une réaction étrange : il croisa les bras sur sa poitrine, les mains plaquées sur sa veste, comme pour se protéger. Et pourtant il n'était pas armé ; il l'avait affirmé à Fontini-Cristi.

— Vous allez nous dévaliser ! s'écria-t-il d'une voix trop forte qui résonna dans la cahute de bois. Les soldats sont des voleurs !

— Nous n'en voulons pas à ton argent, *paisan*. Il y a des véhicules plus luxueux qui passent sur cette route. Écarte les mains de cette veste.

— Même à Rome, la police n'agit pas sans donner de raisons ! Le *Duce* en personne a déclaré que les ouvriers ne devaient pas être traités de cette manière ! Je défile avec la milice fasciste et mon passager a servi en Afrique !

Où veut-il en venir ? se demanda Vittorio. Pourquoi agit-il de la sorte ? Il ne peut que provoquer la colère des soldats.

— Tu abuses de ma patience, péquenot ! Nous cherchons un homme venant du lac Majeur. La consigne a été donnée à tous les postes. Nous vous avons arrêtés parce que votre camion est immatriculé dans le district du lac Majeur... Tends les bras !

— Baveno ! Pas le lac Majeur ! Nous venons de Baveno ! Pourquoi dites-vous que nous avons menti ?

— Aucun soldat ayant servi en Afrique, répondit le sergent en se tournant vers Vittorio, n'avoue avoir appartenu au Septième corps. Il se déshonorerait.

Le partisan laissa à peine le temps au gradé d'achever sa phrase.

— Maintenant, *signore* ! hurla-t-il. Occupez-vous de l'autre !

Il abattit le tranchant de sa main sur le poignet qui tenait le revolver pointé sur son estomac. La rapidité du geste et le bruit fracassant de sa voix dans l'espace resserré donnèrent l'impression d'une explosion. Vittorio ne se donna pas le temps de regarder ; il se prit seulement à espérer que son compagnon savait ce qu'il faisait. Le soldat s'était jeté sur son arme, la main gauche refermée sur le canon, la droite plongeant vers la crosse du fusil. Fontini-Cristi se rua sur lui et le projeta de toutes ses forces contre la paroi de la cahute ; saisissant des deux mains la tête du soldat, il la fracassa contre le bois. Le képi tomba ; du sang apparut à la naissance des cheveux et commença aussitôt à couler sur le front de l'homme qui s'affaissa lentement.

Vittorio se retourna. Le sergent était acculé dans l'angle de la cahute ; à califourchon sur lui, le partisan lui martelait le visage avec le revolver d'ordonnance. La figure du gradé et sa peau éclatée offraient le spectacle écœurant d'une masse de chair sanguinolente.

— Vite ! s'écria le partisan dès que le corps du sous-officier fut inerte. Amenez le camion devant le poste de garde ! Juste devant, entre la route et la baraque... Laissez tourner le moteur !

— Très bien, acquiesça Fontini-Cristi, secoué par la violence des trente dernières secondes et la brutalité de la scène.

— Ce n'est pas tout, *signore*, reprit le partisan au moment où Vittorio franchissait la porte.

— Oui ?

— J'ai besoin de votre arme. Ces revolvers de l'armée font un boucan de tous les diables.

Fontini-Cristi eut un instant d'hésitation avant de tendre le pistolet à son compagnon qui s'avança vers le téléphone mural et commença à arracher les fils.

Vittorio bondit au volant du camion et l'amena devant la baraque. Les roues gauches mordaient sur la chaussée goudronnée, le bas-côté n'étant pas assez large. Il espérait que les feux arrière seraient assez puissants pour que les conducteurs, qui arrivaient de plus en plus nombreux, aient le temps de voir l'obstacle et de l'éviter.

Le partisan sortit du poste de garde et s'adressa à Vittorio par la vitre de la portière.

— Accélérez, *signore*. Faites tourner le moteur aussi vite et aussi fort que vous pourrez.

Fontini-Cristi écrasa la pédale de l'accélérateur tandis que son compagnon, le pistolet serré dans la main droite, s'engouffrait dans la cahute.

Deux coups de feu claquèrent sèchement. Deux détonations assourdies dans l'espace clos de la baraque, mais qui retentirent comme des déflagrations au milieu du vacarme de la circulation et du rugissement du moteur lancé à plein régime. Vittorio demeura pétrifié au volant, partagé entre la surprise, la peur et quelque chose qui ressemblait, inexplicablement, à du chagrin. Décidément, il ne pouvait se faire au monde de violence dans lequel il venait d'entrer.

Le partisan sortit du poste de garde et en referma soigneusement la petite porte. Il bondit dans le camion, claqua la portière et fit signe à Vittorio de démarrer. Fontini-Cristi attendit de pouvoir se glisser dans le flot de véhicules, et le vieux camion se mit en branle en cahotant.

— Nous cacherons le camion dans un garage de la via Monte où il sera repeint et où l'on changera les plaques. Ce n'est qu'à un kilomètre de la place San Giorno ; nous irons à pied. Je vous indiquerai quand il faudra tourner, ajouta-t-il, tendant le pistolet à Fontini-Cristi.

— Merci, fit Vittorio, l'air gêné, en fourrant l'arme dans la poche de sa veste. Vous les avez tués ?

— Bien sûr, répondit simplement le partisan.

— Je suppose que c'était nécessaire.

— Évidemment. Vous allez partir en Angleterre, *signore* ; moi, je reste en Italie. Ils auraient pu me reconnaître.

— Je comprends, fit Vittorio d'une voix hésitante.

— Sauf votre respect, *signore*, je ne crois pas que vous compreniez. Pour vous, les gens de Campo di Fiori, tout cela est nouveau. Pas pour nous. Nous sommes en guerre depuis vingt ans ; pour moi, cela en fait dix.

— En guerre ?

— Oui. À votre avis, qui entraîne vos *partigiani* ?

— Je ne comprends pas.

— Je suis communiste, *signore*. Ce sont les communistes qui apprennent à se battre aux puissants Fontini-Cristi, les grands capitalistes.

Vittorio, qui tenait fermement le volant du camion roulant à vive allure, fut surpris, mais il resta étrangement indifférent aux paroles de son compagnon.

— Je ne le savais pas, fit-il.

— Curieux, n'est-ce pas ? poursuivit le partisan. Personne ne s'est posé la question.

30 décembre 1939
Alba, Italie

Dans le café bondé et bruyant, toutes les tables étaient occupées. Vittorio suivit son compagnon, qui se fraya un chemin jusqu'au comptoir, dans la cohue des clients qui parlaient avec les mains et s'écartaient à contrecœur. Ils commandèrent chacun un café et une bière.

— Par ici, fit le partisan, indiquant une table d'angle à laquelle étaient assis trois ouvriers dont les vêtements négligés et le menton mal rasé témoignaient de leur condition. Il ne restait qu'une seule chaise libre.

— Comment savez-vous que ce sont eux ? Je croyais que nous devions rencontrer deux hommes, pas trois. Des Anglais. Et puis il ne reste qu'une chaise à leur table.

— Regardez celui de droite, le costaud. Le signe de reconnaissance est sur ses chaussures. Elles ont des taches de peinture orange, bien visibles. C'est un Corse ; les deux autres sont Anglais. Allez les voir et dites simplement : « Le voyage s'est passé sans incident. » L'homme aux chaussures tachées se lèvera et vous prendrez sa place.

— Et vous ?

— Je vous rejoindrai un peu plus tard. Il faut que je parle au *Corso*.

Vittorio fit ce que son compagnon lui avait dit, L'homme aux chaussures tachées se leva, avec un soupir résigné, Fontini-Cristi s'assit à sa place. L'Anglais qui se trouvait en face de lui prit la parole dans

un italien grammaticalement correct, mais hésitant. Il avait appris la langue, mais il ne maîtrisait pas les tournures idiomatiques.

— Nos regrets les plus sincères, commença-t-il. C'est absolument affreux. Nous allons vous faire sortir d'ici.

— Merci, fit Vittorio. Nous pouvons passer à l'anglais, si vous préférez. Je parle couramment votre langue.

— Parfait, approuva l'autre Britannique. Nous n'en étions pas sûrs, car nous n'avons eu que très peu de temps pour nous renseigner sur vous. Nous avons pris l'avion ce matin, à Lakenheath, et les Corses nous attendaient à Pietra Ligure.

— Tout s'est passé si vite, dit Vittorio. Je ne me suis pas encore remis du choc.

— Je ne vois pas comment vous auriez eu le temps de vous en remettre, fit le premier Anglais. Mais nous ne sommes pas encore tirés d'affaire. Vous allez reprendre le dessus. Nos instructions sont de vous ramener coûte que coûte à Londres ; il est hors de question de rentrer sans vous.

Le regard de Vittorio se posa alternativement sur les deux hommes.

— Puis-je vous demander pourquoi ? Comprenez bien que je vous suis profondément reconnaissant de ce que vous faites, mais l'intérêt que vous me portez me semble tout à fait inexplicable. Ce n'est pas par modestie que je dis cela, mais je ne suis pas naïf. Pourquoi suis-je si important pour vos compatriotes ?

— Nous n'en savons fichtre rien, répondit le second agent. Ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a eu une agitation monstre la nuit dernière. Toute la nuit. Nous sommes restés au ministère de l'Air de minuit à 4 heures du matin. Dans toutes les salles de transmissions, les radios étaient pris de folie. Nous travaillons avec les Corses, vous savez.

— Oui, c'est ce que l'on m'a dit.

Le partisan se dirigea vers leur table en jouant des coudes dans la foule. Il tira la chaise libre et s'assit, un verre de bière à la main. La conversation se poursuivit en italien.

— Nous avons eu un problème sur la route de Canelli, dit le partisan. Un contrôle. Il a fallu éliminer deux gardes.

— Quel est le temps de réaction ? demanda l'agent assis à la droite de Fontini-Cristi, un homme maigre, plus impatient, semblait-il, que son

collègue. De combien de temps estime-t-il que nous disposons avant que l'alerte ne soit donnée, expliqua-t-il en voyant une expression perplexe se peindre sur le visage de Vittorio.

— Minuit, répondit le partisan, à la relève de la garde. Ici, personne ne s'inquiète quand on ne répond pas au téléphone. Le matériel tombe toujours en panne.

— Bien joué, déclara l'autre agent.

Il avait un visage plus rond que son compatriote et parlait lentement, comme s'il choisissait constamment ses mots.

— Je présume que vous êtes un bolchevik, ajouta-t-il.

— En effet, répondit le partisan, d'une voix où perçait l'hostilité.

— Non, je vous en prie ! reprit précipitamment l'Anglais. J'aime bien travailler avec les communistes. Vous êtes des gens méticuleux.

— J'apprécie la politesse du MI-6.

— À propos, glissa l'autre agent, mon nom de code est Pomme. Lui, c'est Poire.

— Nous savons qui vous êtes, déclara Poire en regardant Fontini-Cristi.

— Mon nom à moi n'a pas d'importance, ajouta le partisan avec un petit rire. Je ne pars pas avec vous.

— Si nous parlions de cela ? demanda Pomme avec une anxiété contenue mais perceptible. De notre départ. J'ajoute que Londres souhaite établir des communications plus régulières.

Les trois hommes se lancèrent dans une discussion professionnelle que Vittorio trouva ahurissante. Ils parlèrent d'itinéraires, de codes et de fréquences radio comme s'il s'agissait de cotation de titres en Bourse. Ils évoquèrent la nécessité de *supprimer*, d'*éliminer* différentes personnes occupant des postes déterminés... Pas des hommes, pas des êtres humains, non, des *facteurs* dont il convenait de se débarrasser.

Quel genre d'hommes étaient-ils donc, ces trois-là ? « Pomme », « Poire » et le communiste anonyme, porteur de faux papiers ? Des êtres capables de tuer sans colère ni remords.

Il revit la scène du massacre de Campo di Fiori. Les flots de lumière des projecteurs, les rafales d'armes automatiques et la mort. Maintenant, il se sentait, lui aussi, capable de tuer. Haineusement, sauvagement. Mais il lui était impossible de parler de la mort comme

le faisaient les trois hommes.

— ... à bord d'un chalutier connu des gardes-côtes. Vous avez compris ?

C'est à Vittorio que Pomme s'adressait, mais il n'avait pas écouté.

— Excusez-moi, dit-il. J'avais l'esprit ailleurs.

— Nous avons encore beaucoup de chemin à faire, déclara l'autre agent. Quatre-vingts kilomètres jusqu'à la côte, puis un minimum de trois heures en mer. Il peut se passer bien des choses.

— Je vais essayer d'être plus attentif.

— Essayer ne suffit pas ! lança Pomme, s'efforçant de contenir son irritation. Je ne sais pas ce que vous avez fait au Foreign Office, mais sachez que vous êtes pour lui une priorité absolue. Nous nous ferons taper sur les doigts si nous ne vous ramenons pas ! Alors, ouvrez vos oreilles ! Les Corses nous conduiront jusqu'à la côte. Il y aura quatre changements de véhicules...

— Attendez ! s'écria le partisan en se penchant pour saisir le bras de l'Anglais. L'homme qui était avec vous, celui qui avait des taches de peinture sur les chaussures, où l'avez-vous rencontré ? Répondez vite !

— Ici, à Alba... Il y a une vingtaine de minutes.

— Qui a pris contact le premier ?

Les deux Anglais échangèrent un regard rapide et l'inquiétude se lut aussitôt dans leurs yeux.

— C'est lui, répondit Pomme.

— Sortez d'ici ! Tout de suite ! Passez par la cuisine !

— Quoi ? s'écria Poire en se retournant vers le comptoir.

— Il va sortir, expliqua le partisan, alors qu'il devait m'attendre.

Le costaud se dirigeait vers la porte, aussi discrètement que possible, avec la nonchalance d'un consommateur se rendant aux toilettes.

— Quelle est votre idée ? demanda Pomme.

— Mon idée, c'est qu'un certain nombre d'hommes se promènent dans cette ville avec de la peinture sur leurs chaussures. Ils guettent les étrangers qui regardent les chaussures des passants. Le signe de reconnaissance a été découvert, poursuit le communiste en se levant. Ce sont des choses qui arrivent. Les Corses devront le changer. Allez-y

maintenant !

Les deux agents britanniques se levèrent sans montrer la moindre précipitation. Vittorio les imita, mais, avant de s'éloigner, il tendit la main et la posa sur le bras du partisan. Le communiste fut surpris ; les yeux fixés sur le dos du Corse, il s'apprêtait à s'enfoncer dans la foule.

— Je tiens à vous remercier, dit Vittorio.

Le partisan le regarda au fond des yeux, l'espace d'un instant.

— Vous perdez du temps, fit-il.

Les deux Anglais savaient exactement où était la cuisine et où se trouvait la sortie. La porte donnait dans une ruelle crasseuse où des poubelles débordant d'ordures étaient alignées le long des murs de stuc. Pauvrement éclairée, jonchée de détritits, la ruelle reliant la place San Giorno à la rue perpendiculaire n'était guère fréquentée.

— Par ici ! lança Pomme, en tournant à gauche, dans la direction opposée à celle de la place. Dépêchez-vous !

Les trois hommes gagnèrent le bout de la ruelle en courant et débouchèrent dans une rue où les piétons et les commerçants étaient assez nombreux pour donner une impression de sécurité. Les deux agents britanniques suivirent le trottoir d'une démarche nonchalante ; Vittorio régla son pas sur le leur, remarquant qu'ils s'étaient placés de manière à l'encadrer.

— Je ne suis pas sûr que le coco ait vu juste, déclara Poire. Notre Corse avait peut-être simplement repéré un ami dans la foule. Je le trouvais tout à fait convaincant.

— Les Corses ont leur propre langue, glissa Vittorio.

Il faillit heurter un passant et s'excusa.

— Il n'a pas pu le savoir en discutant avec lui ?

— Ne faites pas ça ! lança Pomme d'un ton mordant.

— Pardon ?

— Ne faites pas tant de politesses, ce n'est pas en accord avec vos habits... Pour répondre à votre question, les Corses utilisent un peu partout des contacts locaux. Comme tout le monde. Ce sont des sous-fifres, de simples messagers.

— Je vois, fit Fontini-Cristi, en fixant attentivement l'homme qui se faisait appeler Pomme.

Celui-ci marchait d'une allure détachée, mais ses yeux allaient et venaient en tous sens dans la rue mal éclairée. Vittorio tourna la tête pour regarder l'autre Anglais, qui se comportait comme son compatriote. Il scrutait le visage des passants, observait les véhicules, examinait, sur les deux trottoirs, les renforcements des portes des bâtiments.

— Où allons-nous ? demanda Fontini-Cristi.

— Nous resterons à une centaine de mètres de l'endroit où notre Corse nous a donné rendez-vous, répondit Pomme.

— Je croyais que vous le soupçonniez.

— Ils ne nous verront pas, car ils ne savent pas qui ils doivent chercher, expliqua Poire. Le coco rattrapera le Corse sur la place. Si tout va bien, ils arriveront ensemble. Sinon, si votre ami est compétent, il sera seul.

Le quartier commerçant se prolongeait jusqu'à l'accès sud de la place San Giorgio. L'entrée était marquée par une fontaine dont le bassin circulaire était rempli de papiers gras et de bouteilles. Assis sur la margelle, plusieurs couples trempaient les mains dans l'eau sale ; des enfants braillards couraient sur les pavés, sous le regard de leurs parents.

— La prochaine rue est la via Ligata, expliqua Pomme, allumant une cigarette d'une main et indiquant de l'autre l'esplanade qu'ils distinguaient à travers la gerbe d'eau de la fontaine. Elle mène à la route du littoral. À deux cents mètres se trouve une ruelle où, d'après le Corse, un taxi nous attend.

— La ruelle en question serait-elle par hasard un cul-de-sac ?

Poire avait posé la question avec une pointe de dédain, du ton de celui qui n'attend pas vraiment une réponse.

— Quelle coïncidence ! lança son compatriote. C'est précisément ce que j'étais en train de me demander. Nous pouvons nous en assurer. Vous allez rester avec mon collègue, poursuivit-il, s'adressant à Vittorio, et faire *exactement* ce qu'il vous dira.

L'Anglais jeta son allumette, tira longuement sur sa cigarette et se dirigea rapidement vers la fontaine. À quelques mètres du bassin, il ralentit le pas et, d'un coup, à la stupéfaction de Vittorio, disparut en se fondant dans la foule.

— Il le fait vraiment très bien, n'est-ce pas ? fit Poire.

— Je ne sais pas où il est passé. Je ne le vois plus.

— Normal, fit l'Anglais avec un haussement d'épaules. Venez, ajouta-t-il. Marchons côte à côte en discutant. Et en gesticulant ; vous, les Italiens, vous donnez l'impression de toujours parler avec les mains.

Vittorio ne put retenir un sourire en entendant ce cliché. Mais, à mesure qu'ils avançaient dans la foule, il se mit à remarquer les mains qui s'agitaient, les bras qui battaient l'air, ponctuant des exclamations. L'Anglais connaissait les Italiens. Vittorio resta à la hauteur de son compagnon, fasciné par son esprit de décision. Il sentit soudain l'agent britannique le prendre par la manche et l'entraîner rapidement sur la gauche, vers le bassin où des places venaient de se libérer sur la margelle. Fontini-Cristi fut surpris ; il croyait que leur objectif était d'atteindre la via Ligata aussi discrètement que possible.

Puis il comprit : le regard exercé du professionnel avait vu ce qui avait échappé à celui du profane.

Vittorio était assis à droite de l'Anglais, la tête baissée. Les premiers objets sur lesquels ses yeux se fixèrent furent une paire de chaussures avachies dont le cuir éraflé était parsemé de taches de peinture orange. Une paire de chaussures immobiles au milieu des ombres mouvantes des passants. Vittorio releva la tête et demeura bouche bée. Le partisan communiste tenait le contact contre son épaule, comme on soutient un ami pris de boisson. Mais le Corse n'était pas ivre. La tête affaissée sur la poitrine, ses yeux regardaient fixement le sol. Il était mort.

Vittorio se pencha en arrière, incapable de détacher son regard de ce qu'il venait de découvrir. Dans le dos de la chemise du Corse un filet de sang s'écoulait à l'intérieur de la margelle et se mélangeait à l'eau sale du bassin, en des cercles et des traînées mobiles à la lumière intermittente des réverbères de la place.

À l'endroit de la blessure, le partisan serrait le tissu imbibé de sang qui coulait sur ses doigts et son poignet. On apercevait le manche d'un couteau.

Fontini-Cristi s'efforça de maîtriser son émotion.

— J'attendais avec impatience que vous vous arrêtiez, dit le communiste à l'Anglais.

— Nous avons failli ne pas le faire, répondit l'Anglais. Au dernier moment, j'ai remarqué qu'un couple se levait, ajouta-t-il, indiquant la margelle sur laquelle il était assis avec Vittorio. Je présume qu'ils sont des vôtres.

— Non. J'ai attendu que vous soyez aussi près que possible pour leur dire que mon ami allait vomir. C'est un piège, comme on pouvait le penser. Ils ont tendu leurs filets sans savoir ce qu'ils allaient prendre. Ils ont découvert le code... hier soir. Il y a une douzaine de *provocatori* dans le secteur, qui essaient de débusquer le maximum de suspects. Une souricière.

— Nous avertirons les Corses.

— Cela ne servira pas à grand-chose. Le code change demain.

— C'est donc au moment de prendre le taxi que le piège se referme ?

— Non, c'est un leurre supplémentaire. Ils ne prennent aucun risque. Le taxi conduit les suspects droit dans le filet. Seul le chauffeur est au courant ; c'est l'un des chefs de l'opération.

— Il doit y en avoir d'autres aux environs, fit Poire en portant la main à sa bouche d'un air pensif.

— Certainement.

— Mais qui sont-ils ?

— Il y a un moyen de le découvrir. Où est votre collègue ?

— Il a dû atteindre la via Ligata. Nous avons préféré nous séparer, au cas où vous auriez eu des difficultés.

— Allez le rejoindre ; ce n'est pas moi qui ai des difficultés.

— Oui, c'est ce que je constate...

— Sainte Vierge ! lança Vittorio entre ses dents, incapable de garder plus longtemps le silence. Vous tenez le cadavre d'un homme au beau milieu de la grand-place et vous voilà en train de jacasser comme deux pipelettes !

— Nous avons des choses à nous dire, *signore*. Taisez-vous et écoutez.

Le partisan se retourna vers l'Anglais, qui avait à peine prêté attention à cette interruption.

— Je vous donne deux minutes pour rejoindre votre compagnon, puis je laisserai le corps de notre ami glisser dans le bassin, sur le ventre, le manche du couteau visible. Il y aura un mouvement de panique. Je pousserai les premiers cris, de toutes mes forces. Cela suffira.

— Et nous ne quittons pas le taxi des yeux, ajouta Poire.

— Exactement. Quand la clameur vous parviendra, regardez s'il y a

des conciliabules et si quelqu'un part aux renseignements.

— Puis nous sautons dans le taxi et nous filons, acheva l'agent britannique avec décision. Félicitations ! J'espère sincèrement avoir de nouveau l'occasion de travailler avec vous.

L'Anglais se leva ; Vittorio l'imita dès qu'il sentit sa main sur son bras.

— Voilà une chose dont vous devrez vous souvenir, reprit le partisan à l'adresse de Vittorio, sans cesser de soutenir le grand corps inerte dans les remous de la cohue bruyante. Il est souvent bien plus sûr de choisir un endroit très animé pour avoir une conversation. Et un coup de couteau donné dans la foule attire moins l'attention. Ne l'oubliez jamais.

Vittorio considéra le communiste, incapable de déterminer si ses paroles étaient volontairement blessantes.

— Je m'en souviendrai, dit-il.

Les deux hommes gagnèrent rapidement la via Ligata. Sur le trottoir opposé, Pomme se dirigeait lentement vers la ruelle où le Corse avait dit qu'un taxi attendrait. La lumière des réverbères était plus faible que sur la place.

— Marchez plus vite, dit Poire en anglais, il est là. Allongez le pas, mais sans précipitation.

— Ne vaut-il pas mieux le rejoindre sur l'autre trottoir ? demanda Vittorio.

— Non. Une personne seule qui traverse une rue se fait moins remarquer... Arrêtez-vous.

L'Anglais prit une boîte d'allumettes dans sa poche et en gratta une. Dès qu'elle s'enflamma, il l'éteignit et la jeta sur le trottoir, comme si la flamme lui avait brûlé les doigts. Il en alluma aussitôt une seconde qu'il approcha de la cigarette fichée entre ses lèvres.

Il s'écoula moins d'une minute avant que l'autre Anglais ne les rejoigne devant le mur d'un immeuble. Poire exposa la stratégie du partisan. Les trois hommes se remirent en marche et suivirent le trottoir jusqu'à l'extrémité du pâté de maisons, face à la ruelle. De l'autre côté de la rue, à une dizaine de mètres du carrefour, un taxi stationnait à la clarté diffuse d'un réverbère.

— Nous ne nous étions pas trompés, fit Pomme, posant le pied sur une saillie du mur pour remonter sa chaussette, c'est bien un cul-de-sac.

— Les troupes de soutien ne doivent pas être loin, dit son collègue. Je

n'ai pas mis mon silencieux. Et toi ?

— Moi, si. Vas-y.

Poire s'avança dans l'entrée du bâtiment et sortit un automatique de dessous sa veste. Il plongea l'autre main dans sa poche et en retira un cylindre d'acier d'une dizaine de centimètres de long, à la surface couverte de perforations, qu'il vissa au bout du canon de son arme. Il remit le pistolet dans sa veste au moment où retentissaient les premiers cris sur la place.

Pour commencer, ce furent quelques hurlements isolés, puis le vacarme alla s'amplifiant.

— *Polizia ! A quale punto polizia ! Assassino ! Omicidio !*

Des femmes et des enfants s'éloignaient de la place à toutes jambes ; des hommes les suivirent, lançant des ordres et des explications à la cantonade. Quelqu'un cria : « *Uomo con arancia scarpe* », « un homme avec des chaussures orange ». Le partisan avait bien travaillé.

Le communiste apparut soudain, au milieu de la foule qui courait sur le trottoir. Il s'arrêta à quelques mètres de Fontini-Cristi et des deux Anglais, et se mit à hurler à pleins poumons.

— Je l'ai vu ! Je les ai vus ! J'étais à côté de lui, de l'homme qui avait de la peinture sur ses chaussures ! Ils lui ont planté un couteau dans le dos !

Une silhouette jaillit de l'ombre d'un renforcement et traversa la rue au pas de course, en direction du partisan.

— Vous, là-bas ! Approchez !

— Quoi ?

— Police ! Qu'avez-vous vu exactement ?

— La police ! Dieu soit loué ! Venez avec moi ! Il y avait deux hommes, en tricot...

Sans laisser au policier le temps de voir son visage, le partisan repartit à toute allure vers l'entrée de la place San Giorno. Après un instant d'hésitation, le policier regarda de l'autre côté de la rue. À quelques mètres du taxi, dans la pénombre, trois hommes discutaient. Le policier leur fit signe de le suivre, deux d'entre eux s'élançèrent derrière leur chef, qui prenait au pas de course la direction de la place où le partisan allait disparaître.

— Celui qui est resté près du taxi, c'est le chauffeur, fit Pomme. À

nous de jouer.

Vittorio vécut les moments qui suivirent dans une sorte de brouillard. Il suivit les deux Anglais, ils traversèrent la via Ligata pour s'engager dans la ruelle. L'homme resté près du taxi s'était assis au volant. Pomme s'avança vers la voiture, ouvrit la portière avant et, sans un mot, leva son arme. Il y eut une détonation assourdie et le chauffeur s'effondra sur le volant. L'Anglais le poussa sur le siège, vers l'autre portière, tandis que son collègue se tournait vers Vittorio.

— Montez à l'arrière ! Dépêchez-vous !

Pomme mit le contact. Le véhicule était une vieille Fiat sur laquelle avait été monté un moteur neuf et puissant. Un Lamborghini, songea Vittorio.

Le taxi démarra avec une secousse, tourna à droite et prit de la vitesse dans la via Ligata. Pomme s'adressa à son collègue par-dessus son épaule.

— Regarde dans la boîte à gants, veux-tu ? Cette vieille guimbarde doit appartenir à quelqu'un de très important. Je suis sûr qu'elle ne serait pas ridicule au Mans.

Poire se pencha sur le dossier de velours du siège avant, par-dessus le corps de l'Italien. Il ouvrit d'un coup sec la boîte à gants, trouva une liasse de papiers qu'il serra dans sa main. Au moment où il s'écartait du tableau de bord, le véhicule fit une embardée. Le conducteur avait donné un coup de volant pour dépasser deux automobiles. Le cadavre de l'Italien glissa sur le bras de Poire, qui saisit par le cou le corps inerte et le repoussa contre la portière.

Vittorio suivait la scène, les yeux écarquillés, le cœur au bord des lèvres. Derrière eux, un cadavre flottait dans le bassin d'une fontaine, un couteau entre les omoplates. Sous ses yeux, dans une voiture de police maquillée en taxi, un inconnu était affaissé sur le siège avant, une balle dans la tête. À quelques kilomètres, dans une petite cabane, au bord d'une route, deux autres hommes avaient trouvé la mort, exécutés par le communiste qui lui avait sauvé la vie. Ce cauchemar sans fin était en train de lui faire perdre l'esprit. Il retint son souffle et s'efforça désespérément de recouvrer un semblant de raison.

— J'ai trouvé ! s'écria Poire en brandissant la feuille de papier qu'il venait de déchiffrer avec peine dans la pénombre de la voiture. Nous avons mis dans le mille !

— Un sauf-conduit, je présume, fit son collègue, levant le pied pour aborder un virage.

— Exact ! Ce fichu taxi est affecté à l'*ufficiale segreto* ! Ces gars-là ont leurs entrées chez Mussolini !

— Il fallait que ce soit quelque chose comme ça, approuva Pomme en hochant longuement la tête. Le moteur de ce vieux tacot est un vrai bijou.

— Un Lamborghini, glissa Vittorio.

— Comment ? demanda le conducteur, haussant la voix pour couvrir le rugissement du moteur lancé à plein régime dans une ligne droite, à l'approche des faubourgs d'Alba.

— J'ai dit que c'était un moteur Lamborghini.

— Oui, fit Pomme, qui, à l'évidence, ne connaissait pas le nom du constructeur. Continuez donc à nous sortir des trucs de ce genre. Des trucs italiens, vous voyez ? Votre maîtrise de la langue nous sera précieuse avant que nous atteignions la côte.

Poire se tourna vers Fontini-Cristi, qui distinguait à peine le visage de l'Anglais dans la pénombre. Il parla d'une voix douce, mais il n'y avait pas à se méprendre sur l'urgence contenue dans ses paroles.

— Je suis sûr que tout cela doit vous paraître très étrange et profondément désagréable, mais le bolchevik a dit vrai : essayez de vous souvenir de ce que vous voyez. Dans notre métier, le plus difficile n'est pas d'agir ; c'est de s'habituer à l'action, si vous voyez ce que je veux dire. Accepter le fait que c'est réel, voilà par quoi il faut commencer. Nous sommes tous passés par là et, à vrai dire, nous n'en sortons jamais. Dans un sens, c'est absolument monstrueux. Mais il faut bien que quelqu'un le fasse ; voilà ce qu'on nous répète. Je voudrais encore ajouter une chose : vous avez la chance d'acquérir une formation pratique, sur le terrain. Vous en convenez, j'espère ?

— Oui, répondit doucement Vittorio, qui se retourna vers l'avant du véhicule, incapable de détacher les yeux de la route prise dans le faisceau lumineux des phares, l'esprit paralysé par la question inattendue qu'il lui était impossible d'éluder.

Une formation acquise dans quel but ?

31 décembre 1939
Celle Ligure, Italie

Les deux heures qui suivirent furent deux heures de folie. Ils quittèrent la route du littoral et transportèrent le corps du chauffeur de taxi dans un champ pour le dépouiller de ses vêtements et de ce qui aurait pu servir à l'identifier.

Ils regagnèrent ensuite la route et filèrent plein sud, en direction de Savone. Les contrôles routiers étaient semblables à ceux de la route de Canelli : deux soldats postés devant une cahute, au pied d'un poteau télégraphique. Ils franchirent aisément les trois premiers postes de contrôle. Le document officiel, attestant que leur véhicule était affecté à *l'ufficiale segreto*, déclenchait une réaction de respect associé à une crainte manifeste. Chaque fois, c'est Fontini-Cristi qui se chargea de parler aux militaires.

— Vous apprenez vite, fit Pomme, agréablement surpris, en hochant la tête. Et vous aviez raison de vouloir rester à l'arrière. Vous abaissez votre vitre comme un rajah.

Un panneau de signalisation apparut à la lumière des phares :

ENTRÉE MONTENOTTE SUD

Vittorio reconnut le nom ; celui de l'une des petites agglomérations disposées en chapelet le long du golfe de Gênes. Il y était passé dix ans auparavant, avec sa femme, quand ils s'étaient rendus pour la dernière fois ensemble à Monte-Carlo. Un voyage qui s'était achevé tragiquement huit jours plus tard, au petit matin, dans une voiture

roulant à tombeau ouvert.

Ses pensées furent interrompues par la voix quelque peu hésitante de Pomme.

— Nous devons être à une vingtaine de kilomètres de la côte.

— Une douzaine, rectifia Vittorio.

— Vous connaissez la région ?

— Je l'ai traversée plusieurs fois pour aller au Cap-Ferrat et à Villefranche. *Pourquoi n'ai-je pas dit Monte-Carlo ? Ce nom est-il trop chargé de symboles ?* Je passais en général par Turin, mais il m'est arrivé de descendre jusqu'à Gênes et de suivre le littoral. Montenotte Sud est réputé pour ses auberges.

— Dans ce cas, vous connaissez peut-être une petite route qui passe au nord de Savone, en coupant à travers les collines, si j'ai bien compris, et qui mène à Celle Ligure.

— Non... Il y a des collines partout. Mais je connais Celle Ligure. Un village du littoral, juste après Albisola. C'est là que nous allons ?

— Oui, répondit l'Anglais, nous y avons rendez-vous avec les Corses. S'il se passait quelque chose, nous devions nous rendre directement à Celle Ligure et les attendre, au sud du port de plaisance, devant une jetée sur laquelle flottera une manche à air verte.

— Eh bien, on peut dire qu'il s'est passé quelque chose, glissa son compatriote. Je suis sûr qu'il y a en ce moment à Alba un Corse qui bat le pavé en se demandant où nous sommes.

À quelques centaines de mètres devant la voiture, ils découvrirent soudain deux soldats sur la chaussée. L'un tenait un fusil ; l'autre, la main levée, faisait signe de stopper. Pomme freina, et le puissant moteur de la Fiat produisit un feulement sourd en ralentissant.

— Faites votre numéro, dit le conducteur à Vittorio. De l'arrogance !

L'Anglais immobilisa le taxi au milieu de la chaussée, pour bien montrer que les passagers n'avaient aucunement l'intention de faire un arrêt prolongé et qu'il était inutile de se ranger sur le bas-côté.

L'un des soldats était lieutenant, l'autre caporal. L'officier s'approcha de la vitre ouverte du conducteur et salua avec une pointe d'insolence le civil à la tenue négligée.

Un peu trop d'insolence, songea Vittorio.

— Vos papiers, *signore*, demanda courtoisement le militaire.

Trop courtoisement.

Pomme lui tendit le sauf-conduit en montrant de la main le siège arrière. Signal indiquant à Vittorio que c'était à lui de jouer.

— Nous appartenons à l'*ufficiale segreto*, garnison de Gênes, et nous sommes très pressés. Nous nous rendons à Savone. Vous avez fait votre travail ; laissez-nous passer immédiatement.

— Toutes mes excuses, *signore*.

L'officier prit le document de la main du conducteur et l'examina attentivement. Dans la lumière indécise, son regard se porta au bas de la feuille qu'il plia légèrement.

— Je dois voir vos pièces d'identité, reprit-il sans se départir de sa courtoisie. Il y a si peu de circulation à cette heure tardive. Nous avons l'ordre de contrôler tous les véhicules.

Fontini-Cristi abattit avec irritation la main sur le dossier du siège avant.

— Vous faites du zèle, soldat ! Ne vous laissez pas abuser par notre apparence. Nous sommes en mission officielle et devons arriver à Savone aussi vite que possible !

— Oui, bien sûr, mais il faut que je lise ce document...

Il ne le lit pas, se dit Vittorio. Quand la lumière est insuffisante, un homme ne plie pas une feuille de papier *vers* lui. S'il la plie, ce ne peut être qu'en l'éloignant de lui, pour chercher la lumière. Le lieutenant essayait de gagner du temps ! Et le caporal s'était avancé vers la Fiat. Il tenait toujours son fusil en travers de sa poitrine, mais sa main gauche avait glissé vers la culasse. Tous les chasseurs connaissent cette position : il était prêt à mettre en joue.

Fontini-Cristi s'enfonça dans son siège en jurant avec véhémence.

— J'exige de connaître votre nom et celui de votre supérieur !

À l'avant, Pomme, qui avait légèrement tourné les épaules vers la droite, s'efforçait de regarder dans le rétroviseur, mais il ne pouvait y parvenir sans attirer l'attention. Dans l'expression de sa colère feinte, Vittorio n'avait pas les mêmes difficultés. Il balaya l'air de la main derrière la tête de Poire, comme si son courroux avait atteint un point de non-retour.

— Vous ne m'avez peut-être pas bien entendu, militaire ! Je veux

votre nom et celui de votre supérieur !

Son regard se fixa brusquement sur le rétroviseur. À une certaine distance du taxi, assez loin pour qu'il fût difficile de la voir distinctement dans le rétroviseur et à travers la lunette arrière, une voiture s'était rangée sur le bas-côté..., si loin de la chaussée qu'elle était à moitié engagée dans un champ. Deux hommes venaient de descendre du véhicule, deux silhouettes indécises avançant lentement.

— Lieutenant Marchetti, *signore*. Mon supérieur hiérarchique est le colonel Balbo. Garnison de Gênes, *signore*.

Croisant le regard de Pomme dans le rétroviseur, Vittorio inclina légèrement la tête et esquissa un mouvement vers la lunette arrière. Simultanément, à la faveur de l'obscurité, il tapota discrètement le cou de l'autre Anglais. L'agent du MI-6 comprit le signal.

Quand Vittorio ouvrit subitement sa portière, le caporal braqua instinctivement son arme sur lui.

— Baissez ce fusil, *caporale*. Puisque le lieutenant juge bon de me faire perdre mon temps, je vais en faire bon usage. Je suis le major Aldo Ravena, de Rome. *Ufficiale segreto*. Je vais inspecter votre cantonnement. J'en profiterai pour satisfaire un besoin naturel.

— *Signore !* s'écria l'officier par-dessus le capot de la Fiat.

— C'est à moi que vous parlez ? demanda Fontini-Cristi avec toute l'arrogance dont il était capable.

— Toutes mes excuses, major, fit le lieutenant, qui ne put s'empêcher de jeter subrepticement un coup d'œil sur sa droite, derrière le taxi. Le poste de garde n'a pas d'installation sanitaire, reprit-il.

— Je suppose que vous avez des intestins, comme tout le monde. Il doit être inconfortable de se soulager dans les champs. Rome pourra peut-être vous installer un sanitaire. Je verrai ce que je peux faire.

Sur ce, Vittorio se dirigea à grandes enjambées vers la petite construction dont la porte était restée ouverte. Comme il l'avait prévu, le caporal lui emboîta le pas. Dès qu'il fut à l'intérieur, Fontini-Cristi se retourna et colla son pistolet sous le menton du militaire. Il enfonça l'arme dans la chair et saisit de l'autre main le canon du fusil.

— Si j'entends le moindre bruit, le plus léger toussotement, je serai obligé de vous tuer, murmura Vittorio. Et je préférerais éviter cela.

Le caporal écarquilla les yeux de terreur ; il n'avait aucune envie de jouer au héros. Le fusil à la main, Fontini-Cristi lui donna ses

instructions d'une voix calme et précise.

— Appelez l'officier. Dites-lui que je me sers de votre téléphone et que vous ne savez pas ce qu'il faut faire. Dites-lui que j'appelle la garnison de Gênes et que je demande à parler au colonel Balbo. Exécution !

Le caporal répéta mot pour mot le message, d'une voix forte qui laissait transparaître son embarras et sa crainte, tandis que Vittorio se plaquait contre le mur, près de la porte. La réponse du lieutenant trahit ses propres craintes d'avoir commis un terrible impair.

— Je ne fais qu'obéir ! J'ai reçu des ordres d'Alba !

— Dites-lui que le colonel Balbo va prendre la communication, souffla Fontini-Cristi. Vite !

Le caporal s'exécuta. Vittorio entendit le bruit des pas de l'officier qui s'élançait vers le poste de garde.

— Si vous tenez à la vie, lieutenant, débouclez votre ceinturon et allez rejoindre le caporal contre le mur.

L'officier demeura pétrifié, les lèvres frémissant de peur. Fontini-Cristi lui enfonça le canon du fusil dans l'estomac. Le militaire tressaillit en hoquetant et s'exécuta.

— Je les ai désarmés ! cria Vittorio en anglais, par la porte ouverte. Je ne sais pas ce qu'il faut faire maintenant.

— Ce qu'il faut *faire* ? lança la voix étouffée de Poire. Seigneur ! Ce type est incroyable ! Dites au lieutenant que nos armes seront braquées sur lui et demandez-lui de revenir tout de suite et de s'arrêter devant la portière du conducteur. Nous nous chargeons du reste.

Fontini-Cristi traduisit les instructions de l'agent britannique. Sous la poussée du canon de son pistolet, l'officier franchit la porte en chancelant, puis s'avança rapidement vers le taxi, à la lumière des phares.

Dix secondes plus tard, des cris retentirent dans la nuit. C'était la voix du lieutenant.

— Holà ! Les gars d'Alba ! Ce n'est pas le bon véhicule ! Il y a erreur !

Quelques instants s'écoulèrent avant que d'autres voix ne répondent. Deux voix fortes et furieuses.

— « Que s'est-il passé ? Qui sont les passagers du taxi ?

Vittorio distingua deux silhouettes sortant de l'ombre d'un champ.

Deux militaires armés d'un fusil.

— Des *segreti* de Gênes, répondit l'officier. Ils sont à la recherche du même véhicule que nous.

— Par la Madone ! Combien y en a-t-il ?

L'officier s'écarta brusquement de la portière et plongea devant le taxi en hurlant.

— *Tirez ! Ouvrez le feu !* Ce sont les...

Des détonations assourdies se firent entendre. Poire bondit par la portière arrière droite et, protégé par le taxi, ouvrit le feu sur les deux soldats. Un fusil lui répondit ; une balle perdue, tirée par un homme blessé à mort, fit un bruit sourd sur le revêtement de la route. Le lieutenant se releva vivement et s'élança à toutes jambes vers l'ombre du bas-côté. Pomme tira ; trois détonations lourdes. L'officier se cambra en poussant un hurlement et s'effondra, le nez dans la terre de l'accotement.

— Fontini ! rugit Pomme. Liquidez votre homme et venez nous rejoindre !

Les lèvres du caporal se mirent à trembler, et des larmes lui montèrent aux yeux. Il avait entendu les coups de feu et les cris de douleur ; il avait parfaitement compris l'ordre lancé par l'Anglais.

— Non, déclara Fontini-Cristi.

— Arrêtez vos conneries ! gronda Pomme. Faites ce que je vous dis ! N'oubliez pas que vous êtes sous mes ordres ! Nous n'avons pas de temps à perdre et nous ne pouvons prendre aucun risque !

— Vous vous trompez, répliqua Vittorio. Si nous ne trouvons pas la route de Celle Ligure, nous perdrons beaucoup plus de temps et les risques seront plus grands. Je suis sûr que le caporal connaît cette route.

Il la connaissait. Vittorio avait pris le volant, et le soldat était assis à côté de lui. Fontini-Cristi avait déjà traversé la région et, s'ils se trouvaient dans une situation délicate, il avait prouvé qu'il saurait se débrouiller.

— Détendez-vous, dit-il en italien au caporal, terrifié. Si vous continuez à nous aider, vous ne risquez rien.

— Qu'est-ce que je vais devenir, moi ? On va m'accuser d'avoir déserté mon poste.

— Ne dites pas de bêtises. Vous avez été pris par surprise et obligé, sous la menace d'une arme, de nous accompagner pour protéger notre fuite. Vous n'avez pas eu le choix.

À 22 h 40, le taxi arriva à Celle Ligure ; les rues du village de pêcheurs étaient désertes. Il était déjà tard pour la majorité des habitants qui commençaient leur journée à 4 heures du matin. La voiture s'engagea sur le parking derrière le marché au poisson en plein air, le long du front de mer, juste en face du port de plaisance.

— Où sont les sentinelles ? demanda Pomme. Où se retrouvent-elles ?

Le caporal sembla désorienté par la question.

— Quand vous êtes de garde ici, expliqua Vittorio, où faites-vous demi-tour ?

— J'ai compris, fit avec soulagement le militaire, désireux de prouver sa bonne volonté. Ce n'est pas ici, pas dans cette partie du port. C'est plus haut... Non, je veux dire plus bas !

— Décide-toi, fumier !

Pomme se pencha en avant et saisit l'Italien par les cheveux.

— Vous n'arriverez à rien de cette manière, objecta Vittorio en anglais. Vous voyez bien qu'il est mort de peur.

— Moi aussi ! rétorqua l'Anglais. Il y a quelque part par là une jetée avec une manche à air verte et dans ce bassin un bateau que nous devons absolument trouver ! Nous ne savons pas ce qui s'est passé depuis que nous avons repris la route. Il y a des soldats qui montent la garde... Un seul coup de feu, et le village est en état d'alerte ! Nous ne savons pas non plus quelles consignes ont été données aux patrouilles maritimes. Moi aussi, je crève de peur !

— Ça y est, je m'en souviens ! s'écria le caporal. C'est sur la gauche... Au bout de la première rue. C'est là que les camions s'arrêtent, nous descendons à pied jusqu'au quai pour attendre celui qui est de garde et nous le relevons.

— Où ? lança Poire d'une voix vibrante. Où exactement, caporal ?

— La prochaine rue. J'en suis certain.

— Cela doit faire une centaine de mètres, non ? murmura Poire en regardant Fontini-Cristi. Et la rue suivante est à peu près à la même distance.

— Quelle est ton idée ? demanda son collègue, qui avait lâché les

cheveux du soldat mais gardait une main sur le dossier du siège avant.

— La même que la tienne, répondit Poire. Surprendre la sentinelle à mi-chemin de sa ronde, où il a moins de chances d'être vu. Dès qu'il sera neutralisé, nous allons vers le sud, en direction de la manche à air. Je suis sûr qu'un ou deux Corses se montreront.

Ils traversèrent la route du front de mer et s'engagèrent dans une ruelle donnant sur les quais. L'odeur du poisson et les craquements d'une cinquantaine d'embarcations se balançant en cadence emplissaient la nuit. Des filets étaient suspendus un peu partout. Ils perçurent le clapotis des vagues derrière les planches longeant le quai. Sur certains bateaux, un fanal allumé oscillait au-dessus du pont ; au loin, un concertina jouait un air entraînant.

Vittorio et Poire sortirent de la ruelle avec une nonchalance feinte. Leurs pas étaient étouffés par le bois humide des planches. Pomme resta dans l'ombre avec le caporal. La promenade était bordée d'un garde-fou aux barreaux de métal surplombant l'eau noire.

— Vous voyez la sentinelle ? demanda Fontini-Cristi à voix basse.

— Non, répondit l'Anglais, mais je l'entends. Il tape sur le garde-fou en marchant. Écoutez.

Il fallut plusieurs secondes à Vittorio pour distinguer le léger son métallique au milieu des craquements du bois et du clapotis de l'eau. Puis il distingua le bruit discontinu produit par un homme pianotant machinalement pour tuer le temps, en accomplissant une tâche fastidieuse.

Quelques centaines de mètres plus loin, à la lumière diffuse d'un réverbère de la jetée, le soldat apparut. Le fusil sous le bras gauche, pointé vers les planches, il longeait le garde-fou, marquant distraitemment de la main droite le rythme de ses pas.

— Quand il sera assez près, demandez-lui une cigarette, fit doucement Poire. Faites semblant d'être ivre. Je ferai la même chose.

La sentinelle se rapprocha. Dès qu'elle vit les deux hommes, elle releva son arme, fit claquer la culasse et s'immobilisa à cinq mètres d'eux.

— Halte-là, qui vive ?

— Deux pauvres pêcheurs qui n'ont plus de cigarettes, répondit Fontini-Cristi d'une voix pâteuse. Sois sympa, file-nous deux clopes... Une seule, si tu préfères, on la partagera.

— Vous êtes pleins comme des barriques, lança la sentinelle. Qu'est-ce

que vous fichez là ? Vous ne savez donc pas qu'il y a couvre-feu sur les quais, ce soir ? Des haut-parleurs l'ont annoncé toute la journée !

— On était à Albisola, avec deux filles, répondit Vittorio, titubant et s'agrippant au garde-fou. Tout ce qu'on a entendu, c'est la musique du phono et les craquements des lits.

— Très joli, souffla Poire dans son dos.

Le soldat secoua la tête d'un air réprobateur. Il baissa son fusil et s'avança, fouillant dans la poche de sa tunique pour prendre son paquet de cigarettes.

— Vous autres, les Liguriens, vous êtes encore pires que les Napolitains. Et je sais de quoi je parle ; j'étais en garnison là-bas.

Vittorio vit soudain Pomme sortir de l'ombre derrière la sentinelle. L'Anglais, qui tenait dans chaque main un objet cylindrique, avait forcé le caporal à se coucher sur le dos, à l'angle de la ruelle ; il était sûr que le soldat ne bougerait pas.

Avant que Vittorio ait eu le temps de comprendre ce qui se passait, l'Anglais bondit, les bras tendus devant lui, légèrement levés. Il lança prestement les mains par-dessus la tête de la sentinelle, plaqua un genou au creux de ses reins et tira violemment en arrière. Le corps du garde fut secoué de mouvements convulsifs et s'affaissa.

Il n'y eut qu'un seul son, une brusque expulsion d'air des poumons, avant le bruit sourd de la chute du corps.

Poire s'élança vers le caporal et colla le canon de son pistolet contre la tempe du soldat.

— Pas un bruit ! C'est compris ?

L'ordre ne souffrait aucune discussion ; le caporal se releva en silence.

Fontini-Cristi baissa les yeux dans la lumière incertaine vers le cadavre de la sentinelle et le regretta aussitôt. Le cou de l'homme était à moitié détaché du reste du corps et un flot rouge sombre coulait de ce qui avait été sa gorge. Pomme fit rouler sous le garde-fou le cadavre qui tomba dans l'eau du port avec un bruit mat. Son collègue ramassa le fusil.

— En route, dit-il en anglais. Par là.

— Venez, fit Vittorio, saisissant le bras tremblant du caporal. Vous n'avez pas le choix.

La manche à air verte pendait, flasque : pas un souffle de vent n'en

gonflait la toile. La jetée, qui aurait pu accueillir deux fois plus d'embarcations, semblait s'avancer plus loin dans l'eau que les autres. Les quatre hommes descendirent les marches, les deux agents britanniques au premier rang, les mains dans les poches. À l'évidence, ils étaient hésitants, et Vittorio percevait leur nervosité.

Sans que rien ne l'eût laissé prévoir, plusieurs hommes surgirent, l'arme au poing, de l'ombre de bateaux amarrés des deux côtés de la jetée. Cinq, non, six hommes en tenue de pêcheur.

— Êtes-vous George V ? lança la voix bourrue du plus proche, du pont d'un petit chalutier.

— Dieu soit loué ! s'écria Poire avec soulagement. Nous avons passé de sales moments !

Dès que retentit l'exclamation en anglais, les armes disparurent dans les ceintures et les poches. Les hommes convergèrent sur eux, parlant tous en même temps.

Ils parlaient en corse.

L'un d'eux, à l'évidence le chef, s'adressa à Pomme.

— Allez jusqu'à la pointe de la jetée, ordonna-t-il. Nous avons l'un des chalutiers les plus rapides de Bastia. Nous allons nous occuper de l'Italien ; ils ne le trouveront pas avant un mois !

— Non ! lança Fontini-Cristi, s'avançant entre les deux hommes. Nous avons donné notre parole, poursuivit-il, les yeux plantés dans ceux de Poire. S'il collaborait, il aurait la vie sauve.

L'autre Anglais répondit, d'une voix basse où perçait l'irritation.

— Ça suffit comme ça. Vous nous avez bien aidés, je le reconnais, mais ce n'est pas à vous de prendre des décisions. Avancez jusqu'à ce fichu chalutier !

— Pas avant que cet homme ne soit reparti. Nous lui avons donné notre parole ! Vous pouvez partir, poursuivit-il, s'adressant au caporal, on ne vous fera aucun mal. Grattez une allumette quand vous aurez trouvé un passage pour rejoindre la route du front de mer.

— Et si je refuse ? demanda Pomme, agrippé à la tunique du soldat.

— Je reste ici.

— Et merde ! rugit l'Anglais en lâchant le caporal.

— Faites un bout de chemin avec lui, dit Fontini-Cristi au Corse.

Assurez-vous que vos hommes le laissent passer.

Pour toute réponse, le Corse cracha dans l'eau.

Tandis que le soldat s'élançait à toutes jambes vers la base de la jetée, Fontini-Cristi se tourna vers les deux Anglais.

— Désolé, dit-il simplement. Il y a eu assez de sang versé.

— Vous n'êtes qu'un imbécile, répliqua Pomme.

— Ne perdez pas de temps, dit le chef corse. Je veux lever l'ancre en vitesse ; la mer est mauvaise derrière les rochers. Et vous êtes tous complètement cinglés !

Ils marchèrent jusqu'à l'extrémité de la jetée et sautèrent l'un après l'autre par-dessus le plat-bord du gros chalutier. Deux marins restèrent près des bittes pour détacher les amarres tandis que le patron mettait le moteur en marche en bougonnant.

Tout se déclencha en un instant.

Une fusillade éclata d'abord, venant du quai. Puis le faisceau aveuglant d'un projecteur transperça les ténèbres, accompagné des cris de plusieurs soldats, à la base de la jetée. Ce fut ensuite la voix du caporal qui retentit dans la nuit.

— Ils sont là-bas, au bout de la jetée ! Le gros chalutier ! Sonnez l'alarme !

L'un des Corses fut touché ; il s'effondra sur la jetée, mais parvint à détacher le cordage retenant le bateau.

— Le projecteur ! hurla le Corse du poste de timonerie en poussant les moteurs. Tirez sur le projecteur !

Les deux agents anglais dévissèrent le silencieux de leur arme pour que leur tir soit plus précis. Pomme fut le premier à quitter l'abri du plat-bord. S'appuyant d'une main sur la ceinture en bois du pont, il tira plusieurs coups de feu. Au loin, le projecteur explosa tandis que des éclats de bois volaient autour de lui. Avec un hurlement de douleur, l'Anglais recula en chancelant.

Il avait la main en bouillie.

Mais le patron corse avait réussi à gagner avec son puissant chalutier l'obscurité complice de la mer ; ils étaient sortis du piège de Celle Ligure.

— Notre prix a augmenté, messieurs les Anglais ! rugit l'homme de

barre. Fils de pute ! Vous allez payer pour tout ce bordel !

Il se tourna vers Fontini-Cristi, accroupi à tribord derrière le plat-bord. Les regards des deux hommes s'affrontèrent, et le Corse cracha avec fureur.

Le front baigné de sueur, Pomme s'adossa à un rouleau de cordages. À la clarté de la lune brouillée par les embruns, Fontini-Cristi vit les yeux de l'Anglais fixés sur la masse de chair sanglante qui prolongeait son poignet.

Vittorio se releva et se dirigea vers lui en déchirant un pan de sa chemise.

— Laissez-moi vous bander la main, proposa-t-il. Pour arrêter l'hémorragie...

L'Anglais releva brusquement la tête.

— Ne vous approchez pas de moi ! lança-t-il d'une voix où vibrait une colère contenue. Vos foutus principes nous ont coûté assez cher comme ça !

La mer était grosse, avec une forte houle et un vent violent. Le chalutier, le pont balayé par des paquets de mer, avançait péniblement. Des dispositions avaient été prises pour protéger leur fuite ; les moteurs du bateau de pêche tournèrent au ralenti.

Malgré la houle, Vittorio aperçut au loin une lumière intermittente, un petit disque bleu clignotant rapidement : le signal d'un sous-marin. De la proue, le Corse commença à son tour d'envoyer des signaux avec un fanal qu'il levait et abaissait, utilisant le plat-bord comme un écran, réglant son rythme sur celui du petit disque bleu distant d'un demi-mille.

— Vous ne pouvez pas entrer en communication radio ? cria Poire pour couvrir le bruit de la mer.

— La bande de fréquence est surveillée, répondit le Corse. Les gardes-côtes fondraient sur nous ; nous ne pouvons pas acheter tout le monde.

Les deux navires amorcèrent une lente pavane sur la mer démontée ; le chalutier effectua la plupart des mouvements, jusqu'à ce que l'énorme maraudeur des grands fonds se trouve directement à tribord du bateau de pêche. Fontini-Cristi était fasciné par la taille et la sombre majesté du submersible.

Le sous-marin dominait le chalutier de toute sa masse, les deux navires dérivant à une quinzaine de mètres l'un de l'autre, portés par des vagues gigantesques.

Sur le pont, quatre hommes s'agrippaient à une rambarde métallique ; les deux du milieu essayaient de faire fonctionner une étrange machine.

Un gros cordage lancé du sous-marin s'écrasa sur le pont du chalutier. Deux Corses s'élancèrent aussitôt, déployant toute leur énergie pour retenir le filin, comme s'ils luttaienent contre une volonté hostile. Ils l'enroulèrent autour d'un treuil fixé au milieu du pont et signalèrent aux hommes d'équipage du sous-marin qu'ils avaient terminé.

La manœuvre fut répétée, mais le second filin ne fut pas seul à être lancé du sous-marin. Il y eut aussi un gros sac de toile, fermé par des anneaux métalliques. De l'un des anneaux partait un rouleau de fil d'acier dont l'extrémité était tenue par les sous-mariniens.

Les Corses ouvrirent le sac de toile et en sortirent un harnais de sécurité. Vittorio reconnut aussitôt l'équipement utilisé en montagne pour franchir les crevasses.

Il vit Poire s'approcher en vacillant sur le pont agité par le roulis.

— Cela donne la chair de poule, mais il n'y a aucun danger ! hurla l'Anglais.

— Envoyez d'abord votre collègue, répondit Vittorio. Il faut s'occuper de sa main.

— Vous êtes prioritaire. Et puis, pour ne rien vous cacher, si ce machin devait lâcher, j'aime autant que vous passiez le premier !

Assis sur le cadre de fer de la couchette, dans une cabine aux parois métalliques, Vittorio buvait un café dans une grande tasse de porcelaine. Il serra la couverture de la Royal Navy autour de ses épaules, sur ses vêtements trempés. Il se réjouissait d'être seul malgré l'inconfort de sa situation.

La porte s'ouvrit : c'était Poire. L'agent britannique portait un paquet de vêtements qu'il laissa tomber sur la couchette.

— Voilà de quoi vous changer et être au sec. Je ne voudrais pas que vous attrapiez une pneumonie maintenant. Cela ferait mauvais effet, non ?

— Merci, fit Vittorio en se levant. Comment va votre ami ?

— Le médecin du bord craint qu'il ne perde l'usage de sa main. Le toubib ne le lui a pas encore annoncé, mais il le sait.

— Je suis navré. J'ai vraiment été très naïf.

— Oui, fit simplement l'Anglais, vous avez été très naïf.

Sur ce, il sortit, laissant la porte ouverte.

Il se fit brusquement un grand vacarme dans les coursives. Fontini-Cristi vit des marins passer en trombe devant la porte de la cabine, courant dans la même direction. Vers la poupe ou vers la proue, il n'en savait rien. Dans l'interphone du navire, un sifflement perçant et continu retentit. Des portes métalliques claquèrent, les cris s'amplifièrent.

Vittorio s'élança vers la porte, la respiration haletante, saisi par la terreur panique de l'homme sous la mer.

Il heurta en sortant un membre de l'équipage. Le visage du sous-marinier n'exprimait ni panique ni peur, mais il arborait un grand sourire insouciant.

— Bonne année, mon pote ! s'écria le marin. Il est minuit, mon gars ! Nous sommes en 1940, c'est une nouvelle décennie qui commence !

Le sous-marinier poursuivit sa route jusqu'à la porte suivante, qu'il poussa d'un coup d'épaule. Vittorio vit qu'elle donnait accès au carré où étaient rassemblés les hommes. Ils tendaient des tasses dans lesquelles deux officiers versaient du whisky. Les premières mesures d'*Auld Lang Syne* se répercutèrent sur les parois métalliques.

Une nouvelle décennie.

La précédente s'était achevée dans un bain de sang. La mort partout. Les images insoutenables du massacre de Campo di Fiori dans l'éblouissante lumière blanche. Son père, sa mère, ses frères, ses sœurs... et les enfants. Tous disparus ! Disparus en une minute, dans un déchaînement de violence à jamais gravé dans son esprit. Des images qui ne le quitteraient plus jusqu'à la fin de ses jours.

Pourquoi ? *Pourquoi ?*

Un souvenir lui remonta à la mémoire. Savarone avait dit qu'il se rendait à Zurich. Mais ce n'était pas à Zurich qu'il était allé.

C'était ailleurs, et là se trouvait la réponse. Mais la réponse à quoi ?

Vittorio rentra dans sa petite cabine et alla s'asseoir sur le bord de la couchette.

Une nouvelle décennie avait commencé.

DEUXIÈME PARTIE

2 janvier 1940
Londres, Angleterre

Des sacs de sable.

Londres était une ville de sacs de sable. Il y en avait partout. Devant les portes, les fenêtres, les vitrines des magasins, empilés à chaque carrefour. Le sac de sable était devenu un symbole. Adolf Hitler avait fait vœu d'anéantir la Grande-Bretagne. Les Anglais prenaient calmement ses menaces au sérieux ; en attendant qu'elles soient mises à exécution, ils s'activaient avec une fermeté tranquille.

Vittorio était arrivé dans la nuit à la base de Lakenheath ; sa première journée de la nouvelle décennie. À peine descendu de l'avion sans signes distinctifs à bord duquel il était monté à Majorque, on l'avait interrogé afin de confirmer son identité pour le compte du ministère de la Marine. Maintenant qu'il était arrivé à bon port, les voix s'étaient faites plus calmes, pleines de sollicitude. Désirait-il prendre un peu de repos après un voyage si éprouvant ? Au Savoy, peut-être ? Il était bien connu que les Fontini-Cristi descendaient au Savoy pendant leurs séjours à Londres. Une réunion le lendemain après-midi, disons à 14 heures, lui conviendrait-elle ? Au ministère de la Marine, Secteur 5 Renseignement. Opérations extérieures.

Bien sûr ! Mais comment donc ! Pourquoi avez-vous fait tout cela pour moi, messieurs les Anglais ? Il faut que je le sache, mais je ne dirai rien avant d'avoir reçu vos explications.

La réception de l'hôtel lui procura des articles de toilette, un pyjama et

un peignoir de l'établissement. Il avait fait couler un bain brûlant dans l'énorme baignoire de sa chambre et y était resté si longtemps plongé que la peau du bout de ses doigts s'était flétrie. Puis il s'était mis à boire du brandy, trop de brandy, avant de sombrer dans le sommeil.

Il avait demandé qu'on le réveille à 10 heures, mais ce ne fut pas nécessaire. Sur pied à 8 h 30, il était douché et rasé à 9 heures. Il avait ensuite commandé au garçon d'étage un petit déjeuner anglais et, en l'attendant, avait téléphoné chez Norcross Limited, son tailleur de Savile Row. Il avait besoin de vêtements, sans délai. Il ne pouvait se déplacer à Londres avec un imperméable d'emprunt, un pull-over kaki et l'affreux pantalon qu'un agent secret connu sous le nom de code Poire lui avait déniché dans un sous-marin, au beau milieu de la Méditerranée.

Au moment où Vittorio raccrochait, il lui vint à l'esprit qu'il ne disposait pour tout viatique que des dix livres qu'on lui avait remises à Lakenheath. Il supposait qu'il avait encore du crédit ; il ferait effectuer un transfert de fonds de Suisse. Trop occupé à survivre, il n'avait pas eu le temps de réfléchir aux problèmes d'intendance.

Il songea qu'il avait beaucoup à faire et qu'il lui faudrait rester très actif, s'il voulait surmonter les horribles souvenirs et la souffrance indicible de Campo di Fiori. Forcer d'abord son esprit à se concentrer sur des choses simples, des choses de la vie quotidienne. Quand le moment serait venu de réfléchir à des problèmes plus importants, il risquait de devenir fou de chagrin.

Les *petites* choses, Seigneur ! Accordez-moi le temps de retrouver mon équilibre mental.

C'est en attendant que le réceptionniste du Savoy ait pris des dispositions pour lui procurer de l'argent liquide qu'il la vit. Elle lisait *The Times* dans un fauteuil du hall, vêtue de l'uniforme sévère de l'une des armes – mais laquelle ? – des services auxiliaires. Sous la visière de sa casquette, les cheveux sombres encadrant le visage ondulaient jusqu'aux épaules. Et ce visage, Vittorio l'avait déjà vu ; il était de ceux que l'on n'oublie pas. Mais c'est une version plus jeune de ces traits qu'il avait gardée en mémoire. Celle qu'il regardait devait avoir trente-cinq ans ; le visage dont il avait conservé le souvenir n'en avait guère plus de vingt-deux ou vingt-trois. Les pommettes étaient hautes, le nez fin, légèrement retroussé, les lèvres charnues. Il ne pouvait distinguer les yeux, mais savait à quoi ils ressemblaient. Ils étaient d'un bleu profond, les yeux les plus bleus qu'il lui eût jamais été donné de voir.

C'est cette image qui était restée ancrée en lui : des yeux bleus

courroucés levés vers lui. Courroucés et chargés de mépris. Il ne lui était pas souvent arrivé de lire une telle expression dans un regard et il en avait conçu une vive contrariété.

Pourquoi ce souvenir ? À quand remontait-il exactement ?

— Monsieur Fontini-Cristi ?

Le réceptionniste sortit rapidement du bureau du caissier, une enveloppe à la main.

— Mille livres, monsieur, comme vous l'avez demandé.

Vittorio prit l'enveloppe, qu'il glissa dans la poche de son imperméable.

— Je vous remercie.

— Nous nous sommes occupés de votre limousine, monsieur. Elle ne devrait pas tarder à arriver. Si vous voulez regagner votre chambre, nous vous préviendrons dès qu'elle sera là.

— Je vais attendre ici. Si vous pouvez supporter la vue de ces vêtements, je reste.

— Je vous en prie, monsieur. C'est toujours un grand plaisir d'accueillir un membre de la famille Fontini-Cristi. Monsieur votre père doit-il venir vous rejoindre ? Nous espérons qu'il est en bonne santé.

L'Angleterre était en état de guerre, mais le personnel du Savoy demandait des nouvelles de ses fidèles clients.

— Il ne viendra pas me rejoindre, fit simplement Vittorio, jugeant toute explication superflue.

La nouvelle du massacre n'était pas encore parvenue à Londres. Même si elle l'était, les dépêches du front la rendaient insignifiante.

— À propos, reprit-il, savez-vous qui est cette dame ? Celle qui est assise, là-bas, en uniforme ?

Le réceptionniste lança un regard discret dans le hall presque désert.

— Oui, monsieur, répondit-il. C'est Mme Spane..., ou plutôt *c'était* Mme Spane. Elle a divorcé et je crois qu'elle s'est remariée. M. Spane aussi. Nous ne la voyons pas très souvent.

— Spane, dites-vous...

— Oui, monsieur. Je vois qu'elle porte l'uniforme de la défense

aérienne. On ne plaisante pas avec le boulot, chez eux.

— Je vous remercie, fit Vittorio, le congédiant courtoisement. Je vais attendre ma voiture.

— Très bien, monsieur. Si nous pouvons faire quoi que ce soit pour rendre votre séjour plus agréable, n'hésitez pas à le demander.

Avec une courte inclination du buste, le réceptionniste s'éloigna. Fontini-Cristi se retourna vers la femme. Il la vit regarder sa montre et reprendre sa lecture.

Il se souvenait du nom de Spane et du mari. Leur rencontre remontait à onze ans, non, douze. Vittorio accompagnait à Londres Savarone, qui menait des négociations avec British Haviland, une expérience destinée à contribuer à sa formation. Spane lui avait été présenté un soir, un homme encore jeune, son aîné de deux ou trois ans. Vittorio avait trouvé l'Anglais peu amusant et, le plus souvent, très assommant. Spane était l'archétype du fils de famille de Mayfair, se satisfaisant de jouir des fruits du labeur de ses ancêtres et dont les centres d'intérêt se limitaient aux chevaux de course. Savarone, qui éprouvait de l'antipathie pour lui, ne l'avait pas caché à son fils, ce qui poussa tout naturellement Vittorio à nouer avec Spane des relations amicales.

Elles avaient été brèves, et la raison en remonta brusquement à la mémoire de Vittorio. Que cela ne lui fût pas tout de suite revenu à l'esprit était une preuve supplémentaire du trait qu'il avait tiré sur la femme ; pas celle du Savoy, son ex-épouse.

Car elle les avait accompagnés en Angleterre, le *padrone* ayant estimé que sa présence aurait une influence salubre sur son héritier impétueux et volage. Mais Savarone ne connaissait pas très bien sa belle-fille, du moins pas à cette époque. L'atmosphère grisante de Mayfair au plus fort de la saison avait eu sur elle un effet tonifiant.

L'épouse de Vittorio avait été attirée par Spane ; l'un des deux avait séduit l'autre. Occupé de son côté, Vittorio n'y avait pas prêté grande attention.

Mais, un jour, une scène avait éclaté ; il avait été transpercé par le regard courroucé des yeux bleus.

Vittorio traversa le hall en direction du fauteuil de Mme Spane ; elle leva les yeux tandis qu'il s'approchait. Une lueur d'hésitation passa dans son regard, comme si elle n'était pas sûre de le reconnaître. Quand la lumière se fit dans son esprit, l'hésitation disparut pour laisser place à ce mépris dont il avait gardé un souvenir cuisant. Leurs regards se croisèrent une seconde – pas plus –, et elle se replongea

dans la lecture de son journal.

— Madame Spane ?

— Holcroft, rectifia-t-elle, levant vivement la tête.

— Nous nous sommes déjà rencontrés.

— En effet. Vous vous appelez Fontini...

— Fontini-Cristi, acheva-t-il. Vittorio Fontini-Cristi.

— Oui... Cela fait longtemps. Vous m'excuserez, mais j'ai une journée chargée. J'attends quelqu'un et je veux achever la lecture du journal, ajouta-t-elle.

— Vous vous débarrassez des gens d'une manière très efficace, observa Vittorio en souriant.

— Cela ne fait pour moi aucune difficulté, répliqua-t-elle sans relever les yeux.

— Cela fait bien longtemps, madame Holcroft. Comme l'a dit votre poète, rien n'appelle plus le changement que le cours des saisons.

— Il a également soutenu que l'on ne peut changer sa nature. Je suis vraiment très occupée. Je vous souhaite une bonne journée.

Vittorio esquissa un petit salut avant de se retirer quand il remarqua le tremblement imperceptible des mains de Mme Holcroft. Elle n'était donc pas aussi sûre d'elle que son attitude le laissait supposer. Vittorio ne savait pas très bien pourquoi il restait ; c'est de solitude qu'il avait besoin. Il ne tenait pas à partager les souvenirs atroces du massacre qui le consumaient ; mais il avait envie de parler. À n'importe qui. De n'importe quoi.

— Est-il trop tard, douze ans après, pour me faire pardonner ma conduite puérile ?

La femme en uniforme releva la tête.

— Et votre épouse, comment va-t-elle ?

— Elle est morte il y a dix ans, dans un accident de voiture.

Le regard fixé sur lui perdit de son hostilité, les paupières battirent pour masquer un léger embarras.

— Je suis désolée, dit-elle.

— C'est à moi de m'excuser. Lors de notre dernière rencontre, vous cherchiez une explication. Ou un peu de réconfort. Je n'ai su vous

offrir ni l'un ni l'autre.

Un sourire joua sur les lèvres de Mme Holcroft. Dans ses yeux bleus apparut une lueur, infime, certes, mais une lueur de sympathie.

— Vous étiez, à l'époque, un jeune homme très arrogant, Et je crains que cette situation tendue ne m'ait fait manquer d'indulgence. J'ai accompli de gros progrès, cela va sans dire.

— Vous valiez plus que nos petits jeux. J'aurais dû le comprendre.

— Voilà qui est tout à fait désarmant... Mais je pense que nous avons assez parlé sur ce sujet.

— Me ferez-vous le plaisir, votre mari et vous, de dîner avec moi ce soir ?

Vittorio entendit les mots franchir ses lèvres sans être certain de les avoir prononcés. Il avait obéi à une impulsion irrésistible.

Elle planta son regard dans celui de Vittorio avant de répondre.

— Vous êtes sérieux, n'est-ce pas ?

— Absolument. J'ai quitté l'Italie assez précipitamment et je le dois à votre gouvernement, comme je dois ces vêtements à quelques-uns de vos compatriotes. Je ne suis pas venu à Londres depuis plusieurs années et j'y connais peu de monde.

— Voilà qui donne à penser.

— Je vous demande pardon ?

— Vous avez quitté précipitamment l'Italie et vous portez des vêtements qui ne vous appartiennent pas. Il y a de quoi se poser des questions.

— J'aimerais que vous me manifestiez la compréhension que je n'ai pas exprimée il y a dix ans, répondit Vittorio après une hésitation ; je préférerais ne pas aborder ces questions. Mais il me plairait de dîner avec vous. Et votre mari, bien entendu.

Elle lui lança un regard curieux, et ses lèvres s'entrouvrirent sur un sourire : elle avait pris sa décision.

— Le nom de mon mari était Spane, dit-elle. Le mien est Holcroft. Jane Holcroft. Et j'accepte votre invitation.

— Monsieur Fontini-Cristi, glissa le portier du Savoy. Votre voiture est arrivée.

— Merci, fit Vittorio sans quitter des yeux le visage de Jane Holcroft. J'arrive.

— Bien, monsieur, dit le portier avant de se retirer.

— Puis-je passer vous prendre ce soir ? Ou envoyer ma voiture ?

— L'essence devient rare. Je vous retrouverai ici. À 8 heures ?

À 8 heures. *Arrivederci.*

À ce soir.

Accompagné par le capitaine de corvette Neyland qui l'avait accueilli à l'entrée, Vittorio suivait le long couloir de l'Amirauté. Neyland était un officier d'âge mûr, à l'allure martiale, qui avait une haute opinion de lui. À moins qu'il n'eût pas une très haute opinion des Italiens. Malgré l'évidente maîtrise de la langue de Vittorio, Neyland s'efforçait de s'exprimer dans les termes les plus simples et en haussant la voix, comme s'il s'adressait à un enfant retardé. Fontini-Cristi était convaincu que l'officier de marine n'écoutait pas ce qu'il disait. On n'écoutait pas le récit d'une traque, de meurtres et d'une fuite éperdue en se contentant de répondre par des banalités du genre : « Vous m'en direz tant !... Curieux, non ?... La mer peut être très mauvaise à cette saison, dans le golfe de Gênes. »

L'impression défavorable que lui faisait l'officier était contrebalancée par la reconnaissance qu'il éprouvait pour son fidèle tailleur de Savile Row.

Autant Neyland semblait dépassé, autant Norcross s'était surpassé. Le vieux tailleur l'avait habillé de pied en cap en quelques heures.

Les petites choses ; concentre-toi sur les choses du quotidien.

Avant tout, il lui faudrait se tenir sur une réserve confinant à la froideur tout au long de la réunion avec les représentants du Secteur 5 Renseignement. Il y avait tant à apprendre, à comprendre. Tellement de choses dont il n'avait pas la moindre idée. Il ne pourrait se permettre, en faisant le récit des terribles événements de Campo di Fiori, de laisser apparaître sa souffrance. En conséquence, son récit serait détaché et les horreurs minimisées.

— Par ici, mon vieux, fit Neyland, indiquant une haute porte cintrée que l'on se fût attendu à trouver dans un vénérable club britannique plutôt que dans un bâtiment militaire.

Le capitaine de corvette ouvrit la lourde porte aux cuivres rutilants et

s'effaçà pour laisser passer Vittorio.

Dans la vaste salle qu'il découvrit, rien ne démentait cette impression de club au luxe discret. Deux immenses fenêtres donnaient sur une cour. Tout était massif et riche : tentures, mobilier, lampes, et, dans une certaine mesure, il en allait de même des trois hommes assis à la vaste table d'acajou occupant le centre de la pièce. Deux d'entre eux, en uniforme, avaient la poitrine couverte d'insignes et de décorations attestant d'un grade élevé que Fontini-Cristi ignorait. Le troisième, en civil, était le diplomate type, dont il avait jusqu'à la moustache cirée. Vittorio avait vu bien des hommes de cette espèce passer à Campo di Fiori. Ils prononçaient d'une voix douce des paroles ambiguës et maniaient la litote avec sérieux. Le civil était assis au bout de la table, encadré par les officiers. Un quatrième siège était, à l'évidence, destiné à Vittorio.

— Messieurs, annonça Neyland, comme s'il introduisait quelqu'un auprès de Sa Majesté, M. Savarone Fontini-Cristi, de Milan.

Vittorio considéra l'officier avec dédain : l'imbécile n'avait pas écouté un traître mot de ce qu'il avait dit.

Les trois hommes se levèrent d'un seul mouvement et le civil prit la parole.

— Permettez-moi de me présenter : Anthony Brevourt. Je fus de longues années ambassadeur de la couronne à Athènes, auprès de la cour du roi Georges II de Grèce. À ma gauche, le vice-amiral Hackett, de la Royal Navy. À ma droite, le général de brigade Teague, du renseignement militaire.

Les quatre hommes échangèrent des signes de tête cérémonieux. Teague rompit la glace en faisant le tour de la table pour s'avancer vers Vittorio, la main tendue.

— Je suis heureux que vous soyez arrivé sain et sauf, Fontini-Cristi. J'ai reçu les rapports préliminaires. Vous avez traversé des moments pénibles.

— Merci, répondit Vittorio en serrant la main du général.

— Asseyez-vous, je vous en prie, fit Brevourt, en indiquant à Vittorio le siège libre et reprenant le sien.

Les deux officiers s'assirent à leur tour. Hackett d'un air guindé, presque solennel ; Teague avec plus de décontraction. Le général sortit de sa poche un étui à cigarettes et en offrit une à Fontini-Cristi.

— Non, merci, fit Vittorio.

Accepter une cigarette serait la marque d'une décontraction qu'il n'éprouvait pas et dont il ne voulait pas donner l'impression. Une leçon de Savarone.

— Je pense que le mieux serait d'aborder la question qui nous intéresse, reprit vivement Brevourt. Je suis sûr que vous connaissez l'objet de nos préoccupations. L'expédition de Grèce.

Vittorio regarda le diplomate, puis son regard se porta sur les deux officiers généraux. Ils étaient tous suspendus à ses lèvres.

— L'expédition de Grèce ? Non, cela ne me dit absolument rien. Mais je tiens à vous faire part de ma gratitude. Il n'y a pas de mots assez forts pour l'exprimer dans nos deux langues. Vous m'avez sauvé la vie et des hommes ont perdu la leur en le faisant. Que puis-je dire d'autre ?

— Je pense, fit lentement Brevourt, que nous aimerions vous entendre parler de ce chargement extraordinaire expédié à la famille Fontini-Cristi par la communauté orthodoxe de Xenope.

— Je vous demande pardon ? fit Vittorio, abasourdi.

Ces paroles n'avaient aucun sens pour lui. Il y avait assurément un grave malentendu.

— Comme je vous l'ai dit, j'étais ambassadeur de la couronne d'Angleterre à Athènes. Dans l'exercice de mes fonctions, j'ai établi des contacts diplomatiques dans tout le pays, y compris avec l'Église orthodoxe. Malgré les bouleversements que connaît la Grèce, la hiérarchie religieuse y demeure une force puissante.

— Je n'en doute pas, acquiesça Vittorio. Mais je ne vois pas en quoi cela me concerne.

Teague se pencha sur la table, les yeux rivés sur Fontini-Cristi, derrière les volutes de fumée de sa cigarette.

— Je vous en prie. Nous avons fait des efforts, contribué beaucoup pour notre part. Comme vous l'avez dit vous-même, nous vous avons sauvé la vie. Nous avons envoyé nos meilleurs hommes, versé des sommes folles aux Corses, pris des risques considérables dans des eaux dangereuses avec l'un de nos trop rares sous-marins et utilisé une route aérienne à peine exploitée. Tout cela pour vous faire sortir de votre pays.

Teague s'interrompt, posa sa cigarette et ébaucha un sourire.

— Toute vie humaine est sacrée, j'en conviens, mais il y a des limites

aux dépenses faites pour la prolonger.

— En tant que représentant des forces navales, ajouta Hackett, contenant à peine son irritation, je tiens à préciser que nous avons suivi aveuglément les consignes, avec des détails livrés au compte-gouttes, à l'instigation des membres les plus influents du gouvernement. Nous avons mis en péril une zone d'opérations vitale ; cette décision pourrait coûter dans un avenir proche un grand nombre de vies humaines. Elle a entraîné des dépenses considérables qu'il nous est encore impossible de chiffrer.

— Ces messieurs – je devrais dire le gouvernement – ont agi sur mes instances, déclara le diplomate d'une voix précise et mesurée. J'avais la conviction absolue qu'il fallait impérativement, à n'importe quel prix, vous faire quitter l'Italie. Disons les choses telles qu'elles sont, monsieur Fontini-Cristi, ce n'est pas votre vie qui nous importait, mais les renseignements relatifs au patriarcat de Constantinople que vous détenez. Et, maintenant, je vous prie de nous indiquer l'endroit où se trouve le chargement. Où est le coffre, monsieur Fontini-Cristi ?

Vittorio affronta sans ciller le regard d'Anthony Brevourt. Pas un autre mot ne fut prononcé ; le silence était tendu. Ces allusions signifiaient qu'on avait engagé les échelons les plus élevés du gouvernement anglais, et il était le point de mire de toute leur attention. Mais il ne savait rigoureusement rien.

— Je ne peux rien vous dire sur ce que j'ignore.

— *Le convoi de Salonique !* lança Brevourt d'un ton cinglant.

Il posa doucement le plat de la main sur la table. Le claquement léger de la chair sur le bois eut quelque chose de surprenant.

— Deux hommes ont été retrouvés morts au dépôt de la gare de Milan ; l'un d'eux était un prêtre. Bien après Banja Luka, au nord de Trieste, après Monfalcone, quelque part en Italie, peut-être en Suisse, vous avez attendu ce convoi. Où ?

— Je n'ai attendu aucun convoi, *signore*. Je ne sais rien ni sur Banja Luka ni sur Trieste. J'ai entendu parler de Monfalcone, c'est vrai, mais juste en passant, et cela n'avait aucun sens pour moi. Un « incident » devait « avoir lieu à Monfalcone. » C'est tout. Mon père n'est pas entré dans les détails. Il avait décidé de me les fournir *après* Monfalcone. Pas avant.

— Et les deux morts de Milan ? Ceux du dépôt ?

Brevourt ne baissait pas les bras. Son regard était intense.

— J'ai entendu parler de ces deux hommes... Ils sont morts d'une balle dans la tête. J'ai lu un article dans un journal, mais cela ne m'a pas semblé important.

— Ils étaient grecs !

— Je l'avais deviné.

— Vous les avez vus ! C'est à vous qu'ils ont remis le chargement !

— Je n'ai pas vu de Grecs et on ne m'a jamais remis aucun chargement.

— Seigneur ! souffla Brevourt dans un murmure douloureux.

Il fut évident pour tous que le diplomate ne cherchait pas l'effet, mais qu'il était brusquement saisi d'une crainte bien réelle.

— Calmez-vous, fit bêtement le vice-amiral.

Quand le diplomate reprit la parole, ce fut d'une voix lente, en pesant ses mots et en tentant de rassembler ses idées.

— Un accord a été conclu entre les responsables de l'ordre de Xenope et l'industriel italien Fontini-Cristi. Cet accord portait sur une affaire d'une importance incalculable. Entre le 9 et le 16 décembre, dates de son départ de Salonique et de son arrivée à Milan, le convoi en question s'est arrêté à un endroit convenu où une caisse a été déchargée du troisième wagon. Le contenu de cette caisse a une telle valeur que l'itinéraire du train a dû être établi en plusieurs étapes distinctes. La stratégie reposait sur une série de documents confiés à un seul homme, un prêtre de Xenope. Ils ont été détruits par le prêtre qui a mis fin à ses jours après avoir supprimé le mécanicien. Il était seul à savoir où le déchargement devait avoir lieu et où la caisse a été transportée. Seul avec ceux qui ont effectué l'opération : les Fontini-Cristi.

Brevourt s'interrompit, l'œil rivé sur Vittorio.

— Ce sont des faits, reprit-il, qui m'ont été communiqués par un émissaire du Patriarcat. Si l'on y ajoute les mesures prises par mon gouvernement, je présume qu'il y a de quoi vous convaincre de nous fournir ces renseignements.

Fontini-Cristi changea de position et détourna le visage pour éviter le regard pénétrant du diplomate. Il était certain que les trois hommes le tenaient pour un dissimulateur ; il faudrait les persuader du contraire. Mais il devait d'abord réfléchir. Il connaissait maintenant la raison de sa présence à Londres. Un mystérieux train en provenance de

Salonique avait incité le gouvernement britannique à mettre en œuvre des mesures extraordinaires pour – comment Teague l'avait-il formulé ? –, pour prolonger sa vie. Brevourt lui avait en outre clairement fait comprendre que ce n'était pas son existence qui importait, mais les renseignements qu'il était censé détenir.

Du 9 au 16 décembre... Son père était parti le 12 pour Zurich. Non seulement Savarone ne s'était pas rendu à Zurich, mais il avait refusé de dire à son fils où il était allé... Les craintes de Brevourt étaient peut-être fondées. Mais il y avait bien d'autres questions : la vue d'ensemble demeurait confuse.

— Procédons par ordre, reprit-il, s'adressant au diplomate. Vous avez dit *les* Fontini-Cristi, en utilisant le pluriel. Il y avait un père et quatre fils. Le père était prénommé Savarone ; c'est le prénom que m'a donné par erreur le capitaine Neyland à mon arrivée.

— Oui, je sais, murmura Brevourt d'une voix à peine audible, comme s'il se trouvait maintenant contraint d'arriver à la conclusion à laquelle il se refusait.

— Savarone est donc le prénom que les Grecs vous ont communiqué ? Je ne me trompe pas ?

— Jamais il n'aurait pu agir seul, poursuivit le diplomate de la même voix ténue. Vous étiez son fils aîné, il vous avait confié la direction des affaires familiales. Il aurait dû vous parler ; il avait besoin de votre aide. Nous savons de source sûre qu'il y avait une bonne vingtaine de documents à préparer. Il *devait* avoir besoin de vous !

— C'est apparemment ce que vous préférez croire. Et, comme vous vous en étiez persuadé, vous avez pris des mesures exceptionnelles pour protéger ma vie et me faire quitter l'Italie. Vous savez ce qui s'est passé à Campo di Fiori.

— Nous en avons d'abord été informés par les partisans, glissa le général Teague. Les Grecs nous l'ont rapidement confirmé. Sans dévoiler pourquoi, l'ambassade de Grèce à Rome surveillait de très près votre famille. Notre contact à Athènes a prévenu l'ambassadeur qui nous a aussitôt transmis la nouvelle.

— Et maintenant, reprit Brevourt d'un ton glacial, vous laissez entendre que nous avons fait tout cela pour rien.

— Je ne laisse rien entendre du tout : je l'affirme. Pendant la période dont vous parlez, mon père a dit qu'il se rendait à Zurich. Je n'y ai pas prêté une grande attention sur le moment, mais, quelques jours plus tard, une raison urgente m'a obligé de lui demander de revenir à

Milan. En tentant de le joindre, j'ai appelé tous les hôtels de Zurich ; personne ne l'avait vu. Il ne m'a jamais confié où il était allé. C'est la vérité, messieurs.

Les deux officiers généraux se tournèrent vers le diplomate. Brevourt s'enfonça lentement dans son fauteuil, le regard fixé sur la table, en un geste de lassitude et de découragement.

— Vous avez eu la vie sauve, monsieur Fontini-Cristi, reprit-il après un long silence. Dans notre intérêt commun, je souhaite que le prix n'en ait pas été trop élevé.

— Je n'ai rien à répondre, fit Vittorio. Pourquoi cet accord avec mon père a-t-il été conclu ?

— Je ne peux pas vous répondre, fit Brevourt sans lever les yeux de la table. Il semble que quelqu'un, quelque part, ait estimé que votre père était assez ingénieux, ou puissant, pour mener l'affaire à bien. À l'évidence, ce quelqu'un a vu juste. Mais nous ne saurons peut-être jamais le fin mot de l'histoire...

— Que transportait donc le convoi de Salonique ? Que contenait ce coffre pour lequel vous vous êtes donné tant de mal ?

Anthony Brevourt leva les yeux et les planta dans ceux de Vittorio.

— Je ne sais pas, mentit-il.

— C'est ridicule !

— Je comprends votre réaction. Tout ce que je sais..., c'est que son importance est incalculable. Ce genre de chose n'a pas de prix. La valeur en est purement abstraite.

— C'est avec ce jugement que vous avez pris toutes vos décisions et exhorté les plus hautes autorités de votre pays à les mettre en œuvre ?

— Oui, monsieur. Et je le referais sans hésiter. Je n'ai rien à ajouter à ce sujet.

Brevourt se leva brusquement.

— Inutile de poursuivre cette conversation, reprit-il. D'autres essaieront peut-être de prendre contact avec vous. Au revoir, *signor* Fontini-Cristi.

Les deux officiers furent surpris de la réaction de l'ambassadeur, mais gardèrent le silence. Vittorio se leva, salua les trois hommes et se dirigea lentement vers la porte devant laquelle il se retourna pour lancer un dernier regard à Brevourt. Les yeux du diplomate ne

laissaient rien paraître.

Vittorio fut étonné de découvrir derrière la porte le capitaine de corvette Neyland au garde-à-vous entre deux matelots. On ne prenait pas de risques dans le Secteur 5 Renseignement, Opérations extérieures ; la porte de la salle de conférences était bien gardée.

Neyland se tourna vers lui sans dissimuler son étonnement. Il s'attendait à l'évidence que la réunion dure plus longtemps.

— Je vois qu'on vous a laissé partir.

— Je n'ai pas eu l'impression d'être retenu contre mon gré, rétorqua Vittorio.

— C'est une façon de parler.

— Je dois dire qu'elle est assez déplaisante. Vous êtes chargé de m'escorter jusqu'à la sortie ?

— Oui, je dois vous faire signer le registre de sortie.

Ils traversèrent le gigantesque hall de marbre du ministère. Neyland regarda sa montre et donna le patronyme de Vittorio au planton qui demanda au visiteur de parapher le registre de sortie. Quand Fontini-Cristi se redressa après avoir apposé ses initiales, le capitaine de corvette le salua cérémonieusement. Il répondit – cérémonieusement – par une inclination de tête, pivota sur ses talons et se dirigea vers l'énorme porte à deux battants donnant dans la rue.

Il posait le pied sur la quatrième marche quand les paroles de son père remontèrent à sa mémoire, ces mots qui avaient couvert le crépitement assourdissant des armes automatiques, dans la lumière blanche des projecteurs.

— *Champoluc... Zurich, c'est Champoluc... Zurich, c'est la rivière !*

Mais c'était tout ! Il n'y avait plus eu ensuite que la lumière aveuglante, les hurlements, les corps basculant dans la mort.

Il s'immobilisa sur le degré de marbre, l'esprit rempli par cette vision d'horreur.

— *Zurich, c'est la rivière ! Champoluc...*

Vittorio parvint à maîtriser son émotion. Immobile, inspirant profondément, il avait vaguement conscience des regards des passants qui le dévisageaient avec curiosité. Il se demanda s'il devait revenir sur ses pas, traverser le hall de l'Amirauté, suivre le long couloir et pousser la porte de la salie de conférences du Secteur 5

Renseignement.

Il prit calmement sa décision. *D'autres essaieront peut-être de prendre contact avec vous.* Qu'ils le fassent donc. Il ne partagerait pas le peu qu'il savait avec Brevourt, le diplomate qui lui avait menti.

— Si je puis me permettre, sir Anthony, glissa le vice-amiral Hackett, j'ai la conviction qu'il y avait encore bien des domaines à explorer...

— Je partage votre avis, le coupa le général Teague, contenant difficilement son irritation. Nous avons nos divergences, amiral, mais pas à ce sujet ! Nous n'avons fait qu'effleurer la question et englouti en pure perte dans cette affaire des sommes considérables. Je suis sûr qu'il y avait quelque chose à tirer de lui.

— Inutile, fit Brevourt avec lassitude en se dirigeant vers la fenêtre aux rideaux tirés. Je l'ai lu dans ses yeux : Fontini-Cristi ne nous a pas menti. Ce que nous lui avons appris l'a abasourdi. Il ne sait rien.

Hackett s'éclaircit la voix, comme pour donner du poids à ce qui allait suivre.

— Je n'ai pas vraiment eu l'impression qu'il écumait de rage. Il me semble même avoir pris les choses avec un certain flegme.

— Si je l'avais vu écumer de rage, répondit le diplomate, regardant d'un œil distrait par la fenêtre, je l'aurais obligé à rester dans son fauteuil pendant une semaine. Sa réaction fut celle de ce genre d'homme à une nouvelle profondément troublante. L'émotion a été trop brutale pour qu'il nous joue la comédie.

— Je concède qu'il y a du vrai dans ce que vous dites, reprit froidement Teague, ce qui ne signifie pas que mon hypothèse soit fausse. Peut-être n'a-t-il pas conscience de ce qu'il sait ? Un renseignement d'intérêt secondaire permet souvent de remonter à la source d'une information capitale. C'est presque toujours le cas dans notre profession. Je suis obligé de protester, sir Anthony.

— J'en prends note. Vous êtes libre de reprendre contact avec lui ; j'ai été très clair sur ce point. Mais vous n'apprendrez rien de plus.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ? répliqua vivement le spécialiste du renseignement, qui contenait de plus en plus difficilement son irritation.

Brevourt se retourna, une expression chagrinée sur le visage.

— Je connaissais Savarone Fontini-Cristi. Je l'ai rencontré il y a huit

ans, à Athènes, où il était venu en qualité d'émissaire neutre, je crois que c'était le terme, du gouvernement italien. Le seul à avoir la confiance des Grecs. Peu important les circonstances, seules les méthodes de Fontini-Cristi nous intéressent. Cet homme possédait au plus haut point le sens de la discrétion, il était capable de soulever des montagnes en matière économique, de négocier les accords internationaux les plus délicats, car toutes les parties savaient que sa parole valait tous les documents écrits. Aussi étrange que cela puisse paraître, c'est pour cette raison qu'il était craint ; il faut prendre garde à l'homme intègre, comme le dit l'Écriture sainte. Notre seul espoir était qu'il eût fait appel à son fils. S'il avait eu besoin de lui.

Teague médita les paroles du diplomate, puis il se pencha en avant, les coudes sur la table.

— Que transportait le train de Salonique ? Qu'y avait-il dans ce foutu coffre ?

Brevourt réfléchit avant de répondre. Les deux officiers comprirent que, quelle que fût la réponse de l'ambassadeur, il leur faudrait s'en contenter.

— Des documents soustraits à l'humanité depuis quatorze siècles et qui pourraient provoquer l'éclatement de la chrétienté, dresser les unes contre les autres les Églises..., voire les nations, qui obligerait des millions de fidèles à choisir leur camp dans une guerre aussi implacable que celle menée par Hitler.

— Et, ce faisant, glissa Teague sous la forme d'une interrogation, à rompre l'unité de ceux qui combattent l'Allemagne ?

— Fatalement.

— Il ne nous reste plus qu'à prier pour qu'on ne les retrouve pas, conclut Teague.

— Priez avec ferveur, mon général. C'est vraiment étrange. Au fil des siècles, des hommes ont sacrifié leur vie pour protéger l'inviolabilité de ces documents. Aujourd'hui, ils ont disparu, et tous ceux qui savaient où ils se trouvent sont morts.

TROISIÈME PARTIE

Janvier 1940 à septembre 1940
Europe

Le téléphone sonna sur le bureau de la chambre du Savoy. Devant la croisée donnant sur la Tamise, Vittorio suivait derrière les vitres ruisselantes de pluie la lente progression des péniches sur le fleuve. Il regarda sa montre : 16 h 30 précises. L'appel devait venir d'Alec Teague, l'homme du MI-6.

Fontini-Cristi en avait beaucoup appris sur Teague au cours des trois dernières semaines, entre autres choses qu'il était d'une ponctualité sans faille. Quand il disait qu'il téléphonerait *vers* 16 h 30, cela signifiait qu'il le ferait exactement à l'heure indiquée. Cette exactitude d'horloge expliquait la brusquerie des conversations.

— Allô ! fit Vittorio en décrochant.

— Fontini ?

Le spécialiste du renseignement était également enclin à la concision pour ce qui était des patronymes. Il ne voyait apparemment aucune raison d'ajouter « Cristi » quand Fontini suffisait.

— Bonjour, Alec. J'attendais votre appel.

— J'ai les papiers, fit rapidement Teague. Et vos instructions. Le Foreign Office a fait traîner les choses. De deux choses l'une : soit ils craignaient pour votre sécurité, soit ils redoutaient que vous ne leur présentiez une note trop salée.

— La deuxième solution, soyez-en sûr. Mon père était dur en affaires, comme on dit. Très franchement, je n'ai jamais compris le pourquoi de cette expression ; comme si l'on pouvait être mou en affaires.

— Je n'en sais rien, moi, fit Teague, qui n'écoutait pas vraiment. Je crois que nous devrions nous rencontrer aussi vite que possible. Avez-vous prévu quelque chose pour ce soir ?

— Je dîne avec Jane Holcroft. Étant donné les circonstances, je peux me décommander, cela va sans dire.

— Holcroft ? Ah oui ! Mme Spane.

— Je crois qu'elle préfère Holcroft.

— Comment lui donner tort ? Son ex-mari est un parfait abruti, mais on ne peut supprimer l'acte de mariage.

— Je suis persuadé qu'elle fait de son mieux pour cela.

— Elle a du punch, c'est sûr, fit Teague en riant. Je crois qu'elle me plairait.

— Ce qui signifie d'une part que vous ne la connaissez pas, d'autre part que vous voulez m'avouer que vous m'avez fait suivre. Je n'avais jamais prononcé son nom de femme mariée devant vous.

— Dans votre propre intérêt, gloussa Teague, pas le nôtre.

— Dois-je me décommander ?

— Ce n'est pas la peine. Quand aurez-vous terminé ?

— Terminé quoi ?

— Votre dîner... Pardon, j'avais oublié que vous êtes italien !

L'exclamation de Teague avait un accent de sincérité ; Vittorio ne put s'empêcher de sourire.

— Je peux la raccompagner vers 22 h 30... disons 22 heures. Je suppose que vous désirez me voir ce soir.

— Je crains que ce ne soit nécessaire. Vos instructions stipulent que vous partez demain pour l'Écosse. Demain matin.

Devant toutes les fenêtres du restaurant de Holborn des rideaux noirs étaient tirés et fixés aux murs afin d'empêcher le moindre rayon de lumière de filtrer à l'extérieur. Assis sur un tabouret, à l'extrémité du bar, Vittorio voyait toute la salle, dont l'entrée était masquée par une

tenture. Elle allait arriver d'une minute à l'autre ; il songea en souriant qu'il avait très envie de la voir.

Vittorio savait quand tout avait commencé avec Jane. Leurs relations, qui se développaient rapidement, trouveraient sous peu leur épanouissement dans le confort douillet d'un lit, mais le véritable commencement ne remontait pas à ces retrouvailles dans le hall du Savoy, pas plus qu'à leur première soirée, qui n'avait été qu'un moment de détente pendant lequel il n'avait ni cherché ni eu envie d'autre chose.

Tout avait commencé cinq jours plus tard. Il était seul dans sa chambre quand on avait frappé à la porte. Il s'était levé pour ouvrir et avait découvert Jane dans le couloir, un exemplaire défraîchi de *The Times*, qu'il n'avait pas lu, à la main.

— Dites-moi ce qui s'est passé, je vous en prie !

Sans répondre, ne sachant pas très bien de quoi elle parlait, Vittorio l'avait invitée à entrer. Elle lui avait tendu le journal ; au bas de la une, un petit article était entouré au stylo rouge.

MILAN, le 2 janvier (Reuters). Le black-out a été instauré sur le sort de Fontini-Cristi Industries dont les leviers de commande ont été pris par des représentants du gouvernement. Aucun membre de la famille n'a pu être contacté et l'accès du domaine de Campo di Fiori est interdit par les forces de police. Les rumeurs les plus folles se multiplient sur le sort de la puissante dynastie dirigée par le financier Savarone Fontini-Cristi et son fils aîné, Vittorio. Selon des sources dignes de foi, ils auraient pu être massacrés par des patriotes exaspérés par des décisions récentes, ressenties par beaucoup comme nuisibles aux intérêts de l'Italie. Un corps mutilé aurait d'autre part été découvert sur la place del Duomo ; le pendu serait un « informateur ». Une inscription semblerait confirmer les rumeurs d'une exécution. Le gouvernement italien s'est contenté d'une déclaration lapidaire affirmant que les Fontini-Cristi étaient des ennemis du régime.

Vittorio avait reposé le journal et s'était lentement dirigé vers la fenêtre. Il savait qu'elle n'avait pas songé à mal et ne lui en voulait pas, mais il éprouvait une vive contrariété. Son chagrin n'était qu'à lui seul et il ne tenait pas à le partager. Elle s'était immiscée dans son intimité.

— Je suis navrée, fit-elle doucement. J'ai pris des libertés ; rien ne m'autorisait à faire cela.

— Quand êtes-vous tombée sur cet article ?

— Il y a moins d'une demi-heure. J'ai trouvé le journal sur mon bureau. J'avais parlé de vous à des amis ; je ne voyais aucune raison de taire votre existence.

— Et vous êtes venue tout de suite ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je tiens à vous, avait-elle répondu avec simplicité.

Vittorio avait été touché par cette franchise.

— Je vais vous laisser.

— Je vous en prie...

— Désirez-vous que je reste ?

— Oui... Oui, je crois.

Et il avait commencé à tout raconter, commençant d'un ton mesuré, sans pouvoir empêcher son débit de s'accélérer à mesure qu'il se rapprochait du moment fatidique, du récit de la nuit funeste de Campo di Fiori. La gorge sèche, il se sentit incapable de poursuivre.

C'est alors que Jane fit quelque chose d'étonnant. Séparée de lui par la faible distance entre leurs deux sièges placés en vis-à-vis, sans faire un seul geste pour réduire cette distance, elle l'avait forcé à continuer.

— Au nom du ciel, parlez ! Dites-moi tout !

Elle l'avait exhorté d'une voix basse, mais d'un ton si impérieux que, tout à sa confusion et à son chagrin, il s'était incliné.

Quand il eut terminé, un profond soulagement l'envahit. Pour la première fois depuis son arrivée sur le sol anglais, il se sentait allégé d'un poids écrasant. Il savait que cela ne durerait qu'un temps, mais, dans l'immédiat, il avait recouvré son équilibre. Il n'avait plus à

feindre, à supporter cette oppression incessante.

Jane avait perçu ce que, lui, n'avait su comprendre. Et elle l'avait exprimé.

— Vous imaginiez-vous pouvoir continuer à tout garder en vous ? À ne pas souffler mot, à ne rien entendre. Quel genre d'homme croyez-vous être ?

Quel genre d'homme ? En réalité, il n'en savait rien. Il n'avait jamais réfléchi à cela ; au-delà de certaines limites, la question ne l'avait guère préoccupé. Il était Vittorio Fontini-Cristi, fils aîné de Savarone ; il allait maintenant s'attacher à découvrir qui d'autre il était. Il se demanda si Jane aurait sa place dans ce monde nouveau. Ou bien si la haine et la guerre détruiraient tout. Ce qu'il savait, c'est que la guerre et la haine seraient ses tremplins pour revenir à la vie.

C'est pour cette raison qu'il avait encouragé Alec Teague, quand l'officier du MI-6 avait repris contact après la réunion désastreuse avec Brevourt. Teague cherchait à obtenir des renseignements – conversations apparemment sans importance, remarques en l'air, répétition insolite de certains mots. Tout ce qui pouvait avoir un rapport avec le convoi de Salonique. En contrepartie, Vittorio voulait quelque chose de Teague. Il lui rationnait les bribes de renseignements : une rivière qui pouvait avoir un rapport avec Zurich, mais rien n'était moins sûr, une vallée des Alpes italiennes, la région de Champoluc, mais qui n'était arrosée par aucune rivière. Les pièces du mystérieux puzzle demeuraient éparpillées, mais Teague ne renonçait pas.

Pendant ce temps, Vittorio passait en revue les différentes manières dont le MI-6 pouvait l'utiliser. Il parlait couramment anglais et se débrouillait fort bien en français et en allemand ; il avait une connaissance approfondie du fonctionnement d'une vingtaine des plus grands groupes industriels d'Europe et avait traité avec la haute finance du Vieux Continent. Tout cela était exploitable.

Teague avait promis de se renseigner. Il lui avait dit la veille qu'il y aurait peut-être quelque chose pour lui et qu'il appellerait le lendemain, à 16 h 30. À l'heure dite, le téléphone sonna. Teague avait des « instructions » à lui remettre : il y avait bel et bien quelque chose pour lui. Vittorio se demanda en quoi cela pouvait consister et surtout comment expliquer la soudaineté de ce départ pour l'Écosse.

— Vous attendez depuis longtemps ?

Jane Holcroft apparut brusquement devant lui, dans la lumière tamisée du bar.

— Excusez-moi ! lança Vittorio d'un ton sincère.

Ses yeux étaient fixés sur la porte, mais il ne l'avait pas vue entrer.

— Non, non, pas du tout, ajouta-t-il.

— Vous étiez à des kilomètres... Votre regard était braqué sur moi, mais, quand je vous ai souri, vous avez plissé le front. J'espère que ce n'est pas une indication de votre état d'esprit.

— Bien sûr que non ! Vous avez raison, j'étais à des kilomètres. En Écosse, pour être précis.

— Pardon ?

— Je vous raconterai tout quand nous serons assis. Tout ce que je sais, c'est-à-dire peu de chose.

Ils prirent place à leur table réservée et commandèrent un Martini dry.

— Je vous ai déjà parlé de Teague, commença-t-il, protégeant la flamme de l'allumette qu'il approcha de sa cigarette après avoir allumé celle de Jane.

— Oui, le type du renseignement. Vous ne m'avez pas dit grand-chose, si ce n'est qu'il vous paraissait sympathique et qu'il posait un tas de questions.

— Il ne pouvait faire autrement, à cause de ma famille.

Vittorio n'avait pas parlé à Jane du convoi de Salonique. Il n'avait aucune raison de le faire.

— Je l'ai harcelé plusieurs semaines pour qu'il trouve à m'occuper.

— Dans son service ?

— Dans n'importe quel service. Il était logique que je m'adresse à lui : il connaît tout le monde. Nous pensions tous deux que mes compétences pourraient être utiles.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas, mais, quoi qu'il en soit, c'est en Écosse que cela commence.

Le serveur apporta les apéritifs. Vittorio le remercia d'un signe de tête, sentant le regard de Jane fixé sur lui.

— Il y a des camps d'entraînement, en Écosse, dit-elle à mi-voix. L'accès de certains est rigoureusement contrôlé. Leur emplacement, tenu secret, est sévèrement gardé.

— Le secret ne peut être absolu, fit Vittorio en souriant.

Elle lui rendit son sourire. L'explication contenue dans ses yeux ne fut qu'à demi exprimée en paroles.

— Il y a dans toute la région un système perfectionné d'alerte aérienne. Un ensemble de relais se chevauchant sur les différents secteurs rend extrêmement difficile la pénétration des avions. Surtout les appareils légers monomoteurs.

— J'avais oublié... Le concierge du Savoy m'a dit que vous ne plaisantiez pas avec le boulot.

— Vous a-t-il aussi dit que nous avons reçu une formation approfondie sur tous les systèmes d'alerte existants ? Ainsi que sur ceux en cours de développement ? Ces systèmes varient considérablement d'un secteur à l'autre. Quand partez-vous ?

— Demain.

— Ah !... Pour combien de temps ?

— Je ne sais pas.

— Bien sûr. Vous l'avez déjà dit.

— Je vois Teague ce soir, après le dîner, mais nous avons le temps. Je lui ai dit à 22 h 30. J'en saurai probablement un peu plus après l'avoir vu.

Jane garda le silence. Puis elle plongea les yeux dans ceux de Vittorio.

— Voulez-vous venir me rejoindre après votre rendez-vous avec Teague ? demanda-t-elle simplement. Chez moi... Pour me dire ce que vous avez appris.

— Oui. C'est entendu.

— Peu importe l'heure, poursuivit-elle en posant sa main sur celle de Vittorio. J'ai envie que nous soyons ensemble.

— Moi aussi.

Le général de brigade Alec Teague enleva sa casquette et son manteau qu'il lança sur le fauteuil de la chambre. Il déboutonna sa tunique, puis le col de sa chemise, et desserra sa cravate. Quand son corps massif s'enfonça dans le canapé moelleux, il poussa un long soupir de bien-être et sourit à Fontini-Cristi qui se tenait devant lui, les paumes levés en un geste implorant.

— Comme je m'occupe de votre affaire depuis 7 heures du matin, je pense que vous pourriez m'offrir un verre. Whisky nature, ce serait parfait.

— Avec plaisir.

Vittorio se dirigea vers le petit bar, servit deux whiskies et revint avec les verres.

— Mme Spane est extrêmement séduisante, reprit le général, et je reconnais que vous aviez raison : elle préfère son nom de jeune fille. Au ministère de l'Air le « Spane » est entre parenthèses. On l'appelle l'aspirant Holcroft.

— Aspirant Holcroft ? répéta Vittorio avec un petit sourire. J'avoue que je n'avais jamais pensé à elle en termes de hiérarchie militaire.

— Comme je vous comprends ! fit Teague en vidant son verre avant de le poser sur la table basse. Non, merci, ajouta-t-il quand Vittorio fit le geste de lui en servir un autre. Il est temps de passer aux choses sérieuses.

L'officier regarda sa montre ; Vittorio se demanda s'il était capable d'interrompre une conversation à la minute précise qu'il s'était fixée.

— Qu'est-ce qui m'attend en Écosse ?

— Un séjour d'à peu près un mois, si vous acceptez les conditions du contrat, bien entendu. Je crains que la rémunération ne soit pas à la hauteur de votre train de vie habituel, ajouta Teague avec un sourire. En fait, nous l'avons fixée arbitrairement au niveau de la solde d'un capitaine. Je n'ai pas les chiffres précis en tête.

— Peu importe. Vous laissez entendre que je suis libre de refuser alors que vous m'avez dit au téléphone que mes instructions étaient arrivées. Je ne comprends pas.

— Nous n'avons aucun pouvoir sur vous ; vous pouvez refuser notre proposition et j'annulerai les instructions. C'est simple. Mais, afin de gagner du temps, j'ai commencé par m'occuper du contrat. Pour ne rien vous cacher, je tenais à m'assurer que c'était possible.

— Très bien. De quoi s'agit-il ?

— Il est difficile de donner une réponse rapide. Et même une réponse tout court. Tout dépend de vous.

— De moi ?

— Oui. Les circonstances qui vous ont permis de fuir l'Italie étaient

exceptionnelles, nul ne songerait à le nier. Mais vous n'êtes pas le seul à avoir quitté le Continent ; nous en avons accueilli des dizaines. Et je ne parle ni des juifs ni des bolcheviks venus, eux, par milliers. Je pense à des gens comme vous : hommes d'affaires, membres des professions libérales, scientifiques, ingénieurs ou universitaires qui, pour une raison ou pour une autre – nous aimons à penser qu'il s'agissait d'une incompatibilité d'ordre moral –, ne pouvaient continuer à travailler dans leur pays. Voilà où nous en sommes.

— Je ne comprends pas. De quoi parlez-vous ?

— De l'Écosse. Où quarante à cinquante personnes, qui, toutes, avaient réussi dans leur vie professionnelle, sont en quête d'un chef.

— Et vous avez pensé à moi ?

— Plus j'y pense, plus je suis convaincu que vous êtes l'homme de la situation. Vous avez des capacités naturelles, si je puis dire. Vous avez évolué dans les milieux les plus fortunés et vous parlez plusieurs langues. Mais vous êtes surtout un homme d'affaires qui a développé des marchés dans toute l'Europe. Fontini-Cristi Industries est une entreprise gigantesque dont vous étiez le patron. Adaptez-vous à la situation ! Faites ce que vous avez fait de manière remarquable pendant ces dernières années ! Mais en prenant le contre-pied de vos méthodes... Faites de la mauvaise gestion !

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Nous avons en Écosse, expliqua le général de brigade en commençant à s'échauffer, des hommes qui ont occupé différents postes de responsabilité et exercé différentes professions dans toutes les grandes villes d'Europe.

— C'est donc là-dessus que vous comptez ? Vous voyez, nous posons tous deux des questions.

Teague se pencha vers lui, l'air réfléchi.

— Nous vivons une époque mouvementée ; il y a plus de questions que de réponses. Une des réponses nous crevait les yeux, mais nous ne l'avions pas vue. Le but de la formation que nous donnions à ces hommes n'était pas le bon ! Je veux dire que nos raisons n'étaient pas claires : vagues contacts clandestins, train-train de la transmission de renseignements. Il n'y avait pas de méthode précise. J'ai une meilleure idée, infiniment plus ingénieuse, même si ce n'est pas à moi d'en juger. L'idée de base, la stratégie, consiste à les renvoyer dans leur patrie désorganiser les marchés et provoquer le chaos. Non pas exécuter des actes de sabotage – il y a bien assez de monde qui s'en charge –, mais

créer la pagaille dans la bureaucratie. Il faut les laisser opérer dans leur propre domaine. Bilans constamment erronés, connaissances inexacts, dates de livraison fantaisistes, désordre dans les usines. Une mauvaise gestion à tout prix !

De plus en plus excité, Teague parlait avec un enthousiasme communicatif. Vittorio avait de la peine à ne pas perdre de vue le fond de sa question initiale.

— Mais pourquoi suis-je obligé de partir dès demain matin ?

— Je ne prendrai pas de gants avec vous : disons que je risque de vous perdre si nous attendons plus longtemps.

— Plus longtemps ? Comment pouvez-vous dire cela ? Je ne suis ici que depuis...

— Parce que, le coupa Teague, il n'y a pas plus de cinq personnes en Angleterre qui savent *pourquoi* nous vous avons fait quitter l'Italie. Votre ignorance totale sur le chapitre du convoi de Salonique les a désorientés. Ils avaient tout misé sur vous, ils ont perdu. Ce que vous m'avez dit ne nous mène nulle part ; nos agents à Zurich, Berne, Trieste et Monfalcone n'ont trouvé aucune trace du passage de ce train. J'ai donc présenté une nouvelle version des raisons qui nous ont poussés à vous faire quitter l'Italie, ce qui m'a permis de sauver quelques têtes. J'ai prétendu que c'est *vous* qui aviez eu l'idée de cette nouvelle opération. Ils ont sauté dessus à pieds joints ! Après tout, vous êtes un Fontini-Cristi... Alors, vous acceptez ?

— Mauvaise gestion à tout prix, fit Vittorio avec un sourire. Je doute qu'un tel programme économique n'ait eu un précédent. J'en vois les possibilités ; qu'elles soient énormes ou purement théoriques, cela reste à voir. J'accepte.

— Encore une chose, ajouta Teague avec un sourire matois. Pour ce qui est de votre nom...

— Victor Fontine ? s'écria Jane en riant.

Elle était assise près de lui, sur le canapé de son appartement de Kensington, devant les bûches flambant dans l'âtre.

— On parle souvent du culot des Anglais, reprit-elle. En voilà la démonstration ! Ils vous ont complètement annexé !

— En faisant de moi un officier, gloussa le capitaine Fontine, tout en prenant une enveloppe qu'il laissa tomber sur la table. Teague était assez amusant. Il a abordé le sujet de la manière dont on le montrerait

au cinéma. « Il faut vous trouver un nom. Un nom reconnaissable, facile à utiliser dans les câbles. » J'étais très intrigué ; j'imaginai qu'on allait me donner un nom de code, quelque chose de ronflant. Peut-être un nom de pierre précieuse, avec un numéro, ou bien celui d'un animal. Mais il s'est content d'angliciser mon patronyme en le tronquant. Je m'y ferai, poursuivit Vittorio en riant. Ce n'est pas définitif.

— Je ne sais pas si je réussirai, mais je vais essayer. Très franchement, je suis un peu déçue.

— Chacun doit faire des sacrifices. Dites-moi si je me trompe, mais le grade de capitaine est supérieur à celui d'aspirant, non ?

— Il n'est pas dans mes intentions de donner des ordres. Je ne crois pas que nous ayons l'un et l'autre l'âme militaire. Mais parlez-moi de l'Écosse.

Il lui présenta succinctement ce qu'il en savait, sans entrer dans les détails. Au fil de son récit, il voyait et sentait les yeux bleus le sonder, cherchant à découvrir ce que cachaient les paroles désinvoltes, sachant qu'il y avait ou qu'il y aurait autre chose. Jane portait une confortable robe de chambre jaune paille qui mettait en valeur ses cheveux châtain très foncé et la couleur éclatante de ses yeux. Sous la robe de chambre aux larges revers, il percevait le blanc satiné de sa chemise de nuit. Il savait que c'était voulu et destiné à éveiller en lui le désir.

Il trouvait tout cela profondément rassurant ; aucun sentiment d'urgence, aucune crainte de manœuvre. Quand, dans le courant de son récit, il effleura l'épaule de Jane, elle leva la main et la referma sur la sienne qu'elle caressa du bout des doigts. Puis elle fit doucement descendre sur ses genoux la main de Vittorio et la recouvrit de son autre main.

— Voilà où nous en sommes, conclut-il. « Mauvaise gestion à tout prix », partout où ce sera possible.

Elle demeura un moment silencieuse, sans cesser de scruter le visage de Vittorio, puis un sourire se forma sur ses lèvres.

— C'est une idée merveilleuse, fit-elle. Teague a raison, il y a d'énormes possibilités. Combien de temps resterez-vous en Écosse ? Vous en a-t-il donné une idée ?

— Rien de précis. Il a parlé de plusieurs semaines.

Il dégagea sa main et, d'un geste très naturel, la passa autour des

épaules de Jane qu'il attira vers lui. Elle appuya la tête sur le haut de sa poitrine, il posa les lèvres sur la chevelure soyeuse. Elle s'écarta et leva vers Vittorio des yeux qui essayaient encore de lire en lui. Les lèvres entrouvertes, elle s'avança et, d'une manière spontanée, parfaitement naturelle, prit sa main qu'elle guida entre les revers de la robe de chambre pour la poser sur sa poitrine. Quand leurs lèvres s'unirent, Jane poussa un petit soupir et lui offrit sa bouche.

— Cela fait si longtemps, murmura-t-elle enfin.

— Tu es ravissante, fit-il, lui caressant les cheveux et couvrant ses yeux de petits baisers.

— Je regrette que tu sois obligé de partir... Je ne veux pas que tu partes.

Ils se levèrent et elle l'aida à enlever sa veste devant le petit canapé, puis elle pressa son visage contre la poitrine de Vittorio. Ils s'embrassèrent de nouveau, s'étreignant d'abord tendrement, puis avec une force croissante. Vittorio la prit ensuite par les épaules et s'écarta légèrement.

— Tu vas me manquer affreusement, dit-il en regardant le visage tendu vers lui. Tu m'as beaucoup apporté.

— Et toi, répondit-elle avec un tendre sourire, tu m'as apporté ce que je redoutais de trouver. Ce que je redoutais de chercher, en réalité. Cette idée me paralysait.

Elle le prit par la main et l'entraîna vers une porte, celle de la chambre : à l'intérieur, à la tête du lit, une lampe de chevet en ivoire dispensait une douce lumière dorée sur les murs bleu tendre et le mobilier simple, couleur d'ivoire. Le dessus-de-lit en soie, bleu et blanc, montrait des cercles entrelacés composant un motif floral. Tout était paisible, secret, ravissant, à l'image de Jane.

— Ta chambre respire l'intimité et la chaleur, dit Fontine, séduit par cette simplicité. Elle est extraordinaire, et tu y es bien. Tu dois me trouver ridicule, non ?

— Je te trouve très italien, répondit-elle doucement, en souriant, les yeux débordant de tendresse et de désir. Je t'invite à profiter de cette intimité et de cette chaleur. Je veux les partager avec toi.

Ils passèrent chacun d'un côté du lit et entreprirent de plier le dessus-de-lit ; quand leurs mains se frôlèrent, ils se regardèrent longuement. Jane revint vers lui. En marchant, elle leva les mains, déboutonna le haut de sa robe de chambre, puis dénoua le ruban de la chemise de

nuît. L'étoffe légère glissa mollement le long de son corps, découvrant sa poitrine ronde et ferme aux mamelons durcis.

Il la prit dans ses bras et ses lèvres cherchèrent celles de Jane, qui se serra contre lui. Il n'avait pas souvenir d'avoir un jour éprouvé une telle excitation. Elle ouvrit la bouche, ses lèvres s'unirent à celles de Vittorio avec des gémissements de plaisir.

— Ah ! Vittorio, prends-moi ! Vite ! Prends-moi vite, mon amour !

Le téléphone sonna sur le bureau d'Alec Teague. Le général regarda d'abord la pendule murale, puis sa montre : il était 1 heure moins 10 du matin. Il décrocha.

— Teague à l'appareil.

— Ici Reynolds, de la surveillance. Nous venons de recevoir le rapport. Il est encore à Kensington, dans l'appartement. Nous pensons qu'il va y passer la nuit.

— Parfait ! Nous sommes dans les temps ! Tout se passe comme prévu.

— J'aurais aimé savoir ce qu'ils se sont dit. Nous aurions pu installer des micros.

— Absolument inutile, Reynolds. Ajoutez une note au dossier pour demain matin : prendre contact avec Parkhurst, au ministère de l'Air. Demander que l'on accorde à l'aspirant Holcroft une récompense comprenant une tournée des systèmes d'alarme de Loch Torridon, en Écosse, discrètement, si c'est possible. Bon, je vais me coucher. Bonne nuit, Reynolds.

Loch Torridon se trouvait à l'ouest des North West Highlands, près de l'océan ; l'embouchure du bras de mer s'ouvrait à hauteur des îles Hébrides. L'intérieur des terres était entaillé par de profonds ravins aux torrents d'une eau glacée et limpide qui formait des poches marécageuses. Le camp, situé dans une zone accidentée, entre la côte et les premiers contreforts des montagnes, était isolé, inexpugnable, surveillé par des patrouilles de gardes, accompagnés de chiens. À une dizaine de kilomètres au nord-est, un petit village était traversé par une unique rue serpentant entre quelques boutiques et se terminant, après les dernières maisons, par un chemin de terre.

Sur les versants abrupts des collines, couverts d'une végétation touffue, parsemée de grands arbres, les réfugiés subissaient les rigueurs de l'entraînement. Mais les progrès restaient lents et laborieux. Ces recrues n'étaient pas des soldats de métier, mais des hommes d'affaires, des enseignants, des membres des professions libérales, qu'épuisaient les exercices éreintants qu'on leur imposait.

Ils avaient en commun la haine des nazis. Vingt-deux d'entre eux avaient leurs racines en Allemagne et en Autriche ; le groupe comptait en outre huit Polonais, neuf Hollandais, sept Belges, quatre Italiens et trois Grecs. Au total : cinquante-trois respectables citoyens qui avaient choisi l'exil plusieurs mois auparavant.

Ils savaient qu'ils seraient un jour renvoyés dans leur patrie, mais, comme Teague l'avait dit, pour des objectifs assez vagues. Cette participation mal définie, apparemment modeste, leur paraissait inacceptable ; des murmures de mécontentement se faisaient entendre dans les quatre dortoirs installés au milieu du camp, L'insatisfaction allait croissant à l'écoute de la radio, au fil des victoires allemandes

qui se succédaient avec une rapidité alarmante.

Quand ? Où ? Comment ? Quel gaspillage de talents !

Le commandant du camp accueillit Fontine avec une méfiance qu'il ne chercha pas à dissimuler. Officier de carrière, au franc parler, il avait suivi au sein du MI-6 différentes périodes de perfectionnement dans les opérations clandestines.

— Je ne vous cache pas que je ne comprends pas bien, déclara-t-il de but en blanc lors de leur premier entretien. Mes instructions sont confuses et j'imagine que c'est volontaire. Pendant les trois premières semaines – jusqu'à ce que le général Teague nous ait fait parvenir de nouvelles instructions –, vous suivrez l'entraînement commun à tous les membres de notre groupe. Vous ferez tout ce qu'ils font, rien qui sorte de l'ordinaire.

— Oui, bien entendu.

C'est ainsi que Victor Fontine pénétra dans l'univers de Loch Torridon. Un univers étrange, très particulier, qui n'avait pas grand-chose à voir avec ce qu'il avait connu jusqu'alors. Il comprit, sans très bien savoir pourquoi, que les leçons de Loch Torridon s'ajouteraient aux enseignements de Savarone pour façonner le reste de son existence.

Il reçut une tenue militaire de combat et le barda réglementaire, fusil et pistolet (sans munitions), baïonnette faisant office de couteau, couverture, sac avec une gamelle et autres ustensiles de table. Il se rendit dans son dortoir où ses camarades de chambrée l'accueillirent avec indifférence, quelques saluts rapides et une absence totale de curiosité. Il apprit rapidement qu'il n'y avait guère de camaraderie à Loch Torridon. Ces hommes vivaient dans et avec le passé immédiat ; ils ne recherchaient pas de nouvelles amitiés.

Les journées étaient longues et épuisantes, les nuits partagées entre la mémorisation de codes et de cartes, et le sommeil profond indispensable à la détente des corps endoloris. Par certains côtés, Victor commençait à considérer Loch Torridon comme une manière de prolongement de certains jeux dont le souvenir lui revenait. Il avait parfois l'impression de retrouver l'atmosphère de l'université, à l'occasion des compétitions entre étudiants, sur les terrains de sport, les courts, les tatamis ou les pistes de ski. Mais les étudiants de Loch Torridon étaient différents ; plus âgés que lui pour la plupart, aucun n'avait la moindre idée de ce que pouvait ressentir un Fontini-Cristi. C'est ce qu'il avait conclu de quelques brèves conversations. Il était facile de se tenir à l'écart et de se mesurer à soi-même : la plus imipitoyable des confrontaient.

— Salut. Je m'appelle Mikhailovic.

L'homme qui s'adressait à Victor en souriant se laissa tomber par terre pour reprendre son souffle. Il détendit les bretelles et fit glisser de ses épaules un volumineux sac de toile. Ils étaient à la moitié de la pause de dix minutes accordée entre une marche forcée et l'exercice suivant, une manœuvre tactique.

— Moi, c'est Fontine, répondit Victor.

Son camarade était l'une des deux nouvelles recrues arrivées à Loch Torridon depuis moins d'une semaine. Le plus jeune du camp, avec ses vingt-cinq ans.

— Tu es italien, non ? Dortoir 3 ?

— Oui.

— Moi, je suis yougoslave. Dortoir 1.

— Ton anglais est excellent.

— Mon père est exportateur... Je devrais dire était. C'est dans les pays anglophones que se trouve l'argent.

Mikhailovic sortit un paquet de cigarettes de sa poche de treillis et en offrit une à Fontine.

— Non, merci, je viens d'en finir une.

— J'ai mal partout, fit le Yougoslave avec un sourire en allumant sa cigarette. Je ne sais pas comment font les vieux pour supporter ce régime.

— Nous sommes là depuis plus longtemps.

— Je ne parle pas de toi... Des autres.

— Bien aimable.

Victor se demanda pourquoi Mikhailovic se lamentait sur son sort. C'était un jeune, trapu, au cou de taureau et à la carrure imposante. Fontine remarqua quelque chose de curieux : il n'y avait pas le moindre signe de transpiration sur le front du Yougoslave tandis que le sien était couvert de sueur.

— Alors, tu as réussi à quitter l'Italie avant que Mussolini ne fasse de toi un laquais à la solde des Allemands ?

— En gros, oui.

— Machek est en train de suivre la même voie. Il va bientôt se trouver

à la tête de toute la Yougoslavie, tu peux me croire.

— Voilà quelque chose que j'ignorais.

— Comme la plupart des gens. Mais pas mon père.

Mikhailovic tira sur sa cigarette, les yeux fixés sur le bout de champ qui s'étendait devant eux.

— Il a été exécuté, ajouta-t-il calmement.

— Je suis désolé, dit Fontine, tournant un regard apitoyé vers son nouveau compagnon. C'est une épreuve terrible, et je sais de quoi je parle.

— Vraiment ? fit le Yougoslave, l'air curieux.

— Oui. Nous en reparlerons ; pour l'instant, concentrons-nous sur l'exercice. L'objectif est d'atteindre, sans être suivis, le sommet de la première colline en passant par le bois. Tu peux m'appeler Vittor... Victor, ajouta-t-il en se levant, la main tendue. Quel est ton prénom ?

— Petride, répondit le Yougoslave en lui serrant vigoureusement la main. C'est un nom grec. Ma grand-mère était grecque.

— Bienvenue à Loch Torridon, Petride Mikhailovic.

Au fil des jours, Victor et Petride nouèrent une amitié. Ils s'entendaient même si bien que les sergents instructeurs les désignaient dans les exercices d'infiltration pour faire équipe contre un ennemi supérieur en nombre. Petride fut autorisé à s'installer dans le dortoir de Victor.

Fontine avait un peu l'impression de retrouver l'un de ses petits frères, curieux, souvent déconcerté, mais robuste et docile. D'une certaine manière, Petride comblait un vide et atténuait sa douleur. Leurs relations amicales souffraient pourtant d'un excès imputable au Yougoslave. C'était un bavard impénitent qui ne cessait de poser des questions et de confier des détails sur sa vie privée. Il attendait les mêmes confidences en retour.

Mais Fontine ne pouvait dépasser certaines limites ; ce n'était tout simplement pas dans son tempérament. Il avait partagé avec Jane l'horreur de Campo di Fiori et ne le ferait avec personne d'autre. Il était obligé de temps à autre de remettre Petride à sa place.

— Tu es mon ami, pas mon confesseur.

— Avais-tu un confesseur ?

— Non, c'est une façon de parler.

— Tu viens pourtant d'une famille pratiquante, c'est obligatoire !

— Pourquoi ?

— À cause de ton vrai nom, Fontini-Cristi. Cela veut bien dire les fontaines du Christ, non ?

— Dans une langue qui remonte à plusieurs siècles. Nous ne sommes pas religieux au sens où on l'entend habituellement. Et depuis longtemps.

— Moi, je suis très, très religieux.

— C'est ton droit.

La cinquième semaine s'acheva sans nouvelles de Teague. Fontine se demandait si on l'avait oublié et si le MI-6 commençait à avoir des doutes sur la valeur de leur stratégie. Mais la vie à Loch Torridon avait au moins eu l'avantage d'estomper les images destructrices qui le hantaient. Il avait recouvré ses forces et toutes ses capacités.

Ce jour-là, les responsables du camp avaient imaginé un exercice baptisé « poursuite prolongée ». Les quatre dortoirs opéraient séparément, chaque groupe occupant 45 degrés, dans un rayon de 15 kilomètres autour de Loch Torridon. Deux hommes de chaque groupe disposent d'une avance d'un quart d'heure, avant que les autres ne se lancent à leurs trousses, le but de l'exercice consistait pour les fuyards à échapper aussi longtemps que possible à leurs poursuivants.

Il était naturel pour les sergents instructeurs de choisir comme fuyards les deux meilleurs éléments de chaque dortoir ; Victor et Petride furent ainsi désignés.

Ils dévalèrent la pente rocailleuse en direction des bois de Loch Torridon.

— Dépêche-toi, ordonna Fontine à son compagnon dès qu'ils eurent gagné le couvert. Nous allons prendre à gauche. Dans la boue ! Marche dans la boue et brise toutes les branches que tu peux !

Ils parcoururent ainsi une quarantaine de mètres, cassant toutes les branches sur leur passage, enfonçant les pieds dans la saignée bourbeuse qui coupait le bois en diagonale. Puis Victor lança un deuxième ordre.

— Arrête ! Nous sommes assez loin ! Maintenant, fais bien attention ! Nous allons laisser des empreintes de pas remontant vers le sol sec... Voilà, ça suffit ! Et maintenant, marche à reculons, en posant les pieds

dans la trace de tes pas. Oui, dans la boue... Très bien. Nous pouvons faire demi-tour.

— Faire demi-tour ? demanda Petride, interloqué. Pour aller où ?

— À la lisière du bois, là où nous sommes entrés. Il nous reste huit minutes ; c'est suffisant.

— Pour quoi faire ? poursuivit le Yougoslave en regardant son compagnon comme s'il était devenu fou.

— Pour grimper sur un arbre et nous cacher.

Victor choisit un grand pin d'Écosse qui se dressait au cœur d'un bouquet d'arbres et commença à grimper avec agilité jusqu'aux premières branches. Petride le suivit ; ses traits juvéniles rayonnaient de joie. Arrivés aux trois quarts du tronc de l'arbre, les deux hommes prirent appui de chaque côté. Dissimulés par le branchage, ils distinguaient le sol au pied du pin.

— Il nous reste presque deux minutes, murmura Victor, regardant sa montre. Écarte les branches qui te gênent et prends solidement appui.

Deux minutes et demie plus tard, leurs poursuivants passèrent au-dessous d'eux. Fontine se pencha vers le jeune Yougoslave.

— Nous allons encore leur donner trente secondes, puis nous redescendrons pour gagner l'autre versant de la colline. Je connais une cavité qui sera une bonne cachette.

— Si près de notre point de départ ? fit Petride en souriant. Comment cette idée t'est-elle venue ?

— On voit bien que tu n'as pas eu des frères avec qui jouer à cache-cache.

Le sourire de Mikhailovic s'effaça.

— J'ai de nombreux frères, déclara-t-il d'un ton énigmatique avant de détourner les yeux.

Fontine n'avait ni le temps ni l'envie de chercher à en savoir plus. Depuis huit jours, le comportement du jeune homme était devenu plutôt bizarre. Il passait sans transition de la morosité à l'exubérance et posait d'incessantes questions que ne pouvait autoriser une amitié de six semaines.

— Je vais descendre le premier, déclara Fontine après avoir jeté un coup d'œil à sa montre. Si je ne vois personne, j'agiterai les branches. Ce sera le signal.

Quand ils furent redescendus, Victor et Petride s'élancèrent, courbés, vers le pied de la colline en longeant la lisière du bois. Trois cents mètres plus loin, de l'autre côté de la butte, une pente, constituée d'un amas de blocs de pierre, surplombait une cavité taillée dans la roche par une crevasse de glacier, formant un refuge naturel. Ils traversèrent la gorge. Fontine, essoufflé, se laissa tomber par terre et s'adossa à la paroi rocheuse. Il ouvrit la poche de sa veste de treillis et sortit un paquet de cigarettes. Petride était assis devant lui, au bord de la saillie, jambes pendantes. Leur perchoir ne faisait pas plus de deux mètres de long sur une profondeur d'un mètre cinquante. Victor regarda une nouvelle fois sa montre ; il n'était plus besoin de chuchoter.

— Dans une demi-heure, nous grimperons jusqu'au sommet et nous surprendrons les instructeurs. Cigarette ?

— Non, merci, répondit sèchement Mikhailovic, le dos tourné.

Sa mauvaise humeur n'échappa pas à Victor.

— Que se passe-t-il ? Tu t'es fait mal ? Tu souffres ?

— Dans un certain sens, oui, répondit Petride, et il se retourna pour plonger les yeux dans ceux de Victor.

— Je ne veux même pas chercher à comprendre. Tu souffres ou tu ne souffres pas, c'est tout ! Les sous-entendus ne m'intéressent pas.

Fontine décida que, si son compagnon entraînait dans un de ses moments de dépression, il se tairait. Il commençait à s'aviser que, sous son masque de candeur, Petride était au fond très perturbé.

— Tu choisis toujours ce qui t'intéresse, n'est-ce pas ? lança le Yougoslave avec un regard dur. Tu te retranches du monde à ta guise ; il te suffit de couper le contact et – hop – silence radio.

— Tais-toi ! Contemple le paysage, fume une cigarette et laisse-moi tranquille. Tu commences à m'ennuyer.

Mikhailovic fit lentement passer ses jambes par-dessus le bord de la saillie rocheuse, les yeux toujours rivés sur Victor.

— Tu ne peux pas me rejeter comme ça, tu n'as pas le droit. J'ai partagé mes secrets avec toi. Librement, spontanément. Tu dois en faire autant.

Fontine considéra son compagnon avec une brusque appréhension.

— Je pense que tu te méprends sur nos relations, dit-il. À moins que je ne me sois mépris sur tes inclinations.

— Ne m'insulte pas !

— Je veux simplement que les choses soient claires...

— Je suis à bout ! lança d'une voix forte, qui s'acheva en un cri, le jeune Yougoslave, le regard fixe, les yeux écarquillés. Tu n'es ni aveugle ni sourd, mais tu fais semblant de l'être !

— Va-t'en, ordonna calmement Victor. Va retrouver les sergents instructeurs. L'exercice est terminé.

— Mon nom, murmura Mikhailovic, une jambe repliée sous son corps ramassé. Depuis le début, tu fais comme si tu n'avais pas compris. *Petride* !

— Oui, c'est ton nom. J'ai bien compris.

— Et tu ne l'as jamais entendu ? C'est bien ce que tu es en train de me dire ?

— Si je l'ai entendu, cela ne m'a pas marqué.

— Mensonge ! C'est le nom d'un prêtre ! D'un prêtre que tu as connu !

La phrase du jeune homme s'acheva de nouveau en un cri vibrant de désespoir.

— J'ai connu plusieurs prêtres, mais aucun ne portait ce nom...

— Un prêtre dans un train ! Un homme dont toute la vie était vouée à la gloire de Dieu ! Tu ne peux pas nier l'avoir connu ! Tu n'as pas le droit !

— Sainte Vierge ! souffla Fontine, frappé de stupeur, d'une voix presque inaudible. Salonique... Le convoi de Salonique.

— Oui ! Le train sacré, transportant des documents qui sont le sang et l'âme de l'Église *une, incorruptible et immaculée* ! Des documents que tu nous as enlevés !

— Mais tu es un prêtre de Xenope, murmura Victor d'un ton incrédule. Seigneur ! Un moine de l'ordre de Xenope !

— Auquel j'appartiens de tout mon cœur ! De toute mon âme et de tout mon corps !

— Comment t'es-tu introduit ici ? Comment as-tu fait pour pénétrer à Loch Torridon ?

Mikhailovic ramena son autre jambe sous lui ; il était ramassé sur lui-même, tel un animal prêt à bondir.

— Peu importe. Ce que je dois découvrir, c'est où le coffre a été transporté, où il est caché ! Et tu vas me le dire, *Vittorio Fontini-Cristi* ! Tu n'as pas le choix !

— Je te dirai ce que j'ai dit aux Anglais : je ne sais rien ! Je dois la vie aux Anglais, pourquoi leur aurais-je menti ?

— Parce que tu as juré de garder le silence.

— À qui ?

— À ton père.

— Non ! Il est mort avant de pouvoir me révéler quoi que ce soit ! Puisque tu sais tant de choses, tu dois le savoir !

Le regard du prêtre devint fixe et se brouilla entre les paupières grandes ouvertes. Il glissa la main sous sa veste de treillis et sortit un petit automatique. Du pouce, il arma le pistolet.

— Ta vie ne compte pas, murmura-t-il. La mienne non plus. Nous ne sommes rien.

Victor retint son souffle. Il remonta les jambes : l'instant décisif approchait, celui où il lui faudrait saisir la chance d'échapper à la mort en lançant de toutes ses forces ses deux pieds vers le fanatique. L'un sur l'arme, l'autre en visant la jambe de Mikhaïlovic pour le faire basculer dans le précipice. C'était tout ce qu'il y avait à faire, s'il pouvait le faire.

Il fut surpris par la voix du prêtre qui s'éleva comme une psalmodie.

— Tu me dis la vérité, articula-t-il, les yeux fermés, dans un état quasi hypnotique. Tu m'as dit la vérité.

— Oui, souffla Fontine, inspirant très profondément.

Il avait décidé qu'en expulsant l'air de ses poumons il lancerait les deux jambes en avant : le moment était venu.

Petrade se leva brusquement, la veste d'uniforme tendue sur sa poitrine bombée. Mais l'automatique n'était plus braqué sur Victor. Le moine avait les bras écartés dans l'attitude de la crucifixion. Il renversa la tête en arrière, le visage levé au ciel.

— *Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant ! Je regarderai le Seigneur au fond des yeux et mon regard ne tremblera pas !*

Le prêtre de Xenope plia le bras droit et appuya le canon du pistolet sur sa tempe. Puis il pressa la détente.

— Voilà votre première victime, fit d'un ton détaché le général Teague, assis dans un fauteuil, devant le bureau de Fontine.

— Je ne l'ai pas tué !

— Peu importe comment et qui appuie sur la détente. Le résultat est le même.

— Mais il est mort sans raison ! C'est encore à cause de ce train, ce satané train ! Quand cela cessera-t-il ? Quand ?

— Petride était votre ennemi ; je n'ai rien dit d'autre.

— Si c'est vrai, vous auriez dû le savoir, au moins vous rendre compte de son manège ! Vous êtes un imbécile, Alec !

Teague croisa les jambes avec irritation.

— Ce n'est pas une manière, pour un capitaine, de parler à un général de brigade !

— Dans ce cas, je me ferai un plaisir de prendre votre place, répliqua Victor en baissant les yeux vers les dossiers étalés sur son bureau.

— On ne fait pas ça dans l'armée.

— C'est la seule raison pour laquelle vous poursuivez votre carrière. Comme cadre dans l'une de mes entreprises, je ne vous donnerais pas une semaine.

— Je n'en crois pas mes oreilles, fit Teague, l'air stupéfait. Je suis en train de me faire chapitrer par un Rital.

— N'exagérons rien, lança Fontine en riant. Je me contente de faire ce que vous m'avez demandé. Mettre la dernière main à l'opération Loch Torridon, poursuivit-il en indiquant les dossiers. En faisant mon travail, j'ai essayé de découvrir comment ce prêtre a pu être admis ici.

— Et alors ?

— Je crois avoir compris. Il y a la même lacune dans tous ces dossiers : l'absence d'évaluation financière sérieuse. Ils regorgent de commentaires, d'analyses des antécédents, de jugements, mais contiennent très peu de chiffres. Ce manque devra être comblé dans la mesure du possible avant que nous ne prenions des décisions individuelles.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ?

— Je parle de l'argent. Les hommes en sont fiers ; c'est le symbole de leur productivité. On peut en établir l'origine, en vérifier l'existence

par de nombreux moyens. Ce ne sont pas les documents qui manquent. Chaque fois que ce sera possible, je veux une évaluation financière des nouvelles recrues de Loch Torridon. Il n'y avait rien pour Petride Mikhailovic.

— Une évaluation financière...

— ... permet de se faire une bonne idée du caractère d'un homme, acheva Fontine. Ceux qui nous intéressent sont pour la plupart dans les affaires ou exercent une profession libérale. Ils accepteront sans se faire prier. Nous cuisinerons ceux qui y mettront de la mauvaise volonté.

— Nous réussirons, fit Teague d'un ton respectueux, en décroisant les jambes. Il y a des méthodes pour cela.

— Sinon, poursuivit Victor, levant la tête, n'importe quel banquier ou agent de change nous fournira les renseignements.

— Bien sûr. À part cela, comment avance votre travail ?

— Lentement, répondit Victor avec un haussement d'épaules et un nouveau geste de la main vers la pile de documents. J'ai lu et relu tous les dossiers en prenant des notes et en les regroupant par profession et type d'activité. J'ai détaillé les zones géographiques et les compatibilités linguistiques. Mais je ne sais pas encore très bien où cela va nous mener. Il faudra du temps.

— Et beaucoup de travail, ajouta Teague. Je vous avais prévenu.

— C'est vrai, mais vous m'aviez aussi dit que cela en vaudrait la peine. J'espère que vous avez vu juste.

— J'ai réussi à faire venir l'un de nos meilleurs hommes pour vous aider, glissa Teague en se penchant vers le bureau. Il se chargera de toutes les communications. C'est un as du chiffre : il connaît plus de codes que dix de nos meilleurs spécialistes du décryptage. C'est un type résolu, capable de prendre des décisions rapides. Exactement ce dont vous aurez besoin.

— Pas avant un certain temps.

— Cela arrivera plus tôt que vous ne l'imaginez.

— Quand allez-vous me le présenter ? Et comment s'appelle-t-il ?

— Geoffrey Stone. Je l'ai amené avec moi.

— Il est à Loch Torridon ?

— Oui. Probablement en train d'inspecter la salle du chiffre. J'ai tenu à ce qu'il suive les choses du début à la fin.

Victor ne savait pas pourquoi, mais cette nouvelle le perturba. Il voulait travailler seul, sans être dérangé par quiconque.

— Bon, dit-il, je présume que nous le verrons ce soir, au mess.

— Je ne suis pas sûr que vous ayez envie de dîner au mess, fit Teague en glissant un regard à sa montre.

— On ne dîne pas au mess, Alec. On *mange*.

— Euh ! je ne parlais pas de la cuisine... J'ai une autre nouvelle pour vous. Une personne qui vous est chère se trouve dans le secteur.

— Le secteur ? Loch Torridon est un secteur ?

— Pour les relais d'alerte aérienne.

— Seigneur ! Jane est ici ?

— Je l'ai appris avant-hier soir. Elle fait une tournée d'inspection pour le ministère de l'Air. Elle ignorait que vous étiez dans la région ; c'est moi qui le lui ai révélé hier, quand je lui ai téléphoné.

— Vous êtes un affreux manipulateur, Alec ! s'écria Fontine en riant. Et vous cachez très mal votre jeu ! Où est-elle ?

— Je vous jure, reprit Teague, protestant vigoureusement de son innocence, que je n'en savais rien. Vous n'aurez qu'à le lui demander. Il y a une auberge dans les faubourgs de la ville ; elle y sera à 17 h 30.

Seigneur ! Comme elle m'a manqué. Elle m'a tellement manqué ! C'était extraordinaire : il n'avait pas pris conscience jusque-là de la profondeur de ses sentiments. Le visage aux traits anguleux et pourtant délicats, encadré par la soyeuse chevelure sombre tombant sur les épaules, les yeux d'un bleu si intense : tout restait gravé dans son esprit.

— Je suppose que vous allez me délivrer un laissez-passer pour sortir du camp.

— Et mettre une voiture à votre disposition, acquiesça Teague. Mais vous avez encore du temps avant de prendre la route ; mettons-le à profit pour voir quelques détails. Je sais que vous n'en êtes qu'au commencement, mais vous devez déjà avoir tiré un certain nombre de conclusions à me communiquer.

— En effet. Il y a cinquante-trois hommes à Loch Torridon et je doute

que la moitié d'entre eux soient capables de supporter le régime de ce camp...

Ils parlèrent près d'une heure. Plus Fontine développait ses idées, plus il sentait que Teague les partageait. Il se dit que c'était parfait : cela lui permettrait de présenter un certain nombre de requêtes, en particulier celle de continuer à chercher des gens de talent pour Loch Torridon. Puis ses pensées se tournèrent vers Jane.

— Je vais vous accompagner jusqu'à votre dortoir, suggéra Teague, devinant son impatience. Nous pouvons nous arrêter une minute au mess des officiers... Pas plus d'une minute, c'est promis. Le capitaine Stone doit y être ; je pense que vous devriez faire sa connaissance.

Il ne fut pas nécessaire d'aller au mess pour trouver le capitaine Geoffrey Stone. En descendant l'escalier du bâtiment principal, Victor remarqua une haute silhouette enveloppée dans une capote d'officier. Le dos tourné, l'homme s'entretenait avec un sergent-major. Il y avait dans son maintien quelque chose de familier, une sorte d'affaissement qui n'avait rien de militaire. Mais le plus frappant était sa main droite, enfermée dans un gant noir, beaucoup trop large à l'évidence pour être normal. C'était un gant orthopédique et, sous le cuir noir, la main était couverte de bandages.

L'homme se retourna ; Fontine s'immobilisa sur les marches, le souffle coupé.

Le capitaine Geoffrey Stone était l'agent portant le nom de code Pomme, dont la main avait été déchiquetée lors de la fusillade de Celle Figure.

Jane et Victor s'étreignaient, sans éprouver le besoin de parler : les mots étaient superflus. Dix semaines s'étaient écoulées depuis leur séparation, dix semaines depuis la nuit où ils s'étaient aimés.

À son arrivée à l'auberge, Victor avait été accueilli par une vieille femme dans un fauteuil à bascule.

— Mme Holcroft est arrivée il y a une demi-heure. Vous n'avez pas votre uniforme, mais je pense que c'est vous, le capitaine qu'elle attend. Elle a dit que vous pouvez monter, si ça vous chante. Pour sûr, elle est directe, la petite dame ; c'est pas le genre à faire des manières. C'est à gauche en haut de l'escalier, chambre 4.

En frappant doucement à la porte, le cœur battant, il avait trouvé ridicule cette réaction d'adolescent et il s'était furtivement demandé si elle ressentait la même chose.

En la voyant sur le seuil, la main sur la poignée de la porte, ses yeux d'un bleu encore plus profond, son regard encore plus pénétrant que le souvenir qu'il en avait gardé, il avait bien perçu une tension, mêlée de confiance.

Il fit un pas vers elle, lui prit la main et referma la porte ; ils se rapprochèrent lentement et s'enlacèrent. Quand leurs lèvres se joignirent, les questions s'envolèrent ; les réponses allaient de soi.

— J'ai eu peur, tu sais, murmura enfin Jane, les deux mains posées sur le visage de Victor, couvrant ses lèvres de baisers.

— Oui, je sais. Moi aussi, j'ai eu peur.

— Je ne savais pas très bien ce que j'allais te dire.

— Moi non plus. Tu vois, nous sommes là, à parler de nos doutes... Je suppose que c'est assez sain.

— Je dirais plutôt puéril, fit-elle en suivant du doigt les contours de son front et de ses pommettes.

— Je ne pense pas. Avoir envie de quelqu'un..., besoin de quelqu'un avec une telle force est un sentiment étonnant ; on redoute de ne pas être payé de retour.

Il prit la main de Jane et promena tendrement ses lèvres sur les cheveux encadrant le visage à la peau si douce. Puis il la prit par les épaules, l'attira à lui et la serra dans ses bras.

— J'ai vraiment besoin de toi, murmura-t-il à son oreille. Tu m'as beaucoup manqué.

— C'est très gentil de dire cela, mon chéri, mais ne te sens pas obligé de le faire. Je ne te demande rien.

Victor l'écarta doucement, prit son visage entre ses mains et plongea les yeux dans ceux de Jane.

— Tu n'as pas éprouvé la même chose ?

— Oh ! si ! répondit-elle. Je pense beaucoup trop à toi. Et j'ai tant de choses à faire...

Il savait qu'elle le désirait autant que lui. La fièvre qui les habitait ne pouvait trouver d'exutoire que dans l'apaisement charnel. Mais leur désir, aussi impérieux fût-il, refusait toute précipitation. Dans la chaleur du lit, ils explorèrent leurs corps avec des gestes tendres et de plus en plus précis. Ils se chuchotèrent des mots doux à l'oreille tandis que le désir continuait de monter en eux.

Comme il l'aimait !

Après l'amour, ils restèrent étendus, nus, épuisés. Elle s'appuya sur un coude, leva l'autre bras et fit lentement courir un doigt le long du corps de Victor, de l'épaule à la cuisse. La masse des cheveux sombres de Jane tombait sur sa poitrine. Il tendit la main pour caresser ses seins, le signe qu'ils allaient bientôt refaire l'amour. À ce moment-là, Vittorio Fontini-Cristi fut saisi par une brusque certitude : il ne voulait jamais perdre cette femme.

— Combien de temps peux-tu rester en Écosse ? demanda-t-il, attirant le visage de Jane contre le sien.

— Tu es un affreux bonhomme, murmura-t-elle en riant doucement au creux de son oreille. Je suis dans un état d'intense excitation érotique, mon corps est plein du souvenir des vagues du plaisir que tu m'as donné et tu me demandes combien de temps je vais rester ! Pour toujours, bien sûr ! Jusqu'à mon retour à Londres, dans trois jours...

— Trois jours ! Enfin, c'est mieux qu'un ou deux.

— Pour quoi faire ? Pour être réduits à l'état de crétins bredouillants ?

— Nous nous marierons.

Jane releva brusquement la tête et le regarda longuement, au fond des yeux.

— Tu as vécu des moments très pénibles, dit-elle enfin d'une voix douce. Assez pénibles pour te troubler l'esprit.

— Tu ne veux pas m'épouser ?

— Plus que tout au monde, mon chéri...

— Mais tu ne me dis pas oui.

— Je suis à toi ; tu n'es pas obligé de m'épouser.

— Mais je *veux* t'épouser. Tu crois que ce ne serait pas bien ?

— C'est ce qu'il pourrait y avoir de mieux. Mais tu dois être sûr de tes sentiments.

— Es-tu sûre des tiens ?

— Oui, répondit-elle en frottant sa joue contre la tienne. Mais c'est de toi qu'il s'agit ; il faut que tu sois sûr.

Il écarta délicatement les cheveux qui masquaient partiellement son

visage pour la regarder au fond des yeux. Dans ce regard, il lui donna sa réponse.

L'ambassadeur en retraite Anthony Brevourt se trouvait dans son bureau au mobilier de style victorien. Il était près de minuit, les domestiques dormaient déjà et Londres était plongé dans les ténèbres. Partout, sur les toits, au bord de la Tamise et dans les parcs, des hommes et des femmes scrutaient le ciel nocturne, et parlaient à voix basse devant des postes de T.S.F. Ils attendaient les raids aériens annoncés, mais qui n'avaient pas encore commencé.

Ce n'était qu'une question de temps ; Brevourt le savait, les rapports concordaient. Mais il ne pouvait fixer son attention sur les horreurs qui, dans la logique de l'évolution des événements, auraient inéluctablement pour résultat de remodeler l'histoire. Le diplomate était tourmenté par une autre catastrophe, moins tragique dans l'immédiat, mais, par bien des côtés, tout aussi grave. Elle était contenue dans le dossier posé devant lui, sur le bureau ministre. Il baissa les yeux sur le nom de code manuscrit, choisi par lui.

SALONIQUE

Si simple à la lecture, mais si complexe dans sa signification profonde.

Comment diable cela avait-il pu se produire ? Où avaient-ils eu la tête ? Comment les mouvements d'un convoi traversant une demi-douzaine de frontières avaient-ils pu passer inaperçus ? Seul le sujet pouvait détenir la clé de l'énigme.

À l'intérieur d'un tiroir du bureau, une sonnerie de téléphone se fit entendre. Brevourt fit jouer la clé du tiroir et tira. Il décrocha.

— Oui ?

La réponse fut laconique.

— Ici Loch Torridon.

— Oui, vous pouvez parler. Je suis seul.

— Le sujet s'est marié hier. Avec la candidate.

Brevourt retint son souffle. Puis il inspira longuement.

— Vous êtes toujours là, Londres ? reprit la voix au bout du fil. Vous m'entendez ?

— Oui, Loch Torridon, je vous entends. C'est plus que nous ne pouvions espérer, n'est-ce pas ? Teague doit être ravi.

— Pas vraiment. Je pense qu'il aurait préféré une relation sans caractère officiel, pas le mariage. Je ne crois pas qu'il s'attendait à cela.

— Probablement pas, La candidate pourrait devenir un obstacle : il appartiendra à Teague de s'adapter à la nouvelle situation. La priorité absolue est Salonique.

— Ne dites surtout pas cela au MI-6, Londres.

— J'espère qu'à présent tous les documents se rapportant à Salonique ont disparu des bureaux du MI-6, répliqua sèchement Brevourt. C'est ce qui était convenu, Loch Torridon.

— Exact. Il n'en reste plus aucune trace.

— Parfait. Je vais accompagner Churchill à Paris. Vous pourrez me joindre par le canal officiel du Foreign Office, code Maginot. Restez en contact : Churchill tient à être informé des développements de l'affaire.

Londres

Fontine se glissa dans le flot des piétons en direction de la gare de Paddington. Une sorte de torpeur régnait dans les rues, un sentiment d'incrédulité engendrant un silence pesant. Les yeux des passants se cherchaient, les regards se croisaient dans la foule anonyme.

La France venait de tomber.

Victor tourna dans Marylebone ; les gens achetaient des journaux en silence. Il fallait faire face à cette réalité nouvelle : l'ennemi était de l'autre côté de la Manche, victorieux, invincible.

Les ferry-boats reliant Douvres à Calais ne transportaient plus les groupes joyeux de touristes en vacances. Maintenant, la traversée se faisait différemment ; tout le monde en avait entendu parler. Les navires quittant Calais à la faveur de la nuit transportaient des passagers blessés ou indemnes, tous désespérés, tapis dans les entreponts, cachés sous des bâches et des filets, qui débarquaient en Angleterre avec le récit de leurs souffrances et de leurs défaites.

Fontine n'avait pas oublié les paroles d'Alec Teague : *L'idée de base, la stratégie, consiste à les renvoyer dans leur patrie pour désorganiser les marchés, provoquer le chaos ! Une mauvaise gestion à tout prix !*

Ce marché englobait maintenant toute l'Europe de l'Ouest, et le capitaine Victor Fontine était prêt à y lancer ses dirigeants incompetents.

Sur les cinquante-trois candidats, il n'en restait que vingt-quatre.

D'autres s'y ajouteraient, lentement, après une sélection rigoureuse, pour compenser les pertes. Ces vingt-quatre individus étaient pourvus de talents multiples et d'un esprit aussi inventif que tortueux. Allemands, Autrichiens, Belges, Polonais, Néerlandais ou Grecs, leur nationalité était sans importance. Jour après jour, une abondante main-d'œuvre franchissait les frontières. Le ministère de l'Industrie du Reich enrôlait de gré ou de force les habitants de tous les territoires occupés, en une politique globale qui prendrait une ampleur croissante à mesure que de nouveaux pays seraient assujettis. Il n'était pas rare qu'un Néerlandais soit contraint de travailler dans une usine de Stuttgart. Quelques jours seulement après la chute de Paris, des Belges étaient expédiés dans les manufactures de Lyon.

En conséquence, les chefs des organisations clandestines passaient au crible les listes de déplacement de main-d'œuvre. Objectif : trouver un emploi temporaire spécialisé pour vingt-quatre personnes hautement qualifiées.

Dans la confusion résultant de l'obsession teutonne d'une productivité maximale, des postes à pourvoir furent dénichés un peu partout. Krupp et I.G. Farben envoyaient en si grand nombre des spécialistes faire tourner usines et laboratoires dans les pays conquis que les industriels allemands s'en plaignaient amèrement. Cette situation engendrait une désorganisation d'ensemble, un relâchement généralisé qui réduisaient l'efficacité de l'industrie et des bureaux du Reich.

Les hommes de Victor mettaient cette pagaille à profit pour s'infiltrer. Les offres d'emploi recueillies par des agents secrets étaient expédiées à Londres et soumises à un examen minutieux par le capitaine Victor Fontine.

Francfort, Allemagne. Sous-traitant Messerschmidt. Recherche trois contremaîtres.

Cracovie, Pologne. Usine automobile, atelier essieux. Dessinateurs industriels.

Anvers, Belgique. Gare de marchandises et service de la régulation. Encadrement insuffisant.

Mannheim, Allemagne. Imprimerie gouvernementale. Besoin impérieux traducteurs techniques bilingues.

Turin, Italie. Turin Aéronautique. (Source partisans.) Recherche ingénieurs mécaniciens.

Linz, Autriche. Berlin proteste contre coûts trop élevés usine textile. Comptables demandés.

Dijon, France. Service juridique de la Wehrmacht. Forces d'occupation recherchent juristes... (Voilà bien les Français, songea Victor. Au plus dur de la défaite, ils se perdent en arguties juridiques.)

Il y avait ainsi des dizaines de postes à pourvoir, des dizaines de possibilités dont le nombre irait croissant à mesure qu'augmenteraient les exigences de productivité des Allemands.

Il y avait du travail à obtenir, du travail à faire pour la petite brigade des continentaux de Loch Torridon. Dès qu'ils auraient reçu les allocations appropriées, il ne resterait plus à Fontine qu'à régler en personne les détails. Il transportait dans sa serviette une étroite bande de ruban adhésif pouvant être collé sur n'importe quelle partie du corps. Cet adhésif avait une résistance à la tension comparable à celle de l'acier et pouvait être décollé avec une simple solution d'eau, de sucre et de jus d'agrumes.

À l'intérieur de l'adhésif, vingt-quatre petits points renfermaient chacun un microfilm. Sur chaque microfilm figurait une photographie de très petit format et un résumé des compétences de chaque sujet. Ils seraient utilisés en accord avec les chefs des mouvements de résistance. Vingt-quatre postes seraient choisis, à titre temporaire assurément, car leurs hautes capacités professionnelles seraient recherchées en maints endroits dans les mois à venir.

Mais il ne fallait pas mettre la charrue devant les bœufs. Sur l'agenda de Fontine, la première mission était un voyage d'une durée indéterminée. Il allait se faire parachuter dans l'est de la France, près de la frontière suisse. La première réunion devait avoir lieu à Montbéliard, où il passerait quelques jours. C'était un endroit stratégique, avec de larges facilités d'accès pour les délégués de la Résistance en provenance du nord et du centre du pays ainsi que du sud de l'Allemagne.

De Montbéliard, il remonterait jusqu'à Wiesbaden, où des représentants des antinazis de Brème, Hambourg, Berlin et d'autres régions du Nord et de l'Ouest devaient participer à une série de réunions. De Wiesbaden, il se rendrait clandestinement à Prague et achèverait son périple à Varsovie. Un calendrier serait établi, des codes mis au point, des permis de travail officiels lui seraient fournis pour être éventuellement dupliqués à Londres.

De Varsovie, il regagnerait l'est de la France où la décision serait prise de l'envoyer ou non vers sa patrie. Le capitaine Geoffrey Stone, l'agent qu'il avait connu sous le pseudonyme de Pomme, n'avait pas fait mystère de son opposition de principe. Tout ce qui était italien suscitait chez Stone un dégoût, une répulsion remontant à la fusillade

de Celle Ligure, quand il avait perdu une main à cause de la naïveté et de la trahison de deux Italiens. Il ne voyait aucune raison de gaspiller des ressources pour l'Italie ; ce n'étaient pas les points chauds qui manquaient. Il vouait une haine farouche à cette nation d'incapables.

Arrivé à la gare de Paddington, Fontine attendit l'autobus pour Kensington. À Londres, il avait découvert l'autobus, lui qui, de sa vie, n'avait jamais utilisé les transports en commun. Les véhicules officiels étant partagés, impossible d'éviter de faire la conversation avec les passagers, alors qu'il n'était point besoin, dans un bus, d'adresser la parole à son voisin.

Quand il rapportait chez lui des documents particulièrement sensibles, il se heurtait parfois à un refus catégorique d'Alec Teague qui estimait trop dangereux de le laisser goûter à ce nouveau moyen de transport. C'était le cas ce jour-là, mais Victor avait obtenu gain de cause après une âpre discussion : la voiture officielle devait transporter deux autres passagers et il avait besoin de réfléchir. De plus, c'était sa dernière nuit en Angleterre et il lui fallait l'annoncer à Jane.

— Pour l'amour du ciel, Alec ! Je vais parcourir plusieurs milliers de kilomètres en territoire ennemi ! Si je dois perdre dans un bus une mallette retenue par une chaîne et munie d'une serrure à combinaison, je pense que nous allons au-devant de très graves ennuis !

Teague avait capitulé, non sans vérifier le bon fonctionnement de la chaîne et de la serrure.

Le bus s'arrêta ; Victor monta, se faufila vers l'avant dans le couloir bondé et trouva un siège. Il regarda par la vitre, laissant ses pensées se fixer sur Loch Torridon.

Les hommes étaient prêts, la stratégie valable. L'implantation à des postes de direction était possible ; il ne restait qu'à la mettre en œuvre. Ce voyage allait lui permettre de faire le plus gros du travail. Il trouverait le poste adéquat pour chacun de ses hommes... Désorganisation et chaos s'ensuivraient. Il était prêt pour l'action, sans être réellement préparé à ce qui l'attendait maintenant : annoncer à Jane que le moment du départ était venu.

À son retour d'Écosse, il s'était installé dans l'appartement de Kensington quand elle avait refusé sa proposition de partager une résidence infiniment plus luxueuse. Les semaines qu'ils venaient de passer ensemble avaient été les plus heureuses de son existence.

Mais l'heure de la séparation avait sonné et la peur remplacerait les plaisirs de la vie conjugale. Il importait peu que les hommes et les femmes, par centaines de milliers, subissent la même épreuve. Il n'y

avait pas de réconfort dans les chiffres et le sort commun.

Victor devait descendre au prochain arrêt. À la lumière crépusculaire de cette soirée de juin, les arbres semblaient fraîchement nettoyés, les façades briquées. Le quartier était paisible, la guerre paraissait loin. Le bus s'arrêta, Victor descendit et avait à peine fait quelques pas quand son attention fut détournée de la grille du jardin. Il avait appris ces derniers mois à ne rien laisser paraître de ses émotions ; il tourna la tête vers le trottoir opposé et fit semblant, les yeux plissés face au soleil couchant, d'adresser un signe de main à un voisin imaginaire, derrière une fenêtre. Cela lui permit de mieux voir la petite Austin grise de l'autre côté de la rue, à une cinquantaine de mètres. Une Austin grise. Il avait déjà vu cette voiture, cinq jours auparavant. Il s'en souvenait parfaitement. Il se rendait avec Stone à Chelmsford pour s'entretenir avec une juive ayant travaillé à Cracovie, dans la fonction publique, jusqu'à la veille de l'invasion allemande. Ils s'étaient arrêtés dans une station-service, à la sortie de Brentwood.

L'Austin grise qui les suivait s'était immobilisée devant la pompe voisine. Victor l'avait remarquée, car le pompiste qui avait distribué l'essence s'était adressé au conducteur d'un ton caustique en constatant que le cadran de la pompe indiquait sept litres et que le réservoir était plein.

— Qu'est-ce qu'elle consomme, hein ? avait-il lancé au conducteur qui, manifestement embarrassé, avait démarré en trombe.

Tontine avait remarqué que ce conducteur était un prêtre, et c'est un prêtre encore qui se trouvait au volant de l'Austin grise garée en face de la maison. Il distinguait son col blanc.

Il savait que le prêtre ne le quittait pas des yeux.

Il s'avança d'une démarche dégagée jusqu'à la grille du jardin, souleva le loquet, entra et se retourna pour fermer la grille. Le prêtre était immobile ; ses yeux, protégés par de grosses lunettes, restaient braqués sur lui. Victor poursuivit son chemin jusqu'à la porte. Dès qu'il fut dans l'entrée, il se retourna vers les fenêtres étroites flanquant le chambranle, sur lesquelles un rideau noir était tiré. Il écarta le bord et regarda dans la rue.

Le nez collé à la vitre de droite de la voiture, le prêtre scrutait la façade de l'immeuble. Fontine lui trouva un air grotesque, avec son teint blafard, son visage émacié et ses lunettes aux verres épais.

Il laissa retomber le rideau, se dirigea rapidement vers l'escalier dont il grimpa les marches quatre à quatre jusqu'au troisième étage, le leur. Il entendit de la musique derrière la porte. Jane était là ; elle avait

allume la radio. Il entra et l'entendit chanter dans la chambre. Il n'avait pas le temps de lui dire bonsoir ; tout ce qu'il voulait, c'était regarder par la fenêtre. Il ne tenait pas non plus à l'alarmer, s'il pouvait l'éviter.

Ses jumelles étaient sur une étagère du mur de la cheminée. Il prit l'étui entre les livres, sortit les jumelles, se rua vers la fenêtre et fit la mise au point sur la rue.

Le prêtre était en train de parler à quelqu'un assis à l'arrière. En passant, Fontine n'avait vu que le conducteur dans la petite voiture ; la banquette arrière était dans l'ombre et il avait gardé son attention fixée sur le prêtre. Il déplaça légèrement les jumelles vers l'arrière.

Victor ne put retenir un mouvement de surprise. Il sentit le sang lui monter à la tête.

C'était un cauchemar ! Un cauchemar qui se répétait !

La mèche blanche dans les cheveux ras ! Il avait déjà vu cette traînée blanche, du haut d'un talus... déjà dans une automobile... à la lumière aveuglante de projecteurs, avant la fumée et la mort !

Campo di Fiori !

Cet homme assis à l'arrière de l'Austin, il l'avait vu à l'arrière d'une autre voiture ! Il l'avait vu du haut du talus obscur comme il le voyait maintenant du troisième étage d'un immeuble de Kensington, à deux mille kilomètres de l'Italie ! C'était l'un des chefs du commando allemand ! L'un des bourreaux nazis !

— Mon Dieu ! Tu m'as fait peur ! s'écria Jane en entrant dans la pièce. Mais qu'est-ce que tu... ?

— Téléphone à Teague ! rugit Victor. Tout de suite !

Il lâcha les jumelles et commença à tripoter nerveusement la serrure de sa mallette.

— Que se passe-t-il, chéri ?

— Fais ce que je t'ai dit !

Il s'efforçait de garder son calme ; les chiffres de la combinaison apparurent, la serrure s'ouvrit.

Le regard fixé sur son mari, Jane composa rapidement le numéro de Teague sans poser d'autres questions.

Fontine se précipita dans la chambre. Il prit son revolver d'ordonnance

caché dans une pile de chemises et s'élança dans la salle de séjour, en direction de la porte.

— Victor ! Reste ici, je t'en prie !

— Dis à Teague de rappliquer tout de suite ! Il y a un des Allemands de Campo di Fiori dans la rue !

Il se précipita dans le couloir, dévala l'escalier, le pouce sous le canon de son arme pour libérer le cran de sûreté. En arrivant sur le palier du premier étage, il entendit le bruit d'un moteur que l'on mettait en route. Avec un rugissement, il dégringola la dernière volée de marches, traversa l'entrée, se jeta sur la porte dont il tourna rageusement le bouton ; le panneau alla violemment heurter le mur, et il se précipita vers la grille.

L'Austin grise avait démarré et prenait de la vitesse ; il y avait des piétons sur les trottoirs. Fontine s'élança à la poursuite de la voiture, en évita de justesse deux qui freinèrent en faisant crisser leurs pneus. Il entendit des voix lancer des invectives. Il comprenait bien que la vue d'un homme courant au milieu de la rue, une arme à la main, à 7 heures du soir, avait de quoi étonner. Mais il n'avait pas le temps de s'en préoccuper ; seuls comptaient la voiture et l'homme à la mèche blanche assis à l'arrière.

Le bourreau de Campo di Fiori.

L'Austin tourna à droite au coin de la rue. Malédiction ! Dans cette grande artère, la circulation était très fluide, il n'y avait que quelques taxis et peu de voitures particulières. Il vit l'Austin accélérer, s'éloigner rapidement en zigzaguant entre les véhicules. Elle brûla un feu rouge, obligeant un camion de livraison à freiner brutalement. Le gros véhicule s'immobilisa au milieu de la rue, bouchant la vue.

Il l'avait perdue !

Victor s'arrêta, le cœur battant, le visage trempé de sueur, revolver à la main. Mais tout n'était pas perdu : sur les six chiffres et lettres de la plaque minéralogique de l'Austin, il avait réussi à en distinguer quatre.

— Le numéro d'immatriculation est celui d'un véhicule de l'ambassade de Grèce. L'attaché qui en dispose prétend qu'elle a dû être volée en fin d'après-midi.

Teague parlait rapidement, agacé par cette déclaration probablement mensongère et par toute l'affaire. C'était là une sérieuse complication, et, à ce stade du projet, l'opération Loch Torridon ne pouvait tolérer aucun obstacle.

— Pourquoi cet Allemand ? interrogea Victor avec une émotion difficilement contenue. Qui est-il ? Je sais ce qu'il a fait !

— Nous sommes en train de rassembler tous les éléments à notre disposition. Une douzaine d'agents expérimentés passent les archives au peigne fin. Ils remontent plusieurs années en arrière. Le signalement que vous avez donné à notre dessinateur était assez précis pour lui permettre de faire un portrait fidèle, comme vous l'avez reconnu vous-même. Si nous avons quelque chose sur lui, nous le trouverons.

Fontine se leva, s'avança vers la fenêtre et vit que les lourds rideaux noirs avaient été tirés pour empêcher la lumière de filtrer. Il se retourna et son regard se posa sur une grande carte murale de l'Europe, couverte de dizaines de punaises.

— C'est encore pour le convoi de Salonique ? demanda-t-il à mi-voix, sans attendre de réponse.

— Cela n'explique pas la présence de l'Allemand. Si c'est bien un Allemand.

— Je vous l'ai déjà dit ! lança Victor, se tournant pour faire face au général. Il était à Campo di Fiori ; sur le moment, j'ai eu l'impression de l'avoir déjà vu.

— Et vous n'avez jamais pu vous rappeler où vous l'aviez vu ?

— Non... Certains jours, cela me rend fou. Je n'en sais rien !

— Pouvez-vous l'associer à quelque chose ? Fouillez dans votre passé, cherchez une ville, un hôtel. Commencez par vous souvenir des négociations, des contrats avec l'Allemagne. Fontini-Cristi Industries y a fait des investissements.

— J'ai tout essayé, sans succès. Je ne revois qu'un visage, et encore pas nettement. La seule chose qui reste gravée dans mon esprit, c'est cette mèche blanche.

Victor alla se rasseoir. Découragé, il s'enfonça dans le fauteuil, les mains sur ses yeux clos.

— Si vous saviez, Alec, comme je suis terrifié !

— Vous n'avez aucune raison de l'être.

— Vous n'étiez pas à Campo di Fiori ce soir-là.

— Cela ne se reproduira pas à Londres. Pas plus qu'ailleurs. Demain matin, votre femme sera escortée jusqu'au ministère de l'Air où elle

remettra ses documents de travail – dossiers, courrier, cartes, tout ce qu'elle détient – entre les mains d'un collègue. On m'a assuré au ministère que l'opération pourrait être effectuée en début d'après-midi. À la suite de quoi, elle sera conduite à la campagne, dans une demeure très confortable, en un endroit isolé où sera en sûreté ; elle y restera jusqu'à votre retour. Ou jusqu'à ce que nous ayons mis la main sur votre homme... et qu'il se soit mis à table.

Fontine laissa retomber les mains sur ses genoux et considéra Teague d'un air perplexe.

— Quand avez-vous pris ces dispositions ? Vous n'avez pas eu le temps de faire tout cela.

Teague lui sourit, mais ce n'était pas le sourire un peu équivoque dont Victor avait l'habitude. Celui-ci était empreint de bienveillance.

— C'est un plan d'urgence élaboré depuis le jour de votre mariage. Quelques heures plus tard, pour ne rien vous cacher.

— Elle sera en sécurité ?

— Plus que quiconque en Angleterre. J'ai de bonnes raisons de faire cela. De la sécurité de votre femme dépend directement votre état d'esprit. Vous avez une mission à accomplir ; je m'acquitte de la mienne.

Teague regarda la pendule murale, puis baissa les yeux vers sa montre. La pendule avait pris près d'une minute de retard depuis la dernière fois qu'il l'avait mise à l'heure. Quand était-ce ? Il y avait huit ou dix jours ; il l'apporterait chez l'horloger de Leicester Square.

Cette obsession de l'heure devait paraître ridicule. Il connaissait les sobriquets qu'on lui donnait : « le Chronomètre », « Alec le Minuteur ». Ses collègues ne manquaient pas une occasion de le mettre en boîte, mais cette préoccupation ne serait pas aussi vive s'il avait eu une épouse et des bambins pour égayer son existence. Une décision prise il y avait déjà de longues années ; dans sa profession, mieux valait de ne pas avoir ce genre d'attaches. Certes, il ne menait pas une vie monastique ; il avait eu des femmes, comme tout un chacun, mais sans les épouser. Hors de question : le mariage était une entrave, un obstacle.

Ces réflexions débouchèrent sur un souci bien concret : le mariage de Fontine. L'Italien était le coordonnateur idéal pour l'opération Loch Torridon, mais un nouvel obstacle se présentait : sa femme.

Bon Dieu de bon Dieu ! Il avait accepté de coopérer avec Brevourt

parce qu'il avait réellement l'intention d'utiliser les talents de Fontini-Cristi. Si une relation suivie avec une citoyenne britannique servait leurs desseins communs, il ne voyait aucun inconvénient à ce que les choses aillent plus loin. Mais pas si loin !

Et Brevourt, qu'était-il donc devenu ? Il avait abandonné la partie ! Il s'était évanoui après avoir posé au gouvernement des exigences invraisemblables à propos d'un convoi grec disparu sans laisser de traces.

Ou bien avait-il seulement fait semblant de s'évanouir ?

Brevourt semblait maîtriser l'art de sauver les meubles, de se retirer sur la pointe des pieds en cas d'échec embarrassant. Jamais Teague n'avait reçu d'autres instructions au sujet de Fontine : il était devenu la propriété du MI-6. Tout simplement. Comme si le diplomate avait voulu mettre le plus de distance possible entre lui-même, l'Italien et ce train de malheur. Quand Brevourt avait été informé de la présence du prêtre de Xenope en Écosse, il n'avait manifesté que peu d'intérêt, attribuant l'événement à un acte de fanatisme isolé.

Pour un homme ayant poussé son gouvernement à mettre en œuvre des moyens si importants, une telle conclusion n'était pas logique. Car le prêtre n'avait pas agi seul. Teague le savait ; Brevourt aussi. La réaction de l'ex-ambassadeur était trop simple, sa brusque indifférence ne pouvait tromper quiconque.

Il y avait aussi la femme de Fontine. Dès son apparition, Brevourt avait sauté sur l'occasion avec un opportunisme digne d'un agent du MI-6. C'était un soutien à court terme auquel il ne fallait pas hésiter à faire appel. Si le comportement de Fontine devenait un peu bizarre, s'il établissait ou cherchait à établir des contacts hors norme ayant trait au convoi de Salonique, elle recevrait l'ordre de faire des rapports détaillés sur toutes ces activités. En bonne Anglaise et patriote qu'elle était, elle obéirait.

Mais personne n'avait envisagé que la liaison pût aboutir à un mariage. Un bel exemple de mauvaise gestion à tout prix ! Une maîtresse pouvait recevoir des instructions strictes, pas une épouse.

Brevourt avait appris la nouvelle du mariage sans se départir d'une impassibilité qui, là encore, semblait peu naturelle.

Il y avait décidément quelque chose qui échappait à Teague. Il avait le sentiment désagréable que Whitehall se servait du MI-6, donc de lui-même, et ne tolérerait Loch Torridon que parce que le projet pouvait permettre à Brevourt d'atteindre un objectif plus important à ses yeux qu'une désorganisation localisée de l'industrie ennemie.

Il fallait en revenir au convoi de Salonique.

Deux stratégies étaient donc menées parallèlement : l'opération Loch Torridon et la recherche des documents de Constantinople. On lui laissait la première, il était exclu de la seconde.

De plus, il avait maintenant sur les bras un officier du renseignement marié, l'espèce la plus vulnérable.

Il était 3 heures moins 10 du matin. Six heures plus tard, il accompagnerait Fontine à Lakenheath pour lui faire ses adieux.

Et l'homme à la mèche blanche ? Ce portrait ne correspondait à aucun des milliers de signalements et de photographies dont ils disposaient ; les recherches n'aboutissaient pas. Une douzaine d'agents continuaient de fouiller dans les archives ; celui qui parviendrait à établir l'identité de l'homme ne serait pas oublié quand viendrait le moment de choisir une affectation.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter.

— Oui ?

— Stone à l'appareil. Je crois avoir trouvé quelque chose.

— Je descends tout de suite.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais monter. C'est assez extravagant et j'aime mieux vous voir seul à seul.

— Comme vous voulez.

Qu'avait bien pu découvrir Stone ? Qu'est-ce qui pouvait être si bizarre pour exiger de telles précautions ?

— Voilà le portrait, approuvé par Fontine, mon général, fit le capitaine Geoffrey Stone en posant le dessin au fusain sur le sous-main du bureau de Teague.

Il serrait maladroitement une enveloppe entre son bras et sa poitrine, au-dessus de sa main inerte, gantée de noir.

— Il ne correspondait à rien dans nos archives sur Himmler, ni aucune autre source allemande ou assimilée, y compris chez les collaborateurs en Pologne, en Tchécoslovaquie, en France, dans les Balkans et en Grèce.

— Et l'Italie ? Avez-vous pensé à l'Italie ?

— C'est la première piste que nous avons suivie. Quoi que Fontine déclare avoir vu à Campo di Fiori, le soir du massacre, il est Italien.

Les Fontini-Cristi s'étaient fait des ennemis chez les fascistes. Mais nous n'avons rien trouvé, pas la moindre ressemblance avec notre sujet. Pour être tout à fait franc, mon général, j'ai commencé à me poser des questions sur Fontine. Sur son mariage, auquel personne ne s'attendait.

— C'est vrai, capitaine. Nous n'avions pas prévu cela.

— Un petit presbytère en Écosse, une cérémonie anglicane... Pas vraiment ce qu'on aurait imaginé.

— Pourquoi ?

— J'ai accompli plusieurs missions en Italie, mon général, et je puis vous assurer que l'influence du catholicisme est énorme dans ce pays.

— Fontine n'est pas croyant. Où voulez-vous donc en venir ?

— À ceci : tout est question de degré. Un homme n'est jamais comme ceci ou comme cela, surtout lorsqu'il a détenu un tel pouvoir. Je suis donc revenu à son propre dossier ; nous possédons des photocopies de tout ce que nous avons pu dénicher sur lui. Y compris le questionnaire administratif et son acte de mariage. À la question « confession », il a inscrit un seul mot : « Chrétienne ».

— Au fait !

— J'y viens. Je m'étonnais de voir l'unique survivant d'une famille, immensément riche et puissante dans un pays profondément catholique, nier ouvertement l'appartenance à son Église.

— Poursuivez, capitaine.

— C'était bel et bien un reniement ! Peut-être inconscient, mais comment savoir ? Le christianisme n'est pas une confession en soi. Nous ne cherchions pas dans les bons dossiers, parmi les bons Italiens.

Stone saisit l'enveloppe de la main gauche et ouvrit le rabat. Il en sortit une coupure de journal représentant un homme nu-tête, aux cheveux bruns traversés par une mèche blanche. Il portait un costume d'ecclésiastique ; la photo avait été prise devant l'autel de Saint-Pierre. L'homme était agenouillé, face au Christ de la Basilique. Deux mains tendues, visibles au-dessus de sa tête, tenaient le chapeau rouge de cardinal.

— Seigneur ! souffla Teague en levant les yeux vers Stone.

— Les dossiers du Vatican. Nous gardons dans nos archives toutes les élévations à la dignité cardinalice.

— Alors, cet homme...

— Oui, mon général. Le sujet s'appelle Guillamo Donatti. C'est l'un des prélats les plus influents de la Curie.

Montbéliard

L'appareil amorça un virage à 90 degrés. Il volait à trois mille pieds, la nuit était claire, le vent s'engouffrait avec une telle force dans la carlingue que Fontine crut qu'il allait être happé par le vide avant que la lumière rouge allumée au-dessus de lui ne soit remplacée par un blanc éclatant qui donnait le signal du saut. Agrippé aux poignées encadrant la trappe de départ, arc-bouté de ses pieds chaussés de lourdes bottes sur le plancher métallique du bombardier Haviland, il était prêt à sauter.

Il pensa à Jane. Au début, elle s'était violemment opposée à la réclusion à laquelle on la condamnait. Sa position au ministère de l'Air était le fruit de semaines, de mois d'un patient labeur dont elle perdrait tout le bénéfice en quelques heures. Puis elle s'était tue, d'un coup, en lisant, il en était sûr, la tristesse dans ses yeux. Elle voulait qu'il lui revienne. Si une période d'isolement à la campagne pouvait y contribuer, elle s'inclinerait.

Il pensa ensuite à Teague. En partie à ce qu'il avait dit, surtout à ce qu'il avait passé sous silence. Le MI-6 avait une piste pour le bourreau nazi à la mèche blanche, le monstre qui avait froidement contemplé le massacre de Campo di Fiori. Le service de renseignement supposait qu'il s'agissait d'un membre important du *Geheimdienst Korps*, la police secrète de Himmler, un homme qui préférerait rester dans l'ombre et ne s'attendait pas à être identifié. Peut-être quelqu'un qui avait été en poste au consulat d'Allemagne, à Athènes.

« Supposait. » « Peut-être. » Ce n'étaient qu'hypothèses. Teague

dissimulait des renseignements ; malgré toute son expérience, le général ne pouvait cacher qu'il mentait par omission. Il n'avait pas non plus été très convaincant lorsqu'il avait amené la conversation sur un sujet très différent :

— ... C'est la procédure ordinaire, Fontine. Quand un homme part en mission, nous indiquons sa confession. Comme un acte de naissance ou un passeport...

Non, il n'adhérait à aucune doctrine religieuse ; non, il n'était pas catholique. Cela n'avait rien d'extraordinaire ; il existait des non-catholiques en Italie ! Oui, Fontini-Cristi était un nom composé que l'on pouvait traduire par « les fontaines du Christ » ; oui, sa famille avait soutenu l'Église pendant des siècles, mais la rupture avec le Vatican remontait à plusieurs décennies. Non, il n'attachait pas d'importance excessive à cette rupture ; au vrai, il n'y pensait que rarement.

Quelle idée Teague avait-il derrière la tête ?

La lumière rouge s'éteignit. Victor fléchit les genoux comme on le lui avait enseigné et retint son souffle.

L'ampoule blanche s'alluma. Fontine reçut une tape dans le dos – franche, énergique, rassurante. Il inversa vivement sa prise sur les poignées de la trappe de départ, recula pour prendre de l'élan et se précipita dans l'ouverture. Ballotté par les turbulences, souffleté par le vent furieux avec le poids et la vitesse d'une vague gigantesque, il fut aussitôt emporté loin de l'énorme fuselage.

Il tombait en chute libre... Il fit un effort pour ouvrir les jambes en V, sentit le harnais mordre la chair de ses cuisses, puis lança les bras en avant, les éloignant de son corps. Cette position, bras et jambes écartés, eut le résultat attendu : sa chute fut légèrement ralentie, juste assez pour lui permettre de concentrer toute son attention sur la masse sombre de la terre.

Il aperçut enfin les balises, deux points lumineux dans la nuit, sur sa gauche.

Il leva la main droite, luttant contre le vent, et tira sur l'anneau. Une lueur blanche brilla dans le ciel au-dessus de lui, semblable à l'éclat fugitif d'une chandelle romaine, mais assez lumineuse pour être visible du sol. Les ténèbres l'enveloppèrent derechef. Il actionna la poignée de caoutchouc commandant l'ouverture de la voilure. La toile jaillit de son enveloppe et se déploya en ondulant. Victor banda tous ses muscles pour résister à la secousse qui lui coupa le souffle.

Il commença à flotter, à se balancer, décrivant des quarts de cercle dans le ciel, se rapprochant lentement du sol.

Les entretiens de Montbéliard se déroulèrent de manière satisfaisante. Aussi bizarre que cela pût paraître et malgré un cadre sommaire, voire rudimentaire (un entrepôt désaffecté, une grange, un champ caillouteux), Victor trouvait à ces réunions une certaine ressemblance avec des conférences de direction bien rodées où il aurait tenu le rôle de représentant du siège. Le but de chacune de ces rencontres avec les délégués des mouvements de résistance était le même : l'étude de projets de recrutement pour le groupe d'exilés en attente sur le sol britannique.

Partout on recherchait des cadres, partout dans les territoires conquis par les armées du III^e Reich, les moyens de production, immédiatement réquisitionnés, étaient préparés pour un rendement maximal. Mais l'obsession allemande de productivité immédiate présentait un inconvénient majeur : les pouvoirs restaient centralisés à Berlin. Les demandes étaient traitées par le ministère de l'Industrie et de l'Armement ; les ordres, après approbation de l'administration, délivrés à plusieurs centaines de kilomètres du lieu de production.

Ces ordres pouvaient être interceptés, les demandes falsifiées à la source, à l'intérieur des ministères, par de simples fonctionnaires.

Des postes pouvaient être créés, du personnel remplacé. La peur du chaos et la fébrilité de ce Berlin obsédé par la recherche de l'efficacité maximale faisaient que les ordres étaient rarement mis en doute.

Partout le climat bureaucratique offrait un terrain favorable à l'opération Loch Torridon.

— Nous allons vous escorter jusqu'au Rhin ; vous embarquerez sur une péniche, près de Neuf-Brisach, déclara le résistant français, en s'avançant vers la petite fenêtre de la chambre de la rue du Bac, à Montbéliard. L'homme qui vous accompagnera aura vos papiers. Si j'ai bien compris, vous serez une sorte d'épave, des muscles mais pas beaucoup de cervelle, un débardeur qui passe le plus clair de son temps à se soûler avec du mauvais vin.

— L'expérience devrait être intéressante.

Le Rhin

Bien au contraire, ce fut éprouvant, physiquement épuisant, rendu

presque intolérable par l'odeur nauséabonde qui régnait dans l'entrepont. Les patrouilles allemandes sillonnaient le fleuve, arraisonnant tous les bateaux, soumettant les équipages à des interrogatoires brutaux. Le Rhin était une grande voie utilisée par les passeurs de toute espèce, il n'était pas besoin d'être très perspicace pour le comprendre. Comme les « épaves » du fleuve ne méritaient pas un meilleur sort, les soldats prenaient plaisir à caresser les côtes et les crânes de leur matraque ou de la crosse de leur fusil. Aussi écœurante qu'elle fût, la couverture de Fontine était en béton. Il buvait assez de piquette pour donner à son haleine la fétidité abjecte du parfait alcoolique.

Seule la présence de son compagnon l'empêcha de sombrer dans la démence. Il s'appelait Lübok et Victor savait que, quels que fussent les dangers auxquels il s'exposait, Lübok risquait beaucoup plus gros.

Juif et homosexuel, c'était un maître de ballet d'origine tchécoslovaque, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, dont les parents avaient émigré à Berlin une trentaine d'années auparavant. Il parlait couramment le slovaque et le tchèque ainsi que l'allemand, ses papiers le présentaient comme un traducteur au service de la Wehrmacht. Il était aussi en possession de plusieurs lettres sur papier à en-tête du Haut Commandement allemand attestant de la fidélité au régime.

Tous ces papiers étaient authentiques, pas la fidélité ! Les missions clandestines de Lübok consistaient à transmettre des messages en Tchécoslovaquie et en Pologne. Au passage des frontières, il n'hésitait pas à faire étalage de ses penchants ; il était de notoriété publique que son inclination était partagée par nombre d'officiers allemands. Les gardes des postes frontières ne pouvaient savoir qui jouissait de la protection de ces puissants du moment dont la préférence allait aux hommes. Et le maître de ballet disposait d'un stock inépuisable de vérités, demi-vérités et bobards se rapportant aux pratiques et déviations sexuelles des membres du Haut Commandement en poste dans chaque zone où il pénétrait. Cet arsenal d'anecdotes lui procurait ses meilleures armes.

Lübok s'était porté volontaire, dans le cadre de l'opération Loch Torridon, pour escorter l'envoyé du MI-6 depuis Montbéliard jusqu'à Varsovie, en passant par Wiesbaden et Prague. Au fil des jours et des kilomètres, Fontine trouvait matière à s'en réjouir. Lübok était le meilleur. Sous les complets bien coupés se cachait une personnalité puissante dont la langue acérée et le regard intimidant dénotaient un tempérament fougueux et une vive intelligence.

Varsovie

Lübok conduisait la moto, Victor était dans le side-car, vêtu d'un uniforme d'*Oberst* de la Wehrmacht, affecté aux transports de l'armée d'occupation. Le véhicule qui avait quitté Lodz à destination de Varsovie atteignit le dernier poste de contrôle peu avant minuit.

Lübok fit un numéro devant les gardes, citant d'un ton tranchant une kyrielle d'officiers supérieurs allemands et laissant planer la menace de représailles de toutes sortes si leur véhicule était retenu. À l'évidence, les gardes, embarrassés, ne tenaient pas à prendre des risques. Ils lui firent signe de passer et le side-car entra dans les faubourgs de Varsovie.

La ville était en plein chaos. Malgré l'obscurité, ils distinguaient les décombres dans les rues désertes. Des bougies brillaient aux fenêtres ; l'électricité était coupée presque partout. Des fils électriques pendaient sur la chaussée, automobiles et camions étaient immobilisés, retournés par dizaines, gisant tels des insectes d'acier géants attendant d'être examinés sur la paillasse d'un laboratoire.

Varsovie était une ville morte. Ses assassins en armes, effrayés par son cadavre, ne se déplaçaient qu'en groupes.

— Direction le Casimir, dit Lübok à voix basse. La Résistance vous attend ; c'est à une dizaine de rues d'ici.

— Qu'est-ce que le Casimir ?

— Un vieux palais sur le boulevard de Cracovie, au cœur de la ville. Il a abrité l'université pendant des années ; aujourd'hui les Allemands en ont fait un cantonnement et des bureaux.

— C'est là que nous allons ?

— On peut mettre les nazis à l'université, répondit Lübok en souriant dans la pénombre, cela ne garantit pas qu'ils auront de l'instruction. Tout le personnel d'entretien du palais appartient à la *Podziemna*. La Résistance, si vous préférez. Disons plutôt un embryon de résistance.

Lübok trouva une place pour le side-car entre deux voitures, sur le boulevard de Cracovie, presque en face du portail du palais Casimir. À part les sentinelles dans leur guérite, la rue était déserte. Deux lampadaires seulement fonctionnaient, mais, derrière la grille du palais, des projecteurs disposés sur la pelouse éclairaient la façade ornementée du bâtiment.

Un soldat allemand, un homme de troupe, sortit de l'ombre. Il s'avança

vers Lübok et s'adressa à lui à voix basse, en polonais. Lübok inclina la tête ; l'Allemand traversa le boulevard en diagonale, en direction du portail.

— Il fait partie de la Résistance, expliqua Lübok. Il a employé les codes convenus. Il m'a dit que vous deviez entrer le premier et demander à voir le capitaine Hans Neumann, secteur 7.

— Le capitaine Hans Neumann, secteur 7, répéta Victor. Et après ?

— C'est notre contact de la nuit. Il vous conduira auprès des autres.

— Et vous ?

— Je dois attendre dix minutes avant de vous suivre. Je demanderai à voir l'*Oberst* Schneider, secteur 5.

Lübok paraissait inquiet, et Victor comprenait pourquoi. Jamais encore ils n'avaient été séparés avant le lieu de rendez-vous avec les chefs des mouvements clandestins.

— C'est une procédure inhabituelle, n'est-ce pas ? Vous avez l'air soucieux.

— Ils doivent avoir leurs raisons.

— Mais vous ne les connaissez pas, et ce soldat ne vous a rien dit.

— Il n'est pas au courant ; c'est un simple messenger.

— Redoutez-vous un piège ?

Lübok braqua les yeux sur Fontine tout en continuant de réfléchir à haute voix.

— Non, ce n'est pas possible, fit-il. Le commandant du secteur a été compromis par des photos. Je ne veux pas vous ennuyer avec des détails, mais son inclination pour les jeunes garçons a été fixée sur la pellicule. Il a vu les clichés et sait que nous détenons les négatifs. Il vit dans la terreur et nous jouons là-dessus. Il est très bien vu à Berlin, protégé par Goering. Non, ce n'est pas un piège.

— Mais vous êtes inquiet.

— Sans raison. Le soldat connaissait les codes ; ils sont compliqués et extrêmement précis. À tout à l'heure.

Victor descendit de l'habitable exigü et commença à traverser le boulevard, vers le portail. Il marchait avec raideur, l'image de l'arrogance, et se préparait à montrer les faux papiers qui lui donneraient accès au palais.

En traversant les jardins éclairés, il vit des soldats allemands parcourir les allées par groupes de deux ou trois. Un an auparavant, ces hommes étaient peut-être des étudiants ou des professeurs récapitulant les menus événements d'une journée à l'université. Aujourd'hui, ils étaient des conquérants, protégés des dévastations qui avaient tout ravagé hors de l'enceinte du palais Casimir. Mort, famine, mutilations, le pire était commis sur leurs ordres et ils discutaient tranquillement dans les allées bien entretenues, sans se préoccuper le moins du monde des conséquences de leurs actes.

Campo di Fiori. Il y avait eu des projecteurs à Campo di Fiori. Les mutilations et la mort.

Victor lutta pour chasser ces images de son esprit ; il ne pouvait se permettre de relâcher sa concentration. L'entrée du Secteur 7, une haute porte à deux vantaux couverts d'une voûte à claire-voie, se trouvait juste devant lui. Une sentinelle se tenait au garde-à-vous sur l'unique marche de marbre. Fontine reconnut le soldat qui avait échangé quelques mots en polonais avec Lübok, sur le boulevard.

— Vous êtes très efficace, murmura-t-il en allemand.

Le factionnaire hocha la tête et tendit le bras pour ouvrir la porte.

— Entrez sans tarder, dit-il. Utilisez l'escalier de gauche, on vous attendra sur le premier palier.

Fontine entra rapidement, traversa le vaste hall de marbre et commença à grimper résolument l'escalier. À mi-chemin de la première volée de marches, il ralentit. Une sonnette d'alarme se déclencha dans sa tête.

La voix de la sentinelle, son usage de l'allemand. Un emploi curieux des mots, étrangement malhabile.

Entrez sans tarder... Utilisez l'escalier...

Attention à l'absence de tournures idiomatiques, aux phrases trop grammaticales ou, à l'inverse, aux terminaisons mal accordées. Une leçon de Loch Torridon.

Le soldat n'était pas allemand ! Mais pourquoi l'aurait-il été, puisqu'il appartenait à la *Podziemna* ? Et la Résistance polonaise ne laisserait rien au hasard...

Deux officiers allemands apparurent sur le palier, le pistolet à la main, braqué sur lui. C'est celui de droite qui parla le premier.

— Bienvenue au palais Casimir, *signor Fontini-Cristi*.

— Continuez à monter, *padrone*, fit son collègue. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Ils s'étaient adressés à lui en italien, mais ce n'était pas leur langue maternelle. Victor reconnut leur accent. Les deux officiers n'étaient pas plus allemands que le factionnaire : des Grecs ! Le convoi de Salonique venait de réapparaître !

Il perçut derrière lui le claquement d'une culasse, suivi d'un bruit de pas rapides. Quelques secondes plus tard, le canon de l'arme s'enfonçait dans ses reins et le poussait dans l'escalier.

Il ne pouvait faire un geste ni trouver la moindre diversion pour détourner l'attention de ses assaillants. Leurs armes étaient pointées sur lui, prêtes à le cribler de balles, leurs yeux ne quittaient pas ses mains.

Il entendit des rires venant d'un couloir du premier étage. Et s'il se mettait à hurler, s'il donnait l'alarme au cœur du camp ennemi ? Les pensées s'entrechoquaient dans sa tête.

— Qui êtes-vous ?

Des mots ; il fallait commencer par des mots. Si seulement il parvenait à hausser progressivement la voix, d'une manière naturelle, qui n'inciterait pas les doigts à se crispier sur la détente.

— Vous n'êtes pas allemands !

Et maintenant, plus fort !

— Que faites-vous ici ?

Le canon du pistolet remonta dans son dos et s'enfonça brutalement à la base de son crâne. Le coup lui coupa la parole. Un poing s'écrasa dans ses reins. Projeté en avant, il fut rattrapé par les Grecs silencieux, le regard menaçant.

Il ouvrit la bouche pour crier ; c'était sa dernière chance. Les rires se rapprochaient, des hommes descendaient l'escalier...

— Je vous préviens que...

Brusquement, ses deux mains furent tirées en arrière, ses bras pliés, immobilisés, ses poignets tordus. On plaqua sur son visage un morceau d'étoffe rêche imbibé d'un liquide à l'odeur âcre.

Un bandeau l'aveugla : il était privé d'air et de lumière. Il sentit qu'on déchirait sa tunique, qu'on écartait son baudrier. Il essaya de dégager ses bras.

C'est à ce moment-là qu'il sentit la longue aiguille s'enfoncer dans son corps, mais il ne sut pas où. Il leva instinctivement les mains pour se protéger : elles étaient libres. Mais elles ne pouvaient servir à rien ; toute résistance était inutile.

Il entendit de nouveau les rires, assourdissants cette fois. Il eut encore conscience de tituber, puis le sol se déroba sous lui.

Et ce fut tout.

— Vous trahissez ceux qui vous ont sauvé la vie.

Victor ouvrit les yeux, mais il lui fallut un certain temps pour accommoder. Il éprouvait dans le bras gauche, ou dans l'épaule, une sensation de brûlure. Il leva l'autre main pour toucher et ne put réprimer une grimace de douleur.

— C'est l'antidote que vous sentez, fit la voix d'un homme à la silhouette encore floue. Il se forme une grosseur, mais rien de méchant.

La vision de Victor devenait plus nette. Il était assis sur un sol de ciment, le dos appuyé contre un mur de pierre. À cinq ou six mètres de lui, un homme se tenait devant le mur opposé. Ils se trouvaient sur une sorte d'estrade, dans un large tunnel creusé dans la roche, profond, à ce qu'il semblait, et dont les deux extrémités disparaissaient dans les ténèbres. De vieux rails au faible écartement, rouillés et fendus, couraient sur le sol. Aux murs, plusieurs grosses chandelles placées dans d'anciennes appliques diffusaient de la lumière.

Fontine fixa les yeux sur l'inconnu qui se tenait devant lui. Tout de noir vêtu, il avait un col blanc : c'était un prêtre.

L'homme était chauve, mais sa calvitie n'était pas due à l'âge : il avait le crâne rasé. Mince, le visage ascétique, il n'avait guère plus de quarante-cinq à cinquante ans.

À côté du prêtre se tenait le factionnaire en uniforme de la Wehrmacht. Les deux Grecs se faisant passer pour des officiers allemands surveillaient une porte métallique percée dans le mur de gauche de la galerie souterraine.

— Nous vous avons suivi depuis Montbéliard, commença le prêtre. Vous êtes à quinze cents kilomètres de Londres, et les Anglais ne peuvent rien pour vous. Ils ne connaissent pas nos itinéraires en direction du sud.

— Les Anglais ? répéta Fontine, fixant sur le prêtre un regard

perplexe. Vous appartenez à l'ordre de Xenope ?

— C'est exact.

— Pourquoi luttez-vous contre les Anglais ?

— Parce que Brevourt est un menteur. Il a manqué à sa parole.

— Brevourt ?

Victor tombait des nues. Tout cela n'avait ni rime ni raison.

— Mais vous êtes complètement fou ! Vous voulez dire qu'il a agi pour votre compte ? Qu'il a fait tout cela pour vous ?

— Pas pour nous ! Pour l'Angleterre : il veut que l'Angleterre s'empare du coffre de Constantinople ! Churchill l'exige ! C'est une arme plus redoutable que cent corps d'armée et ils ne l'ignorent pas ! S'ils réussissaient, jamais nous ne le reverrions !

Le prêtre avait les yeux écarquillés, le visage déformé par la rage.

— Vous croyez vraiment cela ?

— Ne soyez pas stupide ! lança le moine. Comme Brevourt a manqué à sa parole, nous avons décrypté le code Maginot. Nous avons intercepté des messages, des communications entre..., disons, entre les parties intéressées.

— Vous êtes fou à lier !

Victor s'efforçait de réfléchir. Anthony Brevourt avait disparu de son existence ; il n'avait pas eu de nouvelles de lui depuis plusieurs mois.

— Vous dites que vous m'avez suivi depuis Montbéliard, reprit-il. Pourquoi ? Je n'ai pas ce que vous cherchez... je ne l'ai jamais eu ! Je ne sais absolument rien de ce maudit train !

— Mikhailovic vous a cru, répliqua calmement le prêtre. Pas moi.

— Petride...

L'image du jeune moine se donnant la mort sur la saillie rocheuse de Loch Torridon remonta à l'esprit de Victor.

— Petride n'était pas son vrai nom.

— Vous l'avez tué ! s'écria Fontine. Aussi sûrement que si vous aviez pressé vous-même la détente ! Vous êtes cinglé ! Une bande de cinglés !

— Il avait échoué. Il savait à quoi il s'exposait.

— C'est ignoble ! Vous contaminez tout ce que vous touchez ! Vous pouvez ne pas me croire, mais je vous le dis pour la dernière fois : je n'ai pas les renseignements que vous cherchez !

— menteur !

— Vous êtes fou !

— Dans ce cas, dites-moi pourquoi vous voyagez avec Lübok ! Expliquez-moi, *signor* Fontini-Cristi ! Pourquoi Lübok ?

Victor eut un mouvement de recul. En entendant le nom du maître de ballet, il s'arc-bouta contre la paroi.

— Lübok ? murmura-t-il, l'air incrédule. Si vous êtes au courant de ses activités, vous connaissez la réponse.

— Loch Torridon ? demanda le prêtre d'un ton sarcastique.

— Je n'avais jamais entendu parler de Lübok. Tout ce que je sais, c'est qu'il fait bien son boulot. Il est juif et..., et il court de grands risques.

— Il est au service de Mussolini ! rugit le prêtre. Il transmet vos propositions à Rome !

Victor garda le silence. Sa stupéfaction était telle qu'il ne trouvait rien à répliquer.

— Avouez que c'est étrange, poursuivit le moine d'une voix basse et vibrante. Parmi tous ceux qui auraient pu vous escorter dans les territoires occupés, Lübok est choisi. Et il apparaît à Montbéliard, comme par enchantement. Vous me demandez de croire cela ?

— Croyez ce que vous voulez. Tout cela ne tient pas debout.

— C'est une trahison ! hurla le prêtre en faisant quelques pas dans sa direction. Un dégénéré à qui il suffirait de décrocher son téléphone pour faire chanter la moitié de Berlin ! Encore plus scandaleux pour vous, c'est une ordure qui a choisi pour maître ce monstre de...

— *Fontine ! Sautez !*

L'ordre lancé d'une voix perçante venait du fond de la galerie. Victor reconnut le timbre aigu de Lübok, qui se répercutait sur les murs de pierre et couvrait les vociférations du prêtre.

Il fit un pas chancelant, se laissa tomber de l'estrade et heurta le sol près des rails mangés par la rouille. Il entendit au-dessus de sa tête des sifflements de balles, suivis de deux détonations assourdissantes d'un Luger.

À la lumière dansante des chandelles, Victor vit des silhouettes, celles de Lübok et de plusieurs hommes, jaillir, l'arme au poing, du puits de ténèbres, viser avec rapidité et précision, et tirer avant de reculer à l'abri de la paroi rocheuse.

Tout fut terminé en quelques secondes. Le prêtre de Xenope s'était effondré, touché à la nuque, l'oreille gauche en charpie. Le moribond parvint à se traîner jusqu'au bord de l'estrade et fixa sur Fontine un regard vitreux.

— Nous ne sommes pas... vos ennemis, murmura-t-il dans les affres de la mort. Remettez-nous les documents, pour l'amour de Dieu...

Il y eut une détonation sourde, la dernière ; la balle fracassa le front du prêtre, au-dessus des yeux fixes.

Victor sentit une main se refermer sur son bras gauche ; de violents élancements se propagèrent dans son épaule et sa poitrine. Il comprit qu'on était en train de le remettre sur ses pieds.

— Debout ! ordonna Lübok. Quelqu'un a pu entendre les coups de feu ! Fichons le camp !

Ils s'élancèrent vers le fond du souterrain. Le rayon d'une torche tenue par un des hommes de Lübok perça l'obscurité. Le résistant donna ses instructions à voix basse, en polonais. Lübok traduisit pour Fontine, qui courait à ses côtés.

— À deux cents mètres, il y a une caverne utilisée par les moines, où nous serons en sécurité.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Une caverne où se cachaient les moines, expliqua Lübok, le souffle court. Le palais Casimir a une longue histoire, et certains ont dû s'enfuir précipitamment.

Ils se glissèrent à quatre pattes dans un boyau creusé dans la roche, qui débouchait dans les profondeurs d'une caverne. Ils perçurent aussitôt une différence dans l'air qu'ils respiraient : il y avait une ouverture quelque part dans la cavité ténébreuse.

— Il faut que je vous parle, fit Victor.

— Pour répondre à vos questions, sachez que le capitaine Hans Neumann est un officier dévoué au Reich, qui a un cousin dans la Gestapo. *L'Oberst* Schneider n'était pas de service ce soir ; cela nous a mis la puce à l'oreille, et nous avons compris que c'était un piège... En toute franchise, nous ne nous attendions pas à vous trouver dans le

souterrain. Nous nous rendions au Secteur 7, et nous avons eu de la chance.

Lübok se tourna vers ses compagnons à qui il s'adressa en polonais avant de traduire pour Fontine.

— Nous allons rester ici un quart d'heure. Cela devrait suffire. Puis nous irons à votre rendez-vous dans les conditions prévues.

Fontine prit Lübok par le bras pour le tirer à l'écart. Deux des hommes de la *Podziemna* avaient allumé leur torche, et l'éclairage suffisait pour que Victor distinguât les traits du maître de ballet.

— Ce piège n'a pas été tendu par les Allemands ! Les hommes qui sont restés là-bas étaient tous grecs ! L'un d'eux était un prêtre !

Il avait parlé à voix basse, mais avec une violente contenue.

— Vous êtes tombé sur la tête, fit le Tchèque d'un ton détaché, sans qu'un seul muscle de son visage ne tressaille.

— Ils étaient envoyés par Xenope !

— Par qui ?

— Vous avez parfaitement entendu !

— Oui, j'ai entendu, mais je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez.

— Allez vous faire voir, Lübok ! Qui êtes-vous donc ?

— Beaucoup de choses pour bien des gens.

Victor agrippa par les revers de sa veste le Tchèque, dont le regard se fit plus dur, exprimant une colère froide.

— Ces hommes m'ont dit que vous étiez au service de Mussolini, que vous alliez transmettre des propositions à Rome. Quelles propositions ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je n'en sais rien, répondit lentement Lübok.

— Pour qui travaillez-vous ?

— Pour beaucoup de monde, mais *contre* les nazis. Vous n'avez pas à en savoir plus ! Je veille sur votre vie et je m'assure que vous menez à bien vos négociations. La manière dont je m'y prends ne vous regarde aucunement.

— Vous ne savez rien sur Salonique ?

— C'est une ville de Grèce, sur la mer Égée... Et maintenant, lâchez-moi !

Fontine relâcha son étreinte, sans changer sa prise.

— En admettant... Juste au cas où, parmi les nombreuses personnes dont vous avez parlé, certaines seraient intéressées par ce convoi grec, je ne sais *rien*. Je n'ai jamais été au courant de quoi que ce soit.

— Si ce sujet était abordé – mais je ne vois pas pourquoi il le serait –, je transmettrais le message. Pourrions-nous maintenant nous concentrer sur les négociations à Varsovie ? Tout doit être terminé cette nuit. Des dispositions ont été prises pour que deux messagers s'envolent dès demain matin, à bord d'un appareil militaire. Je procéderai en personne à l'inspection du terrain d'aviation, avant le lever du jour. Nous allons à Mülheim, tout près de la frontière franco-suisse, à quelques heures de Montbéliard. Votre périple en Europe est terminé.

— En avion ? demanda Victor, lâchant la veste du tchèque. Dans un appareil allemand ?

— Nous pouvons remercier un officier supérieur en poste à Varsovie, tourneboulé par plusieurs films dans lesquels il jouait un rôle de premier plan. De la pornographie pure et simple.

Couloir aérien, Munich ouest

Le trimoteur Fokker était immobilisé sur la piste ; une équipe de maintenance vérifiait les moteurs tandis qu'un camion de carburant remplissait les réservoirs. Ils avaient quitté Varsovie de bonne heure et, après une escale à Prague, venaient d'arriver à Munich, destination de la plupart des passagers.

La prochaine étape les mènerait à Mülheim, terme de leur voyage. Victor, assez nerveux, était assis à côté de Lübok, apparemment très détendu, dans le silence de la carlingue. Il n'y avait qu'un seul autre passager, un caporal permissionnaire qui se rendait à Stuttgart.

— Je préférerais qu'il y ait un peu plus de monde, murmura Lübok. Avec si peu de gens, le pilote pourrait nous demander de rester à bord à Mülheim pour repartir aussitôt après avoir fait le plein. Il prend la plupart de ses passagers à Stuttgart.

Il fut interrompu par des claquements de bottes sur les marches métalliques de la passerelle. Des rires rauques, sans retenue, accompagnant des pas mal assurés, se firent de plus en plus bruyants à mesure que les nouveaux arrivants se rapprochaient de la porte. Lübok se tourna en souriant vers Fontine, reprit le journal apporté par le steward et s'enfonça avec soulagement dans son siège. Victor se retourna au moment où le contingent de Munich pénétrait dans la carlingue.

Il y avait là trois officiers de la Wehrmacht et une femme, tous ivres. La jeune femme, vêtue d'un manteau léger, fut poussée dans l'étroite ouverture par deux des militaires et jetée dans un siège par le

troisième. Elle n'opposa aucune résistance, se contenta de rire et de faire des grimaces. Un jouet consentant.

Âgée de vingt-cinq à trente ans, elle avait un physique agréable sans être attirante. La fièvre se lisait sur son visage avec une intensité qui lui donnait un air farouche. Ses cheveux châtain clair étaient emmêlés. Elle avait les yeux trop maquillés, les lèvres trop rouges, les joues trop fardées.

— Qu'est-ce que vous regardez ?

La question lancée avec force pour couvrir le rugissement des moteurs tournant à plein régime venait du troisième officier, un homme d'une trentaine d'années, large d'épaules et de poitrine. Il était passé devant ses collègues et s'adressait à Victor.

— Excusez-moi, fit Fontine avec un sourire confus. Je ne voulais pas être indiscret.

L'officier le regardait, les yeux plissés ; à l'évidence, il cherchait la bagarre.

— Hé ! les gars ! On a un drôle d'oiseau à bord ! Écoutez-moi cette femmelette !

— Je ne voulais pas vous offenser.

L'officier se retourna vers ses compagnons ; l'un avait attiré sur ses genoux la fille qui se laissait faire, l'autre se tenait dans l'allée.

— La femmelette ne voulait pas nous offenser ! Vous ne trouvez pas ça mignon ?

Les deux hommes approuvèrent d'un grognement moqueur tandis que la fille éclatait d'un rire hystérique. Victor se tourna vers l'avant, espérant que le rustre en uniforme allait le laisser tranquille.

Il sentit une grosse patte s'abattre sur son épaule par-dessus le dossier du siège voisin.

— Ça ne suffit pas, mon petit gars, fit l'officier de la Wehrmacht. Allez vous asseoir à l'avant, vous deux, ajouta-t-il après avoir lancé un coup d'œil à Lübok.

Le regard du Tchèque chercha celui de Victor. Son message était clair : faites ce qu'il demande.

Les deux hommes se levèrent et remontèrent rapidement l'allée, sans un mot, tandis que plusieurs bouteilles étaient débouchées à l'arrière. La petite fête des guerriers de la Wehrmacht avait commencé.

Le Fokker accéléra sur la piste d'envol et décolla rapidement. Lübok s'était installé du côté de l'allée, laissant le hublot à Victor. Celui-ci fixa les yeux sur le ciel d'azur, se replia sur lui-même pour créer le vide dans son esprit et faire passer plus rapidement le trajet jusqu'à Mülheim Le temps ne s'écoulerait jamais assez vite.

Mais il ne parvenait pas à faire le vide. Malgré tous ses efforts, ses pensées revenaient au prêtre de Xenope dans le souterrain du palais Casimir.

Vous voyagez en compagnie de Lübok. Lübok travaille pour Rome.

Lübok.

Nous ne sommes pas vos ennemis. Remettez-nom les documents, pour l'amour de Dieu !

Salonique... Jamais il ne pourrait se débarrasser de cette histoire. Le contenu du coffre de Constantinople avait le pouvoir de dresser les uns contre les autres des hommes combattant un ennemi commun.

Il entendit venir des rires de l'arrière, puis un murmure pressant, juste derrière lui.

— Non ! Ne vous retournez pas ! Je vous en prie !

C'était le steward qui lui parlait entre les deux sièges, d'une voix à peine audible.

— Ne vous levez surtout pas ! Ce sont des *Kommandos*... Ils se défoulent, c'est tout, ne vous en mêlez pas !

— Des *Kommandos* ? souffla Lübok. À Munich ? Ils devraient être stationnés plus au nord, sur les côtes de la Baltique.

— Pas ceux-là. Ils traversent les Alpes et opèrent dans les secteurs italiens. Ce sont des groupes d'exécuteurs. Il y a beaucoup de...

Les paroles du steward frappèrent Victor comme des coups de tonnerre. Il inspira profondément ; les muscles de son thorax se contractèrent pour devenir durs comme la pierre.

... Des groupes d'exécuteurs...

S'agrippant aux accoudoirs, il se cambra dans son siège, se plaqua contre le dossier et tourna lentement la tête vers l'arrière de la carlingue, regardant par-dessus le rebord métallique de l'appui-tête. Il sursauta.

La jeune femme au regard halluciné était allongée par terre, le

manteau ouvert, les sous-vêtements déchirés, les jambes écartées, ondulant de la croupe. L'un des officiers de la Wehrmacht, pantalon et caleçon baissés jusqu'aux genoux, se penchait sur elle, le sexe dressé. Un deuxième homme, jambes nues, était agenouillé au-dessus de la tête de la fille qu'il tenait par les cheveux et sur les joues de laquelle il promenait son pénis ; elle ouvrit la bouche, prit la verge en gémissant et eut un haut-le-cœur. Le troisième officier, penché sur l'accoudoir de son siège, contemplait le spectacle. La respiration saccadée, les lèvres entrouvertes, il palpa de la main gauche la poitrine dénudée de la jeune femme et se masturbait au même rythme de la main droite.

— *Animali !*

Fontine bondit de son siège, s'arrachant à l'étreinte de la main de Lübok, et se rua sur les trois officiers pétrifiés de surprise, totalement pris au dépourvu. Celui qui était assis demeura bouche bée. Victor le saisit par les cheveux et lui écrasa la tête contre le rebord métallique du siège. Il entendit craquer la boîte crânienne ; un jet de sang éclaboussa le visage de l'officier sur le corps de la fille. L'homme se prit les genoux dans le pantalon et s'affala sur elle, lançant les mains sur les côtés pour essayer de trouver un appui. Il roula sur le dos dans l'allée étroite, écrasant la fille. Fontine leva la jambe droite et projeta le talon de sa botte dans la gorge de l'officier. Le coup fut fatal ; les artères gonflèrent instantanément, formant sous la peau d'énormes tubes bleu-noir. Les yeux roulèrent dans les orbites, montrant le blanc des globes oculaires à l'horrible aspect gélatineux.

Les hurlements de la fille se mêlèrent aux cris de terreur du troisième officier qui s'était relevé et se précipitait vers le fond de la carlingue, le caleçon maculé de sang.

Fontine plongea pour arrêter l'Allemand qui roula frénétiquement sur lui-même pour lui échapper. Sa main tremblante, couverte de sang, glissa sous sa tunique. Victor savait ce qu'il cherchait : son couteau de *Kommando* à la lame longue de dix centimètres, fixé sous l'aisselle, à même la peau, par une bande adhésive. L'officier fit jaillir la lame, coupante comme un rasoir, et l'agita devant lui, en diagonale. Fontine se redressa, prêt à bondir.

Un bras se referma autour de son cou ; il essaya de se dégager à coups de coude, sans parvenir à desserrer l'étreinte.

Victor sentit qu'on le tirait violemment en arrière tandis qu'un long couteau sifflait dans l'air et se fichait dans la poitrine de l'Allemand. L'homme était mort avant que son corps ne se soit affaissé sur le plancher de la carlingue.

Le cou de Fontine fut brusquement libéré ; Lübok le gifla à toute volée. La douleur fut cuisante.

— Ça suffit ! Arrêtez ! Je ne veux pas mourir pour vous !

Victor se retourna, tout étourdi. Les deux autres officiers de la Wehrmacht avaient la gorge tranchée. La fille, qui s'était éloignée en rampant, vomissait, secouée de sanglots, entre deux sièges. Le steward était étendu dans l'allée, sans vie ou sans connaissance.

Le vieux caporal qui, quelques minutes plus tôt, gardait par peur les yeux fixés devant lui, se tenait maintenant devant la porte du poste de pilotage, un pistolet à la main.

La fille se releva soudain en hurlant.

— Ils vont tous nous tuer ! Oh ! mon Dieu ! Pourquoi avez-vous fait ça ?

Fontine la considéra d'un air stupéfait.

— Vous ? fit-il, encore haletant, s'efforçant de reprendre son calme. C'est vous qui dites cela ?

— Oui ! répondit-elle, s'enroulant dans son manteau souillé. Ils vont me tuer et je ne veux pas mourir !

— Vous préférez continuer à vivre comme ça ?

Elle lui lança un regard de folle, la tête agitée de tremblements.

— Ils m'ont fait sortir d'un camp, reprit-elle à voix basse, et j'ai compris ce qu'ils voulaient. Ils m'ont fourni de la drogue quand j'en avais envie ou besoin...

Elle remonta sa manche droite, découvrant plusieurs dizaines de marques d'aiguille, du poignet à la saignée du bras.

— Mais je suis toujours vivante !

— *Basta !* rugit Victor en s'avançant vers elle, la main levée. Que vous soyez vivante ou morte n'a aucune importance ! Ce n'est pas pour vous que je suis intervenu !

— Ce qui est fait est fait, capitaine, glissa Lübok, posant la main sur son bras. Réagissez ! Vous avez eu ce que vous vouliez, mais il n'y aura pas d'autre affrontement. C'est compris ?

Fontine perçut la volonté qui émanait des yeux bleus du Tchèque ; il indiqua du doigt le caporal grisonnant qui se tenait devant la porte de l'habitable, son arme à la main.

— Je suppose que c'est un des vôtres.

— Non, répondit Lübok, c'est un Allemand qui a une conscience, tout simplement. Il ne sait ni qui nous sommes ni ce que nous faisons. À notre arrivée à Mülheim, il sera sans connaissance, un spectateur innocent qui racontera ce qu'il veut... Pas grand-chose, à mon avis. Occupez-vous de la fille.

Lübok prit les choses en main. Il s'avança vers les trois corps pour prendre les pièces d'identité et les armes des officiers. Dans la tunique de l'un d'eux, il trouva une trousse à injection et six ampoules de stupéfiant qu'il donna à la fille, assise près de Fontine. Elle les accepta avec gratitude et, sans même lancer un coup d'œil à Victor, entreprit aussitôt de briser la pointe d'une ampoule. Elle en aspira le contenu avec la seringue et l'injecta dans une veine de son bras gauche sans même poser un garrot.

Elle referma la trousse avant de la fourrer dans la poche de son manteau, puis se renversa dans son siège en soupirant.

— Vous vous sentez mieux ? demanda Fontine.

Elle tourna la tête vers lui. Elle n'avait plus son regard farouche, seul le mépris se lisait dans ses yeux.

— Comprenez-moi bien, capitaine, je ne *sens* rien. Il n'y a plus de sensations en moi ; je me contente de survivre.

— Qu'allez-vous faire ?

Elle détourna les yeux vers le hublot et répondit d'une voix très calme, l'air absent, comme coupée de la réalité.

— Continuer, si c'est possible. Cela ne dépend pas de moi, mais de vous.

Le steward commença à remuer. Il secoua la tête et se mit à genoux dans l'allée. Sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, Lübok s'avança, un revolver braqué sur sa tête.

— Si vous voulez rester en vie, dit-il, vous ferez exactement ce que je dis quand nous serons à Mülheim.

L'homme acquiesça en silence.

— Et la fille ? demanda Victor à voix basse en se penchant vers Lübok.

— Quoi, la fille ?

— J'aimerais qu'elle vienne avec nous.

Le Tchèque passa avec agacement une main dans ses cheveux.

— Bon Dieu ! Il n'y a que deux solutions, soit elle vient avec nous, soit nous la supprimons. Elle ferait mon portrait-robot pour une goutte de morphine, ajouta-t-il en se tournant vers elle. Dites-lui de s'arranger un peu. J'ai vu un imperméable à l'arrière ; elle n'a qu'à le mettre.

— Merci, dit Victor.

— Il n'y a pas de quoi, répliqua Lübok. Je n'hésiterais pas à la tuer, si j'estimais que c'est préférable pour nous. Mais elle peut nous être utile : elle était avec une unité des *Kommandos* dont nous ignorions l'existence.

Les résistants attendaient la voiture sur une route de campagne, aux environs de Lörrach, près des frontières française et suisse. Ils fournirent à Victor des vêtements usés mais propres pour remplacer l'uniforme allemand et ils traversèrent le Rhin à la faveur de la nuit. La fille fut conduite dans un camp de maquisards ; elle était trop dépendante de la drogue, trop fantasque pour qu'ils prennent le risque de l'emmener à Montbéliard.

Le steward fut éliminé. Victor n'éleva pas d'objection, il n'avait pas oublié le caporal italien sur la jetée de Celle Ligure.

— Le moment est venu de nous séparer, annonça Lübok, qui s'avança vers lui, la main tendue, sur la berge du fleuve.

Fontine fut pris de court. Il était prévu que Lübok l'accompagnerait jusqu'à Montbéliard ; Londres pouvait avoir d'autres instructions pour lui.

— Pourquoi ? protesta-t-il en serrant la main du Tchèque. Je croyais...

— Je sais... Mais les choses changent. Il y a des problèmes à Wiesbaden.

Victor garda la main de Lübok dans sa main droite et la recouvrit de la gauche.

— J'ai des difficultés à trouver mes mots, dit-il. Mais je sais que je vous dois la vie.

— À ma place, vous auriez fait la même chose. Je n'en ai pas douté un seul instant.

— Vous êtes aussi généreux que courageux.

— N'oubliez pas les paroles de ce Grec qui me traitait de dégénéré

capable de faire chanter la moitié de Berlin.

— Vous pourriez le faire ?

— Probablement, répondit Lübok, tournant la tête vers le maquisard français qui lui faisait de grands signes pour l'inviter à le rejoindre sur la barque.

Il inclina la tête pour indiquer qu'il arrivait et se retourna vers Fontine.

— Écoutez-moi bien, reprit-il doucement en dégageant sa main. Ce prêtre vous a également dit que je travaillais pour Rome. Mais vous m'avez confié que vous ne saviez pas ce que cela signifiait.

— Pas précisément, en effet. Mais je ne suis pas aveugle : cela a un rapport avec le train de Salonique.

— Plus qu'un rapport !

— Il est donc vrai que vous travaillez pour Rome ? Pour l'Église ?

— L'Église n'est pas votre ennemie. Soyez-en persuadé.

— C'est aussi ce que prétend l'ordre de Xenope. Et pourtant j'ai un ennemi ! Mais vous n'avez pas répondu à ma question : travaillez-vous pour Rome ?

— Oui, mais pas comme vous le pensez.

— Lübok ! s'écria Fontine, saisissant le Tchèque par les épaules. Je ne pense rien, je ne sais rien ! Vous ne comprenez donc pas ?

Lübok lui lança un regard pénétrant dans la clarté indécise de la nuit.

— Je vous crois, dit-il. Je vous ai donné une douzaine d'occasions ; vous n'en avez saisi aucune.

— Quelles occasions ?

Le maquisard appelait de la barque, d'une voix où perçait l'impatience.

— Hé ! vous ! Le Paon ! On ne va pas passer la nuit ici !

— J'arrive tout de suite, répondit Lübok sans détacher les yeux du visage de Victor. Sachez qu'il y a, dans les deux camps, des hommes qui estiment que cette guerre est de peu d'importance en comparaison de certains renseignements dont ils vous croient détenteur. D'une certaine manière, je partage leur opinion. Mais vous ne savez rien, vous n'avez jamais su. Et, cette guerre, il faut la faire. Et la gagner. Au fond, votre père était bien plus avisé que tous ces gens-là.

— Savarone ? Que voulez-vous... ?

— Il est temps de partir.

Lübok leva les deux mains pour écarter les bras de Victor, avec vigueur, mais sans hostilité.

— J'avais mes raisons pour faire ce que j'ai fait, reprit-il. Vous les connaîtrez bientôt. Le prêtre du palais Casimir a dit vrai : il y a des monstres. Il était l'un d'eux, il y en a d'autres. Mais ne condamnez pas les Églises ; elles sont innocentes. Elles abritent des fanatiques en leur sein, mais elles sont innocentes.

— Le Paon ! Je n'attendrai pas plus longtemps !

— J'arrive ! lança Lübok à mi-voix. Au revoir, Fontine. S'il y avait eu dans mon esprit le moindre doute que vous n'êtes pas ce que vous affirmez, j'aurais mis tout en œuvre pour vous arracher votre secret. Je n'aurais pas hésité à vous tuer. Mais vous êtes ce que vous affirmez, vous vous trouvez pris entre deux feux. Ils vont vous laisser tranquille... au moins quelque temps.

Le Tchèque leva la main et effleura délicatement la joue de Victor. Puis il s'élança vers la barque.

Il était exactement minuit moins cinq quand les lumières bleues commencèrent à clignoter au-dessus du terrain d'aviation de Montbéliard. Deux rangées de petites balises avaient aussitôt été allumées ; la piste d'atterrissage ainsi délimitée, l'appareil décrivit un cercle, amorça son approche et descendit.

Fontine traversa le terrain au pas de course, sa serviette à la main. Dès qu'il arriva près du flanc de l'appareil qui roulait encore, la trappe s'ouvrit ; deux hommes s'avancèrent, un bras tendu dans l'ouverture, l'autre s'agrippant au chambranle. Victor poussa la serviette à l'intérieur et leva la main pour s'accrocher au bras de l'homme de droite. Il accéléra l'allure, sauta et fut hissé dans la carlingue où il se retrouva allongé sur le ventre. La trappe se referma bruyamment, un ordre fut lancé au pilote, et les moteurs rugirent. L'appareil bondit, le fuselage commença à se cabrer et quitta le sol en quelques secondes.

Fontine leva la tête et s'avança à quatre pattes vers la paroi métallique ondulée. Il tira la serviette vers lui, renversa la tête en arrière et soupira profondément.

— Bon Dieu ! lança dans la pénombre une voix où perçait l'incrédulité. C'est vous !

Victor tourna vivement la tête sur sa gauche, en direction de l'homme aux traits indistincts dont la voix avait exprimé une stupéfaction sans bornes. Les premiers rayons de lune filtraient par les fenêtres du poste de pilotage. Le regard de Victor se posa sur la main droite de l'homme : elle était recouverte d'un gant noir.

— Stone ? Qu'est-ce que vous faites là ?

Mais Geoffrey Stone était incapable de répondre. La clarté de la lune se fit plus vive, répandant sa lumière dans le ventre de l'appareil. Stone était pétrifié, les yeux écarquillés, les lèvres entrouvertes.

— Stone ? C'est bien vous ?

— Seigneur ! Nous nous sommes fait posséder dans les grandes largeurs !

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— On nous a annoncé votre mort, répondit l'Anglais d'une voix sans timbre. On nous a dit que vous aviez été capturé et exécuté dans le palais Casimir. Qu'un seul homme avait réussi à s'échapper, avec vos papiers...

— Qui ?

— Le passeur, Lübok.

Victor se leva, faillit perdre l'équilibre et se retint à une poignée métallique fixée sur la paroi. Les éléments étaient en train de se mettre en place.

— Comment avez-vous appris la nouvelle ?

— Elle nous a été transmise ce matin.

— Par qui ? Quelle en est l'origine ? Qui l'a relayée ?

— L'ambassade de Grèce, répondit Stone dans un murmure.

Fontine se laissa glisser sur le plancher parcouru de trépidations. Les paroles de Lübok lui revinrent en mémoire.

Je vous ai donné une douzaine d'occasions ; vous n'en avez saisi aucune. Il y a des hommes qui estiment que cette guerre est de peu d'importance... J'avais mes raisons pour faire ce que j'ai fait. Vous les connaîtrez bientôt... Ils vont vous laisser tranquille, au moins quelque temps.

Lübok était passé à l'action à Varsovie. Il avait pris ses dispositions avant l'aube pour ce départ en avion et envoyé à Londres un message truqué.

Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour en comprendre les conséquences.

— Nous sommes coincés. Nous avons démasqué nos batteries et nous voilà brûlés. Maintenant, nous nous surveillons réciproquement, mais personne ne peut prendre une initiative ni reconnaître ce qu'il cherche réellement. Personne ne peut se le permettre.

Anthony Brevourt se tenait dans la salle de conférences des Opérations Extérieures, près de la fenêtre à petits carreaux donnant sur la cour. À l'autre bout de la salle, derrière la longue table, Alec Teague était hors de lui.

— C'est un fiasco, conclut Brevourt.

— Je m'en contrefiche ! La seule chose qui m'intéresse, c'est la manière honteuse dont vous avez manipulé notre service de renseignement ! Vous avez mis en péril l'existence de tout un réseau ! L'opération Loch Torridon risque d'être compromise !

— Mettez sur pied une autre stratégie, rétorqua distraitement Brevourt, sans détacher son regard de la fenêtre. C'est votre boulot, non ?

— Allez au diable !

— Bon Dieu, Teague, arrêtez ! Vous imaginez-vous que j'ai agi de ma propre autorité ?

— Je pense que vous avez compromis ceux qui vous couvraient ! J'aurais dû être consulté !

Brevourt s'apprêtait à répliquer, puis décida de garder le silence. Il traversa lentement la pièce en hochant la tête et s'arrêta en face de Teague.

— Peut-être avez-vous raison, général. Après tout, c'est vous l'expert. Quelle erreur avons-nous commise ?

— Lübok, répondit sèchement le général. Il vous a doublé. Il a empoché votre argent et s'est tourné vers Rome, puis il a décidé de faire cavalier seul. Ce n'était pas le bon choix.

— Il vient de chez vous. C'est vous qui aviez son dossier.

— Pas pour ce genre de mission. Vous n'aviez pas à vous mêler de ça !

— Il peut se rendre partout en Europe, poursuivit Brevourt d'un ton presque plaintif, comme si Teague n'avait rien dit. Il est intouchable.

Si Fontini-Cristi avait décidé de prendre la tangente, Lübok aurait pu le suivre n'importe où, même en Suisse.

— C'est ce que vous espériez, non ?

— Franchement, oui. Vous êtes un excellent vendeur, général, je vous ai cru. J'ai cru que l'opération Loch Torridon était l'idée de Fontini-Cristi. Cela semblait tellement logique ; l'Italien rentrait chez lui avec une couverture idéale pour régler ses affaires.

Brevourt se laissa tomber avec lassitude dans un fauteuil et joignit les mains sur la table.

— Ne vous est-il donc pas venu à l'esprit que, si telle avait été son intention, il se serait adressé à nous ? Ou à vous ?

— Non, répondit le diplomate. Nous n'avions pas le pouvoir de lui rendre ses terres et ses usines.

— Vous ne le connaissez pas, conclut Teague d'un ton péremptoire. Vous n'avez jamais pris la peine de chercher à le faire : ce fut là votre première erreur.

— Oui, je suppose que vous avez raison. J'ai passé la majeure partie de ma vie entouré de menteurs. Au milieu des intrigues, où la vérité toute nue est insaisissable.

Brevourt leva brusquement son visage défait vers l'officier du renseignement militaire. Les traits tirés et les yeux cerclés de bistre trahissaient une grande fatigue.

— Vous ne l'avez pas cru, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas cru qu'il était mort ?

— Non.

— Je ne pouvais pas courir ce risque, vous comprenez ? J'ai accepté ce que vous m'avez dit, que les Allemands ne l'exécuteraient pas, qu'ils se contenteraient de le filer pour découvrir qui il était et se servir de lui. Mais on nous a affirmé le contraire. S'il était mort, cela signifiait donc que des fanatiques envoyés par Rome ou l'ordre de Xenope l'avaient tué. Jamais ils ne se seraient débarrassés de lui avant d'avoir eu connaissance de son secret.

— Et, s'ils l'avaient découvert, acheva Teague, le coffre aurait été en leur possession. Pas en la vôtre, pas en celle de l'Angleterre. Ce coffre qui ne vous a jamais appartenu.

L'ambassadeur détourna les yeux et s'enfonça dans son siège.

— Nous ne pouvions pas le laisser tomber aux mains de ces maniaques, surtout pas en ce moment. Nous connaissons l'identité du maniaque de Rome : le Vatican tiendra Donatti à l'œil. Le patriarcat suspendra ses activités, nous en avons reçu l'assurance.

— Ce qui, bien sûr, était l'objectif de Lübok.

— Vraiment ? demanda Brevourt, rouvrant les yeux.

— À mon avis, oui. Lübok est juif.

Le regard de Brevourt se posa sur Teague.

— Il n'y aura plus d'obstacles à vos projets, général. Vous pouvez poursuivre votre guerre. La mienne est au point mort.

Anton Lübok traversa la place Wenceslas et monta les marches de la cathédrale de Prague. En cette fin d'après-midi, le soleil s'engouffrait dans les énormes brèches ouvertes par les bombes de la Luftwaffe. Des pans entiers de la paroi de gauche étaient détruits ; des échafaudages sommaires avaient été dressés un peu partout pour soutenir les restes.

Il s'arrêta au bout de l'allée de droite et regarda sa montre. C'était l'heure.

Un vieux prêtre écarta les tentures de l'abside et longea la rangée de confessionnaux. Il s'arrêta un instant devant le quatrième. C'était le signal destiné à Lübok.

Il descendit lentement l'allée, fixant son attention sur la douzaine de fidèles en prière ; personne ne le regardait. Il écarta les rideaux du confessionnal et entra. Il s'agenouilla devant le petit crucifix ; des reflets de lumière jouaient sur les tentures.

— Pardonnez-moi, mon père, car j'ai péché, commença Lübok à voix basse. J'ai beaucoup péché. J'ai avili le corps et le sang du Christ.

La réponse convenue lui parvint de derrière le rideau tiré.

— On ne peut avilir le Fils de Dieu. On ne peut avilir que soi-même.

— Mais nous avons été créés à l'image de Dieu. Comme Son fils.

— Une image médiocre et imparfaite.

C'était la réponse que Lübok attendait. L'échange des formules convenues était terminé.

— Vous êtes Rome ?

— Je suis son canal, répondit la voix empreinte d'une arrogance tranquille.

— Je ne vous prenais pas pour la ville, pauvre imbécile.

— Vous êtes dans la maison de Dieu ! Surveillez votre langage !

— Une maison que vous souillez par votre présence, murmura Lübok. Que souillent tous ceux qui travaillent pour Donatti !

— Silence ! Nous suivons les voies du Christ !

— Vous êtes méprisables ! Votre Christ cracherait sur vous !

Derrière le rideau, la respiration du confesseur se chargea d'une haine difficilement contenue.

— Je prierai pour votre âme, parvint-il enfin à articuler. Parlez-moi de Fontini-Cristi.

— Il ne poursuivait pas d'autre objectif que Loch Torridon. Vos prévisions étaient erronées.

— Je ne vous crois pas ! lança le prêtre d'une voix basse et sifflante. Il avait d'autres objectifs ! Nous sommes catégoriques !

— Il ne s'est pas éloigné une seule fois de moi depuis le moment où nous nous sommes rencontrés à Montbéliard. Il n'a eu d'autre contact que ceux qui étaient prévus.

— Non ! Nous refusons de le croire !

— Dans quelques jours, ce que vous croyez n'aura plus aucune importance. Vous êtes finis, tous ! Des hommes de bien y veilleront !

— Qu'avez-vous fait, *juif* ?

La voix vibrait d'une haine sans mélange.

— Ce qu'il fallait faire, confesseur !

Lübok se leva, glissa la main gauche dans sa poche. De la droite, il tira violemment le rideau.

Le prêtre apparut : énorme, enveloppé dans les plis d'une ample soutane. Son visage était celui d'un homme habité par la méchanceté ; ses yeux ceux d'un prédateur.

Lübok sortit une enveloppe de sa poche et la laissa tomber sur le banc, sous le regard du prêtre médusé.

— Voilà votre argent ; rendez-le à Donatti. Je voulais voir à quoi vous

ressemblez.

— Autant connaître le reste, répliqua posément le prêtre. Mon nom est Gaetamo. Enrici Gaetamo. Et nous nous reverrons.

— J'en doute, fit Lübok.

— Soyez-en sûr.

Lübok demeura immobile, les yeux fixés sur le prêtre. Tandis qu'ils s'affrontaient du regard, le Tchèque aux cheveux blonds mouilla le bout des doigts de sa main droite, leva lentement le bras et moucha le cierge. Le confessionnal fut plongé dans l'obscurité. Lübok écarta les rideaux et sortit.

QUATRIÈME PARTIE

12

Le cottage s'élevait sur une vaste propriété, à l'ouest d'Aylesbury, dans l'Oxfordshire. Tout l'espace était clos par des réseaux de barbelés électrifiés soutenus par de hauts poteaux métalliques. Des molosses, dressés pour tuer, gardaient l'enceinte.

Il n'y avait qu'une seule entrée, une grille d'où partait une longue allée rectiligne bordée de pelouses. Devant le bâtiment principal, à quatre cents mètres de la grille, l'allée se divisait en deux avant de se ramifier en plusieurs voies secondaires donnant accès à différents pavillons.

Il y avait en tout quatorze de ces maisons, bâties au milieu ou à la lisière des bois, dans l'enceinte de la propriété. Leurs occupants étaient des hommes et des femmes pour qui cette sécurité était indispensable : transfuges et leur famille, agents doubles, messagers brûlés, cibles désignées aux balles d'un tueur à gages.

Le cottage de Jane devint leur foyer, et Victor se réjouissait de l'éloignement de Londres. Les avions allemands effectuaient des raids nocturnes, les incendies se multipliaient dans la capitale ; la bataille d'Angleterre avait commencé.

L'opération Loch Torridon aussi.

Pendant des périodes de plusieurs semaines, Victor restait loin de leur foyer, loin de Jane, mais il était sans inquiétude ; il savait qu'elle ne risquait rien. Teague avait établi leur centre de commandement dans les sous-sols du MI-6. Les notions de jour et de nuit avaient perdu toute signification. Des hommes passaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre devant des dossiers, des radios à ondes courtes ou un matériel sophistiqué qui reproduisait à la perfection les documents exigés dans les pays occupés : permis de travail, laissez-passer,

autorisations du *Reichministerium* de l'Industrie et de l'Armement. D'autres, convoqués par les capitaines Fontine et Stone, qui leur remettaient leurs ordres de mission, étaient envoyés à Lakenheath d'où ils s'envolaient pour une destination lointaine.

C'était également le cas de Victor, de plus en plus souvent. À chacune de ces occasions, il songeait aux paroles d'Alec Teague et se disait que le général avait raison : *De la sécurité de votre femme dépend votre état d'esprit. Vous avez une mission à accomplir ; je m'acquitte de la mienne.*

Jane n'avait rien à craindre des maniaques de Rome ou de Xenope : c'était la seule chose qui lui importait. Le souvenir du convoi de Salonique s'estompait, ne lui laissant que des impressions douloureuses, empreintes d'étrangeté. Et la guerre suivait son cours.

24 août 1940

Anvers, Belgique

(Dépêche interceptée – copie – commandant des forces d'occupation d'Anvers au *Reichsminister* Speer, Armements.)

Les installations ferroviaires d'Anvers sont en plein chaos ! Trains de ravitaillement traversant l'Escaut surchargés par suite de négligences dans les ordres d'expédition, provoquent des fissures d'un bout à l'autre de la structure du pont. Horaires et codes de signalisation sont modifiés sans préavis. Par des bureaux dirigés par du personnel allemand ! Représailles seraient absurdes : aucune responsabilité étrangère. Trains venant de directions opposées se rencontrent sur la même voie ! Convois de marchandises s'arrêtent pour chargement dans gares où ne les attendent ni camions ni fret ! Cette situation est intolérable et je demande instamment au Reichsministerium une plus grande rigueur dans la coordination...

19 septembre 1940

Verdun, France

(Extraits d'une lettre reçue par le service juridique du *Gesetzbuch Besiztergreifung*, envoyée de Verdun par le colonel Grepschedit.)

... Il était entendu que nous devions préparer des règlements d'occupation afin de régler les différends entre les populations locales ayant déposé les armes et nous-mêmes. Nous avons fait circuler ces règlements. Nous en découvrons de nouveaux – diffusés par vos propres services – qui contredisent des sections entières des dispositions antérieures. Nous sommes en discussion permanente avec ceux qui nous ont accueillis comme des libérateurs ! Nous consacrons des journées entières à ces séances. Nos propres officiers se trouvent face à des ordres contradictoires apportés par vos messagers, qui portent toutes les signatures requises et sont authentifiés par vos sceaux ! Toutes ces inconséquences nous désorganisent. Nous commençons à perdre la tête...

20 mars 1941

Berlin, Allemagne

(Extrait du procès-verbal de la réunion entre les vérificateurs des comptes du *Finanzministerium* et les représentants du *Reichsordnung*. Dossier dérobé – copie.)

... La source des interminables difficultés du Service du matériel réside dans les erreurs systématiques commises par le *Finanzministerium* dans l'attribution des fonds. Des comptes restent en souffrance plusieurs mois, le montant de certaines soldes est erroné, des fonds sont transférés par erreur à des dépôts qui n'y ont aucun droit et qui, parfois, se trouvent dans des secteurs géographiques différents ! Des bataillons entiers n'ont pas touché leur solde ; les fonds, qui juraient dû arriver à Amsterdam, avaient été expédiés quelque part en

Yougoslavie !...

23 juin 1941

Brest-Litovsk, front russe

(Dépêche portée par estafette du général Guderian au général Bock, quartier général, sur le Pripet, Pologne. Interception : Bialystok. Non remise.)

... Deux jours après le commencement de l'offensive, nous ne sommes plus qu'à quarante-huit heures de Minsk. Le Dniepr sera franchi dans quelques semaines, puis ce sera le Don et après, Moscou ! La rapidité de notre progression exige des communications instantanées – essentiellement des communications radio –, mais nous avons des difficultés croissantes avec le matériel, en particulier pour ce que nos ingénieurs appellent l'étalonnage des fréquences. Plus de la moitié du matériel de notre division est réglé sur des fréquences différentes. Si les plus grandes précautions ne sont pas prises, nos communications sont émises sur des fréquences non désirées, souvent celles de l'ennemi ! C'est un problème de fabrication. Notre inquiétude vient de ce qu'il est impossible de déterminer sur quel matériel l'étalonnage est défectueux. En essayant, moi-même, d'entrer en communication avec Kleist, sur le flanc sud de Rundstedt, je suis tombé sur nos forces stationnées en Lituanie orientale...

2 février 1942

Berlin, Allemagne

(Dérobé dans la correspondance de Manfred Probst, *Reichsindustrie*. Courrier de Hiru Kayanaka, attaché militaire, ambassade du Japon à Berlin.)

Cher Reichsoffiziell Probst,

Puisque nous sommes devenus compagnons par les armes comme par l'esprit, nous devons redoubler d'efforts pour atteindre la perfection que nos chefs attendent de nous.

Venons-en, cher Reichsoffiziell, à notre sujet. Comme vous le savez, nos deux gouvernements ont lancé en commun une expérience de développement de système radar.

Malgré les risques, nous avons envoyé à Berlin nos meilleurs spécialistes de l'électronique pour participer à des réunions avec vos propres techniciens. Six semaines après leur arrivée, pas une conférence n'a eu lieu. Je viens d'apprendre que nos éminents scientifiques ont été envoyés par erreur à Greifswald, sur les bords de la Baltique. Leur spécialité n'est pas les fusées, mon cher Reichsoffiziell, mais le radar. Malheureusement, aucun d'entre eux ne parle votre langue et les interprètes qui les accompagnent ne maîtrisent pas très bien la nôtre.

J'ai été informé, voici à peine une heure, que nos savants sont en route pour Würzburg où vous avez des émetteurs radio. Mon cher Reichsoffiziell, nous ne savons pas où est Würzburg ! Et nos éminents scientifiques sont des spécialistes du radar, pas des émetteurs radio !

Auriez-vous l'amabilité de m'indiquer où se trouvent ces éminents scientifiques ? Quand les réunions sur le radar doivent-elles se tenir ? Dans quel but nos scientifiques voyagent-ils d'un bout à l'autre de l'Allemagne ?...

25 mai 1942

Saint-Valéry-en-Caux, France

(Extrait du rapport rédigé par le capitaine Victor Fontine, après son parachutage derrière les lignes ennemies, dans la région d'Héricourt. Retour en Angleterre sur un chalutier, île de Wight.)

... Les armes expédiées dans la région du littoral sont essentiellement de nature offensive, les armes défensives étant singulièrement négligées. Les expéditions partent d'Essen, via Düsseldorf, arrivent en France à Roubaix et sont acheminées jusqu'à la côte. La clé est le carburant. Nous avons infiltré nos agents dans les dépôts de carburants. Ils reçoivent continuellement des « instructions » du ministère allemand de l'Industrie pour réexpédier directement les cargaisons de Bruxelles vers Rotterdam où elles seront transportées par le réseau ferroviaire en direction du front russe. Aux dernières nouvelles, un bouchon de vingt-deux kilomètres, formé de véhicules transportant du matériel de guerre, obstruait les routes, faute d'essence, entre Louvain et Bruxelles. Cette situation n'a pas provoqué de représailles. Nous estimons que ce stratagème peut encore se poursuivre quatre jours, après quoi Berlin devra intervenir et nos agents se retirer. Coordonnez les attaques aériennes à ce moment-là...

(Note : commandement Loch Torridon. Pour archives. Autorisation général de brigade Teague. Permission accordée au capitaine Victor Fontine à son retour de Wight. Recommandation pour accession au grade de commandant...)

Fontine quitta Londres par la route de Hampstead, à destination de l'Oxfordshire. Il avait cru que la réunion avec Teague et Stone ne se terminerait jamais. Toutes ces redites ! Stone était toujours furieux

quand il revenait d'une virée derrière les lignes allemandes ; cette activité dans laquelle l'ancien agent secret avait excellé, mais que sa main mutilée lui interdisait. Il passait donc sa colère sur Victor, le soumettant chaque fois à un feu roulant de questions, décortiquant chaque étape de la mission pour y dénicher une erreur. La compassion que Victor éprouvait au début pour le spécialiste du chiffre avait tari au fil des mois. Des mois ?... Cela faisait près de deux ans et demi !

Ce soir-là, Stone avait dépassé les bornes. Les raids de la Luftwaffe se faisaient plus rares, mais les attaques aériennes n'avaient pas cessé. Si les sirènes d'alerte se déclenchaient, il serait peut-être impossible à Victor de quitter Londres.

Et Jane arrivait au terme de sa grossesse ! D'après les résultats de la dernière visite médicale, il ne restait pas plus de quinze jours avant l'accouchement ; cela remontait à une semaine, avant son départ pour la France où il avait été parachuté dans la campagne d'Héricourt.

En entrant dans les faubourgs d'Aylesbury, Victor tourna sa montre vers la clarté diffuse du tableau de bord. Il était 2 h 20 du matin. Ils allaient en rire ensemble : comme à chacun de ses retours, il rentrait à la maison à une heure invraisemblable.

Mais il revenait. Plus que dix minutes de trajet.

Derrière lui, au loin, il perçut le mugissement plaintif des sirènes. Ce son ne provoquait plus le même choc, il n'éprouvait plus l'angoisse oppressante qui l'accompagnait avant. Le son lui-même avait perdu de son impact ; la répétition avait estompé la réaction de terreur.

Victor donna un coup de volant à droite pour s'engager sur la route de campagne qui conduisait au camp. Plus que trois ou quatre kilomètres, et il serait avec sa femme. Il appuya sur l'accélérateur. Il n'y avait pas de circulation sur cette petite route ; il pouvait rouler vite.

Il gardait instinctivement l'oreille tendue dans l'attente du fracas lointain du bombardement. Mais il ne percevait rien d'autre que le hurlement continu des sirènes. D'autres sons se firent brusquement entendre, totalement inattendus. Il retint son souffle, conscient du retour brutal de l'angoisse oubliée. Il se demanda fugitivement si, à cause de la fatigue, son ouïe ne lui jouait pas des tours...

Ce n'était pas la fatigue ! Il avait bien entendu ! Les sons venaient du ciel, et il n'y avait pas à se méprendre sur leur nature. Il ne les avait entendus que trop souvent à Londres et de l'autre côté de la Manche, au cours de ses missions secrètes.

Des bimoteurs Heinkel. Les bombardiers allemands à long rayon

d'action. Ils avaient dépassé Londres. Si les Heinkel avaient dépassé Londres, on pouvait raisonnablement supposer qu'ils mettaient le cap au nord-ouest, en direction de Birmingham et de ses usines de munitions.

Mon Dieu ! Mais les avions perdaient de l'altitude ! Ils se laissaient tomber à pleine vitesse.

Juste au-dessus de lui !

Droit devant lui !

Un bombardement en piqué ! Une attaque aérienne dans l'Oxfordshire, en rase campagne ! Qu'est-ce que cela signifiait ?...

Seigneur ! Le camp !

L'endroit le mieux protégé de toute l'Angleterre. Contre une attaque terrestre, bien sûr, pas une attaque aérienne !

Un raid à basse altitude avait été lancé contre le camp !

Le pied au plancher, la respiration précipitée, tremblant de tout son corps, Fontine gardait les yeux rivés sur l'étroit ruban de la route.

Le ciel s'embrasa. Le hurlement des moteurs des appareils en piqué se mêla au fracas des déflagrations au sol et des explosions qui se succédaient sans interruption. De gigantesques éclairs blanc et jaune aux formes mouvantes jaillissaient dans les trouées entre les arbres et illuminaient le ciel de l'Oxfordshire.

Victor atteignit l'entrée du domaine, fit hurler les pneus de la voiture en braquant violemment. La grille de fer était ouverte.

Pour l'évacuation.

Il écrasa la pédale d'accélérateur, la voiture fila sur la longue ligne droite de l'allée. Devant lui, partout, ce n'étaient qu'explosions et foyers d'incendie, courses éperdues d'hommes et de femmes paniqués.

Le bâtiment principal avait été frappé de plein fouet par une bombe. Tout le mur de gauche de la façade avait été soufflé ; le toit s'effondra avec une étrange et majestueuse lenteur au milieu d'une pluie de briques et de pierres. Des panaches de fumée noire ou grise s'élevaient au-dessus du brasier dont les flammes ondulaient, comme féroce, vers le ciel.

Un fracas assourdissant ; la voiture fit une embardée, le sol se souleva, les vitres explosèrent, projetant en tous sens des fragments de verre. Fontine porta la main à son visage : le sang coulait. Mais il voyait ;

rien d'autre ne lui importait.

La bombe était tombée sur sa droite, à une quarantaine de mètres. À la lumière des incendies, il vit le point d'impact dans la pelouse éventrée. Il donna un coup de volant à droite, s'engagea sur l'herbe et contourna le cratère pour rejoindre la petite route de terre menant à leur cottage. Deux bombes ne tombent jamais dans le même trou, songea-t-il.

La route était coupée, obstruée par des arbres couchés que dévoraient les flammes.

Victor descendit en tremblant de la voiture et s'élança entre les barrières de feu. Il vit le cottage, devant lui. Le tronc massif d'un énorme chêne déraciné s'était abattu sur les tuiles de la toiture.

— *Jane ! Jane !*

Dieu de tous les malheurs, ne me faites pas cela ! Ne me refaites pas cela !

Il enfonça la porte d'un coup d'épaule, la faisant sauter de ses gonds, pour découvrir un spectacle d'apocalypse. Tables, chaises, lampes, tout était sens dessus dessous, renversé, brisé en mille morceaux. Le feu avait pris en différents endroits, sur le canapé, dans le toit éventré par la chute de l'énorme chêne...

— *Jane !*

— Par ici...

La voix venait de la cuisine. Victor se précipita dans l'étroite ouverture et crut un instant qu'il allait se jeter à genoux pour implorer le ciel. Jane s'agrippait au bord de l'évier, le dos tourné, tremblant comme une feuille, la tête agitée de mouvements spasmodiques. Il se rua vers elle, la prit par les épaules et colla son visage contre sa joue sans parvenir à faire cesser les tremblements convulsifs.

— Ma chérie !

— Vittorio...

Elle fut interrompue par une brusque contraction.

— Des linges, hoqueta Jane. Des linges, mon amour... Et des couvertures. Je ne suis pas sûre, mais je crois que...

— Ne parle pas !

Il la prit dans ses bras et, dans la pénombre, il entrevit son visage déformé par la souffrance.

— Je vais t'emmener à la clinique. Une clinique, avec un médecin, des infirmières...

— Nous n'y arriverons jamais ! hurla-t-elle. Fais ce que t'ai dit !

Une quinte de toux lui arracha une grimace de douleur.

— Je te montrerai. Porte-moi.

Elle serrait un couteau dans une main. De l'eau chaude coulait sur la lame. Jane s'apprêtait à accoucher seule.

Au milieu des détonations incessantes, Victor entendit le bruit des moteurs des avions qui prenaient de l'altitude. Le raid s'achevait. Le hurlement strident et furieux des Spitfire convergeant vers le lieu de l'attaque était un signal que ne négligeait aucun pilote de la Luftwaffe.

Victor fit ce que sa femme lui demandait ; il rassembla maladroitement tout ce dont elle avait besoin.

Écartant du pied les débris, il évita les flammes qui gagnaient du terrain et atteignit la porte. Il sortit en portant sa femme. Comme un animal cherchant un refuge, il gagna le couvert des arbres et trouva l'endroit qui leur servirait de tanière.

Ils étaient ensemble. La mort ravageait tout à quelques centaines de mètres, mais elle ne pouvait faire reculer la vie. Victor Fontine accoucha son épouse de deux enfants du sexe masculin.

Les descendants des Fontini-Cristi étaient venus au monde.

Des volutes de fumée s'élevaient paresseusement en de sombres spirales verticales dans les premiers rayons du soleil. Des brancardiers couraient en tous sens ; des couvertures avaient été tirées sur les corps des morts ; les survivants, indemnes ou blessés, levaient les yeux au ciel, bouche bée, en état de choc. Il y avait des ambulances, des voitures de pompiers, des véhicules de police partout.

Jane avait été transportée dans une ambulance, une unité médicale mobile, comme ils disaient. Ses fils étaient avec elle.

Le médecin écarta la toile de l'auvent qui prolongeait l'ambulance et parcourut sur la pelouse les quelques mètres qui le séparaient de Victor. Le praticien avait le visage hagard de celui qui a échappé à la mort, mais vit au milieu des mourants.

— Elle a passé des moments très pénibles, Fontine. Je lui ai dit que, même dans des conditions normales...

— Elle n'est pas en danger ? le coupa Victor.

— Non, elle n'est pas en danger. Mais il lui faudra un long, très long repos. Je lui avais annoncé il y a quelques mois que je soupçonnais une grossesse multiple. Elle n'était pas, si j'ose dire, bâtie pour un accouchement aussi difficile. Il est même extraordinaire qu'elle ait pu le mener à bien.

— Jamais elle ne m'en a parlé, dit lentement Fontine, les yeux rivés sur le médecin.

— Cela ne m'étonne pas. Vous faites un métier plein de risques, vous devez essayer de garder l'esprit libre.

— Puis-je la voir ?

— Pas tout de suite. Elle dort profondément et les bébés sont calmes. Laissez-la donc se reposer.

Le médecin le prit doucement par le bras et l'entraîna vers les décombres du bâtiment principal. Un officier s'approcha et tira Victor à l'écart.

— Nous avons trouvé ce que nous cherchions. Nous craignions quelque chose de ce genre. L'attaque était beaucoup trop précise. Même des instruments allemands n'auraient pu aboutir à ce résultat, et un guidage de nuit était exclu. Nous prenions des précautions ; il n'y avait ni signalisation ni balisage.

— Où allons-nous ? De quoi parlez-vous exactement ?

Victor percevait la voix de l'officier, mais ses paroles demeuraient inintelligibles.

— ... un poste émetteur.

Les mots ne pénétraient toujours pas dans le cerveau de Victor.

— Pardonnez-moi, dit-il. Pouvez-vous répéter ?

— J'ai dit que cette pièce est intacte. Elle se trouve à l'arrière du bâtiment, sur la droite. Le salopard utilisait un poste émetteur.

— Un émetteur ?

— Oui. C'est ce qui a permis aux boches de localiser leur cible avec précision. Ils étaient guidés par un faisceau hertzien. Les gars du MI-5 et du MI-6 ont accepté que je vous le montre. En fait, je crois que cela les arrange. Ils craignent que, dans la confusion qui règne ici, quelqu'un ne touche à quelque chose. Vous pourrez confirmer que

nous n'avons touché à rien.

Ils traversèrent les décombres et les débris fumants pour gagner l'aile droite du grand bâtiment. Le commandant ouvrit la porte, les deux hommes s'engagèrent dans un couloir qui semblait avoir été récemment divisé par des cloisons, comme pour l'aménager en bureaux.

— Un faisceau hertzien aurait pu guider une escadrille sur la zone, dit Fontine, marchant aux côtés du commandant. Sur la zone, mais pas sur la cible. Il s'agissait de bombardiers. J'étais sur la route ; je les ai vus descendre très bas. Le matériel devait être bien plus perfectionné qu'un simple émetteur...

— Quand je vous ai dit qu'il n'y avait ni signalisation ni balisage, expliqua le commandant sans le laisser achever sa phrase, je pensais à un radioalignement. Quand les bombardiers sont arrivés au-dessus de la zone de largage, notre salopard a tout simplement ouvert la fenêtre pour lancer des fusées éclairantes. Une pleine boîte de fusées, à en juger par ce que nous avons retrouvé par terre.

Au bout du couloir, deux gardes en uniforme étaient en faction devant une porte. L'officier ouvrit et entra, Victor sur ses talons.

La pièce, intacte, avait miraculeusement échappé à la dévastation. Sur une table adossée au mur se trouvait une sacoche ouverte d'où dépassait une antenne circulaire reliée au matériel radio installé à l'intérieur.

Le commandant tendit la main vers la gauche, en direction du lit, invisible de l'entrée.

Fontine s'immobilisa, les yeux écarquillés.

Sur le lit se trouvait le corps d'un homme, un pistolet près de la main droite, l'arrière du crâne éclaté. La main gauche était serrée sur un grand crucifix.

L'homme portait la robe noire du costume ecclésiastique.

— C'est vraiment curieux, fit l'officier. D'après les papiers que nous avons trouvés, il appartenait à une communauté de moines grecs. L'ordre de Xénopé.

Il fit le serment que cela ne se reproduirait plus jamais !

Jane et les deux nouveau-nés furent secrètement emmenés en Écosse. Dans une maison isolée, en pleine campagne, près de Dunblane, au nord de Glasgow. Victor ne voulait plus entendre parler de camps à la sécurité sans égale ni de garanties du MI-6 ou du gouvernement. Il préféra payer de sa poche, engager d'anciens militaires qu'il choisit en personne avec le plus grand soin, et faire former la maison et le terrain alentour en camp retranché. Il n'accepta de Teague ni suggestions, ni objections, ni excuses. Il était traqué par des forces incompréhensibles, un ennemi insaisissable qui participait à la guerre tout en s'en tenant à l'écart.

Victor se demandait s'il lui faudrait subir cela jusqu'à la fin de ses jours. Mais pourquoi refusaient-ils de le croire ? Comment prendre contact avec les fanatiques et les tueurs pour clamer son innocence ? Il ne savait rien ! Rien de rien ! Un train avait quitté Salonique trois ans plus tôt, à l'aube du 9 décembre 1939, et il n'en savait pas plus ! Il connaissait son existence. C'est tout !

— Comptez-vous rester ici jusqu'à la fin de la guerre ?

Teague était venu passer une journée à Dunblane. Les deux hommes se promenaient dans le jardin, derrière la maison, le long du mur de brique surveillé par des gardes. Ils ne s'étaient pas vus depuis cinq mois, mais Victor avait accepté des communications téléphoniques avec brouilleur. Son rôle dans l'opération Loch Torridon était trop important ; il en savait trop pour que l'on pût se passer de lui.

— Vous n'avez aucune prise sur moi, Alec. Je ne suis pas sujet britannique, je ne vous ai jamais juré fidélité.

— Je n'ai jamais estimé cela nécessaire. Mais n'oubliez pas, ajouta Teague avec un sourire, que je vous ai fait accéder au grade de commandant.

— Moi qui n'ai jamais été officiellement incorporé dans aucune armée, répliqua Victor en riant. Vous êtes la honte de l'institution militaire.

— Absolument... Je fais avancer les choses.

Le général s'arrêta et se pencha pour cueillir un long brin d'herbe. Quand il se redressa, il plongeait les yeux dans ceux de Victor.

— Stone ne s'en sort pas tout seul.

— Pourquoi ? Nous nous entretenons, vous et moi, plusieurs fois par semaine au téléphone. Je vous dis tout ce que je sais et Stone exécute les décisions. Cet arrangement me paraît satisfaisant.

— Ce n'est pas pareil, vous le savez fort bien.

— Il faudra vous en contenter. Je ne peux pas mener deux guerres de front. Savarone avait raison, ajouta Fontine après un moment de réflexion.

— Qui ?

— Mon père. Il devait savoir que ce que transportait ce train pouvait transformer en ennemis des hommes luttant côte à côte pour leur survie.

Ils arrivèrent au bout de l'allée. À une trentaine de mètres, de l'autre côté de la pelouse, un garde adossé au mur sourit en caressant le danois tenu en laisse qui gronda en découvrant la silhouette et l'odeur d'un inconnu.

— Il faudra bien régler un jour ce problème, reprit l'officier général. Vous, Jane et les enfants... Vous ne pourrez pas supporter cette tension toute votre vie.

— Si vous saviez combien de fois je me suis dit la même chose. Mais je ne sais pas vraiment ce qu'il faudrait faire.

— Peut-être ai-je une idée. Du moins, je suis disposé à tenter quelque chose. N'oubliez pas que j'ai à ma disposition le meilleur service de renseignement au monde.

Victor le regarda avec intérêt.

— Par où commenceriez-vous ?

— La question n'est pas où, mais quand.

— Alors, quand ?

— Dès que la guerre sera terminée.

Je vous en prie, Alec, plus de vaines paroles, plus de stratégies compliquées, plus de combines.

— Promis. Je pense à quelque chose de simple. J'ai besoin de vous. Le sort des armes a tourné ; l'opération Loch Torridon entre dans sa phase la plus importante et j'ai la ferme intention de la voir porter ses fruits.

— C'est une obsession pour vous.

— Pour vous aussi, et à juste titre. Mais, croyez moi, vous n'apprendrez rien de plus sur Salonique » – entre parenthèses, c'est le nom de code de Brevourt – avant la fin de la guerre. Et, cette guerre, nous la gagnerons !

— Je veux des faits, pas des phrases, insista Victor en soutenant le regard de l'officier.

— Très bien. Nous avons identifié plusieurs personnes, mais, pour votre sécurité et celle de votre famille, je ne vous révélerai pas leur nom.

— L'homme à la mèche blanche ? Celui que j'ai vu dans les voitures, à Campo di Fiori et à Kensington ? Le *bourreau* ?

— Oui.

Victor retint son souffle et refréna une envie presque irrésistible de saisir l'Anglais au collet pour lui arracher ce nom.

— Vous m'avez appris à tuer, articula-t-il. Je serais capable de vous tuer pour cela.

— Pour quoi faire ? Je donnerais ma vie pour vous protéger, vous le savez fort bien. Ce qui compte, c'est qu'il soit neutralisé, sous surveillance permanente. Si c'est bien de votre bourreau qu'il s'agit.

Victor expulsa lentement l'air de ses poumons, la mâchoire encore crispée par la tension.

— Qui d'autre avez-vous identifié ?

— Deux des métropolitains du patriarcat. Par l'intermédiaire de Brevourt. Ils dirigent l'ordre de Xenope.

— Ils sont donc responsables du bombardement du camp ! s'écria Victor. Mais, enfin, comment pouvez vous... ?

— Ils n'en sont pas responsables, le coupa vivement Teague. Ils ont été aussi scandalisés que nous, sinon plus. Comme ils vous l'avaient fait savoir, ils ne voulaient nullement votre mort.

— Mais l'homme qui a guidé les avions était un prêtre ! Un moine de Xenope !

— Ou quelqu'un que l'on a voulu faire passer pour tel.

— Il s'est donné la mort, poursuivit doucement Fontine. De la manière rituelle.

— On ne peut surveiller tous les fanatiques.

— Allez-y, j'écoute, fit Victor, tournant le dos au garde et à son chien pour faire demi-tour sur l'allée.

— Ce sont des extrémistes de la pire espèce. Des mystiques, convaincus d'être engagés dans une guerre sainte. Ils ne conçoivent celle-ci que comme un affrontement violent et excluent toute négociation. Mais nous pouvons exercer des pressions, nous connaissons ceux dont les ordres ne peuvent être enfreints. Nous sommes en mesure d'arranger une rencontre, par l'entremise du gouvernement, si besoin est, pour parvenir à une solution. Pour faire en sorte qu'ils se désintéressent de vous. Vous n'y arriverez jamais seul. Nous pouvons réussir... Acceptez-vous de reprendre du service ?

— Si j'accepte, mettez-vous tout cela en branle ? Me laisserez-vous y prendre une part active ?

— Nous monterons l'affaire avec la même précision que l'opération Loch Torridon.

— Le secret sur notre résidence sera-t-il toujours bien gardé ?

— Il est impénétrable. Vous vivez quelque part au pays de dalles. Tous nos appels téléphoniques sont donnés à destination de la zone de Swansea et renvoyés vers l'Écosse. Votre courrier est adressé poste restante au village de Gwynliffen d'où il m'est discrètement réexpédié. En ce moment même, si Stone avait besoin de moi, il appellerait un numéro à Swansea.

— Personne ne sait où nous sommes ? Absolument personne ?

— Pas même Churchill.

— Je vais en discuter avec Jane.

— Encore une chose, ajouta Teague, retenant Fontine par le bras. J'ai donné ma parole à Brevourt qu'il n'y aurait plus pour vous de mission

à l'étranger.

— Voilà qui va faire plaisir à Jane.

L'opération Loch Torridon connaissait un franc succès. Le principe de la mauvaise gestion à tout prix était devenu une épine dans les serres de l'aigle allemand.

Dans les imprimeries de Mannheim, cent trente mille exemplaires du *Manuel du commandement pour l'Occupation* sortirent des presses amputés de tous les clichés par de fatales coupures. Des expéditions destinées aux usines Messerschmidt de Francfort furent détournées vers les chaînes de montage de Stuka, à Leipzig. À Kalach, sur le front russe, on découvrit que les trois quarts du matériel radio fonctionnaient sur des fréquences variables. Dans les usines Krupp, à Essen, des erreurs de calcul provoquèrent des défauts dans le mécanisme de mise à feu de tous les canons de 180. À Cracovie, dans les fabriques d'uniformes, on négligea de faire subir au tissu une saturation chimique et deux cent mille unités expédiées risquaient de s'enflammer instantanément. À Turin, où les Allemands avaient pris le contrôle des constructions aéronautiques, des erreurs provoquèrent une fatigue du métal au bout de vingt heures de vol. Des escadrilles entières furent victimes de déformations en plein vol.

À la fin du mois d'avril 1944, Loch Torridon concentra ses efforts sur les patrouilles côtières, sur toute la zone littorale de la Normandie. Une stratégie fut élaborée afin de falsifier les instructions envoyées aux forces navales allemandes par la base de la pointe de Barfleur. Le général de brigade Alec Teague présenta son rapport explosif au grand quartier général du commandement allié et le remit en personne à Dwight Eisenhower.

Les patrouilles allemandes effectuées avant l'aube seront supprimées dans toutes les zones de Normandie, pendant les onze premiers jours de juin. Voilà le moment propice. Je répète : du 1^{er} au 11 juin.

Le commandant en chef des forces alliées trouva le mot juste.

— Ça alors, vous m'en bouchez un coin !...

Le débarquement eut lieu, et les armées alliées progressèrent vers l'est. Sous la direction du maréchal Badoglio et de Grandi, les grandes lignes de la collaboration italienne furent négociées à Lisbonne.

Le général Teague autorisa le commandant Fontine à se rendre au Portugal. Il l'avait bien mérité.

Dans la petite chambre d'un hôtel de Lisbonne, le maréchal Badoglio se trouva face à Victor.

— C'est donc le fils de Fontini-Cristi qui nous présente notre ultimatum, fit-il avec lassitude. Vous devez éprouver une grande satisfaction.

— Non, rétorqua simplement Victor. Je n'éprouve que du mépris.

26 juillet 1944

Wolfsschanze, Prusse-Orientale

(Extraits de l'enquête menée par la Gestapo sur la tentative d'assassinat de Hitler au quartier général du haut commandement, Wolfsschanze. Dossier dérobé et détruit.)

... Les suppôts du traître, Claus von Stauffenberg, ont parlé. Ils ont révélé l'existence d'un vaste complot impliquant les généraux Olbricht, von Falkenhausen, Hoepner et peut-être les maréchaux von Kluge et Rommel. Ce complot n'a pas pu être organisé sans le soutien de l'ennemi. Tous les moyens de communication habituels ont été laissés de côté. Un réseau de messagers inconnus a été utilisé et un nom de code dont nous ignorions tout a été porté à notre connaissance. Un nom d'origine écossaise, celui d'une région ou d'un village : Loch Torridon... Nous avons capturé...

Alec Teague se tenait devant la grande carte fixée à un mur de son bureau. L'air abattu, vautré dans un fauteuil, Fontine ne quittait pas le général des yeux.

— C'était une entreprise risquée, déclara Teague. Nous avons perdu ; on ne peut pas gagner à tous les coups. Jusqu'à présent, vous avez eu trop peu de pertes ; c'est le problème, vous n'avez pas l'habitude.

Le général retira trois punaises de la carte et s'avança vers son bureau. Il s'assit lentement en se frottant les yeux.

— Les résultats de l'opération Loch Torridon ont été d'une remarquable efficacité, poursuivit-il. Nous avons toutes les raisons d'en être fiers.

— Vous parlez au passé ? demanda Fontine, surpris.

— Oui. L'offensive terrestre des Alliés en direction du Rhin se développera dans toute son ampleur dès le 1^{er} octobre. Le Haut Commandement des armées ne veut aucune complication ; il s'attend à de nombreuses défections. Nous leur compliquons la vie. Nous pouvons même leur porter préjudice. L'opération Loch Torridon sera progressivement mise en sommeil dans les deux mois qui viennent. Tout sera terminé à la fin septembre.

Fontine regardait le général prononcer cet arrêt de mort. C'était une partie du vieux soldat qui mourait en même temps. Alec faisait peine à voir. Loch Torridon lui avait permis de se faire une place au soleil. Il n'irait jamais plus loin et il n'était pas exclu qu'il ait été victime de jalousies. Mais il fallait bien prendre des décisions. Ces décisions irrévocables, il n'était pas question de s'y opposer. Teague était un soldat.

Fontine s'abandonna à ses propres réflexions. Il n'éprouva pour commencer ni exultation ni découragement, plutôt le sentiment d'une suspension. Comme si le temps venait brusquement de s'arrêter. Puis, lentement, une question douloureuse s'imposa à son esprit : et maintenant ? Quel objectif poursuivre ? Que vais-je faire ?

Mais cette inquiétude diffuse s'estompa rapidement. L'idée obsédante dont il ne parvenait jamais à se débarrasser totalement s'empara de lui. Il se leva et s'avança devant le bureau d'Alec.

— Le moment est venu de vous demander d'acquitter votre dette, fit-il posément. Il y a une autre opération qui doit être, selon vos propres termes, « montée avec la même précision que Loch Torridon ».

— Elle le sera. Je vous en ai donné ma parole. Les Allemands ne tiendront pas un an de plus ; des généraux commencent à tâter le terrain en vue d'une reddition. Dans six à huit mois, la guerre sera terminée. Ce sera le moment de monter l'« opération Salonique ». Avec la même précision que Loch Torridon.

Douze semaines furent nécessaires pour mettre fin à l'opération et rapatrier les hommes en Angleterre. Loch Torridon appartenait au passé ; il n'en subsistait que vingt-deux classeurs contenant les dossiers du personnel et des rapports de missions. Soigneusement clos, ils furent entreposés dans une chambre forte des archives du renseignement militaire.

Fontine regagna son camp retranché d'Écosse. Il y retrouva Jane et les jumeaux, Andrew et Adrian, ainsi prénommés d'après le saint et l'empereur romain. Mais il n'y avait dans leur comportement rien qui pût évoquer un saint ou un empereur. Les deux bambins de deux ans et demi débordaient d'énergie.

Pendant toute une partie de sa vie, Victor avait été entouré par les enfants de ses frères, maintenant, il s'agissait des siens. Ils avaient quelque chose de particulier ; à eux seuls il reviendrait d'assurer la postérité des Fontini-Cristi. Le corps médical était unanime : Jane ne pourrait avoir d'autres enfants. Les lésions subies dans le camp de l'Oxfordshire l'en empêcheraient.

C'était une impression véritablement étrange, après quatre années d'activité frénétique et de tension permanente, de se trouver réduit à l'inaction totale. Les cinq mois passés à Dunblane en 1942 ne pouvaient être considérés comme une période de tranquillité. Outre le rétablissement de Jane, lent et difficile, Victor avait été obnubilé par la protection de la propriété. À cette époque, la tension ne s'était pas relâchée.

Maintenant, il était au calme, et cette transition lui était insupportable. Tout autant que l'attente du déclenchement de

l'opération « Salonique ». L'inactivité rongait Victor, qui n'était pas fait pour l'oisiveté. Malgré la présence de Jane et des enfants, Dunblane devenait une sorte de prison. Il y avait à l'étranger, au cœur de l'Europe et sur les rivages de la Méditerranée, des hommes qui le cherchaient avec la même détermination que lui mettait à les découvrir. En attendant que l'opération soit lancée, il n'avait rien à faire.

Teague ne reviendrait pas sur sa parole, Victor en était convaincu. C'est la fin des hostilités qui marquerait le début de la mise en œuvre d'une stratégie destinée à conduire Fontine aux hommes de Salonique. Rien ne se passerait avant. Chaque victoire, chaque nouvelle pénétration en territoire allemand mettait Victor en effervescence. La guerre était gagnée. Pas encore achevée, mais gagnée. Il allait falloir retrouver des hommes dans le monde entier, rassembler des fragments épars et prendre des décisions ; le reste de sa vie était en jeu. Pour lui, pour Jane, tout dépendait maintenant de ceux qui s'efforçaient de mettre la main sur ce mystérieux coffre qui avait quitté la Grèce cinq ans auparavant, à l'aube du 9 décembre.

Victor vivait l'inactivité comme un véritable supplice.

Cette attente lui avait au moins permis de prendre une décision : il ne retournerait pas à Campo di Fiori après la guerre. Quand il pensait au domaine familial en regardant sa femme, c'était l'image d'autres femmes, massacrées sans pitié, qui remontait à sa mémoire. Quand il regardait ses enfants, c'étaient d'autres enfants qu'il voyait, sans défense, terrorisés, le corps criblé de balles. Ses tourments étaient encore trop vifs. Il n'avait pas la force de retourner sur les lieux du carnage ni de revoir quiconque qui le lui rappelle. Ils allaient donc commencer une nouvelle vie ailleurs. Le tribunal des réparations de Rome avait informé Londres que Victor rentrerait en possession de Fontini-Cristi Industries.

Il avait donné sa réponse par l'entremise du MI-6. Les usines, le matériel, les terres et les propriétés foncières – tout sauf Campo di Fiori – iraient au plus offrant. Il prendrait des dispositions particulières pour Campo di Fiori.

C'était la nuit du 10 mars. Les enfants dormaient ; derrière les vitres de la chambre, le vent d'hiver soufflait par rafales. Le charbon brûlant dans l'âtre projetait des reflets orangés sur le plafond. Enfouis sous les couvertures, Victor et Jane parlaient à voix basse, comme ils le faisaient toujours avant de s'endormir.

— Barclay's s'occupera de tout, expliqua Victor. Ce sera une vente aux enchères normale. J'ai indiqué un prix plancher pour le tout. S'ils

veulent le diviser en plusieurs lots, ils se débrouilleront.

— Des acquéreurs se sont-ils fait connaître ? demanda Jane, s'appuyant sur un coude pour se tourner vers lui.

— Des tas, répondit Victor avec un petit sourire. Basés en Suisse pour la plupart et de nationalité américaine. Il y a des fortunes à bâtir dans la reconstruction. Ceux qui ont déjà un pied dans les industries de fabrication seront en position de force.

— Tu parles comme un banquier.

— Je l'espère sincèrement. Dans le cas contraire, mon père aurait été affreusement déçu.

Il se tut. Jane avança la main vers lui et écarta une mèche de son front.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien, je réfléchis. Tout sera bientôt fini. D'abord la guerre et ensuite « Salonique ». Je fais confiance à Alec. Il arrivera à ses fins, même s'il doit pour cela exercer un chantage sur tous les diplomates du Foreign Office. Les fanatiques seront bien obligés d'accepter le fait que je ne nais absolument rien sur leur maudit train.

— Je croyais qu'il était sacré, au contraire, fit Jane en souriant.

— Inimaginable ! répliqua-t-il en secouant vigoureusement la tête. Quel Dieu pourrait s'en accommoder ?

— Échec et mat, mon chéri.

Victor remonta la tête sur son coussin. Quelques flocons de neige poussés par le vent caressaient les vitres de la fenêtre.

— Je ne peux pas retourner en Italie, reprit-il, se tournant vers sa femme.

— Je sais. Tu me l'as déjà dit et je comprends.

— Mais je ne veux pas rester ici..., je veux dire, en Angleterre. Ici, je serai toujours Victor Fontini-Cristi, l'unique survivant d'une grande famille massacrée, me situant entre la réalité, la légende et le mythe.

— Mais tu es un Fontini-Cristi.

— Non, protesta Victor, le regard fixé sur le visage de Jane où jouaient les reflets dansants du feu. Depuis cinq ans, mon nom est Fontine et je m'y suis habitué. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Il n'a pas trop perdu dans sa traduction en anglais, répondit Jane avec un sourire. Sinon peut-être un parfum d'aristocratie terrienne.

— C'est un peu ce que je voulais dire, fit Victor. Il ne faut pas que ces bêtises soient un fardeau pour Andrew et Adrian. Les temps changent ; cette époque est révolue.

— Probablement. C'est un peu triste de savoir qu'elle ne reviendra pas, mais je présume que c'est mieux ainsi.

Elle plissa brusquement les yeux et braqua sur lui un regard interrogateur.

— Si tu ne veux ni de l'Italie ni de l'Angleterre, ou veux-tu aller ?

— Aux États-Unis. As-tu envie de vivre en Amérique ?

Jane continuait de l'observer attentivement.

— Bien sûr. Je trouve cette idée très excitante... Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, pour nous tous.

— Et pour le nom ? Cela ne te dérange pas vraiment, j'espère ?

Elle éclata de rire et lui effleura la joue du dos de la main.

— Cela ne compte pas pour moi. J'ai épousé un homme, pas un nom.

— Et, pour moi, il n'y a que toi qui comptes, fit-il en l'attirant vers lui.

Harold Latham sortit de la cabine du vieil ascenseur à la porte métallique ajourée et regarda les flèches et les numéros sur le mur en face de lui. Envoyé sur le théâtre d'opérations de Birmanie trois ans plus tôt, il n'avait pas arpenté les couloirs du MI-6 depuis cette époque.

Latham tira sur la veste de son complet neuf. Il avait été rendu à la vie civile ; il lui fallait sans cesse se le répéter. Il y aurait bientôt des milliers et des milliers de civils. De nouveaux civils. L'Allemagne avait fini par s'effondrer. Il avait parié cinq livres que l'annonce officielle de la capitulation serait faite avant le 1^{er} mai. Il ne restait plus que trois jours et il se fichait éperdument de ses cinq livres. C'était fini ; rien d'autre n'avait d'importance.

Latham suivit le couloir menant au bureau de Stone. Ce brave, ce pauvre vieux Geoff Stone. La *Pomme*, inséparable de la *Poire*. Quelle poisse, quelle saloperie d'avoir perdu une main par la faute d'un Rital de la haute !

Bon, il fallait reconnaître que cet accident lui avait peut-être sauvé la

vie. Il y avait tellement d'agents partis en mission avec leurs deux mains et qui n'étaient jamais revenus. Dans un certain sens, Stone s'en était drôlement bien sorti. Lui aussi, d'ailleurs. Certes, il avait quelques bouts de métal dans le dos et dans l'estomac, mais on lui avait affirmé que, s'il faisait attention, tout se passerait bien. Pratiquement normal, voilà ce qu'on lui avait dit. Ou l'avait quand même renvoyé assez tôt dans ses foyers, lui aussi.

Pomme et Poire avaient survécu. Ils s'en étaient tirés ! Bon sang de bois, ils allaient se cuire pendant un mois pour arroser ça !

Il avait essayé en vain d'appeler Stone. Il avait téléphoné pendant deux jours, au bureau et à son domicile, sans avoir de réponse. Il ne servait à rien de laisser des messages ; ses projets étaient si flous qu'il ne savait même pas combien de temps il resterait à Londres.

C'était mieux comme ça. Il allait débarquer dans le bureau de ce bon vieux Geoff et lui demander pourquoi il avait mis si longtemps pour gagner la guerre.

La porte était fermée. Il frappa : pas de réponse. Merde ! On lui avait dit au contrôle que le nom de Stone figurait sur le registre des entrées, ce qui signifiait qu'il n'était pas ressorti la veille au soir, ni l'avant-veille. Il n'y avait pas lieu de s'étonner ; les bureaux, en cette période d'intense activité, faisaient souvent office de chambre à coucher. Tous les services du renseignement épluchaient nuit et jour leurs dossiers, détruisant ce qui pouvait devenir embarrassant, épargnant probablement quelques milliers d'individus. Quand les nuages de poussière de la victoire et de la défaite retombaient, les informateurs n'étaient pas les plus populaires des survivants.

Il frappa derechef, plus fort. Toujours pas de réponse.

De la lumière filtrait pourtant par l'interstice du bas de la porte. Peut-être Stone était-il sorti, pour aller aux toilettes ou à la cafétéria ?

C'est alors que le regard de Latham se posa sur la serrure cylindrique. Il y avait là quelque chose de curieux, de louche. Une toute petite tache d'un gris terne semblait adhérer au cuivre et il y avait au-dessus, à droite du trou de la serrure, une minuscule éraflure. Latham s'approcha et gratta une allumette avec une certaine appréhension.

Il avança l'allumette enflammée juste sous la tache grise. Elle fondit instantanément : de la soudure.

C'était un truc peu connu, mais éprouvé, que Stone avait employé maintes fois pendant leurs missions. À la réflexion, Latham ne se souvenait pas d'avoir vu quelqu'un d'autre l'employer.

On faisait fondre un fil de soudure et on bourrait avec la clé l'intérieur de la serrure de l'alliage fondu. En refroidissant, la soudure bloquait les gorges du mécanisme sans empêcher la clé d'entrer.

Simplement, une clé ne tournait plus dans la serrure pour l'ouvrir. Dans certaines situations délicates, quand un peu de temps était nécessaire pour échapper à un piège, cette ruse avait l'avantage d'éviter que l'alerte ne soit donnée trop rapidement. Une serrure tout à fait normale en apparence fonctionnait mal ; les serrures, en général, étaient assez vieilles. Plutôt que de défoncer la porte, on faisait appel à un serrurier.

Pomme avait-il eu besoin de gagner du temps ? Y avait-il un piège ?

Décidément, c'était louche.

— Bon Dieu de bon Dieu ! s'écria Teague, se précipitant dans le bureau dont la porte venait d'être forcée sur son ordre. Ne touchez à rien ! Allez chercher un médecin ! Et pas un mot à quiconque ! ajouta-t-il.

— Il est mort, fit Latham à voix basse, à côté du général.

— Je vois ! répliqua sèchement Teague. Ce que je veux savoir, c'est depuis combien de temps !

— Qui est-ce ? poursuivit Latham, incapable de détacher son regard du cadavre.

L'homme avait été dépouillé de ses vêtements ; on ne lui avait laissé que son caleçon et ses chaussures. Il avait été tué d'une balle ; de la blessure mortelle, au milieu de la poitrine dénudée, avait coulé un filet de sang, déjà séché.

— Le colonel Aubrey Birch, le responsable des archives.

Teague se retourna et s'adressa aux deux militaires postés devant la porte. Un de leurs collègues était parti chercher le médecin du MI-6, au deuxième étage.

— Remettez la porte en place et ne laissez entrer personne. Pas un mot sur ce que vous avez vu. Latham, suivez-moi.

Ils prirent l'ascenseur pour descendre au sous-sol. Latham vit que Teague n'était pas seulement bouleversé, mais qu'il avait peur.

— Que s'est-il passé, à votre avis, mon général ?

— Je lui ai remis il y a deux jours ses papiers de démobilisation. Il

était furieux contre moi.

Latham garda le silence. Quand il reprit la parole, ce fut en regardant droit devant lui, sans tourner la tête vers Teague.

— Comme je suis redevenu un civil, je vais vous dire franchement ce que je pense. C'est une belle saloperie que vous lui avez faite. Stone a été votre meilleur agent.

— J'en prends note, fit le général d'un ton glacial. Votre nom de code était bien Poire, n'est-ce pas ?

— Oui.

Teague jeta un coup d'œil en direction de l'ex-agent au moment où le panneau lumineux de la cabine indiquait qu'ils étaient arrivés au sous-sol.

— Eh bien, monsieur Poire, ajouta-t-il, je peux vous dire que notre pomme s'était aigrie, qu'elle commençait à pourrir. Ce qui me préoccupe maintenant, c'est de savoir jusqu'à quel point la pourriture était avancée.

La porte de la cabine s'ouvrit. Ils sortirent et tournèrent à droite vers une paroi de métal fermant un couloir. Au centre se trouvait une épaisse porte d'acier à l'encadrement presque invisible. Il y avait une vitre pare-balles en haut, un bouton noir sur la gauche et une fente bordée de caoutchouc, surmontée d'un écriteau portant :

ZONE RÉSERVÉE

accès limité au personnel autorisé

appuyez sur le bouton – glissez autorisation dans la fente

Teague approcha son visage de la vitre, appuya sur le bouton et parla d'une voix forte.

— Code Jacinthe. Faites vite, je vous prie ; confirmation visuelle demandée. Général de brigade Teague accompagné par M. Harold Latham dont je me porte garant.

Une sorte de ronronnement se fit entendre ; la porte d'acier s'écarta avant d'être tirée manuellement sur le côté. Un officier les salua dans l'ouverture.

— Mes respects, mon général. On ne nous a pas avertis d'un code Jacinthe.

Teague lui rendit son salut d'une courte inclination de tête.

— Je le fais de vive voix, commandant. Ne touchez à rien jusqu'à nouvel ordre. Que dit le registre de service sur le colonel Birch ?

Le commandant se tourna vers un bureau métallique fixé au mur.

— Le voici, mon général, dit-il, tendant à Teague un cahier de cuir noir ouvert. Le colonel Birch est sorti avant-hier soir à 19 heures. Il devait revenir ce matin, mon général. À 7 heures.

— Je vois. Y avait-il quelqu'un avec lui ?

L'officier consulta de nouveau le gros cahier.

— Oui, mon général, le capitaine Stone. Son heure de sortie est la même.

— Merci, commandant. Nous serons, M. Latham et moi, dans la salle 7. Puis-je avoir les clés, je vous prie ? Et le chiffre de la combinaison.

— Bien sûr.

À l'intérieur de la chambre forte se trouvaient vingt-deux classeurs. Teague s'avança vers le mur du fond et s'arrêta devant le quatrième classeur. Il regarda les chiffres inscrits sur la feuille qu'il tenait à la main et commença à composer la combinaison de la serrure placée dans l'angle supérieur droit du meuble.

— Essayons de gagner du temps, fit-il brusquement, d'une voix rauque, en tendant la feuille à Latham. Cherchez le classeur qui contient le dossier Brevourt – B-r-e-v o-u-r-t – et sortez-le.

Latham prit la feuille, se dirigea vers le mur de gauche et trouva le classeur.

La serrure s'ouvrit. Teague se pencha pour tirer le deuxième tiroir et passa les dossiers en revue.

Puis il recommença lentement, les séparant afin d'éviter tout risque d'erreur.

Il n'était pas là. Le dossier sur Victor Fontine avait disparu.

Teague ferma le tiroir et se redressa. Il se tourna vers Latham, agenouillé devant le bas de son meuble, une chemise ouverte à la main, qu'il regardait fixement d'un air abasourdi.

— Je vous ai demandé de le sortir, pas de le lire ! lança le général d'une voix dure.

— Il n'y a rien à lire, répondit posément Latham, en retirant de la chemise une unique feuille de papier. Rien d'autre que ça... Qu'est-ce

que vous avez fait, bande de salauds ?

La feuille qu'il tenait était une photocopie bordée de noir, avec un espace au bas de la page pour deux cachets. Les deux hommes connaissaient parfaitement sa signification.

C'était un ordre d'exécution. Un permis de tuer.

— Qui est la cible ? demanda Teague d'une voix sans timbre, sans s'éloigner de son classeur.

— Vittorio Fontini-Cristi.

— Qui a donné l'autorisation ?

— Il y a le cachet du Foreign Office et la signature de Brevourt.

— Qui d'autre ? Il en faut deux !

— Le Premier ministre.

— Et le capitaine Stone est chargé d'exécuter la mission...

Latham acquiesça en silence de la tête.

Teague inspira profondément et ferma les yeux.

— Vous connaissiez bien Stone, dit-il en rouvrant les yeux. Vous connaissiez ses méthodes.

— Nous avons travaillé ensemble pendant dix-huit mois. Nous étions comme des frères.

— Des frères ? Dans ce cas, monsieur Latham, je vous rappelle que, bien qu'ayant été rendu à la vie civile, vous êtes encore tenu par le devoir de réserve.

Teague parlait au téléphone d'une voix incisive, en phrases sèches et précises.

— Depuis le début, il travaillait pour votre compte. Depuis le jour où nous l'avons fait venir à Loch Torridon. Ces interrogatoires, ces questions incessantes, le nom de Lübok choisi dans nos dossiers, tous les pièges. Il vous tenait informé de tous les faits et gestes de Fontine.

— Je n'ai à m'excuser de rien, riposta Brevourt. Pour des raisons que vous connaissez parfaitement, « Salonique » était et demeure une priorité pour le Foreign Office.

— J'exige une explication pour cet ordre d'exécution ! protesta le général. Il n'y a eu aucune demande d'autorisation, aucun rapport...

— À dessein, coupa Brevourt. Cet ordre était pour nous une solution de rechange. Vous pouvez croire à votre propre immortalité, général, rien ne nous oblige à y souscrire. Sans parler des attaques aériennes, vous êtes en votre qualité de stratège pour les opérations clandestines une cible potentielle pour des tueurs. Si vous étiez tombé sous leurs balles, ce document permettait à Stone de connaître sur-le-champ la retraite de Fontini-Cristi.

— C'est Stone qui vous a fait avaler cela ?

— Oui, répondit le diplomate après un silence. Il y a plusieurs années.

— Vous a-t-il également fait part de la haine qu'il éprouvait pour Fontine ?

— Il n'avait pas bonne opinion de lui, mais il n'était pas le seul.

- J'ai parlé de haine ! Quasi pathologique !
- Si vous étiez au courant, pourquoi ne pas l'avoir remplacé ?
- Parce qu'il réussissait à se maîtriser ! Il s'est contenu aussi longtemps qu'il avait une raison de le faire ; maintenant, il n'en a plus.
- Je ne vois pas où...
- Vous êtes un imbécile, Brevourt ! Stone a laissé une photocopie et a conservé l'original. Vous ne pouvez rien contre lui et il tient à ce que vous le sachiez.
- Mais de quoi parlez-vous ?
- Il est en possession d'un document officiel qui l'autorise à tuer Fontine. Il ne servirait à rien de l'annuler maintenant. Même il y a deux ans, cela n'aurait servi à rien ! Il a le permis et c'est un professionnel. Son but est d'accomplir sa mission, puis de mettre ce document hors de votre atteinte. Comment le gouvernement britannique – par votre voix, celle du ministre des Affaires étrangères ou de Churchill lui-même – pourra-t-il justifier l'exécution ? L'un de vous se donnera-t-il seulement la peine de faire une déclaration ?
- C'était une mesure de sécurité, fit Brevourt d'un ton insistant. Juste en cas d'urgence.
- La méthode la plus efficace, reconnut Teague d'un ton dur. Assez surprenante pour faire fi de la paperasserie, assez spectaculaire pour renverser les obstacles bureaucratiques. J'imagine Stone en train de développer ses arguments.
- Il faut le retrouver, souffla Brevourt d'une voix rauque. Il faut le neutraliser.
- Nous avons enfin trouvé un terrain d'entente, fit le général d'un ton las.
- Que comptez-vous faire ?
- Pour commencer, je vais tout raconter à Fontine.
- Est-ce raisonnable ?
- C'est la moindre des choses.
- Nous comptons être informés de l'évolution des événements. D'heure en heure, s'il le faut.

Teague lança un coup d'œil distrait en direction de la pendule murale de son bureau. Il était 21 h 45 ; la lune était visible par la fenêtre

devant laquelle il n'était plus nécessaire de tirer les rideaux.

— Je ne suis pas sûr que ce soit possible.

— *Quoi ?*

— Ce qui vous préoccupe, c'est un coffre qui a quitté la Grèce il y a cinq ans. Ce qui m'intéresse, c'est la vie de Victor Fontine et de sa famille.

— L'idée ne vous a jamais effleuré que ces deux choses sont inséparables ? demanda Brevourt en détachant ses mots.

— Je prends note de votre hypothèse, fit Teague.

Il raccrocha et se renversa dans son fauteuil. Il fallait téléphoner à Fontine sans perdre de temps. Pour le mettre en garde.

On frappa à la porte.

— Entrez.

Harold Latham pénétra dans le bureau, suivi par l'un des meilleurs enquêteurs du MI-6, un ancien spécialiste en médecine légale de Scotland Yard. L'officier tenait une chemise cartonnée à la main.

Quelques semaines plus tôt, Poire ne se serait jamais permis d'entrer dans le bureau de Teague une cigarette aux lèvres, comme ce jour-là. C'était important pour lui. C'est vrai, se dit Teague, son hostilité s'est atténuée. Poire était avant tout un professionnel, son nouveau statut de civil n'y changerait rien.

— Avez-vous trouvé quelque chose ? demanda le général.

— Des gribouillages, répondit Latham. Cela nous aidera peut-être, mais ce n'est pas sûr. Il est fort, votre ex-flic ; rien ne lui échappe.

— Il a su m'indiquer la bonne direction, précisa l'analyste. Il connaissait parfaitement les habitudes du sujet.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— Rien dans son bureau ; il était nickel. Dossiers en cours, documents destinés à être détruits, absolument rien d'anormal. Je n'en dirai pas autant de l'appartement. Stone était méticuleux, mais la disposition des cintres dans les placards, les vêtements dans sa commode, les articles de toilette..., tout indiquait qu'il avait pris des dispositions pour son départ depuis un certain temps.

— Je vois. Et ces gribouillages ?

Poire répondit. Le professionnel en lui avait besoin d'être reconnu.

— Stone avait une drôle de manie : il aimait prendre des notes au lit. Des lettres, des crochets, des chiffres, des flèches, des noms, toutes sortes de griffonnages. Mais, avant de se coucher, il arrachait les pages et les brûlait. Nous avons trouvé un bloc de papier à lettres sur sa table de nuit. Il n'y avait rien dessus, bien entendu, mais notre ami de Scotland Yard savait ce qu'il fallait faire.

— Il y avait des marques en creux, mon général. Ce n'était pas très difficile ; il a suffi de les passer au spectrographe. Voici les résultats, ajouta-t-il, faisant glisser son dossier sur le bureau de Teague.

Le général ouvrit la chemise et regarda le spectrogramme. Comme Poire l'avait l'indiqué, il vit des chiffres, des crochets, des flèches, des mots. Un puzzle incohérent de bribes de figures.

Dans ce magma de notations, un nom lui sauta brusquement aux yeux.

Donatti.

L'homme à la mèche blanche, le bourreau de Campo di Fiori. L'un des cardinaux les plus influents de la Curie.

— Salonique » avait commencé.

— ... Guillamo Donatti.

Ce nom fit jouer un déclic dans l'esprit de Fontine, il agit comme une clé ouvrant une serrure, libérant un souvenir enfoui dans sa mémoire. Il était, à l'époque, un petit garçon d'une dizaine d'années ; c'était le soir, ses frères s'apprêtaient à se mettre au lit. Il était descendu chercher un livre, en pyjama, quand il avait entendu des éclats de voix dans le bureau de son père.

Le petit garçon, curieux, s'était approché de la porte entrebâillée. La scène qu'il surprit à l'intérieur le frappa si fort qu'il demeura cloué sur place. Un prêtre se tenait devant le bureau de son père, hurlant contre lui, frappant le bureau du poing, blême de colère, les yeux exorbités.

Que quelqu'un, même et surtout un prêtre, pût se comporter de la sorte en présence de son père précipita l'enfant dans un tel abîme de stupéfaction qu'il ne put retenir un petit cri.

Le prêtre se retourna d'un bloc, ses yeux brûlants de fureur se posèrent sur l'enfant. C'est à ce moment-là que Victor remarqua la mèche blanche dans les cheveux bruns. Il prit aussitôt la fuite, grimpant l'escalier quatre à quatre.

Le lendemain matin, Savarone l'avait pris à part pour lui expliquer ce qui s'était passé ; jamais il ne retardait le moment d'une explication. Le temps avait effacé de la mémoire de Fontine le sujet de la dispute, mais il se souvenait que son père avait prononcé le nom de l'homme, Guillermo Donatti, ajoutant qu'il était la honte du Vatican..., qu'il donnait des ordres aux gens mal informés et les faisait respecter par la terreur. Ces paroles étaient restées gravées dans l'esprit de l'enfant.

Guillermo Donatti, le fauteur de troubles de la Curie romaine.

— Stone est parti rejoindre les siens, reprit Teague au téléphone, arrachant Victor à l'évocation du passé. C'est vous qu'il veut, avec ce que vous pouvez lui apporter. Nous ne cherchions pas dans la bonne direction, mais nous avons retrouvé sa trace. Il s'est servi des papiers de Birch pour embarquer à bord d'un appareil militaire, à Lakenheath. À destination de Rome.

— Pour aller rejoindre le cardinal, ajouta Fontine. Il ne veut pas courir le risque de négocier à distance.

— Exactement. Il reviendra pour s'occuper de vous, mais nous l'attendrons.

— Non, répliqua Victor, ce n'est pas la solution. Nous n'attendrons pas qu'ils viennent ; c'est nous qui irons à eux.

— Vous croyez ? fit le général d'un ton dubitatif.

— Nous savons que Stone est à Rome. Il va se planquer quelque part, chez des informateurs ; ils ont l'habitude de cacher des hommes recherchés.

— Ou bien chez Donatti.

— J'en doute. Il préférera rester en terrain neutre. Il a parfaitement conscience que Donatti est dangereux et qu'on ne peut prévoir ses réactions.

— Je me fiche de ce que vous pensez, je ne peux pas...

— Pouvez-vous faire courir une rumeur émanant de sources dignes de foi ? demanda Victor sans le laisser achever.

— Quel genre de rumeur ?

— Que je suis sur le point de faire ce que tout le monde attend ; retourner à Campo di Fiori. Pour des raisons qui m'appartiennent.

— Absolument pas ! C'est hors de question !

— Bon Dieu ! s'écria Victor. Je ne vais quand même pas rester terré ici jusqu'à la fin de mes jours ! Je ne peux pas vivre dans la crainte permanente, chaque fois que ma femme ou mes enfants quittent la maison, que Stone, Donatti ou une équipe de tueurs les attendent au coin de la rue ! Vous m'avez promis une confrontation. Je l'exige tout de suite !

Il y eut un silence au bout du fil.

— Il reste encore l'ordre de Xenope, articula enfin Teague.

— Chaque chose en son temps ; c'est bien ce que vous me dites depuis le début, non ? Xenope sera obligé de reconnaître ce qui est et non ce qu'il croit être. Donatti et Stone serviront de preuve. Il ne peut y avoir d'autre conclusion.

— Nous avons des agents à Rome, pas en grand nombre, mais...

— Il ne faut surtout pas qu'ils soient nombreux. Ma présence en Italie ne doit en aucun cas être liée au MI-6. Je prendrai le tribunal des réparations comme prétexte. Le gouvernement veut conserver nos usines et nos propriétés. Les enchères montent de semaine en semaine ; ils ne veulent pas des Américains.

— Le tribunal des réparations, répéta Teague, prenant à l'évidence des notes.

— Je connais un vieil homme du nom de Barzini, poursuivit Fontine. Guido Barzini. Il s'occupait des chevaux à Campo di Fiori ; il pourrait nous renseigner. Il devrait être à Milan ou dans les environs. S'il est encore vivant, vous le retrouverez par l'intermédiaire des *partigiani*.

— Barzini, Guido, répéta Teague. Il me faudra prendre des précautions.

— Moi aussi, Alec, mais très discrètement. Nous voulons les obliger à se découvrir et non à s'enfoncer dans la clandestinité.

— En admettant qu'ils mordent à l'hameçon, que ferez-vous ?

— Je les forcerai à m'écouter. C'est aussi simple que ça.

— Je crains que non, fit Alec Teague.

— Dans ce cas, déclara Victor, je les tuerai.

La rumeur commença à se répandre. Le *padrone* vivait, il était de retour. On l'avait vu dans un petit hôtel, près de la place del Duomo. Fontini-Cristi était à Milan. La nouvelle alla jusqu'à Rome.

On frappa à la porte de la suite. C'était Barzini. Victor attendait ce moment avec un mélange d'impatience et de crainte. Il ne put empêcher une image fugitive de mort et de lumière éblouissante de remonter à sa mémoire ; il la chassa en se dirigeant vers la porte.

Le vieux palefrenier se tenait sur le seuil. Son corps, autrefois si robuste, était amaigri et courbé, perdu dans le manteau d'étoffe rêche qui l'enveloppait. Le visage était sillonné de rides, les yeux enfoncés profondément dans leurs orbites. Ces mains qui avaient plaqué Victor contre le sol malgré ses efforts désespérés pour se dégager, ces doigts qui lui avaient sauvé la vie, tout était desséché, ratatiné, tremblant.

À la grande tristesse de Victor, à sa profonde gêne, Barzini se jeta à genoux et referma ses bras autour des jambes du *padrone*.

— C'était donc vrai ! Vous êtes vivant !

Fontine aida le vieillard à se relever et lui donna l'accolade. Puis il le conduisit jusqu'au canapé. Abstraction faite de son âge, Barzini était, à l'évidence, très malade. Victor lui proposa de manger quelque chose ; il commanda du thé et de l'eau-de-vie. On les leur apporta rapidement ; quand ils eurent terminé, Victor écouta le récit des principaux événements dont Campo di Fiori avait été le théâtre depuis la nuit du massacre.

Pendant les mois qui suivirent l'expédition punitive des Allemands, les troupes fascistes placèrent le domaine sous surveillance. Les domestiques furent autorisés à partir en emportant leurs possessions ; la bonne qui avait été témoin de l'exécution fut assassinée cette nuit-là. Le seul à avoir la permission de rester à Campo di Fiori fut Barzini, considéré comme un faible d'esprit.

— Ce ne fut pas difficile. Pour les *fascisti*, tout le monde était fou, sauf eux. C'était leur seule manière de penser et de pouvoir se regarder le matin dans leur miroir.

En sa double qualité de palefrenier et de gardien, Barzini pouvait observer l'activité à l'intérieur du domaine. Le plus surprenant, c'étaient les prêtres ; ils arrivaient par petits groupes, jamais plus de trois ou quatre à la fois, mais ces groupes étaient nombreux. Guido crut au début qu'ils étaient envoyés par le Saint-Père pour prier pour l'âme des victimes. Mais des prêtres en mission ne se seraient pas conduits comme ceux-là. Ils faisaient le tour de la maison de maître, des annexes et, pour finir, de l'écurie, cherchant quelque chose. Ils étiquetaient tout ce qu'ils voyaient, mettaient les meubles en pièces, tapaient sur les murs pour s'assurer qu'ils ne sonnaient pas creux, décollaient les boiseries, arrachaient les parquets, non sous l'empire de

la colère, mais comme des charpentiers de métier, les soulevant puis les remettant en place. Les terres et les bois furent passés au peigne fin, comme s'ils y cherchaient un trésor.

— J'ai demandé à plusieurs d'entre eux, des jeunes, ce qu'ils cherchaient. Je ne crois pas qu'ils le savaient. Ils me répondaient toujours la même chose : « De grosses caisses, des cartons renforcés de fer et d'acier. » Et puis j'ai remarqué qu'il y avait un prêtre, plus âgé que les autres, qui venait tous les jours.

— Un homme d'une soixantaine d'années, glissa Victor, avec une mère blanche.

— Exactement ! C'est bien lui ! Comment le savez-vous ?

— Je m'attendais à ce qu'il soit sur les lieux. Combien de temps ont duré les recherches ?

— Pas loin de deux ans. C'était quelque chose d'incroyable ; et puis tout a cessé d'un coup.

À en croire Barzini, la seule activité qui s'était poursuivie était du fait des Allemands. Le corps des officiers de la Wehrmacht avait réquisitionné Campo di Fiori et transformé le domaine en un centre de repos luxueux pour ses membres de haut rang.

— Avez-vous fait ce que l'Anglais venu de Rome vous a demandé, mon vieil ami ?

Victor versa un autre verre d'eau-de-vie à Barzini dont le tremblement des mains s'était légèrement atténué.

— Oui, *padrone*. Depuis deux jours, je me suis promené sur les marchés de Laveno, Varèse et Legnano et j'ai fait passer le mot à quelques bavards bien connus. « Ce soir, je vois le *padrone* ! Il est revenu ! Je vais le retrouver à Milan, mais personne ne doit le savoir ! » Tout le monde le saura, ajouta Barzini en souriant.

— Quelqu'un vous a-t-il demandé *pourquoi* je tenais à ce que vous veniez à Milan ?

— Presque tous. J'ai seulement répondu que vous vouliez me parler en privé. J'ai dit que j'étais très honoré. Et c'est la vérité.

— Cela devrait suffire, fit Victor en décrochant le combiné.

Il donna un numéro à la réception de l'hôtel et se tourna vers Barzini en attendant la communication.

— Quand tout sera terminé, je veux que vous veniez avec moi.

D'abord en Angleterre, puis en Amérique. Je suis marié, vous savez. La *signora* vous plaira et j'ai deux fils. Des jumeaux.

— Vous avez des fils ? s'écria Barzini, les yeux brillants. Le Seigneur soit loué !

Le numéro que Fontine avait demandé ne répondait pas. C'était inquiétant. L'agent du MI-6 aurait dû se trouver près du téléphone. Posté à mi-chemin de Varèse, il était le contact par lequel passaient toutes les communications avec les autres, disséminés le long des routes menant à Stresa, Lugano et Porto Ceresio. Qu'est-ce qu'il pouvait bien fabriquer ?

Victor raccrocha et prit son portefeuille. Dans une poche secrète se trouvait un autre numéro de téléphone. À Rome.

Il le donna à l'opératrice.

— Comment cela, il n'y a pas de réponse ? articula une voix à l'accent britannique.

— Je ne vois pas comment je pourrais être plus clair, répliqua Fontine. Il n'y a *pas* de *réponse*. Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

— Il y a quatre heures environ. Tout se passait comme prévu ; il était en contact radio avec tous les véhicules. Vous avez reçu le message, bien sûr.

— Quel message ?

— Je n'aime pas ça, Fontine, reprit la voix après un bref silence.

— Quel message ?

— Il a dit qu'il craignait d'avoir été repéré, mais qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Il devait vous joindre à l'hôtel, dès votre arrivée. C'est lui qui a remarqué une voiture, sur la route qui longe l'entrée principale de Campo di Fiori. Il ne vous a pas appelé ?

— Non, il ne m'a pas appelé, répondit Victor, contenant son envie de hurler. Et il ne m'a pas laissé de message. De quelle voiture parlez-vous ?

— Une Fiat verte, immatriculée à Savone. Le signalement de l'un des passagers correspondait à un Corse fiché par la police. Un contrebandier qui, d'après Londres, aurait travaillé pour nous. Nous pensons que les deux autres sont aussi des Corses. Et puis, il y avait notre homme.

— Je suppose que vous parlez de...

— Oui. Le quatrième était Stone.

Stone avait mordu à l'hameçon. Pomme était retourné à Celle Ligure pour recruter ses hommes de main chez les Corses. Et, en bon professionnel, il avait supprimé le contact de Varèse.

Éliminer les courriers. Paralyser les communications. Une leçon de Loch Torridon.

— Merci, dit simplement Victor.

— Hé ! Fontine ! lança la voix inquiète de l'agent anglais. Ne faites rien ! Restez où vous êtes !

Victor raccrocha sans répondre et s'avança vers Barzini.

— J'ai besoin d'hommes, dit-il. Des hommes de confiance, qui ne reculent pas devant les risques.

— Le palefrenier tourna la tête, l'air embarrassé.

— Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient, *padrone*.

— Et les *partigiani* ?

— Presque tous communistes. Ils ne s'occupent plus que de leurs affaires, les tracts, les réunions de cellule. Ils...

Barzini s'interrompt, le front plissé par la réflexion.

— Attendez, reprit-il. Je connais deux hommes qui n'auront pas oublié. Ils s'étaient réfugiés dans la montagne et je leur apportais de la nourriture, des nouvelles de leur famille. Nous pouvons leur faire confiance.

— Il faudra s'en contenter, fit Victor. Je vais me changer. Pouvez-vous les joindre ?

— J'ai un numéro de téléphone, répondit Barzini, se levant du canapé.

— Appelez-les et demandez-leur de me rejoindre à Campo di Fiori. Je présume que le domaine est gardé.

— Il ne reste plus qu'un veilleur de nuit, qui habite à Laveno. Et moi.

— Croyez-vous que ces hommes connaissent la route de derrière, celle qui part de l'écurie ? demanda Fontine, se retournant vers Barzini.

— Ils la trouveront.

— Parfait. Dites-leur de se mettre en route tout de suite et de

m'attendre sur le sentier, derrière l'écurie. S'il existe encore.

— Il existe encore. Qu'allez-vous faire, *padrone* ?

En répondant au vieux palefrenier, Victor se rendit compte qu'il reprenait les mots utilisés cinq jours plus tôt, au cours de sa conversation téléphonique avec Teague.

— Ce que tout le monde attend que je fasse.

Sur ce, il se dirigea vers la porte de la chambre.

Les leçons de Loch Torridon sont encore présentes, songea Victor à la réception de l'hôtel, les bras appuyés sur le comptoir de marbre, le regard fixé sur l'employé qui s'affairait pour lui donner satisfaction. Il avait demandé une voiture de location d'une voix assez forte pour attirer l'attention. Compte tenu de l'heure tardive, sa requête n'était pas facile à satisfaire. Il était déjà assez difficile de trouver une voiture dans la journée ; en pleine nuit, c'était une entreprise encore plus ardue. Mais tout était possible, à condition d'y mettre le prix. La discussion avait été assez vive pour alerter un observateur. Et il y avait les vêtements : pantalon gris foncé, bottes et veste de chasse de couleur sombre. Or la chasse était fermée.

Il ne restait plus qu'une poignée de couche-tard dans le hall. Quelques hommes d'affaires en goguette, revenant d'un dîner bien arrosé ; un couple qui se chamaillait ; un fils à papa signant nerveusement le registre, accompagné par une poule de luxe qui attendait, discrète, dans un fauteuil. Et un homme au teint basané, à la peau tannée par le vent du large, au fond du hall, plongé dans la lecture d'une revue, qui ne prêtait apparemment aucune attention à la scène. Un Corse, se dit Victor.

C'était l'homme qui pouvait transmettre le message à d'autres Corses. Et à un Anglais du nom de Stone.

Il suffisait de mettre au point la suite des événements. S'assurer qu'il y avait une Fiat verte dans la rue, probablement garée dans l'ombre, prête à commencer une filature discrète dès que la voiture de location s'éloignerait de l'hôtel. S'il n'y avait pas de Fiat, Victor trouverait prétexte pour retarder son départ jusqu'à ce qu'elle arrive.

Il n'eut pas besoin de prétexte. La Fiat était visible, à une centaine de mètres de l'entrée. Le capitaine Geoffrey Stone était sûr de lui. Son véhicule était garé devant la voiture de Fontine, l'avant tourné vers l'ouest, vers la route de Varèse. Et de Campo di Fiori.

Barzini s'assit à l'avant, à côté de Victor. L'alcool avait fait son œuvre : la tête du vieux palefrenier s'abaissait en dodelinant sur sa poitrine.

— Dormez, dit Victor. Le trajet est assez long et je veux que vous vous sentiez reposé quand nous arriverons.

La voiture franchit les hautes grilles de l'entrée et s'engagea dans la longue allée sinueuse de Campo di Fiori. Bien qu'il se fût préparé au choc, la vue de la demeure familiale causa une vive douleur physique à Fontine et le sang lui martela les tempes. En approchant du lieu de l'exécution, les images et les bruits du cauchemar remontèrent à sa mémoire, mais il ne pouvait se laisser envahir par eux. *Le fractionnement de la concentration est dangereux.* Encore une leçon de Loch Torridon.

Il contracta de toutes ses forces les muscles de son estomac et coupa le contact.

Barzini, réveillé, l'observait. Le veilleur de nuit ouvrit en haut du perron la porte aux battants de chêne massif ; le faisceau lumineux de sa torche courut sur la voiture et se posa sur les deux occupants. Barzini descendit.

— J'amène le fils Fontini-Cristi. C'est le *padrone* de cette maison.

Le veilleur de nuit dirigea sa torche sur Victor qui était descendu et se tenait près du capot.

— Je suis très honoré, *signore*, fit le gardien d'une voix où le respect se mêlait à la crainte.

— Vous pouvez rentrer à Laveno, lui dit Victor. Si cela vous est possible, prenez plutôt la sortie nord. Comme le chemin est plus court, c'est probablement ce que vous faites d'habitude.

— Beaucoup plus court, *signore*. Je vous remercie.

— Vous trouverez peut-être deux amis qui m'attendent vers l'écurie. Ne craignez rien, c'est moi qui leur ai demandé de passer par là. Si vous les voyez, dites-leur que je ne vais pas tarder.

— Je n'y manquerai pas.

Avec un petit salut de la tête, le veilleur de nuit descendit les marches,

traversa l'allée et se dirigea d'un pas vif vers la bicyclette qu'il avait laissée dans l'ombre d'un bouquet d'arbustes. Il l'enfourcha et s'éloigna dans l'obscurité, en direction de l'écurie.

— Ne perdons pas de temps, dit Victor à Barzini. Dites-moi si l'installation téléphonique est la même. Y a-t-il toujours une ligne entre la maison et l'écurie ?

— Oui. Les postes sont dans l'entrée et dans le bureau de votre père.

— Parfait. Entrez et allumez toutes les lumières du hall et de la salle à manger. Ensuite, vous irez dans le bureau, mais sans allumer. Postez-vous près d'une fenêtre. Quand j'aurai trouvé vos amis, j'appellerai de l'écurie pour vous dire ce qu'il faut faire. Les Corses ne vont pas tarder à se montrer. Je suis sûr qu'ils seront à pied. Ils auront probablement des torches électriques ; vous me direz ce que vous voyez.

— Très bien. *Padrone* ?

— Oui ?

— Je n'ai pas de pistolet. Il est interdit d'avoir une arme.

— Prenez le mien, fit Victor, tirant son Smith & Wesson de sa ceinture. Je ne pense pas que vous en aurez besoin. En tout cas, ne tirez que si votre vie est en danger.

Trente secondes plus tard, les lumières du vaste hall brillaient à travers les fenêtres de verre coloré au-dessus de la porte d'entrée. Victor longea rapidement le mur et s'arrêta à l'angle de la façade. Il vit s'allumer les lustres de la salle à manger. Toute la partie nord de la maison était illuminée, l'autre restait plongée dans les ténèbres.

Il n'y avait encore aucun signe de vie sur la route ; ni faisceaux de torche électrique ni signaux lumineux. Victor ne s'en étonna pas : Stone était un professionnel. Quand il se déplacerait, ce serait avec la plus grande prudence.

Aucune importance. Il était, lui aussi, capable de toutes les prudences.

Victor s'élança sur la route de l'écurie, courbé, les sens en alerte, à l'affût du moindre bruit insolite. Stone pouvait avoir choisi de passer par la grille nord, mais c'était peu probable. L'Anglais était impatient ; il choisirait le chemin le plus court et suivrait sa proie d'aussi près que possible en prenant soin de garder toutes les issues.

— *Partigiani*. C'est Fontini-Cristi.

Victor suivait le sentier partant de l'arrière de l'écurie. Le bâtiment n'abritait plus qu'une poignée de bêtes fatiguées qui poussaient de loin

en loin un faible hennissement.

— *Signore !*

Le murmure venait des arbres, sur la droite du sentier. Fontine s'approcha. Une torche s'alluma brusquement du côté opposé, une autre voix s'éleva dans la nuit.

— Restez où vous êtes ! Ne vous retournez pas !

Victor sentit les mains de l'homme derrière lui, prêtes à l'immobiliser. Le faisceau de la torche passa par-dessus son épaule avant d'être dirigé sur son visage, l'aveuglant.

— C'est bien lui, déclara la voix dans les ténèbres.

La torche s'écarta. Fontine cligna des yeux et se frotta les paupières pour effacer l'image rémanente de la lumière éblouissante. Le partisan sortit de l'ombre. Il était grand et portait une veste usée de treillis de l'armée américaine. Le second apparut à ses côtés, la poitrine large, beaucoup plus petit que son compagnon.

— Pourquoi nous avez-vous fait venir ? demanda le plus grand. Barzini est vieux et ses idées sont confuses. Nous avons accepté de veiller sur vous, de vous protéger... Rien d'autre. Nous le faisons parce que nous devons beaucoup à Barzini. Et aussi en souvenir du passé ; les Fontini-Cristi ont combattu les fascistes.

— Merci.

— Que veulent les Corses ? demanda le petit, se portant à la hauteur de son compagnon. Et cet Anglais ?

— Quelque chose qu'ils croient être en ma possession. Mais ils se trompent.

Victor se tut ; de l'écurie leur parvint un hennissement étouffé suivi du bruit sourd d'un piétinement de sabots. Les partisans entendirent, eux aussi, et la torche s'éteignit.

Il y eut un craquement de branche. Un caillou fut déplacé par une chaussure. Quelqu'un approchait, suivant le sentier pris par Fontini-Cristi. Les partisans se séparèrent. Le plus trapu fit quelques pas et disparut sous le couvert du feuillage ; son compagnon fit de même, dans la direction opposée. Victor s'écarta et s'accroupit au bord du sentier.

D'abord le silence, puis le bruit de pas effleurant la terre sèche se fit de plus en plus précis. Une silhouette apparut, à moins d'un mètre de Fontine, se découpant sur le fond plus clair du ciel.

Tout s'accéléra en un instant. Un faisceau lumineux déchira l'obscurité, suivi d'un coup de feu en direction des arbres, la détonation assourdie par un silencieux.

Victor bondit, lança son bras gauche autour du cou de l'homme tandis que l'autre jaillissait pour saisir l'arme et la diriger vers le sol. Victor lança violemment son genou contre la base de la colonne vertébrale, chassant l'air des poumons. Resserrant sa prise autour du cou raidi, Victor tira de toutes ses forces la tête de l'homme en arrière. Il y eut un craquement définitif.

Le grand partisan sortit des arbres en courant, un pistolet à la main. Sans un mot, il se jeta dans le sous-bois du côté opposé, imité par Victor. Ils craignaient pour la vie de leur compagnon.

Il n'était pas mort : la balle lui avait seulement éraflé le bras. Il était étendu sur le sol, les yeux écarquillés, la respiration haletante. Fontine s'agenouilla près de lui, arracha la chemise pour examiner la blessure. L'autre resta debout, l'arme pointée vers le sentier.

— Bon Dieu de bon Dieu ! s'écria le blessé avec une grimace de douleur. Pourquoi n'avez-vous pas tiré, abruti ! Une seconde de plus et il m'aurait tué !

— Je n'étais pas armé, répondit posément Victor, tamponnant le sang.

— Même pas un couteau ?

— Non.

Victor pensa la blessure et noua le tissu sous le regard ahuri du partisan.

— Vous avez du cran, fit-il. Vous auriez pu rester caché et attendre ; mon ami a un pistolet.

— Allez, debout ! Il y a deux autres *Corsi* dans la propriété. Je les veux, mais sans un coup de feu.

Victor se pencha pour ramasser l'arme du mort. Il y avait quatre balles dans le magasin ; le silencieux était l'un des meilleurs du marché. Il fit signe au partisan valide de venir les rejoindre et s'adressa aux deux hommes.

— J'ai une faveur à vous demander, dit-il. Vous pouvez refuser, je comprendrai.

— Nous vous écoutons, fit le blessé.

— Les deux autres Corses sont par là. L'un d'eux doit surveiller l'allée

principale, l'autre est derrière la maison ou dans le jardin. L'Anglais va rester hors de vue, à proximité de la maison. Je suis sûr que les *Corsi* n'essaieront pas de me tuer. Ils observeront mes mouvements, mais n'ouvriront pas le feu.

— Lui, fit le partisan blessé, montrant le corps du mort, n'a pourtant pas hésité à tirer.

— Les Corses me connaissent. Il avait vu que ce n'était pas moi.

La stratégie était claire. Victor ferait office d'appât ; il marcherait à découvert jusqu'à l'allée circulaire, puis tournerait dans le jardin qui s'étendait derrière la maison. Les partisans devaient suivre en prenant soin de rester dans l'ombre des arbres. Si Fontine avait vu juste, ils surprendraient un Corse. Ils le neutraliseraient ou le liquideraient, mais en silence. Sa mort n'avait pas d'importance ; les Corses n'hésitaient jamais à assassiner des Italiens.

Ils répéteraient la même opération sur la route de l'entrée principale. Les partisans couperaient par le bois, loin du talus, pour le rejoindre à quatre ou cinq cents mètres de la maison. Le troisième et dernier Corse serait posté quelque part entre l'allée circulaire et la grille de l'entrée.

Ces positions étaient logiques, or Stone avait un esprit éminemment logique. Comme il ne laissait rien au hasard, les issues seraient gardées.

— Rien ne vous oblige à faire cela pour moi, reprit Victor. Je suis disposé à vous récompenser, mais je comprendrais fort bien...

— Gardez votre argent, coupa le blessé après avoir échangé un regard avec son ami. Vous n'étiez pas non plus obligé de faire ce que vous avez fait pour moi.

— Il y a un téléphone dans l'écurie. Je dois d'abord appeler Barzini, puis nous nous mettrons en route.

Les suppositions de Victor étaient justes. Stone avait bien couvert les deux routes et le jardin. Les deux derniers Corses eurent la gorge tranchée par les couteaux les partisans.

Ils se retrouvèrent derrière l'écurie. Fontine était sûr que Stone l'avait observé du haut du talus. Obsédée par de douloureux souvenirs, la proie avait tenu à revenir sur le lieu du massacre. Loch Torridon leur avait appris à tous deux à prévoir les réactions de l'adversaire. C'était une arme précieuse.

— Où est votre voiture ? demanda Victor à ses deux compagnons.

— Près de la grille nord, répondit le grand partisan.

— Je tiens à vous remercier. Conduisez votre ami chez un médecin. Barzini m'indiquera où je peux vous faire parvenir le témoignage concret de ma reconnaissance.

— Vous voulez garder l'Anglais pour vous ?

— N'ayez aucune crainte. Cet homme est privé d'une main et il n'a plus ses Corses pour le protéger. Nous savons ce qu'il faut faire, Barzini et moi. Allez voir un médecin.

— Adieu, *signore*, fit le plus grand des deux partisans. Nous avons remboursé notre dette au vieux Barzini. À vous aussi, peut-être. Les Fontini-Cristi ont fait le bien par ici.

— Merci.

Après une dernière inclinaison de la tête, ils s'éloignèrent en direction de la grille nord et se fondirent dans l'obscurité. Fontine descendit le sentier et entra dans l'écurie par une porte latérale. Il longea les stalles, passa devant les chevaux et la petite chambre du palefrenier pour entrer dans la sellerie. Il trouva une boîte qu'il entreprit de remplir de pièces de harnachement et de diplômes encadrés et moisissus qu'il retira des murs. Puis il repartit vers la porte, décrocha le combiné du téléphone et enfonça un bouton sous l'appareil.

— Tout va bien, mon vieil ami.

— Dieu soit loué !

— Que fait l'Anglais ?

— Il attend de l'autre côté de l'allée, dans les herbes hautes. Sur le talus où...

Barzini s'interrompit, incapable d'achever sa phrase.

— J'ai compris... Je vais sortir. Vous savez ce que vous avez à faire. N'oubliez pas, quand vous m'ouvrirez la porte, de parler lentement, distinctement. L'Anglais n'a pas eu l'occasion de parler italien depuis des années.

— Les vieillards parlent plus fort qu'il n'est nécessaire, déclara Barzini avec une pointe d'humour. Puisque nous entendons mal, nous croyons que les autres aussi sont durs de la feuille.

Fontine raccrocha et examina le pistolet pris à un Corse, que les partisans lui avaient laissé. Il dévissa le silencieux et glissa l'arme dans sa poche. Puis il prit la boîte et sortit de la sellerie.

Victor suivit lentement la route jusqu'à l'allée circulaire. Devant le perron, sous les fenêtres éclairées, il s'arrêta pour détendre les muscles de ses bras, comme si son fardeau était plus pesant que sa taille ne le laissait soupçonner.

Il gravit les marches jusqu'aux doubles vantaux de chêne et fit la chose la plus naturelle qui lui vînt à l'esprit : il donna un coup de pied dans le battant de droite.

Quelques secondes plus tard, Barzini ouvrit la porte. Ils échangèrent quelques phrases simples, sans effort.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez rien, *padrone* ? fit le vieux palefrenier en détachant les syllabes. Un thé, un café ?

— Non merci, mon ami. Allez vous reposer. Nous avons beaucoup à faire, demain matin.

— Comme vous voulez. Les chevaux mangeront de bonne heure.

Barzini passa devant Victor, descendit les marches et prit la direction de l'écurie.

Victor s'arrêta au milieu de l'entrée ; tout était resté tel qu'au moment de son départ. Les Allemands savaient ne pas gâter la beauté d'un lieu. Il se dirigea vers la partie du bâtiment plongée dans l'obscurité, entra dans l'immense salon de réception au fond duquel se trouvait le bureau paternel. En traversant la salle familière, l'angoisse le saisit et sa gorge se noua.

Il pénétra dans le bureau, le sanctuaire de Savarone, le Saint des Saints. Il tourna instinctivement à droite en entrant dans la pièce obscure ; le grand bureau était toujours là. Victor posa sa boîte et alluma la lampe à abat-jour vert dont il avait gardé le souvenir.

Il prit place dans le fauteuil de son père et sortit l'arme de sa poche. Il la posa sur le bureau, derrière la boîte en bois, invisible de la porte.

L'attente commença. Pour la seconde fois, sa vie était entre les mains de Barzini. Cette pensée le rassura. Le palefrenier n'était pas allé jusqu'à l'écurie. Il avait commencé à suivre la route, puis s'était glissé dans le bois pour revenir sur ses pas en passant par le jardin donnant derrière la maison. Il entrerait par l'une des portes du patio et attendrait l'arrivée de l'Anglais.

Stone serait pris au piège.

Les minutes s'égrenaient. Fontine ouvrit distraitemment les tiroirs du bureau. Il trouva du papier à lettres de la Wehrmacht dont il détacha

les feuilles qu'il commença de placer méthodiquement l'une à côté de l'autre, en piles bien alignées. Une manière de jeu de patience avec de grandes cartes vierges.

L'attente se prolongea.

D'abord, il n'entendit rien. Puis il perçut une présence. Il n'y avait pas à s'y tromper : le craquement d'une lame de parquet déchira le silence, suivi de deux bruits de pas, fermes, assurés. La main de Fontine se tendit vers le pistolet.

Soudain, jaillissant de l'obscurité, un objet de couleur claire traversa la pièce dans sa direction. Victor eut un mouvement de recul quand l'objet se rapprocha, projetant des gouttes de sang dans son vol. Il y eut un bruit mat de chair sur le bois quand l'horrible chose s'écrasa sur le dessus du bureau et roula sous le cercle de lumière de la lampe.

Fontine eut le souffle coupé.

L'objet était une main. Une main droite tranchée au-dessus du poignet. Les doigts étaient vieux et desséchés, refermés comme des griffes en une dernière contraction spasmodique : les tendons contractés à l'instant de cette amputation barbare.

C'était la main de Guido Barzini. Lancée par un fou qui avait perdu la sienne sur une jetée de Celle Ligure.

Victor se dressa d'un bond, combattant le dégoût qui l'envahissait, et avança le bras vers le pistolet.

— Ne touchez pas à ça ! lança haineusement Stone, tapi dans l'ombre, au fond du bureau, derrière un fauteuil à haut dossier. Un geste, et vous êtes mort !

Victor retira sa main. Il lui fallait se forcer à réfléchir. C'était une question de vie ou de mort.

— Vous l'avez tué.

— On retrouvera son corps dans les bois. Bizarre que ce soit moi qui l'ai trouvé là-bas.

Fontine demeura pétrifié, étouffant les émotions que suscitait en lui la terrible nouvelle.

— Plus bizarre encore que ce ne soient pas vos Corses, fit-il calmement.

Les yeux de Stone trahirent sa surprise. Une infime contraction des paupières, mais une réaction.

— Votre petite balade, fit l'Anglais en hochant la tête. Oui, je me suis posé des questions. En effet, vous avez pu les neutraliser.

— Pas moi. D'autres s'en sont chargés.

— Désolé, Fontine, ça ne prend pas.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— S'il y avait d'autres hommes avec vous, vous n'auriez pas confié à un vieillard le soin de finir le travail. Vous êtes un salopard arrogant, mais vous n'êtes pas débile. Non, non, nous sommes seuls ! Il n'y a que vous, moi et cette boîte. Bon Dieu ! Vous aviez dû lui trouver une bonne cachette ! Quand je pense au nombre de gens qui l'ont cherchée !

— Alors, vous êtes en cheville avec Donatti ?

— C'est ce qu'il croit. Comme c'est étrange ! Vous m'avez tout enlevé. J'avais réussi à quitter Liverpool et à gravir un à un les échelons, mais vous m'avez dépossédé de tout sur cette foutue jetée ! Aujourd'hui, j'ai tout récupéré et je vais même gagner ! Imaginez la plus grande vente de tous les temps !

— Que mettez-vous aux enchères ? De vieux trophées de chasse ? Des parchemins jaunis ?

Un claquement indiqua que l'arme de Stone était prête à tirer. Son gant noir s'abattit sur le dossier du fauteuil, ses yeux étincelèrent dans la pénombre.

— Ne plaisantez pas avec ça !

— Je ne plaisante pas. Je ne suis pas stupide, vous l'avez dit vous-même. Et vous n'êtes pas en position de tirer. Vous n'aurez qu'une seule chance de livrer le contenu du coffre ; si vous ne le faites pas, un autre ordre d'exécution pourra facilement être lancé, contre vous, cette fois. Les puissants personnages qui vous ont engagé, il y a cinq ans, n'apprécient pas les suppositions embarrassantes.

— Taisez-vous ! Arrêtez !

Stone leva rageusement sa main crochue, gantée de mou, au-dessus du fauteuil.

— Cette tactique ne marchera pas avec moi, pauvre minable ! Je l'employais avant même que vous ayez entendu parler de Loch Torridon !

— L'opération Loch Torridon était fondée sur l'erreur. Erreur de calcul,

de gestion. Tel était notre postulat. Vous n'avez pas oublié ?

Fontine fit un pas en arrière, repoussa le fauteuil du pied et tendit les mains en un geste d'impuissance.

— Approchez. Regardez vous-même. Vous ne me tuerez pas avant d'avoir vu le prix que vous coûtera cette halle.

— Reculez ! Encore !

Stone fit le tour de son fauteuil, la main droite et rigide pointée droit devant lui, comme une lance. De l'autre, il tenait son arme, le chien levé. À la plus légère pression sur la détente, le percuteur frapperait l'amorce et la balle partirait.

Victor fit ce que Stone ordonnait, les yeux rivés sur le pistolet, attendant le moment de passer à l'action. S'il n'agissait pas, c'en serait fini.

L'Anglais s'avança vers le bureau. Chacun de ses gestes était celui d'un homme plein de haine et de méfiance, prêt à tuer. Ses yeux quittèrent le visage de Fontine pour se poser sur le bureau. Sur la main tranchée de Barzini. Sur la boîte. Sur le bric-à-brac qu'elle contenait.

— Non ! murmura-t-il. *Non !*

La stupeur de Stone se lut dans ses yeux. L'instant d'agir était arrivé ; il ne reviendrait plus.

Victor bondit, lança les bras par-dessus le bureau pour détourner l'arme. La main de l'Anglais n'avait tremblé que le temps d'un battement de cœur, mais c'est tout ce qu'il pouvait espérer.

L'explosion fut assourdissante ; la main de Fontine avait fait dévier le pistolet. De quelques centimètres, mais c'était suffisant. La balle fracassa le dessus du bureau, projetant des éclats de bois dans toutes les directions. Victor saisit le poignet valide de Stone et le tordit de toutes ses forces, sentant à peine la grêle de coups que la main artificielle lui portait au visage. Stone leva le genou droit, en martela l'aîne et l'estomac de Fontine sans desserrer son étreinte sur le pistolet. L'Anglais se mit à hurler, au paroxysme de la fureur. Il ne céderait pas, il ne pouvait pas céder.

Victor fit la seule chose qui restait à faire. Il cessa un instant tout mouvement avant de tirer violemment sur le poignet de Stone, comme s'il voulait coller le canon du pistolet sur son propre ventre. Au moment où l'arme allait toucher le tissu de sa veste, il pivota sur lui-même, retournant l'arme, la relevant de toutes ses forces.

Il y eut une explosion. Pendant une seconde, Fontine fut aveuglé et, pendant cet instant fugitif, il se crut mort.

Puis il sentit le corps de Geoffrey Stone l'entraîner vers le sol en s'affaissant.

Il rouvrit les yeux. La balle avait pénétré sous la mâchoire de l'Anglais et, selon une trajectoire montante, lui avait transpercé le haut de la boîte crânienne.

À côté de la masse de chair et de sang était posée la main de Guido Barzini.

Victor alla chercher le palefrenier pour le transporter à l'écurie. Il étendit le corps mutilé sur le lit et le recouvrit d'un drap. Il resta longtemps debout devant le cadavre, partagé entre le chagrin, l'horreur et la reconnaissance.

Le silence régnait à Campo di Fiori. Un secret y était enfoui à jamais. Savarone avait emporté dans sa tombe la clé du mystère de Salonique. Son fils était décidé à ne plus s'en préoccuper ; il laissait ce soin à d'autres, s'ils en avaient envie. Et que Teague se charge de tout le reste ; pour lui, c'était terminé.

Quand il descendit la route de l'écurie pour reprendre la voiture de location garée devant la maison, l'aube commençait à poindre. Le soleil levant jetait ses premières lueurs orangées. Victor lança un dernier regard à la maison de son enfance et mit le contact.

Les arbres défilaient le long du bas-côté en une masse confuse de vert tacheté d'orange, de jaune et de blanc. Victor regarda l'indicateur de vitesse : plus de quatre-vingts. Quatre-vingt-quatre kilomètres à l'heure sur cette route sinueuse tracée au milieu des arbres. Il aurait dû ralentir, il le savait bien. C'était imprudent, voire dangereux. Mais son pied refusait d'obéir aux ordres du cerveau.

Il fallait partir d'ici ! Quitter au plus vite cet endroit !

Juste avant d'atteindre la grille, il y avait un long virage en épingle à cheveux à l'entrée duquel tout le monde klaxonnait. Il n'y avait ce matin-là aucune raison de le faire ; Victor fut soulagé de sentir son pied relâcher sa pression sur la pédale. L'instinct était toujours là. Il aborda quand même le virage à cinquante à l'heure, faisant crisser les pneus à la sortie. Il accéléra dans la ligne droite, songeant que, dès qu'il aurait franchi les piliers de la grille, il filerait sur la route de Varèse. Puis de Milan.

Et de Londres !

Victor n'aurait su dire à quel moment précis il les vit. Son esprit s'égarait dans ses pensées, ses yeux restaient fixés sur la portion de la route directement devant le capot. Il se souvint seulement d'avoir freiné si brutalement qu'il fut projeté contre le volant et que sa tête s'arrêta à quelques centimètres du pare-brise. La voiture fit une embardée, les pneus hurlèrent, de la poussière s'éleva des roues bloquées. Le véhicule franchit la grille en diagonale, s'immobilisant à un ou deux mètres de deux limousines noires apparues comme par enchantement pour bloquer la route juste derrière les piliers de pierre.

Son corps, rudement renversé en arrière, heurta le dossier du siège, tandis que la violence de l'arrêt faisait vibrer la carrosserie. Étourdi, il eut besoin de quelques secondes pour se remettre de la frayeur de la collision évitée de justesse. Il cligna les yeux.

La rage qui montait en lui fut remplacée par de la stupéfaction.

Devant les deux limousines se tenaient cinq hommes en complet noir et col blanc d'ecclésiastique, les yeux fixés sur lui, le visage impassible. Puis la portière arrière de la limousine de droite s'ouvrit et un sixième homme en descendit. Âgé d'une soixantaine d'années, il portait la robe noire des gens d'Église.

Une mèche blanche barrait ses cheveux courts.

Le cardinal avait les yeux d'un fanatique et la voix rauque d'un possédé. Ses mouvements, lents et onctueux, fascinaient ses auditoires et ne leur permettaient jamais de relâcher leur attention. Le personnage était à la fois théâtral et sinistre par ses attitudes étudiées et peaufinées au fil des ans dans les couloirs du Vatican. Donatti était un aigle qui se nourrissait de moineaux. Il était au-delà de la vertu : il l'incarnait.

À la vue du prélat, Victor perdit son sang-froid. Que l'assassin en robe rouge osât revenir sur les lieux de son crime, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il se rua sur le personnage au mépris de toute raison, la violence des souvenirs étouffant en lui l'instinct de survie et le jugement.

Les prêtres s'attendaient à cet assaut. Ils convergèrent sur lui, comme l'avaient fait les limousines, pour lui barrer le passage. Ils l'immobilisèrent, lui tordirent les bras dans le dos ; une main puissante se referma sur son cou, forçant sa tête à se renverser en arrière, étouffant les mots dans sa gorge, mais lui permettant de voir et entendre.

— La voiture, ordonna calmement Donatti.

Les deux prêtres qui n'étaient pas occupés à maîtriser Fontine s'élancèrent vers le véhicule de location et commencèrent à le fouiller. Victor les entendit ouvrir les portières, le coffre et le capot, puis des bruits de sièges éventrés et des chocs métalliques violents lui parvinrent. Le saccage se poursuivit un quart d'heure ; tout ce temps, Fontine et Donatti s'affrontèrent du regard. Le prélat attendit que la fouille fût terminée pour se tourner vers l'épave et regarder les deux

hommes qui revenaient.

— Il n'y a rien, monseigneur.

Donatti fit signe au prêtre, dont la main puissante serrait la gorge de Victor, de relâcher son étreinte. Fontine déglutit à plusieurs reprises, les bras toujours dans le dos.

— Les hérétiques de Constantinople ont bien choisi, déclara le cardinal. Les apostats de Campo di Fiori, les ennemis du Christ.

— Vous n'êtes qu'une brute sanguinaire ! souffla Victor, incapable d'articuler correctement. Vous les avez exécutés ! Je vous ai vus !

— Oui, j'avais envisagé cette possibilité, fit le cardinal d'une voix chargée de venin. S'il l'avait fallu, j'aurais, moi-même, fait usage d'une arme. D'un point de vue théologique, vous avez raison de me considérer comme l'exécuteur de la volonté de Dieu. Où est la caisse de Salonique ? poursuivit Donatti, les yeux exorbités.

— Je ne sais pas.

— Vous allez me le dire, hérétique ! Croyez-en la parole d'un fidèle serviteur de Dieu, vous n'avez pas le choix !

— Vous me retenez contre ma volonté ! répliqua froidement Fontine. Au nom de ce même Dieu, je présume ?

— Pour la préservation de notre Sainte Mère l'Église ! Aucune loi humaine ne l'emporte sur Elle. Où est le chargement de Salonique ?

Les yeux exorbités et la voix stridente firent remonter à la mémoire de Victor ces images d'une scène où un petit garçon écoutait devant la porte du bureau de son père.

— Si cela vous tient tant à cœur, pourquoi avoir fait exécuter mon père ? Il était le seul à connaître la réponse...

— Vous mentez !

Donatti, les lèvres tremblantes, faisait de grands efforts pour contenir sa rage.

Fontine comprit que le cardinal était blessé au vif. Il avait commis une erreur d'une portée incalculable dont il était incapable d'assumer les conséquences.

— C'est la vérité et vous le savez bien, reprit posément Victor. Aujourd'hui, vous le savez, mais vous ne pouvez le supporter. *Pourquoi ?* Pourquoi mon père a-t-il été tué ?

— Les ennemis du Christ nous ont abusés, répondit Donatti en baissant la voix. Les hérétiques de Xenope nous ont abreuvés de mensonges. Savarone Fontini-Cristi était le relais de ces mensonges ! ajouta-t-il dans un brusque rugissement.

— Quels mensonges aurait-il pu vous raconter ? Vous n'avez pas voulu le croire quand il vous a dit la vérité.

Le cardinal se mit derechef à trembler de rage.

— Deux convois de marchandises ont quitté Salonique, expliqua-t-il d'une voix à peine audible. À trois jours d'intervalle. Nous ignorions tout du premier ; nous avons intercepté le second à Monfalcone afin de nous assurer que Fontini-Cristi ne le verrait jamais arriver. Ce que nous ne savions pas à l'époque, c'est qu'il avait déjà fixé rendez-vous au premier convoi. Maintenant, vous allez tout nous dire. Tout ce que nous devons savoir !

— Je ne peux pas révéler ce que j'ignore.

Donatti se tourna vers ses prêtres et prononça un seul mot.

— Allez !

Jamais Victor ne pourrait se souvenir de la durée de son calvaire. Le temps aboli, seule restait la douleur. Déchirante, lancinante, atroce. Il fut poussé entre les piliers de l'entrée et entraîné dans le bois. Les prêtres de l'Église apostolique et romaine entreprirent de le torturer. Le calvaire commença par les pieds : on lui brisa les orteils, l'un après l'autre, puis on lui tordit les chevilles jusqu'à ce que l'articulation cède. On passa ensuite aux jambes et aux genoux, écrasés, retournés, puis à l'aîne et à l'estomac. *Seigneur ! Je préférerais mourir !* Et toujours, au-dessus de lui, brouillé par des larmes de souffrance, le visage du prélat à la mèche blanche.

— *Dis-le-nous ! Dis-le-nous ! Ennemi du Christ !*

Ses bras furent désarticulés, ses poignets retournés jusqu'à ce que les capillaires éclatent, faisant des plaques rouges sous la peau. Il y avait des instants d'évanouissement salvateur, brutalement interrompus par des gifles pour le faire revenir à lui.

Dis-le-nous ! Dis-le-nous ! Les mots lui martelaient le crâne, se répercutaient à l'infini dans son cerveau. *Dis-le-nous ! Ennemi du Christ !*

Il sombra de nouveau dans l'oubli. Au milieu des ténèbres qui l'envahissaient, il eut le sentiment d'être porté par des vagues, suspendu dans les airs. Il flottait ; il sentit au plus profond de lui-

même que c'était là le signe de la mort prochaine.

Il y eut un dernier craquement, un mouvement convulsif, mais il ne sentit rien, il ne sentait plus rien. Il perçut pourtant une voix lointaine, affaiblie par la distance, qui psalmodiait une prière.

— *In nomine Patris, et Filii et Spiritus sancti. Amen. Dominus vobiscum...*

Les derniers sacrements.

Ils allaient le laisser mourir.

Il eut de nouveau la sensation de flotter. Des vagues et l'air. Puis des voix, indistinctes, trop lointaines pour qu'il comprenne. Et un contact. Des mains qui se posaient sur lui, la douleur qui irradiait dans tout son corps. Mais ce n'étaient pas des tortures nouvelles ; les voix cotonneuses n'étaient pas celles de ses tortionnaires.

Les images brouillées commencèrent à devenir plus nettes. Il se trouvait dans une pièce toute blanche. Au fond luisaient des flacons d'où se déroulaient des tubes aux lignes ondoyantes.

Au-dessus de lui parut un visage. Le visage qu'il était persuadé de ne plus jamais revoir. Le peu de conscience qui lui restait lui jouait des tours atroces.

Le visage était en pleurs ; de grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Mon amour, murmurait Jane entre deux sanglots. Mon pauvre amour, que t'ont-ils fait ?

Le visage baigné de larmes s'approcha du sien. Se posa sur le sien.

La douleur s'évanouit et le noir se fit.

Il avait été retrouvé par des agents du MI-6 inquiets sur son sort. Les prêtres l'avaient transporté en voiture jusqu'à l'allée circulaire et abandonné devant la maison. Les médecins ne comprenaient pas comment il avait pu survivre ; il aurait dû mourir. Son rétablissement prendrait plusieurs mois, peut-être un an, et la guérison ne serait pas complète. En prenant toutes les précautions, il parviendrait à retrouver l'usage de ses membres. Il serait capable de se déplacer, et cela tenait déjà du miracle.

À la fin de la huitième semaine, Victor, qui réussissait à s'asseoir dans son lit, conclut l'affaire avec le tribunal des réparations. Les terres, les usines et les biens immobiliers furent vendus pour soixante-quinze millions de livres sterling. Comme Victor se l'était promis, la transaction n'englobait pas Campo di Fiori.

Pour le domaine familial, il prit des dispositions particulières, par l'intermédiaire d'un notaire de Milan en qui il avait confiance. Le domaine aussi devait être vendu, mais Victor voulait ne jamais connaître l'identité de l'acquéreur. Il avait posé deux conditions formelles : l'acheteur ne devait, à aucun moment, avoir entretenu de rapports avec le régime fasciste ; il ne devait pas avoir de relations, de quelque nature que ce fût, avec une communauté religieuse de quelque confession que ce fût.

Dans le courant de la neuvième semaine, un Anglais, dépêché par son gouvernement, arriva de Londres.

Sir Anthony Brevourt s'arrêta au pied du lit de Fontine. Il avait la mâchoire serrée, et son regard, bien qu'empreint de compassion, n'était pas dépourvu d'une certaine dureté.

— Vous savez que Donatti est mort. Il s'est jeté par-dessus la balustrade de la basilique Saint-Pierre. Personne ne le pleure, surtout au Vatican.

— Oui, je l'ai appris. Un acte de démente pour finir.

— Les cinq prêtres qui l'accompagnaient ont été châtiés. Trois d'entre eux, excommuniés, passeront plusieurs décennies derrière les barreaux. Les deux autres feront pénitence au Transvaal jusqu'à la fin de leurs jours. Les autorités pontificales sont horrifiées par ce qu'ils ont commis au nom de Dieu.

— J'ai le sentiment que trop d'Églises tolèrent les fanatiques et découvrent soudain, avec stupéfaction, ce qui a été fait en « leur nom ». Ce n'est pas le propre de Rome. C'est aussi valable pour les gouvernements, qu'en pensez-vous ? Ce que je veux, ce sont des réponses à des questions !

Surpris par la véhémence de Victor, Brevourt cligna les yeux à plusieurs reprises avant de répondre d'une manière mécanique.

— Je suis disposé à vous fournir ces réponses, dans la mesure où je les connais. J'ai pour instructions de ne rien vous cacher.

— Commençons par Stone. Pour l'ordre d'exécution, j'ai reçu toutes les explications utiles et je n'ai rien à ajouter. Ce que je veux savoir, c'est le reste. Tout le reste.

— On vous l'a déjà dit : je ne vous faisais pas confiance. J'étais persuadé, à votre arrivée à Londres, que vous aviez décidé de ne rien nous révéler sur le train de Salonique. Je m'attendais à ce que vous preniez des dispositions, à vos propres conditions. Nous ne pouvions

pas vous laisser faire cela.

— Stone vous tenait informé de mes faits et gestes ?

— Par le menu. Vous avez fait onze voyages en France et un à Lisbonne. Avec l'aide de Stone, nous vous avons fait surveiller. Si vous aviez été capturé, nous étions disposés à négocier un échange avec l'ennemi.

— Et si j'avais été tué en mission ?

— C'est un risque que nous avons accepté au début, encore accru par le fait que vous auriez pu prendre la tangente et établir des contacts au sujet de Salonique. Mais en juin 42, après le bombardement de l'Oxfordshire, Teague a consenti à ne plus vous envoyer en mission à l'étranger.

— Que s'est-il passé exactement dans l'Oxfordshire ? Le prêtre – s'il s'agit bien d'un prêtre – qui a guidé les avions était grec. Il appartenait à l'ordre de Xenope dont vous étiez le représentant à l'époque, si je ne me trompe.

Le diplomate pinça les lèvres et inspira profondément. Il lui fallait se résoudre à des aveux qui le chagrinaient et l'embarrassaient.

— C'est encore Stone. Les Allemands ont essayé pendant deux ans de déterminer l'emplacement du camp. Il a communiqué en sous-main les coordonnées précises à Berlin tout en prenant des dispositions avec les Grecs. Il a réussi à les convaincre qu'il y avait un moyen de vous briser. Cela valait la peine d'essayer : un homme brisé parle plus facilement. Il se contrefichait de « Salonique », mais une attaque aérienne servait ses intérêts. Il a ouvert les portes du camp à un prêtre fanatique et coordonné le bombardement.

— Mais pourquoi, bon Dieu ?

— Pour tuer votre femme. Si elle avait péri sous les bombes ou été grièvement blessée, il supposait que vous auriez rejeté tout ce qui était britannique et quitté le MI-6. Il ne s'était pas trompé : vous avez failli le faire. Stone vous haïssait, il vous reprochait d'avoir ruiné une brillante carrière. Si j'ai bien compris, il a essayé de vous retenir à Londres le soir du bombardement aérien.

Victor n'avait pas oublié cette nuit de cauchemar. Stone, le psychopathe méthodique, avait compté les minutes et estimé la vitesse de la voiture.

— Une dernière question, fit-il, prenant ses cigarettes sur la table de chevet. Et ne me mentez pas, cette fois. Que transportait le convoi de

Salonique ?

Brevourt s'écarta du lit d'hôpital. Il fit quelques pas en direction de la fenêtre et laissa s'écouler plusieurs secondes avant de répondre.

— Des parchemins, dit-il enfin, des écrits très anciens qui, s'ils étaient rendus publics, pourraient plonger les communautés religieuses dans le chaos. Plus précisément, c'est la religion chrétienne qui serait déchirée. Violentes accusations et démentis véhéments se succéderaient ; certains gouvernements seraient amenés à prendre parti. Par-dessus tout, si ces documents étaient tombés entre des mains hostiles, ils auraient constitué une arme idéologique d'une portée inimaginable.

— Tout cela pour de simples documents ? demanda Fontine.

— Oui, répondit Brevourt tout en s'écartant de la fenêtre. Avez-vous jamais entendu parler de la querelle du *Filioque* ?

Victor inspira profondément. Il remonta le cours de ses souvenirs, jusqu'à l'enseignement laïque de son enfance.

— Cela a trait au Symbole de Nicée.

— Plus précisément au Symbole de Nicée de l'an 381. Il y eut de nombreux conciles qui apportèrent de subtiles modifications au Credo. Le *Filioque*, rajouté tardivement, établissait une fois pour toutes la consubstantialité du Fils au Père. L'Église d'Orient s'y est refusée. Pour elle, et surtout pour les sectes qui suivaient l'hérésiarque Arius, c'était une négation de l'enseignement évangélique ; la divinité du Fils ne pouvait égaler celle de Dieu. Quand le *Filioque* a été intégré au Credo, le patriarcat de Constantinople a dénoncé un point de doctrine visant à favoriser Rome, un symbole théologique servant de prétexte pour diviser et conquérir de nouveaux territoires. Et c'est bien ce dont il s'agissait. Le Saint-Empire romain germanique devint une puissance planétaire dont l'influence s'étendit dans le monde entier sur cet unique postulat, cette divinité particulière de Jésus : *Conquérir au nom du Christ*.

Brevourt s'interrompit, comme s'il cherchait ses mots, et revint lentement vers le lit.

— Les documents contenus dans le coffre réfutent donc le *Filioque* ? fit Victor. Si c'est le cas, ils mettent en question les fondations de l'Église de Rome et les schismes qui ont suivi.

— En effet, répondit posément Brevourt. Ils portent collectivement le nom de démentis..., les démentis du *Filioque*. Ils comprennent des

accords entre les têtes couronnées du moment, jusqu'à l'Espagne du VI^{ème} siècle d'où émanerait le *Filioque* pour des raisons en général purement politiques. D'autres remontent à ce qu'ils appellent la « corruption théologique ». Mais, si les documents se limitaient à cela, le monde pourrait le supporter. Le Fils de Dieu, son enseignement, la consubstantialité, ne sont que des divergences théologiques, des sujets de controverse pour exégètes. Mais les choses allèrent plus loin : dans son refus fervent du *Filioque*, le patriarcat envoya des prêtres enquêter en Terre sainte, s'entretenir avec les érudits araméens, exhumer tout ce qui se rapportait à Jésus. Leurs découvertes dépassèrent leurs espérances. Ayant entendu parler de manuscrits remontant à la fin du I^{er} et au début du II^{ème} siècle de l'ère chrétienne, ils se mirent à leur recherche et en découvrirent qu'ils rapportèrent à Constantinople. D'aucuns prétendent que l'un de ces parchemins araméens suscite des doutes profonds et circonstanciés sur l'homme connu sous le nom de Jésus. Il se pourrait qu'il n'ait jamais existé.

Le paquebot avait mis le cap sur l'Atlantique. Appuyé sur une rambarde, Victor regardait Southampton s'éloigner. Jane était à côté de lui, une main passée autour de sa taille, l'autre sur la main que son mari avait posée sur la rambarde. Les béquilles aux larges traverses en demi-cercle, destinées à soutenir les avant-bras de Victor, étaient à sa gauche. Leur acier chromé étincelait au soleil. C'est lui qui les avait dessinées. Si, comme l'affirmaient les médecins, il devait utiliser des béquilles pendant un an ou plus, autant y apporter quelques améliorations.

Leurs fils, Andrew et Adrian, étaient avec leur nurse de Dunblane qui avait choisi de suivre les Fontine en Amérique.

L'Italie, Campo di Fiori, le convoi de Salonique, tout cela appartenait au passé. Les parchemins dévastateurs exhumés des archives de Xenope se trouvaient quelque part dans les Alpes italiennes. Enterrés pour un autre millénaire, peut-être à jamais.

C'était mieux ainsi. Après la période de destructions et de doutes que venait de connaître la planète, la raison exigeait que le calme revienne, au moins un certain temps, ne fût-ce qu'en surface. Le moment n'était pas propice aux révélations contenues dans le coffre de Salonique.

L'avenir commençait tandis que déclinaient les derniers rayons du soleil sur les eaux de la Manche. Victor se pencha vers sa femme. Ils n'avaient pas besoin de parler ; elle lui serra la main en silence.

Il se fit du remue-ménage sur le pont. À une vingtaine de mètres d'eux,

une dispute venait d'éclater entre les jumeaux. Andrew était furieux contre son frère. Les enfants en vinrent aux coups. Un sourire joua sur les lèvres de Fontine.

Ses enfants.

LIVRE DEUX

PREMIÈRE PARTIE

Juin 1973

Des hommes.

Ils sont devenus des hommes, songea Victor Fontine, en regardant ses fils se déplacer dans la foule des invités. Des hommes avant d'être des jumeaux. La distinction était importante, mais il n'était pas besoin de s'arrêter longtemps là-dessus. Il avait l'impression que personne ne les avait plus considérés comme des jumeaux depuis des années. Personne, sauf Jane et lui, bien entendu. Curieux de constater que ce mot n'était plus employé.

La réception le remettrait peut-être temporairement en vigueur ? Pour le plus grand plaisir de Jane, pour qui ils étaient toujours les jumeaux. Ses Gémeaux.

La garden-party donnée dans la maison de North Shore, à Long Island, était en leur honneur, pour leur anniversaire. Sur les pelouses, dans le jardin, jusqu'à l'abri à bateaux, au bord de l'eau, toute la propriété avait été aménagée pour la gigantesque *fête champêtre*, comme disait Jane.

— Un sacré pique-nique pour adultes ! Plus personne n'en fait de pareil, nous, si !

La musique du petit orchestre qui jouait à l'extrémité sud de la terrasse accompagnait les conversations des invités. De longues tables croulant sous le poids des victuailles avaient été dressées sur la vaste pelouse fraîchement tondue ; les deux bars, installés de chaque côté du buffet, étaient pris d'assaut. Une *fête champêtre*. Jamais, en trente-

quatre ans de vie conjugale, Victor n'avait entendu cette expression.

Trente-quatre ans ! Avec quelle rapidité les années avaient filé !

Andrew et Adrian s'étaient maintenant rapprochés. Andy discutait avec les Kempson, devant le buffet. Adrian était au bar, en conversation avec un groupe de jeunes gens dont seuls les vêtements donnaient une vague indication du sexe. Il était normal de voir Andrew eu compagnie des Kempson. Paul Kempson, président de Centaurs Electronics, était bien vu au Pentagone ; tout comme Andrew, naturellement. De son côté, Adrian avait dû se faire coincer par un groupe d'étudiants avides d'interroger l'avocat qu'il était devenu, réputé pour son franc parler.

Victor remarqua avec une certaine satisfaction que les jumeaux étaient plus grands que ceux qui les entouraient. C'était normal : ni lui ni Jane n'étaient de petite taille. S'ils se ressemblaient, c'étaient néanmoins ce qu'on appelle des « faux jumeaux ». Andrew avait les cheveux clairs, presque blonds, ceux d'Adrian étaient châtain roux. Les traits de leur visage, fins comme ceux de leurs parents, différaient. Leur seul point commun était les yeux, ceux de leur mère, d'un bleu lumineux et pénétrant.

Ils ne cherchaient pas à être confondus, chacun tenait à rester lui-même.

Le blond Andrew se vouait à la carrière des armes. Les relations de Victor lui avaient ouvert l'accès à West Point où il avait brillé. Il avait fait deux tournées d'inspection au Vietnam et en était revenu avec un profond mépris pour la manière dont les opérations étaient menées. « Vaincre ou se retirer », tel était son credo, mais personne ne l'avait écouté, et il n'était pas sûr que cela eût changé grand-chose. La corruption qui régnait à Saigon n'avait pas sa pareille sur toute la planète.

Mais Andrew ne cherchait pas à semer la zizanie chez ses frères d'armes. Victor l'avait bien compris. Son fils croyait à l'armée, profondément, résolument. L'armée était la force des États-Unis ; quand les mots se révélaient impuissants, il ne restait que le pouvoir des armes. Il convenait d'en faire un usage prudent, mais d'en faire usage.

Pour Adrian, en revanche, il n'y avait ni limites à l'utilisation des mots ni excuses pour un conflit armé. L'avocat était, à sa manière, aussi résolu que son frère, même si son comportement semblait indiquer le contraire. Son maintien était désinvolte ; il donnait une impression de nonchalance qui n'était qu'apparente. Ses adversaires au tribunal

avaient appris à ne pas se laisser endormir par son humour ou son détachement feint. Adrian était passionné par ce qu'il faisait et se montrait impitoyable. C'est du moins ainsi qu'il était considéré en sa qualité de représentant du ministère public à Boston où il avait exercé avant de venir à Washington.

Ses études l'avaient mené à Princeton et à la faculté de droit de Harvard, avec une parenthèse d'un an, consacrée à traîner, à se laisser pousser la barbe, à jouer de la guitare et à flirter avec toutes les filles qui croisaient son chemin. Une année pendant laquelle Victor et Jane avaient retenu leur souffle, sans toujours garder leur calme.

Mais Adrian avait fini par se lasser de la vie dans la demi-douzaine de communautés rurales où il avait fait escale. Il ne pouvait pas plus supporter le désœuvrement que son père, trente ans plus tôt, à la fin de la guerre.

Fontine fut interrompu dans ses réflexions. Les Kempson s'approchaient de son fauteuil, se frayant un chemin dans la foule en s'excusant. Ils ne s'attendaient certes pas à le voir se lever, mais Victor fut quand même agacé d'en être incapable. Du moins sans aide.

— Vous avez de la chance d'avoir un fils comme Andrew, commença Paul Kempson. Il a la tête sur les épaules. Je lui ai dit que, si jamais l'idée lui venait de laisser tomber l'uniforme, il y aurait une place pour lui chez Centaur Electronics.

— Moi, je lui ai dit qu'il aurait dû le porter aujourd'hui, ajouta gaiement la femme de Kempson. Il est tellement séduisant avec !

— Je suis sûr qu'il s'imagine que les invités n'auraient pas apprécié, protesta Fontine, qui n'en était pas sûr du tout. Personne n'a envie de penser à la guerre le jour d'un anniversaire.

— Combien de temps reste-t-il chez vous, Victor ? demanda Kempson.

— Chez nous ? Ici ? Quelques jours seulement. Il est en poste au Pentagone en ce moment.

— Votre autre fils est, lui aussi, à Washington, si je ne me trompe. Je crois avoir lu quelque chose sur lui dans les journaux.

— Oui, acquiesça Fontine, cela ne m'étonnerait pas.

— Alors, ils sont ensemble, fit Alice Kempson. C'est une bonne chose.

L'orchestre acheva un morceau et enchaîna aussitôt un autre. Les jeunes gens se regroupèrent sur la terrasse pour danser ; la fête battait son plein. Les Kempson s'éloignèrent gracieusement, distribuant

sourires et saluts. La phrase d'Alice Kempson revint à l'esprit de Victor.

... *Alors, ils sont ensemble. C'est une bonne chose.* Non, Andrew et Adrian n'étaient pas ensemble. Leurs bureaux se trouvaient à vingt minutes l'un de l'autre, mais chacun menait sa propre vie. Fontine se prenait parfois à le déplorer. Ses deux fils ne riaient plus ensemble comme autrefois. Il s'était passé quelque chose entre les hommes qu'ils étaient devenus. Victor aurait bien aimé savoir quoi.

Jane songea, au moins pour la centième fois, que la fête était vraiment très réussie. Comment prétendre le contraire ? Grâce au ciel, le beau temps était de la partie. Le traiteur avait affirmé qu'il pouvait, si nécessaire, monter des tentes en moins d'une heure, mais, à midi, un soleil radieux confirmait les promesses de la matinée.

La soirée s'annonçait moins belle. Dans le lointain, au-dessus du rivage du Connecticut, le ciel se faisait menaçant. La météo prévoyait des orages nocturnes isolés et des averses persistantes. Pourquoi ce charabia, au lieu de dire tout simplement qu'il pleuvrait en fin de journée ?

14 heures à 18 heures : des heures parfaites pour une « fête champêtre ». Jane s'était gaussée de l'ignorance de Victor ; l'expression était si démodée et si prétentieuse qu'elle en devenait comique. Cela faisait vraiment ridicule sur les cartes d'invitation. Rien que d'y penser, elle sourit avant d'étouffer un petit rire. Elle devrait être capable de se maîtriser un peu mieux, à son âge. Elle était trop vieille pour des bêtises de ce genre.

Au bout de la pelouse, derrière les invités, Adrian lui sourit. Avait-il lu dans ses pensées ? C'est lui qui avait hérité de l'humour et de la fantaisie de sa mère.

Adrian avait trente-et-un ans. *Ils* avaient trente-et-un ans. Comment toutes ces années avaient-elles pu passer si vite ? Jane avait l'impression que leur arrivée à New York ne remontait qu'à quelques mois. Une arrivée aussitôt suivie d'une longue période d'activité débordante de Victor qui avait parcouru les États-Unis et fait quelques allers et retours en Europe, bâtissant avec frénésie.

Il avait réussi : Fontine, Ltd. était devenue l'une des sociétés de conseil en investissements les plus recherchées aux États-Unis. Victor apportait surtout sa compétence d'expert pour la reconstruction européenne. Le nom de Fontine était un atout pour une entreprise se lançant sur un marché précis, car il en avait une parfaite connaissance.

Si Victor s'était donné corps et âme à sa tâche, ce n'était ni par orgueil ni par souci instinctif de la productivité. Il y avait une autre raison ; Jane la connaissait, elle savait aussi qu'elle ne pouvait rien faire pour l'aider. Le travail permettait à Victor d'oublier la douleur, cette douleur qui ne le quittait que rarement ; les opérations prolongeaient sa vie, mais ne réussissaient guère à atténuer une certaine amertume.

Jane fixa les yeux sur son mari, assis dans un fauteuil au dossier droit et dur, la canne de métal luisant appuyée sur un accoudoir. Il avait été si fier quand ses deux béquilles avaient été remplacées par cette canne qui lui permettait de se déplacer sans que son infirmité saute aux yeux de tous.

— Bonjour, madame Fontine ! lança un jeune homme aux cheveux très longs. Quelle belle fête ! merci de m'avoir autorisé à amener mes amis. Ils avaient tellement envie de faire la connaissance d'Adrian.

Cet étudiant en droit à Columbia s'appelait Michael Reilly ; c'était le fils de leurs plus proches voisins, qui habitaient à moins d'un kilomètre, en bord de plage.

— C'est un grand honneur, ajouta Michael. N'est-ce pas qu'il est génial ! Il a réussi à faire appliquer la loi antitrust dans l'affaire Tesco, à Boston, alors que même les tribunaux fédéraux trouvaient le dossier trop léger. Tout le monde savait que la société était contrôlée par Centaur, mais c'est Adrian qui les a coincés !

— N'en parlez surtout pas à M. Kempson.

— Ne vous inquiétez pas. Je l'ai vu au club et il m'a conseillé de me faire couper les cheveux. Comme mon père me le répète sans arrêt.

— Je vois que vous ne l'écoutez pas.

— Il est fou furieux, expliqua le jeune homme en souriant, mais il ne peut rien dire. Mes notes sont bonnes, et nous avons conclu un marché.

— Tant mieux pour vous. Faites-lui donc tenir parole.

Michael éclata de rire et se pencha pour embrasser Jane.

— Vous êtes incroyable ! lança-t-il avec un dernier sourire avant d'aller rejoindre une jeune fille qui lui faisait signe dans le patio.

Les jeunes m'aiment bien, songea Jane. C'était une pensée réconfortante à une époque où la jeunesse trouvait si peu de choses à aimer. Ils l'aimaient surtout parce qu'elle ne trichait pas. Elle avait les cheveux grisonnants – argentés était plus près de la vérité – et des

rides sur le visage – c'était dans l'ordre des choses –, mais il n'était pas question de se faire tirer la peau, comme tant de ses amies. Dieu merci, elle avait gardé sa ligne. Tout bien considéré, elle n'était pas si mal pour soixante..., soixante et quelques années !

— Excusez-moi, madame...

Une domestique venait de sortir de la pagaille de la cuisine.

— Oui, Grace ? Un problème ?

— Non, madame. Il y a un monsieur à la porte. Il a demandé à parler à M. Fontine ou à vous.

— Demandez-lui de venir ici.

— Il a dit qu'il ne préférerait pas. C'est un monsieur étranger, un prêtre. Je me suis dit qu'avec tous ces gens, M. Fontine...

— Oui, vous avez bien fait.

Jane comprenait ces scrupules. Victor n'aurait pas aimé traverser la foule des invités en claudiquant.

— Je vais aller le voir, dit-elle.

Le prêtre attendait dans l'entrée, en complet noir mal coupé et élimé, le visage émacié et les traits tirés. Il paraissait intimidé, presque effrayé.

Malgré elle, Jane s'adressa à lui d'un ton sec.

— Je suis Mme Fontine.

— Oui, vous êtes la *signora*, répondit gauchement le prêtre, tripotant la grosse enveloppe tachée qu'il tenait à la main. J'ai vu les photos... Je ne voudrais pas vous déranger. Avec toutes ces voitures...

— Que voulez-vous ?

— Je viens de Rome, *signora*. J'apporte une lettre pour le *padrone*. N'oubliez surtout pas de la lui donner, je vous en conjure, ajouta le prêtre en tendant l'enveloppe.

Andrew regardait son frère qui se tenait au bar, au milieu des étudiants chevelus, uniformément vêtus de jean ou de daim, un médaillon autour du cou. Adrian ne comprendrait donc jamais ; son auditoire était composé de tocards ! Ce n'était pas seulement la profusion des cheveux et des barbes, et les tenues excentriques qui gênaient en lui le soldat ; il ne s'agissait que de signes extérieurs. Non,

c'était les faux-semblants qui accompagnaient ce non-conformisme de façade. Ces olibrius formaient une engeance insupportable de contestataires à l'esprit brumeux.

Ils parlaient avec conviction, d'un air entendu, de « mouvements » et de « contre-mouvements », comme s'ils participaient à l'évolution de la pensée politique. Notre monde..., le tiers monde. C'était bien cela le plus drôle, car pas un seul sur dix mille ne saurait se comporter en révolutionnaire. Ils n'avaient ni la motivation, ni le cran, ni la jugeote !

C'étaient des inadaptés qui lançaient des sacs de plastique remplis d'excréments quand personne ne prêtait attention à leurs divagations. C'étaient... des hippies, une race qu'il ne pouvait pas voir en peinture. Mais Adrian ne comprenait pas ; son frère cherchait des valeurs nouvelles là où il n'y en avait pas. Adrian était un sot ; il s'en était rendu compte sept ans auparavant. Il avait découvert que pu frère jumeau était un parfait imbécile, qu'il faisait partie des inadaptés, mais son cas était plus grave, car il avait toutes les raisons de ne pas l'être.

Adrian regarda dans sa direction ; il détourna les yeux aussitôt. Son frère était un casse-pieds, et il éprouvait un sentiment de mépris en le voyant pérorer devant son auditoire.

Andrew n'avait pas toujours éprouvé ces sentiments. Dix ans plus tôt, à sa sortie de West Point, il ne détestait pas Adrian avec la même intensité qu'aujourd'hui ; il n'avait certes pas une haute opinion de son frère et de son ramassis d'amis, mais cela n'allait pas jusqu'à la haine. En voyant de quelle manière Johnson et sa clique s'étaient attelés au problème du Sud-Est asiatique, on ne pouvait pas entièrement donner tort aux opposants. *Foutez le camp.*

En d'autres termes : *Effacez Hanoi de la carte ou foutez le camp.*

Andrew avait inlassablement expliqué sa position. Aux hippies, à Adrian. Mais personne ne voulait entendre explications d'un militaire. Ils l'appelaient « le petit soldat », « crâne d'obus » ou encore « doigts de missile ».

Les sobriquets n'avaient pas d'importance. Quand on était passé par West Point et Saigon, on pouvait s'en accommoder. En dernière analyse, c'est leur stupidité qui était inacceptable. Non contents de critiquer les gens au pouvoir, ils les braquaient contre eux et finissaient par semer le doute dans leur esprit. C'était bien le comble de la stupidité : pousser ceux qui partageaient leur opinion à se ranger dans le camp opposé.

Sept ans plus tôt, à San Francisco, Andrew avait essayé de faire comprendre à son frère qu'il se fourvoyait, que ce qu'il faisait était stupide.

Il avait survécu à deux années et demie dans le delta du Mékong, il en était revenu avec des états de service exceptionnels. Sa compagnie avait eu les pertes les plus importantes du bataillon ; il avait été deux fois décoré, n'était resté lieutenant qu'un mois avant d'être promu capitaine. C'était un oiseau rare pour une armée : un jeune et brillant stratège issu d'une famille fortunée et influente. La route vers le sommet – là où était sa place – s'ouvrait devant lui. Andrew était revenu pour recevoir une nouvelle affectation, ce qui, pour le Pentagone, pouvait être interprété ainsi : Nous tenons un brillant sujet ; ne le perdons pas de vue. Il finira à l'état-major interarmes. Il en a l'étoffe. Encore deux ou trois campagnes – des théâtres d'opération choisis, quelques années seulement –, et ce sera l'École de guerre.

Cela ne pouvait nuire au Pentagone de favoriser un homme comme lui, d'autant plus que ce soutien était justifié. L'armée avait besoin d'officiers issus de familles puissantes ; elle n'en aurait jamais assez.

Indépendamment du soutien du Pentagone et des besoins de l'armée, Andrew avait été accueilli ce jour-là, à sa descente d'avion, par des agents du G2 qui l'avaient emmené dans un bureau et lui avaient remis un exemplaire d'un journal vieux de deux mois. En page deux, un article relatait une insurrection devant le Presidio, la caserne de San Francisco. L'article était illustré par plusieurs photographies des participants. Sur l'une d'elles, un groupe de civils défilait pour soutenir les insoumis, et un visage avait été entouré de rouge.

C'était celui d'Adrian. Cela semblait impossible, mais comment nier la réalité ? Adrian n'aurait pas dû se trouver là : il terminait ses études de droit à Boston. Mais il se trouvait bel et bien à San Francisco et il manifestait en faveur de trois déserteurs en fuite. C'est du moins ce que les agents du G2 affirmaient. Son frère trahissait ! Voilà ce que faisait son jumeau ! On ne se tordrait pas de rire au Pentagone en apprenant cela ! Seigneur ! Son propre frère ! Son jumeau !

Le G2 l'avait aussitôt expédié à San Francisco, il avait arpenté en civil les rues de Haight-Ashbury jusqu'à ce qu'il trouve Adrian.

— Ce ne sont pas des hommes, mais des jeunes gens perturbés, lui avait expliqué son frère dans un bar discret. On ne leur a jamais fait part des possibilités que leur offre la loi ; on leur a forcé la main.

— Ils ont prêté serment, comme tout le monde, répliqua Andrew. Il

n'est pas possible de faire une exception pour eux.

— Je t'en prie ! Deux d'entre eux n'avaient pas compris le sens de ce serment et le troisième a changé d'avis en toute bonne foi. Mais personne ne veut les écouter. Le tribunal militaire tient à faire un exemple, et leurs défenseurs ne veulent surtout pas de vagues.

— Il est parfois nécessaire de faire un exemple, insista l'officier.

— Mais la loi leur reconnaît le droit d'être assistés par un conseil compétent et non par des camarades de chambrée qui cherchent à se faire bien voir...

— Ça suffit, Adrian ! N'oublie pas que nous sommes en guerre. Les balles sont réelles ! Des salopards comme ceux-là coûtent des vies humaines !

— Pas s'ils restent ici.

— Bien sûr que si ! Parce que d'autres commenceront à se demander pourquoi, eux, ils sont partis au Vietnam !

— Ce serait peut-être une bonne chose.

— Je ne me trompe pas, tu parles bien de *droits* ?

— Comment donc !

— Crois-tu que le pauvre mec qu'on a envoyé en reconnaissance dans une rizière ait des droits ? Peut-être ne savait-il pas, lui non plus, dans quel merdier il allait se fourrer ; il est parti parce que la loi l'exigeait, tout simplement. Peut-être a-t-il changé d'avis, lui aussi. Mais il n'a pas le temps de réfléchir, il essaie seulement de sauver sa peau. Si ses idées s'embrouillent, il relâche sa vigilance et se fait tuer !

— Nous ne pouvons pas informer tout le monde. C'est une des lacunes de la loi, une injustice inhérente au système. Mais nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir.

Adrian avait refusé de fournir le moindre renseignement, de révéler le lieu où les déserteurs se cachaient. Les deux frères s'étaient donc séparés dans le bar discret, et le capitaine avait attendu dans une ruelle qu'Adrian sorte de l'établissement. Il l'avait filé pendant trois heures dans le quartier de la drogue. Pour cet officier, passé maître dans l'art de traquer les patrouilles ennemies dans la jungle, San Francisco n'était qu'une jungle plus simple que les autres.

Adrian avait rencontré l'un des déserteurs à quelques centaines de mètres du front de mer. L'insoumis était un Noir, avec quelques poils de barbe au menton ; grand et maigre, il correspondait à l'une des

photos qu'Andrew avait dans sa poche. Il vit son jumeau donner de l'argent au déserteur. Ce fut un jeu d'enfant de le suivre jusqu'au front de mer, où il entra dans une bicoque délabrée, une planque comme tant d'autres dans ce quartier.

Andrew passa un coup de fil à la police militaire. Dix minutes plus tard, trois insoumis en cavale furent traînés hors de leur bicoque pour aller purger une peine de huit ans de prison.

Le réseau des révoltés se mobilisa. Les manifestant lancèrent leurs habituels slogans, en se balançant au rythme de leurs chants puérils et dérisoires. Sans oublier les fameux sacs en plastique.

Le soir venu, son frère le retrouva dans la foule. Il se planta devant lui et le regarda longuement en silence.

— Tu m'as donné des raisons d'agir, dit-il simplement. Merci.

Sur ce, Adrian avait tourné les talons pour aller rejoindre les pseudo-révolutionnaires sur leurs pseudo-barricades.

Les réflexions d'Andrew furent interrompues par Al Winston, ex-Weinstein, un ingénieur de l'aérospatiale. Winston l'avait appelé de loin et s'avançait vers lui. C'était un gros fournisseur de l'armée de l'air, il vivait à Hampton Roads. Andrew n'aimait pas Winston-Weinstein. Chaque fois qu'il tombait sur lui, il pensait à un autre juif et ne pouvait s'empêcher de les comparer. Le juif auquel il pensait était en poste au Pentagone, après quatre années de combat dans les zones les plus chaudes du delta du Mékong. Le capitaine Martin Greene était pur et dur, un grand soldat, pas comme ce mollusque de Winston-Weinstein. Greene ne s'enrichissait pas sur les dépassements de budget ; bien au contraire, il surveillait, il cataloguait. Marty Greene était l'un d'eux : il appartenait aux Vigies.

— Bon anniversaire, commandant ! lança Winston, levant son verre.

— Merci, Al. Comment vont les affaires ?

— Elles iraient beaucoup mieux si je pouvais vous vendre quelque chose, répondit Winston en souriant. Je n'ai pas de soutien des troupes au sol !

— Vous vous débrouillez déjà bien avec l'armée de l'air. J'ai lu quelque part que vous étiez dans le coup pour le contrat Grumman.

— De la petite bière ! J'ai un viseur laser adaptable à l'artillerie lourde, mais je n'arrive pas à trouver la bonne porte.

Andrew caressa fugitivement l'idée de diriger Winston-Weinstein sur

Martin Greene. Quand Greene en aurait fini avec lui, Al Winston regretterait d'avoir voulu travaillé avec le Pentagone.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit-il. Je ne suis pas au service des achats...

— Mais on vous y écoute, Andy !

— Il vous en faut toujours plus, Al.

— J'ai une grande maison, des tonnes de factures, des enfants qui me désolent, soupira Winston en ébauchant un sourire. Glissez un mot en ma faveur, ajouta-t-il, effaçant le sourire de ses lèvres. Vous ne le regretterez pas.

— Que me proposez-vous ? demanda Andrew, laissant courir son regard sur l'abri à bateaux, le Chris-Craft et les voiliers mouillés près du rivage. De l'argent ?

Winston esquissa un nouveau sourire, nerveux, contraint.

— Je ne voulais pas vous froisser, fit-il à voix basse.

Andrew considéra le juif en pensant de nouveau au capitaine Martin Greene et à la différence entre les deux hommes.

— Il n'y a pas de mal, dit-il avant de s'éloigner.

Juste après ces foutus hippies, ce qu'il méprisait par-dessus tout, c'étaient bien les corrupteurs ! Non, ce n'était pas tout à fait exact. Avant les corrupteurs, il avait le plus profond mépris pour ceux qui se laissaient corrompre. Il y en avait partout. Ils siégeaient dans les conseils d'administration, jouaient au golf sur les parcours de Géorgie et de Palm Springs, se gobergeaient dans les country clubs d'Evanston et de Grosse Pointe. Ils auraient vendu leurs galons !

Colonels, généraux, capitaines de vaisseau, amiraux. Tout le gratin militaire était gangrené par une nouvelle race de voleurs. Des individus qui, avec un clin d'œil ou un sourire de connivence, apposaient leur signature au bas d'une lettre de recommandation, d'un ordre d'achat, d'un contrat, d'un dépassement de budget. Car un « arrangement » avait été conclu. Tel général de brigade en activité était le « consultant » ou le futur « représentant de Washington ».

Comme il est facile de les haïr ! Tous les inadaptés, les corrupteurs, les corrompus...

C'est pour cette raison que l'unité des Vigies avait été formée. Un petit groupe d'officiers triés sur le volet, écoeurés par l'apathie, la corruption et la vénalité qui se répandaient dans tous les services des forces

armées. Les Vigies constituaient la réponse, le remède à la maladie. Les Vigies, à partir des documents de Saigon et de Washington, constituaient des dossiers : noms, dates, relations, profits illicites.

Au diable la voie hiérarchique ! Au diable l'inspection générale et le ministère ! Qui se portait garant de l'état-major ? De l'inspection générale ? Qui serait assez fou pour répondre des civils du ministère ?

Ils n'avaient confiance en aucun d'eux. Ils feraient donc le boulot. Tout général ou amiral, tout officiel général tolérant des écarts sous une forme quelconque serait débusqué et aurait à répondre de ses crimes.

Tel était le dessein des Vigies. Une poignée de jeunes officiers parmi ceux promis à un bel avenir. Un beau jour, ils feraient irruption dans le Pentagone pour s'emparer des leviers de commande. Nul n'oserait se mettre en travers de leur route. Les charges relevées par les Vigies seraient suspendues comme des grenades dégoupillées au-dessus de la tête des pontes de l'armée. Des grenades qui exploseraient si les pontes ne cédaient pas leur place aux Vigies. Le Pentagone leur appartiendrait ; ils le rendraient à sa destination. La force. Leur force.

Accoudé au bar, écoutant les étudiants discuter avec passion, Adrian sentit le regard de son frère peser sur lui. Il tourna la tête vers Andrew et surprit dans les yeux à l'éclat froid le mépris voilé habituel. Puis l'officier se retourna vers Al Winston qui avançait sur la pelouse, le verre levé.

Andrew commençait à exprimer trop ouvertement son mépris ; son frère était en train de perdre son flegme bien connu. Tout semblait exaspérer le commandant Fontine.

Comme ils s'étaient éloignés l'un de l'autre, eux qui avaient été si proches ! Les Gémeaux... Frères, jumeaux, amis. Ils étaient les meilleurs ! Mais, à un moment donné, dans leur adolescence, dans l'établissement privé qu'ils fréquentaient, tout avait basculé. Andrew s'était mis à considérer qu'il était le meilleur des meilleurs alors qu'Adrian n'était plus tout à fait convaincu d'être à la hauteur. Andrew ne mettait jamais en doute ses capacités ; Adrian s'interrogeait sur les siennes.

Il savait maintenant à quoi s'en tenir. Sa terrible période d'indécision était terminée ; il avait surmonté ses doutes et trouvé sa propre voie. Dans une large mesure, c'était par opposition à son frère, le militaire à l'esprit positif.

Aujourd'hui, jour de leur anniversaire, il allait devoir affronter ce frère pour lui poser un certain nombre de questions très embarrassantes.

Des questions touchant au cœur de la personnalité d'Andrew.

Les *Vigies* : c'était le nom qu'ils avaient découvert. Son frère était sur la liste. Huit officiers d'élite qui se fourvoyaient en dissimulant des preuves à des fins personnelles. Un quarteron de militaires qui s'étaient persuadés qu'ils réussiraient à mettre la main sur le Pentagone en usant du chantage. L'entreprise aurait pu être risible, mais les preuves, bien réelles, étaient en leur possession. Il n'était pas exclu que le Pentagone, saisi par la peur, leur ouvre ses portes. Les *Vigies* étaient dangereuses ; il fallait les neutraliser.

Ils se contenteraient d'une assignation collective et laisseraient les avocats de l'armée régler discrètement l'affaire. Mais pas question de l'étouffer. Le moment n'était peut-être pas propice à un procès long et démoralisateur ni à de lourdes condamnations. La culpabilité était générale, les mobiles complexes. Mais ils poseraient une condition *sine qua non* : *chasser les Vigies ; faire le ménage dans l'institution militaire.*

Quel ironique retour des choses ! À San Francisco, Andrew était brutalement intervenu pour faire respecter la loi ; sept ans plus tard, c'était à Adrian d'intervenir. Moins brutalement, il l'espérait, mais la loi était parfaitement explicite. Il s'agissait d'une entrave à l'action de la justice.

Tout avait changé si rapidement. Neuf mois plus tôt, à Boston, Adrian n'était encore qu'un substitut du procureur se contentant de faire son travail, de se bâtir une bonne réputation. Mais il le faisait tout seul ! Sa notoriété, il ne la devait pas à son nom, Adrian Fontine, fils de Victor Fontine, frère du célèbre commandant Andrew Fontine, guerrier sans reproche.

Un jour, début octobre, il avait reçu un coup de fil d'un inconnu qui lui avait demandé de venir prendre un verre au bar du Copely, en fin d'après-midi. L'homme s'appelait James Nevins et il était noir. Avocat, il travaillait à Washington, au ministère de la Justice.

Nevins était le porte-parole d'un petit groupe d'avocats mécontents, souffrant des méthodes du ministère de la Justice le plus politisé de tous les temps. L'expression « ordre de la Maison-Blanche » signifiait simplement qu'une nouvelle manipulation était en cours. Les avocats étaient inquiets, sincèrement inquiets. À chacune de ces manipulations, le spectre d'un État policier se faisait plus menaçant.

Ces avocats avaient besoin d'une aide extérieure. De quelqu'un à qui ils pourraient transmettre leurs informations, qui serait en mesure de les classer et de les évaluer, et qui aurait les moyens de mettre sur pied un centre de commandement où ils se rencontreraient

discrètement pour faire le point.

De quelqu'un, à parler franc, qu'il serait impossible de harceler. Pour des raisons évidentes, Adrian Fontine était l'homme de la situation. Accepterait-il ?

Adrian ne voulait pas quitter Boston. Il y avait son travail et son amie. Une jeune femme un peu fofolle, intelligente, et qu'il aimait. Bardée de diplômes, Barbara Pierson était assistante au laboratoire d'anthropologie de Harvard. Elle avait un rire éclatant, les cheveux châtain clair et les yeux noisette. Ils vivaient ensemble depuis un an et demi ; il n'était pas facile de la quitter. Mais Barbara avait fait elle-même les valises d'Adrian ; elle avait compris qu'il devait quitter Boston.

Comme il l'avait déjà fait, huit ans auparavant, dans un moment de dépression. Il était le fils fortuné d'un homme influent, le frère jumeau d'un jeune officier cité en exemple dans les dépêches du front asiatique. Mais à lui, que lui restait-il ? Qui était-il ?

Adrian avait donc renoncé aux signes extérieurs de la vie qu'il avait toujours connue pour se mettre à l'épreuve. Il traversait une crise personnelle dont il ne pouvait parler à quiconque. C'est ainsi qu'il avait atterri à San Francisco où l'attendait un combat, une cause juste qu'il comprenait. Il pouvait se rendre utile. Jusqu'à l'arrivée du guerrier sans reproche, qui avait tout détruit.

Adrian ne put retenir un sourire en songeant à son réveil, le lendemain de la terrible nuit de San Francisco, chez un avocat de l'assistance judiciaire, au cap Mendocino. Il était encore malade après s'être enivré à mort.

— Si tu es ce que tu prétends être, lui avait dit son confrère, tu peux beaucoup plus que n'importe lequel d'entre nous. Mon père, à moi, était veilleur de nuit.

Au long des sept années qui avaient suivi, Adrian avait fait de son mieux. Mais il savait que ce n'était qu'un début.

— C'est une ambiguïté constitutionnelle ! N'est-ce pas, Adrian ?

— Comment ? Excusez-moi, je n'ai pas entendu.

Les étudiants avaient cessé de discuter entre eux ; tous les regards étaient braqués sur lui.

— C'est la liberté de la presse contre les préjugés de la justice ! lança une jeune fille avec flamme.

— Il y a un certain flou, fit Adrian. Chaque affaire est jugée séparément.

Les jeunes gens restés sur leur faim se remirent à hurler de plus belle.

Quelques semaines plus tôt, un certain flou entourait aussi les activités des « Vigies de Saigon ». Des rumeurs étaient parvenues à Washington, selon lesquelles un petit groupe de jeunes officiers supérieurs harcelait les hommes de troupe sur les quais et dans les entrepôts pour obtenir une copie des manifestes et des itinéraires. Peu après, au cours de l'un des nombreux procès engagés sans conviction par le ministère de la Justice pour infraction aux lois antitrust, le demandeur déclara que des documents avaient été dérobés à Saigon, dans les bureaux de son entreprise, ce qui constituait des preuves obtenues par des moyens illégaux. Une ordonnance de non-lieu avait été rendue.

Les avocats du ministère se demandèrent s'il pouvait exister un lien entre les étranges manœuvres de ces officiers qui parcouraient les quais et certaines entreprises sous contrat avec le Pentagone. Les officiers avaient-ils pu aller aussi loin ? Cette hypothèse suffit à envoyer Jim Nevins à Saigon.

L'avocat noir obtint confirmation de ce qu'il était venu chercher. Dans un entrepôt du port de commerce de Tan Son Nhut, il surprit un officier en train de copier des renseignements confidentiels sur des fournitures d'armements. Menacé d'inculpation, l'officier passa aux aveux et révéla la nature des activités des Vigies. Il y avait huit officiers. L'individu pris en flagrant délit connaissait sept noms ; le huitième homme était à Washington, il en ignorait l'identité.

En tête de liste venait le nom d'Andrew Fontine.

Les Vigies. Des gars bien, exactement ce dont le pays avait besoin. Une section d'élite résolue à sauver la nation.

À San Francisco, son frère ne l'avait pas prévenu avant de passer à l'action ; les voitures de police avaient fait irruption à Haight-Ashbury dans un fracas de sirène. Adrian aurait plus d'égards pour Andrew : il allait lui donner cinq jours. Il n'y aurait pas de sirènes, pas de clash..., pas de condamnation à huit ans de cachot. Mais le célèbre commandant Fontine raccrocherait son uniforme.

Même si son travail à Washington était loin d'être achevé, Adrian retournerait quelque temps à Boston Pour revoir Barbara.

Il se sentait fatigué, malade à l'idée de ce qui l'attendait dans une heure. Sa détresse était sincère ; après tout, Andrew était son frère.

Les derniers invités venaient de partir. L'orchestre rangeait ses instruments ; le personnel nettoyait la pelouse. Le ciel s'assombrissait à cause des nuages qui roulaient au-dessus de l'océan et parce que le soir commençait à descendre.

Adrian traversa la pelouse jusqu'aux dalles de l'escalier qui menait à l'abri à bateaux. Il avait donné là rendez-vous à son frère, qui l'attendait.

— Bon anniversaire, cher maître, lança Andrew en voyant apparaître Adrian sur le seuil du hangar.

Il était adossé au mur, près de la cale sèche, les bras croisés, une cigarette aux lèvres.

— À toi aussi, répondit Adrian, s'arrêtant au bord du plan incliné. Tu dors à la maison ?

— Et toi ? demanda Andrew.

— Oui, je pensais dormir ici. Papa n'a pas l'air en forme.

— Dans ce cas, je ne reste pas, répliqua l'officier sans se départir de sa courtoisie.

Adrian garda le silence, laissant son regard courir dans le hangar. Andrew attendait qu'il engage les hostilités, mais il ne savait par où commencer.

— Nous avons eu de bons moments ici.

— Tu as vraiment envie d'évoquer le bon vieux temps ? C'est pour cela que tu m'as demandé de venir ici ?

— Non... J'aimerais que les choses soient aussi simples.

D'une chiquenaude, l'officier envoya sa cigarette dans l'eau.

— J'ai appris que tu avais quitté Boston et que tu es à Washington.

— Oui, pour quelque temps. Je pense souvent que nous pourrions nous trouver nez à nez dans une soirée.

— J'en doute, fit le commandant avec un sourire. Nous n'évoluons pas dans les mêmes sphères. Tu travailles dans un cabinet ?

— Non, j'ai, en quelque sorte, un poste de consultant.

— C'est ce qu'il y a de mieux à Washington, fit Andrew d'une voix teintée de mépris. Qui conseilles-tu ?

— Des hommes en colère...

— Ah ! une association de consommateurs ! Pas mal du tout !

Le ton était aussi insultant que les propos.

Adrian plongeait les yeux dans ceux de son frère, qui soutint son regard.

— Ne me traite pas par-dessous la jambe, Andy. Tu n'es pas en position pour cela ; tu vas avoir des ennuis. Je ne suis pas venu pour t'aider, je ne peux pas. Je suis venu te prévenir.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda calmement le commandant.

— Quelqu'un de notre groupe a recueilli la déposition d'un officier, à Saïgon. Nous disposons d'un témoignage détaillé sur les activités d'un groupe de huit hommes qui se sont baptisés les Vigies.

Andrew se plaqua contre le mur, le visage fermé, doigts écartés, immobiles. Il était figé sur place. Quand il parla ce fut d'une voix à peine audible, en détachant les mots.

— Quel est ce « groupe » ?

— Tu en connaîtras bientôt l'origine. Elle figure sur l'assignation.

— *Une assignation ?*

— Oui. Émanant du ministère de la Justice, un service spécial... Je ne vais pas te donner les noms des avocats, mais je peux te dire que le tien se trouve tout en haut de la liste des Vigies. Nous savons que vous êtes huit ; sept sont identifiés, le dernier travaille au Pentagone, au service des achats. Nous le trouverons.

Andrew conserva sa position, le dos contre le mur. Son corps demeurait parfaitement immobile, à l'exception des muscles de sa mâchoire qui se contractaient lentement. Quand il reprit la parole, ce fut d'une voix basse et mesurée.

— Qu'as-tu fait ? Qu'avez-vous fait, bande de salauds ?

— Nous voulons vous empêcher de nuire, répondit simplement Adrian.

— Que savez-vous ? Que vous a-t-on raconté ?

— La vérité. Nous n'avons aucune raison d'en douter.

— Il faut des preuves pour une assignation !

— Il suffit d'avoir des présomptions assez fortes. Nous les avons.

— Une seule déposition ! Ce n'est rien du tout !

— D'autres suivront. Quelle différence, de toute façon ? C'est fini pour vous.

— Les officiers passent leur temps à râler, reprit Andrew d'un ton détaché. Dans toutes les zones de combat, ils se plaignent jour après jour...

— Pas de cette manière. La frontière entre plaintes et chantage est nettement marquée. Et vous l'avez franchie.

— Qui avons-nous fait chanter ? interrogea Andrew avec véhémence. Personne !

— Vous avez constitué des dossiers, fait disparaître des preuves ; l'intention était claire. Tout figure dans la déposition.

— Il n'y a pas de dossiers !

— Je t'en prie, fit Adrian d'un ton las. Nous ne savons pas où, mais ils sont quelque part. De toute façon, je te répète que cela n'a plus d'importance : vous êtes finis.

Andrew bougea enfin. Il inspira profondément et se redressa.

— Écoute-moi bien, fit-il posément, d'une voix vibrante. Tu ne sais pas ce que tu fais. Tu prétends être consultant auprès d'un groupe. Nous savons tous deux, nous, les Fontine, ce que cela signifie. Ceux qui nous ont à leurs côtés n'ont pas besoin d'autres ressources.

— Je ne vois pas les choses de cette manière, répliqua Adrian.

— C'est vrai ! Tu n'as pas besoin de m'expliquer ce que vous faites. Les journaux de Boston s'en sont chargés. Vous péchez de gros poissons, ceux que vous appelez les « intérêts particuliers », et vous êtes très efficaces. Mais que crois-tu que nous fassions ? La même chose, imagine-toi ! Si tu t'attaques aux Vigies, c'est la carrière des meilleurs jeunes officiers supérieurs que tu brises, des hommes qui ont décidé d'éliminer les pourris. Ne fais pas ça, Adrian ! Joins-toi à nous !

— Me joindre à vous ? répéta Adrian d'un ton incrédule. Tu as perdu la tête ! Qu'est-ce qui te permet de croire qu'il y a la moindre chance que je le fasse ?

Andrew fit un pas en avant, les yeux rivés sur son frère.

— Parce que nous voulons la même chose.

— Non, ce n'est pas vrai !

— Réfléchis, bon Dieu ! Les « intérêts particuliers ». J'ai lu ton résumé

de l'affaire Tesco ; tu employais cent fois cette expression.

— Elle est appropriée quand une très grosse entreprise instaure une politique unique alors qu'il devrait y avoir concurrence. Que veux-tu dire exactement ?

— Tu l'emploies d'une manière négative, parce que c'est ton point de vue. Soit, je l'accepte. Mais je t'assure que l'on peut voir les choses sous un autre angle. Il peut y avoir des intérêts particuliers positifs. C'est notre cas à nous deux. Nous ne recherchons pas notre avantage personnel ; nous n'avons besoin de rien. Ce qui nous intéresse, c'est notre patrie, et nous sommes en situation de *faire* quelque chose. Ne m'empêche pas de continuer à agir !

Adrian se détourna et se dirigea vers la large ouverture donnant sur l'eau qui clapotait au pied des pilotis.

— Tu as de l'aplomb, Andy. Tu as toujours su bien parler, avec assurance, mais, cette fois, ça ne marchera pas.

Andy pivota sur lui-même pour faire face à son frère.

— Tu as dit que nous n'avions besoin de rien. Moi, je pense que si ; nous avons besoin, tous les deux, de quelque chose. Ce que tu veux, toi, me terrifie, parce que je connais ta conception élitiste des choses. Franchement cela me fiche la trouille. À la seule pensée de tes « meilleurs jeunes officiers supérieurs » s'emparant des leviers de commande du pays, j'ai envie de me précipiter dans la bibliothèque pour relire la Constitution.

— Arrête tes conneries ! Tu ne les connais même pas !

— Je sais comment ils opèrent. Si cela peut te rassurer, ce que tu as fait à San Francisco était défendable. Même si je n'ai pas apprécié, je dois le reconnaître. Ce que tu fais maintenant ne l'est plus, poursuivait-il, longeant le plan incliné, et voilà pourquoi je t'ai prévenu. Essaie de sauver ta tête, je te dois bien cela. Retire-toi avec élégance.

— Tu ne peux pas m'y obliger ! répliqua Andrew d'un ton cinglant. Mes états de service sont parmi les meilleurs. Qu'est-ce que vous croyez ? Vous n'avez que la déposition d'un officier déprimé dans une zone d'action. Ça ne vaut pas un clou !

— Je vais mettre les points sur les « i », lança Adrian, s'arrêtant près de la porte. Dans cinq jours – vendredi prochain, pour être précis –, une assignation collective sera notifiée aux tribunaux militaires. Vous disposerez du week-end pour négocier. Des arrangements seront possibles, mais il y aura une condition préalable : votre démission. À

vous tous.

Le commandant s'élança vers son frère, puis s'arrêta, le pied au bord de la cale, comme s'il s'apprêtait à bondir sur son ennemi. Il parvint à maîtriser les vagues de colère qui l'assaillaient.

— Je pourrais... te tuer, articula-t-il à voix basse, tu incarnes tout ce que je méprise.

— Oui, je suppose, fit Adrian, fermant les yeux un instant avant de les frotter d'un geste las. Tu ferais mieux d'aller prendre ton avion, poursuivit-il. Tu as du pain sur la planche. Je te conseille de commencer par ces prétendues preuves que vous dissimulez. Nous savons que vous en accumulez depuis près de trois ans. Remettez-les aux autorités compétentes.

Sans un mot, Andrew contourna le plan incliné à pas rapides, passa devant Adrian, sortit du hangar et commença de gravir deux par deux les degrés menant à la pelouse.

Adrian s'avança vivement vers la porte pour héler son frère.

— Andy !

Le commandant s'immobilisa, mais il ne tourna pas la tête et ne répondit pas.

— J'admire ta force, tu sais, reprit l'avocat. Je l'ai toujours admirée, comme celle de notre père. Tu lui ressembles, en partie seulement. Il y a quelque chose que tu n'as pas compris et je voudrais que les choses soient claires. Tu représentes tout ce que je considère comme dangereux ; cela signifie sans doute que tu représentes, aussi, tout ce que je méprise.

— Les choses sont claires, répéta Andrew d'une voix sans timbre avant de traverser la pelouse en direction de la maison.

Les musiciens et les extra avaient plié bagage. Andrew s'était fait conduire à l'aéroport de La Guardia ; il avait un avion pour Washington à 21 heures.

Après le départ de son frère, Adrian resta seul sur la plage près d'une demi-heure, puis il remonta vers la maison pour parler à ses parents. Il leur dit qu'il était venu avec l'intention de passer la nuit à la maison, mais qu'il avait changé d'avis et devait rentrer à Washington.

— Tu aurais dû partir avec ton frère, fit Jane, le reconduisant jusqu'à la porte.

— Oui, je sais, acquiesça Adrian. Je n'y ai pas pensé.

Il dit au revoir à sa mère ; Jane attendit son départ pour aller porter à son mari la lettre remise par le prêtre. Elle s'avança sur la terrasse, incapable de masquer son appréhension.

— Un homme a apporté cela pour toi, il y a trois heures. C'était un prêtre ; il a dit qu'il venait de Rome.

Victor leva vers sa femme un regard éloquent.

— Pourquoi as-tu attendu si longtemps ?

— Parce que c'était l'anniversaire de tes fils.

— Nos enfants sont comme des étrangers l'un pour l'autre, soupira Fontine en prenant l'enveloppe.

— Cela ne durera pas ; c'est la guerre.

— J'espère que l'avenir te donnera raison, fit Victor, en sortant la

lettre de l'enveloppe.

Il y avait plusieurs pages, rédigées d'une écriture serrée, mais bien formée.

— Connaissons-nous un homme du nom d'Aldobrini ?

— Qui ?

— Guido Aldobrini, répéta Victor, agitant la dernière feuille manuscrite. C'est la signature.

— Je ne pense pas, répondit Jane.

Elle prit place dans le fauteuil voisin, la tête levée vers les nuages menaçants.

— Vois-tu assez clair ? Le ciel s'assombrit.

— Ça ira, fit Victor.

Il remit les feuilles en ordre et commença sa lecture.

Signor Fontini-Cristi,

Vous ne me connaissez pas, mais nous nous sommes rencontrés il y a de nombreuses années. Une rencontre que j'ai expiée la plus grande partie de ma vie. J'ai passé plus d'un quart de siècle au Transvaal, à faire pénitence pour une action honteuse. Je n'ai pas porté personnellement la main sur vous, mais j'étais présent et je n'ai pas élevé la voix pour implorer miséricorde, un péché dont j'ai repentance.

Oui, signore, j'étais l'un des prêtres qui accompagnaient le cardinal Donatti à Campo di Fiori, ce matin de funeste mémoire. Pour ce que nous croyions être la préservation de notre Sainte Mère l'Église. Le cardinal nous avait persuadés qu'aucune loi divine ni humaine ne pouvait s'opposer à notre action pour la préservation de l'Église de Dieu. Toute notre formation cléricale, notre vœu d'obéissance – non seulement à nos supérieurs, mais

à la plus haute autorité, celle de la conscience – ont été dénaturés par le pouvoir et l'influence de Donatti. J'ai passé vingt-cinq ans à essayer de comprendre comment, mais c'est une autre histoire. Il faut avoir connu le cardinal pour comprendre.

J'ai abandonné l'état ecclésiastique. Les maladies contractées dans les forêts africaines ont miné mes forces, mais, grâce en soit rendue au Seigneur, je ne crains pas la mort. Car j'ai donné tout ce qu'il m'était possible de donner. Je suis purifié et j'attends, l'âme en paix, le jugement divin.

Avant de paraître devant Notre-Seigneur, je dois vous faire part de certains renseignements. Si je les gardais par-devers moi, ce serait un péché aussi grave que celui pour lequel j'ai fait si longue pénitence.

L'œuvre de Donatti se poursuit. Un homme, l'un des trois prêtres défroqués qui avaient été incarcérés pour l'agression commise contre vous, a été libéré. Comme vous le savez peut-être, l'un d'eux a mis fin à ses jours, un autre est décédé en prison, de mort naturelle. Le troisième est toujours de ce monde et, pour des raisons inexplicables, il s'est de nouveau consacré à la recherche des documents de Salonique. Je dis que ces raisons sont inexplicables, car le cardinal Donatti fut discrédité aux échelons les plus élevés du Saint-Siège. Les documents envoyés de Grèce ne peuvent nuire à notre Sainte Mère l'Église. La révélation divine ne peut être contrecarrée par les écrits d'un simple mortel.

Ce prêtre défroqué se nomme Enrici Gaetamo et il porte l'habit qu'un décret apostolique lui a retiré. J'ai cru

comprendre que les années passées dans l'établissement pénitentiaire ne l'ont en rien éclairé, et n'ont pas contribué à lui montrer les voies du Christ miséricordieux. Il paraît même, tout au contraire, qu'il serait un nouveau Donatti. Un homme redoutable.

Gaetamo a entrepris des recherches minutieuses pour exhumer tous les détails relatifs au convoi de Salonique. Ses voyages l'ont conduit jusqu'à Edhessa, à travers les Balkans, sur le réseau ferroviaire entre Monfalcone et les Alpes. Il recherche tous ceux qui ont connu le fils de Fontini-Cristi. Cet homme est possédé ; il souscrit aux méthodes de Donatti. Aucune loi, divine ou humaine, ne pourra se mettre en travers de son « voyage pour le Christ », pour reprendre son expression. Il refuse de révéler à quiconque le but de ce voyage. Mais, moi qui vais bientôt quitter ce monde, je le connais, et, maintenant, vous le connaissez aussi.

Gaetamo vit dans un petit pavillon de chasse, dans les collines de Varèse. Je suis sûr que la proximité géographique de Campo di Fiori ne vous aura pas échappé.

Voilà tout ce que je puis vous dire ; je n'en sais pas plus. J'ai la conviction qu'il tentera de vous retrouver. Vous voilà prévenu et je prie pour que le Seigneur vous protège.

Veuillez croire aux sentiments respectueux d'un homme pour qui la blessure douloureuse du passé ne s'est jamais complètement refermée.

Guido Aldobriani

Il y eut un roulement de tonnerre au-dessus de l'océan ; Fontine déplora ce symbolisme excessif. Les nuages pesaient maintenant au-dessus d'eux ; le soleil avait disparu, les premières gouttes de pluie tombaient. La diversion était bienvenue. Il se tourna vers Jane, qui le regardait fixement. À l'évidence, il lui avait communiqué son inquiétude.

— Rentre, dit-il doucement. Je te rejoins dans une deux minutes.

— La lettre ?

— Bien sûr, fit-il en réponse à sa question informulée. Lis-la, ajouta-t-il, glissant les feuilles dans l'enveloppe qu'il lui tendit.

— Tu vas être trempé. La pluie va devenir plus forte.

— C'est rafraîchissant ; tu sais que j'aime la pluie. Et puis, reprit-il après un silence, si tu veux, tu m'aideras à changer mon corset pendant que nous discutons.

Elle se leva, et il sentit son regard posé sur lui. Mais, comme d'habitude, elle le laisserait seul, puisqu'il en exprimait le désir.

Ce n'était pas la pluie qui le glaçait, mais ses pensées. La lettre d'Aldobrini n'était pas le premier événement qui lui remettait en mémoire le convoi de Salonique. Il n'en avait pas parlé à Jane, car il n'y avait rien eu de précis, juste une suite d'événements apparemment insignifiants, mais vaguement troublants.

Trois mois plus tôt, il s'était rendu à Harkness pour une nouvelle intervention chirurgicale suivie d'une semaine d'hospitalisation. Quelques jours après l'opération, il avait reçu une visite qui l'avait étonné. L'homme était un prélat de l'archidiocèse de New York qui disait s'appeler Land. Il affirmait être revenu aux États-Unis après de longues années à Rome et souhaitait rencontrer Victor pour lui faire part de renseignements qu'il avait découverts dans les archives du Vatican.

Le prélat se montra plein de sollicitude, mais ce qui frappa Fontine fut qu'il semblait en savoir beaucoup plus long sur lui et son état physique qu'un visiteur occasionnel.

Il resta une demi-heure et ce fut un moment très bizarre. Le prélat, qui affirmait étudier l'histoire, était tombé sur des documents d'archives qui soulevaient des questions troublantes sur les relations entre la maison des Fontini-Cristi et le Vatican. Des documents remontant à la rupture entre les *padroni* de Lombardie et le Saint-Siège. Il proposa à Victor, quand il serait rétabli, de discuter du passé. Du passé

historique. Avant de se retirer, il fit une allusion directe au massacre de Campo di Fiori, déclarant que le chagrin et les tourments infligés par un maniaque revêtu de la pourpre cardinalice ne pouvaient être imputés à l'Église.

Cinq semaines plus tard, un second événement insolite s'était produit. Victor était à Washington et il s'apprêtait à témoigner devant une commission d'enquête parlementaire sur les abattements fiscaux dont bénéficiaient les armateurs américains aux navires battant pavillon paraguayen. Il se trouvait dans son bureau quand l'interphone bourdonna.

— Monsieur Fontine ? M. Théodore Dakakos vient d'arriver. Il dit qu'il aimerait vous présenter ses respects.

Dakakos était un jeune armateur grec se posant en concurrent d'Onassis et de Niarchos, mais bien plus apprécié qu'eux. Fontine demanda à sa secrétaire de le faire entrer.

Dakakos, un costaud au visage franc et ouvert, avait plutôt l'aspect d'un joueur de football américain que d'un puissant armateur. Âgé d'une quarantaine d'années, il parlait un anglais impeccable bien qu'un peu scolaire.

Il commença par annoncer en souriant qu'il était venu à Washington assister aux auditions de la commission et peut-être apprendre quelque chose. Victor ne put s'empêcher de rire : la réputation d'intégrité du Grec n'avait d'égale que son sens légendaire des affaires.

— J'ai eu la chance, reprit Dakakos, de profiter dès mon plus jeune âge des bienfaits d'une éducation au attentive, dans une communauté religieuse isolée du monde.

— En effet, vous avez eu de la chance.

— Ma famille n'était pas riche, mais elle servait fidèlement l'Église. D'une manière restée mystérieuse pour moi.

Le jeune armateur grec voulait dire quelque chose par-delà les mots, mais Victor ne parvenait pas à déterminer de quoi il s'agissait.

— La reconnaissance emprunte des voies aussi impénétrables que celles du Seigneur, fit Victor en souriant. L'excellente réputation que vous avez acquise fait honneur à ceux qui vous ont aidé dans votre jeunesse.

— Théodore est mon premier prénom, monsieur Fontine. Mon nom complet est Théodore Annaxas Dakakos. Pendant toute la durée de mes études, on m'a surnommé Annaxas le Jeune. Cela vous rappelle-t-

il quelque chose ?

— Que voulez-vous dire ?

— Le prénom Annaxas ?

— Au fil de ma longue carrière, j'ai eu des rapports avec plusieurs centaines de vos compatriotes, mais je n'ai pas souvenir d'avoir connu un Annaxas.

— Je vous crois, fit doucement le Grec, après un assez long silence.

Il prit congé peu après.

Le troisième événement, assurément le plus bizarre, éveilla chez Victor un souvenir de violence si vif qu'il en eut le souffle coupé. Cela s'était passé dix jours plus tôt, au Beverly Hills Hotel de Los Angeles. Il s'y était rendu pour prendre part à des réunions mettant en présence deux sociétés aux intérêts divergents qui cherchaient à fusionner. Il avait été appelé à la rescousse pour sauver ce qui pouvait l'être, mais les difficultés étaient insurmontables.

Voilà pourquoi, ce jour-là, en début d'après-midi, il prenait un bain de soleil au lieu d'être assis à une table de conférences, au milieu d'avocats s'efforçant de justifier leurs honoraires. Il buvait un Campari au bord de la piscine de l'hôtel et s'étonnait du nombre de gens comme il faut qui, s'il fallait en croire les apparences, n'avaient pas besoin de gagner leur vie.

— *Guten Tag, mein Herr.*

Victor tourna la tête et découvrit une femme d'une cinquantaine d'années, cet âge que les riches savent si bien dissimuler par les soins de beauté. De taille moyenne, elle portait un pantalon blanc et un corsage bleu. Sous ses cheveux aux mèches blondes, de grosses lunettes de soleil à monture d'argent dissimulaient ses yeux. Elle parlait couramment l'allemand. Victor se leva avec des gestes malhabiles et répondit dans la même ligue :

— Bonjour, madame. Nous sommes-nous déjà rencontrés ? Je suis navré, mais je ne vous reconnais pas.

— Restez assis, je vous en prie. Je sais qu'il vous est pénible d'être debout.

— Vous le savez ? Dans ce cas, nous avons dû nous rencontrer.

L'inconnue prit place en face de lui et poursuivit en anglais.

— Oui, mais, à l'époque, vous n'aviez pas toutes ces difficultés. Vous

étiez militaire.

— Pendant la guerre ?

— C'était dans un avion, entre Munich et Mülheim, un vol militaire où une prostituée des camps nazis était accompagnée par trois porcs de la Wehrmacht. Mais peut-être ne valait-elle pas mieux qu'eux ?

— Seigneur ! souffla Fontine, abasourdi. Vous étiez une enfant ! Qu'êtes-vous donc devenue ?

Elle lui fit un bref récit de sa vie. Conduite par les résistants dans un camp de transit, au sud-ouest de Montbéliard, elle avait souffert le martyre pendant les longs mois de sevrage qui lui avaient permis de se désintoxiquer. Elle avait tenté à maintes reprises de mettre fin à ses jours, mais ses sauveteurs avaient d'autres projets pour elle. Ils comptaient sur le fait que, la cure de désintoxication terminée, les souvenirs de ce qu'elle avait subi seraient assez forts pour faire d'elle un agent de liaison de premier ordre. Ils avaient déjà pu se rendre compte par eux-mêmes qu'elle était très coriace.

— Ils ne s'étaient pas trompés, poursuivit-elle, penchée sur la table de la terrasse de l'hôtel. Il y avait nuit et jour quelqu'un pour me surveiller, homme ou femme... Je dois avouer que les hommes en profitaient. Ces Français, ils ne ratent jamais une occasion !

— Vous avez donc survécu à la guerre, fit Victor, sans insister sur le sujet.

— J'ai même récolté une brassée de décorations. Croix de guerre, Légion d'honneur, médaille de la Résistance !

— Vous êtes devenue une grande dame du cinéma et je ne vous ai même pas reconnue, fit Victor, souriant gentiment.

— Pas vraiment. Mais j'ai effectivement eu de nombreuses occasions de fréquenter des célébrités de l'industrie cinématographique.

— Je crains de ne pas vous suivre.

— Je suis devenue – au risque de paraître présomptueuse, je le suis encore – la tenancière de la maison close la mieux fréquentée du Midi de la France. Le festival de Cannes suffirait à me procurer des revenus très confortables.

Ce fut au tour de la femme de sourire. Un bon sourire, songea Fontine, sincère, plein de vitalité.

— Croyez que je suis très heureux pour vous. Le sang italien qui coule dans mes veines accorde à votre activité une certaine honorabilité.

— Je n'en doute pas. Je suis ici pour recruter de jeunes talents et ce serait un immense plaisir de satisfaire les désirs que vous pourriez avoir. Il y a plusieurs de mes filles autour de cette piscine.

— Je vous remercie. Vous êtes très aimable, mais, comme vous pouvez le constater, je ne suis plus l'homme que j'étais.

— Je vous trouve superbe, dit-elle simplement. Je l'ai toujours pensé, ajouta-t-elle en souriant. Maintenant, il faut que je parte. Je vous ai reconnu et j'ai eu envie de vous parler ; n'allez pas chercher plus loin.

Elle se leva et lui tendit la main.

Avant de s'éloigner, se ravisant, elle ajouta, en plongeant les yeux dans ceux de Fontine :

— Il y a quelques mois, j'étais à Zurich. On a retrouvé ma trace grâce à un certain Lübok. Un Tchèque, homosexuel, paraît-il. C'est l'homme qui vous accompagnait dans l'avion, n'est-ce pas ?

— Oui. Un homme courageux, je tiens à le préciser.

Victor fut tellement pris au dépourvu que ces mots lui étaient venus instinctivement aux lèvres. Il n'avait pas pensé à Lübok depuis des années.

— Oui, je m'en souviens, fit-elle, lâchant sa main. C'est grâce à lui que nous avons eu la vie sauve. Ils l'ont fait parler !

— Mais pourquoi ? S'il est encore en vie, il a mon âge, un peu plus, même ! Au moins soixante-dix ans ! Qui pourrait s'intéresser à un vieillard ? De quoi parlez-vous ?

— D'un homme du nom de Vittorio Fontini-Cristi, fils de Savarone.

— Vous dites des bêtises ! Elles ont un sens pour moi, mais je ne vois pas en quoi elles peuvent vous concerner. Pas plus que Lübok.

— Je ne sais rien d'autre ; et je ne tiens pas à en savoir plus. Un homme est venu me voir dans ma chambre d'hôtel, à Zurich, et m'a posé des questions sur vous. Je n'ai évidemment pas pu lui répondre. Vous n'étiez pour moi qu'un officier du renseignement britannique qui avait courageusement sauvé la vie d'une petite prostituée. Mais cet homme connaissait Anton Lübok.

— Qui était-ce ?

— Un prêtre. C'est tout ce que je sais. Adieu, *Kapitän*.

Sur ces mots, elle s'éloigna, distribuant sourires et petits signes à

plusieurs jeunes femmes qui, dans la piscine, riaient avec des voix trop aiguës.

Un prêtre... À Zurich.

... Il recherche tous ceux qui ont connu le fils de Fontini-Cristi...

Victor comprenait maintenant le pourquoi de la mystérieuse rencontre au bord de la piscine de l'hôtel. Un prêtre défroqué, libéré après trente ans d'emprisonnement, avait repris la piste des documents de Constantinople.

L'œuvre de Donatti se poursuit, disait la lettre. Il a entrepris des recherches minutieuses pour exhumer tous les détails relatifs au convoi de Salonique... Ses voyages l'ont conduit jusqu'à Edhessa, à travers les Balkans, entre Monfalcone et les Alpes.

Il recherche tous ceux qui ont connu le fils de Fontini-Cristi.

À plusieurs milliers de kilomètres de là, dans une chambre d'un hôpital de New York, un dignitaire de l'Église vient lui parler d'un acte de barbarie qui ne peut être dissocié de certains documents disparus depuis trois décennies et toujours recherchés activement.

À Washington, un jeune et richissime armateur demande à être reçu et déclare à brûle-pourpoint que sa famille a servi fidèlement l'Église d'une manière restée mystérieuse.

J'ai eu la chance de profiter... d'une éducation attentive, dans une communauté religieuse isolée du monde.

L'ordre de Xenope ! Tout devenait clair !

Ce n'étaient pas des coïncidences.

Tout recommençait. Le train de Salonique faisait de nouveau surface, après trente ans d'oubli. Il fallait arrêter tout cela avant que les haines ne resurgissent, que les fanatiques ne transforment, comme ils l'avaient déjà fait, leurs recherches en guerre sainte. Victor savait qu'il le devait à la mémoire de ses parents et de tous ses proches assassinés à Campo di Fiori. À ceux qui avaient péri dans le bombardement de l'Oxfordshire. À un jeune moine fourvoyé qui avait mis fin à ses jours à Loch Torridon, à un général du nom de Teague, à Lübok, l'agent de l'ombre, au vieux Guido Barzini, qui lui avait sauvé la vie.

Il fallait à tout prix éviter un nouveau déchaînement de violence.

La pluie tombait plus dru, poussée par le vent. Fontine saisit le dossier d'une chaise en fer forgé et se releva péniblement, le bras crispé sur le support d'acier de sa canne.

Il demeura un instant immobile sur la terrasse, le regard tourné vers l'océan. La pluie et le vent lui permettaient d'y voir plus clair. Il savait ce qu'il devait faire, où il devait se rendre.

Dans les collines de Varèse.

À Campo di Fiori.

Le lourd véhicule s'approchait de l'entrée de Campo di Fiori. Victor regardait par la vitre, bouleversé. Le regard enregistrtrait, les souvenirs remontaient à la mémoire.

Dans la ligne droite de l'allée, juste après la grille, sa vie avait été transformée à jamais, dans les souffrances. Il s'efforça de repousser ce souvenir. Impossible. Sa mémoire ressuscitait des images de robes noires et de cols blancs.

Quand la voiture franchit la grille, Victor retint son souffle. Il avait voyagé aussi discrètement que possible de Paris à Milan, où il avait pris une chambre à l'Albergo Milano sous le nom de V. Fontine, New York.

Le temps avait fait son œuvre. Il n'y avait eu ni haussement de sourcils ni regards curieux ; ce nom ne provoquait pas le moindre étonnement. Trente ans auparavant, la présence d'un Fontine ou Fontini à Milan eût suscité de nombreux commentaires. Plus maintenant.

Avant de quitter New York, Victor avait fait une petite enquête, discrète, afin de ne pas éveiller les soupçons. Il avait appris l'identité des propriétaires de Campo di Fiori. Le domaine n'avait pas changé de mains depuis vingt-sept ans, mais leur nom ne provoquait aucun écho à Milan. Personne ne les connaissait.

Baricours, père et fils. Une société franco-suisse basée à Grenoble à en croire les documents du transfert de propriété. Mais il n'y avait pas de Baricours, père et fils à Grenoble. Victor n'avait pu obtenir aucun renseignement du notaire qui avait négocié l'affaire. Il était mort en 1951.

La voiture longea le talus bordant l'allée circulaire devant la maison. Aux spasmes des reins de Fontine s'ajouta une douleur lancinante derrière les yeux : le sang battait violemment à ses tempes, comme au soir du massacre des siens.

Il referma une main sur son poignet et enfonça les doigts dans sa propre chair. Cela l'aida à voir par la vitre ce qu'il y avait à voir au lieu de revivre ce qu'il avait vécu trente-trois ans plus tôt.

Un mausolée s'offrait à ses yeux. Un lieu de mort, mais bien entretenu. Tout était comme par le passé, mais pas à l'usage des vivants. Même les rayons orangés du soleil couchant semblaient porter la mort avec eux en une espèce d'ornementation majestueuse et dépourvue de vie.

— Il n'y a donc pas de gardiens dans la maison ou aux entrées ? demanda Victor.

— Pas aujourd'hui, *padrone*, répondit le chauffeur, se retournant. Ni gardiens ni prêtres de la Curie.

Fontine sursauta et se pencha brusquement en avant ; sa canne lui échappa. Il regarda fixement le chauffeur.

— Je suis tombé dans un piège !

— Vous étiez surveillé et attendu, mais ce n'est pas un piège. Un homme vous attend à l'intérieur.

— Un homme seul ?

— Oui.

— Son nom serait-il Enrici Gaetamo ?

— Je vous ai dit qu'il n'y avait pas de prêtre de la Curie, Veuillez entrer, s'il vous plaît. Avez-vous besoin d'aide ?

— Merci, je me débrouillerai.

Victor mit un certain temps à descendre de la voiture. Chaque mouvement lui était pénible, mais la douleur lancinante derrière ses yeux se calmait, les crampes dans son dos s'espaçaient. Il comprit que son corps s'adaptait à la situation. Il était venu à Campo di Fiori pour trouver des réponses. Pour une confrontation. Mais il ne s'attendait pas à cela.

Il gravit les larges degrés de marbre et s'arrêta devant la lourde porte de chêne de son enfance. Il attendit l'inévitable : ce chagrin qui allait l'écraser. Mais rien ne se produisit, car il n'y avait pas de vie en ce lieu.

En entendant le moteur se mettre en marche derrière lui, Victor se retourna. La voiture était déjà sortie de la courbe de l'allée et filait le long du talus, en direction de l'entrée. À l'évidence, le chauffeur tenait à s'éloigner aussi vite que possible.

Victor perçut derrière lui le bruit du pêne jouant dans la gâche. La porte était ouverte. Le choc qu'il éprouva fut impossible à dissimuler ; il n'essaya même pas de masquer ses sentiments. Une fureur aveugle le saisit, tout son corps se mit à trembler de colère.

L'homme qui se tenait sur le seuil était un prêtre âgé, au corps frêle, portant la soutane noire. S'il avait été plus jeune et plus vigoureux, Fontine n'aurait pas hésité à le frapper. Il parvint à se maîtriser et s'adressa calmement au vieillard.

— Il m'est très douloureux de découvrir un prêtre dans cette maison.

— Croyez bien que j'en suis navré, répondit le prêtre en italien, avec un accent étranger, d'une voix ténue mais ferme. Nous révériions le *padrone* des Fontini-Cristi au point de remettre entre ses mains nos trésors les plus précieux.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard ; ni l'un ni l'autre ne baissa les yeux, mais Victor sentit sa fureur faire lentement place à de l'incrédulité.

— Vous êtes grec, fit-il d'une voix à peine audible.

— En effet, mais peu importe. Je suis un moine de Constantinople. Donnez-vous la peine d'entrer.

Le vieux prêtre s'effaça pour laisser passer Victor.

— Prenez votre temps, ajouta-t-il doucement. Laissez votre regard parcourir la maison. Peu de choses ont changé. Nous avons pris des photographies et fait l'inventaire de chaque pièce. Nous avons tout conservé en l'état.

Un mausolée.

— Les Allemands avaient fait de même, dit Fontine, s'avançant dans le vaste hall. N'est-il pas étrange que ceux qui se sont donné la peine d'acquérir le domaine désirent ne rien y changer ?

— On ne fragmente pas un joyau de prix, pas plus qu'on ne mutile un tableau de maître. Il n'y a rien d'étrange là-dedans.

Sans répondre, Victor serra sa canne et s'avança péniblement vers l'escalier. Il s'arrêta devant la voûte donnant accès à la gigantesque salle de réception. Tout était comme avant. Les peintures, les tables

pliantes adossées aux boiseries des murs, les miroirs anciens, ternis par le temps, les tapis d'Orient jetés sur le parquet ciré, le large escalier à la rampe luisante.

Il se tourna vers la salle à manger. Les ombres du crépuscule s'allongeaient sur l'énorme table, à la surface polie, autour de laquelle sa famille prenait place. En se la représentant, il eut l'impression d'entendre des voix et des rires. Les repas étaient des événements d'importance dans la vie quotidienne de Campo di Fiori.

Les silhouettes s'effacèrent, les voix se turent. Il était temps de revenir dans le présent.

Victor se retourna. Le prêtre lui indiqua l'autre voûte.

— Voulez-vous que nous allions dans le bureau de votre père ?

Victor le précéda. Involontairement – il ne souhaitait pas ranimer de pénibles souvenirs –, son regard effleura le mobilier familial. Sièges, lampes, tapisseries, appliques, tables, tout était à la place gardée dans sa mémoire.

Fontine inspira longuement et ferma les yeux. C'était macabre ! En traversant cette salle autrefois bourdonnante de vie, il avait le sentiment de visiter un musée ! Une forme de tourment des plus raffinés !

Victor s'arrêta sur le seuil du bureau de Savarone, qui n'avait jamais été le sien, même si sa vie avait failli s'y achever. Il franchit la porte à travers laquelle une main tranchée, couverte de sang, avait été lancée dans la pénombre de la pièce.

Ce qui le frappa aussitôt, ce fut la lampe du bureau, l'abat-jour vert, la lumière qu'elle projetait sur le sol. Elle était *précisément* à l'endroit où il l'avait vue la dernière fois, trente ans auparavant. Le souvenir qu'il en avait gardé était extrêmement vif, car la lumière de cette lampe avait baigné le crâne fracassé de Geoffrey Stone.

— Souhaitez-vous vous asseoir ? demanda le prêtre.

— Un instant.

— Puis-je ?

— Pardon ?

— Puis-je m'asseoir au bureau de votre père ? J'ai observé vos yeux.

— Vous êtes chez vous, ce bureau est le vôtre. Je ne suis qu'un visiteur.

— Mais pas un étranger.

— Assurément. Dois-je vous considérer comme un représentant de Baricours, père et fils ?

Le vieux prêtre inclina la tête en silence. Il fit lentement le tour du bureau, tira le fauteuil et s'y installa.

— Il ne faut pas en tenir rigueur au notaire de Milan ; il ne pouvait pas savoir. La société Baricours remplissait toutes les conditions, nous nous en étions assurés. Baricours n'est autre que l'ordre de Xenope.

— Mes ennemis, déclara posément Victor. En 1942, dans l'Oxfordshire, vous avez tenté de tuer ma femme dans un camp du MI-6. Des innocents ont laissé leur vie dans ce bombardement.

— Cette décision a été prise à l'insu des supérieurs de notre ordre. Les extrémistes n'en ont fait qu'à leur tête ; nous n'avons pas pu les empêcher. Mais je n'espère pas que vous allez me croire.

— Je ne vous crois pas. Comment avez-vous appris que j'étais en Italie ?

— Sans être aussi puissants que nous l'étions, nous avons encore des ressources. Il y a en particulier quelqu'un qui vous surveille. Ne me demandez pas qui, je ne vous le dirai pas. Mais pourquoi êtes-vous revenu ? Pourquoi, au bout de trente ans, êtes-vous à Campo di Fiori ?

— Pour trouver un certain Gaetamo, répondit Fontine. Enrici Gaetamo.

— Gaetamo vit dans les collines de Varèse, fit le moine.

— Il n'a pas renoncé au coffre de Salonique. Il s'est rendu en Grèce, dans les Balkans, il a cherché dans tout le nord de l'Italie. Pourquoi donc êtes-vous restés ici toutes ces années ?

— Parce que c'est ici que se trouve la réponse. Un pacte a été conclu. Au mois d'octobre 1939, je me suis rendu à Campo di Fiori ; c'est moi qui avais négocié la participation de Savarone Fontini-Cristi et choisi un jeune prêtre dévoué pour voyager dans le train conduit par son frère. C'est moi qui ai exigé leur mort, au nom du Seigneur.

Victor considéra longuement le vieux moine. La lumière de la lampe éclairait de profil un visage blême et émacié, des yeux tristes. Le souvenir de la visite qu'il avait reçue dans son bureau de Washington lui revint en mémoire.

— Un Grec est venu me voir ; il m'a dit que sa famille avait servi l'Église d'une manière restée mystérieuse pour lui. Le frère de ce prêtre

était-il le mécanicien, un nommé Annaxas ?

Le vieil ecclésiastique releva vivement la tête ; une étincelle passa dans son regard.

— Où avez-vous entendu ce nom ?

Fontine tourna la tête ; ses yeux se posèrent sur un tableau accroché au mur, sous une Madone. C'était une scène de chasse ; des oiseaux s'envolaient d'un fourré entouré d'hommes armés de fusils. D'autres volaient alentour.

— Nous allons échanger des renseignements, dit-il d'une voix calme. Pourquoi mon père a-t-il accepté de collaborer avec l'ordre de Xenope ?

— Vous connaissez la réponse. Il avait pour seul souci de ne pas voir se diviser le monde chrétien. La défaite des fascistes était tout ce qui lui importait.

— Mais pourquoi le coffre a-t-il quitté la Grèce ?

— Les Allemands recherchaient les trésors, et Constantinople était un de leurs objectifs. Nous en avons été informés par des agents polonais et tchécoslovaques. Les officiers supérieurs nazis pillaient les musées, profanaient couvents et monastères. Nous ne pouvions courir le risque de garder le coffre. C'est votre père qui a organisé le transport. Très efficacement. Donatti n'y a vu que du feu.

— Grâce au subterfuge du second train, ajouta Victor. Ce convoi parti trois jours plus tard et qui a suivi le même itinéraire.

— Oui. Donatti a appris l'existence du second convoi par l'intermédiaire des Allemands, qui n'avaient pas la moindre idée de la nature du contenu du coffre. Ils cherchaient des trésors, peintures, sculptures, objets d'art, non d'obscurs manuscrits, censés n'avoir d'intérêt que pour les érudits. Mais Donatti, le fanatique, ne put résister à la tentation. Des rumeurs couraient depuis plusieurs décennies sur les démentis du *Filioque* ; il lui fallait s'en emparer.

Le moine de Xenope s'interrompt, assailli par de douloureux souvenirs.

— Les intérêts du cardinal et des Allemands coïncidaient, reprit-il. Berlin cherchait à ruiner l'influence de Savarone Fontini-Cristi, Donatti voulait le tenir à l'écart du coffre. À n'importe quel prix.

— Mais pourquoi Donatti était-il impliqué dans cette affaire ?

— Encore à cause de votre père. Savarone savait que les nazis avaient

un allié puissant au Vatican et voulait que Donatti soit démasqué. Le cardinal ne pouvait avoir été informé de l'existence du second train que par les Allemands. Votre père comptait dévoiler la vérité ; c'est tout ce qu'il nous demanda pour prix de son aide. Mais cela a suffi pour provoquer la tuerie de Campo di Fiori.

Victor crut entendre la voix de son père traversant les décennies... *Cet homme est la honte du Vatican...* Savarone connaissait son ennemi, sans soupçonner de quelles monstruosités il était capable.

Le corset orthopédique mordait la chair de son dos. Il serra sa canne et s'avança vers le fauteuil placé devant le bureau.

— Savez-vous ce que transportait ce convoi ? demanda doucement le vieux moine.

— Oui. Brevourt me l'a dit.

— Brevourt ne l'a jamais su. Nous ne lui avons révélé qu'une partie de la vérité. Que vous a-t-il raconté ?

Victor sentit une brusque inquiétude l'envahir. Il plongea de nouveau les yeux dans ceux du vieillard.

— Il m'a parlé des démentis du *Filioque*, de textes réfutant la divinité du Christ. Le plus préjudiciable serait un parchemin araméen mettant en doute l'existence même de Jésus et arrivant à une conclusion négative.

— Il ne s'agit pas des démentis, pas plus que du parchemin. C'est une confession rédigée dans son intégralité et antérieure à tous les autres documents.

Le prêtre de Xenope détourna les yeux. Il porta lentement ses doigts décharnés à ses joues livides.

— Les démentis ne sont destinés qu'à susciter la curiosité des exégètes. Le parchemin araméen est d'une authenticité aussi contestable que celle des manuscrits de la mer Morte. Mais, il y a trente ans, au plus fort d'une guerre idéologique, si ces termes ne sont pas contradictoires, la divulgation de ce parchemin aurait pu être catastrophique. Brevourt n'avait pas besoin d'en savoir plus.

— En quoi consiste cette confession ? demanda Fontine, fasciné. Je n'en ai jamais entendu parler.

Le moine se retourna vers Victor qui sentit, pendant le court silence qui suivit, à quel point la révélation qu'il allait faire lui coûtait.

— Son importance est primordiale. Elle a été écrite sur un parchemin

que l'on a fait sortir d'une prison romaine, en l'an 67. Nous connaissons la date, car ce document parle de la mort de Jésus d'après le calendrier hébreu, qui situe l'événement en 34. Le parchemin a été rédigé par un homme qui a longtemps vagabondé ; il mentionne Gethsémani et Capharnaüm, Génésareth et Corinthe, le Pont, la Galatie et la Cappadoce. Il ne peut s'agir que de Simon de Bethsaïde, surnommé Pierre par celui qu'il appelait le Christ. Le contenu de ce parchemin dépasse tout ce que vous pouvez imaginer. Il faut absolument le retrouver.

Le moine s'interrompt, les yeux fixés sur Fontine.

— Et le détruire ? demanda Victor à voix basse.

— Oui, le détruire, acquiesça le vieillard. Mais pas pour les raisons auxquelles vous pensez. Car, s'il n'y a *rien* de changé, *tout* est changé. Mes vœux m'interdisent de vous en dire plus. Nous sommes âgés ; le temps nous est compté. Si vous pouvez m'aider, vous devez le faire. Ce parchemin changerait l'histoire. Il aurait dû être détruit depuis des siècles ; il pourrait plonger une grande partie du monde dans d'affreux tourments que nul n'est en droit d'infliger.

— Vous venez de dire qu'il n'y a rien de changé, objecta Victor, mais que tout est changé. Ces deux affirmations sont antinomiques ; cela n'a pas de sens.

— La confession rédigée sur ce parchemin en a un. Je ne puis vous en dire davantage.

— Mon père connaissait-il l'existence du parchemin ? demanda Fontine, soutenant le regard du moine. Ou bien ne lui avez-vous révélé que ce que vous avez dit à Brevourt ?

— Il était au courant. Les démentis du *Filioque* étaient comparables à l'acte d'accusation d'un élu devant votre Congrès, des charges relevant du droit canon. Même le plus préjudiciable, pour reprendre vos propres termes, le parchemin araméen, était sujet à des interprétations linguistiques. Fontini-Cristi pouvait saisir la complexité de ces questions, pas Brevourt. Mais l'authenticité de la confession n'est pas contestable. C'est pour cette seule et terrifiante raison que votre père s'est engagé à nous aider. Il avait compris.

— Une confession rédigée sur un parchemin provenant d'une prison romaine...

Fontine avait parlé lentement ; les choses devenaient claires.

— C'est ce qui fait la valeur du contenu du coffre de Constantinople,

ajouta-t-il.

— Oui.

Victor laissa s'écouler un moment. Puis il se pencha dans son fauteuil, s'appuyant d'une main sur sa canne.

— Vous avez dit que la réponse était ici. Mais pourquoi ? Donatti a fouillé partout... Pas un mur, pas un plancher, pas un centimètre carré de terrain ne lui a échappé. Vous êtes vous-même resté pendant vingt-sept ans, en vain. Quel espoir avez-vous encore ?

— Les paroles de votre père, prononcées dans cette pièce.

— Quelles paroles ?

— Il a dit que les indications seraient à Campo di Fiori, gravées pour un millénaire. Ce sont les termes qu'il a employés : « Gravées pour un millénaire ». Il a ajouté que son fils comprendrait, que cela faisait partie de son enfance. Mais son fils ne sait rien, nous en avons acquis la conviction.

Fontine refusa un lit dans la maison. Il préférait se reposer dans l'écurie, sur le grabat où il avait étendu la dépouille mortelle du vieux Barzini.

Il voulait être seul, loin de tout, surtout de la maison. Il devait réfléchir, repasser inlassablement dans son esprit toutes les images d'horreur jusqu'à ce qu'il découvre le chaînon manquant. Il savait maintenant que la structure existait ; il restait à retrouver la continuité des éléments de la chaîne.

Une partie de son enfance. Non, pas encore. Ne commence pas par là, cela viendra plus tard. Commence par ce que tu sais, par ce que tu as vu et entendu toi-même.

Il entra dans l'écurie, traversa les salles désertes, longea les stalles vides. Comme il n'y avait plus d'électricité, le vieux moine lui avait remis une torche. La chambre de Barzini était comme dans son souvenir : nue, sans le moindre ornement, avec le lit étroit, le fauteuil défoncé, la malle contenant ses maigres possessions.

La sellerie, elle aussi, était restée dans l'état où il l'avait vue la dernière fois, brides et harnais accrochés aux murs. Il s'assit sur un petit banc avec un long soupir de soulagement. Il éteignit la torche ; la lune brillait à travers les fenêtres. Victor inspira profondément et se força à revenir sur les événements de la nuit du massacre.

Les rafales d'armes automatiques résonnèrent à ses oreilles, il revit les nuages de fumée, les corps de tous ses proches, basculant l'un après l'autre dans la mort, à la lumière aveuglante des projecteurs.

Champoluc c'est la rivière ! Zurich, c'est la rivière !

Il se remémora ces cris, répétés à deux reprises, puis une troisième fois. Ils lui étaient destinés ; Savarone, avant de s'effondrer, la poitrine et le ventre criblés de balles, les avait lancés au-dessus de sa tête.

Champoluc, c'est la rivière !

La tête levée ? Pourquoi ? La tête, les yeux ! Tout est toujours dans les yeux ! Une fraction de seconde avant que les mots ne sortent de sa bouche, les yeux de son père n'étaient dirigés ni sur le talus ni sur lui !

Ils étaient tournés vers la droite. Savarone regardait les automobiles ; il regardait à l'intérieur de la troisième voiture.

Savarone avait vu Guillermo Donatti. Il l'avait reconnu dans l'ombre de la banquette arrière. À l'instant de sa mort, il avait découvert l'identité du bourreau !

Et ses rugissements de fureur avaient été poussés en direction de son fils, mais derrière lui... Qu'est-ce que cela signifiait ? Qu'avait fait son père dans les dernières secondes de sa vie ? Là était le chaînon manquant, l'élément assurant la continuité de la chaîne.

Était-ce une partie de son corps ? La tête, les épaules, les mains ? Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Tout son corps ! Le mouvement de *tout* son corps, à l'instant de la mort ! Tête, bras, mains : le corps de Savarone tendu dans un ultime sursaut ! Vers la gauche ! Non pas vers la maison, vers les pièces éclairées et sauvagement envahies ! *Derrière la maison !*

Champoluc, c'est la rivière...

Derrière la maison !

Vers les bois de Campo di Fiori !

La rivière ! Le cours d'eau venu de la montagne, qui traversait les bois ! Celui qu'ils avaient toujours appelé « la rivière » !

Bien sûr qu'elle faisait partie de son enfance... La rivière de son enfance coulait à quatre cents mètres de la maison, derrière le jardin !

Victor avait le visage baigné de sueur, la respiration saccadée, les mains tremblantes. Il s'agrippa au bord du banc dans la pénombre. Il

se sentit épuisé, mais il n'y avait plus le moindre doute dans son esprit ; tout était brusquement devenu clair.

La *rivière* n'était ni à Champoluc ni à Zurich. Elle était près de l'écurie. Quelques minutes de marche le long d'un sentier tracé dans la forêt par des générations successives d'enfants.

Gravé pour un millénaire.

Une partie de son enfance.

Il se représenta les bois, le cours d'eau rapide, les rochers... Les rochers ! De gros rochers bordant la rive du cours d'eau dans sa partie la plus profonde. Il y en avait un, énorme, du haut duquel les enfants plongeaient ou se jetaient dans l'eau, sur lequel ils s'allongeaient au soleil... Ils gravaient leurs initiales, des messages, des codes secrets entre eux !

Gravé pour un millénaire ! Son enfance !

Savarone avait-il choisi ce rocher pour graver son propre message ?

Tout devenait limpide. Tout se mettait en place.

Bien sûr qu'il avait choisi ce rocher !

Le ciel vira lentement au gris, mais les premiers rayons du soleil ne parvinrent pas à percer la couche de nuages. Il n'allait pas tarder à pleuvoir ; un vent froid soufflait des Alpes.

Victor sortit de l'écurie et suivit la route menant au jardin. Il faisait encore trop sombre pour distinguer les couleurs, mais il put se rendre compte qu'il n'y avait plus de bordures ni de parterres de fleurs.

Il trouva difficilement le sentier ; il lui fallut diriger le faisceau de la torche vers le sol pour découvrir des traces de passage. Quand il pénétra dans le bois, des images familières remontèrent à sa mémoire : un olivier aux grosses branches noueuses, un bosquet de bouleaux argentés, à demi masqués par des hêtres et des épicéas moribonds.

La rivière ne se trouvait plus qu'à une centaine de mètres sur la droite, en diagonale, si sa mémoire était bonne. Il y restait des bouleaux et de grands pins ; des herbes folles formaient un mur de tentacules doux mais désagréables au toucher.

Victor s'arrêta, perçut un froissement d'ailes suivi d'un craquement de brindilles. Il se retourna pour fouiller du regard les zones d'ombre du sous-bois.

Plus un son.

Le silence fut soudain rompu par le bruit d'un petit animal. Il avait dû déranger un lièvre. Curieux de supposer d'instinct qu'il s'agissait d'un lièvre. Les souvenirs étaient si flous et si lointains ; quand il était petit, il prenait des lièvres au collet dans ce bois. Il commençait à sentir l'approche de l'eau. Il avait toujours été capable de sentir l'humidité en allant vers la rivière, avant même d'entendre le bruit du courant ; la

végétation était dense, presque impénétrable. Les infiltrations dans la terre avaient nourri des racines par milliers et permis à une végétation exubérante de se développer. Il lui fallut écarter des branches et se frayer un passage dans les fourrés pour atteindre la rive.

Son pied gauche se prit dans un enchevêtrement de plantes rampantes. En appui sur l'autre jambe, il entreprit de libérer le pied immobilisé à l'aide de sa canne, mais il perdit l'équilibre. Il lâcha brusquement la canne, qui disparut dans l'obscurité. Il saisit une branche pour arrêter sa chute ; trop fragile, elle se brisa sous son poids. Un genou à terre, il s'en servit pour se redresser. La canne avait disparu. En s'appuyant sur la branche, il écarta le feuillage et arriva au bord de l'eau.

La rivière lui parut plus étroite que dans ses souvenirs. Puis il comprit que cette impression était due à l'obscurité à peine teintée de gris et à la masse de la végétation. La nature avait mis à profit trois décennies d'abandon pour empiéter sur l'eau.

Le gros rocher se trouvait sur sa droite, en amont, à moins de six mètres, mais la muraille végétale était si épaisse qu'il aurait pu être cent fois plus loin. Il se dirigea lentement vers le rocher, s'accroupissant, se relevant, écartant péniblement le branchage. À deux reprises, il buta contre des obstacles, trop hauts, trop étroits pour être de petits rochers. Il dirigea le faisceau de sa torche vers le sol et découvrit des piquets de métal rongés par la rouille, semblables aux vestiges d'un galion englouti.

Il arriva enfin au pied de l'énorme rocher. Le corps penché au-dessus de l'eau, il baissa la tête, promena le faisceau lumineux à la limite de la terre ferme et de l'eau. Son infirmité l'avait rendu prudent. La rive était à un mètre à peine, mais il avait le sentiment qu'un gouffre s'ouvrait devant lui. Après quelques pas de côté, il entra dans l'eau, se servant du bâton qu'il tenait dans la main gauche pour estimer la profondeur.

L'eau était glacée ; aussi loin que remontait sa mémoire, il l'avait toujours trouvée froide. Elle lui arrivait en haut des cuisses, atteignant même la taille, sous le corset orthopédique, et des frissons secouèrent tout son corps. Il pesta contre les ravages du temps.

Mais il était enfin arrivé, rien d'autre ne comptait !

Il dirigea sa torche vers le rocher ; il lui faudrait organiser méthodiquement les recherches. Il ne pourrait se permettre de gaspiller du temps en repassant deux ou trois fois sur les mêmes portions de roche. À parler franc, il ne savait pas combien de temps il pourrait supporter le froid.

Il leva les bras, posa le bout du bâton sur la surface du rocher. La mousse qui le recouvrait se détacha aisément. À la lumière blanche et intense de la torche, les détails apparaissaient avec netteté, comme une multitude de cratères et de ravins miniatures.

Son pouls s'accéléra lorsqu'il découvrit les premiers signes de marques humaines. À peine décelables, ceux-ci remontaient à plus d'un demi-siècle et étaient de sa main. Des traits creusés dans la matière minérale, un jeu d'enfant depuis longtemps oublié.

La lettre la plus nette était un « V » ; il avait fait en sorte que l'initiale de son prénom soit parfaitement visible. Ensuite, il y avait un « b », suivi par ce qui devait être des chiffres, puis un « t », suivi probablement par d'autres chiffres. Il n'avait pas la moindre idée de leur signification.

Il détacha la mousse au-dessus et au-dessous de l'inscription et découvrit d'autres marques. Certaines semblaient avoir un sens. Des initiales, surtout ; de loin en loin le dessin grossier d'un arbre, une flèche, un quart de cercle.

À la lumière de la torche, il continua de repousser la mousse et de frotter la roche pour dégager une surface plus étendue. Il traça deux lignes verticales avec le bâton pour indiquer où il avait cherché, puis fit quelques pas en remontant le courant. Mais le froid lui devint vite insupportable et il regagna la rive pour se réchauffer. Il tremblait de tous ses membres. Il s'agenouilla dans les broussailles humides et regarda la vapeur qui s'échappait de sa bouche.

Il retourna dans l'eau, là où il avait interrompu ses recherches. Sous la mousse, plus épaisse, il trouva d'autres inscriptions semblables à la première : « V », « b », « t » et des chiffres presque effacés.

Les souvenirs remontèrent lentement à son esprit. Il eut la certitude d'avoir vu juste, d'avoir bien fait de venir au bord du cours d'eau, devant ce rocher.

Burrone ! Traccia ! « Ravin », « sentier ». Il avait toujours gravé dans la pierre, pour en garder la trace, des indications sur leurs excursions en montagne.

Une partie de son enfance.

Et comment ! Tous les étés, Savarone réunissait ses fils et les emmenait passer quelques jours dans les Alpes. Il ne s'agissait pas d'escalade, plutôt de randonnée et de bivouac, mais, pour tous, c'était l'un des grands moments de l'été. Savarone leur donnait des cartes pour leur permettre de se souvenir de l'itinéraire ; Vittorio, l'aîné,

l'enregistrait en le gravant dans la pierre, au bord du cours d'eau, de leur « rivière ».

Ils avaient baptisé le gros rocher l'Argonaute. Les inscriptions qui y figuraient étaient destinées à fixer le souvenir de leurs odyssées alpêtres. Dans la montagne de leur enfance.

La montagne.

Le convoi de Salonique s'était enfoncé dans la montagne ! C'est là que se trouvait le coffre de Constantinople !

S'aidant du bâton pour garder l'équilibre, il s'arrêta devant le rocher. L'eau montait jusqu'à sa poitrine ; il sentait l'acier froid de son corset sous ses vêtements trempés. Plus il avançait, plus il était sûr d'être dans le vrai. Les marques à demi effacées, entailles en ligne droite ou brisée, devenaient de plus en plus nombreuses. La surface de l'Argonaute était recouverte de graffiti en rapport avec des voyages oubliés.

Le froid pénétrant de l'eau l'engourdissait ; le bâton lui échappa. Il plongea les deux mains dans l'eau, réussit à en rattraper l'extrémité, mais ce mouvement brusque lui fit perdre l'équilibre. Il vacilla, glissa vers le rocher et évita la chute en enfonçant le bâton dans le fond vaseux du cours d'eau.

À quelques centimètres de ses yeux, à la hauteur de l'eau, il découvrit une courte ligne horizontale, au tracé très net. Elle était *gravée au burin dans la pierre*.

S'efforçant de garder l'équilibre, il fit passer le bâton dans sa main droite, le coinça entre son pouce et la torche, et appuya l'autre main sur la roche.

Il suivit la ligne du doigt. Elle descendait en formant un angle aigu, plongeait sous l'eau et s'arrêtait brusquement.

7. C'était un 7.

Contrairement aux autres signes aux contours estompés, aux entailles pratiquées par de jeunes mains maladroites, il s'agissait d'un travail de précision. Le chiffre ne faisait pas plus de cinq centimètres de haut, mais le sillon avait un bon centimètre de profondeur.

Il avait trouvé ! *Gravé pour un millénaire !*

Un message ciselé dans la pierre !

Il approcha la torche, déplaça lentement ses doigts tremblants autour du chiffre gravé. Le moment tant attendu était-il arrivé ? Malgré le

froid et l'humidité, les battements de son cœur se faisaient de plus en plus rapides. Il avait envie de crier ; mais il fallait d'abord être sûr !

À mi-hauteur de la barre du 7, à deux centimètres sur la droite, il y avait un tiret. Il était suivi d'une simple ligne verticale..., un 1, puis d'une deuxième ligne verticale, plus courte, formant un angle et coupée par une ligne diagonale... Un 4. Oui, un 4.

Sept – tiret – un – quatre. En majeure partie sous la surface de l'eau.

Après le 4, venait une courte ligne horizontale : un tiret. Il était suivi par un « Z »... non, pas un « Z ». Les angles étaient arrondis.

Un 2.

Sept – tiret – un – quatre – tiret – deux...

Il y avait une dernière inscription, mais pas un chiffre. C'était une série de quatre courtes lignes à angles droits. Une boîte... Non, un carré. Une figure géométrique aux quatre côtés égaux.

Mais, si, bien sûr que c'était un chiffre ! Un *zéro* !

Un 0.

Sept – tiret – un – quatre – tiret – deux – zéro.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Savarone avait-il été atteint de folie sénile pour laisser un message n'ayant de signification que pour lui ? Tout était d'une admirable logique à l'exclusion du message même. Cela ne voulait rien dire !

7 – 14 – 20... Une date ? Était-ce une date ?

Bon sang ! Le 14 juillet ! Écrit à l'anglaise ! Le jour de son anniversaire ! Une date qui, depuis son enfance, constituait une source d'amusement. Un Fontini-Cristi était venu au monde le jour anniversaire de la prise de la Bastille !

Deux – zéro... 20. 1920.

Telle était donc la clé utilisée par Savarone. Il s'était passé quelque chose le 14 juillet 1920. Mais quoi ? Quel événement particulier s'était produit ce jour-là pour que Savarone considère qu'il était marquant pour son fils aîné ? Quelque chose de plus mémorable que les autres anniversaires ?

Une douleur déchirante – mais il savait qu'il y en aurait d'autres – irradiait dans tout son corps. Elle venait de la base de la colonne vertébrale. Le corset faisait l'effet d'une ceinture de glace ; il était

transi, le froid de l'eau avait pénétré ses muscles.

Avec une délicatesse de chirurgien, il laissa courir ses doigts autour de l'endroit où les chiffres avaient été gravés. Il n'y avait que cette date, tout le reste était lisse. Il prit le bâton dans la main gauche et l'enfonça dans le lit vaseux du cours d'eau. Il repartit péniblement vers la rive. Quand le niveau de l'eau fut descendu à mi-cuisses, il s'arrêta pour reprendre souffle. Les élancements se succédaient rapidement dans ses reins ; il sentit se contracter les muscles de sa mâchoire et de sa gorge. Il devait absolument sortir de l'eau et s'allonger. Titubant pour essayer d'agripper le branchage, il tomba à genoux. Il laissa échapper la torche qui roula dans un enchevêtrement de fougères, et son faisceau se perdit dans la végétation. Il saisit une grosse racine dénudée et se hissa sur la rive.

Il s'immobilisa soudain, paralysé par une violente émotion.

Au-dessus de lui, dans l'ombre de la berge, la silhouette d'un homme venait d'apparaître. Un homme de haute taille, tout de noir vêtu, immobile, le regard fixé sur lui. Autour de son cou, tranchant sur le fond uniformément noir des vêtements, une bande blanche était visible. Le col blanc d'un ecclésiastique. Le visage de l'homme – autant qu'il pouvait en juger dans la pénombre – était impassible, mais les yeux rivés sur lui brûlaient d'une haine farouche.

— L'ennemi du Christ est de retour, déclara l'homme d'une voix lente, résolue, chargée de dégoût.

— C'est donc vous, Gaetamo, dit Fontine.

— Un homme est venu en voiture pour observer mon refuge, je connaissais la voiture, l'homme aussi. Il est au service de l'hérétique de Xenope, celui qui a passé sa vie à Campo di Fiori. L'homme en voiture était venu pour m'empêcher de quitter les collines.

— Mais il n'a pas réussi ?

— Non, répondit le prêtre défroqué sans entrer dans les détails. Voici donc où était la réponse ; malgré toutes ces années de recherches, elle était ici. Qu'a-t-il laissé ? poursuivit-il d'une voix grave qui semblait flotter dans la nuit. Un nom ? Quel nom ? Celui d'une banque ? D'un bâtiment des usines de Milan ? Nous y avons pensé et nous les avons fouillés de fond en comble.

— Le message n'a, de toute façon, aucune signification pour vous. Pour moi non plus.

— menteur, répliqua posément Gaetamo de sa voix au timbre

monocorde, à donner le frisson.

Il tourna la tête à droite et à gauche, fouillant dans ses souvenirs.

— Nous avons jalonné chaque centimètre carré de ces bois, reprit-il. Nous avons tendu de la corde jaune entre les jalons pour délimiter chaque zone inspectée. Nous avons pensé à mettre le feu, à tout abattre, mais nous avons eu peur de ce que nous risquions de détruire. Nous avons endigué le cours d'eau et sondé la boue de son lit. Les Allemands nous avaient fourni le matériel... Tout cela en pure perte. Les gros rochers étaient couverts d'inscriptions sans queue ni tête, notamment la date de naissance d'un jeune arrogant de dix-sept ans qui avait eu la vanité de la graver dans la pierre. Mais toujours rien d'utile.

Victor se crispa. *Gaetamo venait de donner la réponse.* En une seule phrase, le prêtre défroqué avait trouvé la clé du mystère ! Un jeune fou de dix-sept ans avait laissé sa marque dans la pierre. Mais ce n'était pas lui ! Donatti avait donc vu la clé, mais n'avait pas su s'en servir ! Le raisonnement était d'une folle simplicité : un adolescent gravait dans la roche un événement mémorable. C'était tellement logique que cela ne pouvait attirer l'attention Et, en même temps, d'une clarté absolue.

Comme le souvenir devenait parfaitement clair dans l'esprit de Victor. Du moins en grande partie.

Son dix-septième anniversaire ! Jamais il n'en avait eu de plus beau dans sa vie ! *Une partie de son enfance.* Son père lui avait enfin offert à cette occasion ce qu'il désirait si ardemment qu'il en rêvait jour et nuit : la possibilité de partir en montagne sans ses frères, de faire de la varappe, d'aller plus haut que les sempiternels bivouacs dans les contreforts, devenus pour lui trop familiers.

Pour son dix-septième anniversaire, Savarone lui avait offert un vrai sac d'alpiniste, du modèle utilisé par les grimpeurs expérimentés. Ils ne faisaient pas de vraies ascensions, et son père n'avait jamais eu l'intention de l'emmener au sommet de la Jungfrau. Mais cette première course en montagne en la seule compagnie de Savarone lui avait laissé un souvenir impérissable. Le sac et la randonnée étaient pour lui les symboles de quelque chose de très important, la preuve qu'il devenait un homme aux yeux de son père.

Il avait oublié, il n'en était plus sûr, car il y avait eu d'autres courses, en d'autres lieux, les autres années. Étaient-ils allés, cette fois-là, dans la région de Champoluc ? Probablement, mais où ? Il ne savait plus.

— ... achever votre vie dans ce cours d'eau.

Le début de la phrase de Gaetamo lui avait échappé, mais pas la menace. En aucun cas il ne devait révéler quoi que ce fût à ce fanatique.

— Je n'ai trouvé que des griffonnages dénués de sens. Des inscriptions sans queue ni tête, comme vous dites.

— Vous avez trouvé ce qui appartient de droit au Christ ! lança Gaetamo d'une voix retentissante.

Il mit un genou à terre, sa large poitrine à quelques centimètres du visage de Victor, ses yeux exorbités brûlants de haine.

— Vous avez trouvé le glaive de l'archange du Mal ! Je ne veux plus de mensonges ! Dites-moi ce que vous avez trouvé !

— Rien.

— Mensonge ! Que faites-vous là ? Un homme de votre âge qui patauge dans l'eau et dans la boue ! Qu'avez-vous trouvé dans la rivière ? Qu'y a-t-il sur ce rocher ?

Victor leva la tête vers le fanatique.

— Ce que je fais là ? répéta-t-il, tendant le cou, cambrant ses reins douloureux. Je suis un vieil homme à la tête pleine de souvenirs, qui s'est dit que la réponse était peut-être ici. Nous avions l'habitude, dans notre enfance, de nous laisser ici des messages. Vous avez vu vous-même : des griffonnages, des inscriptions tracées avec une pierre sur ce rocher. Je pensais que, peut-être... Mais je n'ai rien trouvé. S'il y a jamais eu quelque chose, le temps l'a effacé.

— Vous avez examiné le rocher et vous vous êtes arrêté ! Vous étiez sur le point de repartir !

— Regardez-moi ! Combien de temps croyez-vous que je puisse tenir dans l'eau froide ?

— Je vous ai observé, reprit Gaetamo, secouant lentement la tête. J'ai vu un homme qui a trouvé ce qu'il était venu chercher.

— Vous avez vu ce que vous vouliez voir. Pas ce qu'il y avait à voir.

Un pied de Victor se déroba sous lui ; le bâton glissa dans la boue, s'enfonça profondément. Le prêtre défroqué lança le bras en avant pour saisir Fontine par les cheveux. D'un mouvement brutal, il le tira sur la rive, lui tordant la tête et le cou de manière si violente que des ondes de douleur irradièrent tout le corps. Les yeux flamboyants que Victor voyait au-dessus de lui n'étaient pas ceux d'un prêtre âgé, mais du jeune fanatique qu'il avait été trente ans plus tôt.

Gaetamo lut ce qu'exprimait le regard de Fontine. Et il comprit.

— Nous vous avons cru mort ! Il était impossible de survivre à tout ce que vous aviez enduré. Mais vous avez survécu, et notre saint homme a eu la preuve que vous veniez de l'enfer !... Je vois que vous n'avez pas oublié. Je vais reprendre ce qui a été commencé il y a trente ans. À chaque craquement de vos os, vous aurez la possibilité, comme vous l'avez eue autrefois, de révéler ce que vous avez découvert. Mais gardez-vous de mentir. La douleur ne cessera que lorsque vous m'aurez dit la vérité.

Gaetamo se pencha vers Victor. Il commença à lui tourner la tête, lui plaquant la joue contre la roche, entaillant la chair, coupant sa respiration.

Quand Fontine essaya de se dégager, le prêtre lui écrasa le front sur une racine noueuse. Le sang jaillit de la plaie, coula dans ses yeux, l'aveugla, et le rendit encore plus fou de rage. Victor saisit le poignet de Gaetamo qui se dégagea aussitôt. Il hissa Fontine un peu plus haut, sans relâcher la pression sur son cou, faisant mordre dans la chair le corset de métal.

— Je continuerai jusqu'à ce que vous m'ayez tout dit !

— *Vous êtes un monstre ! Un monstre comme Donatti !*

Victor se jeta de côté ; Gaetamo répliqua en lui assénant un violent coup de poing dans la cage thoracique. Fontine eut le souffle coupé par une douleur atroce.

Le bâton. Le bâton ! Fontine roula sur la gauche, la main toujours refermée sur l'extrémité de la branche brisée, crispée comme à l'instant de l'agonie. Gaetamo avait senti le corset ; il tira sur l'appareil orthopédique, le secoua jusqu'à ce que le métal lacère la chair.

Victor fit lentement remonter le bâton, le gardant collé contre le sol. Il le sentit enfin toucher sa poitrine. L'extrémité était pointue. Si seulement il pouvait le faire passer entre son corps et le monstre penché au-dessus de lui, profiter d'un espace suffisant pour le projeter vers le haut, en direction du cou, du visage...

L'occasion se présenta quand Gaetamo leva un genou. C'était suffisant.

Fontine releva brusquement le bâton et rassembla toutes ses forces pour l'enfoncer aussi profondément que possible. Il entendit un cri de surprise suivi d'un hurlement de douleur qui se répercuta entre les arbres.

Puis une détonation retentit dans la pénombre : c'était un coup de feu

tiré par une arme de gros calibre. Des cris aigus d'oiseaux et d'animaux effarouchés s'élevèrent dans la nuit. Le corps de Gaetamo bascula en avant et roula sur le côté.

La pointe du bâton était fichée dans sa gorge. Le haut de sa poitrine n'était plus qu'une masse informe de chair et de sang, déchiquetée par le coup de feu tiré dans l'obscurité.

— Que le Seigneur me pardonne ! articula dans l'ombre le moine de Xenope.

Un voile noir passa devant les yeux de Victor. Il se sentit glisser dans l'eau tandis que des mains tremblantes s'efforçaient de le retenir. Sa dernière pensée, étrangement paisible, fut pour ses fils. Les Gémeaux. Les mains qui s'agrippaient à lui pour tenter de le sauver auraient pu être celles de ses fils. Mais les mains de ses fils ne tremblaient pas.

DEUXIÈME PARTIE

Le commandant Andrew Fontine, raide dans son fauteuil, écoutait les bruits du matin. Il était 7 h 55 ; les bureaux commençaient à se remplir. Des voix s'élevaient dans les couloirs du Pentagone.

Il disposait de cinq jours pour réfléchir. Non, pas pour réfléchir, pour *agir*. Il ne servait à rien de réfléchir ; ce qui importait, c'était d'agir, de frapper ! D'arrêter le mouvement lancé par Adrian et ses « hommes en colère ».

Les Vigies constituaient l'unité clandestine la plus légitime de toute l'armée. Elle accomplissait exactement ce que les protestataires *croyaient* faire, mais sans chercher à jeter à bas le système, sans mettre au jour ses faiblesses. Maintenir la force et l'illusion de la force. C'était primordial. Les Vigies avaient essayé de prendre les choses par l'autre bout ; elles n'avaient pas vu le jour à Georgetown, devant un verre de cognac, dans la fumée des cigares. Fichtre non ! Elles étaient nées dans une cabane de bambou, au cœur du delta du Mékong, lorsque Andrew, à son retour de Saigon, avait raconté aux trois officiers sous ses ordres ce qui s'était passé au grand quartier général.

Il s'y était rendu pour faire connaître les doléances parfaitement justifiées d'un combattant sur le terrain et apporter la preuve de la corruption liée à l'acheminement du matériel de guerre. Des centaines de milliers de dollars étaient détournées chaque semaine dans le delta, sous forme de matériel abandonné par les troupes sud-vietnamiennes aux premiers signes d'un engagement et injecté dans les circuits du marché noir. Les officiers sud-vietnamiens amassaient de l'argent pour acheter de la drogue distribuée ensuite par des réseaux locaux à Huê et Da Nang. Des sommes considérables étaient ainsi pompées depuis le théâtre d'opérations du Sud-Est asiatique, et nul ne semblait savoir

comment mettre fin à ces pratiques.

Il avait donc apporté ses preuves, s'adressant directement aux huiles. Et qu'avaient-elles fait ? Elles l'avaient remercié en promettant d'ouvrir une enquête. Sur quoi enquêter ? Il avait fourni assez de preuves pour justifier une douzaine de chefs d'inculpation.

Un général de brigade l'avait emmené prendre un verre.

— Écoutez, Fontine, il vaut mieux tolérer un peu de corruption plutôt que de voir sauter tous les dépôts de munitions. Ces gens-là sont voleurs par nature ; ce n'est pas nous qui les changerons.

— Nous pourrions faire quelques exemples. Publiquement.

— Vous ne trouvez donc pas que nous avons assez de problèmes avec nos propres troupes ? Ce genre de publicité ne peut que servir les antimilitaristes ! Vos états de service sont excellents, ne les gâchez pas !

C'est donc dans cet abri que tout avait commencé, et que les Vigies avaient vu le jour. Comme le nom l'indiquait, il s'agissait d'un groupe d'hommes dont la tâche était d'observer et d'enregistrer. Au fil des mois, ce petit groupe de quatre officiers passa à cinq, puis à sept. Un huitième avait récemment été coopté : le capitaine Martin Greene, du Pentagone. C'est le dégoût qui les avait poussés à agir. L'armée était dirigée par des mauviettes, des pleutres... des femmelettes qui avaient peur de l'opinion ! Ne pouvait-on espérer une autre envergure de la part des chefs militaires de la plus puissante nation du monde ?

Avec le temps, les Vigies s'étaient aussi rendu compte, à mesure que les dossiers s'épaississaient et que les preuves s'accumulaient contre les ennemis de l'intérieur, qu'ils étaient les héritiers ! Ils étaient les incorruptibles, l'élite !

Comme la filière hiérarchique ne leur donnait pas satisfaction, ils décidèrent d'agir à leur manière. Amasser des documents, constituer des dossiers sur tous les inadaptés, tous les déviants, tous les corrupteurs, grands et petits. Les forts seraient en mesure de confondre les inadaptés et de les obliger à ramper. De les contraindre à faire exactement ce que des incorruptibles exigeraient d'eux.

Les Vigies avaient presque atteint leur objectif. Au bout de trois années passées à consigner des preuves de la pourriture proliférant dans le Sud-Est asiatique, ils allaient bientôt prendre la relève. Ils étaient prêts à entrer au Pentagone ! À des hommes comme eux, ayant à la fois formation, compétence et dévouement, il revenait de superviser les problèmes complexes des forces armées de la patrie. Il

ne s'agissait ni d'un rêve ni d'un fantôme : ils étaient l'élite, c'est à eux que la tâche incombait !

D'un point de vue personnel, cela lui paraissait logique. Son père comprendrait, si jamais il réussissait à lui en parler. Un jour, il le ferait. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il avait toujours senti autour de Victor l'influence, la fierté, le prestige. Et le pouvoir..., oui, le pouvoir. Ce n'était pas un mauvais mot. Le pouvoir appartient à ceux qui savent l'exercer ; il lui revenait de droit.

Et c'est tout cela qu'Adrian voulait détruire ! Ce trouble-fête ne détruirait rien, il ne ferait pas disparaître les Vigies.

« Il sera possible de trouver des arrangements », lui avait dit son frère dans le hangar à bateaux. Et comment ! Mais certainement pas ceux auxquels Adrian et sa clique avaient songé. Il passerait d'ici là beaucoup d'eau sous les ponts.

Cinq jours. Adrian n'avait pas été entraîné à mettre en pratique différentes options. Des solutions pratiques, concrètes, pas des mots, des abstractions, des « positions ». Il souhaitait bien du plaisir aux militaires qui essaieraient d'ici à cinq jours de mettre la main sur lui, s'il se trouvait à quinze mille kilomètres du Pentagone, au cœur d'une zone de combat interdite par un dispositif militaire de sécurité. Il avait le bras assez long pour faire tout cela : être envoyé au bout du monde et bénéficier de ces mesures de sécurité.

Il y avait à Saigon une poule mouillée qui les avait trahis. Découvrir son identité – l'un des six restés là-bas – était une excellente raison de se rendre au Vietnam. Trouver le traître... et prendre une décision.

Le traître trouvé et la décision prise, le reste serait facile. D'abord réunir les autres membres du groupe afin de faire concorder leurs témoignages.

Même l'armée avait besoin de preuves. Et, celles-là, elle ne les obtiendrait jamais.

Le huitième membre du groupe, resté à Washington, se débrouillerait tout seul. Le capitaine Martin Green était un dur à cuire. Et il était rusé. Il n'y avait pas de souci à se faire : il tiendrait le choc. Sa famille a combattu dans les rangs de l'Irgoun, l'organisation paramilitaire juive de choc. Si le Pentagone lui cherchait des poux dans la tête, il filerait en Israël, et l'armée juive ni pourrait que s'en féliciter.

Andrew regarda sa montre : il était un peu plus de 8 heures. Il allait appeler Greene. Il n'avait pas voulu courir de risques la veille au soir. Adrian et sa clique cherchaient à identifier un officier travaillant au

Pentagone et les téléphones extérieurs n'étaient pas sûrs. Il devait absolument parler à Marty ; pas question d'attendre la date de leur prochain rendez-vous. Avant la fin de la journée, il serait dans un avion à destination de Saigon.

Ils étaient convenus de ne jamais se montrer ensemble. S'ils se rencontraient par hasard, à une conférence ou à un cocktail, ils faisaient comme s'ils ne se connaissaient pas. Il était essentiel qu'aucun lien ne pût être établi entre eux. Quand ils se donnaient rendez-vous, c'était toujours dans un endroit discret, à une heure préalablement fixée. Ils réunissaient les renseignements compromettants récoltés au Pentagone pendant la semaine écoulée et mettaient tous les documents sous enveloppe, à l'adresse d'une boîte postale, à Baltimore.

En cas d'urgence ou lorsque l'un d'eux avait besoin d'un avis immédiat, ils s'appelaient par l'intermédiaire du standard du Pentagone, prétendant avoir fait une « erreur » de poste. C'était le signal pour partir du bureau sous un prétexte quelconque et se retrouver dans un bar du centre ville. Andrew avait fait cette erreur de poste deux heures auparavant.

Le bar était sombre, mal tenu, sa décoration de mauvais goût. Du fond de la salle, la vue était dégagée sur la porte d'entrée. Assis dans un box, contre le mur du fond, Andrew jouait avec son verre de bourbon auquel il n'avait pas touché. Son regard ne quittait pas la porte d'entrée, à une quinzaine de mètres de lui. Chaque fois qu'elle s'ouvrait, le soleil pénétrait dans la salle obscure, comme un coup de projecteur dans les ténèbres. Greene était en retard ; cela ne lui ressemblait pas.

La porte s'ouvrit une nouvelle fois, une silhouette trapue, à la carrure puissante, se découpa dans le rectangle de lumière. C'était Marty, en civil, vêtu d'une chemise blanche à col ouvert et, semblait-il, d'un pantalon à carreaux. Il salua le barman de la tête et se dirigea vers le fond de la salle. Il émanait de lui une impression de puissance renforcée par la coupe en brosse de ses cheveux carotte.

— Désolé d'avoir mis si longtemps, fit Greene, en prenant place en face d'Andrew. Je suis passé chez moi me changer et je suis ressorti par l'arrière.

— Il y avait une raison particulière ? »

— Peut-être, je ne sais pas. Hier soir, en sortant la voiture du garage, j'ai eu l'impression d'être pris en filature par une Electra vert métallisé.

J'ai fait demi-tour ; la voiture était toujours là. Je suis rentré chez moi.

— À quelle heure ?

— 20 h 30, 20 h 45.

— Ça se tient ; c'est pour cela que je t'ai appelé. Ils attendaient que je prenne contact avec quelqu'un de ton service et que je lui donne immédiatement rendez-vous. Ils ont dû en filer une demi-douzaine d'autres.

— Qui, ils ?

— L'un d'eux est mon frère.

— Ton frère !

— Il est avocat, il travaille avec...

— Je sais ce que fait ton frère, fit Greene, et je sais avec qui il travaille ! Ils n'ont aucun sens de la discrétion !

— Comment se fait-il que tu ne m'en aies jamais parlé ?

— Je n'avais aucune raison de le faire. C'est une poignée d'exaltés qui travaillent au ministère de la Justice. Ils sont guidés par un Noir du nom de Nevins. Nous les tenons à l'œil ; ils s'intéressent de trop près à notre goût aux contrats de matériel militaire. Mais ils n'ont rien à voir avec nous.

— Détrompe-toi ; c'est pour cela que je t'ai appelé. L'un des six de Saigon nous a lâchés. Ils ont sa déposition et une liste de huit officiers. Sept ont été identifiés.

Une lueur glaciale passa dans les yeux de Greene.

— Qu'est-ce que tu dis ? fit-il d'une voix lente et posée.

Andrew raconta tout.

— Ce salopard de Nevins est allé à Saigon il y a quinze jours, fit-il, quand Andrew eut terminé, sans qu'un seul muscle de son corps ne bouge. Ce voyage n'avait aucun rapport avec nous.

— Maintenant, il en a un, fit le commandant Fontine.

— Qui détient cette déposition ? En ont-ils fait des copies ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi l'assignation a-t-elle été retardée ?

— Je ne sais pas non plus.

— Il doit y avoir une raison ! Bon Dieu ! tu aurais pu poser la question !

— Doucement, Marty. Cette histoire m'a donné un tel choc...

— Nous sommes entraînés pour faire face à ce genre de choses ! lança Greene d'un ton tranchant. Peux-tu en savoir plus ?

Andrew avala une rasade de bourbon. Jamais il n'avait vu Greene dans cet état.

— Je ne peux pas appeler mon frère, répondit-il. Même si je le faisais, il ne me dirait rien.

— Belle famille ! Que l'amour fraternel continue à vous unir ! Je pourrai peut-être me débrouiller autrement. Nous avons des amis au ministère de la Justice ; le service des achats tient à se couvrir. Je vais voir ce que je peux faire. Où sont nos dossiers à Saigon ? Sans eux, rien n'est possible.

— Ils ne sont pas à Saigon, mais à Phan Thiêt, sur la côte. Dans la zone interdite d'un entrepôt. Je suis le seul à connaître l'emplacement. Deux classeurs parmi un millier de caisses du G-2.

— Très malin, fit Greene.

— Dès mon arrivée, j'irai vérifier que tout est en ordre. Je partirai dès cet après-midi ; une tournée d'inspection inopinée.

— Parfait, fit Greene, approuvant de nouveau d'un signe de la tête. Tu trouveras notre homme ?

— Oui.

— Cherche du côté de Barstow. Il se croit malin et il a trop de décorations.

— Tu ne le connais pas.

— Je sais comment il opère.

Andrew fut frappé par la similitude de ces termes avec ceux que son frère avait employés à propos des Vigies.

— C'est un bon officier...

— Le courage, trancha le capitaine, n'a rien à voir là-dedans. Intéresse-toi d'abord à Barstow.

— D'accord, fit Andrew, piqué au vif par le ton cinglant de Greene. Et Baltimore ? ajouta-t-il, désireux de reprendre l'avantage. Cela

m'inquiète un peu.

Les enveloppes étaient retirées à Baltimore par le neveu de Greene, un jeune homme de vingt ans.

— C'est un garçon irréprochable ; il préférerait mourir plutôt que de faillir à son devoir. Je l'ai vu le week-end dernier. S'il y avait eu un problème, je l'aurais su.

— Tu es certain ?

— Ce n'est pas la peine d'en discuter. Ce que je veux, c'est en savoir plus sur cette foutue déposition. Quand tu auras fait parler Barstow, assure-toi qu'il te répète mot pour mot ce qu'il a écrit. Ils lui ont probablement remis une copie ; renseigne-toi pour savoir s'il a un avocat militaire.

Le commandant but une autre gorgée, évitant le regard dur des yeux plissés du capitaine. Andrew n'aimait pas le ton que Greene prenait avec lui. En donnant des ordres, il allait trop loin. Mais il devait reconnaître qu'il était précieux dans une situation de crise.

— Que crois-tu pouvoir trouver au ministère de la Justice ?

— Plus de choses que ce fumier de Nevins ne l'imagine. Nous avons une caisse noire pour les petits curieux qui fourrent leur nez dans les contrats d'armement. Peu importe qui palpe un dessous-de-table au passage, ce qui nous intéresse, c'est le matériel. Tu serais étonné de l'attrait qu'exercent les Caraïbes sur des avocats chichement payés par leur ministère.

Greene s'enfonça dans son siège en souriant.

— Je pense que nous pouvons maîtriser la situation, reprit-il. Sans nos dossiers, l'assignation ne mènera nulle part. Les officiers d'infanterie passent leur temps à râler, ce n'est pas nouveau.

— C'est ce que j'ai dit à mon frère.

— Je ne vois pas très bien ce qu'il cherche, celui-là, fit le capitaine, se penchant sur la table. Quand tu seras à Saïgon, réfléchis bien à ce que tu feras. Si tu dois te débarrasser de notre homme, fais-le discrètement, après avoir obtenu ce que tu voulais.

— Je crois avoir plus d'expérience que toi en la matière.

Andrew alluma une cigarette et constata avec satisfaction que sa main ne tremblait pas malgré son irritation croissante.

— Probablement, fit Greene d'un air détaché. Mais j'ai autre chose

pour toi. Je m'étais dit que cela pourrait attendre une prochaine rencontre, mais il n'y a aucune raison de ne pas t'en parler maintenant.

— De quoi s'agit-il ?

— Nous avons reçu vendredi dernier une demande parlementaire de renseignements. Adressée par un politicien du nom de Sandor qui siège à la commission des Forces armées. Comme elle te concernait, je l'ai gardée sous le coude.

— Que voulaient-ils ?

— Secret défense. Le calendrier de tes rotations. Savoir si tu es attaché de façon permanente au Pentagone. J'ai envoyé une réponse de routine, disant que tu avais l'étoffe d'un candidat à l'École de guerre et que tu étais le plus souvent ici.

— Je me demande bien ce que...

— Je n'ai pas terminé, fit Greene. J'ai appelé l'assistant de ce Sandor pour lui demander pourquoi son patron s'intéressait à toi. Il a fouillé dans ses papiers et m'a répondu que la demande venait d'un ami de Sandor, un certain Théodore Dakakos.

— Qui est-ce ?

— Un armateur grec. Une fortune comparable à celle de ta famille ; des millions de dollars.

— Dakakos ? Jamais entendu ce nom-là.

— Ces Grecs jettent l'argent par les fenêtres. Il veut peut-être te faire un petit cadeau. T'offrir un yacht ou ton propre bataillon.

— Dakakos ? répéta Fontine avec un haussement d'épaules. Le yacht, je peux me l'offrir ; le bataillon, j'accepte.

— Tu pourrais te l'offrir aussi, conclut Greene en s'extirpant de son siège. Je te souhaite un séjour fructueux. Appelle-moi à ton retour.

— Que vas-tu faire ?

— Dénicher tout ce que je peux trouver sur une ordure de Noir du nom de Nevins.

Greene longea la rangée de boxes et se dirigea vers la porte. Andrew attendrait cinq minutes avant de sortir. Il devait d'abord passer chez lui avant de prendre son avion, qui décollait à 13 h 30.

Dakakos ? Théodore Dakakos.

Qui était ce type et que lui voulait-il ?

Adrian se glissa lentement hors du lit, posa délicatement les pieds par terre afin de ne pas réveiller Barbara qui dormait, mais d'un sommeil agité.

Il était à peine 21 h 30. Il était allé la chercher à l'aéroport à 17 heures ; elle avait annulé ses séminaires du jeudi et du vendredi, trop excitée pour faire des cours aux étudiants distraits de l'université d'été.

Elle avait reçu une subvention pour assister dans ses recherches l'anthropologue Sorkis Khertepian, de l'université de Chicago. Khertepian avait entrepris l'analyse de différents objets de fouille provenant du site du barrage d'Assouan. Barbara était aux anges ; elle n'avait pu résister à l'envie de sauter dans un avion pour aller tout raconter à Adrian. Elle était folle d'enthousiasme quand tout se passait bien dans son univers, celui d'une universitaire qui jamais ne perdait sa faculté d'émerveillement.

Il était étrange que ce fût le même sentiment d'indignation qui les avait poussés tous deux à choisir leur profession. Pour lui, cela remontait aux rues de San Francisco, pour elle, à une mère extrêmement intelligente à qui l'on avait refusé un poste à l'université justement parce qu'elle était déjà mère et n'y avait pas sa place. Chacun avait trouvé de quoi compenser largement son indignation.

Cela contribuait à renforcer les liens qui les unissaient.

Adrian traversa silencieusement la chambre pour s'asseoir dans un fauteuil. Son regard se dirigea vers sa serviette posée sur le bureau, qu'il ne laissait jamais dans le salon pendant la nuit. C'est Jim Nevins qui l'avait mis en garde contre ce genre d'imprudence ; il arrivait à Jim d'être légèrement parano.

Lui aussi, d'ailleurs, avait été mû par l'indignation dans le choix de sa carrière, et cette indignation lui permettait d'aller de l'avant. Il ne s'agissait pas seulement des frustrations d'un Noir franchissant tous les obstacles élevés par les Blancs, mais de la colère d'un juriste témoin de tant d'actions répréhensibles dans la ville même où les lois étaient conçues et promulguées.

L'indignation de Nevins avait atteint son point culminant avec la découverte des Vigies. L'idée qu'un groupe d'officiers faisait disparaître à son profit les preuves d'une corruption à grande échelle était pour cet avocat de couleur la chose la plus ignoble que l'on pût imaginer.

Quand le nom du commandant Andrew Fontine était apparu sur la liste, Nevins avait demandé à Adrian de se retirer. Adrian était devenu l'un de ses amis les plus proches, mais cela ne pouvait empêcher l'action de la justice contre les Vigies.

Des frères étaient unis par les liens du sang. Même s'ils étaient blancs.

— Tu as l'air terriblement sérieux, fit Barbara, en secouant la tête pour écarter ses cheveux de son visage. Et terriblement nu, ajouta-t-elle, roulant sur le côté, son oreiller entre les bras.

— Pardon. C'est moi qui t'ai réveillée ?

— Pas du tout, je somnolais.

— Faux : tes ronflements s'entendaient jusqu'au Capitole.

— C'est un grossier mensonge d'avocat... Quelle heure est-il ?

— 10 heures moins 20.

Barbara s'assit et s'étira. Le drap glissa jusqu'à sa taille, découvrant sa poitrine ronde. Les yeux d'Adrian furent attirés par le mouvement des seins aux mamelons dressés ; il sentit le désir monter en lui. Barbara surprit son regard ; elle remonta le drap en souriant et s'adossa à la tête du lit.

— C'est l'heure de parler, déclara-t-elle avec fermeté. Nous avons trois jours pour nous abandonner à nos bas instincts. Pendant que tu seras parti chasser l'ours, je me pomponnerai comme une courtisane.

— Tu devrais faire comme toutes ces femmes qui ne sont pas des universitaires. Passer des heures dans les instituts de beauté, te prélasser dans des bains de lait. Tu as l'air fatiguée.

— Ne parlons plus de moi, dit-elle en souriant. Nous n'avons fait que cela toute la nuit... ou presque. Dis-moi plutôt comment vont les choses ici. À moins que tu ne puisses parler. Je suis sûre que Jim Nevins est persuadé que la chambre est truffée de micros.

Adrian croisa les jambes en riant. Il se pencha pour prendre sur la table ses cigarettes et son briquet.

— Il est obsédé par l'idée de complot, gloussa Adrian. Il refuse de laisser ses dossiers au bureau et transporte tous les papiers importants dans sa serviette, qui donne toujours l'impression d'être sur le point d'éclater.

— Pourquoi fait-il cela ?

— Il ne veut pas que l'on en fasse des copies. Il sait que la hiérarchie lui retirerait la moitié des affaires dont il s'occupe si elle savait à quelle vitesse il progresse.

— C'est stupéfiant !

— Non, c'est terrifiant.

Le téléphone sonna. Adrian bondit jusqu'à la table de chevet.

C'était sa mère ; l'inquiétude perçait dans sa voix.

— J'ai reçu des nouvelles de ton père.

— Comment cela, tu as *reçu* des nouvelles ?

— Il a pris l'avion pour Paris, lundi. De là, il s'est rendu à Milan...

— À Milan ! Pour quoi faire ?

— Il te le dira lui-même. Il veut vous voir dimanche, Andrew et toi.

— Attends un peu, protesta Adrian, en réfléchissant rapidement. Je ne crois pas pouvoir y être.

— Il le faut !

— Tu ne comprends pas..., et je ne peux pas t'expliquer maintenant. Andy ne voudra pas me voir et je ne suis pas d'avoir envie de le voir non plus. Je ne pense même pas que ce soit souhaitable dans les circonstances actuelles.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda sa mère d'une voix sèche. Qu'avez-vous fait, tous les deux ?

— Eh bien, répondit Adrian après une hésitation, disons que nous ne sommes pas dans le même camp...

— Peu importe ! Votre père a *besoin* de vous !

Jane commençait à perdre son calme.

— Il lui est arrivé quelque chose, reprit-elle. Je ne sais pas quoi, mais quelque chose ! Il pouvait à peine parler !

Il y eut plusieurs dé clics sur la ligne, suivis par la voix de la standardiste de l'hôtel.

— Pardonnez-moi d'interrompre votre conversation, monsieur Fontine, mais il y a un appel urgent pour vous.

— Mon Dieu ! souffla Jane. Victor...

— Si cela a un rapport avec lui, je te rappelle tout de suite, fit Adrian. Je te le promets ! Très bien, mademoiselle, passez-moi...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase, interrompu par une voix hystérique. C'était une voix de femme, sanglotant, hurlant, presque incohérente.

— *Adrian ! Il est mort, Adrian !... Assassiné ! Ils l'ont tué !... Adriannnn !*

Les hurlements emplissaient la chambre. Des hurlements de terreur qui le bouleversaient comme il ne l'avait jamais été de sa vie. La mort avait frappé, tout près de lui. Un proche.

La voix était celle de Carol Nevins, la femme de Jim.

— J'arrive tout de suite ! Appelle ma mère, lança-t-il à Barbara en s'habillant en toute hâte. Dis-lui que ce n'est pas papa !

— Qui est-ce ?

— Nevins.

— Mon Dieu !

Adrian sortit en trombe et s'élança vers les ascenseurs, mais il les trouva trop lents, beaucoup trop lents. Il repartit en courant vers l'escalier de secours, poussa la porte d'un coup d'épaule et dévala les marches jusqu'au rez-de-chaussée. Il traversa le hall au pas de course et se rua vers les portes vitrées de l'entrée.

— Excusez-moi ! Pardon ! Laissez-moi passer, s'il vous plaît !

Il déboucha sur le trottoir, tourna vers la droite où un taxi attendait. Il donna au chauffeur l'adresse de l'appartement de Nevins.

Que s'était-il passé ? Qu'avait-il pu se passer ? Carol avait dit : « Ils l'ont tué ! » Qui l'avait tué ? Il ne pouvait pas être mort, ce n'était pas possible !

Jim Nevins mort ? La corruption, d'accord ; la cupidité, bien sûr ; le mensonge, normal. Mais pas le meurtre !

Il y avait un feu rouge à l'angle de New Hampshire Avenue ; il crut que l'attente allait le rendre fou. Encore deux carrefours !

Le taxi démarra dès que le feu passa au vert ; le chauffeur accéléra, mais freina brutalement cent mètres plus loin. La rue était bloquée par un embouteillage. Des lumières clignotaient plus loin ; la circulation était paralysée.

Adrian sauta du taxi et se glissa aussi vite que possible entre les véhicules à l'arrêt. Après le carrefour de Florida Avenue, la police avait établi un barrage ; la circulation était détournée vers l'ouest par des agents sifflant furieusement en agitant des gants fluo.

Il franchit le barrage de police. Deux agents se tournèrent vers lui et se mirent à hurler.

— Personne ne dépasse cette limite !

— Reculez, s'il vous plaît ! Vous n'avez rien à faire ici !

Si, il avait à faire ! Il devait passer ! Il continua d'avancer, se glissa entre deux voitures de police, courut vers les gyrophares, découvrit une masse de métal tordu et de verre brisé qu'il reconnut aussitôt. C'était la voiture de Jim. Ce qu'il en restait.

Deux brancardiers portaient vers une ambulance une civière sur laquelle était attaché un corps recouvert des pieds à la tête d'une couverture blanche. Un troisième homme les accompagnait, une trousse de médecin à la main.

Adrian s'approcha, écartant au passage le bras d'un policier.

— Laissez-moi passer, fit-il d'une voix au tremblement contenu.

— Désolé, monsieur, je ne peux pas...

— Je suis avocat ! Et la victime est mon ami, probablement...

Le médecin perçut son intonation désespérée et fit signe au policier de s'éloigner. Adrian se pencha pour soulever la couverture, mais le médecin l'arrêta d'une main ferme.

— Votre ami est noir ?

— Oui.

— D'après ses papiers, il s'appelle Nevins ?

— Oui.

— Il est mort, vous pouvez me croire. Ne regardez pas ça.

— Vous ne comprenez donc pas qu'il *faut* que je regarde !

Adrian baissa la couverture et ne put retenir un haut-le-cœur. Il se sentit à la fois fasciné et horrifié par le spectacle. La moitié du visage arraché laissait voir plus de sang et d'os que de chair. C'était encore pire à la hauteur de la gorge : il manquait la moitié du cou.

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Le médecin, un jeune homme aux longs cheveux blonds, remonta la couverture et ordonna aux brancardiers de se remettre en route.

— Vous devriez vous asseoir, dit-il à Adrian. Je vous avais prévenu. Venez, je vais vous emmener dans une voiture.

— Je vous remercie, ce n'est pas la peine, fit Adrian, s'efforçant d'inspirer profondément pour réprimer sa nausée. Comment est-ce arrivé ?

— Nous ne connaissons pas les détails. Vous êtes vraiment avocat ?

— Oui, et c'était mon ami. Comment est-ce arrivé ?

— Il semble qu'au moment où il tournait à gauche pour s'engager sur l'allée un énorme semi ait percuté sa voiture de plein fouet.

— Un semi ?

— Un semi-remorque, un de ces monstres équipés d'un pare-chocs en acier. Il roulait à tombeau ouvert, comme sur une autoroute.

— Où est-il ?

— Nous ne savons pas. Il s'est arrêté une minute, klaxon bloqué, puis il est reparti. Un témoin a déclaré que c'était un véhicule de location, sur lequel il a cru voir le nom d'une agence. Vous pouvez être sûr que la police a lancé un appel à toutes les voitures pour le retrouver.

Une idée vint brusquement à l'esprit d'Adrian, qui prit le médecin par la manche.

— Pouvez-vous demander à la police de me laisser regarder dans la voiture ? C'est important !

— Je suis médecin, pas flic.

— Je vous en prie ! Voulez-vous essayer ?

Le jeune praticien réfléchit encore avant d'incliner la tête.

— D'accord, je vous y conduis. Mais pas de conneries, hein ?

— Je veux juste vérifier quelque chose. Vous m'avez dit qu'un témoin avait vu le camion s'arrêter.

— Je *sais* qu'il s'est arrêté, déclara le médecin d'un ton énigmatique. Suivez-moi !

Ils se dirigèrent vers l'épave. Le côté gauche de la voiture de Nevins était enfoncé, les vitres avaient volé en éclats. De la neige carbonique avait été projetée autour du réservoir d'essence ; un peu de mousse

était entrée par les vitres brisées.

— Hé ! docteur ! lança un policier d'une voix lasse et agacée. Qu'est-ce que vous faites ?

— Allez, ne restez pas là, vous deux ! cria son collègue Écartez-vous !

— Examen médico-légal, les gars ! répondit le médecin, qui brandit sa trousse noire. Au lieu de perdre du temps à discuter, appelez donc le commissariat !

— Quoi ?

— Médico-légal ?

— Pathologique, quoi ! s'exclama le médecin, poussa Adrian devant lui. Allez, faites vos prélèvements et dégageons d'ici ! Je suis claqué !

Adrian se pencha pour regarder à l'intérieur de la voiture.

— Vous voyez quelque chose ?

Adrian avait vu ce qu'il voulait voir : la serviette de Nevins avait disparu.

Ils repartirent et traversèrent le cordon de police jusqu'à l'ambulance.

— Vous avez vraiment trouvé quelque chose ? demanda le médecin.

— Oui, répondit Adrian, incapable de savoir si son cerveau engourdi fonctionnait correctement. Quelque chose qui aurait dû être là, mais qui n'y était pas.

— Bon, très bien. Maintenant, je vais vous dire pourquoi je vous ai donné un coup de main.

— Comment ?

— Je vous ai laissé voir votre ami, mais je l'ai interdit à sa femme. Le visage et le cou ont été déchiquetés par des morceaux de verre et des fragments de métal.

— Oui, je sais... J'ai vu.

Adrian sentit une nouvelle nausée l'envahir.

— Mais la nuit est assez chaude, reprit le jeune médecin. Je pense que la vitre de la portière du conducteur était baissée. Je n'en jurerais pas – la voiture est dans un tel état –, mais il est possible que votre ami ait reçu un coup de fusil à bout portant.

Adrian leva les yeux. Un déclic se fit dans sa tête ; quelque chose que

son frère lui avait dit à San Francisco, sept ans auparavant, lui revenait à la mémoire.

... N'oubliez pas que nous sommes en guerre ! Les balles sont réelles !...

Parmi les papiers contenus dans la serviette de Jim se trouvait la déposition de l'officier de Saigon, le document permettant la mise en accusation des Vigies.

Et il avait accordé à son frère un sursis de cinq jours !

Bon Dieu ! Qu'avait-il fait là ?

Adrian prit un taxi pour se rendre au commissariat où sa qualité d'avocat lui valut un bref entretien avec un sergent.

— S'il y a quelque chose de louche, nous le découvrirons, fit le policier, considérant Adrian avec la répugnance qu'inspirent à sa corporation les avocats qui traquent les victimes d'accidents.

— C'était un ami, et j'ai des raisons de croire qu'il y a quelque chose de louche. Avez-vous retrouvé le camion ?

— Non, mais nous savons qu'il n'a pas quitté la ville par une autoroute. Les motards sont sur le qui-vive.

— C'était un véhicule de location.

— Oui, oui, nous savons. Nous sommes en train d'enquêter auprès de toutes les agences. Pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous, maître ?

Adrian se pencha sur le bureau du sergent, les deux mains agrippées au bord.

— J'ai l'impression que vous ne me prenez pas très au sérieux.

— Nous établissons toutes les heures une douzaine de rapports d'accident mortel. Voulez-vous m'expliquer ce que vous attendez de moi ? Que je suspende les missions d'un peloton entier pour le mettre en état d'alerte ?

— Je vais vous dire ce que j'attends de vous, sergent. Je veux une expertise médico-légale de toutes les lésions crâniennes de la victime. C'est bien clair ?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? fit le policier avec dédain. Les lésions crâniennes...

— Je veux savoir ce qui lui a mis la tête en bouillie !

C'est le dernier sacrifice exigé par le convoi de Salonique, songea Victor, étendu sur son lit, dans la chambre de la maison de North Shore où pénétrait le soleil matinal. Il n'y avait plus maintenant aucune raison qu'il coûte la vie à quiconque. Enrici Gaetamo était la dernière victime ; sa disparition ne laisserait pas de regrets.

Il savait que lui-même avait peu de temps devant lui. Il le voyait dans les yeux de Jane, dans ceux des médecins. Il s'y résignait, sachant qu'il avait déjà bénéficié de plusieurs sursis.

Il avait dicté tout ce dont il se souvenait de ce jour d'un mois de juillet qui paraissait si lointain. Il avait fouillé dans les recoins de sa mémoire, refusé les calmants qui auraient atténué la douleur mais émoussé les souvenirs.

Il fallait absolument retrouver le coffre de Constantinople et faire examiner son contenu par des hommes de confiance. Éviter avant tout, même si les chances étaient infimes, que quelqu'un ne le découvre par hasard et n'en dévoile le contenu par ignorance. Il allait confier cette responsabilité à ses fils ; le secret de Salonique serait le leur. Les Gémeaux. Ils réussiraient ce que lui n'était pas parvenu à faire : retrouver ce coffre.

Mais il lui manquait encore une pièce du puzzle avant de parler à ses fils. Que savait exactement le Vatican ? Pour l'aider à trouver la réponse à cette question, il avait fixé rendez-vous à monseigneur Land, l'évêque de l'archidiocèse de New York qui lui avait rendu visite quelques mois auparavant, dans sa chambre d'hôpital.

Fontine entendit des pas devant la porte de la chambre et les voix feutrées de Jane et du visiteur qui venait d'arriver. La lourde porte

s'ouvrit silencieusement. Jane fit entrer le prélat et ferma la porte sur lui. L'évêque attendit au fond de la pièce, un livre relié en cuir à la main.

— Merci d'être venu, fit Victor.

L'évêque sourit et laissa courir sa main sur la reliure du livre.

— *Conquête et clémence. Au nom de Dieu.* L'histoire des Fontini-Cristi. J'ai pensé que cela vous ferait plaisir, monsieur Fontine. Je l'ai trouvé dans une librairie, à Rome, il y a déjà longtemps.

Le prélat s'avança et posa l'ouvrage sur la table de chevet. Les deux hommes échangèrent une solide poignée de main.

Monseigneur Land n'avait guère plus de cinquante ans. De taille moyenne et de belle carrure, il avait les traits fins et des yeux noisette surmontés de sourcils fournis et plus sombres que ses cheveux courts, déjà grisonnants. C'était un visage plaisant, respirant l'intelligence.

— Une publication à compte d'auteur, je le crains. Une pratique discutable, en vogue au début du siècle. L'ouvrage est épuisé depuis longtemps. Écrit en italien...

— Un idiome obsolète du Nord, précisa le prélat.

— Je reconnais votre supériorité. Je n'ai pas votre érudition en matière linguistique.

— Vos connaissances étaient suffisantes pour Loch Torridon, protesta l'évêque.

— C'est exact. Prenez un siège, monseigneur, je vous en prie, poursuivit Victor en lui indiquant un fauteuil de la main.

Le visiteur s'assit ; les deux hommes se regardèrent.

— Il y a quelques mois, reprit Victor, vous êtes venu me voir à l'hôpital. Quel était le but de cette visite ?

— Je tenais à rencontrer l'homme dont j'ai étudié la vie dans le détail. Puis-je me permettre de parler franchement ?

— Vous ne seriez pas là aujourd'hui si vous n'aviez pas l'intention de le faire.

— On m'avait dit que vos jours étaient comptés ; j'ai eu la présomption de croire que vous me permettriez de vous administrer les derniers sacrements.

— Voilà qui est franc. Et c'était bien de la présomption.

— Je l'ai compris en vous voyant et je ne suis pas revenu. Vous êtes un homme d'une parfaite courtoisie, monsieur Fontine, mais vous ne masquez pas vos sentiments.

Victor scruta le visage du prélat ; il y retrouva la tristesse qu'il avait remarquée à l'hôpital.

— Pourquoi avoir étudié ma vie ? Le Vatican continue-t-il à enquêter ? Donatti n'a-t-il pas été rejeté par l'Église ?

— Le Vatican poursuit sans relâche des études et des examens rigoureux. C'est une tâche sans fin. Quant à Donatti, il a été plus que rejeté. Excommunié. Ses restes n'ont pas été acceptés en terre consacrée.

— Vous avez répondu aux deux dernières questions, pas à la première. Pourquoi avoir étudié ma vie ?

L'évêque croisa les jambes et joignit les mains sur ses genoux.

— Je m'intéresse à l'histoire politique et sociale, ce qui est une autre manière de dire que j'étudie l'incompatibilité qui existe dans les relations entre l'Église et son environnement, à une époque donnée.

Land s'interrompt, un sourire aux lèvres, l'air pensif.

— À l'origine, la raison de ces recherches était d'apporter la preuve que la vérité – ou la vertu – se trouvait du côté de l'Église et l'erreur chez ceux qui s'opposaient à elle. Mais la vertu n'était pas partout, surtout pas dans les innombrables défauts de jugement ou de moralité qui apparaissaient au grand jour.

Le sourire de l'évêque s'effaça ; l'aveu lui était pénible.

— Considérez-vous l'exécution des Fontini-Cristi comme un défaut de jugement ou bien de moralité ?

— Je vous en prie, fit vivement le prélat, d'une voix douce, mais insistante. Nous savons, vous et moi, à quoi nous en tenir. C'était un assassinat impardonnable.

— J'accepte ce que vous dites, fit Victor, retrouvant le voile de tristesse dans le regard de Land. Je ne comprends pas, mais j'accepte. C'est donc ainsi que je suis devenu l'objet de vos recherches politiques et sociales ?

— Parmi de nombreuses autres questions du moment, comme vous devez vous en douter. Beaucoup de bien a été fait pendant ces années-là, de nombreux actes impardonnables ont également été commis. Il va sans dire que le sort de votre famille et le vôtre entrent dans cette

catégorie.

— Et vous vous êtes intéressé à moi ?

— Vous êtes devenu une obsession, avoua Land avec un sourire embarrassé. N'oubliez pas que je suis américain. Je faisais mes recherches à Rome et je connaissais bien le nom de Victor Fontine. Les journaux parlaient beaucoup de vos activités en Europe, dans l'après-guerre. Je connaissais votre influence dans les secteurs public et privé. Imaginez ma stupéfaction quand j'ai découvert que Vittorio Fontini-Cristi et Victor Fontine n'étaient qu'un seul et même homme.

— Les dossiers du Vatican contenaient-ils de nombreux renseignements ?

— Sur les Fontini-Cristi, oui, répondit Land, indiquant d'un signe de tête le livre relié sur la table de chevet. Marqués par la partialité, je le crains, comme peut l'être cet ouvrage. Pas aussi flatteurs, bien entendu. Mais, sur vous en tant qu'individu, rien. Votre existence était mentionnée : le fils aîné de Savarone, devenu citoyen américain, sous le nom de Victor Fontine. Rien d'autre. Les dossiers indiquaient sèchement pour finir que le reste de la famille Fontini-Cristi avait été exécuté par les Allemands. L'indication était incomplète ; il manquait la date.

— Moins on en écrit, mieux cela vaut.

— C'est exact. Je me suis donc tourné vers les procès-verbaux du tribunal des réparations, plus complets. Ce qui, au départ, n'était que curiosité de ma part, m'a amené à une découverte stupéfiante. Vous aviez porté devant ce tribunal des accusations qui me parurent invraisemblables, inacceptables, car l'Église y était mise en cause. Et l'un des membres de la Cour de Rome, le cardinal Guillermo Donatti, était nommé en personne. C'était le lien qui me manquait ; je n'avais pas besoin d'autre chose.

— Voulez-vous dire que le nom de Donatti ne figurait pas dans les dossiers sur les Fontini-Cristi ?

— Il y figure maintenant, mais pas à l'époque. Comme si les archivistes pontificaux n'avaient pu se résoudre à accepter le rôle que ce dernier avait joué. Les papiers de Donatti étaient placés sous séquestre, comme il est d'usage avec les excommuniés. Après sa mort, on les a retrouvés chez l'un de ses fidèles...

— Enrici Gaetamo, le prêtre défroqué, glissa Fontine.

— En effet. Je fus autorisé à briser le sceau de ces papiers, reprit Land

après un silence. Je découvris le délire paranoïaque d'un malade mental, un fanatique qui s'était lui-même canonisé.

Le prélat s'interrompit de nouveau et laissa son regard errer dans la pièce.

— Ce que j'ai découvert dans ces papiers m'a conduit en Angleterre, poursuivit-il, auprès d'un certain général Teague. J'ai eu un seul entretien avec lui, dans sa maison de campagne. Il pleuvait, et il ne cessait de se lever pour attiser le feu. Je n'ai jamais vu quelqu'un consulter aussi souvent sa montre. Il était pourtant à la retraite, et rien ne l'appelait ailleurs.

— C'était une manie agaçante, fit Victor avec un soupir. Je le lui ai souvent fait remarquer.

— Oui, vous étiez très liés, je l'ai vite compris. Savez-vous que vous l'intimidiez ?

— Moi ? J'intimidais Alec ? Je n'en crois rien.

— Il m'a dit qu'il ne vous l'avait jamais avoué, mais c'est la vérité. Il ne se sentait pas à la hauteur.

— Il n'en a rien laissé paraître.

— Il m'a encore appris plein de choses sur vous. En fait, il m'a tout raconté. Le massacre de Campo di Fiori, votre fuite à Celle Ligure, Loch Torridon, l'Oxfordshire, votre femme, vos fils. Et Donatti, dont il vous a caché l'identité.

— Il n'avait pas le choix. Si je l'avais appris, cela aurait mis en péril l'opération Loch Torridon.

Land posa les mains sur ses genoux, puis décroisa les jambes. Il semblait avoir des difficultés à trouver ses mots.

— C'est à cette occasion que j'ai entendu parler pour la première fois du train de Salonique.

Victor leva vivement les yeux qu'il tenait fixés jusque-là sur les mains de l'ecclésiastique.

— Ce n'est pas logique, fit-il, vous aviez lu les papiers de Donatti.

— Tout est devenu clair pour moi. Les divagations, les phrases décousues, les références obscures à des lieux et des dates incompréhensibles... Tout prenait un sens. Même dans ses écrits les plus intimes, Donatti n'en parlait pas explicitement... Sa peur était trop grande. Tout se réduisait à ce train... et à ce qu'il transportait.

— Vous ne le savez pas ?

— J'ai fini par l'apprendre. J'aurais pu le faire plus tôt, mais Brevourt a refusé de me recevoir. Il est mort quelques mois après que j'ai pris contact avec lui. Je me suis rendu dans la prison où Gaetamo était détenu. Il a craché sur moi à travers les barreaux de sa cellule. Mais je tenais une piste : le patriarcat de Constantinople. J'ai obtenu une audience auprès de l'un des métropolitains, un homme d'un grand âge, qui m'a révélé le secret. Le train de Salonique transportait les démentis du *Filioque*.

— C'est tout ?

— D'un point de vue théologique, c'était énorme. Pour ce vieillard et la Curie, ces documents pouvaient engendrer un triomphe ou un désastre.

— Ils ne représentent pas la même chose pour vous ? demanda Victor, observant le prélat, dont les yeux ne quittaient pas les siens.

— Non. L'Église n'est plus ce qu'elle était dans les siècles passés, ni même pour les générations précédentes. Disons simplement qu'elle ne pourrait survivre si tel était le cas. Il reste des vieillards qui s'accrochent à leurs croyances. La plupart du temps, c'est tout ce qui leur reste ; il ne sert à rien de les priver de leurs convictions. Le temps se charge d'apporter les changements ; rien n'est comme avant. D'année en année, à mesure que la vieille garde nous quitte, l'Église s'engage davantage dans le domaine de la responsabilité sociale. Elle a le pouvoir d'accomplir un bien extraordinaire, et les moyens, spirituels et matériels, de soulager de terribles souffrances. Je parle en connaissance de cause, car j'appartiens à ce mouvement. Nous sommes présents dans tous les diocèses. C'est notre avenir ; dès aujourd'hui, nous sommes dans le monde.

Fontine détourna la tête ; le prélat avait terminé. Il avait fait état de l'existence du bien dans un monde qui en manquait cruellement.

— Vous ne connaissez donc pas précisément, reprit-il, le contenu des documents de Constantinople ?

— Est-ce important ? Une querelle théologique, des points controversés de doctrine. Un homme a *existé*, son nom était Jésus de Nazareth... ou l'Archange de Lumière pour les Esséniens. Et il parlait avec son cœur. Ses paroles sont venues jusqu'à nous, authentifiées par les érudits araméens et les exégètes de la Bible, chrétiens ou non. Quelle importance, au fond, qu'on lui donne le nom de Fils de l'homme, de Prophète ou de Fils de Dieu ? Ce qui importe, c'est qu'il a fait connaître la vérité telle qu'il la concevait et qu'elle lui avait été

révélée. La seule question, en fait, est celle de sa sincérité et, là-dessus, il n'y a pas de discussion.

Fontine retenait son souffle. Il revoyait le vieux moine qui levait accueilli à Campo di Fiori et lui avait parlé d'un parchemin sorti d'une prison romaine.

Le contenu de ce parchemin dépasse tout ce que vous pouvez imaginer. Il faut absolument le retrouver... et le détruire... Car, s'il n'y a rien de changé, tout est changé...

Le détruire.

... Ce qui importe, c'est qu'il a fait connaître la vérité telle qu'il la concevait, telle qu'elle lui avait été révélée. La seule question est celle de sa sincérité et, là-dessus, il n'y a pas de discussion.

Comment en être sûr ?

Le prélat historien, l'homme de bien assis devant lui était-il prêt à affronter ce qu'il faudrait affronter ? Était-il même honnête de lui demander de le faire ?

Car, s'il n'y a rien de changé, tout est changé.

Quelle que soit la signification profonde de cette apparente contradiction, seuls des hommes exceptionnels sauraient ce qu'il conviendrait de faire. Il établirait une liste pour ses fils.

Monseigneur Land était sur les rangs.

Les quatre énormes pales de l'hélice cessèrent lentement de tourner, provoquant des vibrations dans tout le fuselage de l'appareil. Un soldat ouvrit la trappe, tira sur le levier commandant le déploiement du marchepied replié sous le train d'atterrissage. Le commandant Andrew Fontine s'avança dans le soleil et posa le pied sur le sol de l'héliport de la base aérienne de Phan Thiêt.

Il était porteur d'un document lui accordant une priorité de transport et l'accès aux entrepôts du port. Il allait réquisitionner une jeep du parc des officiers pour se rendre directement sur les quais. Dans le hangar 4 se trouvait un classeur avec les dossiers des Vigies ; après s'être assuré que rien n'avait été dérangé, il les y laisserait, car c'était probablement l'endroit le plus sûr de toute l'Asie du Sud-Est. Après son passage à l'entrepôt, il lui resterait deux trajets à effectuer. D'abord filer au nord, jusqu'à Da Nang, puis redescendre dans le delta, au sud de Saigon. Destination Can Tho.

Le capitaine Jerome Barstow se trouvait à Can Tho. Marty Greene avait vu juste : le traître s'appelait bien Barstow. Ils étaient tous d'accord : son comportement indiquait qu'il était passé à l'ennemi. On l'avait vu à Saigon en compagnie d'un avocat militaire du nom de Tarkington. Il était facile de comprendre ce qui se passait : Barstow préparait sa défense, ce qui signifiait qu'il était disposé à témoigner. Le traître ignorait où se trouvaient les dossiers des Vigies, mais il les avait vus. Et comment ! Il en avait lui-même constitué plus d'une vingtaine ! Le témoignage de Barstow risquait de leur porter un coup fatal ; ils ne pouvaient courir ce risque.

Tarkington, lui, se trouvait à Da Nang. Il ne le savait pas, mais il allait rencontrer un autre membre des Vigies. Ce serait la dernière personne qu'il verrait. On le retrouverait dans une ruelle, un couteau dans le ventre, la chemise et la bouche puant le whisky.

Andrew se rendrait ensuite dans le delta du Mékong. Barstow, le traître, serait abattu à bout portant par une prostituée ; il était facile de les acheter.

Andrew traversa le tarmac brûlant en direction de la salle de transit. Un lieutenant-colonel l'attendait à la porte. Andrew sentit l'inquiétude l'envahir : y aurait-il des complications ? Les cinq jours n'étaient pourtant pas écoulés ! Puis il vit sourire le lieutenant-colonel, avec une pointe de condescendance, mais sans hostilité.

— Commandant Fontine ?

L'officier lui tendit la main, signifiant que le salut n'était pas nécessaire.

— Oui, mon colonel ?

— Un câble de Washington, reprit le lieutenant-colonel, du cabinet du ministre. Vous devez rentrer chez vous, commandant. Dès que possible. Je suis navré d'être celui qui vous annonce la nouvelle, mais c'est au sujet de votre père.

— Mon père ? Il est mort ?

— Ce n'est qu'une question de temps. Vous avez un accès prioritaire sur tous les appareils au départ de Than Son Nut.

Le lieutenant-colonel lui tendit une enveloppe bordée de rouge, portant le cachet du G.Q.G. de Saigon ; le genre d'enveloppe réservé aux agents de liaison de la Maison-Blanche et aux courriers de l'état-major interarmes.

— Mon père est malade depuis de longues années, fit lentement

Andrew. Il fallait s'y attendre. J'ai une journée de travail ici ; je serai à Than Son Nut demain soir.

— Comme vous voulez. L'important est de vous avoir trouvé et remis le message.

— Je vous en remercie, fit Andrew.

De la cabine téléphonique d'où il appelait, Adrian écoutait le sergent de la police qui parlait de sa voix lasse. Le sergent mentait ou, plus vraisemblablement, on lui avait menti. Le rapport de l'expertise médico-légale pratiquée sur Nevins James, race noire, sexe masculin, victime d'un chauffard qui avait pris la fuite, ne faisait état d'aucune lésion apparente – crânienne, cervicale ou thoracique – sans rapport avec la collision.

— Envoyez-moi le rapport et les radios, fit sèchement Adrian. Vous avez mon adresse.

— Il n'y avait pas de radios avec le rapport d'expertise, dit machinalement le sergent.

— Débrouillez-vous pour les trouver, lança Adrian avant de raccrocher.

Mensonges. Tout n'était que mensonges et faux-fuyants.

Mais le plus gros mensonge, c'est lui qui l'avait commis. Il s'était menti à lui-même, et avait resservi ce mensonge à d'autres pour les convaincre. Il s'était adressé à un groupe de jeunes avocats peureux du ministère de la Justice pour leur dire que, compte tenu des circonstances, il convenait de différer l'assignation des Vigies. Il leur fallait étoffer leurs preuves, obtenir une seconde déposition ; une liste de noms ne pouvait suffire.

Bien sûr que si ! Le moment était particulièrement bien choisi pour s'attaquer aux militaires et exiger une enquête immédiate. Un homme avait été assassiné ; les preuves qu'il transportait avaient disparu. Ces documents devaient permettre d'inculper les Vigies ! Les noms, nous les avons ! Le fond de la déposition, le voici !

Maintenant, à vous de jouer !

Mais il ne pouvait pas faire cela. Le nom de son frère se trouvait en tête de la liste. Appeler son frère à comparaître revenait à l'accuser de meurtre. On ne pouvait en tirer d'autre conclusion. Mais Andrew était son jumeau ; il n'était pas prêt à le traiter comme un criminel.

Adrian sortit de la cabine et descendit la rue vers son hôtel. Andrew allait revenir de Saïgon. Il avait pris l'avion lundi à destination du Vietnam ; il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour comprendre la raison de ce voyage. Son frère n'était pas bête : il construisait sa défense sur les lieux de ses crimes. Ses crimes : complot, dissimulation de preuves, entrave à l'action de la justice. Les mobiles : complexes, non dénués de fondement. Mais des crimes quand même.

Il n'irait pourtant pas jusqu'à faire assassiner quelqu'un dans une rue de Washington !

Il continuait à se mentir ! Ou alors il refusait, par charité, d'envisager une possibilité ! Allez, *dis-le* !

Une probabilité.

Il y avait un huitième membre des Vigies à Washington. Quelle que fût son identité, c'était lui l'assassin de Nevins. Et l'assassin de Nevins n'avait pu agir sans avoir été informé de la conversation entre les jumeaux, dans le hangar à bateaux d'une propriété de Long Island.

Quand Andrew toucherait le sol américain, il apprendrait que l'assignation n'avait pas été notifiée. Les Vigies bénéficiaient d'un répit et restaient libres de poursuivre leurs manœuvres, leurs manipulations.

Mais il y avait une chose qui pouvait tout faire cesser et redonner courage au groupe d'avocats terrifiés par l'idée qu'ils pourraient subir le même sort que Nevins ; c'était des juristes, pas des commandos.

Adrian regarderait son frère dans les yeux ; s'il y lisait la condamnation à mort de Jim Nevins, il exercerait sa vengeance. Si le commandant Fontine avait donné l'ordre d'exécution, il serait châtié.

Continuait-il à se mentir ? Pourrait-il accuser son frère d'assassinat ? Pourrait-il aller jusque-là ?

Et son père, que voulait-il ? Peu importait, au fond.

Les deux fauteuils étaient disposés de part et d'autre du lit. C'était très bien ; cela lui permettrait de répartir son attention entre ses fils. Ils étaient différents, ils réagiraient différemment. Jane préférait rester debout. Il lui avait demandé une chose terriblement difficile : raconter à ses fils l'histoire du convoi de Salonique. De tout leur dire, sans rien omettre. De manière à leur faire comprendre jusqu'où des hommes puissants, des institutions, voire des gouvernements pouvaient aller afin de s'approprier le coffre de Constantinople.

Il ne pouvait faire lui-même ce récit. Il était à l'article de la mort mais avait assez de lucidité pour le savoir. Il lui faudrait simplement trouver l'énergie de répondre à leurs questions et de transmettre ce fardeau à ses fils. À eux incombait maintenant la responsabilité confiée aux Fontini-Cristi.

Ils entrèrent dans la chambre avec leur mère. Si grands, si semblables et pourtant si différents. L'un en uniforme, l'autre en veste de tweed et pantalon de flanelle. Andrew le blond était furieux. Cela se voyait sur son visage, aux contractions des muscles de ses joues, à sa mâchoire serrée, à son regard voilé.

De son côté, Adrian paraissait en plein désarroi, les yeux bleus remplis de questions, la bouche entrouverte. Il passait la main dans ses cheveux châtons, les yeux baissés, avec une expression où la compassion se mêlait à l'incompréhension.

Victor indiqua les deux fauteuils. Les jumeaux échangèrent un regard dont il ne put définir la nature. Ils allaient devoir gommer leur hostilité mutuelle : leur nouvelle responsabilité l'exigeait. Ils prirent place de chaque côté du lit, avec les photocopies du texte retraçant les

souvenirs paternels de ce 14 juillet 1920. Il avait demandé à Jane de remettre à chacun d'eux une photocopie qu'ils devaient lire attentivement avant d'entrer dans la chambre de leur père. Inutile de perdre du temps en explications qui pouvaient être données au préalable. Il n'en avait plus la force.

— Pas de sentiment, nous n'avons pas le temps, déclara Victor. Vous avez écouté votre mère et lu ce que j'ai écrit ; vous devez avoir des questions.

Andrew parla le premier.

— En admettant que l'on puisse retrouver ce coffre – nous allons y revenir –, que faudra-t-il en faire ?

— Je vais vous préparer une liste de noms. Cinq ou six hommes, pas plus, c'est déjà difficile à trouver. C'est à eux que vous remettrez le coffre.

— Qu'en feront-ils ? insista Andrew.

— Cela dépend de ce qu'il contient vraiment. Rendre les documents publics, les détruire, les cacher de nouveau...

— Le choix existe-t-il ? glissa Adrian, l'air troublé. À mon avis, non. Le coffre ne nous appartient pas ; son contenu devra être rendu public.

— Pour engendrer le chaos ? Il faudra peser soigneusement les conséquences.

— La clé du mystère est-elle connue de quelqu'un d'autre ? reprit l'officier. Le lieu de cette course en montagne de l'été 1920 ?

— Non, cela ne peut avoir de signification pour personne. Il ne reste que de très rares individus au courant de l'existence de ce convoi et de ce qu'il transportait. Quelques vieillards du patriarcat ; l'un d'eux réside à Campo di Fiori et le temps lui est compté.

— Et nous ne devons rien dire, poursuivit Andrew. Personne d'autre que nous ne doit savoir.

— Personne... Certains n'hésiteraient pas à brader la moitié des arsenaux de la planète contre ces documents.

— Je n'irai pas jusque-là.

— Parce que tu n'as pas assez réfléchi. Je suis sûr que ta mère vous a tout expliqué. Outre les démentis du *Filioque* et le manuscrit araméen, le coffre contient un parchemin sur lequel est rédigée une confession qui peut changer l'histoire de la religion chrétienne. Si tu t'imagines

que des gouvernements, des nations entières se borneront à rester spectateurs, tu te trompes lourdement.

Andrew se tut. Le regard d'Adrian se porta sur son frère puis sur son père.

— Combien de temps crois-tu que cela nous prendra ? Pour retrouver ce coffre ?

— Je dirais un mois. Il vous faudra du matériel, des guides de montagne, une semaine de préparatifs. Pas plus, à mon avis.

Adrian souleva les photocopies.

— Et à combien estimes-tu la superficie à couvrir ?

— Difficile à dire. Cela dépendra en grande partie de ce que vous trouverez, de ce qui aura changé. Mais, si ma mémoire est fidèle, cela ne devrait pas dépasser quinze à vingt kilomètres carrés.

— Quinze à vingt ! protesta Andrew, avec force, mais sans élever la voix. Il n'en est pas question ! Je regrette, mais c'est de la folie. Cela peut prendre des années. Chercher dans les Alpes, au milieu des montagnes, un trou dans le sol où a été enfouie une caisse pas plus grosse qu'un cercueil !

— Les cachettes possibles sont en nombre limité. Il n'y en a guère plus d'une pour trois ou quatre cols, les plus élevés, j'imagine, là où nous n'étions pas autorisés à grimper.

— J'ai déjà dressé sur le terrain une cinquantaine de cartes, répliqua l'officier d'une voix lente, avec une courtoisie frôlant la condescendance. Je t'assure que tu minimises l'incroyable difficulté de la tâche.

— Je ne pense pas. Je répète ce que je viens de dire à Adrian : cela dépend en grande partie de ce que vous trouverez. Votre grand-père était méticuleux. Il envisageait tous les aspects d'une situation, il était prêt à toute éventualité.

Victor s'interrompit pour changer de position sur ses oreillers.

— Savarone était déjà vieux, reprit-il. La guerre faisait rage et nul mieux que lui ne savait qu'elle serait terrible. Il n'a pas voulu laisser à Campo di Fiori le moindre indice sur lequel n'importe qui aurait pu tomber, mais je ne peux pas croire qu'il n'ait pas laissé *quelque chose* à proximité du coffre. Un signe, un message... Votre grand-père était comme ça.

— Par où faut-il commencer à chercher ? demanda Adrian, tournant

fugitivement le regard vers son frère, raide dans son fauteuil, qui étudiait les photocopies.

— J'ai noté deux possibilités, répondit Victor. Il y avait une famille de guides dans le village de Champoluc. Les Goldoni. Mon père faisait appel à eux, comme son père avant lui. Il y avait aussi une auberge au nord du village, tenue depuis plusieurs générations par la famille Capomonti. Jamais nous ne nous rendions dans la région sans dormir à l'auberge. Ces gens étaient les plus proches de Savarone. S'il a parlé à quelqu'un, c'est à eux.

— Cela remonte à plus de cinquante ans, objecta doucement Adrian.

— Les liens familiaux sont très étroits chez les montagnards. Deux générations ne représentent pas un écart très important. Si Savarone a laissé un message, il s'est transmis du père à l'aîné. N'oubliez pas, le premier enfant, fille *ou* garçon.

Il adressa un pauvre sourire à ses deux fils.

— Quelque chose d'autre vous vient-il à l'esprit ? reprit Victor. Vos questions pourraient éveiller d'autres souvenirs.

Les questions vinrent, sans réponse. Victor avait déjà tout repassé cent fois dans sa tête. S'il restait autre chose, cela risquait de lui échapper à jamais.

Mais Jane, sa Jane aux yeux bleus, elle, avait remarqué quelque chose. En l'écoutant, Victor sourit, songeant qu'elle avait toujours eu le sens du détail.

— Tu as écrit que, sur la ligne de chemin de fer qui descendait de Zermatt en suivant la vallée jusqu'à Champoluc, il y avait entre les gares des arrêts facultatifs dans des clairières, pour les alpinistes et les skieurs.

— Oui, mais c'était avant la guerre. Aujourd'hui, il existe des véhicules plus maniables dans la neige.

— Il semble logique qu'un train transportant un coffre que tu as toi-même qualifié de pesant et encombrant fasse halte à l'un de ces arrêts pour changer de véhicule.

— D'accord. Où veux-tu en venir ?

— Eh bien, il y a, ou il y avait un nombre limité d'arrêts entre Zermatt et Champoluc. Combien, à ton avis ?

— Pas mal. Au moins neuf ou dix.

— Cela ne nous avance pas beaucoup.

— Le premier arrêt, au nord de Champoluc, s'appelle le pic de l'Aigle, puis il y avait la pointe du Choucas, l'aiguille du Vautour...

Victor s'interrompt. Des oiseaux. Des noms d'oiseaux ! Un souvenir lui revenait à l'esprit, mais il ne remontait pas à trente ans. C'était quelques jours plus tôt, à Campo di Fiori.

— Le tableau, souffla-t-il.

— Quel tableau ? demanda Adrian.

— Sous la Madone, dans le bureau de mon père. Une scène de chasse, avec des oiseaux.

— Et chacun de ces arrêts, fit vivement Andrew, en se penchant vers le lit, porte ou portait le nom d'un oiseau. Quelles espèces figuraient sur le tableau ?

— Je ne m'en souviens plus. La lumière était trop faible et j'essayais de trouver un moment pour réfléchir. Je n'ai pas vraiment prêté attention au tableau.

— Appartenait-il à ton père ? demanda Adrian.

— Je n'en suis pas sûr.

— Veux-tu téléphoner ? fit Andrew d'un ton plus impérieux qu'interrogateur.

— Impossible. Campo di Fiori est un mausolée coupé du monde. Il n'existe qu'une boîte postale à Milan, sous le nom de Baricours, père et fils.

— Maman nous a dit qu'un prêtre très âgé y vit, insista Andrew. Comment fait-il pour se ravitailler ?

— Je n'ai pas pensé à cela, répondit son père. On est venu me prendre en voiture à Milan ; j'ai supposé que cette personne se chargeait des relations du moine avec le monde extérieur. J'ai discuté avec ce vieillard une grande partie de la nuit, mais sans me préoccuper de ses liens avec l'extérieur. Je le considérais encore comme un ennemi, ce qu'il comprenait fort bien.

Andrew tourna la tête vers son frère.

— Nous passerons à Campo di Fiori, fit-il sèchement.

— Je ne peux pas te convaincre qu'il serait préférable de confier cette affaire à des spécialistes ? demanda Adrian à Victor. Des érudits en qui

tu aurais confiance ?

— Non, répondit simplement son père. Les érudits viendront après. N'oubliez jamais que le contenu de ce coffre représente l'une des plus bouleversantes révélations de l'histoire du monde civilisé. La confession écrite sur le manuscrit est une arme terrifiante, ne vous y trompez pas ! Il est hors de question, à ce stade, de demander à un groupe de spécialistes d'assumer cette responsabilité. Les dangers sont trop grands.

— Je vois, fit Adrian, s'enfonçant dans son fauteuil. Tu as cité le nom d'Annaxas, mais ce n'est pas très clair. Tu écris : « le père d'Annaxas était le mécanicien du train, tué par le moine de Xenope. » Qui est Annaxas ?

— Au cas où ces papiers tomberaient dans des mains étrangères, je ne voulais pas que l'on puisse faire le rapprochement. Annaxas est Théodore Dakakos.

Il y eut un bruit sec. Andrew, qui tenait un crayon à la main, venait de le briser net. Son père et son frère tournèrent la tête vers lui. L'officier prononça un seul mot.

— Pardon.

— J'ai déjà entendu ce nom, dit Adrian, mais je ne me rappelle pas en quelles circonstances.

— C'est un Grec, expliqua Victor. Un riche armateur. Le moine du train de Salonique était son oncle paternel. Il a tué son frère avant de se suicider, conformément aux directives de l'ordre, afin que nul ne puisse révéler la cachette du coffre.

— Dakakos est-il au courant ? demanda Andrew.

— Oui. Mais j'ignore ce qu'il veut exactement. Tout ce que je sais, c'est qu'il cherche des réponses... Et le coffre.

— As-tu confiance en lui ? demanda l'avocat.

— Non. Pour ce qui est de Salonique, je ne fais confiance à personne.

Victor cherchait son souffle. Il lui était de plus en plus difficile de parler ; sa respiration se faisait courte, les forces commençaient à lui manquer.

— Comment te sens-tu ?

C'était Jane. Elle passa devant le fauteuil d'Adrian pour s'avancer vers la tête du lit. Elle se pencha sur son mari, posa une main sur sa joue.

— Ça ira, répondit-il en souriant.

Il se tourna ensuite vers ses fils, les regardant l'un après l'autre au fond des yeux.

— Ne croyez pas que je vous demande cela sans avoir mûrement réfléchi. Vous avez votre vie, vos intérêts propres. Vous avez l'argent qu'il vous faut. Je m'empresse d'ajouter, poursuivit-il, levant vivement une main, que vous y avez droit. J'en ai bénéficié autant que vous ; nous sommes des privilégiés. Mais ces privilèges entraînent des responsabilités. Il y a fatalement des circonstances où l'on est amené à suspendre d'urgence ses activités, si la nécessité s'en fait sentir. C'est, à mon avis, le cas. Vous vous êtes éloignés l'un de l'autre. Vos divergences, je présume, sont autant philosophiques et morales que politiques. Je n'y vois rien à redire, mais sachez que celles-ci sont insignifiantes en regard de la tâche qui est la vôtre. Vous êtes frères, vous êtes les petits-fils de Savarone Fontini-Cristi et il vous incombe aujourd'hui d'accomplir ce que son fils ne peut plus faire.

Victor avait terminé. Il ne pouvait plus parler ; sa respiration était devenue trop difficile.

— Pendant toutes ces années, tu n'as rien dit... Comme tu as dû souffrir.

Adrian l'interrogeait d'un regard où se mêlaient respect et tristesse.

— Je n'avais le choix qu'entre deux possibilités, fit Victor d'une voix à peine audible. Me rendre utile ou rester neutre. Le choix était simple.

— Tu aurais dû les tuer, conclut posément Andrew.

Ils se retrouvèrent dans l'allée, devant la maison de North Shore. Andrew s'adossa au capot de sa Lincoln Continental de location, les bras croisés sur son uniforme dont les boutons de cuivre et les barrettes luisaient au soleil.

— Il va nous quitter, dit-il.

— Je sais, fit Adrian. Il le sait aussi.

— Et nous voilà tous les deux.

— Oui, fit l'avocat avec un hochement de tête. Nous voilà tous les deux.

— Ce qu'il nous demande est plus facile pour moi que pour toi, poursuivit Andrew, levant les yeux vers les fenêtres de la chambre du premier étage.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai l'esprit pratique, pas toi. Nous travaillerons mieux ensemble que chacun de notre côté.

— Je m'étonne que tu reconnaisse que je pourrais t'être utile. Ta vanité doit souffrir.

— L'ego s'efface quand vient l'action, rétorqua Andrew d'un ton détaché. Seul le résultat compte. Nous pouvons réduire de moitié le temps des recherches en nous répartissant la tâche. Ses souvenirs sont décousus ; il déraile. La configuration du terrain lui échappe ; je sais ce que c'est.

Andrew se redressa et s'écarta de la voiture.

— Je crois qu'il va falloir oublier le passé, Adrian, reprit-il. Remonter sept ans en arrière, avant San Francisco. Crois-tu pouvoir le faire ?

— Tu es le seul qui puisse répondre à cette question. Et ne mens pas, s'il te plaît. Jamais tu n'as su me mentir.

— Toi non plus.

Les deux frères s'affrontèrent du regard ; aucun des deux ne céda.

— Un homme a été tué, reprit Adrian. Mercredi soir, à Washington.

— J'étais à Saigon, tu le sais. Qui était-ce ?

— Un avocat du ministère de la Justice. Un Noir qui s'appelait...

— Nevins, acheva Andrew, interrompant son frère.

— Tu le savais !

— Je savais qu'il existait, pas qu'il était mort. Comment aurais-je pu le savoir ?

— Les Vigies ! Il transportait une déposition contre les Vigies. Il ne s'en séparait jamais ; elle était dans sa voiture !

— Es-tu devenu cinglé ? demanda lentement l'officier, sans se départir de son calme. Tu ne nous aimes pas, mais nous ne sommes pas des idiots. En prenant cet homme pour cible, même si les rapports entre nous ne peuvent être clairement établis, nous aurions eu sur le dos des centaines d'enquêteurs de l'Inspection générale. Il existe de bien meilleurs moyens. L'assassinat n'est pas un instrument que l'on utilise contre soi-même.

Adrian ne lâcha pas le regard de son frère. Quand il reprit la parole, ce

fut d'une voix très douce, presque un murmure.

— Je crois n'avoir jamais entendu quelqu'un s'exprimer avec une telle insensibilité.

— Quoi ?

— « L'assassinat est un instrument. » Et tu le penses sincèrement.

— Bien sûr ; c'est la vérité. Ai-je répondu à ta question ?

— Oui, fit posément Adrian. Nous pouvons remonter dans le temps... Avant San Francisco. Mais c'est provisoire, il faut que tu le saches. Seulement jusqu'à ce que l'histoire du coffre soit terminée.

— Très bien... Tu dois avoir des affaires à régler avant notre départ ; moi aussi. Rendez-vous dans huit jours ?

— D'accord, dans huit jours.

— Je prends l'avion pour Washington à 18 heures. Tu m'accompagnes ?

— Non, j'ai une visite à faire à New York. Je prendrai une des voitures.

— C'est drôle, fit Andrew, secouant lentement la tête, comme si ce qu'il allait dire n'était pas drôle du tout. Je ne t'ai jamais demandé ton numéro de téléphone ni ton adresse.

— District Towers, dans Nebraska Avenue.

— Très bien. Rendez-vous dans huit jours ; je m'occupe des billets d'avion. Nous prendrons un vol direct pour Milan. Ton passeport n'est pas périmé ?

— Non. Il est à l'hôtel, dans ma chambre, mais je vérifierai.

— Bon. C'est moi qui t'appellerai.

Andrew tendit le bras pour ouvrir la portière.

— Au fait, ajouta-t-il, qu'est devenue ton assignation ?

— Tu le sais très bien. Elle ne vous a pas été notifiée.

— De toute façon, fit le commandant en s'asseyant au volant avec un sourire, cela n'aurait pas marché.

Ils étaient assis à la terrasse du Saint-Moritz, un café de Central Park South. Ils avaient un faible pour les lieux de ce genre, qui leur

permettaient de choisir des piétons au hasard et d'imaginer l'histoire de leur vie.

Mais l'heure n'était pas au jeu. Adrian avait décidé que l'interdiction formulée par son père de parler à quiconque du train de Salonique ne s'appliquait pas à Barbara, décision fondée sur sa conviction que, si les rôles étaient inversés, elle se serait confiée à lui. Il n'avait pas l'intention de partir à l'étranger un ou deux mois sans lui fournir d'explication. Il la respectait trop pour cela.

— Il s'agit donc de documents religieux datant de quinze siècles, un manuscrit araméen qui a mis sens dessus dessous le gouvernement britannique, au début de la guerre, et une confession dont j'ignore la teneur, écrite il y a près de deux mille ans sur un parchemin. Le contenu de ce coffre a provoqué toutes sortes de violences auxquelles je préfère ne pas penser. Si mon père a dit vrai, ces documents, le parchemin en particulier, pourraient profondément modifier l'histoire.

Barbara se laissa aller en arrière et le regarda longuement avant de répondre.

— Cela semble très improbable. On découvre tous les jours des documents, et l'histoire ne change pas pour autant.

— As-tu entendu parler de la querelle du *Filioque* ?

— Bien sûr. Le *Filioque* fut ajouté au Symbole de Nicée. C'est la première raison de la rupture entre les Églises d'Occident et d'Orient. La controverse s'est poursuivie plusieurs siècles et a conduit au schisme de Photios... au IX^{ème} siècle, si je ne me trompe. Puis elle amena le schisme de Cérulaire, en 1054, et souleva en fin de compte la question de l'infailibilité pontificale.

— Mais comment sais-tu tout ça ?

— C'est mon domaine, répondit Barbara en riant. Du moins l'aspect relatif au comportement.

— Tu as parlé du IX^{ème} siècle... Mon père a dit quinze cents ans...

— Les débuts de l'histoire chrétienne sont confus, les dates fantaisistes. Du premier au septième siècle, il y eut tant de conciles, de revirements et de controverses sur tel ou tel point de doctrine qu'il est presque impossible de s'y retrouver. Les documents dont tu parles concernent-ils le *Filioque* ? Ce sont ceux que l'on appelle les démentis ?

Le verre d'Adrian s'immobilisa à mi-chemin de ses lèvres.

— Oui, fit-il lentement. C'est le terme que mon père a employé. Les

démentis du *Filioque*.

— Ils n'existent plus.

— Quoi ?

— Ils ont été détruits – solennellement, je crois – dans la basilique Sainte-Sophie, à Istanbul, au début de la Seconde Guerre mondiale. Il existe à ce sujet des documents, des témoignages, même des fragments calcinés, authentifiés par l'analyse spectrographique.

Adrian la regardait, bouche bée. Il y avait quelque chose qui clochait. C'était trop simple.

— Comment as-tu eu connaissance de tout cela ?

— Comment ? Tu veux dire précisément ?

— Oui.

Barbara se pencha vers lui, le front plissé par la réflexion, faisant distraitement tourner son verre dans sa main.

— Ce n'est pas vraiment mon domaine, mais je peux me renseigner. Cela remonte à un certain nombre d'années. Je me souviens très bien de la stupéfaction que la nouvelle a provoquée.

— Veux-tu me rendre un grand service ? demanda vivement Adrian. Peux-tu, dès ton retour, rassembler tout ce que tu trouves sur cet autodafé ? C'est incompréhensible ! Mon père aurait dû être au courant !

— Je ne vois pas pourquoi. Ce n'est pas sorti du milieu universitaire.

— Non, cela ne tient pas debout...

— À propos de Boston, fit-elle, changeant de sujet, le service des abonnés absents a noté deux appels de quelqu'un qui essayait de te joindre. Un certain Dakakos.

— Dakakos !

— Oui, Théodore Dakakos. Il prétendait que c'était urgent.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Que je te transmettrais le message. J'ai pris son numéro, mais je ne voulais pas te le donner. Tu viens de plasser plusieurs jours affreux ; tu n'as pas besoin de répondre à un hystérique qui appelle de Washington.

— Il n'habite pas Washington.

— C'est de là qu'il appelait.

Adrian leva la tête pour regarder par-dessus la rangée de jardinières bordant la terrasse du café. Il vit ce qu'il cherchait : une cabine téléphonique.

— Je reviens !

Il entra dans la cabine et appela son hôtel à Washington.

— La réception, s'il vous plaît.

— Oui, monsieur Fontine. Nous avons plusieurs appels de M. Dakakos. Il y a un de ses collaborateurs qui vous attend dans le hall.

Adrian réfléchit rapidement. Les paroles de son père lui revinrent à l'esprit. Quand il avait demandé s'il pouvait avoir confiance en Dakakos, Victor avait répondu : *Pour ce qui est de Salonique, je ne fais confiance à personne...*

— Écoutez-moi bien. Dites à la personne qui attend que je viens de vous appeler et que je ne serai pas de retour avant plusieurs jours. Je ne peux pas voir ce Dakakos.

— À votre service, monsieur Fontine.

Adrian raccrocha. Il avait laissé son passeport à Washington, dans sa chambre. Il irait le chercher en passant par le garage. Mais pas ce soir. Il était trop tôt ; il attendrait le lendemain. Ce soir, il resterait à New York... Et son père ! Il fallait absolument lui parler du Grec. Il appela la maison de North Shore.

C'est Jane qui répondit, la voix voilée.

— Le médecin est dans sa chambre. Il a enfin accepté qu'on lui donne quelque chose pour le soulager. Je ne crois pas qu'il aurait pu tenir beaucoup plus longtemps.

— Je rappellerai ce soir.

Adrian sortit de la cabine et se fraya un passage au milieu des piétons pour revenir vers la terrasse.

— Qu'y a-t-il ? demanda anxieusement Barbara.

— Appelle ton service des abonnés absents à Boston et dis-leur d'informer Dakakos que nous nous sommes manqués. Que je suis parti à..., disons Chicago. Pour affaires.

— Tu ne veux vraiment pas le voir, hein ?

— Je dois absolument l'éviter. Il faut que je le lance sur une fausse piste. Mais il a dû essayer de joindre mon frère.

« Allée principale du parc de Rock Creek », une idée de Martin Greene, son choix. Greene lui avait paru bizarre au téléphone, légèrement distant, comme s'il n'avait plus le feu sacré.

Ce qui tenaillait Greene disparaîtrait dès qu'il le mettrait au courant. Il tenait le pari ! En une seule journée, les Vigies avaient fait un pas de géant ! Au-delà de ce qu'ils pouvaient espérer ! Si ce que son père avait raconté à propos de ce coffre était vrai, si des hommes puissants, des gouvernements même étaient prêts à tout pour mettre la main dessus, les Vigies mèneraient la danse et deviendraient intouchables !

Son père avait dit qu'il préparerait une liste. Ce n'était pas la peine ; la liste existait déjà ! Les sept membres des Vigies auraient la haute main sur le coffre. Et, lui, aurait la haute main sur les Vigies !

C'était incroyable ! Mais les événements ne mentaient pas, son père non plus ! Le possesseur de ces documents, surtout du parchemin provenant d'une prison romaine, pourrait avoir des exigences sans limites. Dans le monde entier ! Ce document dont l'histoire ne faisait pas mention, qu'une peur sans nom avait tenu caché et dont la divulgation était inacceptable ! Eh bien, la peur était un instrument ! Aussi efficace que la mort, parfois plus !

N'oubliez jamais que le contenu de ce coffre représente une des plus bouleversantes révélations de l'histoire du monde civilisé.

Les décisions d'hommes hors du commun, en temps de paix ou de guerre, confirmaient le jugement de son père. D'autres hommes hors du commun, sous la conduite d'un homme hors du commun, allaient trouver le coffre qui leur permettrait de marquer de leur empreinte le dernier quart du vingtième siècle. Il fallait commencer à voir grand, à élaborer des projets dépassant l'envergure du commun des mortels. Sa formation, son héritage, tout se mettait en place ; il se sentait prêt à assumer le poids d'une énorme responsabilité. Celle qui s'attachait à un coffre enterré dans les Alpes italiennes.

Il allait falloir mettre Adrian sur la touche. Rien de méchant ; son frère était faible, un velléitaire, pas un rival sérieux. Il suffirait de lui faire prendre du retard. Il irait à son hôtel et s'en occuperait.

Andrew continua de suivre l'allée déserte ; le parc n'était pas un lieu de promenade nocturne. Que faisait donc Greene ? Il aurait dû être là ; son appartement se trouvait beaucoup plus près que l'aéroport. Et il lui avait dit de ne pas perdre de temps.

Andrew s'avança sur la pelouse, alluma une cigarette. Inutile de rester sous la lumière des réverbères. D'où il se tenait, il verrait passer Greene sur l'allée.

— Fontine !

L'officier sursauta et pivota sur lui-même. À vingt mètres, près d'un bouquet d'arbres, il découvrit Martin Greene, en civil, une grosse serviette dans la main gauche.

— Martin ? Mais qu'est-ce que... ?

— Viens par ici ! ordonna sèchement le capitaine.

Andrew s'avança rapidement vers les arbres.

— Que se passe-t-il ?

— C'est foutu, Fontine. J'essaie de te joindre depuis hier matin.

— J'étais à New York. Explique-toi !

— Cinq hommes ont été emprisonnés à Saïgon. Dans un quartier de haute sécurité. Tu ne devines pas qui ?

— *Quoi ?* L'assignation n'a pas été notifiée ! Nous en avons eu confirmation tous les deux !

— Ils n'en ont pas eu besoin. L'Inspection générale est passée à l'attaque et a frappé tous azimuts. Je ne dispose pas de plus d'une douzaine d'heures avant qu'ils découvrent que je suis l'homme du Pentagone. Quant à toi, tu es dans le collimateur !

— Attends un peu ! C'est complètement dingue ! L'assignation a été abandonnée !

— J'en suis le seul bénéficiaire. Tu es sûr de n'avoir jamais cité mon nom ?

— Naturellement. J'ai seulement dit que nous avions un homme au Pentagone.

— Ils n'ont pas besoin d'autre chose ; ils vont me retrouver !

— Comment ?

— Ce ne sont pas les moyens qui manquent. Comparer mes heures de sortie avec les tiennes ; c'est la première idée qui vient à l'esprit. Il s'est passé quelque chose là-bas ; quelque chose qui a tout fait foirer.

Andrew inspira longuement, les yeux plantés dans ceux du capitaine.

— Non, fit-il doucement, c'est ici qu'il s'est passé quelque chose. Mercredi soir.

— Quoi, mercredi soir ? lança Greene, relevant vivement la tête.

— Nevins, l'avocat. Tu l'as fait tuer, pauvre abruti ! Mon frère m'a accusé ! Il *nous* a accusés ! Il m'a cru quand j'ai nié, parce que je le croyais moi-même ! C'est tellement stupide !

Il avait parlé d'une voix basse et vibrante, se retenant d'accabler de reproches Greene, qui soutenait hardiment son regard.

— Ta conclusion est juste, même si les données sont fausses, rétorqua posément Greene, d'une voix pleine d'assurance. Je l'ai fait faire, c'est exact, et j'ai mis la main sur la serviette de ce salopard, dans laquelle j'ai trouvé la fameuse déposition. Mais le contrat a été passé avec des gens qui ne savent même pas que j'existe. Tiens, je vain te mettre au parfum : ils se sont fait arrêter ce matin, en Virginie-Occidentale, en possession d'argent blanchi, venant d'une société qui va avoir des ennuis avec le fisc. Et avec laquelle nous n'avons rien à voir... Non, Fontini, je ne veux pas porter le chapeau. C'est à Saigon qu'il s'est passé quelque chose. Je crois que tu m'as vendu.

— Impossible, fit Andrew, secouant vigoureusement la tête. Je m'en suis...

— Ne complique pas les choses, je t'en prie. Je préfère ne pas le savoir ; je m'en contrefous : une valise m'attend à l'aéroport et un aller simple pour Tel Aviv. Mais je vais te consentir une dernière faveur. Quand tout s'est déclenché, j'ai passé quelques coups de fil à des amis de l'Inspection générale à qui j'avais rendu quelques services. La déposition de Barstow qui nous inquiétait n'a même pas été prise en compte.

— Explique-toi !

— Tu te souviens de cette enquête parlementaire de routine ? De ce Grec dont tu n'avais jamais entendu parler...

— Dakakos ?

— C'est bien ça : Théodore Dakakos. Les gars de l'Inspection générale parlent de l'opération Dakakos. Il est à l'origine de tout. Personne ne sait comment il s'y est pris, mais c'est le Grec qui a réuni tout ce qu'il y avait à découvrir sur les Vigies. Il a alimenté petit à petit leurs dossiers.

Théodore Dakakos, songea Andrew. Théodore Annaxas Dakakos, le fils du cheminot grec liquidé trente ans plus tôt par un prêtre qui était son

propre frère. Des mûmes hors du commun ne reculaient devant rien pour s'approprier le coffre de Salonique. Le commandant sentit un grand calme l'envahir.

— Merci de m'avoir mis au courant, fit-il.

— À propos, ajouta Greene, lui montrant la serviette. J'ai fait un saut à Baltimore.

— Les dossiers de Baltimore sont parmi les plus précieux, dit Fontine.

— Là où je vais, il nous sera peut-être utile. On ne sait jamais, nous pouvons avoir besoin d'un coup de main dans le Néguev.

— C'est possible.

— Veux-tu venir avec moi ? demanda Greene après une hésitation. Nous pourrions te cacher. Ce n'est pas la plus mauvaise solution.

— Je peux en trouver une meilleure.

— Cesse donc de te raconter des histoires, Fontine ! Utilise un peu de cet argent dont tu parles tant et quitte le pays. Cherche refuge à l'étranger ! Tout est fini pour toi !

— Tu te trompes. Tout ne fait que commencer.

La circulation, déjà difficile dans la capitale à l'heure du déjeuner, était encore ralentie par l'orage. Un déluge s'abattait sur les piétons, ne leur laissant même pas le temps de sauter d'un porche à un auvent. Les essuie-glaces étaient impuissants à écarter le rideau liquide qui recouvrait le pare-brise, déformant la vision.

Les pensées d'Adrian, assis à l'arrière du taxi, allaient vers trois personnes : Barbara, Dakakos et son frère.

Barbara était repartie à Boston. Elle devait être en train de fouiller dans les archives de la bibliothèque pour dénicher des détails sur cet événement incroyable que constituait la destruction des démentis du *Filioque*. Si ces documents avaient été transportés dans le coffre de Constantinople et s'il était possible d'établir d'une manière irréfutable qu'ils avaient été brûlés, on ne pouvait qu'en conclure que le coffre avait été découvert. A égale B, égale C. Donc A égale C. Était-ce sûr ?

Théodore Dakakos devait chercher inlassablement dans tous les hôtels et les cabinets juridiques de Chicago. Le Grec avait toutes les raisons de le faire : quoi de plus banal qu'un voyage d'affaires à Chicago ? Cette diversion suffisait largement à Adrian. Il allait monter dans sa chambre, prendre son passeport et appeler Andrew. Ils pourraient ensuite quitter Washington et échapper à Dakakos. Il ne pouvait que supposer que le Grec essayait de les en empêcher. Ce qui signifiait que Dakakos-Annaxas était au courant de ce que projetait leur père. Ce n'était pas très difficile à deviner. À son retour d'Italie, un vieil homme, sachant ses jours comptés, fait venir ses deux fils à son chevet...

La troisième préoccupation d'Adrian était justement de savoir où se

trouvait son frère. Toute la nuit, il avait essayé de le rejoindre chez lui, en Virginie. Ce qui perturbait Adrian, même s'il ne lui était pas facile de le reconnaître, c'est que son frère était mieux préparé que lui pour se charger d'un type comme Dakakos. Offensive et contre-offensive faisaient partie de sa vie, plus que thèse et antithèse.

— Voici l'entrée du garage, annonça le chauffeur de taxi.

Adrian fonça sous la pluie et s'engouffra dans le garage du District Towers. Il lui fallut un moment pour s'orienter et trouver la direction de l'ascenseur. Il fouilla dans sa poche tout en marchant pour prendre la clé de sa chambre ; il ne la laissait jamais à la réception.

— 'Jour, m'sieur Fontine. Comment ça va ?

C'était le jeune gardien du parking. Adrian se souvenait vaguement de son visage : une tête de fouine, un teint cireux, des yeux rusés.

— Bonjour, répondit Adrian, appuyant sur le bouton d'appel de la cabine.

— Merci encore, hein ! Ça m'a vraiment fait plaisir, vous savez !

— Oui, oui, grommela Adrian sans comprendre, impatient de voir arriver l'ascenseur.

— Hé ! poursuivit le jeune homme avec un clin d'œil, vous avez meilleure mine qu'hier soir. Une bonne castagne, hein ?

— Pardon ?

Le gardien esquissa un sourire entendu.

— J'ai suivi vos conseils, reprit-il. Moi aussi, j'ai dérouillé un type. Qu'est-ce qu'il a pris !

— Qu'est-ce que vous racontez ? Vous m'avez vu hier soir ?

— Quoi ! Vous ne vous le rappelez même pas ? Faut dire que vous teniez une de ces cuites !

Andrew ! Andrew était capable de le faire quand l'envie lui en prenait ! Marcher en titubant, porter un chapeau de travers, parler d'une voix pâteuse. Ce numéro, il l'avait vu faire des dizaines de fois !

— Mes souvenirs sont un peu confus... Je suis rentré vers quelle heure ?

— Vous étiez vachement pressé ! Il était à peu près huit heures, vous

avez oublié ? Vous m'avez donné...

Le jeune homme laissa sa phrase en suspens. Quelque chose le retint de tout dire.

L'ascenseur arriva enfin ; Adrian entra dans la cabine. Andrew était donc venu à l'hôtel pendant qu'il essayait de le joindre en Virginie. Avait-il appris que Dakakos les cherchait ? Avait-il déjà quitté Washington ? Et si Andy l'attendait dans sa chambre ? L'idée avait quelque chose de troublant, mais il éprouvait en même temps une manière de soulagement. Son frère saurait ce qu'il convenait de faire.

Adrian suivit le couloir jusqu'à la porte de sa suite et entra. Au moment où il refermait la porte, il entendit des pas derrière lui. Il se retourna vivement et découvrit un homme en uniforme d'officier sur le seuil de sa chambre. Pas Andrew, un colonel.

— Qui êtes-vous ?

L'officier ne répondit pas tout de suite. Il demeura immobile ; ses yeux lançaient des éclairs. Quand il parla, ce fut d'une voix glaciale, légèrement traînante.

— Oui, vous lui ressemblez. Avec un uniforme, en vous redressant un peu, vous pourriez passer pour lui. Peu importe. Tout ce que je vous demande, c'est de me dire où il est.

— Comment êtes-vous entré ? Qui vous a ouvert la porte ?

— On ne répond pas à une question par une autre. La mienne pour commencer.

— Ce qui compte, pour commencer, c'est que vous vous êtes introduit dans ma chambre, fit Adrian, se dirigeant rapidement vers le téléphone. À moins que vous ne soyez en possession d'un mandat de perquisition, vous allez vous retrouver au poste de police, tout militaire que vous soyez.

Le colonel défit le premier bouton de sa tunique, passa la main à l'intérieur et sortit un pistolet. Il baissa le cran de sûreté et braqua l'arme sur Adrian.

Fontine se figea sur place, la main gauche tenant le combiné, l'autre au-dessus du cadran de l'appareil ; l'expression du visage de l'officier n'avait pas changé.

— Écoutez-moi bien, fit doucement le colonel. Je pourrais vous faire exploser les deux rotules simplement à cause de la ressemblance. Vous comprenez ? Je suis un homme civilisé, un avocat, comme vous, mais,

quand il est question des Vigies du commandant Fontine, toutes les règles deviennent caduques. Je suis prêt à tout pour mettre la main sur cette ordure. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Vous êtes fou à lier, fit Adrian, en reposant lentement le combiné.

— Si peu auprès de lui ! Et maintenant, dites-moi où il est.

— Je n'en sais rien.

— Je ne vous crois pas.

— Attendez un peu !

Sous le coup de la surprise, Adrian n'avait pas vraiment prêté attention aux paroles de l'officier ; elles lui revenaient maintenant en mémoire.

— Que savez-vous sur les Vigies ?

— Beaucoup plus que votre bande de paranoïaques ne voudrait. Croyiez-vous sérieusement vous en sortir, tous les deux ?

— Vous êtes complètement à côté de la plaque ! Vous ne diriez pas cela si vous saviez qui je suis ! En ce qui concerne les Vigies, nous sommes du même bord ! Et, maintenant, voulez-vous me dire ce que vous lui reprochez.

— Il a tué deux hommes, répondit lentement le colonel. Un capitaine du nom de Barstow et un avocat militaire nommé Tarkington. Les deux assassinats ont été maquillés en accidents – *kai sai* – provoqués par les filles et l'abus d'alcool. Dans le cas de Tarkington, cela ne tient pas debout : il ne buvait pas.

— Bon Dieu !

— Un dossier a disparu de son bureau de Saigon. Un dossier qui, lui, tenait debout. Mais ils ignoraient que nous avions une copie du tout.

— Qui, « nous » ?

— L'Inspection générale.

Le colonel ne baissait pas son arme. Il parlait d'une voix calme, avec les intonations traînantes du Texas.

— Je viens de vous laisser le bénéfice du doute, poursuivit-il. Vous savez pourquoi je veux votre frère ; à vous de me dire où il est. À propos, je m'appelle aussi Tarkington. Je bois sec, je ne suis pas un tendre et je suis décidé à mettre la main sur l'ordure qui a tué mon frère.

Adrian sentit ses poumons se vider de l'air qu'ils contenaient.

— Je suis navré..., balbutia-t-il.

— Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai sorti mon arme et pourquoi je n'hésiterai pas à m'en servir. Où est-il parti ? Comment ?

Il fallut quelques secondes à Adrian pour saisir le sens des questions.

— Où ? répéta-t-il. Comment ? Je ne savais pas qu'il était parti. Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Il sait que nous sommes à ses trousses. Nous savons qu'il en a été informé. Nous avons trouvé le lien ce matin : un capitaine du nom de Greene, au Pentagone. Service des achats. Inutile de préciser qu'il a disparu lui aussi. Il doit déjà être à l'autre bout du monde.

À l'autre bout du monde... Les mots pénétraient lentement dans l'esprit d'Adrian. Une idée était en train de germer. *À l'autre bout du monde. En Italie. À Campo di Fiori ; un tableau évoquant des souvenirs de près d'un demi-siècle. Le coffre de Constantinople !*

— Avez-vous fait surveiller les aéroports ?

— Il a un passeport militaire. Tous les terrains militaires...

— Bon Dieu ! s'écria Adrian, s'élançant vers la chambre.

— Attendez ! rugit le colonel, le saisissant par le bras.

— Lâchez-moi !

Fontine dégagea son bras, s'engouffra dans la chambre et se dirigea vers le secrétaire.

Il ouvrit le tiroir de droite. La main du colonel se glissa sous son bras et referma le tiroir, emprisonnant son poignet.

— Si vous sortez quelque chose qui ne me plaît pas, vous êtes mort ! gronda l'officier.

Fontine baissa les yeux vers son poignet gonflé et douloureux. Il prit dans le tiroir un gros portefeuille de cuir : son passeport avait disparu. Son permis de conduire international, son chéquier de la Banque de Genève, avec le numéro de code de son compte et sa photographie, n'étaient plus là.

Adrian se retourna lentement et traversa la chambre en silence. Il jeta le portefeuille sur le lit, s'avança jusqu'à la fenêtre. Une pluie torrentielle tambourinait sur les vitres.

Son frère l'avait mis sur la touche. Il était parti seul à la recherche du coffre, refusant son aide. Une aide qu'il n'avait jamais eu l'intention d'accepter. Le coffre de Constantinople était la dernière arme dont Andrew pouvait taire usage. Une arme redoutable entre ses mains.

Le colonel de l'Inspection générale pouvait lui prêter son concours. Il avait le pouvoir de lui épargner les obstacles bureaucratiques et de lui trouver sans délai un moyen de transport... Mais il était hors de question de mentionner le convoi de Salonique.

Certains n'hésiteraient pas à brader la moitié des arsenaux de la planète contre ces documents. C'étaient les paroles de son père.

— Vous avez votre preuve, colonel, déclara Fontine d'une voix calme.

— Oui, je suppose.

Adrian se retourna pour faire face à l'officier.

— Dites-moi franchement, entre confrères, comment avez-vous réussi à épingler les Vigies ?

— Grâce à un certain Dakakos, répondit le colonel, écartant son arme.

— Dakakos ?

— Oui, un Grec. Vous le connaissez ?

— Pas du tout.

— Au début, les renseignements qu'il nous fournissait arrivaient au compte-gouttes. Ils m'étaient adressés. Quand Barstow a craqué et a fait sa déposition à Saigon, Dakakos est encore intervenu. Il est entré en contact avec mon frère pour lui demander de s'occuper de Barstow. Ainsi, les Vigies faisaient l'objet d'une double surveillance, ici et au Vietnam...

— Par deux frères à qui il suffisait de décrocher le téléphone pour se tenir au courant, glissa Adrian. Sans passer par la voie hiérarchique.

— C'est ce que nous avons imaginé. Nous ne savions pas pourquoi, mais ce Dakakos voulait la peau des Vigies.

— Assurément, acquiesça Adrian, admirant la précision de la stratégie du Grec.

— Tout s'est débloqué hier, poursuivit le colonel. Dakakos a fait suivre votre frère à Phan Thiêt. Dans un entrepôt. Nous sommes en possession des dossiers des Vigies, nous avons toutes les preuves...

La sonnerie du téléphone interrompit l'officier. Suspendu à ses lèvres,

Adrian entendit à peine, tellement sa concentration était grande.

Une deuxième sonnerie retentit.

— Vous permettez ? demanda Adrian.

— Il vaut mieux répondre, fit Tarkington dont les yeux retrouvèrent leur dureté. Je serai à côté de vous.

C'était Barbara, qui appelait de Boston.

— Je suis aux archives ; j'ai trouvé les renseignements sur l'autodafé où les documents du *Filioque* ont été brûlés...

— Une seconde, fit Adrian, tournant la tête vers le colonel, se demandant s'il parviendrait à avoir l'air naturel.

— Si vous voulez, vous pouvez écouter à l'autre poste, dans le salon. Ce sont des recherches que j'avais demandé que l'on fasse pour moi.

La ruse réussit. Avec un haussement d'épaules, Tarkington se dirigea vers la fenêtre.

— Vas-y, je t'écoute, reprit Adrian.

Barbara parla comme une spécialiste parcourant un rapport dont le sujet est familier ; sa voix montait et descendait à mesure qu'elle passait en revue les points saillants.

— Le 9 janvier 1941, à 23 heures, dans la basilique Sainte-Sophie d'Istanbul, a eu lieu une cérémonie de délivrance. D'après les témoignages, un envoi au ciel d'objets sacrés... C'est du travail bâclé, narratif, alors qu'il devrait y avoir des citations, des traductions littérales. Suit une liste des laboratoires d'Istanbul et d'Athènes où l'analyse de fragments de cendres a confirmé l'âge et la nature du support. Voilà de quoi te satisfaire, saint Thomas.

— Et ces témoins ? Cette narration ?

— Je suis très critique, mais je pourrais l'être encore plus. Le rapport devrait comprendre des attestations et des clichés, mais c'est là du pinaillage universitaire. L'important est que le document porte le sceau des archives et, là, on ne peut pas tricher. Cela signifie que quelqu'un d'irréprochable a assisté à la cérémonie et confirmé la destruction par le feu. La fondation Annaxas en a eu pour son argent.

— Quel nom as-tu dit ? demanda lentement Adrian.

— Annaxas. C'est la société qui a financé les recherches.

— Merci. Je te rappellerai.

Il raccrocha. Tarkington était à la fenêtre, regardant tomber la pluie. Il fallait maintenant lui échapper pour se lancer à la recherche du coffre.

Barbara avait eu raison sur un point : Dakakos-Annaxas en avait eu pour son argent et obtenu exactement ce qu'il voulait : un rapport falsifié et archivé.

Adrian savait où aller.

À Campo di Fiori.

Dakakos !

Dakakos, Dakakos, *Dakakos* !

Ce nom revenait sans cesse à l'esprit d'Andrew, qui regardait se dérouler la côte italienne sous l'avion volant à 10 000 mètres. Théodore Annaxas Dakakos avait détruit les Vigies dans le but de l'éliminer, *lui*, de l'empêcher de se mettre à la recherche du coffre de Constantinople. Qu'est-ce qui l'avait poussé à prendre cette décision ? Comment s'y était-il pris ? Il était vital d'en apprendre le plus possible sur cet homme. Mieux on connaît l'ennemi, mieux on le combat. Dans l'état actuel des choses, Dakakos était le seul obstacle, le seul concurrent.

Quelqu'un à Rome pouvait l'aider. Un banquier dont les voyages à Saïgon étaient de plus en plus fréquents, qui procédait à des acquisitions d'entrepôts entiers et réexpédiait à Naples les marchandises volées pour les revendre dans toute l'Italie. Les Vigies l'avaient démasqué et se servaient de lui ; il leur avait révélé les noms de personnages qui occupaient des postes en vue à Washington.

Un homme de ce calibre pourrait le renseigner sur Dakakos.

Le commandant de bord d'Air Canada annonça que dans quinze minutes l'appareil amorcerait sa descente vers l'aéroport Leonardo da Vinci, à Rome.

Fontine sortit son passeport ; il l'avait acheté à Québec. Celui d'Adrian lui avait permis de passer la frontière canadienne, mais il savait qu'il ne pourrait plus s'en servir. Washington allait faire circuler le nom de Fontine dans tous les aéroports de l'hémisphère Nord.

Un étrange caprice du sort avait voulu qu'il rencontre un petit groupe de déserteurs à Montréal, à 2 heures du matin. Les moralistes en exil avaient besoin d'argent ; leur prosélytisme ne pouvait agir sans espèces sonnantes et trébuchantes. Un chevelu, en veste de treillis de GI, l'avait entraîné dans un appartement empestant le hasch. En moins

d'une heure, il avait obtenu un passeport contre dix mille dollars.

Adrian avait tellement de retard qu'il ne le rattraperait jamais.

Il pouvait oublier son frère. Dakakos voulait l'empêcher d'agir ; à l'évidence, il ferait de même avec Adrian. Si le Grec ne faisait pas le poids contre le militaire, ce serait une autre paire de manches pour l'avocat. Même si l'armateur ne réussissait pas à neutraliser Adrian, la disparition de son passeport lui ferait perdre beaucoup de temps. Non, son frère n'était plus dans la course.

L'avion se posa. Andrew détacha sa ceinture. Il voulait être le premier à descendre ; il était pressé de trouver une cabine téléphonique.

Une foule dense déambulait via Veneto ; les tables de la terrasse, sous l'auvent du café de Paris, étaient toutes occupées. Le banquier avait réussi à en trouver une, près de la porte de service, où les allées et venues étaient incessantes. C'était un homme tout sec, à la cinquantaine énergique et élégante. Il était très prudent : impossible à quiconque de surprendre ce qui se disait à sa table.

Ils se saluèrent sans chaleur. De toute évidence, le banquier était impatient d'en finir le plus vite possible.

— Je ne vous demande pas ce que vous faites à Rome, commença-t-il, sans préambule. Sans adresse, sans l'uniforme qui vous va si bien.

L'Italien avait un débit rapide et parlait d'une voix monocorde, sans inflexions.

— Comme vous me l'aviez demandé, je n'ai pas cherché à prendre des renseignements. Ce n'était pas nécessaire : vous êtes un homme traqué.

— Comment le savez-vous ?

L'Italien ne répondit pas tout de suite ; ses lèvres s'entrouvrirent en un mince sourire.

— Vous venez de me le confirmer.

— Je vous préviens...

— Je vous en prie ! Vous arrivez à l'improviste, vous exigez un rendez-vous dans un lieu passant. Cela suffirait à me faire sauter dans un avion pour Malte afin de ne pas vous rencontrer. Et puis cela se voit comme le nez au milieu de la figure. Vous êtes mal à l'aise.

Le banquier disait vrai : son interlocuteur était mal à l'aise. Il lui

faudrait faire attention et se montrer plus détendu.

— Vous ne manquez pas de finesse ; nous l'avions déjà remarqué à Saigon.

— Je ne vous ai jamais vu de ma vie, répliqua l'Italien, faisant signe à un garçon qui passait. *Due Campari, prego.*

— Je ne bois pas de Campari.

— À votre guise. Deux Italiens qui commandent un Campari via Veneto n'attirent pas l'attention. C'était mon intention. De quoi voulez-vous me parler ?

— D'un Grec du nom de Dakakos.

Le banquier haussa les sourcils.

— C'est Théo Dakakos qui vous intéresse ?

— Vous le connaissez ?

— Qui ne connaît pas Dakakos dans le monde de la finance ? Vous êtes en affaires avec lui ?

— Peut-être... Il est armateur, n'est-ce pas ?

— Entre autres. C'est un homme encore jeune et déjà puissant. Même les colonels du régime d'Athènes y réfléchissent à deux fois avant de prendre des décrets qui pourraient lui porter préjudice. Ses concurrents plus âgés se méfient de lui. Son dynamisme compense un certain manque d'expérience. C'est un fonceur.

— Quelles sont ses opinions politiques ?

— Il ne s'intéresse qu'à lui-même, répondit le banquier, les sourcils levés.

— Quels sont ses intérêts en Asie du Sud-Est ? Pour qui travaille-t-il à Saigon ?

— Il ne travaille pour personne.

Le garçon revint avec les consommations.

— Il sert d'intermédiaire pour l'AID, l'agence pour le développement international, à Vientiane, reprit le banquier quand il se fut éloigné. Il expédie des marchandises vers le nord du Laos et au Cambodge. Comme vous le savez, tout est contrôlé par les services de renseignement. J'ai entendu dire qu'il s'était retiré.

C'est bien cela, songea Fontine, en posant son verre de Campari. Les

Vigies avaient mis au jour la corruption de l'AID, et Dakakos avait démasqué les Vigies.

— Il s'est donné beaucoup de mal pour contrecarrer mes projets.

— A-t-il réussi ?... Je vois que oui. Annaxas le Jeune réunit presque toujours ce qu'il entreprend, poursuit l'Italien, levant délicatement son verre. Son obstination est connue.

— Quel nom avez-vous dit ?

— Annaxas. Annaxas le Jeune, fils d'Annaxas le Fort. On se croirait à Thèbes, n'est-ce pas ? Ces Grecs ont toujours leur ascendance à la bouche, aussi obscure soit-elle. Je trouve cela prétentieux.

— Il l'utilise beaucoup ?

— Pas pour sa personne, mais il a baptisé son yacht *Annaxas* et plusieurs avions *Annaxas 1,2,3*. Ce nom est aussi celui de quelques sociétés. C'est une véritable obsession. Théodore Annaxas Dakakos, fils aîné d'une famille pauvre, élevé par un ordre religieux dans des circonstances qui demeurent obscures et pour lesquelles il décourage toute curiosité.

L'Italien vida son verre.

— Intéressant, fit Andrew.

— Vous ai-je révélé quelque chose que vous ignoriez ?

— Peut-être, dit Fontine, l'air détaché. Ce n'est pas important.

— Ce qui veut dire que ça l'est, rétorqua l'Italien, dont les lèvres pâles esquissèrent un sourire. Vous savez que Dakakos est en Italie ?

— Vraiment ? fit Andrew, dissimulant sa surprise.

— Ce qui veut dire que vous êtes réellement en affaires avec lui. Autre chose ?

— Non.

Le banquier se leva et se fondit rapidement dans la foule.

Andrew resta assis. Ainsi, Dakakos était en Italie. Il se demanda où ils se rencontreraient, rencontre à laquelle il tenait beaucoup, presque autant qu'au coffre de Salonique.

Il voulait éliminer Théodore Annaxas Dakakos. L'homme qui avait détruit les Vigies ne méritait pas de vivre.

Andrew se leva. Il sentait la bosse faite par les papiers dans la poche

de sa veste. Les souvenirs de son père, remontant à un demi-siècle.

Adrian fit passer dans sa main gauche la valise de cuir souple et resta au bout de la file de passagers qui s'élançaient dans le couloir de l'aéroport d'Heathrow. Il ne voulait pas être dans les premiers pour faire viser son passeport. Il préférait être au milieu, même à la fin, et prendre le temps de regarder autour de lui, sans se faire remarquer. Il se demanda qui le surveillait, parmi les dizaines de personnes présentes dans le terminal.

Le colonel Tarkington n'était pas un imbécile ; il avait appris quelques minutes après sa demande que le nommé Adrian Fontine attendait au bureau de l'émigration du Rockefeller Center la délivrance d'un passeport de remplacement. Il était possible qu'un agent de l'Inspection générale l'ait pris en filature dès sa sortie du bâtiment. Dans le cas contraire, ce n'était qu'une question de temps. Voilà pourquoi Adrian avait choisi Londres et non Rome comme destination.

Sa poursuite commencerait dès le lendemain, lui, l'amateur, contre des professionnels. La première étape consistait à disparaître, même s'il ne savait pas très bien s'y prendre. Cela paraissait pourtant simple ; un individu au milieu de plusieurs millions de ses semblables ; où pouvait être la difficulté ? Réflexion faite, il fallait traverser des frontières, c'est-à-dire présenter une pièce d'identité ; il fallait aussi trouver le vivre et le couvert, faire des achats, fréquenter des lieux qui pouvaient être surveillés.

C'était loin d'être simple, d'autant moins que lui, le gibier, n'avait aucune expérience de la chose, pas le moindre contact dans le milieu et ne saurait comment se comporter si cela devait arriver. Il ne pensait pas être capable d'aborder un inconnu et de dire de but en blanc : « Je suis disposé à payer pour un faux passeport », ou bien « Faites-moi

passer clandestinement en Italie », ou même « Je ne vous dirai pas mon nom, mais j'offre de l'argent contre certains services. » Une telle audace relevait de la fiction. Les gens normaux n'agissent pas ainsi ; leur maladresse ferait rire. Mais les professionnels qu'il allait affronter n'étaient pas des gens normaux. Pour eux, c'était l'enfance de l'art.

Il y avait six files pour le contrôle des passeports. Il choisit la plus longue, le regretta aussitôt, songeant que c'était digne d'un amateur. Certes, cela lui donnait plus de temps pour observer, mais l'inverse était également vrai.

— Bonjour, monsieur, fit l'agent du service de l'immigration quand son tour fut venu. Profession ?

— Avocat.

— Vous venez pour affaires ?

— Si l'on veut. C'est aussi un voyage d'agrément.

— Durée prévue de votre séjour ?

— Je ne sais pas. Pas plus d'une semaine.

— Avez-vous réservé une chambre d'hôtel ?

— Je n'ai pas réservé, mais je descendrai au Savoy.

Le policier leva la tête. Difficile de savoir s'il était impressionné ou si le ton d'Adrian lui déplaisait. À moins que le nom, Fontine A., ne figure sur une liste cachée dans son tiroir et qu'il ait voulu regarder son visage.

Le fonctionnaire sourit machinalement, tamponna le passeport fraîchement délivré et le tendit à Adrian.

— Je vous souhaite un agréable séjour en Grande-Bretagne, monsieur Fontine.

— Merci.

La réception du Savoy lui trouva une chambre, proposant de l'échanger contre une suite donnant sur la Tamise dès que l'une d'elles se libérerait. Adrian accepta et ajouta qu'il comptait rester plusieurs semaines en Angleterre. Il se déplacerait, ne serait pas souvent à Londres, mais aimerait disposer d'une suite pendant la durée de son séjour.

Il n'en revenait pas de voir avec quelle aisance il mentait. Les mots lui venaient spontanément à la bouche et sortaient avec assurance et

précision. Ce n'était pas une épreuve bien redoutable, mais le fait d'y parvenir si bien lui donnait confiance. Il avait su tourner les choses à son avantage ; c'était l'important. Une occasion s'était présentée, il l'avait saisie.

Assis sur le lit, Adrian étudiait les horaires étalés devant lui. Il trouva ce qu'il cherchait. Un vol SAS Paris-Stockholm, à 10 h 30. Un Paris-Rome sur Air Afrique, à 11 heures. Départ de Roissy pour le vol SAS, d'Orly pour Air Afrique. Trente minutes entre les vols à partir de deux aéroports différents. Il se demanda, mais la réponse ne faisait plus guère de doute, s'il serait vraiment capable mettre au point sa supercherie et de l'exécuter de a jusqu'à z.

Il faudrait prendre en considération un certain nombre de données imprévues, d'éléments faisant partie de la mise en scène. Des accessoires qui pouvaient attirer l'attention dans un aéroport bondé. Il prit le bloc de papier à en-tête du Savoy et commença une liste.

Trois valises – insolite.

Pardessus – voyant.

Lunettes.

Chapeau – à large bord.

Courte barbe postiche.

Le dernier accessoire, la barbe, lui parut extravagant, comme s'il redoutait de s'abandonner à son imagination. Était-il devenu fou ? Pour qui se prenait-il ? À quoi jouait-il donc ? Il déplaça machinalement le stylo vers la gauche, s'apprêtant à biffer toute la ligne. Il arrêta son geste. Non, il n'était pas devenu fou. Cela faisait partie de cette audace nouvelle dont il lui fallait s'imprégner, de ces bizarreries avec lesquelles il devait se sentir à l'aise. Il posa le stylo sur la feuille et, sans réfléchir, écrivit un nom : *Andrew*.

Où était Andrew ? Avait-il déjà gagné l'Italie ? Ou bien accompli la moitié d'un tour du monde sans s'être fait repérer ? L'attendait-il à Campo di Fiori ?

Et, s'il l'attendait, que trouveraient-ils à se dire ? Il n'y avait pas réfléchi ; il n'avait pas voulu y penser. Comme pour un réquisitoire délicat devant un jury hostile, il n'avait pas préparé ce qu'il allait dire. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était classer les faits dans sa tête et, le moment venu, faire confiance à sa capacité de raisonnement. Mais que dire à un frère jumeau quand on le savait assassin ? Qu'y avait-il à dire ?

... N'oubliez jamais que le contenu de ce coffre représente une des plus bouleversantes révélations de l'histoire du monde civilisé...

Il fallait empêcher son frère de nuire. C'était aussi simple que cela.

Adrian regarda sa montre. Il était 1 heure du matin. Il se félicita d'avoir peu dormi les jours précédents ; le sommeil viendrait plus facilement. Il devait se reposer ; il avait beaucoup à faire le lendemain. À Paris.

Adrian alla à la réception de l'hôtel du Pont-Royal remettre la clé de sa chambre. Il n'était pas allé au Louvre depuis cinq ans, dit-il au concierge, ce serait un péché de s'en priver, d'autant plus que le musée était tout près. L'homme acquiesça poliment, mais Adrian perçut une curiosité voilée dans son regard. Cela lui confirma ce qu'il soupçonnait : il était suivi, on avait posé des questions sur lui.

Il déboucha sur le trottoir ensoleillé de la rue du Bac, adressa un sourire au portier et déclina d'un signe de tête la proposition d'un taxi qui s'arrêtait à sa hauteur.

— Je vais au Louvre à pied. Merci quand même.

Il alluma une cigarette, se tourna légèrement comme pour protéger la flamme du vent et dirigea un regard en coin vers la baie vitrée de l'hôtel. Malgré le reflet du soleil, il vit le réceptionniste en train de parler avec un homme vêtu d'un imperméable mastic. Il n'en aurait pas donné sa tête à couper, mais Adrian était presque sûr d'avoir vu la même gabardine, à l'aéroport, deux heures plus tôt.

Il commença à descendre la rue du Bac, vers la Seine et le Pont Royal.

Le Louvre était bondé. Des hordes de touristes se mêlaient aux groupes d'enfants. Il passa devant la *Victoire* de Samothrace, monta l'escalier de droite jusqu'au premier étage et pénétra dans la salle des maîtres du XIX^{ème} siècle où il se joignit à un groupe de touristes allemands.

Les Teutons s'avancèrent en rangs serrés pour s'agglutiner devant un Delacroix. Adrian était parvenu à se glisser au cœur du groupe. La tête baissée au milieu des grands Allemands, il se retourna, regarda entre les ventres proéminents et les visages inexpressifs. Il vit ce qu'il redoutait et espérait à la fois découvrir.

L'imper mastic était là.

À une quinzaine de mètres de lui, l'homme faisait semblant de lire une brochure du musée, comme si le texte se rapportait à un tableau

d'Ingres devant lequel il s'était planté. Mais il ne regardait ni le texte ni le tableau ; ses yeux ne cessaient d'aller et venir entre la brochure et la grappe de touristes.

Les Allemands s'avancèrent en bon ordre pour traverser un couloir. Adrian fut repoussé contre le mur. Il écarta quelques touristes en s'excusant, passa devant le guide et se dégagea du groupe. Il longea d'un pas vif le mur de droite de la vaste salle, tourna à gauche dans la pénombre d'une pièce où les faisceaux lumineux de petits projecteurs fixés au plafond tombaient sur une douzaine de statues de marbre.

L'idée lui vint brusquement que, si l'homme à l'imper mastic le suivait dans cette pièce, sa retraite serait coupée.

Inversement, si l'homme entrait dans la pièce, il serait coincé lui aussi. Adrian se demanda lequel avait le plus à perdre. Comme il n'avait pas de réponse, il s'enfonça dans l'ombre, au fond de la pièce, derrière les pinceaux lumineux des spots, et attendit.

Il vit le troupeau teuton passer devant la porte ; quelques secondes plus tard, une silhouette beige clair se rua dans la même direction. L'homme courait, comme s'il avait le diable aux trousses.

Adrian s'avança jusqu'à la porte, s'arrêta sur le seuil, le temps de voir les Allemands tourner à gauche et disparaître dans un autre couloir. Il prit dans la direction opposée et traversa la salle pour rejoindre l'escalier.

La foule était encore plus dense. Une classe de collégiennes en uniforme s'approchait des premières marches ; derrière, l'homme à l'imper mastic piaffait d'impatience en attendant d'atteindre l'escalier.

Adrian comprit aussitôt que ce dernier, furieux d'avoir été semé, allait l'attendre à la sortie.

Une solution s'imposait : atteindre la porte le premier.

Adrian dévala les marches, s'efforçant de ne pas attirer l'attention sur lui. Il n'était qu'un homme pressé, en retard pour un déjeuner.

Devant le perron de l'entrée un taxi déversait quatre Japonais. Un couple âge, britannique à l'évidence, s'avancait lentement sur le trottoir vers le taxi. Adrian atteignit la voiture le premier.

— Dépêchez-vous, s'il vous plaît ! C'est très important !

Le chauffeur démarra avec un sourire. Adrian se retourna et regarda par la lunette arrière. L'imper mastic se tenait sur les marches, la tête oscillant de gauche et de droite, l'air furieux et désespéré.

— À Orly, fit Adrian. Le comptoir d'Air Afrique.

Il y retrouva la cohue et d'autres files d'attente, mais la sienne était assez courte. Pas trace de l'imper mastic ; personne ne semblait s'intéresser à lui.

L'hôtesse noire lui adressa un sourire éclatant.

— Je voudrais un billet pour Rome sur le vol de 11 heures, pour demain matin. Au nom de Llewellyn ; deux « l » au début, deux à la fin et un « y ». Première classe, s'il vous plaît. Serait-il possible de connaître le numéro de mon siège ? J'arriverai au dernier moment, mais maintenez la réservation. Je règle en espèces.

Il sortit du terminal par une des portes automatique et sauta dans le premier taxi de la file.

— Aéroport de Roissy. Comptoir SAS.

La queue était plus longue, le service plus lent. Un homme le regarda fixement, derrière une rangée de chaises en plastique. Personne ne l'avait dévisagé de la sorte à Orly. Il commença à s'interroger.

— Un aller et retour Stockholm, je vous prie, demanda-t-il avec une pointe d'impatience, quand son tour fut arrivé. Vous avez un vol demain matin, à 10 h 30.

L'employé leva lentement la tête.

— Je vais voir ce que nous pouvons faire, monsieur, fit-il avec une irritation contenue et un fort accent scandinave. Quelle serait votre date de retour ?

— Je ne suis pas encore fixé ; donnez-moi un billet open. Je ne cherche pas à avoir de réduction... Au nom de Fontine.

Cinq minutes plus tard, les billets étaient imprimés et payés.

— Vous êtes prié d'arriver une heure avant le départ de votre vol, monsieur, fit l'employé qui supportait mal l'impatience d'Adrian.

— Bien entendu... Ah ! il y a un petit problème. J'aurai dans mes bagages quelques objets très fragiles et de grande valeur que j'aimerais...

— Nous ne pouvons prendre la responsabilité du transport d'objets de valeur, le coupa l'employé.

— Je sais que c'est impossible. Tout ce que je vous demande, c'est de coller des étiquettes « Fragile » en suédois, en norvégien, enfin dans

vosre langue ! Mes bagages sont faciles à reconnaître...

Il quitta le terminal de l'aéroport Charles-de-Gaulle avec la certitude de s'être mis à dos un homme charmant qui se plaindrait de lui à ses collègues.

— Hôtel du Pont-Royal, fit-il au chauffeur de taxi. Rue du Bac.

Adrian le vit, assis à une table, à la terrasse d'un petit café de la rue Dumont. Il était américain, buvait du vin blanc et avait l'air d'un étudiant fauché qui s'obligeait à faire durer son verre. L'âge ne posait aucun problème et paraissait assez grand. Adrian s'arrêta devant sa table.

— Bonjour ! lança-t-il en anglais.

— Salut, répondit le jeune homme.

— Je peux m'asseoir ? Je vous offre un verre ?

— Pourquoi pas ?

— Vous allez à la Sorbonne ? poursuivit Adrian en s'asseyant.

— Non, à l'École des Beaux-Arts. Je suis un artiste, un vrai de vrai. Je fais votre portrait pour trente francs ! Qu'est-ce que vous en dites ?

— Non, merci. Mais je vous donnerai beaucoup plus si vous acceptez de faire quelque chose pour moi.

L'étudiant le considéra d'un air soupçonneux et eut un mouvement de recul.

— Je ne passe rien en fraude pour personne. Vous feriez mieux de vous casser. Je ne fais rien d'illégal.

— Permettez à l'avocat que je suis de vous approuver. Substitut du procureur, pour être précis. J'ai une carte qui le prouve.

— À vous entendre, on ne le dirait pas. | Laissez-moi vous expliquer. Qu'est-ce que cela vous coûtera ? Cinq minutes, le temps de boire un verre de bon vin.

À 9 h 15, Adrian descendit de la limousine devant la porte de la ligne aérienne scandinave, à Roissy-Charles-de-Gaulle. Il portait un long pardessus de drap blanc qui lui donnait l'air d'un guignol, mais ainsi il ne pouvait passer inaperçu. Il était coiffé d'un feutre de même couleur, le bord baissé sur les yeux pour dissimuler ses traits. Sous le chapeau, d'énormes lunettes noires couvraient une partie du visage. Un foulard

de soie bleue sortait de l'ouverture du manteau.

Le chauffeur en uniforme fit le tour de la limousine, ouvrit le coffre et appela des porteurs pour aider son passager. Trois grosses valises de cuir blanc furent empilées sur un chariot ; Adrian s'agita autour, geignant qu'elles allaient être éraflées.

Il franchit la porte à commande électronique, se dirigea vers le comptoir de la compagnie SAS.

— J'ai la tête comme une citrouille, lança-t-il, simulant une gueule de bois, et j'apprécierais infiniment que l'on ne me fasse pas de difficultés. Je veux que mes bagages soient enregistrés à la fin ; ayez la gentillesse de les garder sous le comptoir jusqu'au dernier appel. On fait cela pour moi dans toutes les compagnies aériennes. Votre collègue, celui qui était là hier, m'a assuré que cela ne poserait pas de problème.

L'employé de SAS le considéra d'un air ahuri. Adrian posa bruyamment sur le comptoir l'enveloppe contenant ses billets.

— Porte 42, monsieur, fit l'employé, lui rendant l'enveloppe. L'embarquement commence à 10 heures.

— Je vais m'asseoir en attendant, reprit Adrian, en indiquant la rangée de fauteuils en plastique. Je compte sur vous pour les bagages. Où sont les toilettes ?

À 9 h 40, un homme grand et mince en pantalon kaki, bottes de cowboy et veste de treillis de l'armée américaine, franchit la porte du terminal. Son menton était agrémenté d'une barbe touffue et sa tête coiffée d'un grand chapeau de brousse australien. Il entra dans les toilettes.

À 9 h 42, Adrian se leva, se dirigea vers les toilettes, poussa la porte indiquant « Hommes » et disparut à l'intérieur.

Enfermés dans l'un des W.C., les deux hommes procédèrent à l'échange des vêtements.

— C'est quand même bizarre, cette histoire. Vous me jurez qu'il n'y a rien dans ce manteau de tapette ?

— Il n'est pas assez vieux pour avoir peluché... Voici les billets. Porte 42. Vous pouvez jeter les récépissés des bagages. Je n'en veux pas. À moins que vous ne vouliez garder les valises ; elles coûtent horriblement cher et sont impeccables.

— Vous me garantissez que je ne vais pas me faire alpaguer à l'arrivée

à Stockholm ?

— Aucun risque, si vous utilisez votre propre passeport et ne dites à personne que vous êtes moi. Je vous ai donné mes billets, voilà tout. La note que j'ai écrite le prouve. Vous avez ma parole que personne ne vous cherchera noise. Vous ne savez pas où je suis ; il n'y a pas de mandat d'arrêt contre moi. Il n'y a rien.

— Vous êtes cinglé. Mais vous m'avez payé mes cours pour deux ans, sans compter ce qui me restera pour vivre. Vous êtes un gentil cinglé.

— Espérons-le. Voulez-vous me tenir le miroir ?

Adrian appliqua la barbiche sur son menton. Il étudia le résultat et, satisfait, se coiffa du chapeau australien qu'il inclina sur le côté.

— En route, déclara-t-il. Vous êtes parfait.

À 9 h 49, un homme en long manteau blanc, chapeau assorti et foulard bleu, la moitié du visage mangée par des lunettes noires, sortit des toilettes et longea le comptoir SAS en direction de la porte 42.

Trente secondes plus tard, un jeune homme barbu, américain à l'évidence, en veste de treillis et pantalon kaki, coiffé d'un grand chapeau, sortit des toilettes, tourna à gauche pour se fondre dans la foule et se dirigea vers la sortie. Il avisa un taxi, monta rapidement dans la voiture et retira la barbe.

— Llewellyn ! cria-t-il à l'employé d'Air Afrique qui attendait près de la porte d'embarquement. Désolé d'être en retard ! Est-ce que ça ira ?

— Juste à temps, monsieur, répondit le grand Noir avec un sourire. Nous venons de faire le dernier appel. Avez-vous des bagages à main ?

— Rien du tout.

À 11 h 08, l'appareil d'Air Afrique – départ 11 heures, destination Rome – commença à rouler lentement vers la piste 7. Il décolla avec seulement treize minutes de retard.

L'homme qui se faisait appeler Llewellyn était assis près d'un hublot, le chapeau posé sur le siège voisin de la cabine de première classe. Son menton le démangeait ; il se frotta vigoureusement.

Il avait réussi. Disparu comme par magie.

À 10 h 29, l'homme à l'imper mastic monta à bord de l'avion à destination de Stockholm. Le départ était retardé. En se dirigeant vers la classe économique, il passa devant le passager au manteau blanc d'une élégance voyante. Il se dit que l'homme qu'il filait était vraiment

un crétin. Pour qui se prenait-il pour se déguiser de la sorte ?

À 10 h 50, le vol SAS à destination de Stockholm décollait. Avec vingt minutes de retard, ce qui n'était pas rare. Le passager de la classe économique avait enlevé son imper mastic. Assis dans les premiers rangs, il se trouvait derrière l'homme au manteau blanc. Quand le rideau séparant les deux classes était ouvert, il voyait parfaitement l'homme qu'il surveillait.

Douze minutes après le décollage, le pilote éteignit le panneau lumineux demandant aux passagers de garder leur ceinture attachée. Dans la cabine de première classe, l'homme en blanc se leva, se retourna pour se débarrasser de son manteau et de son chapeau.

En découvrant son visage, le passager de la classe économique sursauta sur son siège et demeura bouche bée.

— Oh ! merde ! gémit-il.

Andrew se pencha pour regarder à travers le pare-brise le panneau qui venait d'apparaître dans la lumière des phares. L'aube était levée, mais les nappes de brouillard étaient nombreuses.

MILANO 5 KM

Il avait roulé toute la nuit dans la voiture de location la plus rapide qu'il eût trouvé à Rome. Un voyage de nuit réduisait les risques de filature. Des phares étaient facilement repérables dans l'obscurité des longues lignes droites.

Mais il ne craignait pas d'être suivi. Greene lui avait dit dans le parc qu'il était surveillé ; ce que le juif ignorait, c'est que, si les enquêteurs de l'Inspection générale avaient voulu mettre rapidement la main sur lui, ils auraient pu l'arrêter à l'aéroport. Le Pentagone savait où le trouver : c'est un câble du ministère qui l'avait fait rentrer de Saigon.

L'ordre de l'appréhender n'avait donc pas été donné. Il le serait, bien sûr ; il ne s'agissait que d'une question de jours ou d'heures. Mais il était le fils de Victor Fontine ; le Pentagone ne prendrait aucune décision officielle dans la précipitation. Ce n'était pas le genre de l'armée de porter des accusations à la légère contre un Rockefeller, un Kennedy ou un Fontine. Le Pentagone ne laisserait rien au hasard et exigerait le rapatriement des membres des Vigies afin de corroborer les témoignages.

Ce qui signifiait qu'il avait le temps de s'échapper. Quand l'armée serait prête à passer à l'action, il serait déjà dans les Alpes, à la recherche d'un coffre qui allait changer les règles du jeu.

Andrew écrasa la pédale d'accélérateur ; il avait sommeil. Un

professionnel comme lui savait quand son corps réclamait du repos malgré l'exaltation du moment, quand les yeux se faisaient lourds. Il allait trouver une petite pension ou une auberge de campagne et y passer le plus clair de la journée à dormir. En fin d'après-midi, il reprendrait la route de Campo di Fiori où, dans le bureau de son père, était accroché un tableau, premier indice sur la piste du coffre mystérieux.

Il passa sans ralentir devant les piliers de pierre effritée et continua de rouler sur plusieurs kilomètres. Il laissa deux voitures le dépasser, observa les conducteurs ; ils ne lui accordèrent pas un regard. Il fit demi-tour, passa de nouveau devant la grille : impossible de savoir ce qu'il y avait derrière, si la propriété était protégée par un système d'alarme ou des chiens de garde. Il ne voyait qu'une route pavée, sinueuse, qui s'enfonçait dans un bois.

Le bruit d'un moteur sur cette route suffirait à donner l'alerte. Il ne pouvait courir ce risque ; il n'avait nullement l'intention d'annoncer son arrivée à Campo di Fiori. Il ralentit, engagea la voiture dans le sous-bois et avança aussi loin que possible.

Cinq minutes plus tard, il arriva devant la grille, vérifia s'il y avait des cellules photoélectriques ou autres alarmes. Il passa entre les piliers et commença à suivre l'allée tracée au milieu des arbres.

Il resta sur le bas-côté, à l'abri du sous-bois et des broussailles, jusqu'à ce que la maison apparaisse. Elle était telle que son père l'avait décrite : un lieu de mort plus que de vie.

Les fenêtres étaient noires ; pas une lumière ne brillait à l'intérieur. Il aurait dû y en avoir, mais tout le bâtiment était dans l'obscurité. Le vieil homme qui y vivait seul avait besoin de lumière ; un vieillard n'a pas de bons yeux. Le moine était-il mort ?

Soudain, une voix résonna, aiguë, plaintive, suivie d'un bruit de pas. Cela venait de la route qui partait vers le nord, après un coude de l'allée, celle que son père appelait la route de l'écurie. Fontine se laissa tomber à terre, dans les herbes hautes, et demeura immobile. Il souleva doucement la tête et attendit.

Le vieux moine apparut, vêtu d'une longue robe noire, un panier d'osier à la main. Il prononça une phrase d'une voix forte, mais Andrew ne pouvait voir à qui il s'adressait. Il n'avait pas compris ce qu'avait dit le vieillard. Puis le moine s'arrêta, prononça une autre phrase en se tournant.

Une autre voix répondit, rapide, autoritaire, dans une langue que

Fontine ne reconnut pas tout de suite. Puis il découvrit le compagnon du moine et le jaugea en un instant, comme on le fait d'un adversaire. Solidement bâti, les épaules larges et puissantes, l'homme portait une veste en poil de chameau et un pantalon de bonne coupe. Les derniers rayons du soleil éclairaient les deux hommes par-derrière, assez fort pour qu'Andrew pût distinguer leur visage dans le contre-jour.

Il concentra son attention sur le plus jeune et le plus vigoureux. Les yeux écartés, surmontés de sourcils clairs sur un front hâlé, les cheveux courts, décolorés par le soleil, il avait quarante-cinq ans environ, certainement pas plus. Sa démarche était celle d'un homme résolu, capable de se déplacer avec vivacité, mais ne tenant pas à le montrer. Fontine avait eu des hommes comme lui sous ses ordres.

Le vieux moine se remit en marche vers le perron aux degrés de marbre, fit passer le panier dans sa main gauche, soulevant de l'autre le bas de sa robe. Il s'arrêta sur la dernière marche, se retourna derechef vers son compagnon. Sa voix était plus calme, comme s'il acceptait avec résignation la présence du laïque, son autorité, ou les deux. Il parla lentement et, cette fois, Fontine reconnut la langue sans difficulté : c'était du grec.

En écoutant parler le moine, il arriva à une conclusion évidente : le costaud qui l'accompagnait ne pouvait être que Théodore Annaxas Dakakos. *Il est fort comme un taureau.*

Le prêtre s'avança sous le porche de marbre et s'arrêta devant la porte. Dakakos le suivit ; ils entrèrent.

Fontine resta allongé plusieurs minutes dans l'herbe du bord de l'allée. Il devait réfléchir. Qu'est-ce qui avait amené Dakakos à Campo di Fiori ? Qu'espérait-il y trouver ?

À mesure que les questions se présentaient à son esprit, la réponse devenait évidente. Dakakos, le solitaire, était le maître des lieux. La brève conversation qu'il venait de surprendre n'était pas de celles qu'ont entre eux des étrangers.

Il convenait maintenant de déterminer si Dakakos était venu seul ou s'il avait amené des hommes pour assurer sa protection. Il n'y avait personne dans la maison, pas de lumière aux fenêtres, pas de bruit à l'intérieur. Il ne restait que l'écurie.

Andrew rampa dans l'herbe humide jusqu'à ce que toutes les fenêtres soient cachées par la végétation. Il se releva derrière un massif d'arbrisseaux et sortit un Beretta de sa poche. Il grava le talus surplombant l'allée afin d'estimer la direction à suivre pour rejoindre la route. Si les hommes de Dakakos attendaient dans l'écurie, il serait

facile de les éliminer. Sans tirer un coup de feu, c'était primordial. Le pistolet n'était qu'un outil, une menace destinée à faire plier les gens.

Courbé en deux, Fontine franchit le tertre pour rejoindre la route. Le vent du soir ployait les herbes et agitait les branches des arbres. Écoutant son instinct de soldat, il suivit les mouvements de la végétation. Quand les toits de l'écurie apparurent, il se laissa silencieusement glisser au pied de l'élévation de terrain jusqu'à la route.

Une longue Maserati gris métallisé, les pneus couverts de boue, était garée devant la porte de l'écurie. Pas une voix, pas un signe de vie ; seul le bruissement des feuilles se faisait entendre. Andrew s'agenouilla, prit une poignée de terre et la lança de l'autre côté de la route, vers les fenêtres, à six ou sept mètres de l'endroit où il se trouvait.

Le bruit ne fit sortir personne. Fontine recommença, ajoutant à la terre des petits cailloux. Le crépitement sur les vitres fut plus bruyant ; il n'avait pu passer inaperçu.

Rien. Personne.

Andrew s'avança prudemment sur la route, en direction de la voiture. Il s'arrêta juste devant. Le sol était dur, mais encore légèrement humide de la pluie de la journée. L'avant de la Maserati était tourné vers le nord ; il n'y avait pas de traces de pas du côté du passager. Il fit le tour de l'automobile ; du côté du conducteur, les empreintes d'une paire de chaussures d'homme se voyaient nettement. Dakakos était venu seul.

Plus de temps à perdre. Il lui restait à décrocher un tableau avant d'entreprendre un voyage dans la montagne de Champoluc. Par un ironique retour des choses, il avait trouvé Dakakos à Campo di Fiori : la vie du délaient s'achèverait là où son obsession avait sa source. Une consolation pour les Vigies.

En revenant vers la maison, il vit des lumières aux fenêtres, celles qui se trouvaient à gauche de la porte d'entrée. Andrew longea le mur de la façade, se baissa pour passer sous les rebords des fenêtres, jusqu'à ce qu'il atteigne celle d'où provenait la lumière la plus vive. Il leva lentement la tête et regarda à l'intérieur.

La pièce était vaste. Elle contenait plusieurs canapés, de nombreux fauteuils et une grande cheminée. Deux lampes étaient allumées ; l'une à côté du canapé le plus éloigné, l'autre plus près de la fenêtre, à droite d'un fauteuil Voltaire. Dakakos se tenait devant le manteau de la cheminée. Il parlait, scandant ses paroles de gestes lents et mesurés

des deux mains. Le moine, assis dans le fauteuil, tournait le dos à Fontine ; seul le haut de sa tête dépassait du dossier. La conversation était assourdie, impossible à comprendre. Comme il était impossible de savoir si le Grec était armé. Il fallait supposer que oui.

Andrew détacha une brique de la bordure de l'allée et revint vers la fenêtre. Il se redressa, le Beretta dans la main droite, la brique serrée dans la gauche. Dakakos fit quelques pas vers le fauteuil du moine. Le Grec, tout à son discours, suppliait ou expliquait quelque chose.

C'était le moment.

Le revolver devant les yeux pour se protéger, Fontine tendit le bras gauche derrière lui, puis le lança vivement vers l'avant, projetant la brique au milieu d'une vitre. Des éclats de verre, des fragments de bois arrachés volèrent en tous sens. Il fit tomber avec la crosse de son Beretta les derniers morceaux du panneau de verre, passa l'arme dans l'espace dégagé.

— *Un seul geste et vous êtes morts !* cria-t-il de toutes ses forces.

— Vous ? murmura Dakakos, pétrifié de surprise. Vous devriez être aux arrêts !

La tête du Grec s'affaissa sur sa poitrine. Il avait le visage balafgré, maculé du sang coulant des profondes futaillles faites par le canon du revolver.

Un homme comme lui mérite de mourir dans les souffrances, se dit Fontine.

— Au nom du Seigneur, je vous en conjure, ayez pitié ! s'écria le moine, attaché dans son fauteuil, avec une véhémence impuissante.

— La ferme ! rugit l'officier, le regard braqué sur Dakakos. Pourquoi nous avez-vous dénoncés ? Qu'êtes vous venu faire ici ?

Le Grec le regarda fixement, la respiration précipitée, les yeux tuméfiés.

— On m'a assuré que vous étiez aux arrêts. Que l'on avait des charges accablantes contre vous.

Il parlait d'une voix à peine audible, autant pour lui-même que pour l'homme qui l'interrogeait.

— Ils ont commis une erreur dans leurs transmissions, poursuivit Andrew. Vous ne vous attendiez pas à ce qu'ils vous câblent des excuses ? Que vous ont-ils dit ? Qu'ils s'apprêtaient à me cueillir ?

Dakakos garda le silence, les yeux mi-clos à cause des filets de sang qui coulaient de son front. Fontine crut entendre les grands stratèges du Pentagone : *Ne jamais rien avouer, ne jamais expliquer. Se concentrer sur l'objectif, le reste ne pose pas de problème.*

— Peu importe, fit-il d'une voix glacée, dangereusement calme. Dites-moi simplement ce que vous êtes venu faire ici.

Les yeux du Grec roulèrent dans leurs orbites ; ses lèvres commencèrent à remuer.

— Vous êtes une pourriture ! Nous vous empêcherons de nuire.

— Qui, *nous* ?

Dakakos renversa la tête en arrière, la projeta en avant et cracha au visage du commandant. Fontine écrasa le canon du revolver sur la mâchoire du Grec, dont la tête s'affaissa sur son épaule.

— Arrêtez ! s'écria le moine. Je vais tout vous dire ! C'est un prêtre du nom de Land... Dakakos et Land travaillent ensemble.

— Qui ? lança Fontine, se retournant brusquement.

— C'est tout ce que je sais ! Je ne connais que son nom ! Ils sont en contact depuis des années.

— Qui est-ce ? Que fait-il ?

— Je ne sais pas... Dakakos ne m'a rien dit.

— Il l'attend ? Ce prêtre doit-il venir ici ?

L'officier vit l'expression du vieillard changer brusquement ; il battit des paupières, ses lèvres se mirent à trembler.

Andrew comprit : Dakakos attendait quelqu'un, mais pas le prêtre. Il leva le canon de son arme, le fourra dans la bouche de l'armateur à demi conscient.

— Mon père, je vous donne deux secondes pour me dire qui. Qui ce salopard attend-il ?

— L'autre...

— Quel autre ?

Le vieux moine le regarda, les yeux exorbités. Fontine sentit une boule se former dans son estomac. Il retira le revolver de la bouche du Grec.

Adrian.

Adrian allait arriver à Campo di Fiori ! Son frère avait réussi à quitter les États-Unis ; il était passé à l'ennemi !

Le tableau ! Il devait absolument s'assurer qu'il était toujours là ! Il se retourna, cherchant la porte du bureau...

Le coup arriva avec une force terrible. Brisant le fil de la lampe qui liait ses poignets, Dakakos bondit sur Andrew, enfonça le poing dans ses reins, referma l'autre main sur le canon du Beretta et tordit le bras qui tenait l'arme avec une telle violence que Fontine crut que l'articulation du coude allait lâcher.

Le commandant se laissa tomber de côté, accompagnant la poussée de Dakakos qui sauta sur lui, l'écrasant de tout son poids. Il frappa les jointures de Fontine sur le sol jusqu'à ce que le coup de feu parte, la balle allant se loger dans le bois de la porte voûtée. Andrew asséna de violents coups de genou, martelant l'aine, écrasant les testicules du Grec, qui cambra les reins, grimaçant de douleur.

Fontine roula sur lui-même, libérant sa main gauche, griffant le visage couvert de sang, arrachant des lambeaux de chair. Mais Dakakos ne lâchait pas prise, ne renonçait pas ; il appuya les avant-bras sur la gorge d'Andrew.

C'était le moment ! Fontine ouvrit la bouche, planta les dents dans la chair du Grec, le mordant jusqu'au sang, comme un chien enragé. Le liquide chaud coula dans sa gorge. L'armateur retira le bras, écarta la main, laissant à Fontine la place dont il avait besoin. Il asséna un nouveau coup de genou dans l'aine de son adversaire, fit glisser son corps sous le corps massif du Grec. Dans le même mouvement, il lança prestement la main gauche dans le creux de l'aisselle de Dakakos et serra le tendon de toutes ses forces.

Le Grec souleva son côté droit avec un rugissement de douleur. Andrew roula sur la gauche, libérant son bras.

Avec la rapidité et la précision nées de sa longue habitude du corps à corps, le commandant Fontine se retrouva accroupi, l'arme pointée sur son adversaire, et vida presque tout le chargeur dans la poitrine du délateur qui avait bien failli le tuer.

Dakakos était mort. Annaxas n'était plus.

Andrew se releva en titubant, couvert de sang, moulu de fatigue. Il se tourna vers le moine de Xenope. Le vieillard, immobile dans son fauteuil, les yeux clos, pria silencieusement.

Il restait une balle. Andrew leva lentement le bras et pressa la détente.

Abasourdi, Adrian prit le câble que lui tendait le réceptionniste. Il se dirigea lentement vers la porte, s'arrêta et ouvrit l'enveloppe.

*M. Adrian Fontine
Hôtel Excelsior
Rome, Italie*

Cher Monsieur Fontine,

Nous devons nous parler d'urgence, car vous ne pouvez pas agir seul. Il faut me faire confiance. Vous n'avez rien à craindre de moi. Je comprends votre inquiétude ; en conséquence il n'y aura pas d'intermédiaire et je n'enverrai personne vous amener à moi. Je vous attendrai seul et nous prendrons seuls nos décisions. Vérifiez auprès de votre source.

Théo Dakakos

Dakakos l'avait retrouvé ! Le Grec lui demandait un rendez-vous ! Mais où ? Comment ?

Adrian savait qu'après son passage à la douane rien ne pourrait

empêcher ceux qui le cherchaient de savoir qu'il était en Italie ; il avait donc prévu de passer à l'étape suivante de sa stratégie. Mais il lui semblait extraordinaire que Dakakos entre ouvertement en contact avec lui. Comme s'il allait de soi pour le Grec qu'ils allaient faire cause commune. C'est pourtant Dakakos qui avait juré la perte d'Andrew, traqué implacablement son frère, pris dans sa toile ces Vigies dont les actes séditieux avaient échappé aux efforts conjugués de l'Inspection générale et du ministère de la Justice.

Les fils de Victor Fontine – les petits-fils de Savarone Fontini-Cristi – s'étaient lancés à la recherche du convoi de Salonique. Pourquoi Dakakos s'efforcerait-il de mettre des bâtons dans les roues de l'un et pas de l'autre ?

Il y avait une seule réponse : il voulait précisément les en empêcher tous les deux. En tendant des carottes à l'âne, en promettant la sécurité, en recherchant sa confiance, ce qui se traduisait par contrôle et surveillance.

Je vous attendrai seul et nous prendrons seuls nos décisions. Vérifiez auprès de votre source.

Dakakos allait-il se rendre à Campo di Fiori ? Comment serait-ce possible ? Quelle était cette source ? Le colonel Tarkington avec qui Dakakos avait travaillé la main dans la main pour prendre les Vigies au piège ? Quelle autre source l'armateur grec et lui avaient-ils en commun ?

— *Signor Fontine ?*

C'était le directeur de l'Excelsior ; il venait de sortir précipitamment de son bureau, laissant la porte ouverte.

— Oui ?

— J'ai d'abord appelé dans votre chambre, fit le directeur, souriant nerveusement. Mais vous n'y étiez pas.

— Exact, répondit Adrian, puisque je suis ici. Que voulez-vous ?

— L'intérêt de nos clients passe avant tout, répondit l'Italien avec un sourire obséquieux.

— Au fait, s'il vous plaît. Je suis pressé.

— Nous avons reçu, il y a quelques minutes, un coup de fil de l'ambassade des États-Unis. Ils ont dit qu'ils appelaient tous les hôtels de Rome. Ils vous cherchent.

— Que leur avez-vous répondu ?

— L'intérêt de nos clients...

— Que leur avez-vous répondu ?

— Que vous étiez sorti. C'est la vérité, *signore*. Mais, si vous désirez utiliser mon téléphone...

— Non, merci, fit sèchement Adrian, se dirigeant vers la porte.

Il s'arrêta après quelques pas et se retourna.

— Rappelez l'ambassade, dit-il au directeur. Dites-leur où je suis parti. Vous aurez tous les détails à la réception.

C'était la deuxième phase de sa stratégie. En l'élaborant, il s'était rendu compte qu'il s'agissait en réalité du prolongement de celle qu'il avait appliquée à Paris. Avant la fin de la journée, les professionnels lancés à ses trousses sauraient précisément où il se trouvait. À l'ère de l'ordinateur et de la coopération internationale, l'information circulait vite. Il devait leur faire croire qu'il allait là où il n'avait nullement l'intention d'aller.

Rome était le meilleur point de départ. S'il avait pris un vol pour Milan, l'Inspection générale aurait fouillé dans ses dossiers et découvert le nom de Campo di Fiori. C'était un risque qu'il ne pouvait courir.

Adrian avait demandé à la réception de l'Excelsior de lui préparer un voyage vers le sud. Un itinéraire via Naples, Salerne, Policastro, qui lui ferait traverser la Calabre, jusqu'à la mer Ionienne. Il avait aussi loué une voiture à l'aéroport.

Théodore Dakakos s'était donc joint à ses poursuivants. Dakakos, dont le réseau d'informateurs était plus rapide que celui du renseignement militaire américain et infiniment plus dangereux. Adrian savait ce que recherchaient les militaires américains : le tueur des Vigies. Mais Dakakos, lui, voulait mettre la main sur le coffre de Constantinople. Un trésor autrement précieux.

Adrian retourna à l'aéroport Leonardo da Vinci, rendit la voiture de location et prit un billet pour Milan sur Italia Airlines. Il attendit devant la porte d'embarquement, tête baissée, cherchant à se dissimuler dans la foule. Tandis qu'il se faisait bousculer par la file qui avançait, les paroles de Clarence Darrow, un juriste d'exception, lui revinrent en mémoire, sans qu'il sache pourquoi.

On peut courir avec la meute, au beau milieu de la meute, mais celui qui veut faire quelque chose se laisse glisser sur le bord et s'en écarte.

En arrivant à Milan, il appellerait son père. Il mentirait pour Andrew ; il inventerait quelque chose, le moment venu. Il devait en savoir plus long sur Théodore Dakakos.

Le péril se faisait pressant.

Assis sur le lit, dans sa chambre de l'hôtel di Piemonte, comme il l'avait fait au Savoy, Adrian étudiait des papiers étalés devant lui. Il ne s'agissait pas cette fois d'horaires de lignes aériennes, mais des réminiscences lointaines de son père. S'il les relisait, ce n'était pas dans l'espoir d'y dénicher du nouveau – il en connaissait la teneur –, mais parce que cela retardait le moment où il lui faudrait prendre le téléphone. Il se demanda si son frère avait accordé une grande attention à ces descriptions incertaines entremêlées de réflexions hésitantes, parfois obscures. Andrew avait dû les étudier avec la minutie d'un officier s'apprêtant à livrer combat. Il y avait des noms : Goldoni, Capomonti, Lefrac. Des hommes qu'il faudrait rencontrer.

Adrian savait qu'il ne devait plus atermoyer. Il replia les photocopies, les glissa dans la poche de sa veste et décrocha le combiné.

Dix minutes plus tard, le standard de l'hôtel le rappela ; à huit mille kilomètres de Milan, dans la grande maison de North Shore, le téléphone sonnait. C'est sa mère qui répondit. Elle annonça la nouvelle avec simplicité, sans manifestations extérieures de chagrin, car rien n'est plus intime que le chagrin.

— Ton père est mort hier soir.

Ils gardèrent le silence un long moment. Une manière pudique d'exprimer leur affection, aussi vraie qu'un contact physique.

— Je rentre tout de suite, dit-il après ce long silence.

— Non, ne fais pas ça. Ce n'est pas ce qu'il aurait voulu. Tu sais ce que tu as à faire.

Il y eut un nouveau silence. Ce fut encore Adrian qui le rompit.

— Oui.

— Adrian ?

— Oui ?

— J'ai deux choses à te dire, mais je ne veux pas discuter. Tu comprends ?

— Je crois, fit Adrian après une hésitation.

— Nous avons reçu la visite d'un officier, le colonel Tarkington. Il a eu la délicatesse de me parler en privé. Je sais tout pour Andrew.

— Je suis désolé...

— Ramène-le. Il a besoin d'aide, de toute l'aide que nous pouvons lui apporter.

— Je vais essayer.

— Il est si facile de regarder en arrière et de se dire : « Oui, maintenant, je vois. Je comprends. » Il n'a vu que les effets du pouvoir, sans en percevoir la complexité ni cet élément essentiel qu'est la compassion.

— Ne discutons pas de cela maintenant.

— Tu as raison, je ne veux pas discuter... Mon Dieu ! J'ai si peur !

— Maman, je t'en prie !

Jane prit une longue inspiration que son fils perçut à des milliers de kilomètres.

— Autre chose, reprit-elle. Dakakos est venu à la maison. Il a parlé à ton père... Il nous a parlé à tous les deux. Il faut lui faire confiance : c'est ce que souhaitait ton père. Il n'avait pas le moindre doute. Moi non plus.

... vérifiez auprès de votre source...

— Il m'a envoyé un câble. Il disait qu'il m'attendrait...

— À Campo di Fiori, acheva Jane.

— Qu'a-t-il dit au sujet d'Andrew ?

— Qu'il pensait que ton frère risquait d'être retardé, sans entrer dans les détails. Il n'a parlé que de toi. Ton nom revenait sans cesse dans la conversation.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je rentre ?

— Absolument. Tu ne pourrais rien faire de plus ; ce n'est pas ce qu'il aurait voulu. Adrian, reprit-elle après un silence, dis à ton frère que votre père est mort sans savoir. Il a cru jusqu'à la fin que ses Gémeaux étaient les hommes qu'il imaginait.

— Je le lui dirai. Je te rappelle bientôt.

Ils se quittèrent sur quelques mots pudiques.

Son père était mort. La source n'était plus ; le sentiment de vide, lui, était affreux. Adrian resta assis à côté du téléphone ; la sueur perlait sur son front malgré la fraîcheur de la chambre. Il se leva : il avait des choses à faire, et le temps pressait. Dakakos se rendait à Campo di Fiori. Le tueur des Vigies aussi, mais le Grec l'ignorait.

Il s'installa au bureau et commença à écrire, comme dans son appartement de Boston, où il gribouillait des notes pour préparer le contre-interrogatoire du lendemain.

Il ne s'agissait pas cette fois du lendemain, mais du soir même. Et les idées qui lui venaient étaient rares.

Il arrêta la voiture à l'embranchement des deux routes, prit la carte et la plaça sous la lumière du tableau de bord. L'embranchement figurait sur la carte ; il n'y avait pas d'autre accès jusqu'à Laveno. Son père avait dit qu'il verrait sur la gauche de gros piliers de pierre marquant l'entrée de Campo di Fiori.

Il repartit, fouillant l'obscurité des yeux. Il s'attendait à percevoir une forme blanche et élancée dans la muraille végétale qui défilait au bord de la route. Il roula six kilomètres avant de trouver ce qu'il cherchait. Il arrêta la voiture devant les piliers de pierre effritée, passa sa torche électrique par la vitre. Il vit l'allée sinueuse décrite par son père, qui se perdait entre les arbres.

Il braqua à gauche, la voiture franchit la grille. Il eut soudain la bouche sèche, les battements de son cœur s'accéléchèrent, il sentit les pulsations de ses artères dans ses tempes. C'était la peur de l'inconnu qui le saisissait. Il préféra l'affronter rapidement et accéléra.

Il n'y avait aucune lumière. Nulle part.

L'énorme bâtisse blanche se dressait, fantasmagorique dans sa splendeur funèbre. Adrian gara la voiture sur la gauche de l'allée circulaire, en face des degrés de marbre du perron. Il coupa le moteur et, après une hésitation, éteignit les phares. Il descendit, prit la torche dans sa poche, s'avança sur les pavés disjoints.

Un rayon de lune joua fugitivement sur le décor macabre. Le ciel était couvert, mais la pluie ne menaçait pas. Les nuages, nombreux mais légers, couraient trop vite. L'air était sec, le silence absolu.

En posant le pied sur la première marche, Adrian alluma la torche pour regarder sa montre. 23 h 30. Dakakos n'était pas là ; ni son frère. Ils auraient entendu la voiture ; ils n'auraient pas dormi à cette heure-là. Restait le vieux moine. Un être vivant seul, en pleine campagne,

devait être couché à 23 h 30.

— Il y a quelqu'un ? cria-t-il à pleins poumons. Je m'appelle Adrian Fontine et j'aimerais vous parler !

Rien.

Soudain un mouvement ! Des froissements légers, une série de grattements accompagnés de cris ténus, indistincts. Il braqua le faisceau lumineux de la torche vers la source des bruits, distingua des formes mouvantes : des rats. Trois, quatre, cinq rongeurs s'enfuyaient par le rebord d'une fenêtre ouverte.

Le pinceau lumineux éclaira la fenêtre. Les vitres étaient brisées. Il s'approcha lentement, la peur au ventre.

Ses pieds s'enfoncèrent dans la terre meuble, ses chaussures firent crisser des éclats de verre. Il s'arrêta devant la fenêtre, leva la torche.

Il ne put retenir un cri de surprise en découvrant deux paires d'yeux dans le faisceau lumineux. Les animaux firent un bond, surpris et furieux, un cri strident, déjà étouffé par la distance, se fit entendre tandis que les rats filaient dans l'obscurité. Il y eut un grand fracas : un animal effrayé avait heurté un objet instable, en verre ou en porcelaine.

Adrian expira longuement, puis se mit à frissonner : une horrible puanteur, une odeur putride lui fit venir les larmes aux yeux et menaça de le suffoquer. Il retint son souffle et se hissa sur le rebord de la fenêtre. Il plaqua la main gauche sur sa bouche et son nez pour filtrer l'odeur nauséabonde ; il dirigea la torche vers la vaste salle.

Un spectacle atterrant le frappa : deux cadavres, l'un en robe noire, attaché dans un fauteuil, l'autre gisant à demi nu, étaient dans un état effroyable. Vêtements en lambeaux, chair déchiquetée par les dents des rongeurs, sang séché, mêlé à l'urine et à la salive des animaux.

Adrian sentit monter en lui un haut-le-cœur. Il vomit, s'écarta en chancelant vers la gauche. Le chambranle d'une porte s'encadra dans le faisceau de la torche ; il s'élança dans l'ouverture, suffoquant, cherchant désespérément un air respirable.

Il se trouvait dans le bureau de Savarone Fontini-Cristi, ce grand-père qu'il n'avait jamais connu, mais pour qui il éprouvait toute la haine dont il était capable. Cet homme avait déclenché une succession de meurtres, créé un climat de suspicion qui se perpétuait dans le sang et la haine.

Pour quoi ? Tout cela pour *quoi* ?

— Salaud !

Il ne put retenir un hurlement, monté du plus profond de son être ; il saisit par le dossier une chaise ancienne et la fracassa sur le sol.

Soudain, dans le silence revenu, sachant parfaitement ce qu'il devait faire, Adrian s'immobilisa et dirigea lentement le pinceau lumineux de la torche sur le mur du fond. Derrière le bureau, sur la droite, sous une Madone.

Le cadre était là, le verre brisé.

Le tableau avait disparu.

Il se laissa tomber à genoux, pris de violents tremblements et de sanglots irrépressibles.

— Non ! souffla-t-il, en proie à une douleur sans nom. Mon frère !
Mon frère !

TROISIÈME PARTIE

Andrew gara la Land Rover sur le bas-côté de la petite route de montagne et se versa du café chaud dans le bouchon du thermos. Il avait bien roulé ; d'après la carte Michelin, il n'était plus qu'à quinze kilomètres de Champoluc. Le soleil lançait ses premiers rayons du haut des montagnes. Il arriverait dans quelques minutes à Champoluc, où il pourrait acheter le matériel dont il avait besoin.

Adrian était loin derrière. Andrew savait qu'il pouvait prendre le temps de réfléchir tranquillement. Son frère allait en outre se trouver embarqué dans une situation dont il aurait du mal à se dépêtrer. En découvrant les corps à Campo di Fiori, Adrian serait pris de panique, incapable de mettre de l'ordre dans ses idées et de décider de ce qu'il convenait de faire. Son frère n'avait pas l'habitude de vivre avec la violence, d'affronter la mort ; c'était un monde trop éloigné du sien. Il n'en allait pas de même pour les soldats, pour lui. L'affrontement physique, l'effusion de sang, même, réjouissaient tous ses sens, lui insufflaient un sentiment intense d'exultation. Son énergie était stimulée, il se sentait confiant, sûr de ses mouvements.

Le coffre était presque entre ses mains. Le moment était venu de se concentrer, d'étudier chaque mot, chaque indice. Il prit les photocopies, les avança vers le pare-brise pour les présenter à la lumière indécise du jour.

... La famille Goldoni habitait dans le village de Champoluc. D'après le registre d'état civil, il reste encore plusieurs de ses membres, éparpillés dans les environs. Le chef de famille s'appelle aujourd'hui Alfredo Goldoni ; il

vit dans la maison de son père, qui fut celle de son grand-père, sur quelques arpents de terre, au pied de la montagne, à l'ouest du village. Les Goldoni sont les meilleurs guides de montagne de la région. Savarone faisait souvent appel à eux. Ils étaient aussi pour lui des « amis du nord », expression qu'il employait pour distinguer ceux de la terre de ceux de la ville, les hommes vers qui sa confiance allait beaucoup plus rapidement. Il est possible qu'il ait communiqué des renseignements au père d'Alfredo Goldoni, qui, à sa mort, auraient été transmis selon la coutume en vigueur à l'aîné des enfants, quel que soit son sexe. Si Alfredo n'est pas l'aîné, cherchez une sœur plus âgée que lui.

Au nord, dans la montagne, entre les arrêts de la ligne chemin de fer appelés, si ma mémoire est fidèle, Krahen Ausblick et Greier Gipfel, se trouve une petite auberge tenue par la famille Capomonti. D'après les renseignements que j'ai pris, elle existe encore et aurait été agrandie. Le propriétaire actuel se nomme Naton Lefrac, un descendant par alliance des Capomonti. Je me souviens de lui, nous étions bons amis ; à l'époque, ce n'était pas encore un homme, bien sûr, puisqu'il a un ou deux ans de moins que moi. C'était le fils d'un fournisseur des Capomonti. Je me souviens que les aubergistes l'aimaient beaucoup, que leur plus cher désir était qu'il épouse un jour une de leurs filles. À l'évidence, leurs vœux ont été exaucés.

Du temps de mon enfance, et même plus tard, nous ne sommes pas allés une seule fois dans la vallée de Champoluc sans passer la nuit à l'auberge Capomonti. J'ai souvenir de son accueil chaleureux, de grands rires, de beaux feux crépitants dans l'âtre, d'un sentiment de bien-

être. Toute la famille était simple, d'une grande ouverture d'esprit et d'une grande sincérité de cœur. Savarone les estimait infiniment. S'il avait eu un secret à confier à quelqu'un, il savait que le vieux Capomonti serait muet comme la tombe...

Andrew posa les feuilles et reprit la carte Michelin. Il fit une nouvelle fois le compte des marques minuscule portées sur la ligne de Zermatt ; l'inquiétude l'envahit de nouveau. Sur les nombreux arrêts dont son père avait gardé le souvenir, il n'en subsistait que quatre. Dans aucun d'eux ne figurait le mot *faucon*.

La scène de chasse accrochée au mur du bureau de Campo di Fiori n'était pas tout à fait ce dont son père se souvenait : le tableau ne représentait pas des oiseaux s'envolant d'un fourré mais des chasseurs au milieu d'une friche, la tête et le fusil levés vers le ciel où des faucons planaient. La vision d'un artiste sur la vanité de la chasse.

D'après son père, les clairières jalonnant la ligne de chemin de fer portaient les noms de pic de l'Aigle, pointe du Choucas, aiguille du Vautour. Il aurait dû y en avoir une où figurait le mot « faucon. » Si cela avait été le cas, elle n'existait plus. Un demi-siècle s'était écoulé ; de minuscules clairières disposées le long d'une voie ferrée, en contrebas de cols alpins, ne laissaient pas de trace durable. Qui se souvient de l'emplacement exact d'un arrêt de tramway trente ans après que les rails ont été recouverts d'asphalte ? Andrew posa la carte et reprit les photocopies. La clé du mystère devait s'y trouver.

Nous nous sommes arrêtés dans le village pour prendre un déjeuner tardif – peut-être un thé, je ne m'en souviens plus. Savarone a quitté le restaurant pour aller voir au bureau de poste s'il y avait un message pour lui. À son retour, il était extrêmement contrarié et je me mis à craindre que notre excursion en montagne ne soit annulée avant même d'avoir commencé. Mais, vers la fin du repas, on lui a remis un autre télégramme qui l'a soulagé. Il ne fut plus question de retourner à Campo di Fiori. L'adolescent inquiet que j'étais pouvait respirer.

Après le déjeuner, nous passâmes chez un commerçant dont le nom avait une consonance germanique et non italienne ou française. Mon père était porté à faire des achats chez lui, car il lui inspirait de la compassion. Le commerçant n'était pas populaire : il était juif. Pour Savarone, qui s'opposait farouchement à tous les pogroms et était en affaire avec les Rothschild, une telle attitude était indéfendable. Il me reste le souvenir confus d'un événement désagréable dans cette boutique. Quelle était sa nature exacte, je ne saurais le dire, mais il fut assez grave pour provoquer chez mon père une colère rentrée mais profonde. Une colère teintée de tristesse, si la mémoire ne me fait pas défaut. J'ai gardé la vague impression que les détails m'en avaient été cachés, mais aujourd'hui, après tout ce temps, je n'ai plus de certitude, et cette impression est peut-être erronée.

En sortant de la boutique, nous prîmes une voiture à cheval pour nous rendre à la ferme des Goldoni. Je me rappelle avoir montré mon sac d'alpiniste avec ses sangles, le piolet, les crampons. J'en étais fier, car ils symbolisaient pour moi l'entrée dans l'âge adulte. Là encore j'ai l'impression qu'une tristesse sous-jacente se faisait sentir chez les Goldoni. Je ne puis dire pourquoi, après tant d'années, ce sentiment demeure en moi, mais je le rattache aux difficultés que j'avais eues à retenir l'attention des Goldoni du sexe masculin en montrant mon attirail flamboyant neuf. Le père, un ou deux oncles, les aînés des garçons, tous semblaient distraits. Nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain à l'un des fils qui devait nous emmener en montagne. Nous restâmes plusieurs heures chez les Goldoni avant de reprendre notre route vers l'auberge Capomonti. Je me souviens que nous sommes partis à la nuit tombée. Comme nous étions en été, il

devait être plus de 20 heures.

Quels faits retenir ? se demanda Andrew. Le père et le fils arrivent dans un village, déjeunent au restaurant, achètent des provisions chez un juif mal aimé, se rendent dans la famille du guide qu'ils veulent engager. Un jeune homme gâté se sent vexé parce que des montagnards n'accordent pas assez d'attention à son matériel d'alpiniste. Le seul élément à retenir était le nom de Goldoni.

Andrew termina son café, revissa le bouchon de la bouteille thermos. Le soleil était haut ; il était temps de reprendre la route. Il sentait l'exaltation l'envahir. Toutes ses années d'entraînement, d'expérience du combat, de décisions rapides à prendre sur le terrain l'avaient préparé à ce qui l'attendait dans les jours à venir. Un coffre était enterré dans la montagne et il le trouverait !

Les Vigies seraient vengées.

L'officier mit le contact, fit ronfler le moteur. Il avait des vêtements, du matériel et des armes à acheter. Et un certain Goldoni à voir. Ou peut-être une Goldoni : il serait bientôt fixé.

Assis dans l'obscurité, derrière le volant de sa voiture de location, Adrian s'essuya la bouche avec son mouchoir. Il ne parvenait pas à se débarrasser du goût de vomi qu'il avait dans la gorge, pas plus qu'il ne pouvait chasser de sa mémoire l'image atroce des corps déchiquetés ni purger ses narines des émanations pestilentielles de la mort.

La sueur qui coulait sur son visage venait d'une tension qu'il n'avait jamais connue, d'une peur jamais éprouvée à ce jour.

Il sentit monter une nouvelle nausée, la refréna en inspirant rapidement. Il lui fallait recouvrer un semblant de raison ; son cerveau devait se remettre à fonctionner. Il ne pouvait pas passer le reste de la nuit dans l'obscurité, assis dans une voiture. Il fallait surmonter le choc, commencer à réfléchir. C'est tout ce qui lui restait : la faculté de penser.

Il sortit de sa poche la liasse de feuillets des souvenirs de son père et alluma la torche électrique. Les mots étaient devenus son domaine. Il s'entendait à les analyser, avec leurs nuances, leurs interprétations, dans toute leur simplicité et leur complexité. Il était expert en matière de mots, comme son frère l'était en matière de mort.

Adrian sépara les feuilles et commença à lire lentement, méticuleusement. Le père et le fils étaient arrivés au village de

Champoluc. Le fils avait aussitôt cru percevoir des dissensions, peut-être même quelque chose de plus grave. À son retour, il était contrarié et je me mis à craindre pour notre excursion en montagne... Puis la boutique du juif, la colère du père. Quelle était la nature exacte de cet événement désagréable, je ne saurais le dire, mais il fut assez grave pour provoquer chez mon père une colère rentrée mais profonde. Et sa tristesse. Une colère teintée de tristesse, si la mémoire ne me fait pas défaut. Puis la colère et la tristesse s'étaient estompées pour laisser place à des impressions vagues de désarroi ; le jeune homme n'était pas soutenu par ceux dont il sollicitait l'attention. Le père, un ou deux oncles, les aînés des garçons, tous semblaient distraits. Ils avaient l'esprit ailleurs. Tourné vers ce qui avait provoqué la colère ? Les dissensions ? La tristesse ? Ces sombres réminiscences laissaient ensuite place au souvenir d'un accueil amical, dans une auberge, au nord du village. Un accueil plein de chaleur, semblable à une dizaine d'autres que j'avais gardés en mémoire. Un paisible intermède, suivi de nouveau, peu après, par un sentiment diffus d'inquiétude.

De l'auberge Capomonti, je n'ai conservé de souvenir précis que celui de l'accueil que l'on nous fit, un accueil plein de chaleur, semblable à une dizaine d'autres que j'avais gardés en mémoire. Je me souviens pourtant que, pour la première fois, j'avais une chambre pour moi seul, sans cadets avec qui la partager. C'était une étape capitale et je me sentais un très grand garçon. Nous passâmes à table ; après dîner, mon père et le vieux Capomonti burent beaucoup de whisky. Je m'en souviens, car, m'étant couché tôt, je pensai à la course du lendemain et ne pus trouver le sommeil tout de suite. J'entendis des éclats de voix, si bruyants que je me demandai si la dispute n'allait pas réveiller les autres clients. Il n'y en avait que trois ou quatre ; ce n'était à l'époque qu'une petite auberge. Je n'avais jamais vu mon père ivre ; je ne sais pas s'il l'était ce soir-là, mais il y avait un grand tapage. Pour un adolescent qui s'apprêtait à recevoir le plus beau cadeau de sa vie, une véritable ascension en montagne, la perspective de trouver le lendemain matin un père fatigué et de méchante humeur était alarmante.

Mes craintes étaient sans fondement. Notre guide, le jeune Goldoni, arriva avec nos provisions. Il prit le petit déjeuner avec nous, puis nous nous mîmes en route.

Un des fils Capomonti, à moins que ce ne fût le jeune Lefrac, nous conduisit à plusieurs kilomètres au nord du village, dans la voiture à cheval. Nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain, en fin d'après-midi, au même endroit. Deux journées en montagne et une nuit de bivouac avec des adultes ! J'étais au comble de la joie, sachant que nous installerions notre campement en altitude, plus haut que nous n'aurions pu le faire avec mes petits frères.

Adrian reposa les feuilles sur le siège. Les dernier paragraphes décrivaient succinctement contreforts, sentiers, paysages qui paraissaient plus ou moins se confondre dans le souvenir de son père.

Ces descriptions sans suite pouvaient receler des renseignements précis, des repères géographiques pouvaient y être révélés, une ligne directrice esquissée. Mais quels points de repère, quelle ligne directrice ?

Le tableau du bureau ! C'est Andrew qui s'en était emparé !

Adrian se força à se calmer. Le tableau volé dans le bureau de Savarone permettrait peut-être à son frère de retrouver plus facilement l'emplacement d'une clairière, mais après ? Cinquante ans s'étaient écoulés, un demi siècle d'action des glaciers, des pluies, de fonte des neiges, de développement de la végétation, d'érosion naturelle de toutes sortes.

Le tableau pouvait fournir un indice, peut-être essentiel, mais Adrian avait le sentiment qu'il en existait d'autres, tout aussi importants. Ils étaient contenus dans les paroles du testament de son père, ces souvenirs affleurant après un demi-siècle d'une vie hors du commun.

Cinquante ans auparavant, quelque chose qui n'avait rien à voir avec la course en montagne d'un père et de son fils était arrivé.

Son cerveau recommençait à fonctionner, il retrouvait la capacité de réfléchir. L'horreur de la macabre découverte restait présente, mais il

était en train de recouvrer son équilibre mental.

... N'oubliez jamais que le contenu de ce coffre représente une des plus bouleversantes révélations de l'histoire du monde civilisé...

Il devait absolument le trouver. Il fallait à tout prix barrer la route au tueur des Vigies.

Andrew gara la Land Rover devant la clôture d'un champ. La ferme des Goldoni se trouvait à deux cents mètres, sur la gauche de la route ; le champ faisait partie de l'exploitation. Un paysan conduisait un tracteur au milieu des sillons, tordu sur le siège pour regarder derrière lui le résultat de son travail. Il n'y avait aucune autre construction en vue, pas âme qui vive.

Il était un peu plus de 17 heures. Fontine avait passé la journée à Champoluc où il avait acheté vêtements, provisions, matériel d'escalade, le plus beau sac d'alpiniste du magasin, qu'il avait bourré de tout ce qu'exigeait une longue course en montagne, ajoutant au tout un Magnum.357. Ses achats avaient été faits dans la boutique évoquée dans les souvenirs de son père, qui était devenu un beau magasin. Le propriétaire s'appelait Leinkraus ; sur le chambranle de la porte était fixé un rouleau de parchemin, la *mezouza*. Le vendeur avait confié à Andrew que l'on trouvait chez Leinkraus le meilleur matériel de toutes les Alpes italiennes depuis 1913. Des succursales avaient été ouvertes à Gstaad et à Lucerne.

Andrew descendit de la Land Rover, se dirigea vers la clôture en agitant la main pour attirer l'attention du paysan. C'était un Italien du Nord, petit, costaud, aux cheveux bruns en désordre, aux sourcils noirs comme du jais, aux traits burinés. Il avait au moins dix ans de plus que Fontine ; il tourna vers lui le regard méfiant de celui qui n'a pas l'habitude des visages inconnus.

— Parlez-vous anglais ? demanda Andrew.

— Un peu, *signore*.

— Je cherche Alfredo Goldoni. On m'a indiqué cette direction.

— On vous a bien renseigné, répondit l'homme dans un anglais acceptable. Alfredo Goldoni est mon oncle. Je m'occupe de ses terres ; il ne peut plus travailler.

L'homme s'interrompit, sans autres explications.

— Où puis-je le trouver ?

— Là où il est toujours, dans sa chambre, derrière la maison. Ma tante vous conduira ; il aime bien recevoir des visites.

— Merci, fit Andrew, se retournant vers la Land Rover.

— Vous êtes américain ? demanda l'homme au tracteur.

— Non, canadien, mentit l'officier, pour toutes sortes de raisons qui lui vinrent instantanément à l'esprit.

Il monta dans la voiture, continua de regarder l'homme par la vitre ouverte.

— Nous parlons la même langue que les Américains.

— Vous avez la même allure et vous vous habillez pareil, poursuivit le paysan d'une voix lente, lorgnant la veste doublée de fourrure. Vous avez des habits neufs, ajouta-t-il.

— Oui, acquiesça Fontine, mettant le contact.

La femme de Goldoni était maigre, d'apparence austère ; les cheveux gris et raides ramassés derrière la tête en un chignon témoignaient d'une vie d'abnégation. Elle précéda le visiteur dans plusieurs pièces propres et chichement meublées avant de s'arrêter devant l'encadrement d'une porte dont le panneau avait été retiré et le sol nivelé. Fontine entra dans la pièce ; Alfredo Goldoni était assis dans un fauteuil roulant, devant la fenêtre donnant sur les champs au pied de la montagne.

Il n'avait plus de jambes. Les moignons de ses cuisses étaient enveloppés dans les plis du pantalon retenus par des épingles de sûreté. Le reste du corps de l'infirme, comme son visage, était épais, massif, un lourd tribut payé à l'âge et à la sédentarité.

Le vieux Goldoni l'accueillit avec l'énergie forcée d'un homme diminué, craignant d'offenser un inconnu mais ravi de recevoir une de ses trop rares visites.

Les présentations terminées, le récit de son voyage achevé, Fontine prit place dans un fauteuil, en face de l'infirme dont l'austère épouse apporta du vin et des verres. Les moignons étaient à quelques

centimètres de lui ; le mot « grotesque » lui venait sans cesse à l'esprit. Andrew n'aimait pas la laideur ; il ne faisait du reste aucun effort pour la supporter.

— Le nom de Fontine ne vous rappelle rien ?

— Non, monsieur. On dirait un nom français, mais vous êtes américain.

— Et Fontini-Cristi, cela ne vous rappelle toujours rien ?

L'expression des yeux de Goldini changea ; une peur qu'il avait crue oubliée à jamais venait de se déclencher.

— Si, bien sûr, répondit lentement l'amputé, cela me rappelle quelque chose. Fontine ; Fontini-Cristi. L'italien devient du français et le porteur du nom est américain. C'est si loin, tout ça. Vous êtes un Fontini-Cristi.

— Oui. Le petit-fils de Savarone.

— Un grand *padrone* du Nord. Je me souviens de lui, mais plus très bien. Il a cessé de venir à Champoluc vers la fin des années 20, si ma mémoire est bonne.

— Les Goldoni étaient ses guides. Le père et les fils.

— Nous étions les guides de tout le monde.

— Avez-vous servi de guide à mon grand-père ?

— C'est possible. J'ai commencé très jeune dans le métier.

— Vous ne vous en souvenez pas ?

— J'ai emmené des milliers de gens dans les Alpes...

— Vous venez de dire que vous vous souveniez de lui.

— Pas très bien. Plus du nom que de la personne. Que voulez-vous ?

— Des renseignements. Sur une course en montagne avec mon grand-père et mon père, il y a cinquante ans.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Mon père, Victor, ou plutôt Vittorio Fontini-Cristi, m'a envoyé d'Amérique pour obtenir ce renseignement. C'est un grand dérangement pour moi. Je n'ai pas beaucoup de temps, et votre aide me serait précieuse.

— Je vous aiderais volontiers, mais comment voulez-vous que je

fasse ? Une course en montagne qui remonte à cinquante ans ! Qui pourrait s'en souvenir ?

— Celui qui les accompagnait, le guide. D'après mon père, c'était un des fils Goldoni. La date exacte est le 14 juillet 1920.

Fontine ne put en être tout à fait sûr – peut-être l'infirmier avait-il senti un élan dans l'un de ses moignons ou changé son corps pesant de position pour mieux réfléchir –, mais Goldoni eut une réaction. Il réagit à la date. Il masqua aussitôt cette réaction par des mots.

— Juillet 1920, dites-vous. Cela fait deux générations... Non, c'est impossible. Il me faudrait autre chose, quelque chose de plus précis.

— Le nom du guide : c'était un Goldoni.

— Pas moi. J'avais quinze ans à l'époque. J'étais jeune quand j'ai fait mes premières courses en montagne, mais pas à ce point-là.

Andrew planta les yeux dans ceux de l'infirmier. Goldoni était mal à l'aise ; il ne put soutenir le regard de l'officier et détourna la tête.

— Mais vous vous souvenez de quelque chose, n'est-ce pas ? insista Fontine, se penchant vers lui.

Il avait posé la question d'une voix calme mais froide.

— Non, *signor* Fontini-Cristi, je ne vois rien.

— Il y a quelques instants, je vous ai donné la date : le 14 juillet 1920. Cette date vous a rappelé quelque chose.

— Tout ce que je sais, c'est que c'est beaucoup trop loin pour que j'en aie encore des souvenirs.

— Il faut que je vous dise que je suis dans l'armée. J'ai interrogé des centaines d'hommes ; très rares sont ceux qui ont réussi à me donner le change.

— Ce n'est pas mon intention, *signore*. Dans quel but le ferais-je ? J'aimerais vous être utile.

— Il y avait à cette époque, poursuivit Andrew sans quitter l'infirmier des yeux, un certain nombre de clairières le long de la ligne de chemin de fer, au sud de Zermatt.

— Il en reste quelques-unes, fit Goldoni. Pas beaucoup, bien entendu. Elles ne servent plus à rien de nos jours.

— Parlez-m'en. Chacune d'elles portait le nom d'un oiseau...

— Certaines, rectifia le montagnard. Pas toutes.

— Y avait-il un *faucon* ? Un nom où figurait le mot « faucon » ?

— Un faucon ? Pourquoi me demandez-vous cela ?

L'infirmier releva la tête, braquant sur Fontine un regard ferme.

— Répondez à ma question. Y avait-il le mot « faucon » dans le nom d'une de ces clairières ?

Goldoni garda le silence plusieurs secondes.

— Non, répondit-il enfin.

— Êtes-vous le fils aîné de la famille Goldoni ? reprit Andrew, se calant dans son fauteuil.

— Non. Je suis sûr que c'est un de mes frères qui a été engagé pour cette course.

Fontine commençait à comprendre. Alfredo Goldoni avait reçu la maison parce qu'il avait perdu ses jambes.

— Où sont vos frères ? demanda-t-il. Je veux leur parler.

— Je dois encore vous demander si c'est une plaisanterie, *signore*. Mes frères sont morts, tout le monde le sait. Mes frères, un oncle et deux cousins. Tous morts. Il ne reste plus de guides de la famille Goldoni dans la vallée de Champoluc.

Andrew en eut le souffle coupé. Il digéra la nouvelle et inspira longuement. En une seule phrase le raccourci qu'il avait pris venait de se transformer en cul-de-sac.

— Je trouve cela difficile à croire, fit-il d'un ton glacial. Ils sont tous morts ? Qu'est-ce qui les a tués ?

— Une avalanche, *signore*. Tout un village a été enseveli en 1968, près de Valtournanche. Des équipes de sauveteurs ont été envoyées de Châtillon et même de Zermatt. Les Goldoni les conduisaient ; trois pays nous ont décerné leurs plus hautes récompenses. Pour les autres, il était trop tard ; moi, je touche une petite pension. J'ai eu les jambes gelées, ajouta-t-il, tapotant ses moignons.

— Et vous ne pouvez rien m'apprendre sur cette course de juillet 1920 ?

— Si je ne sais rien, qu'est-ce que je pourrais vous dire ?

— J'ai des descriptions, faites par mon père, fit Andrew, sortant les

photocopies de sa poche.

— Très bien ! Vous auriez pu le dire plus tôt ! Lisez-moi ça !

Andrew commença la lecture : descriptions frôlant l'incohérence, images parfois contradictoires, narration sans chronologie, confusion des repères géographiques.

Goldoni écoutait ; de loin en loin, il plissait ses yeux aux lourdes paupières gonflées, inclinait la tête sur le côté, comme pour fouiller au plus profond de sa mémoire visuelle. Quand Fontine eut terminé, il commença à secouer lentement la tête.

— Je suis désolé, *signore*, ce que vous venez de lire peut correspondre à vingt ou trente sentiers de montagne. Une bonne partie ne se trouve même pas dans la région. Je regrette de vous le dire, mais je pense que votre père a confondu avec d'autres sentiers plus à l'ouest, dans le Valais. Il est facile de se tromper.

— Rien ne vous a paru familier ?

— Au contraire ! Tout... et rien ! Les descriptions de paysages pourraient couvrir des centaines de kilomètres carrés. Je regrette, c'est impossible.

Andrew demeurait perplexe. Il avait le sentiment intime que le montagnard mentait. Il lui restait une piste à explorer avant de passer à des méthodes plus musclées. Si elle non plus ne menait nulle part, il changerait de tactique.

... *Si Alfredo n'est pas l'aîné, cherchez une sœur...*

— Êtes-vous le plus âgé des survivants de votre famille ?

— Non. J'avais deux sœurs aînées ; l'une est encore vivante.

— Où habite-t-elle ?

— À Champoluc, via Sestina. C'est son fils qui cultive mes champs.

— Comment s'appelle-t-elle ? Son nom de femme mariée ?

— Capomonti.

— Capomonti ? C'est le nom de la famille qui tient l'auberge ?

— Oui. Elle a épousé un des fils.

Fontine se leva, fourrant les photocopies dans sa poche. Arrivé à la porte, il se retourna.

— Il est possible que je revienne.

— Tout le plaisir sera pour moi.

Andrew monta dans la Land Rover et mit le moteur en marche. Derrière la clôture, juché sur le tracteur à l'arrêt, le neveu l'observait. Fontine eut le sentiment que l'expression du paysan signifiait : *Fichez le camp en vitesse. Je dois retourner à la maison pour savoir ce que vous vouliez.*

Andrew appuya sur l'accélérateur. La Land Rover démarra brusquement et fit aussitôt demi-tour pour repartir vers le village.

Les yeux de Fontine s'agrandirent soudain à la vue de la chose la plus banale qui soit. Il poussa un juron. Cela sautait tellement aux yeux qu'il n'y avait pas prêté attention.

La route était bordée de poteaux télégraphiques. Inutile de partir à la recherche de la vieille femme de la via Sestina ; elle ne serait pas chez elle. Une autre stratégie commença à germer dans l'esprit de l'officier.

— Viens ici ! cria Goldoni à sa femme. Aide-moi ! Le téléphone !

Elle entra rapidement dans la chambre, passa derrière le fauteuil roulant.

— Veux-tu que je fasse le numéro ? demanda-t-elle, le poussant vers le téléphone.

— Non, laisse, je m'en occupe.

Il composa rapidement un numéro.

— Lefrac ? Écoute-moi bien !... Il est venu ! Après toutes ces années... Oui, un Fontini-Cristi. Mais il ne connaissait pas les mots clés. Il cherche une clairière avec le mot « faucon » ! Il ne m'a rien dit d'autre et cela ne suffit pas. Je n'ai pas confiance... Il faut que j'appelle ma sœur. Réunis les autres ! Rendez-vous dans une heure... Non, pas ici ! À l'auberge.

Andrew était allongé dans le champ, en face de la ferme. Il dirigeait ses jumelles sur la porte et les fenêtres. Le soleil se couchait derrière les Alpes ; la nuit n'allait pas tarder à tomber. Des lumières étaient allumées dans la ferme, des ombres allaient et venaient. Il y avait du mouvement.

Une voiture recula sur un chemin de terre, à droite du bâtiment. Elle s'arrêta ; le neveu en descendit. Il courut jusqu'à la porte d'entrée, qui s'ouvrit.

Goldoni apparut dans son fauteuil roulant, sa femme derrière lui. Le neveu la remplaça, commença à pousser l'infirmesur la pelouse, en direction de la voiture dont le moteur tournait au ralenti.

Goldoni serrait quelque chose dans ses bras. Andrew braqua les jumelles sur l'objet.

C'était un livre épais, non, un gros cahier. Une sorte de registre.

La femme de Goldoni tint la portière ouverte tandis que le neveu prenait le cul-de-jatte dans ses bras et posait le corps difforme sur le siège arrière. L'infirmes'agita, se tortilla ; sa femme fit passer une sangle devant lui et la serra.

Par la portière ouverte, Fontine voyait distinctement l'ancien guide. Les jumelles toujours braquées sur l'épais registre que Goldoni serrait de toutes ses forces contre lui, comme s'il s'agissait d'un objet d'une valeur incalculable dont il ne se serait séparé pour rien au monde, Andrew remarqua autre chose dans les bras de Goldoni, un objet beaucoup plus familier. Un tube de métal luisant était coincé entre le gros cahier et la large poitrine de l'infirmes. C'était l'extrémité d'un fusil à canon court, une arme puissante, particulièrement prisée des Siciliens, appelée *lupo*. Cette arme qui n'avait aucune précision au-delà de vingt mètres pouvait, à bout portant, projeter un homme à trois mètres.

Goldoni protégeait le registre avec une arme plus puissante que le Magnum.357 de l'officier. Andrew tourna les jumelles vers le neveu de Goldoni. Il avait glissé dans son pantalon un pistolet dont la taille de la crosse indiquait qu'il s'agissait d'un gros calibre.

Les deux Italiens étaient résolus à protéger le registre. Impossible de s'en approcher. Qu'est-ce qu'il pouvait...

Bien sûr ! La lumière se fit brusquement dans l'esprit de Fontine. Des courses ! Le registre servait à consigner les courses en montagne ! Évidemment ! Il ne lui était pas venu à l'esprit – pas plus qu'à celui de Victor – de s'enquérir si les guides conservaient une trace de leurs courses. Cela remontait si loin qu'ils ne l'avaient même pas envisagé. Un demi-siècle !

D'après son père – et son grand-père –, les Goldoni étaient les meilleurs guides de la région. Des professionnels de cette qualité ayant une réputation familiale à soutenir devaient conserver une trace de leurs ascensions. Quoi de plus naturel ? Le récit de toutes leurs courses, au fil des décennies.

Goldoni avait menti. Les renseignements que le visiteur était venu

chercher se trouvaient dans la ferme. Mais l'infirmier n'avait pas voulu les communiquer à un inconnu.

Andrew continua à observer. Le neveu plia le fauteuil roulant, le jeta dans le coffre et se précipita vers l'avant de la voiture. Il se mit au volant ; la femme de Goldoni claqua la portière arrière.

La voiture quitta le chemin de terre et prit la direction de Champoluc. La femme regagna la maison.

Allongé dans l'herbe, l'officier replaça soigneusement les jumelles dans leur étui ; il réfléchissait aux solutions qui s'offraient à lui. Il pouvait reprendre la Land Rover et suivre Goldoni, mais dans quel but ? C'était trop risqué : même si le guide n'était plus qu'un pauvre cul-de-jatte, le *lupo* compensait largement la perte de ses jambes. Sans compter que le neveu renfrogné n'hésiterait pas à faire usage de son propre pistolet.

Si le registre emporté précipitamment par Goldoni contenait ce qu'il soupçonnait, il allait le mettre en sûreté quelque part. Pas le détruire ; on ne détruit pas des documents d'une valeur inappréciable.

Mais, avant de passer à l'action, Andrew devait être absolument certain de la justesse de sa théorie.

C'était drôle. Il ne pensait pas que Goldoni quitterait la ferme ; il avait plutôt imaginé que d'autres viendraient chez lui. Le départ de Goldoni était révélateur : il avait cédé à la panique. Un cul-de-jatte qui ne sortait jamais de chez lui n'allait pas s'exposer à l'inconfort d'un voyage en voiture sans une bonne raison.

Le commandant prit sa décision. Les circonstances étaient particulièrement favorables ; la femme de Goldoni se trouvait seule. Il allait d'abord lui faire avouer si le registre contenait bien ce qu'il croyait, ensuite, elle lui dirait où son mari était allé.

Quand il saurait à quoi s'en tenir, il prendrait la bonne décision : suivre le cul-de-jatte ou attendre.

Andrew se releva et se dirigea vers la maison. Inutile de perdre du temps.

— Il n'y a personne, *signor*, protesta la vieille femme au visage émacié, surprise et effrayée. Mon mari et son neveu sont partis jouer aux cartes au village.

Andrew l'écarta sans répondre. Il traversa la maison pour se rendre directement dans la chambre de Goldoni. Il n'y avait que des vieilles revues et des quotidiens datant de plusieurs jours. Il regarda dans la

penderie. Ce qu'il y vit était pathétique : des pantalons étaient suspendus, les jambes repliées, le tissu retenu par des épingles de nourrice. Pas de livres, pas d'autres registres comme celui que l'ancien guide avait emporté, serré dans ses bras.

Il revint dans la pièce principale. La vieille femme au regard apeuré tenait d'une main le combiné du téléphone, tout en tapotant de l'autre le support pour essayer d'obtenir la tonalité.

— Le fil est coupé, dit simplement Andrew, s'approchant lentement d'elle.

— Non ! fit-elle d'une voix étranglée. Que voulez-vous ? Je n'ai rien ! Nous n'avons rien pour vous !

— Je pense que si, répliqua Fontine, la poussant contre le mur, le visage à quelques centimètres du sien. Votre mari m'a menti. Il a prétendu ne rien pouvoir me dire, mais il vient de partir précipitamment en emportant un gros cahier. C'est un journal, n'est-ce pas ? Un journal dans lequel il est question d'une course en montagne qu'il a faite il y a cinquante ans ! Les journaux ! Montrez-moi ses journaux !

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez, *signore* ! Nous n'avons rien ! Nous ne touchons qu'une petite pension !

— Taisez-vous ! Donnez-moi ces journaux !

— *Per favore...*

— Vieille bique !

Fontine saisit la femme par les cheveux. Sauvagement, il tira vers l'arrière, lui écrasant la tête contre le mur.

— Je n'ai pas de temps à perdre ! Votre mari m'a menti. Montrez-moi ces livres ! Allez, tout de suite !

Il attira derechef la tête grise vers lui, la repoussa violemment contre le mur. Un filet de sang apparut sur le cou sillonné de rides, des larmes perlèrent au coin des yeux hagards.

Fontine se rendit compte qu'il était allé trop loin. L'affrontement était donc la solution choisie ; ce ne serait pas la première fois. Il avait déjà eu affaire à des paysans peu coopératifs, au Vietnam. Il tira un coup sec sur les cheveux, écartant la vieille femme du mur.

— Comprenez-vous ce que je dis ? fit-il d'une voix menaçante. Je vais gratter une allumette et l'approcher de vos yeux. Savez-vous ce qui se passera ? Je vous le demande pour la dernière fois : où sont ces

journaux ?

La femme de Goldoni s'effondra en sanglotant. Fontine la retint par le col de sa robe. Elle tendit un bras tremblant vers une porte dans le mur de droite.

Fontine la traîna sur le carrelage. Il prit le Beretta et donna un violent coup de pied dans la porte. Elle s'ouvrit ; il n'y avait personne.

— La lumière ! Où est l'interrupteur ?

Terrorisée, la femme leva la tête vers lui, la bouche ouverte, respirant difficilement, et tourna les yeux vers la gauche.

— *Lampada, lampada*, murmura-t-elle.

Il la traîna dans la petite pièce, lâcha la robe et trouva la lampe. Le corps secoué de tremblements, la vieille femme se recroquevilla par terre. La lumière se refléta sur la vitrine de la bibliothèque adossée au mur du fond. Il y avait cinq étagères portant chacune une rangée de livres. Andrew s'élança vers le meuble, saisit le bouton du milieu et essaya de soulever le panneau de verre. Il était ferme à clé : tous les panneaux vitrés étaient verrouillés.

Il fracassa deux des panneaux avec la crosse du Beretta. La lumière de la lampe était faible, mais suffisante. Des lettres et des chiffres manuscrits et décolorés figuraient sur les couvertures brunes.

Chaque année était divisée en deux périodes de six mois, deux volumes d'une épaisseur différente. Il se pencha vers la vitrine de gauche dont le verre n'était pas brisé, les reflets de la lampe l'empêchaient de distinguer les inscriptions. Il fit voler le panneau en éclats et dégagea les fragments de verre accrochés sur les bords à l'aide du canon de son arme.

Le premier volume portait la date de l'année 1907. Les mois n'étaient pas indiqués sous l'année ; le système avait évolué au fil du temps.

Il suivit avec le bout du canon la chronologie de volumes jusqu'à l'année 1920. Le tome qui couvrait la période de janvier à juin était là.

Il manquait celui qui allait de juillet à décembre. À sa place, un volume daté de 1967 avait été hâtivement glissé.

Alfredo Goldoni, le cul-de-jatte, l'avait pris de vitesse. Il avait retiré la clé de la porte protégeant le secret d'une course en montagne qui remontait à un demi-siècle et s'était enfui avec. Fontine se tourna vers l'épouse de l'infirme. Elle était à genoux, le corps agité de sanglots.

Il ne serait pas difficile de faire ce qu'il avait à faire, d'apprendre ce

qu'il devait savoir.

— Levez-vous, ordonna-t-il.

Il transporta le corps à l'autre bout du champ et s'enfonça dans le bois. La lune n'était toujours pas visible, l'air sentait la pluie. Des nuages passaient dans le ciel d'un noir d'encre. Le faisceau lumineux de la torche montait et descendait au rythme de ses pas.

Le *temps*. C'était la seule chose qui comptait maintenant.

Et la surprise. Il aurait besoin de l'effet de surprise.

S'il fallait en croire la vieille, Alfredo Goldoni s'était rendu à l'auberge des Capomonti. D'après elle, ils s'étaient donné rendez-vous là-bas. Les *consiglieri* de Fontini-Cristi étaient tous réunis. Un étranger était venu parmi eux, mais il ne connaissait pas les mots clés.

Adrian reprit la route de Milan mais ne se rendit pas à son hôtel ; il suivit les panneaux de signalisation jusqu'à l'aéroport. Il ne savait pas très bien comment il allait s'y prendre, mais il savait ce qu'il avait à faire.

Il devait se rendre à Champoluc. Il y avait là un tueur en liberté, son frère.

Il devrait pouvoir trouver dans le vaste complexe aéroportuaire de Milan un avion et un pilote. Ou quelqu'un qui pourrait les trouver, quel que soit le prix.

Il conduisait très vite, toutes vitres baissées, laissant le vent s'engouffrer dans la voiture. Cela l'aidait à rester maître de lui, à ne pas penser. Il ne tenait pas à souffrir.

— Il y a un terrain privé aux environs de Champoluc, déclara le pilote mal rasé qu'un employé de nuit d'Alitalia, après avoir prestement empoché un gros pourboire, avait tiré de son sommeil et fait venir d'urgence. Les riches qui ont un chalet en montagne l'utilisent, mais il n'est pas ouvert la nuit.

— Pouvez-vous vous y poser ?

— Ce n'est pas très loin, mais le relief est accidenté.

— Pouvez-vous le faire ?

— Si ce n'est pas possible, j'emporterai assez de carburant pour revenir. La décision appartiendra à moi seul et je ne vous rendrai pas une lire. C'est compris ?

— Pas de problème.

Le pilote s'adressa à l'employé d'Alitalia, sur un ton autoritaire, à l'évidence pour impressionner ce drôle de client qui ne regardait pas à la dépense.

— Donne-moi les prévisions météo pour Zermatt sud. Cap deux cent quatre-vingts à deux cent quatre-vingt quinze, au départ de Milan. Je veux l'observation radar des fronts.

L'employé haussa les épaules en soupirant.

— Vous serez payé, fit sèchement Adrian.

L'employé décrocha le combiné d'un téléphone rouge.

— *Operazioni*, fit-il.

L'atterrissage sur le terrain de Champoluc ne fut pas aussi périlleux que le pilote avait voulu le faire croire à Adrian. Certes, le petit aérodrome n'était pas en service – pas de liaison radio, pas de tour de contrôle –, mais l'unique piste était balisée, les périmètres est et ouest jalonnés de feux rouges.

Adrian traversa la piste en direction du seul bâtiment éclairé, une structure métallique semi-circulaire, longue d'une quinzaine de mètres, haute de sept à huit mètres au point le plus élevé. Un hangar abritant de petits avions privés. La porte s'ouvrit, une lumière vive se répandit sur le sol, la silhouette d'un homme en combinaison de mécanicien s'encadra dans l'ouverture. Il rentra la tête dans les épaules pour fouiller l'obscurité du regard, puis se redressa et étouffa un bâillement.

— Parlez-vous anglais ? demanda Fontine.

Le gardien parlait anglais, sans enthousiasme et mal, mais assez pour se faire comprendre. Ce qu'il expliqua à Adrian n'avait rien de véritablement étonnant. Il était 4 heures du matin et tout était fermé. Quel pilote pouvait être assez cinglé pour se poser à Champoluc dans ces conditions ? Il fallait prévenir la police.

Fontine sortit quelques gros billets de sa poche, les tendit à la lumière, devant le veilleur de nuit, incapable de détacher les yeux de l'argent. Adrian songea que cela devait représenter plus d'un mois de son salaire.

— Je viens de loin pour retrouver quelqu'un. Je n'ai rien fait de mal, sinon engager un pilote à Milan pour me conduire ici. Je ne suis pas

recherché par la police, mais je dois absolument joindre l'homme que je cherche. J'ai besoin d'une voiture et de quelques indications.

— Vous n'êtes pas un criminel ? Pour arriver comme ça, en pleine nuit...

— Je ne suis pas un criminel, fit Adrian d'un ton rassurant, contenant son impatience. Je suis avocat, ajouta-t-il. *Avvocato*.

— *Avvocato* ? répéta le gardien d'une voix où perçait le respect.

— Je dois trouver la maison d'Alfredo Goldoni. C'est le nom que l'on m'a donné.

— Le cul-de-jatte ?

L'automobile était une vieille Fiat aux sièges défoncés, aux vitres latérales fêlées. D'après le veilleur de nuit, la ferme des Goldoni se trouvait à une douzaine de kilomètres à l'ouest du village. L'homme avait fait à Adrian un plan simple, avec des indications faciles à suivre.

Fontine aperçut, à la lumière des phares, une clôture à claire-voie et les contours d'une habitation à l'arrière-plan. De la lumière filtrait par les fenêtres de la façade de la vieille construction, sur lesquelles se découpaient les branches de hauts pins. Adrian lâcha l'accélérateur, se demandant s'il valait mieux s'arrêter et faire à pied le reste du trajet. Il ne s'attendait pas à trouver les lumières allumées dans une ferme à 5 heures du matin.

Il leva la tête vers les poteaux télégraphiques. Le veilleur de nuit du terrain d'aviation avait-il prévenu Goldoni de la venue d'un visiteur ? Ou bien les fermiers de Champoluc avaient-ils l'habitude de se lever de bon matin ?

Il décida de ne pas s'approcher à pied. Si le gardien avait téléphoné ou si les Goldoni étaient déjà levés, l'arrivée d'une automobile ne provoquerait pas la réaction d'alarme d'un homme marchant silencieusement dans la nuit.

Adrian tourna dans un large chemin de terre qui s'enfonçait entre les pins ; il n'y avait pas d'autre accès pour une voiture. Il se gara le long de la maison ; le chemin se poursuivait jusqu'à une grange par la porte de laquelle Adrian distingua du matériel agricole. Il descendit de la Fiat, passa devant les fenêtres allumées de la façade, protégées par des rideaux, s'arrêta devant la porte. C'était une porte de ferme, large, massive, dont le panneau supérieur mobile laissait entrer l'air en été, mais pas les animaux. Il y avait un lourd heurtoir de cuivre piqueté ;

Adrian s'en servit pour frapper.

Il attendit. Pas de réponse, pas de mouvement à l'intérieur.

Il frappa plus fort, espaçant les coups du marteau sur la plaque métallique.

Il perçut un son derrière la porte. Comme un froissement de tissu ou de papier, un grattement sur une étoffe.

— Je m'appelle Adrian Fontine, lança-t-il d'un ton courtois. Vous avez connu mon père et mon grand-père. Les Fontini-Cristi de Milan et Campo di Fiori. Permettez-moi de vous parler, s'il vous plaît. Je ne vous veux aucun mal.

Toujours pas de réponse. Le silence se prolongea.

Adrian fit quelques pas dans l'herbe et s'avança vers une fenêtre allumée. Il approcha le visage de la vitre et essaya de voir à travers les fins rideaux blancs. La perception déjà floue qu'il avait de l'intérieur de la pièce était déformée par l'épaisseur du verre.

Son attention fut brusquement attirée par un mouvement ; l'espace d'un instant, le temps que ses yeux s'adaptent aux déformations de l'étoffe et du verre, il crut avoir perdu la raison pour la seconde fois dans la même nuit.

Au fond de la pièce, sur la gauche, il distinguait une silhouette, celle d'un homme sans jambes, qui se tortillait par terre, agité de petits mouvements convulsifs. Le corps difforme, au torse puissant, était habillé d'une sorte de chemise qui descendait jusqu'aux moignons ; le haut des jambes était dissimulé par un caleçon blanc.

Le cul-de-jatte.

Alfredo Goldoni. Adrian observa l'infirme qui se traînait vers un coin sombre, au fond de la pièce. Il tenait quelque chose dans les bras, serré contre sa poitrine comme si sa vie en dépendait. C'était un fusil à canon court. Pourquoi un fusil ?

— Monsieur Goldoni ! cria Adrian par la fenêtre. Répondez, s'il vous plaît ! Je veux juste vous parler ! Si le veilleur de nuit vous a téléphoné, il a dû vous le dire !

La détonation fut assourdissante ; les vitres volèrent en éclats, des fragments de verre se fichèrent dans les vêtements d'Adrian. À la dernière seconde, il avait vu le canon du fusil se lever vers la fenêtre et s'était jeté de côté pour se protéger le visage. Des morceaux de verre effilés, tranchants, étaient plantés tout le long de son bras. Sans

le gros pull-over acheté à Milan, celui-ci n'aurait plus été qu'une masse de chair sanglante. Il s'en sortait, par bonheur, avec quelques coupures au bras et au cou.

Dans la fumée s'échappant de la fenêtre, il entendit le claquement de la culasse : Goldoni rechargeait son fusil. Adrian se laissa glisser contre le mur de pierre ; il passa la main sur son bras gauche, enleva les plus gros éclats de verre. Il sentit le sang couler dans son cou.

Il resta assis, l'haleine courte, s'occupant de ses coupures, puis appela de nouveau Goldoni par la fenêtre. Il était impossible à l'infirmier de couvrir par ses propres moyens la distance entre le coin sombre où il s'était réfugié et la fenêtre. Ils étaient comme deux prisonniers, l'un décidé à tuer l'autre, et séparés par un mur invisible, comme infranchissable.

— Écoutez-moi, Goldoni ! Je ne sais pas ce qu'on vous a raconté, mais ce n'est pas vrai ! Je ne suis pas votre ennemi !

— *Animale !* rugit l'Italien en réponse. Je vais vous crever !

— Mais pourquoi ? Je ne vous veux pas de mal !

— Vous êtes Fontini-Cristi ! Un tueur de femmes ! Un voleur d'enfants ! *Maligno ! Animale !*

Il était donc arrivé trop tard à Champoluc ! Bon Dieu ! Encore trop tard ! Le tueur l'avait devancé !

Mais il restait une chance.

— J'essaie une dernière fois de vous convaincre, Goldoni, reprit-il d'une voix plus douce. Je suis un Fontini-Cristi, mais pas celui que vous voulez voir mort. Je ne suis pas un tueur de femmes, je n'ai jamais enlevé d'enfants. Je connais l'homme dont vous parlez : ce n'est pas moi. Je ne peux pas vous dire les choses plus clairement et plus simplement... Je vais me lever et me placer devant la fenêtre. Je n'ai pas d'arme ; je n'en ai jamais possédé une. Si vous ne me croyez pas, je suppose que vous serez obligé de tirer. Je n'ai plus le temps de discuter et je pense que vous non plus.

Adrian appuya sur le sol sa main couverte de sang et se leva péniblement. Il s'avança lentement vers la fenêtre aux vitres brisées.

— Entrez et gardez les bras tendus devant vous, ordonna calmement Alfredo Goldoni. Vous n'avez aucune chance de rester en vie si vous hésitez ou si vous vous arrêtez.

Fontine sortit de l'ombre. L'infirmier lui avait indiqué une fenêtre par laquelle entrer ; il n'avait pas voulu courir le risque d'effectuer les opérations d'ouverture de la porte d'entrée. Quand Adrian apparut, Goldoni releva le chien de son fusil : il était prêt à tirer.

— Vous êtes le même, fit-il dans un murmure, et pourtant vous êtes différent.

— C'est mon frère, expliqua doucement Adrian. Et je dois l'empêcher de continuer.

Goldoni le considéra fixement, en silence. Au bout d'un long moment, sans quitter Fontine des yeux, il abaissa le chien du fusil et posa l'arme par terre, à portée de sa main.

— Aidez-moi à m'asseoir.

Adrian était assis devant l'infirmier, torse nu, le dos tourné à Goldoni qui avait retiré les fragments de verre et appliqué une solution iodée. Il ne saignait plus.

— Le sang est précieux en montagne. Remettez votre chemise.

— Merci, dit Fontine, qui se leva et commença à se rhabiller.

Ils n'avaient échangé que quelques mots sur ce qu'il convenait de faire pour les soins. Avec l'esprit pratique du montagnard, Goldoni avait demandé à Adrian de dégager les parties du corps atteintes par les éclats de verre. Un blessé, laissé sans soins, ne pouvait être utile à personne. Mais son rôle de médecin de campagne n'avait ni fait retomber sa colère ni atténué son chagrin.

— Cet homme vient tout droit de l'enfer, dit-il, regardant Adrian boutonner sa chemise.

— C'est un malade, acquiesça Fontine, mais je me doute que ce n'est pas une consolation pour vous. Il cherche quelque chose : un coffre, caché dans la montagne. Il a été transporté ici il y a bien longtemps, avant la guerre, par mon grand-père.

— Nous sommes au courant. Nous avons toujours su que quelqu'un viendrait un jour. Mais nous n'en savons pas plus ; nous ignorons où il se trouve.

Adrian ne pouvait croire l'infirmier, mais comment être sûr qu'il mentait ?

— Vous avez dit qu'il a tué des femmes. Qui ?

— La mienne. Elle a disparu.

— Disparu ? Pourquoi la croyez-vous morte ?

— Il a menti. Il a dit qu'elle s'était enfuie sur la route, qu'il s'était lancé à sa poursuite et l'avait rattrapée. Qu'il la cachait dans le village.

— C'est possible.

— Non, *signore*. Moi, je ne peux pas marcher et ma femme ne peut pas courir. Elle a les veines des jambes gonflées. Elle porte de grosses chaussures pour se déplacer dans la maison. Regardez, elles sont devant vous.

Adrian suivit du regard la direction indiquée par Goldoni. Une paire de chaussures, lourdes et hideuses, était posée au pied d'un fauteuil.

— Les gens font parfois des choses dont ils ne se croient pas capables...

— Il y a du sang par terre, fit Goldoni d'une voix tremblante, en montrant une porte ouverte. L'homme qui se prétend militaire n'avait pas de blessure. Allez voir !

Fontine s'avança jusqu'à la porte et entra dans la petite pièce. La vitrine d'une bibliothèque était fracassée, des éclats de verre jonchaient le sol. Il glissa la main derrière un panneau de verre brisé pour prendre un des volumes, qu'il ouvrit. Le texte, rédigé à la main d'une écriture très lisible, faisait le récit détaillé de plusieurs courses en montagne. Les dates portées sur les couvertures remontaient au-delà de 1920. Et il y avait du sang par terre, près de la porte.

Il était arrivé trop tard !

Adrian regagna rapidement la pièce principale.

— Racontez-moi tout, aussi vite que possible. Je veux *tout* savoir !

Le commandant Fontine n'avait rien laissé au hasard. Il avait neutralisé l'ennemi et semé la panique dans ses rangs. Le chef des Vigies avait mené seul l'attaque contre l'auberge, sans perdre de temps, sans fausse manœuvre, surprenant Lefrac, les Capomonti et les Goldoni dans une chambre du premier étage où ils s'étaient réunis en toute hâte.

La porte s'était ouverte avec violence, l'officier était entré, refermant rapidement la porte, tenant toute l'assemblée sous la menace de son arme, sans laisser à quiconque le temps de comprendre ce qui se passait.

Il posa ses exigences. Un : le vieux registre contenant le récit de la course en montagne de juillet 1920. Et des cartes. Des cartes détaillées, celles utilisées par les alpinistes de la région de Champoluc. Deux : les services du fils de Lefrac ou de son petit-fils, pour lui servir de guide. Trois : la petite-fille, comme deuxième otage.

Aveuglé par la colère, le père de l'enfant s'était jeté sur Fontine. Mais l'officier, rompu au corps à corps, l'avait neutralisé sans faire usage de son arme.

Il avait ensuite ordonné au vieux Lefrac d'appeler une femme de chambre. Elle avait apporté des vêtements pour habiller les enfants, toujours sous la menace du pistolet. C'est à ce moment-là que l'homme venu tout droit de l'enfer avait annoncé à Goldoni qu'il retenait sa femme prisonnière. Il avait ordonné à l'infirmière de rentrer chez lui, d'y rester sans ouvrir à personne et de renvoyer son neveu. S'il prévenait la police, il ne reverrait jamais sa femme vivante.

— Pourquoi ? fit vivement Adrian. Pourquoi a-t-il fait cela ? Pourquoi vous demander de revenir ici et d'attendre seul ?

— Pour nous séparer. Ma sœur est rentrée chez elle, via Sestina, avec mon neveu ; Lefrac et son fils sont restés à l'auberge. Ensemble, nous aurions pu nous donner du courage ; nous sommes impuissants si chacun reste chez soi, terrorisé. On n'oublie pas facilement la vue du canon d'une arme sur la tête d'un enfant. Il sait très bien qu'en étant isolés nous ne tenterons rien.

— Bon Dieu ! souffla Adrian, fermant les yeux.

— Oui, il sait ce qu'il fait, celui-là, poursuivit Goldoni d'une voix basse, vibrant de haine contenue.

J'ai couru avec la meute, au beau milieu de la meute, mais maintenant je me laisse glisser sur le bord et m'en écarte.

— Pourquoi avez-vous tiré sur moi ? reprit Adrian. Si vous m'avez pris pour lui, comment avez-vous pu courir ce risque, sans savoir ce qu'il avait fait ?

— J'ai vu votre visage contre la vitre ; je voulais juste vous aveugler, pas vous tuer. Un mort n'aurait pu me dire où il avait emmené ma femme... ou bien s'il avait caché son corps, ou celui des enfants. Je suis un bon tireur ; j'ai visé quelques centimètres au-dessus de votre tête.

Fontine s'avança jusqu'au fauteuil et prit la photocopie des souvenirs de son père.

— Vous avez dû lire le journal qu'il a emporté. Qu'y avait-il dans le récit de cette course ?

— Vous ne pouvez pas vous lancer à sa poursuite ! Il est capable de les tuer !

— Vous en souvenez-vous ?

— C'était une course de deux jours, avec des tas de sentiers ! Il est Dieu sait où dans la montagne ! Il va se rapprocher de l'endroit qu'il cherche, mais il avance à l'aveuglette ! S'il vous voit, il tuera les enfants !

— Il ne me verra pas. Pas si j'arrive le premier ! Pas si c'est moi qui l'attend !

Adrian déplaça lentement les photocopies.

— Il me l'a déjà lu. Il n'y a rien là-dedans qui puisse vous aider.

— Ce n'est pas possible ! Je suis sûr qu'il y a quelque chose !

— Vous faites erreur, insista Goldoni avec un accent de sincérité qui ne trompait pas. J'ai essayé de le lui expliquer, mais il n'a pas voulu écouter. Votre grand-père avait pris ses dispositions, mais le *padrone* n'avait pas envisagé une mort brutale ni tenu compte de la faiblesse humaine.

Fontine leva la tête ; il lut l'impuissance dans les yeux de l'infirmier. Un tueur errait dans ses montagnes et il n'y pouvait rien. La mort engendrait la mort ; il ne faisait guère de doute que sa femme n'était plus.

— Quelles étaient ces dispositions ? demanda doucement Adrian.

— Je vais vous le dire, à vous. Nous gardons le secret depuis trente-cinq ans, Lefrac, les Capomonti et nous-mêmes. Il y en avait un autre, mais il n'était pas des nôtres, la mort l'a emporté brusquement, sans lui laisser le temps de prendre ses propres dispositions.

— Qui était-ce ?

— Un commerçant du nom de Leinkraus. Nous ne le connaissions pas bien.

— Racontez-moi.

— Nous avons attendu toutes ces années la venue d'un Fontini-Cristi...

Ainsi l'infirmier commença son récit.

L'homme qu'ils attendaient viendrait avec des intentions pacifiques, chercher le coffre de fer enterré là-haut dans la montagne. Cet homme parlerait de l'excursion qu'un père et son fils avaient faite de longues années auparavant, il saurait que l'itinéraire de la course était indiqué dans un des registres des Goldoni, ainsi que le savaient tous ceux qui les avaient engagés comme guides. Comme la course avait duré deux jours, qu'ils avaient couvert une distance considérable, l'homme devrait mentionner une clairière de la ligne de chemin de fer connue sous le nom de *Sciocchezza di Cacciatori* – la Folie des chasseurs. Rendue à la nature depuis plus de quarante ans, bien avant que le coffre ne soit enseveli, cette clairière existait encore quand Savarone et son fils étaient venus à Champoluc, dans le courant de l'été 1920.

— Je croyais que l'on donnait à ces clairières de noms...

— Des noms d'oiseaux ?

— Oui.

— C'était vrai pour la plupart, pas pour toutes. Votre frère m'a demandé si le mot « faucon » figurait dans le nom de l'une d'elles. Il n'y a pas de faucons dans les montagnes de Champoluc.

— Le tableau du bureau..., fit Adrian à mi-voix.

— Pardon ?

— Mon père avait gardé le souvenir d'un tableau à Campo di Fiori, qui représentait une scène de chasse. Il pensait que ce tableau pouvait être un indice.

— Le militaire n'en a pas parlé. Il n'a pas non plus dit pourquoi il voulait ce renseignement ; il a simplement dit qu'il le lui fallait. Il ne m'a pas expliqué ce qu'il cherchait ; il n'a pas parlé des registres ni expliqué pourquoi le nom de la clairière était important. Il faisait mystère de tout et ses intentions n'étaient pas pacifiques. Un commandant qui menace un homme privé de ses jambes est un piètre officier. Je me suis méfié.

Ce que son frère avait fait était en contradiction totale avec le souvenir que ces montagnards avaient gardé des Fontini-Cristi. Tout aurait pu être simple s'il avait été franc, si ses intentions avaient été claires. Mais ce génie de militaire agit toujours comme à la guerre.

— C'est donc aux alentours de cette clairière abandonnée, la Folie des chasseurs, que le coffre est enterré ?

— Probablement. Plusieurs anciens sentiers partent de la voie de chemin de fer et montent vers les crêtes. Mais quel sentier, quelle

crête, nous n'en savons rien.

— Le journal doit donner des descriptions.

— À condition de savoir où chercher. Le militaire ne sait pas.

Adrian réfléchit un instant ; il songea que son frère venait de traverser la moitié de la planète et avait échappé au réseau de renseignement militaire de la plus puissante nation du monde.

— Il ne faut pas le sous-estimer, affirma-t-il.

— Il n'est pas de notre race ; ce n'est pas un montagnard.

— C'est vrai, reconnut Adrian, l'air songeur. Il est différent... Que pourrait-il chercher ? C'est ce qu'il nous faut découvrir.

— Un endroit inaccessible, à l'écart des sentiers. Un terrain peu praticable. Ce n'est pas ce qui manque, la montagne en est remplie.

— Mais vous venez de me dire, il y a quelques minutes, qu'il allait restreindre le champ de ses recherches.

— Pardon ?

— Peu importe... Il sait ce qu'il ne faut *pas* chercher, vous comprenez ? Il sait que le coffre était lourd, qu'il a fallu le transporter à l'aide d'un véhicule. Il possède des indications *en plus* du récit de votre journal.

— Nous ne pouvions pas le savoir, mais, de toute façon, ça ne lui servira pas à grand-chose dans l'obscurité.

— Regardez donc par la fenêtre.

À l'extérieur, les premières lueurs du jour commençaient à poindre.

— Parlez-moi de l'autre homme, reprit Fontine. Le commerçant.

— Leinkraus ?

— Oui. Quel était son rôle ?

— Il a emporté la réponse dans sa tombe. Même Francesca ne le sait pas.

— Francesca ?

— Ma sœur. Quand mes frères sont morts, elle est devenue l'aînée de la famille. C'est à elle qu'on a remis l'enveloppe...

— L'enveloppe ? Quelle enveloppe ?

— Celle qui contenait les instructions de votre grand-père...

... *Si Alfredo n'est pas l'aîné, cherchez une sœur plus âgée que lui...*

Adrian dépla le testament de son père. Si des fragments de vérité aussi précis avaient résisté au passage des ans, il convenait d'étudier avec plus d'attention les réminiscences paternelles.

— Ma sœur a vécu à Champoluc après son mariage avec Capomonti. Elle connaissait les Leinkraus mieux que nous. Le vieux Leinkraus est mort dans sa boutique ; il y a eu un incendie dont beaucoup ont pensé qu'il n'était pas accidentel.

— Que voulez-vous dire ?

— Les Leinkraus sont juifs.

— Je vois, fit Adrian, tournant les pages. Continuez.

... *Le commerçant n'était pas populaire : il était juif. Pour Savarone, qui s'opposait farouchement..., une telle attitude était indéfendable.*

Goldoni poursuivit son récit. L'enveloppe laissée à la garde de l'aîné des Goldoni devrait être remise à un homme qui viendrait à Champoluc, mentionnerait le coffre, la course en montagne et l'ancienne clairière de la ligne de chemin de fer.

— Vous devez comprendre, *signore*, dit l'infirmier, plongeant les yeux dans ceux d'Adrian, que nous faisons maintenant partie de la même famille. Les Capomonti ci les Goldoni. Après tant d'années, personne n'était encore venu, et nous en avons parlé entre nous.

— Je ne vous suis plus.

— L'enveloppe donnait à celui à qui elle devait être remise le nom du vieux Capomonti...

Adrian revint en arrière. *S'il avait eu un secret à confier à quelqu'un, il savait que le vieux Capomonti serait muet comme la tombe.*

— Quand Capomonti est mort, reprit l'infirmier, il a transmis ses instructions à Lefrac, son gendre.

— Alors, Lefrac sait !

— Il ne connaît qu'un nom : Leinkraus.

Adrian se pencha brusquement en avant, sur le bord du fauteuil, l'air ébahi. Mais un déclic venait de se faire dans son esprit. Comme lors d'un contre-interrogatoire long et minutieux, la lumière était jetée sur des phrases et des mots isolés, leur donnant enfin un sens dont ils

étaient jusque-là dépourvus.

Les mots. Il devait se reposer sur les mots comme son frère se reposait sur la violence.

Il parcourut une nouvelle fois les photocopies, jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait.

... Il me reste le souvenir confus d'un événement désagréable... Quelle était sa nature exacte, je ne saurais le dire... Assez grave pour provoquer chez mon père une colère rentrée mais profonde, une colère teintée de tristesse... La vague impression que les détails m'en avaient été cachés...

Détails cachés. Colère. Tristesse.

— Écoutez-moi, Goldoni. Vous devez absolument fouiller dans vos souvenirs. Dans un passé lointain, il s'est produit quelque chose de désagréable, de triste, de révoltant. Cela concernait la famille Leinkraus...

— Non.

Adrian plissa le front ; l'infirmier ne l'avait pas laissé achever.

— Qu'est-ce que cela veut dire, non ? demanda-t-il posément.

— Je vous l'ai déjà dit, je les connaissais très peu. Nous nous adressions à peine la parole.

— Parce qu'ils étaient juifs ?

— Je ne comprends pas.

— Je crois que si, rétorqua Adrian, plantant son regard dans celui du cul-de-jatte, qui baissa la tête. Vous n'aviez peut-être même pas besoin de les connaître du tout, poursuivit-il doucement. Mais, pour la première fois, vous m'avez menti. Pourquoi, Goldoni ?

— Je n'ai pas menti. Ils n'étaient pas liés avec ma famille.

— Ni avec les Capomonti ?

— Ni avec les Capomonti !

— Vous ne les aimiez pas ?

— Nous ne les connaissions pas ! Ils restaient entre eux. D'autres juifs sont arrivés et ils ont vécu entre eux. C'est très simple.

— Non, ce n'est pas si simple, répliqua Adrian, sentant que la réponse était à sa portée. Il s'est passé quelque chose en juillet 1920. Dites-moi quoi !

— Je ne m'en souviens pas, soupira l'infirmier.

— Le 14 juillet 1920 ! Que s'est-il passé ?

Goldoni respirait de plus en plus vite, les mâchoires serrées. Les moignons de ses cuisses puissantes s'agitaient dans les plis du pantalon.

— Cela n'a aucun rapport, murmura-t-il.

— Laissez-moi en être juge.

— Les temps ont changé, commença le montagnard d'une voix hésitante. Tout change dans le courant d'une vie. Tout le monde ressentait la même chose à l'époque.

— Le 14 juillet 1920 ! rugit Adrian, qui ne voulait pas lâcher son témoin.

— Je vous l'ai dit ! Cela n'a aucun rapport !

— Ça suffit ! lança Adrian, se dressant devant le vieillard, prêt à le frapper s'il le fallait.

— Un juif a été battu, commença lentement Goldoni. Un jeune juif qui entraînait chez les pères... il a été roué de coups. Il est mort trois jours plus tard.

Le montagnard avait enfin parlé ; mais il n'avait pas tout dit.

— Le fils de Leinkraus ? demanda Fontine, s'écartant du fauteuil roulant.

— Oui.

— Pourquoi une école privée ?

— Il ne pouvait pas entrer à l'école laïque. Les pères l'ont accepté.

Fontine s'assit lentement, sans quitter Goldoni des yeux.

— Ce n'est pas tout, fit-il. Qui l'a frappé ?

— Quatre garçons du village. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient ; tout le monde l'a dit.

— Bien sûr, c'est tellement plus facile. Des enfants ignorants qu'il fallait protéger. Quelle valeur avait la vie d'un juif ?

— Oui, soupira Goldoni, les larmes aux yeux.

— Vous étiez l'un des quatre garçons, n'est-ce pas ?

L'infirmes hocha la tête en silence.

— Je crois pouvoir vous dire ce qui s'est passé, poursuivit Adrian. Leinkraus a reçu des menaces. Adressées à lui, à sa femme, à ses enfants. Personne n'a soufflé mot, les autorités n'ont pas été averties. Un jeune juif était mort, point final.

— Cela fait longtemps, murmura Goldoni, les joues couvertes de larmes. Les gens ne pensent plus de la même manière aujourd'hui. Et il nous a fallu vivre avec ce que nous avons fait. Je n'en ai plus pour longtemps. Ma tombe n'est pas loin.

Adrian retint sa respiration, frappé par les paroles de l'infirmes. La tombe ! Il y avait quelque chose ! Il refréna son envie de se lever pour hurler ses questions au visage du vieux montagnard jusqu'à ce que les souvenirs remontent à sa mémoire. Avec précision ! Mais il ne pouvait le faire. Il poursuivit à voix basse, d'un ton incisif.

— Que s'est-il passé ensuite ? Qu'a fait Leinkraus ?

— Ce qu'il a fait ? demanda Goldoni avec un haussement d'épaules. Que voulez-vous qu'il fasse ? Il a gardé le silence.

— Il y a eu un enterrement ?

— S'il y en a eu un, nous n'en avons rien su.

— Leinkraus a voulu enterrer son fils. Il n'a pas pu le faire dans un cimetière, en terre chrétienne. Y avait-il un lieu consacré pour enterrer les juifs ?

— Non, pas en ce temps-là. Il y en a un maintenant.

— Que faisait-on alors ? Où a-t-il été enterré ? Où l'enfant assassiné de Leinkraus est-il enterré ?

Goldoni réagit comme s'il venait de recevoir une gifle.

— On dit que le père et les frères, les hommes de la famille, ont transporté le corps dans la montagne. Pour le mettre à l'abri des profanations.

Adrian se leva. Il tenait sa réponse.

La sépulture du jeune juif. Le coffre de Salonique.

Savarone Fontini-Cristi avait retrouvé une vérité éternelle dans une tragédie villageoise. Il s'en était servi.

Paul Leinkraus frôlait la cinquantaine. Petit-fils de commerçant,

commerçant lui-même, mais à une autre époque. Il ne pouvait pas dire grand-chose sur un grand-père qu'il avait à peine connu, ni sur le temps de la peur et de l'obséquiosité dont il n'avait pas souffert. Il avait un sens aigu des affaires, comme en témoignait l'extension de son commerce. En homme perspicace, il avait compris l'urgence et le bien-fondé de l'appel téléphonique d'Adrian.

Leinkraus avait emmené Fontine dans la bibliothèque, hors de portée de voix de sa femme et de ses enfants, et pris la Torah familiale sur une étagère. Un croquis remplissait tout le dos du parchemin ; une carte détaillée indiquant l'itinéraire menant à la sépulture du fils aîné de Reuven Leinkraus, enseveli dans la montagne le 17 juillet 1920.

Adrian avait soigneusement retracé chaque ligne, puis comparé son dessin à l'original. C'était parfait. Il l'avait, son dernier passeport. Pour aller où, il le savait ; pour trouver quoi, la question restait posée.

Il avait présenté une dernière requête à Leinkraus : passer de chez lui un coup de téléphone à Londres. Il paierait la communication, bien entendu.

— Votre grand-père nous a versé assez d'argent. Donnez votre coup de téléphone, je vous en prie.

— Restez, voulez-vous ? Je préfère que vous entendiez.

Il avait appelé le Savoy pour demander une chose très simple. Dès l'ouverture de l'ambassade des États-Unis, la réception de l'hôtel aurait-elle l'obligeance de laisser un message à l'attention du colonel Tarkington, de l'Inspection générale des armées ? Si le colonel n'était pas à Londres, l'ambassade saurait où le joindre.

On devait communiquer à Tarkington le nom d'un certain Paul Leinkraus, habitant du village de Champoluc, dans les Alpes italiennes. Le message serait signé Adrian Fontine.

Il allait se mettre en chasse, partir dans la montagne sans grande illusion. Il n'était pas de taille à l'emporter. Son geste ne serait peut-être que cela : une vaine tentative. Qui pouvait aboutir à sa propre mort ; cela aussi, il l'acceptait.

Le monde continuerait de tourner en son absence. Il n'était pas un être d'exception, même s'il se reconnaissait certaines qualités. En revanche, il n'était pas sûr que le monde continuerait de tourner rond si Andrew parvenait à redescendre de la montagne avec le contenu d'un coffre expédié de Grèce trois décennies plus tôt.

Si un seul des deux jumeaux revenait de la montagne et si c'était le

tueur des Vigies, il faudrait l'empêcher de nuire.

Adrian raccrocha et se tourna vers Paul Leinkraus.

— Quand le colonel Tarkington entrera en contact avec vous, racontez-lui ce qui s'est passé ce matin.

Fontine salua Leinkraus sur le seuil. Il ouvrit la portière de la Fiat et monta dans la voiture. Il remarqua que, dans son excitation, il avait laissé les clés sur le contact, genre d'imprudence qu'un soldat de métier ne commettait pas.

Cette idée l'incita à ouvrir la boîte à gants. Il glissa la main à l'intérieur, sortit un lourd pistolet automatique noir dont Alfredo Goldoni lui avait expliqué le fonctionnement.

Il mit le contact, baissa la vitre, soudain oppressé. Sa respiration était précipitée, il sentait battre les artères, dans ses tempes. Un souvenir remonta à sa mémoire.

Il ne s'était servi d'un pistolet qu'une seule fois dans sa vie. Il y avait longtemps, dans le New Hampshire, les moniteurs du camp d'été les avaient emmenés à un stand de tir de la police locale. Son frère l'accompagnait et ils avaient bien ri, comme des enfants excités par un nouveau jeu.

Que restait-il de ces rires ?

Qu'était devenu son frère ?

Adrian suivit la rue bordée d'arbres, tourna à gauche pour prendre la route qui partait vers le nord, vers les montagnes. Au levant, les nuages s'amoncelaient, cachant le soleil.

Le ciel lui-même se mettait en colère.

La fillette poussa un cri perçant en glissant sur un rocher ; son frère se retourna, la rattrapa par la main, l'empêchant de faire une chute de six mètres. Andrew se demanda s'il ne valait pas mieux obliger le jeune homme à lâcher la main de la gamine et à la laisser tomber. Si elle se brisait une cheville ou une jambe, elle ne pourrait pas se déplacer ; en tout cas, elle serait incapable de redescendre jusqu'à la route et d'atteindre la vallée. Ils avaient parcouru près de vingt kilomètres pendant la nuit.

Il pouvait faire fi des sentiers suivis cinquante ans plus tôt par un guide et ses clients. Si des recherches s'organisaient derrière lui, on ne saurait pas qu'il était capable de lire une carte aussi aisément qu'un livre. À partir des symboles, des couleurs, des courbes de niveau, il pouvait se représenter le terrain avec la précision d'un appareil photo. En ce domaine, il n'y avait pas meilleur que lui dans l'armée américaine. Il était maître dans tout ce qui était *réel*, hommes, machines, topographie.

Sur la carte d'état-major de la région de Champoluc utilisée par les alpinistes, la ligne de chemin de fer de Zermatt tournait vers l'ouest pour contourner la montagne. Elle se poursuivait en ligne droite sur huit kilomètres avant la gare de Champoluc. La zone à l'est de cette ligne droite était fréquentée d'un bout à l'autre de l'année. C'est de là que partaient les premiers sentiers mentionnés dans le journal de Goldoni. Il n'était pas question d'envisager d'y trouver quelque chose.

Plus au nord, à l'amorce de la courbe des voies de chemin de fer, se trouvaient les anciennes clairières donnant accès aux nombreux sentiers énumérés dans les pages arrachées au registre de Goldoni, en date des 14 et 15 juillet 1920. Chacune d'elles pouvait être la bonne.

En les voyant à la lumière du jour et après avoir étudié les différentes possibilités, il déterminerait quel sentier suivre.

Son choix reposerait sur des faits. Un : les dimensions et le poids du coffre rendaient obligatoire l'utilisation d'un moyen de transport. Deux : le train de Salonique avait effectué son trajet au mois de décembre, à une époque de l'année où les conditions climatiques sont rudes et les cols enneigés. Trois : le dégel du printemps et de l'été, et le phénomène d'érosion qui l'accompagne exigeaient une cachette en altitude, protégée par une barrière rocheuse. Quatre : cette cachette devait se trouver à l'écart des itinéraires fréquentés, mais être accessible par un sentier secondaire, praticable pour un véhicule quel qu'il soit. Cinq : ce sentier devait partir d'une portion de la ligne de chemin de fer où un train pouvait s'arrêter et où le sol était plat des deux côtés de la voie. Six : la clairière, utilisée ou abandonnée, donnait accès au réseau de pistes mentionnées dans le registre. En les prenant l'une après l'autre pour déterminer s'il était possible de les suivre dans le froid et la neige, leur nombre se réduirait jusqu'à ce qu'il ne reste plus que celle menant à la cachette.

Il avait le temps. Plusieurs jours, si nécessaire. Il transportait dans son sac à dos une semaine de vivre. Le cul-de-jatte, sa sœur, Lefrac et les autres étaient trop terrifiés pour tenter quoi que ce soit. Il avait brillamment protégé ses arrières. Au combat, l'invisible est toujours plus redoutable que le visible. Il avait dit aux montagnards qu'il avait des amis à Champoluc. Des amis qui les auraient à l'œil et le préviendraient si quelqu'un s'adressait à la police. Pour des soldats de métier, ce genre de communications ne posait aucun problème. Si ses amis entraient en contact avec lui, le résultat immédiat serait l'exécution des otages.

Il avait laissé croire à la présence des Vigies. Les Vigies telles qu'elles avaient été : une force d'une grande efficacité, prompt à la manœuvre.

Il mettrait un jour sur pied une nouvelle unité, plus forte, plus efficace, sans faiblesses. Il allait trouver le coffre de Salonique, redescendre les documents de la montagne, réunir les Pères de l'Église ; il observerait leur visage en leur annonçant l'effondrement général et imminent de leurs institutions.

... Le contenu de ce coffre représente une des plus bouleversantes révélations de l'histoire du monde civilisé...

Quel réconfort ! Le coffre n'aurait pu être en de meilleures mains.

Ils avançaient maintenant en terrain plat ; la première élévation se

trouvait à quinze cents mètres, à l'ouest. La fillette se laissa tomber à genoux en sanglotant. Dans le regard que son frère tourna vers lui, Andrew lut un mélange de haine, de peur et de supplication. Il les tuerait, mais pas tout de suite. On ne se débarrassait de ses otages que lorsqu'ils ne servaient plus à rien.

Seuls les imbéciles tuaient sans discernement. La mort était un moyen qu'il convenait d'utiliser en fonction d'un objectif ou pour remplir une mission.

Adrian quitta la route et commença à rouler à travers champs. Les pierres raclaient le dessous du châssis ; il ne pouvait pas aller plus loin. Il avait atteint la première des plates-formes donnant accès au plateau figurant sur le dessin des Leinkraus. Il était à treize kilomètres au nord de Champoluc ; la sépulture se trouvait à huit kilomètres après le premier de ces plateaux qui lui serviraient de repères.

Il descendit de voiture, s'engagea à pied dans les hautes herbes, jusqu'au bout du champ. Il leva la tête. L'éminence devant lui semblait jaillir du sol comme une excroissance naturelle dont la surface portait plus de roches que de végétation, sans piste visible pour l'escalader. Adrian s'agenouilla pour renouer les lacets de ses chaussures de montagne. Le pistolet pesait lourd dans sa poche.

Il ferma fugitivement les yeux. *Il ne devait pas penser. Seigneur, aidez-moi à ne pas penser !*

L'heure était à l'action. Il se releva et commença l'ascension.

Les deux premières clairières ne donnèrent rien. Ni animal de trait ni véhicule n'aurait pu gagner les premières pentes à partir de la voie de chemin de fer. Il restait deux clairières. Sur la vieille carte d'état-major, elles portaient le nom de « folie des chasseurs » et « tour des éperviers ». Pas de faucons ! Pourtant, ce devait être l'une des deux !

Andrew regarda ses otages. Assis par terre, le frère et la sœur se parlaient à voix basse, avec de loin en loin des coups d'œil rapides dans sa direction. La haine avait disparu de leurs yeux où ne subsistaient que la peur et la prière. L'officier leur trouvait quelque chose de laid. Il comprit soudain pourquoi. À l'autre bout du monde, dans la jungle du Sud-Est asiatique, des jeunes de leur âge se battaient, l'arme à la bretelle sur leur uniforme ressemblant à un pyjama. Là-bas, ils étaient ses ennemis, mais il les respectait.

Ceux-là, il ne les respectait pas. La force ne se lisait pas sur leur visage, qui n'exprimait que la peur, sentiment abhorré du

commandant des Vigies.

— Debout !

Il n'avait pas pu s'empêcher de rugir son ordre au spectacle de ces gamins ramollis et sans dignité.

Comme il méprisait la mollesse !

Ils méritaient leur sort.

Du haut de la crête, Adrian se retourna vers le plateau, remerciant le vieux Goldoni de lui avoir donné des gants. Sans même parler du froid, ses doigts n'auraient pas résisté à l'escalade à mains nues. L'ascension n'était pas difficile ; un homme ayant une pratique minimale d'exercice en montagne l'aurait sans doute trouvée aisée. Mais les seules fois où il avait vu la montagne, c'était avec des skis aux pieds, et les remontées mécaniques faisaient tout le travail. Ici, il se servait de muscles rarement utilisés, et ne faisait guère confiance à son sens de l'équilibre.

Les dernières centaines de mètres avaient été les plus ardues. Le sentier du dessin de Leinkraus portait des repères : un amas de roches grises, au pied d'un escarpement schisteux. Tous les alpinistes savaient qu'il fallait l'éviter, car la roche n'était pas solide. L'escarpement se prolongeait en une falaise au sommet découpé, dominant le schiste d'une trentaine de mètres. Sur la gauche, de grands arbres, tache dense de vert au milieu des rochers, s'élançaient verticalement vers le ciel. À dix pas de l'escarpement, un repère indiquait la piste Leinkraus. Elle menait au sommet de la pente boisée qui s'achevait sur un deuxième plateau : la fin de la deuxième étape du trajet.

La piste était introuvable. Elle avait disparu depuis de longues années sous la végétation. Mais le bord du plateau était nettement visible au-dessus des arbres : cela lui permettait d'estimer la déclivité.

Adrian s'était enfoncé dans le sous-bois, avait gravi péniblement, mètre après mètre, la pente raide, piqué par les orties, fouetté par les branches des pins.

Arrivé au sommet, il s'assit pour reprendre souffle et décontracter ses épaules douloureuses. Il estima à cinq kilomètres la distance parcourue depuis le premier plateau. Il lui avait fallu près de trois heures. Un bon kilomètre et demi à l'heure en terrain accidenté où il avait dû gravir des rochers, redescendre des éboulis, traverser à gué de petits cours d'eau glacés. Cinq kilomètres seulement ; il en restait encore trois. Il leva la tête : le ciel, couvert depuis le matin, ne se

dégagerait pas de la journée. Un ciel qui lui rappelait celui de North Shore avant un vent d'orage.

Un coup de tabac n'avait jamais fait peur aux jumeaux. Ils naviguaient par tous les temps, sûrs de leurs qualités de marins, affrontant avec bonheur la pluie et le vent du détroit.

Non, il ne voulait pas penser à cela ! Il se leva pour vérifier sa position sur le dessin recopié dans la Torah des Leinkraus.

Le plan était clair, mais non le terrain qui s'élevait devant lui. Il distingua son objectif, au nord-est : un plateau isolé, surplombant une mer d'épicéas. Mais l'escarpement sur lequel il se trouvait s'inclinait vers la droite, à l'est, et menait au pied d'un énorme éboulis de rochers d'où il serait impossible de rejoindre le plateau visible au loin. Il se pencha au bord de l'escarpement, de l'autre côté du versant boisé qu'il venait de gravir. La pente était abrupte, les rochers en contrebas évoquaient une rivière bouillonnante de pierre. La piste, sur le plan, partait du premier bois et franchissait l'escarpement pour se prolonger jusqu'à la forêt d'épicéas. L'amoncellement rocheux n'y figurait pas.

Des transformations géologiques s'étaient-elles produites depuis le dernier voyage d'un membre de la famille Leinkraus jusqu'à la sépulture de l'enfant ? Un soubresaut de la nature – séisme ou avalanche – avait effacé la piste.

Mais il voyait le plateau. Ce qui l'en séparait paraissait infranchissable, mais, sur le plan, un sentier serpentait sur le versant menant au plateau. Celui-ci n'avait probablement pas disparu. Il se laissa glisser de l'escarpement jusqu'à la rivière de pierre. Maladroit, s'efforçant d'éviter la multitude de petites crevasses qui s'ouvraient devant lui, il commença à remonter vers la forêt d'épicéas.

La troisième clairière était la bonne ! *Sciocchezza di cacciatori !* La Folie des chasseurs ! Depuis longtemps abandonnée, mais endroit idéal, en son temps, pour décharger le coffre de Salonique. Le sentier descendant jusqu'à la ligne de chemin de fer était praticable, le sol plat et dégagé de chaque côté des voies. Au début, Andrew hésita, il trouvait la ligne droite un peu trop courte, puis il se souvint que son père avait dit que le convoi n'était composé que de quatre wagons et d'une locomotive.

Cinq voitures pouvaient aisément s'arrêter dans la ligne droite, à la sortie de la dernière courbe. Le déchargement du wagon ne présentait aucune difficulté a priori.

Une autre découverte le conforta dans l'idée qu'il était près du but. Il

découvert, à l'ouest de la voie ferrée, les vestiges d'une ancienne route. La trouée entre les arbres était encore visible, les jeunes plants, moins hauts que ceux qui les entouraient, le sous-bois moins touffu. Ce n'était plus une route ni même un sentier, mais des traces de son existence passée étaient indéniables.

— Lefrac ! cria-t-il à l'adolescent. Qu'est-ce qu'il y a par là-bas ?

Il indiqua au nord-ouest la direction de l'ancienne route qui remontait à travers bois.

— Un village. À huit ou neuf kilomètres.

— Il n'est pas sur la ligne de chemin de fer ?

— Non, *signore*. Dans la vallée, de l'autre côté de la montagne.

— Quelle route y conduit ?

— La grand-route de Zurich...

— Bon, ça va !

Andrew ne laissa pas l'adolescent continuer. D'une part, il avait appris ce qu'il voulait ; d'autre part, il venait de voir la fillette se lever et se rapprocher doucement du bois, de l'autre côté de la voie ferrée.

Il sortit son pistolet, tira deux coups de feu. Les détonations se répercutèrent sur le rideau d'arbres, les balles s'enfoncèrent dans le sol de chaque côté des jambes de l'enfant. Elle poussa un hurlement de terreur. Aveuglé par les larmes, son frère se jeta sur Fontine, qui esquiva l'attaque et écrasa le canon de son arme sur le crâne de l'adolescent.

Le fils de Lefrac s'effondra ; des sanglots de rage impuissante s'élevèrent dans le silence de la clairière abandonnée.

— Vous êtes meilleurs que je ne pensais, fit sèchement l'officier. Aide-le, ajouta-t-il, se tournant vers la fillette. Il n'est pas blessé. Nous repartons.

Il faut leur laisser de l'espoir, se dit Andrew. Plus ils sont jeunes et inexpérimentés, plus il faut leur en donner. Cela réduit la peur, qui nuit à la rapidité des déplacements. La peur aussi est un instrument. Comme la mort, il convient d'en user à bon escient.

Ils prirent le sentier à partir de la voie ferrée. Andrew n'avait plus le moindre doute. Rien ne s'opposait au passage d'un animal ou d'un véhicule. Le sol était dégagé, le plus souvent dur. Plus important encore, ce sentier qui montait en pente douce prenait la direction des

pistes décrites dans le registre de Goldoni. Une légère couche de neige et des plaques de glace couvraient le sol. Mètre après mètre, son instinct de militaire lui disait qu'il se rapprochait du territoire ennemi.

Ils arrivèrent à l'intersection de la première piste mentionnée dans le journal du guide, à la date du 14 juillet 1920. Sur la droite, la piste descendait vers une forêt, une épaisse muraille végétale, en apparence impénétrable.

C'était une cachette possible. Cette forêt n'avait rien qui pût attirer le randonneur d'occasion et était sans intérêt pour l'alpiniste expérimenté. Mais c'était une forêt : du bois, de la terre, pas de pierre. Il élimina cette possibilité, le coffre de Salonique devait être à l'abri de la roche.

De l'autre côté, la piste continuait de monter en obliquant sur le flanc d'une petite montagne. La piste était large, tracée sur la roche, bordée par une végétation dense. Sur la droite, de gros rochers formaient un à-pic. Un animal ou un véhicule parti de la voie de chemin de fer avaient assez de place pour avancer.

— Par là ! fit-il, tendant la main gauche. Et plus vite que ça !

Les deux jeunes Lefrac échangèrent un regard. À droite, c'était Champoluc, le chemin du retour. La fillette prit la main de son frère ; Fontine s'avança vers eux, les sépara et poussa la petite fille sur le sentier.

— *Signore !*

L'adolescent se plaça entre eux, les bras levés, les paumes à l'horizontale formant un bouclier dérisoire.

— Ne faites pas ça ! balbutia-t-il d'une voix où se mêlaient peur et colère.

— En route, fit l'officier.

Il n'avait pas de temps à perdre avec des gamins.

— Vous m'avez entendu ?

— Oui, je t'ai entendu. Allez, avance !

Sur le flanc ouest de la petite montagne, la piste se rétrécit brusquement. Elle passait sous une arche naturelle creusée dans les rochers et butait sur une roche verticale qui devait exercer un attrait irrésistible sur un alpiniste débutant. L'abrupt pouvait être escaladé sans grande difficulté, mais sa largeur et sa hauteur étaient assez imposantes pour constituer un bon entraînement pour des ascensions à

plus haute altitude. Parfait pour un jeune homme enthousiaste de dix-sept ans, sous le regard vigilant d'un guide et de son père.

Sous l'arche minérale, le passage était étroit, la surface de la roche lisse. Une mule ou un cheval auraient pu s'y aventurer, mais avec des risques considérables en cas de fort enneigement.

L'endroit était impraticable pour un véhicule.

Andrew se retourna pour étudier le terrain parcouru. Il n'y avait pas d'autre piste, mais, une trentaine de mètres en arrière, sur la gauche, une portion plate, couverte de broussailles, allait jusqu'au pied d'un escarpement sur le flanc de la montagne. Cette petite falaise qui ne faisait pas plus de six mètres de haut était presque entièrement cachée par des buissons et des arbustes rabougris accrochés à la roche. Au pied de l'escarpement, le sol était plat. Des obstacles naturels se dressaient partout, sauf à cet endroit précis.

— Avancez là-bas ! ordonna-t-il aux jeunes Lefrac, à la fois pour les garder à portée de sa vue et pour avoir une meilleure perspective. Engagez-vous sur ce terrain entre les rochers ! Écartez les buissons, marchez ! Aussi loin que vous pourrez !

Il s'écarta de la piste pour étudier le faite de l'escarpement. Lui aussi était plat, du moins en apparence. Mais il y avait autre chose, qui devait passer inaperçu, sauf, précisément, de l'endroit où il se tenait. La ligne de faite, bien que dentelée, formait un demi-cercle presque parfait. Si cette ligne se prolongeait, c'est tout le sommet de l'escarpement qui constituait une plate-forme écartée, peu élevée, mais en surplomb sur le terrain avoisinant.

Il estima la taille du fils Lefrac à un mètre quatre-vingts.

— Lève les bras ! cria-t-il.

Bras tendus, les mains de l'adolescent arrivaient à peine à mi-hauteur de l'escarpement.

Imaginons, se dit Andrew, que le moyen de transport a été un véhicule, un engin à grosses roues, une machine agricole ou un tracteur. Rien depuis la voie ferrée et tout le long de la piste de Goldoni n'aurait pu constituer un obstacle infranchissable pour un véhicule de ce genre. Et ces engins sont équipés de treuils...

— *Signore ! Signore !*

C'était la gamine. Dans ses cris perçait une étrange exaltation, entre l'espoir et le désespoir.

— Si c'est ça que vous cherchez, vous pouvez nous laisser partir !

Andrew descendit la piste au pas de course, s'engagea dans l'enchevêtrement des broussailles, jusqu'au pied de l'escarpement où attendaient les enfants.

— Là, par terre ! cria la fillette.

Sous la fine couche de neige, à peine visible au milieu des broussailles, il vit une échelle. Le bois était pourri, les barreaux étaient disloqués, mais, pour le reste, elle paraissait intacte. Inutilisable en l'état, elle n'avait pas été détériorée par un usage humain. Cachée dans les broussailles pendant des années, voire des décennies, elle n'avait souffert que de l'action de la nature et du temps.

Fontine s'agenouilla, saisit un montant, souleva l'échelle ; le bois se désagrégea. Il avait trouvé un outil loin de toute présence humaine. Il eut la certitude qu'à moins de cinq mètres au-dessus de lui...

Au-dessus de lui ! Il eut à peine le temps de lever la tête et d'apercevoir du coin de l'œil un objet s'abattre sur lui. Le choc fut violent, une douleur terrible lui vrilla le crâne. Il sentit l'engourdissement le gagner et bascula en avant.

Il perçut des cris.

— *Fuggi ! Presto ! In la traccia !*

La voix du garçon.

— *Non senza voi ! Tu fuggi anche !*

Celle de la fillette.

Le fils Lefrac avait ramassé une grosse pierre. Sa haine avait été plus forte que sa peur : il avait pris de l'élan et l'arme grossière s'était écrasée sur la tête de Fontine, qui commença à se mettre debout. Il vit la main s'abattre derechef, la pierre le frappa sur le côté de la tête.

— *Petit merdeux ! Sale petit merdeux !*

L'adolescent lâcha la pierre, la lança vers l'officier – n'importe où, en un dernier geste rageur – et s'élança à travers les broussailles pour rejoindre la piste sur laquelle sa sœur l'attendait.

Andrew sentit sa fureur atteindre son paroxysme, une sensation déjà éprouvée une douzaine de fois dans sa vie, toujours dans le feu de l'action, quand un ennemi avait pris l'avantage.

Il se traîna jusqu'au bord de la piste. En contrebas, sur le sentier

sinueux, les enfants s'enfuyaient à toutes jambes, aussi vite que le leur permettait le sol glissant.

Fontine plongea la main sous sa veste, vers l'aisselle où se trouvait le holster. Le Beretta était dans sa poche, mais à cette distance, il n'aurait pas été assez précis. Il prit le Magnum.357 acheté à Champoluc, chez Leinkraus. Ses otages étaient à une quarantaine de mètres. Le garçon avait pris la main de sa sœur ; ils étaient près l'un de l'autre, deux cibles accolées.

Andrew pressa la détente huit fois. Il vit les deux corps tomber, se tordre sur les pierres. Il entendit des hurlements de douleur. Quelques secondes plus tard, ce n'étaient plus que des gémissements. Ils allaient mourir, mais pas tout de suite. En tout cas, ils n'iraient pas plus loin.

Fontine repartit en rampant vers le cul-de-sac fermé par l'escarpement. Il se débarrassa de son sac à dos, retira lentement les sangles, bougeant la tête le moins possible.

Il sortit du sac la trousse de premier secours. Il lui fallait nettoyer sa plaie et faire de son mieux pour arrêter l'hémorragie. Et passer à l'étape suivante !

Il n'avait plus d'otages. Il avait beau se dire que cela ne changeait rien, il n'était pas dupe. S'il redescendait seul de la montagne, cela n'échapperait pas à ses ennemis. Ils allaient guetter son retour... Bon Dieu ! il ne s'en sortirait pas ! Ils s'empareraient du coffre après s'être débarrassé de lui.

Il y avait une autre solution. C'est le gamin qui la lui avait offerte.

L'ancienne route, à l'ouest de la clairière abandonnée ! De l'autre côté de la voie ferrée, il trouverait un village sur la route de Zurich.

Mais pas question de gagner ce village et de prendre la route de Zurich avant d'avoir fait sien le contenu du coffre ! Son instinct lui disait qu'il l'avait trouvé.

À cinq mètres au-dessus de sa tête.

Andrew déroula les cordes fixées sur le côté du sac. Il ouvrit le grappin ; les pointes se mirent en place. Il se releva. Le sang battait à ses tempes ; il sentait des élancements là où il avait appliqué l'antiseptique, mais le sang ne coulait plus. Il parvenait à accommoder normalement.

Il fit quelques pas en arrière, lança le grappin, qui resta accroché. Il tira sur la corde pour la tendre.

La roche se fendit. Des éclats tombèrent, suivis par de gros morceaux de calcaire. Il fit un bond de côté pour éviter le grappin, qui retomba tout droit pour se ficher dans le sol couvert d'une mince couche de neige.

Il jura, relança le grappin, qui décrivit une longue courbe dans le ciel avant de retomber plus loin sur la surface plane de l'escarpement. Andrew tira sur la corde à petits coups secs : le grappin tint bon.

Il pouvait commencer à grimper. Il se baissa pour saisir le sac, passa les bras dans les sangles sans se donner la peine de fixer les crochets sur sa poitrine. Il tira une dernière fois sur la corde : elle tenait. Il sauta aussi haut que possible, prenant appui des deux jambes sur la roche, se balançant d'avant en arrière. Il se hissa lentement à la force des bras, les mains se déplaçant rapidement. Il passa la jambe gauche par-dessus le bord de la plate-forme et poussa de la main droite sur la paroi de pierre, faisant effectuer à son corps un mouvement de rotation pour prendre appui sur la surface plane. Il commença de se relever ; son regard se porta sur le point d'ancrage du grappin.

Pétrifié, un genou sur le sol, ses yeux s'écarrillèrent devant le spectacle qui s'offrait à lui. Scellée dans la roche, au centre de la plate-forme, se trouvait une vieille étoile rouillée : l'étoile de David.

Le grappin l'enveloppait de ses pointes.

Il se trouvait devant une sépulture...

Adrian entendit les détonations se répercuter dans la montagne, comme une série rapide de brefs coups de tonnerre. Comme si la foudre s'était abattue sur la forêt, faisant éclater d'innombrables troncs d'arbres. Mais il ne s'agissait ni de la foudre ni du tonnerre : c'étaient des coups de feu.

Malgré le froid, la sueur coulait sur son visage ; malgré la pénombre, ses yeux s'emplissaient d'images effrayantes. Son frère avait encore tué. Le commandant des Vigie poursuivait avec diligence son œuvre de mort. Les hurlements qui avaient succédé aux détonations lui étaient parvenus affaiblis, étouffés par la barrière végétale, mais il n'y avait pas à se méprendre sur les victimes.

Pourquoi ? Mais pourquoi ?

Il ne voulait pas réfléchir. Pas maintenant. Il devait se concentrer sur un seul point : progresser. Il avait déjà fait une demi-douzaine de tentatives pour sortir du labyrinthe ténébreux, se donnant chaque fois dix minutes pour apercevoir la lumière à la lisière de la forêt. À deux

reprises, il s'était accordé un peu de temps supplémentaire, car sa vue lui jouait des tours. Il avait échoué à deux reprises.

Il se sentait devenir fou. Il était pris dans un labyrinthe végétal : rudes langues d'écorce, arbustes épineux, grosses branches brisées qui lacéraient le visage et les jambes. Combien de cercles avait-il décrits, à force de tourner en rond ? Il ne savait plus. Tout se mélangeait dans sa tête. Cet arbre-là, il l'avait déjà vu ! Ces branches s'étaient dressées devant lui comme un mur, cinq minutes plus tôt ! Sa torche électrique ne lui était d'aucun secours. Ce qu'elle éclairait se reflétait à l'infini ; il ne distinguait plus rien. Il était perdu au milieu d'un impénétrable fouillis végétal. La nature avait modifié la piste depuis que les derniers Leinkraus étaient allés se recueillir sur la tombe de l'enfant. L'écoulement de la neige fondue au printemps avait produit une couche d'humus propice au développement d'une végétation exubérante.

Le savoir ne servait pas à grand-chose. Les premières détonations avaient retenti là-bas ! Dans cette direction ! Il n'avait pas grand-chose à perdre, sinon ce qui lui restait de santé mentale. Il se mit à courir, avec dans sa tête l'écho des coups de feu.

Plus il courait, plus il lui semblait avancer en ligne droite. Il se frayait un chemin à l'aide de ses bras, ployant, écartant, brisant ce qui faisait obstacle.

Enfin la lumière du jour. Il se laissa tomber à genoux, hors d'haleine, à dix mètres de la lisière. Une paroi de pierre grisâtre, mouchetée de plaques de neige, s'élevait derrière les arbres, se dressant au-delà des plus hautes branches. Il était arrivé au pied du troisième plateau.

Son frère aussi. Le tueur des Vigies avait réussi ce dont Goldoni ne le croyait pas capable. À partir de descriptions remontant à un demi-siècle, il avait trouvé comment guider ses recherches. En d'autres temps, il eût été fier de son frère, mais cela appartenait au passé. Il ne restait plus que la nécessité de l'éliminer.

Adrian avait essayé de ne pas y penser, il s'était demandé s'il serait capable de passer à l'acte quand il y serait acculé, quand viendrait le moment de vérité, plus terrible que ses pires cauchemars. Pour l'instant, il s'en sentait capable. L'âme emplie d'une profonde tristesse, mais calme, étrangement détaché. C'était la seule réponse appropriée, logique, à l'horreur et au chaos.

Il tuerait son frère. Ou son frère le tuerait.

Il se releva, gagna lentement la lisière de la forêt et trouva le sentier figurant sur la carte de Leinkraus, qui s'élevait en serpentant à flanc de

montagne et décrivait jusqu'au sommet une suite de larges courbes destinées à compenser la raideur de la pente. Presque jusqu'au sommet. En contrebas du plateau se dressait un abrupt rocheux, assez haut, d'après les souvenirs de Paul Leinkraus. Il n'avait fait que deux fois le pèlerinage, les deux premières années de la guerre. Il était très jeune à l'époque. La paroi rocheuse n'était peut-être pas aussi haute que dans son souvenir, car il l'avait vue avec des yeux d'enfant. Mais ils s'étaient servis d'une échelle, il s'en souvenait parfaitement.

Leinkraus avait reconnu que la gravité d'un hommage mortuaire et le goût de la vie d'un jeune garçon étaient difficilement compatibles. Il existait un autre accès au plateau, difficilement praticable pour des hommes d'âge mûr, mais pas pour un adolescent peu attiré par les pratiques religieuses. Il se trouvait tout à fait au bout du sentier, là où il semblait disparaître, après une énorme arche naturelle, et devenait un empilement de rochers aux arêtes vives, exigeant un pied sûr et le goût du risque. Son père et son frère aîné l'avaient réprimandé après son exploit ; la dénivellation était importante, il aurait pu se casser un bras ou une jambe.

Si je me casse un bras ou une jambe maintenant, se dit Adrian, l'accident sera fatal. Un homme immobilisé représente une cible facile.

Il commença à grimper le sentier, bordé de loin en loin de gros rochers derrière lesquels ils s'efforça de se dissimuler. Le plateau le surplombait encore d'une bonne centaine de mètres. Quelques flocons de neige commencèrent à tomber, se posant délicatement sur la couche blanche recouvrant déjà la majeure partie des rochers. Il glissait continuellement, se raccrochait à des branches ou aux saillies de la roche.

Il s'arrêta à mi-chemin pour reprendre son souffle, son dos épousant la concavité d'un rocher. Des bruits au-dessus de lui, cliquetis métalliques, chocs sourds de pierres retentirent. Il bondit de sa cachette et se mit à courir, avalant d'une traite quatre coudes du sentier avant de se laisser tomber par terre pour permettre à l'air de pénétrer dans ses poumons et à ses jambes de se détendre.

Il prit dans sa poche le plan de Leinkraus et compta les virages figurant sur le plan. Il devait y en avoir huit derrière lui ; de toute façon, il n'était plus qu'à une trentaine de mètres de l'arche représentée sur le dessin par un U renversé. Il leva la tête. Il vit un bout de ligne droite, bordé d'arbustes grisâtres et rabougris. D'après le plan, il restait deux virages en épingle à cheveux avant l'arche de pierre. Il fourra le plan dans sa poche, sentit à travers le tissu le froid du métal de son pistolet. Il repartit au pas de course.

Il aperçut la fillette. Elle était étendue dans les buissons, au bord du sentier, les yeux écarquillés, le regard fixe, dirigé vers le ciel nuageux, les jambes raides. Au-dessus de chaque genou la trace d'une balle ; le tissu du pantalon était imbibé de sang. Elle avait reçu une troisième balle sous la clavicule droite ; un filet rouge coulait sur son blouson blanc.

Elle était vivante, mais dans un tel état de choc que les flocons de neige tombant sur ses paupières ne lui faisaient même pas cligner les yeux. Ses lèvres remuaient, tremblaient, la neige fondue coulait vers les commissures. Adrian se pencha sur elle.

Ses globes oculaires s'agitèrent violemment ; elle souleva la tête dans un effort convulsif, amorça un cri qui s'acheva en une quinte de toux. Adrian posa doucement une main gantée sur la petite bouche et lui soutint la nuque de l'autre.

— Je ne suis pas le même homme, murmura-t-il.

Adrian perçut un mouvement dans les buissons. Il se redressa, reposa la tête de la fillette aussi délicatement que possible et bondit en arrière. Une main se déplaçait lentement sur la neige. Plutôt ce qui restait d'une main : un gant déchiqueté montrait la chair sanglante, les doigts fracassés. Fontine enjamba le corps de la fillette, s'avança parmi l'enchevêtrement d'arbustes, écartant les branches devant lui. Le garçon était étendu sur le ventre, sur un lit herbeux. Quatre balles traçaient une ligne au milieu de son dos, en diagonale, de part et d'autre de la colonne vertébrale.

Adrian le fit délicatement rouler sur le côté en le tenant dans ses bras. Il posa doucement la main sur la bouche du blessé pour lui demander le silence. L'adolescent planta son regard dans celui de l'homme ; quelques secondes lui suffirent pour comprendre que ce n'était pas son meurtrier. Sa voix n'était qu'un murmure couvrant à peine le bruit du vent dans les herbes, mais Fontine entendit.

— *Mia sorella...*

— Je ne comprends pas.

— Sœur ?

— Elle est blessée. Toi aussi. Je vais vous aider.

— *Pacco*. Le sac... Il a un sac. *Medicina*.

— Ne parle pas. Économise tes forces. Un sac ?

— *Si !*

... Un sac d'alpiniste n'est pas seulement un assemblage de sangles sur une enveloppe de cuir. C'est un chef-d'œuvre d'artisan...

Il avait entendu son père dire cela.

Le garçon parlait vite ; il savait qu'il allait mourir.

— Prendre la fuite. La ligne de chemin de fer. Un village. Pas loin. Au nord, pas loin. C'est là que nous allions.

— Chut ! Je vais t'allonger à côté de ta sœur, vous vous tiendrez chaud.

Il transporta l'adolescent et l'allongea sur l'herbe, près de la fillette. Ce n'étaient que des enfants ; son frère avait tiré sur des enfants ! Il enleva son blouson, en arracha la doublure, fit des bandes qu'il enroula autour des blessures de la fillette. Il n'y avait pas grand-chose à faire pour le frère ; il évita son regard. Il les couvrit du blouson et les laissa dans les bras l'un de l'autre.

Adrian glissa le lourd pistolet dans sa ceinture, sous son gros pull-over noir, et sortit en rampant de l'abri des arbustes. Il s'élança sur le sentier et courut jusqu'à l'arche de pierre, les yeux brûlants de larmes, mais la respiration régulière et les jambes légères.

Maintenant, ils allaient se battre. Il ne pouvait en être autrement.

Les bruits métalliques reprirent, semblables à des coups de marteau furieux. C'était juste au-dessus de lui, en haut de la paroi rocheuse qui se dressait verticalement devant le petit plateau au pourtour bien découpé. Devant lui le sol était piétiné ; terre et neige mêlées, empreintes de pas, branches brisées formaient un demi-cercle au pied de l'à-pic. Des fragments de roche indiquaient qu'une corde terminée par un crochet avait été lancée, que la ou les premières tentatives n'avaient pas été couronnées de succès.

Une échelle de bois pourri était couchée dans les buissons, au milieu des plaques de neige, la moitié des barreaux arrachés. Ce devait être celle dont Leinkraus avait gardé le souvenir. Elle faisait au moins six mètres de long, de quoi dépasser légèrement le bord supérieur de l'à-pic devant lequel Adrian se tenait à croupetons.

L'emplacement de la sépulture est une surface de schiste. La roche cède facilement sous la pointe d'un pic et permet d'atteindre la terre. Le cercueil de l'enfant a été mis en terre et recouvert d'une mince couche de ciment.

Telles étaient les paroles de Paul Leinkraus.

Son frère était venu à bout du ciment dont Leinkraus avait parlé. Le martèlement s'arrêta ; un outil métallique fut jeté sur la surface de la roche. Des blocs de ciment tombèrent du haut de la plate-forme, poussés par des pieds impatients, se mêlant aux fragments de roche éparpillés sur le sol meuble et dans les buissons. Adrian se redressa, se plaqua contre l'à-pic. S'il se faisait repérer, il était mort.

La pluie de ciment cessa. Un frisson secoua le corps d'Adrian : il devait remuer. Malgré son gros pull-over, le froid était pénétrant. Il soufflait de la buée devant lui. La légère chute de neige touchait à sa fin ; un

pâle rayon de soleil perça les nuages, sans apporter de chaleur.

Il contourna la base de la paroi, s'arrêta devant un gros rocher qui bloquait le passage. Il fit un pas vers le rocher, sur le sol couvert de neige.

Le sol céda sous ses pieds. Il fit un bond en arrière et s'immobilisa, pétrifié, à côté du rocher. Le vent apporta le bruit d'une chute de pierres. Il perçut un bruit de pas au-dessus de sa tête, lourds, rapides, et retint son souffle afin que la buée ne sorte plus de sa bouche ni de ses narines. Les pas cessèrent ; seuls les sifflements du vent troublaient le silence. Les pas reprirent, moins lourds, plus lents. L'inquiétude de l'officier s'était dissipée.

Adrian baissa la tête et regarda devant lui. Il était arrivé au bout du sentier indiqué par Leinkraus. Devant lui, une large et profonde crevasse le séparait d'une étroite bande de terre qui lui permettrait de poursuivre l'ascension. La crevasse avait une bonne dizaine de mètres de profondeur, plus que Leinkraus ne l'avait indiqué. Le garçon s'était fait réprimander, mais pas assez pour qu'il soit effrayé ou qu'on lui ait communiqué la peur de la montagne.

Adrian se retourna ; s'agrippant à la surface rugueuse, la poitrine et les jambes collées contre le rocher, il avançait centimètre par centimètre, assurant toutes ses prises, utilisant la moindre saillie. De l'autre côté du gros rocher, il vit un entassement de pierres qui s'élevait en pente raide vers le sommet de la paroi.

Il n'était pas sûr de pouvoir l'atteindre. Un petit garçon aurait pu s'écarter légèrement du pied du rocher sans que le sol cède sous son poids. Il n'en allait pas de même d'un adulte.

La distance entre le milieu du rocher, où il se trouvait, et le début du promontoire était de l'ordre d'un mètre cinquante. Il mesurait un mètre quatre-vingt-cinq. S'il parvenait à s'élancer en diagonale, il avait des chances de réussir. En réduisant la distance, ce serait encore mieux.

Les muscles de ses pieds le faisaient souffrir ; des crampes, déjà... Ses mollets contractés étaient gonflés, les tendons tendus. Il chassa de son cerveau toute pensée de douleur et de danger, se concentra sur sa lente progression.

Il avait à peine avancé de trente centimètres quand il sentit le sol se dérober sous lui, doucement, par degrés infimes, puis il perçut les craquements de la roche et de la terre gelée. Il lança les bras sur le côté à la dernière seconde ; la bande de terre s'effondra et, l'espace d'un instant, il demeura suspendu au-dessus du vide. Ses mains

battirent l'air ; il sentit le souffle du vent sur son visage.

Son bras droit heurta un rocher pointu, son épaule et sa tête la surface dure et rugueuse. Il agrippa de la main droite la saillie du rocher, cambra instinctivement les reins pour amortir le choc. Comme un pantin au bout de son fil, il resta les pieds dans le vide. Il devait se hisser à la force des bras. Tout de suite ! Il n'y avait pas une seconde à perdre !

Vas-y !

De sa main libre, il se retint à la surface inégale et commença d'agiter les pieds comme un fou jusqu'à ce que le droit trouve une aspérité qui puisse supporter son poids. Comme une araignée, il gravit l'empilement de rochers s'élevant en pente raide, se plaqua contre le pied de la paroi rocheuse.

S'il était invisible d'en haut, on pouvait l'entendre. Le bruit alerta Andrew, qui vint au bord de la plate-forme. Le soleil, sur sa droite, projetait son ombre par-dessus la crevasse, sur les rochers et la neige. Adrian retint de nouveau son souffle. La silhouette de l'officier se découpait en ombre chinoise ; ses mouvements étaient non seulement nets, mais comme grossis. Andrew tenait un outil dans la main gauche : une pelle d'alpiniste.

Son bras droit était plié au coude ; l'ombre de l'avant-bras rejoignait celle de la poitrine. Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour deviner que sa main tenait un pistolet. Adrian fit glisser la main droite vers sa ceinture. Son pistolet était là ; il en éprouva un vif soulagement.

Au-dessus de lui, l'ombre se déplaçait sur le bord de la plate-forme. Trois pas à gauche, quatre à droite. Elle se baissa, se redressa, un autre objet dans la main droite, qui fut lancé dans le vide : un gros morceau de ciment passa près du visage d'Adrian et s'écrasa sur les rochers. L'ombre demeura immobile pendant la chute du projectile, comme si elle comptait les secondes. Quand les derniers fragments de ciment eurent cessé de rouler, l'ombre s'éloigna, disparut et laissa place au soleil à l'éclat aveuglant.

Adrian resta immobile dans sa cachette, insensible à l'inconfort de sa position, le visage baigné de sueur. Au-dessus de lui, l'amoncellement de rochers s'élançait majestueusement vers le ciel, comme l'escalier de quelque pyramide inca. La hauteur était de sept à huit mètres, difficile à évaluer avec précision, car le sommet se perdait dans le bleu du ciel et l'éclat du soleil. Il ne pouvait pas bouger avant d'avoir entendu des

bruits sur la plate-forme. Des bruits signifiant que l'officier était occupé, qu'il avait recommencé à creuser.

Les bruits lui parvinrent. D'abord un bruit mat de pierre écrasée, puis celui, plus sonore, de deux surfaces métalliques s'entrechoquant.

Andrew avait trouvé le coffre !

Adrian sortit en rampant de son abri. Pas à pas, en prenant soin de ne pas faire de bruit, il gravit l'un après l'autre les degrés formés par les rochers. Le rebord de la plate-forme était juste au-dessus de sa tête ; en contrebas, ce n'était plus la crevasse, mais un à-pic vertigineux de cent mètres donnant sur le sentier qui serpentait à flanc de montagne. Le vent soufflait avec des sifflements graves.

Il glissa la main dans sa ceinture, prit le pistolet et, comme Goldoni le lui avait expliqué, vérifia la sûreté. Elle était en position verticale, au cran de sûreté.

Il l'abaissa au cran de l'armé et passa la tête par-dessus le rebord.

La surface du sommet était plane, en forme d'ovale d'une dizaine de mètres dans sa longueur sur une demi-douzaine de largeur. Son frère était accroupi au centre, près d'un monticule de terre couvert de fragments de ciment. Derrière le tas de terre, partiellement dissimulé par le dos de l'officier, se trouvait une caisse de bois renforcé de métal, remarquablement conservée.

Pas de coffre en vue. Il n'y avait que la terre, les morceaux de ciment et le petit cercueil. Mais pas de coffre !

Nous nous sommes trompés, se dit Adrian. Nous nous sommes trompés tous les deux !

Ce n'était pas possible. Non, pas possible ! Si le coffre n'avait pas été là, le tueur des Vigies serait entré dans une rage folle. Il connaissait assez Andrew pour cela. Or son frère n'était pas fou de rage. Accroupi, la tête penchée dans une attitude de réflexion, il regardait au fond. Adrian comprit : le coffre était là, toujours enseveli. Il avait été enterré sous le cercueil, sa dernière protection.

Andrew se redressa pour s'avancer vers son sac d'alpiniste posé contre le cercueil. Il se baissa, défit une courroie et se releva, une barre de fer pointue à la main. Il repartit vers la tombe, s'agenouilla, se pencha et plongea la barre dans le trou. Quelques secondes plus tard, il la remonta d'un coup sec, la laissa tomber par terre et sortit un pistolet de la poche de son blouson. D'un geste presté, il dirigea l'arme vers le fond de la tombe.

Trois détonations se succédèrent. Adrian baissa la tête sous le rebord de la plate-forme. Il sentit l'odeur âcre de la poudre, vit les volutes de fumée poussées par le vent passer au-dessus de lui.

Puis il entendit la voix, et tout son corps se pétrifia, en proie à une terreur qu'il n'aurait jamais cru éprouver. C'est sa condamnation à mort immédiate qu'il entendait.

— Relevez la tête, Lefrac, articula lentement la voix glaciale, sans hausser le ton. Ce sera plus rapide et vous ne sentirez rien. Vous n'entendrez même rien.

Adrian se redressa sur son perchoir étroit, l'esprit vide, au-delà de la peur. Il allait mourir, c'était aussi simple que cela.

Mais ce n'était pas ce que l'officier attendait, pas *lui* qu'il s'attendait à voir. Le tueur des Vigies fut paralysé à son tour par la surprise. Une stupéfaction si profonde que ses yeux s'écarruillèrent démesurément, que la main qui tenait le pistolet se mit à trembler. Bouche bée, le visage livide, il fit un pas en arrière.

— *C'est toi !*

Frénétiquement, incapable de penser ni de ressentir quoi que ce fût, Adrian souleva le lourd pistolet italien et tira sur la silhouette pétrifiée. Il pressa la détente, une, deux, trois fois. L'arme s'enraya. La poudre et la fumée brûlaient la peau, piquaient les yeux. Mais il avait fait mouche. Le tueur des Vigies recula en titubant, se tenant l'estomac d'une main, la jambe gauche se dérochant sous lui.

Mais Andrew avait encore son pistolet à la main. Une détonation retentit, un souffle d'air passa au-dessus de la tête d'Adrian. Il bondit sur l'homme à terre, projetant l'arme enrayée vers son visage, refermant en même temps l'autre main sur l'acier brûlant du pistolet d'Andrew, lui écrasant les mains sur le schiste de la plate-forme. Son propre pistolet atteignit son but. L'arête du nez de l'officier éclata, le sang gicla, coulant dans ses yeux, brouillant sa vision. Andrew lâcha son arme ; Adrian fit un bond en arrière.

Il leva son pistolet, visa, pressa la détente de toutes ses forces. L'arme était toujours enrayée, le mécanisme ne fonctionnait pas ! L'officier se mit à genoux, se frotta les yeux en poussant des grognements de fureur. Adrian lança son pied en avant et toucha le tueur des Vigies à la tempe. La nuque d'Andrew ploya, mais ses jambes se détendirent comme des ressorts, battant furieusement l'air, frappant les rotules d'Adrian, qui recula en titubant et en grimaçant de douleur.

Ses jambes ne pouvaient plus le porter. Il se laissa tomber à terre,

roula sur la droite tandis que son frère se relevait, se frottant toujours les yeux. Andrew bondit, les mains tendues devant lui comme deux crochets de métal, visant le cou. Adrian continua de reculer, heurta le cercueil, au bord de la sépulture. L'officier ne put maîtriser la violence de son assaut, la rage qui le dévorait lui fit perdre l'équilibre, il tomba, une main en avant. De la terre et des fragments de ciment jaillirent, volèrent en tous sens.

Adrian sauta par-dessus la tombe ; de l'autre côté se trouvait la barre de fer. Son frère le suivit, bondit à son tour avec un rugissement féroce, les mains jointes au-dessus de sa tête formant un marteau, oiseau monstrueux prêt à porter le coup de grâce. Les doigts d'Adrian se refermèrent sur la barre de fer qu'il lança de toutes ses forces vers son poursuivant.

La pointe se ficha dans la joue d'Andrew, d'où le sang jaillit de nouveau. Adrian s'écarta en vacillant. Il lâcha la barre de fer en voyant le pistolet d'Andrew sur la plate-forme. Il se baissa pour le saisir ; sa main se referma sur la crosse.

La barre de fer siffla dans l'air, s'abattit sur son épaule gauche, arrachant la moitié de la manche du pull-over. Sous la violence du choc, il fut projeté au bord de l'à-pic. Paniqué, il leva devant sa poitrine la main qui tenait le pistolet. Au même moment, il comprit qu'il venait de donner à son frère la fraction de seconde dont celui-ci avait désespérément besoin. Une pluie de terre et de pierres s'abattit sur lui. L'espace entre le tueur des Vigies et lui était rempli de débris. Des éclats de pierre tranchants le frappèrent au visage. Il ne voyait plus rien.

Il tira. Le recul du pistolet repoussa sa main, l'explosion fit vibrer ses phalanges. Il essaya de se redresser ; une botte s'écrasa sur son cou. En tombant, les épaules au-delà du bord de la plate-forme, il parvint à attraper une jambe. Il roula sur lui-même, vers la gauche, sans lâcher la jambe, jusqu'à ce qu'il sente le canon du pistolet contre le tissu.

Il pressa la détente.

Chair, sang et os jaillirent. L'officier fut soulevé du sol, sa cuisse droite devenue une masse écarlate. Adrian essaya de s'éloigner à quatre pattes, mais il n'en avait plus la force. Il se souleva sur une main et se tourna vers son frère.

La bouche emplie de sang et de salive, Andrew se tordait de douleur avec des gémissements rauques. Il parvint à se soulever, prit appui sur un genou et regarda d'un air hagard ce qui restait de sa jambe. Puis il tourna les yeux vers son bourreau et se mit à hurler.

— Aide-moi ! Tu ne vas pas me laisser mourir ! Tu n'as pas le droit !
Va chercher le sac !

Il s'interrompit, secoué par une quinte de toux, soutenant d'une main sa jambe déchiquetée, tendant l'autre, les doigts tremblants, vers son sac appuyé contre le cercueil. Le sang coulait à flots. Sa vie s'enfuyait.

— Je n'ai pas le droit de te laisser vivre, fit Adrian d'une voix faible, cherchant son souffle. Sais-tu ce que tu as fait ? Tous ces gens que tu as tués !

— La mort est un instrument ! rugit l'officier. Un instrument et rien d'autre !

— Qui décide de l'utilisation de cet instrument ? C'est toi ?

— Oui ! Moi et des hommes comme moi ! Nous savons ce que nous valons, ce que nous sommes capables de faire. Les gens comme toi ne sont pas... Aide-moi, pour l'amour du ciel !

— C'est vous qui fixez les règles, et tout le monde s'y plie ?

— Oui ! Parce que nous l'avons décidé ! Dans le monde entier, les gens sont incapables de décider. Ils veulent qu'on les dirige ! Tu ne peux pas le nier !

— Si, répliqua calmement Adrian.

— Alors, tu mens ! Ou tu es trop bête pour comprendre ! Bon Dieu... !

Une nouvelle quinte de toux obligea l'officier à s'interrompre. La main crispée sur son estomac, il baissa de nouveau les yeux vers sa jambe, puis les porta sur le monticule de terre. Il se retourna pour regarder Adrian.

— Là..., là-bas.

Andrew commença à ramper vers la fosse. Son frère se leva lentement et suivit avec fascination l'horrible spectacle. Un fond de compassion l'incitait à lever son arme pour mettre un terme à cette vie qui allait bientôt s'achever. Il apercevait le coffre de Salonique au fond de l'excavation ; l'acier apparaissait sous des lames de bois pourri à demi arrachées par Andrew ; les balles tirées par son frère avaient attaqué le métal. Un rouleau de corde reposait sur le coffre. Des morceaux déchirés de carton fort montraient des symboles à moitié effacés, des couronnes d'épines entourant des crucifix.

Ils avaient trouvé le coffre.

— Tu ne comprends donc pas ? reprit l'officier d'une voix plus faible.

La réponse est là ! La réponse !

— La réponse à quoi ?

— À tout...

Pendant plusieurs secondes, Andrew perdit le contrôle de sa vue ; ses yeux roulèrent dans leurs orbites, sa pupille disparut fugitivement. La voix de l'officier avait les inflexions d'un enfant en colère.

— Il est à moi ! lança-t-il, la main droite pointée vers le fond de la fosse. Tu ne peux rien faire contre moi ! C'est fini ! Mais tu peux m'aider. Je te permets de m'aider. Tu te souviens, quand je te laissais m'aider ? Je te laissais toujours m'aider ! Tu t'en souviens, dis ?

Le monologue du commandant s'acheva en hurlement.

— C'est toujours toi qui décidais, Andy... Qui me laissais t'aider, fit doucement Adrian, s'efforçant de suivre les divagations infantiles de son frère, fasciné par le rythme des mots.

— Bien sûr que c'est moi qui décidais. C'est toujours moi qui décidais. Victor et moi.

Les paroles de sa mère revinrent à la mémoire d'Adrian... *Il n'a toujours vu que les effets du pouvoir, sans en percevoir la complexité ni cet élément essentiel qu'est la compassion...* L'avocat qu'il était devenu avait une réponse à obtenir.

— Que faut-il faire du coffre ? demanda-t-il. Maintenant qu'il est à nous, que faut-il... ?

— S'en servir ! hurla l'officier, martelant du poing une pierre branlante au bord de l'excavation. S'en servir ! Remettre de l'ordre ! Nous ferons savoir que nous pouvons tout démolir !

— Imagine que ce ne soit pas vrai. Imagine que cela n'ait aucun sens ? Il n'y a peut-être rien là-dedans.

— Nous leur ferons croire que si ! Mais, toi, tu ne sauras pas comment t'y prendre ! Nous leur dirons ce que nous déciderons de leur dire ! Nous les obligerons à ramper, à nous supplier...

— C'est cela que tu veux ? Les obliger à ramper, à nous supplier ?

— Oui ! Ce sont des faibles !

— Mais pas toi ?

— Non ! Je l'ai déjà prouvé ! Je l'ai prouvé toute ma vie !

L'officier renversa la tête en arrière puis la ramena brusquement sur sa poitrine.

— Tu crois donc voir des choses que je ne vois pas ? Eh bien, tu te trompes ! Je les vois, mais elles ne changent rien, elles ne comptent pas ! Ce que tu considères comme important... ne compte... pas !

Andrew espaçait ses mots ; c'était le cri de défi d'un enfant.

— De quoi parles-tu, Andy ? Qu'est-ce qui est si important pour moi ?

— Les gens ! Ce qu'ils pensent ! Cela ne compte pas, cela n'a aucune importance ! Victor le savait, lui !

— Tu te trompes, coupa Adrian d'une voix douce. Tu te trompes complètement... Il est mort, Andy. Il est mort il y a deux jours.

Les yeux de l'officier retrouvèrent un peu de stabilité. Une lueur de joie y passa.

— Maintenant, tout est à moi ! Je réussirai !

Il se remit à tousser, ses globes oculaires recommencèrent à flotter dans leur orbite.

— Il faut bien leur faire comprendre qu'ils ne sont pas importants, reprit-il d'une voix rauque. Ils ne l'ont jamais été...

— Il n'y a que toi qui le sois ?

— Oui ! Moi, je n'hésite pas. Toi, si !

— Tu as l'esprit de décision, Andy.

— Oui, exactement. C'est important.

— Et, puisque les gens ne comptent pas, il va de soi qu'on ne peut leur faire confiance.

— Que veux-tu dire ?

L'officier gonfla la poitrine en grimaçant, renversa la tête en arrière, la ramena vers l'avant, rejetant du sang et des mucosités.

— Que tu as peur ! s'écria Adrian. Tu as toujours eu peur ! Tu as toujours tremblé que quelqu'un ne le découvre ! Il y a un défaut dans ta cuirasse... Tu es malade !

Un cri affreux sortit de la gorge d'Andrew, un mélange de rugissement et de gémissement.

— Mensonge ! Toi et tes saletés de mots !...

Il se tut brusquement, et l'incroyable se produisit à la lumière éclatante du soleil des Alpes. Adrian comprit en un éclair que, s'il n'agissait pas instantanément, il allait mourir. Andrew releva violemment sa main qui pendait dans la sépulture. Il tenait la corde qu'il commença de balancer en se redressant péniblement. À l'extrémité de la corde était fixé un grappin dont les trois crochets sifflèrent dans l'air de la montagne.

Adrian se jeta sur la gauche, braqua le pesant pistolet sur le forcené et tira.

La poitrine de l'officier explosa. Tenue dans une poigne d'acier, la corde du grappin tournoyant comme un gyroscope en folie s'enroula autour de sa tête. Le corps fut projeté en avant, par-dessus le bord de la plate-forme et bascula dans le vide avec un dernier hurlement d'horreur, répercuté par l'écho.

La corde se tendit brusquement et continua de vibrer sur la fine couche de neige de la plate-forme.

Un craquement de métal s'éleva de la sépulture. Adrian se retourna. La corde avait été fixée à un cercle d'acier entourant le coffre. Le cercle venait de céder : le coffre pouvait être ouvert.

Mais ce n'est pas vers la fosse qu'Adrian se dirigea. Il se traîna jusqu'au bord de la plate-forme et regarda en contrebas.

Le corps de son frère était suspendu à la corde, le grappin fiché dans son cou. Un des crochets avait traversé la gorge de part en part et une pointe ressortait par la bouche.

Il remplit le gros sac d'alpiniste des trois récipients d'acier hermétiques trouvés dans le coffre. Il ne pouvait lire les caractères anciens gravés sur le métal. Ce n'était pas indispensable : il savait ce que contenait chacun des récipients. Ils n'étaient pas volumineux. L'un était plat, plus épais que les deux autres. Il renfermait les documents réunis par les érudits de Constantinople quinze cents ans auparavant, le résultat de leurs recherches sur ce qu'ils tenaient pour une aberration théologique : la consubstantialité d'un saint homme avec Dieu. De quoi donner matière à réflexion aux érudits de l'époque. Le deuxième récipient était court et cylindrique ; il renfermait le parchemin araméen qui avait effrayé les puissants, trois décennies plus tôt, au point que sa possession était passée avant la conduite de leur stratégie dans le conflit mondial. Mais c'est le troisième récipient, mince – pas plus de vingt centimètres de large sur vingt-cinq de haut –, qui contenait le document le plus étonnant : une confession rédigée sur un

parchemin, dans une prison romaine, deux mille ans auparavant. Cette boîte noire, creusée de petits trous, une véritable relique, donnait sa valeur incalculable au coffre de Salonique.

Ces documents constituaient les démentis, mais seule la confession sur le parchemin pouvait provoquer des bouleversements dont l'humanité n'avait pas idée. Ce n'était pas à lui d'en juger. Probablement pas.

Il fourra dans sa poche les petites bouteilles en plastique de la trousse à pharmacie, enjamba le rebord de l'abrupt, tout près du corps suspendu, et se laissa tomber par terre. Il hissa le sac pesant sur son dos, serra les sangles et commença à redescendre la piste.

Le jeune Lefrac était mort ; la fillette s'en sortirait. Ils réussiraient à regagner la vallée. Adrian n'avait aucune crainte à ce sujet.

Ils descendirent lentement, quelques pas suivis d'une halte, sur la piste qui rejoignait la voie ferrée. Adrian soutenait la fillette afin que le poids de son corps sur ses jambes blessées soit aussi léger que possible.

Chemin faisant, il se retourna vers la montagne. Au loin, le corps de l'officier se détachait sur le fond blanc de la paroi rocheuse. Cela ne sautait pas aux yeux – il fallait savoir dans quelle direction regarder –, mais il était là.

Andrew était-il la dernière victime du convoi de Salonique ? Les documents contenus dans le coffre valaient-ils tant de vies humaines ? Tant de violence, si longtemps ? Autant de questions auxquelles il ne pouvait répondre.

Tout ce qu'il savait, c'est que la folie des hommes prenait une importance indue au service du sacré. Les guerres saintes étaient primitives ; elles le seraient toujours. Il avait tué son frère à cause de leur antagonisme dans une guerre qui n'avait rien de sacré.

Sur son dos, le poids du sac était écrasant. Il fut tenté d'en retirer les trois récipients et de les balancer dans la gorge la plus profonde. Brisés, leur contenu s'effacerait au premier contact de l'air, emporté dans l'oubli au premier souffle du vent.

Mais il ne le ferait pas. Le prix avait été trop élevé.

— En route, fit-il, plaçant délicatement le bras de la fillette autour de son cou. Nous réussirons, ajouta-t-il avec un sourire apaisant pour l'enfant aux grands yeux effrayés.

QUATRIÈME PARTIE

Adrian se tenait devant la fenêtre donnant sur la masse sombre des arbres de Central Park, dans un petit salon du Metropolitan Museum. L'écouteur collé à l'oreille, il écoutait le colonel Tarkington qui téléphonait de Washington. Au fond de la pièce était assis monseigneur Land, l'évêque de l'archidiocèse de New York. Il était minuit passé ; Adrian avait laissé un message à l'enquêteur de l'Inspection générale, lui communiquant le numéro privé du musée et précisant que M. Fontine attendait son appel, quelle que fût l'heure.

L'officier supérieur informa Adrian que les conclusions officielles de l'enquête sur les Vigies seraient rendues publiques, en temps voulu, par le Pentagone. L'administration tenait à éviter le scandale qu'aurait provoqué la divulgation d'accusations de corruption et de sédition au sein des forces armées. D'autant plus qu'un officier appartenant à une famille très connue y était impliqué. En déballant tout sur la place publique, on eût agi contre l'intérêt de la sécurité de l'État.

— Dans un premier temps, fit Adrian, on étouffe l'affaire.

— Peut-être.

— Et vous allez accepter cela ? poursuivit calmement Fontine.

— C'est de votre famille qu'il s'agit, répondit le colonel. De votre frère.

— Du vôtre aussi. Moi, je m'en accommoderai. Pas vous ? Pas Washington ?

Il y eut un silence au bout du fil.

— J'ai eu ce que je voulais, dit enfin Tarkington. Peut-être que Washington ne peut s'en accommoder. Pas encore, du moins.

— Ce n'est jamais le moment.

— Ne me faites pas la morale, voulez-vous ? Personne ne vous empêche de tenir une conférence de presse.

— Si je le fais, pourrai-je avoir connaissance des conclusions officielles de l'enquête, ou bien un dossier apparaîtra-t-il comme par magie pour révéler...

— Pour révéler, expertises psychiatriques à l'appui, coupa le colonel, ce que fut l'existence d'un jeune homme perturbé qui a parcouru le pays en faisant le tour des communautés de hippies et qui, à San Francisco, s'est rendu complice de trois insoumis en fuite ? Ne vous faites pas d'illusions, Fontine. Le dossier est sur mon bureau.

— Cette idée m'avait traversé l'esprit ; j'en apprends tous les jours. Vous ne laissez rien au hasard, n'est-ce pas ? Lequel des deux frères est le cinglé ?

— Cela va beaucoup plus loin. Utilisation de l'influence familiale pour échapper au service militaire ; adhésion ancienne à des organisations gauchistes... Vous savez qu'ils se servent maintenant de dynamite ? Votre récent comportement à Washington ; vos liens avec un avocat de couleur qui a perdu la vie dans d'étranges circonstances et était soupçonné d'activités criminelles. Bien d'autres choses encore. Et je n'ai parlé que de vous !

— Qu'y a-t-il d'autre ?

— Certains faits du passé, documents à l'appui, continuent d'être exhumés. Un père qui a fait fortune en travaillant dans le monde entier avec des gouvernements que d'aucuns considèrent comme opposés à nos intérêts. Un homme qui a œuvré en étroite relation avec des communistes et dont la première épouse a perdu la vie à Monte-Carlo, dans des circonstances étranges. Le tableau d'ensemble est troublant ; il a de quoi susciter des questions. Les Fontine peuvent-ils s'accommoder de tout cela ?

— Vous me donnez envie de vomir !

— Je ressens la même chose.

— Alors, pourquoi le faites-vous ?

— Parce qu'il fallait prendre une décision qui dépasse nos personnes et nos dégoûts personnels !

Le colonel, qui commençait à hausser le ton, parvint à maîtriser son irritation.

— Il y a beaucoup de tordus que je n'aime pas, en haut de la hiérarchie, reprit-il plus calmement. Tout ce que je sais, ou que je crois savoir, c'est que le moment n'est pas bien choisi pour parler des Vigies.

— Et ça continue... Vous ne ressemblez décidément pas à l'homme avec qui je me suis entretenu dans une chambre d'hôtel.

— Ce n'est peut-être pas le même. Je souhaite simplement, si vous tenez à conserver votre vertueuse indignation, que vous ne vous trouviez jamais dans ma situation.

Adrian tourna la tête vers le prélat. Land regardait droit devant lui, vers le mur blanc du fond du salon, éclairé par une lumière filtrée. Et pourtant, c'était dans ses yeux, *c'est toujours dans les yeux*. Une sorte de désespoir le consumait. Aussi fort qu'il fût, monseigneur Land avait peur.

— Je l'espère aussi, conclut-il.

— Fontine ? lança le colonel.

— Oui ?

— Nous pourrions prendre un verre ensemble, un de ces jours.

— Bien sûr. C'est une bonne idée.

Sur ce, il raccrocha.

Est-ce que tout dépend de moi maintenant ? se demanda-t-il. Le moment est-il jamais propice à la divulgation de la vérité ?

Il aurait bientôt une réponse partielle. Il avait fait sortir d'Italie les documents du coffre avec l'aide du colonel ; Tarkington lui devait bien cela, et il n'avait pas posé de questions. Sa vengeance, il l'avait eue sous la forme d'un corps suspendu dans le vide, devant une paroi abrupte, dans la montagne de Champoluc. Un frère contre un autre frère. Ils étaient quittes.

Barbara Pierson savait ce qu'il convenait de faire des documents. Elle avait appelé un ami conservateur des reliques et objets d'art, au Metropolitan Museum, un érudit qui avait consacré sa vie à l'étude du passé et connaissait trop l'Antiquité pour porter des jugements sur elle.

Barbara était venue de Boston ; elle se trouvait au laboratoire depuis 17 h 30. Sept heures pour étudier les documents de Constantinople.

Mais un seul avait une importance : le parchemin rédigé dans une prison romaine. L'érudit en avait pleinement conscience.

Adrian s'écarta de la fenêtre, traversa la pièce pour s'arrêter devant l'homme d'Église. Quinze jours plus tôt, sentant sa mort prochaine, Victor Fontine avait dressé une liste de ceux à qui le contenu du coffre de Salonique devait être montré. Le nom de Land y figurait. Quand Adrian l'avait appelé, le prélat avait commencé à lui révéler un certain nombre de choses dont il n'avait rien dit à Victor Fontine.

— Parlez-moi d'Annaxas, demanda Adrian, s'asseyant en face de Land.

Surpris, l'évêque détacha ses yeux du mur. Moins surpris par le nom, jugea Fontine, que d'être interrompu dans ses réflexions. Il fallut quelques instants aux grands yeux gris au regard pénétrant pour se fixer sur lui. Il battit des paupières, comme s'il se souvenait soudain de l'endroit où il se trouvait.

— Théodore Dakakos ? Que puis-je vous dire ? C'est à Istanbul que nous nous sommes rencontrés. J'enquêtais sur ce que je savais être des preuves fabriquées de toutes pièces. La prétendue destruction par le feu des documents du *Filioque*. Informé de ma présence, il est venu d'Athènes rencontrer le prêtre soupçonneux des archives du Vatican. Nous avons discuté ; nous étions tous deux curieux. Moi, de comprendre pourquoi un armateur de son envergure s'intéressait à d'obscurs problèmes théologiques ; lui, de découvrir pourquoi un envoyé de l'Église de Rome soutenait, ou plutôt était autorisé à soutenir une thèse contraire aux intérêts du Vatican. Il était très bien informé. Toute une nuit, nous avons tenté de nous manœuvrer, ce qui nous laissa épuisés. Je crois que c'est la fatigue qui nous amena à en parler. Et le fait que nous croyions nous connaître, peut-être même nous apprécier.

— À parler de quoi ?

— Du convoi de Salonique. C'est curieux, mais j'ai oublié lequel aborda le premier le sujet.

— Il était au courant ?

— Autant que moi, sinon plus. Le mécanicien était son père, le moine de Xenope son oncle ; aucun d'eux n'était revenu de ce voyage. Ses recherches lui avaient permis de découvrir une partie de la réponse dans les rapports de la police de Milan de décembre 1939. Deux cadavres avaient été découverts à bord d'un train grec, dans la gare de triage. Assassinat et suicide. Les deux hommes n'avaient jamais été identifiés. Annaxas devait découvrir ce qui s'était passé.

— Qu'est-ce qui l'a conduit à Milan ?

— Plus de deux décennies de recherches et de questions. Avec de

bonnes raisons de le faire : il avait vu sa mère perdre la raison. Elle était devenue folle, parce que l'Église refusait de lui fournir des réponses.

— Son Église ?

— Une branche de l'Église, si vous préférez : l'ordre de Xenope.

— Elle connaissait donc l'existence du train ?

— Elle n'était pas censée la connaître. Mais les hommes confient à leur femme ce qu'ils ne disent à personne d'autre. Avant de quitter la maison familiale, à l'aube de ce matin de décembre 1939, Annaxas l'aîné avoua à son épouse qu'il n'allait pas à Corinthe, comme tout le monde le croyait. Mais le Seigneur veillerait sur lui, car il allait rejoindre son frère Petride. Ils entreprenaient un voyage en pays lointain, pour la plus grande gloire de Dieu.

Le prêtre tripota la croix qu'il portait en sautoir sur sa soutane. Il y avait de l'irritation dans ce geste machinal.

— Un voyage dont il n'est jamais revenu, reprit posément Adrian. Et il n'avait plus de frère dans les ordres à qui s'adresser, car il était mort, lui aussi.

— En effet. Je pense que nous pouvons imaginer comment a réagi cette femme simple, éprise de son mari, restée seule avec six enfants à charge.

— Elle a perdu la raison.

Land laissa la croix retomber sur sa poitrine et tourna de nouveau les yeux vers le mur.

— Par charité, les moines ont décidé de l'accueillir dans leur monastère. Ils ont pris une autre décision : à peine un mois plus tard, elle était morte.

Fontine se pencha lentement vers Land.

— Ils l'ont tuée.

C'était une affirmation, pas une question.

Le regard de Land revint se poser sur Adrian, qui y lut une supplication muette.

— Ils ont pesé les conséquences de leur acte, pas tant par rapport au *Filioque* qu'à un parchemin dont personne à Rome ne connaissait l'existence. Je n'en avais jamais entendu parler avant ce soir. Tant de

choses sont devenues plus claires.

Adrian se leva, repartit vers la fenêtre ; il n'était pas prêt à parler du parchemin. Les gens d'Église n'avaient plus le droit de mener leurs propres investigations. En tant que juriste, il réprouvait l'attitude du clergé : la loi était la même pour tous.

Dans une allée mal éclairée du parc, un homme promenait deux labradors qui tiraient puissamment sur leur laisse. Il avait lui aussi le sentiment de tirer sur une laisse, mais ne pouvait rien dire à Land.

— C'est Dakakos qui a reconstitué l'histoire, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Land, acceptant le refus d'Adrian de se laisser entraîner là où il le voulait. Il s'était juré de découvrir la vérité. Nous étions convenus d'échanger des renseignements, mais j'étais plus franc que lui. Le nom de Fontini-Cristi est apparu, mais nulle part il n'était fait mention du parchemin. Le reste, je suppose, vous le connaissez.

— Je n'ai que faire de suppositions, lança sèchement Adrian. Racontez-moi.

Land eut un mouvement de recul ; il ne s'attendait pas à ce ton.

— Excusez-moi, je croyais que vous saviez tout. C'est donc Dakakos qui a assumé la charge de Campo di Fiori. Pendant des années, il a payé les impôts du domaine – des sommes considérables –, repoussé les propositions d'acquéreurs privés et d'agents immobiliers, assuré la sécurité et l'entretien...

— Et Xenope ?

— L'ordre de Xenope a presque disparu. Il n'y a plus, dans un monastère au nord de Salonique, qu'une poignée de moines sans le sou, cultivant des terres qui se rétrécissent comme une peau de chagrin. Pour Dakakos, il ne restait plus qu'une seule piste, celle d'un vieux moine solitaire à Campo di Fiori ; il ne pouvait l'abandonner. Il a tiré du vieillard ce qu'il savait. En fin de compte, il avait vu juste. Gaetamo a été libéré ; Aldobrini, le prêtre banni, est revenu d'Afrique, miné par les fièvres ; votre père est retourné à Campo di Fiori, sur les lieux de l'exécution de sa famille. Les recherches ont recommencé de plus belle.

— Dakakos a réussi à mettre un terme aux activités de mon frère, ajouta Adrian. Il a employé les grands moyens pour le piéger et démasquer les Vigies.

— Pour l'empêcher à tout prix de mettre la main sur le coffre. Le vieux moine avait dû lui révéler que Victor Fontine connaissait l'existence

du parchemin. Dakakos a compris que votre père agirait à l'insu des autorités, qu'il ferait appel à ses fils pour retrouver le coffre. Il ne pouvait faire autrement. Tout bien pesé, il n'y avait pas d'autre solution. Dakakos a soigneusement observé votre comportement ; en fait, il vous faisait surveiller depuis plusieurs années. Ce qu'il a découvert chez votre frère l'a tellement révolté qu'il ne pouvait le laisser poursuivre ; il fallait le briser. En revanche, il avait le sentiment de pouvoir travailler avec vous.

Le prélat se tut, inspira profondément. Ses doigts se remirent à jouer avec la croix en or. Il s'était replongé dans ses pensées, douloureuses, à l'évidence. Adrian comprit : il avait vécu la même chose dans la montagne de Champoluc.

— Qu'aurait fait Dakakos, s'il avait découvert le coffre ?

Le regard pénétrant de Land se posa sur Adrian.

— Je ne sais pas, fit-il. C'était un homme compatissant ; il connaissait la souffrance de celui qui cherche des réponses à des questions angoissantes. Il se serait peut-être laissé guider par son cœur. Mais il avait l'amour de la vérité, et je pense qu'il en aurait soigneusement pesé les conséquences. Je ne peux vraiment pas vous en dire plus.

— « Peser les conséquences ». C'est une formule que vous utilisez souvent.

— Si elle vous choque, je vous prie de me pardonner.

— Oui.

— Dans ce cas, ne m'en veuillez pas, mais je dois continuer de vous choquer. Je vous ai demandé l'autorisation de venir, mais j'ai changé d'avis. Je vais me retirer, poursuivit le prélat en se levant. Je vais essayer de m'exprimer aussi simplement que possible...

— Moi aussi, le coupa sèchement Adrian. La suite ne m'intéresse pas !

— Vous avez l'avantage, répliqua vivement Land. Comprenez bien que c'est *vous* qui m'intéressez, la manière dont vous percevez les choses. Croyez-vous, poursuivit-il, s'avançant vers Adrian, que les doutes s'effacent lorsqu'on prononce ses vœux ? Croyez-vous que sept mille ans de communication humaine soient abolis pour nous, quel que soit l'habit ecclésiastique que nous portons ? Combien de dieux, de prophètes et de saints sont apparus au fil des siècles ? Leur nombre diminue-t-il la dévotion ? Je ne pense pas. Car chacun accepte ce qu'il peut et place ses convictions au-dessus de tout le reste. Mes doutes me disent que, dans quelques milliers d'années, les savants qui étudieront

les vestiges de notre civilisation concluront que nos croyances – nos dévotions – étaient fort singulières et transformeront en mythes ce que nous considérons comme sacré. De la même manière que nous avons transformé en mythes les vestiges du passé. C'est quelque chose qu'intellectuellement je puis concevoir, mais, pour le présent, mon engagement est pris, et c'est mieux ainsi. Je crois. Je tiens à mes convictions.

— Un simple mortel ne peut prévaloir contre la révélation divine ? fit Adrian, puisant dans ses souvenirs.

— Cela me convient, fit simplement le prélat. En fin de compte, les leçons de Thomas d'Aquin l'emportent ; j'ajouterai qu'elles ne sont la propriété exclusive de personne. Quand la raison s'épuise, devant le dernier obstacle, la foi devient raison. Cette foi, je l'ai. Mais, en tant que mortel, je suis faible. Je n'ai pas la résistance nécessaire pour me mettre à l'épreuve. Je dois me retrancher derrière le confort de mon engagement, sachant que je serai mieux avec que sans. Au revoir, Adrian, conclut le prélat, lui tendant la main.

Fontine regarda la main tendue et la serra.

— Vous comprenez que c'est l'arrogance de votre « engagement », de vos convictions qui me gêne. Je ne vois pas d'autre manière de l'exprimer.

— Je comprends et je prends note de votre objection. Cette arrogance est le premier des péchés qui conduisent à la mort spirituelle. Avec celui sur lequel on passe trop souvent : l'orgueil. Un jour, il nous tuera peut-être tous. Et après, mon jeune ami, il ne restera rien.

Land se retourna et s'avança jusqu'à la porte du petit salon qu'il ouvrit de la main droite, la gauche serrée autour de la croix, un geste sur lequel il n'y avait pas à se méprendre : il la protégeait. Il tourna une dernière fois les yeux vers Adrian et ferma doucement la porte.

Fontine alluma une cigarette, l'écrasa aussitôt. Il avait la bouche âcre de l'abus de cigarettes et du manque de sommeil. Il se dirigea vers un percolateur et se versa une tasse de café.

Une heure plus tôt, Land, posant la main sur un plat trop chaud, s'était brûlé les doigts. Adrian se dit que le prélat devait être le genre d'homme à essayer tout ce que la vie lui présentait. Et, pourtant, il s'était dérobé devant la dernière épreuve. Il avait abandonné le terrain, simplement ; c'était la marque d'une profonde honnêteté intellectuelle.

Ce dont il n'avait pas été capable avec sa mère. Il n'avait pas menti à

Jane, cela n'eût servi à rien. Elle aurait tout de suite su à quoi s'en tenir. Mais il ne lui avait pas non plus dit la vérité. Ce qu'il avait fait était plus cruel : il l'avait évitée. Il n'était pas encore prêt à la regarder en face.

Il entendit des pas dans le couloir, posa sa tasse de café et s'avança au centre de la pièce. La porte s'ouvrit, le chercheur, en blouse blanche et lunettes à monture d'écaille, s'effaça pour laisser entrer Barbara dont les yeux bruns, habituellement si affectueux et rieurs, exprimaient un sérieux tout professionnel.

— Le docteur Shire a terminé, annonça-t-elle. Pouvons-nous avoir un café ?

— Bien sûr.

Adrian repartit vers le percolateur et versa deux tasses pendant que le savant s'asseyait dans le fauteuil que Land venait de quitter.

— Noir, s'il vous plaît, demanda Shire, posant une feuille de papier sur ses genoux. Votre ami est parti ?

— Oui, il est parti.

— Il était au courant ? poursuivit le vieil érudit, pimant la tasse de café fumant que lui tendait Adrian.

— Oui. Il a pris sa décision : il est parti.

— Je comprends, fit Shire, clignant les yeux derrière ses lunettes aux verres épais. Asseyez-vous, tous les deux.

Barbara prit son café, mais ne s'assit pas. Elle échangea un regard avec Shire et alla se poster devant la fenêtre tandis qu'Adrian prenait place devant Shire.

— Est-ce authentique ? demanda Fontine. J'imagine que c'est la première question à poser.

— Authentique ? Pour ce qui est de l'époque, du support, de l'écriture et de la langue..., oui. Je dirais qu'il passera ces examens avec succès. Je le présume. Les analyses chimique et spectrale demandent du temps, mais j'ai vu des centaines de documents de cette période : il est authentique. Pour ce qui est de l'authenticité du contenu... Il a été écrit par un homme à moitié fou, condamné à mort. Une mort très cruelle et douloureuse. Ce jugement sera porté par d'autres, s'il doit l'être un jour.

Shire lança un coup d'œil à Adrian, puis reposa sa tasse sur la table et prit la feuille qui se trouvait sur ses genoux. Fontine suivit ses gestes

en silence.

— D'après le texte de ce parchemin, reprit le chercheur, le prisonnier devait périr dans l'arène le lendemain après-midi et renia le nom de Pierre que lui avait donné le révolutionnaire nommé Jésus, affirmant qu'il n'en était pas digne. Il voulait mourir sous son véritable nom, Simon de Bethsaïde. Rongé par le remords, il prétendait avoir trahi son sauveur... Car l'homme qui a été crucifié sur le Golgotha n'était *pas* Jésus de Nazareth.

Le vieux savant s'interrompit, comme s'il laissait sa phrase en suspens.

— Bon Dieu ! s'écria Adrian, bondissant de son fauteuil.

Il se tourna vers Barbara, qui lui rendit son regard sans un mot.

— C'est vraiment aussi précis ? demanda-t-il, se retournant vers Shire.

— Oui. L'homme était déchiré. Il écrit que trois des disciples du Christ ont agi de leur propre chef, contre le vœu de Jésus. Avec l'aide des gardes de Ponce Pilate, qu'ils avaient soudoyés, ils transportèrent le prophète évanoui hors de son cachot et lui substituèrent un criminel de même taille et de même apparence, avec les vêtements du charpentier. Devant la foule hystérique assemblée le lendemain, le suaire et le sang des épines de la couronne suffirent à masquer les traits du crucifié au pied de la croix et sur l'instrument de son supplice. Mais ce n'était *pas* la volonté de celui que l'on appelait le Messie...

— S'il n'y a rien de changé, tout est changé, l'interrompit Adrian à mi-voix, se souvenant des paroles du vieux moine.

— C'est contre son gré qu'on l'a fait sortir du cachot. Il avait décidé de mourir, non de vivre. Le parchemin est on ne peut plus clair sur ce point.

— Mais il n'est pas mort ? Il a continué à vivre ?

— Oui.

— Il n'a pas été crucifié.

— Non, s'il faut en croire celui qui a rédigé ce parchemin... dans l'état où il était. À la limite de la démente, dirais-je. Je l'accepte, uniquement parce que la date du parchemin ne fait pas de doute. Son auteur passe sans cesse de la prière aux lamentations. De la lucidité à l'égarement. Un fou ou un ascète masochiste ? Un imposteur ou un pénitent ? Comment le savoir ? La certitude d'être devant un document remontant à deux mille ans lui prête une crédibilité dont il

ne bénéficierait pas dans des circonstances moins troublantes. N'oublions pas que c'était l'époque des persécutions de Néron, une période de folie sociale, politique et sociologique. Les gens devaient souvent faire preuve d'une folle ingéniosité pour survivre. Qui était-il réellement ?

— Le document le dit clairement : Simon de Bethsaïde.

— Nous n'avons que la parole de son auteur. Nulle part il n'est fait mention de la mort de Simon-Pierre avec les premiers martyrs chrétiens. La tradition aurait dû s'en emparer et il n'en est pas fait mention dans les études bibliques. Si c'est la vérité, l'omission est d'importance.

Le chercheur enleva ses lunettes et entreprit de les nettoyer avec un coin de sa blouse.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Adrian.

Le vieux savant remit ses lunettes sur ses yeux tristes et pensifs, grossis par les verres.

— Imaginons qu'un citoyen romain condamné à une mort particulièrement horrible forge de toutes pièces une histoire qui discrédite le prophète haï d'une religion qui prenait une dangereuse extension, et qu'il fasse cela d'une manière crédible. Cela pourrait lui valoir la faveur d'un préteur, d'un consul, voire d'un César ? Ils sont nombreux à avoir essayé, vous savez. Sous une forme ou sous une autre. On a retrouvé des fragments de plusieurs dizaines de « confessions » de ce genre. Celle qui nous parvient aujourd'hui est complète. Est-ce une raison suffisante pour l'accepter ? Simplement parce qu'elle est complète ? Ingéniosité et survie sont des thèmes fréquemment rencontrés dans l'histoire.

Adrian observa attentivement le visage de l'érudit. Une étrange inquiétude perçait dans ses paroles.

— Qu'en pensez-vous, au fond de vous même ? demanda-t-il.

— Peu importe ce que je pense, répondit Shire, détournant furtivement les yeux.

Un silence suivit, chargé d'émotion.

— Vous y croyez, n'est-ce pas ?

— C'est un document extraordinaire, répondit Shire après une hésitation.

— Parle-t-il de ce qu'est devenu le Messie ?

— Oui, répondit Shire, plongeant les yeux au fond de ceux d'Adrian. Il s'est suicidé trois jours plus tard.

— Suicidé ? C'est contraire à tout ce que...

— Oui, je sais, le coup a le chercheur d'une voix douce. Le facteur temps est cohérent. Cohérence et incohérence, comment s'y retrouver ? La confession se poursuit pour dire que le charpentier a vertement tancé ceux qui avaient agi sans son consentement, mais qu'il a finalement demandé à son Dieu de leur pardonner.

— Cela semble cohérent.

— Il fallait s'y attendre. Ingéniosité et survie, monsieur Fontine.

S'il n'y a rien de changé, tout est changé.

— Dans quel état est le parchemin ?

— Remarquablement bien conservé. Une solution huileuse, d'origine animale, je pense, conservée sous une épaisse plaque de verre volcanique.

— Et les autres documents ?

— Je ne les ai pas examinés, sinon pour les différencier du parchemin. Ceux qui ont trait au *Filioque* sont en mauvais état. Il faudra beaucoup de temps et de soin pour dérouler le manuscrit araméen.

— Est-ce la traduction littérale de la confession ? poursuivit Fontine, indiquant la feuille manuscrite que tenait le chercheur.

— Disons que c'est un premier jet. Je ne la soumettrais pas à un jury de thèse.

— Puis-je la garder ?

— Vous pouvez tout garder, fit Shire, se penchant vers Adrian, qui prit la feuille. Le parchemin, les autres documents, tout est à vous.

— Ils ne m'appartiennent pas.

— Je le sais.

— Alors, pourquoi me les proposez-vous ? Je croyais que vous me supplieriez de les garder. Pour les examiner. Pour étonner le monde.

Le savant enleva ses lunettes, montrant des yeux rougis par la fatigue.

— Vous m'avez apporté une trouvaille fort singulière, fit-il d'une voix

lente. Et très effrayante. Je suis trop vieux pour en assumer la responsabilité.

— Je ne comprends pas.

— Je vous demande de bien réfléchir. Ce n'est pas la vie que l'on a refusé à quelqu'un, mais la mort. Or cette mort avait une valeur symbolique. Si l'on remet ce symbole en question, on risque de jeter un doute sur tout ce qu'il représente. Je ne suis pas persuadé que ce soit justifié.

— Le prix de la vérité est trop élevé, fit Adrian après un instant de silence. C'est bien là où vous voulez eu venir.

— Si vérité il y a. Mais n'ayons garde d'oublier l'absolu de l'Antiquité. Les choses sont acceptées parce qu'elles existent. Homère a créé des œuvres de fiction ; des siècles plus tard, l'homme ouvre des routes maritimes pour chercher des grottes habitées par des géants à œil unique. Froissart, le chroniqueur d'une histoire controuvée, est tenu pour un véritable historien. Je vous demande de peser les conséquences.

Adrian se leva et s'avança d'un pas lent vers le mur, à l'endroit sur lequel Land gardait les yeux fixés. Surface plane, peinture blanche, lumière voilée ; il n'y avait rien d'autre à voir.

— Pouvez-vous garder tout ici, quelque temps.

— Je peux conserver les documents dans le coffre d'un laboratoire. Je vous enverrai un récépissé de dépôt.

— Un coffre ? lança Fontine, se retournant d'un bloc.

— Oui, un coffre.

— Ils auraient pu rester dans un autre.

— Cela eût peut-être été préférable. Combien de temps, monsieur Fontine ?

— Combien de temps quoi ?

— Combien de temps resteront ils ici ?

— Une semaine, un mois, un siècle. Je ne sais pas.

Il se tenait devant la fenêtre de l'hôtel donnant sur Manhattan. New York faisait semblant de dormir, mais la multitude de lumières brillant dans les rues prouvait le contraire.

Ils avaient parlé plusieurs heures ; il n'aurait su dire combien de temps. Plus exactement, *il* avait parlé ; Barbara avait écouté, le forçant avec douceur à tout dire.

Il avait tant de réflexions à mener à bien avant de retrouver toute sa tête.

Il sursauta en entendant un bruit terrifiant : la sonnerie du téléphone. Il pivota sur lui-même, sentant la panique le gagner, sachant qu'elle se lisait dans ses yeux.

Barbara se leva, s'avança calmement vers lui. Elle leva les bras, prit son visage entre ses mains. La panique s'atténua.

— Je ne veux parler à personne. Pas maintenant.

— Tu n'as pas à parler. Demande simplement à celui qui téléphone de rappeler demain matin.

C'était si simple. Dire la vérité.

La sonnerie se poursuivit. Il s'avança vers la table de chevet, décrocha, sûr de ses intentions, confiant.

— Adrian ? C'est toi, enfin ? Nous t'avons cherché dans toute la ville ! C'est un colonel de l'Inspection générale, un nommé Tarkington, qui nous a donné le nom de l'hôtel.

C'était l'un des avocats du ministère de la Justice recrutés par Nevins.

— Que se passe-t-il ?

— Ça y est ! Nous y sommes ! Tout ce pour quoi nous avons travaillé est en train de se mettre en place. Washington est en effervescence ! Un vent de panique souffle à la Maison Blanche. Nous sommes en contact avec la branche judiciaire du Sénat ; il faut absolument passer par eux.

— Avez-vous des preuves ?

— Nous avons mieux que ça : des témoignages, des confessions. Les voleurs sont en fuite ! Les affaires reprennent, Fontine ! Es-tu des nôtres ? Nous pouvons agir tout de suite !

Adrian n'eut besoin que de quelques secondes de réflexion.

— Je suis des vôtres.

Il importait de continuer à agir. Certains combats se poursuivaient ; il fallait mettre fin à certains autres. La sagesse consistait à savoir choisir lesquels.

Fin

4ème de couverture

Décembre 1939... Tandis que le conflit mondial prend de l'ampleur, une étrange organisation s'efforce de soustraire à l'attention des Allemands un coffre rempli de manuscrits anciens. Le précieux chargement quitte la Grèce en direction de l'Italie dans le plus grand secret. Quelques jours plus tard, une riche et influente famille d'industriels milanais est assassinée. Seul Vittorio, le fils aîné, échappe au massacre.

Quels sont les liens entre les deux affaires ? Pourquoi Vittorio, qui tentera toute sa vie d'oublier le drame, demande-t-il sur son lit de mort à ses deux fils jumeaux d'élucider le mystère ? Pourquoi ces mystérieux documents ont-ils causé la mort d'une famille et risquent-ils aujourd'hui de précipiter définitivement le monde dans le chaos ? Un terrible duel s'engage entre Andrew et Adrian, « gémeaux » déchirés qui comptent chacun remettre la main sur des documents explosifs et s'en servir... Pour le meilleur ou pour le pire.